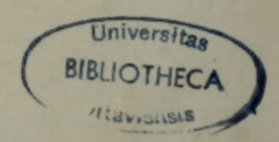

U d'/of OTTAWA
39003002443140


Universitas
BIBLIOTHECA
Ottaviensis

français

BIBLIOTHÈQUE GAULOISE

ŒUVRES

DE

PHILIPPE DESPORTES

PARIS. — TYP. SIMON RAÇON ET COMP., RUE D'ERFURTH, 1.

ŒUVRES

DE PHILIPPE

DESPORTES

AVEC

UNE INTRODUCTION ET DES NOTES

PAR

ALFRED MICHIELS

PARIS
ADOLPHE DELAHAYS, LIBRAIRE-ÉDITEUR
4-6, RUE VOLTAIRE, 4-6

1858



PHILIPPE DESPORTES

I

Lorsque après avoir quitté Dampierre et marché pendant un quart d'heure on laisse sur la gauche le village de Senlisse, allongé comme un ruban au pied de la colline, on arrive bientôt à une gorge, où une petite rivière se précipite de rochers en rochers. Avant de former ces cascatelles, sous des arbres centenaires, elle traverse plusieurs étangs considérables, que l'on pourrait, jusqu'à un certain point, nommer des lacs. Ils occupent en partie une grande vallée, dont les pentes montrent çà et là des blocs de grès mêlés à la verdure. On l'appelle les Vaux de Cernay, la petite ville de Cernay, construite sur un plateau, dominant son extrémité orientale. Au bord de la seconde nappe d'eau que l'on rencontre, se dressent les ruines d'une antique abbaye. Son église spacieuse a perdu ses voûtes et son transsept; mais la nef encore debout, protégeant plusieurs files de peupliers, découpe sur l'azur du ciel ses fenêtres vides, où murmurent tous les vents. Une aile de l'habitation destinée aux religieux subsiste aussi, mais transformée en maison de campagne.

Ce monastère eut pour supérieur Philippe Desportes, qui en toucha au moins trente ans les revenus, car la fortune ne fit pas la prude envers lui et le combla tout jeune de ses faveurs. Quelques strophes bien senties, dans lesquelles il peint les beautés des champs, lui furent sans doute inspirées par les sites d'alentour, les plus pittoresques, les plus frais, les plus accidentés que l'on trouve aux environs de Paris et qui devaient, pendant le seizième siècle, offrir un aspect bien préférable encore, avec

leurs forêts antiques, leur population moins nombreuse, le charme de leur grâce inculte.

A trois lieues environ de là, sur un promontoire formé par le plateau de Cernay, on aperçoit le château de Bévilliers, couvrant de son parc tout le mamelon, comme d'un manteau de verdure. Thibaut Desportes, frère du poëte et grand audiencier de France[1], y passait les beaux jours et empruntait à ce domaine le titre qu'on lui donnait habituellement dans le monde, où chacun l'appelait le sieur de Bévilliers. Le Hurepois nous offre donc les traces palpables du séjour de cette famille, témoignages que l'on aime à retrouver, car l'homme s'évanouit comme un songe; après un laps de temps très-court, on examine avec intérêt les dernières preuves qui attestent la réalité de son existence. Le Hurepois confine d'ailleurs à la Beauce, où les deux frères avaient vu le jour, aussi bien que leur célèbre neveu, Mathurin Régnier.

Tous trois étaient nés au centre même de la province, dans la ville de Chartres. En 1546, l'harmonieux poëte débuta, comme un simple mortel, par les cris perçants dont nous avons le privilége d'assourdir les témoins de notre arrivée en ce bas monde. Son père, Philippe Desportes, et Marie Edeline, sa mère, unis légalement, appartenaient à la petite bourgeoisie. Desportes a longtemps passé pour un enfant de l'amour : les auteurs de la *Gallia Christiana* l'avaient rangé par méprise dans cette tribu clandestine[2]. Dreux du Radier combat victorieusement leur erreur au début de son article sur notre poëte, inséré dans le *Conservateur* du mois de septembre 1757. Le témoignage de Tallemant des Réaux, que l'on ne connaissait pas au dix-huitième siècle et qui fut imprimé pour la première fois en 1834, est venu depuis confirmer l'argumentation du critique.

Cependant l'assertion des bénédictins n'est peut-être pas entièrement fausse. D'après une tradition conservée dans une ancienne famille bretonne, ce ne serait pas lui, mais son père qui serait venu au monde par contrebande. Cette famille Desportes ou Des Portes, car on trouve son nom écrit en deux mots et en un seul, habitait la vicomté de Rohan. Son plus ancien membre connu est Guillaume Desportes, écuyer, compagnon de Du Gues-

[1] Officier de la chancellerie, chargé des rapports.

[2] Voici le passage de la *Gallia Christiana* : « *Philippus Desportes, poeta regius, filius nothus Philippi Desportes, clerici Carnotensis, et Mariæ de Laître, rhotomagensis.* « (Philippe Desportes, poëte du roi, fils bâtard de Philippe Desportes, clerc de Chartres, et de Marie de Laître, rouennaise). Tome VIII, p. 1268.

clin pendant son enfance et pendant toutes ses guerres : il dut sa fortune au célèbre capitaine et en reçut un legs de cent écus d'or. Son frère occupait un siége épiscopal. Guillaume portait d'argent aux trois coquilles de sable, deux et une. Dans le cours du dix-septième siècle, la famille s'établit au Mans. Ses papiers ayant été détruits à l'époque de la Révolution, elle ne peut appuyer d'aucun acte décisif ses prétentions à une alliance naturelle avec le poëte; mais elle revendique cet honneur par suite d'une tradition orale, que de nouveaux renseignements confirmeront peut-être un jour [1].

La fortune devait avoir assez bien traité les parents de notre auteur, car ils purent faire donner une éducation savante à leurs deux fils, quoiqu'ils eussent en outre six filles [2]. Une de ces filles, Simone Desportes, fut épousée par un bourgeois de Chartres, un notable, puisqu'il était échevin, et elle mit au monde le poëte Régnier.

Après l'achèvement de ses études, Philippe entra chez un procureur de Paris. Le jeune clerc montra dès lors cette humeur galante, qui devait lui inspirer presque toutes ses poésies. L'homme de loi possédait une jolie femme, que ne tardèrent point à émouvoir les œillades de Desportes. Il griffonnait peut-être aussi des vers pour elle, car il fut tenté de bonne heure par le démon poétique [3]. Mais le gratte-papier remarqua leur penchant mutuel, et, un jour que son auxiliaire était allé en course, il fit un paquet de ses hardes, nous dit Tallemant des Réaux, les pendit au maillet de la porte qui fermait l'allée de son habitation, et mit auprès un avertissement ainsi conçu :

[1] C'est l'espérance de M. Fernand Desportes, avocat et docteur en droit, le plus jeune représentant de cette famille.

[2] Dom Liron, dans sa *Bibliothèque chartraine*, prétend que Philippe avait un second frère, nommé Joachim Desportes, et lui attribue un *Discours sommaire du règne de Charles IX, de sa mort et de ses dernières paroles*, imprimé à Paris l'an 1574, in-8. Il est le seul écrivain qui parle de ce frère ; Tallemant des Réaux ne le mentionne pas. La ressemblance des noms de famille a trompé le bénédictin, et Niceron l'a réfuté dans ses *Mémoires pour servir à l'Histoire des hommes illustres*, t. XXV. Ce Joachim n'avait aucun lien de parenté avec notre poëte.

[3] Un homme qui l'avait connu intimement l'atteste de la manière la plus positive :

Si qu'encores enfant des vers il façonna,
Et de sa docte voix un chacun étonna.
Si loin par son savoir il devançoit son âge !
De sa grandeur future infaillible présage.

Voyez, à la fin du volume, le *Tombeau de Desportes*, par le sieur Jacques de Montereul.

« Lorsque Desportes reviendra, il n'aura qu'à prendre ses hardes et à s'en aller. » Congédié avec aussi peu de cérémonie, honteux sans doute d'apprendre sa mésaventure à sa famille, le jeune homme se vit dans l'obligation de chercher fortune. La cour venait justement de partir pour ce tour de France que Catherine de Médicis faisait faire à Charles IX et qui dura près de deux ans [1]. Ronsard escortait le prince, composait pour lui des intermèdes et des bergerades. La curiosité, l'espoir de glaner sur les pas de la haute noblesse quelque faveur, quelque emploi lucratif, entraînèrent Desportes dans la même direction [2]. Il eut peine d'abord à se tirer d'affaire. Réduit aux plus durs expédients, il fut contraint d'aller faire pied de grue sur le pont d'Avignon, où l'on ne dansait pas toujours et où venaient, au contraire, se poster les valets sans maître qui désiraient entrer en place. Comme il restait là, livré à des préoccupations peu agréables et ne voyant pas venir d'amateurs, un jeune garçon dit en causant avec ses camarades : « Monseigneur l'évêque du Puy a besoin d'un secrétaire. » Ce prélat était alors dans la ville. Desportes va sur-le-champ lui offrir ses services, et a le bonheur de lui plaire par sa physionomie, comme à l'aimable procureuse. Ce fut le commencement de sa haute fortune. L'évêque était d'une grande maison [3] : Desportes fit chez lui des connaissances utiles, se façonna aux manières du beau monde. Il y donna d'ailleurs les premiers signes avérés de son talent poétique. Au rapport de Tallemant des Réaux, il écrivit alors sa belle ode *contre une nuict trop claire* :

O nuict, jalouse nuict, contre moy conjurée !
Qui renflammes le ciel de nouvelle clarté,
T'ay-je donc aujourd'huy tant de fois désirée
Pour estre si contraire à ma félicité ?

C'était une imitation de l'Arioste [4], mais il se garda de le dire et usa toute sa vie de la même réticence à l'égard de ses nom-

[1] La cour partit de Fontainebleau le 13 mars 1564, et ne termina son voyage qu'en décembre 1565. Elle parcourut le sud-est de la France pendant le premier automne.

[2] Ceci n'est qu'une hypothèse, mais elle a tant de vraisemblance qu'elle s'était déjà offerte à l'esprit de Tallemant. « Des Portes prend son paquet et s'en va en Avignon (peut-être la cour était vers ce pays-là), » dit-il. Au moment où eut lieu ce voyage, le poëte avait dix-huit ans, l'âge des premières amours et des premières aventures.

[3] Il appartenait à la famille de Senecterre.

[4] Voyez dans ses *Poésies diverses* le chapitre VII : le morceau italien débute par cette strophe :

O ne' miei danni, etc.

breux emprunts. Quoi qu'il en soit, la pièce fut merveilleusement bien accueillie du public. On y ajusta un air, et elle vola de bouche en bouche. Son succès dura longtemps, car on la chantait encore sous la minorité de Louis XIV [1].

L'évêque du Puy avait une nièce. Desportes s'éprit d'elle, et, avec son tempérament, ne pouvait guère s'en dispenser. Mais je ne crois pas le moins du monde qu'il l'ait chantée sous le nom de *Cléonice* [2]: la personne désignée par ce nom imaginaire fut la troisième de ses maîtresses; elle occupe ce rang dans toutes les éditions de ses œuvres. L'inflammable poëte, ayant à peine de la barbe au menton quand il devint secrétaire du prélat, quelles auraient été les deux premières jeunes filles divinisées par lui de sonnets en sonnets? Dreux du Radier nous apprend d'ailleurs qu'il avait trente-deux ou trente-trois ans à l'époque où il rima ces vers; enfin le livre de *Cléonice* porte pour second titre: *Dernières amours*.

Le patron de Desportes l'emmena au delà des Alpes. Sur cette terre des Césars, que le christianisme avait seulement rajeunie à moitié, le néophyte aspira, en quelque sorte, à pleins poumons les influences qui dominaient alors notre littérature, le goût des anciens, l'imitation de leurs modernes continuateurs. Ce fut à Rome même qu'il apprit la langue du pays [3]. Il serait curieux de savoir comment il passa son temps parmi les Italiennes, mais nous n'avons pas le moindre détail concernant ce voyage. Colletet a omis Desportes dans son *Histoire manuscrite des Poëtes françois*, que possède la bibliothèque du Louvre: on doit regretter vivement les faits précieux et maintenant perdus pour jamais, qu'il nous eût révélés [4]. Au delà des Alpes, le jeune écrivain eut sans doute mainte aventure galante.

[1] Du Radier ajoute à ce détail que nous lui empruntons: «Furetière, dans son *Roman bourgeois*, cite cette chanson comme fort connue, et Régnier, dans sa satire X, avoit dit en parlant d'une nuit obscure :

> Croyez qu'il n'estoit pas : ô nuict, jalouse nuict!
> Car il sembloit qu'on eust aveuglé la nature,
> Et faisoit un noir brun d'aussi bonne teinture
> Que jamais on en vit sortir des Gobelins.

Ce qui fait voir que le premier vers de Des Portes avoit passé en proverbe, preuve indubitable du mérite d'un ouvrage et de l'accueil que le public lui a fait; je ne connois point de pièce de Malherbe à qui on ait fait cet honneur.» Voici le passage de Furetière que mentionne du Radier : « A son geste et à son regard parut assez son mécontentement; sans doute que dans son âme elle dit plusieurs fois : O nuit, jalouse nuit! »

[2] C'est Tallemant qui avance ce fait improbable.

[3] Niceron, *Mémoires pour servir à l'histoire des hommes illustres*, t. XXV.

[4] J'ai vérifié moi-même sur le manuscrit l'absence de cette notice.

Les Français étaient alors très-bien accueillis de la population féminine. « Là se trouvaient en contact, d'une part, la galanterie française, vive, légère, enjouée; de l'autre, la sensualité méridionale, qui, combinée avec une certaine contrainte extérieure et un commerce moins libre entre les sexes, fait de l'amour tantôt une passion furieuse, tantôt une science et un calcul. De là, chez nous, des conséquences qui se développèrent avec le temps : pour les femmes, des leçons de coquetterie, des modes provoquantes et voluptueuses que les maîtresses de François Ier, la duchesse de Châteaubriant et la belle Ferronnière, introduisirent à la cour de France; pour les hommes, les enseignements et les fruits d'un libertinage auquel le souvenir et le nom de l'Italie resteront toujours attachés [1]. » Ces mœurs convenaient parfaitement aux goûts et au caractère de Desportes. Non-seulement la nature lui avait donné des penchants amoureux, mais il éprouvait des passions violentes : c'étaient même les seules qui eussent du charme pour lui. Ses œuvres nous renseignent complétement à cet égard : les tièdes affections, dit-il, ne pouvaient lui plaire. Il lui faut des cris, des serments, des transports, des fureurs : la volupté doit fondre sur lui comme un orage.

Qu'on ne me prenne pas pour aimer tièdement,
Pour garder ma raison, pour avoir l'ame saine;
Si comme une bacchante Amour ne me pourmène,
Je refuse le titre et l'honneur d'un amant.
Je veux toutes les nuicts soupirer en dormant,
Je veux ne trouver rien si plaisant que ma peine,
N'avoir goutte de sang qui d'amour ne soit pleine,
Et, sans savoir pourquoy, me plaindre incessamment.
Mon cœur me déplairoit, s'il n'étoit tout de flamme,
L'air et le mal d'amour autrement n'ont point d'ame :
Amour est un enfant sans prudence et sans yeux.
Trop d'avis et d'égard sied mal à sa jeunesse.
Aux conseillers d'Etat je laisse la sagesse,
Pour m'en servir comme eux, lorsque je serai vieux.

Ayant obtenu, dans son âge mûr, les bonnes grâces d'une jeune dame moins fougueuse que lui, quelque blonde sans doute, aux regards timides, à l'esprit inquiet, il se fâcha de sa réserve et de ses appréhensions. Il l'assura qu'elle n'avait rien à craindre de son mari :

Quand même il vous verroit en mes bras toute nue,
Il ne croiroit jamais la chose estre advenue.

[1] Rathery, *Influence de l'Italie sur les Lettres françaises*, p. 84 et 85. L'auteur cite de curieux témoignages contemporains relativement à la licence de nos soldats en Italie.

Dût-elle courir des périls d'ailleurs, il faut montrer en amour autant de vaillance que les soldats pendant la guerre. Aussi, dès les premiers mots, le poëte brusque-t-il la prudente et calme pécheresse, de manière à la déconcerter :

Que serviroit nier chose si reconnue?
Je l'avoue, il est vrai, mon amour diminue,
Non pour objet nouveau qui me donne la loi,
Mais c'est que vos façons sont trop froides pour moi.
Vous avez trop d'égard, de conseil, de sagesse ;
Mon humeur n'est pas propre à si tiède maîtresse :
Je suis impatient, aveugle et furieux.

Poursuivant du même ton, il lui dit comment il voudrait qu'elle fût pour lui plaire :

D'une flèche trop mousse Amour vous a blessée,
Il faut à mes fureurs quelque amante insensée,
Qui, mourant chaque jour, me livre cent trépas,
Qui m'ôte la raison, le somme et le repas,
Qui craigne de me perdre et qui me fasse craindre,
Qui toujours se complaigne ou qui m'écoute plaindre,
Qui se jette aux dangers et qui m'y jette aussi,
Qui transisse en l'absence et que j'en sois ainsi,
Qui m'occupe du tout, que tout je la rètienne,
Et qu'un même penser notre esprit entretienne.
Voilà les passe-temps que je cherche en aimant;
J'aime mieux n'aimer point que d'aimer tièdement.

Une ardeur si vive ne permettait pas au galant poëte d'agir avec circonspection. Il nous apprend lui-même qu'il avait les mœurs et l'audace des coureurs d'aventures, qu'il battait le pavé toutes les nuits, sans craindre les rivaux, les jaloux, les détrousseurs de passants, les averses, le froid et le brouillard.

Quand je suis tout de flamme et que, chargé d'ennuis,
Par la ville à grands pas j'erre toutes les nuits,
Toujours une déesse à mon secours se montre.
Les batteurs de pavé, qu'aux détours je rencontre,
Ne m'ôtent point ma cape, et leur fer rigoureux
Ne se trempe jamais dans mon sang amoureux.
Le froid des nuits d'hiver ne me porte nuisance,
Ni le serein, ni l'eau qui tombe en abondance.
Je ne me sens de rien, tout aide à ma santé,
Pourvu qu'à la parfin, ayant bien écouté,
Lasse de mes travaux, celle qui m'est si belle,
Entr'ouvrant la fenêtre, à basse voix m'appelle.

Un soupirant de ce caractère, que semblaient avoir embrasé les feux du soleil italien, devait réussir au delà des Alpes.

Les chroniqueurs littéraires ne nous apprennent pas comment

Desportes fut introduit à la cour; mais ses œuvres contiennent à cet égard les indications les plus précieuses.

Il se lia de très-bonne heure et de la manière la plus intime avec un homme encore plus jeune, qui occupait une position brillante. Claude de Laubespine, fils du célèbre Claude de Laubespine, secrétaire d'État sous François Ier, Henri II, François II et Charles IX [1], était lui-même secrétaire des commandements de ce dernier prince. Il semble avoir réuni les grâces du corps aux mérites de l'intelligence. La nature, suivant Desportes, l'avait fait grand, beau, agile, aimable; il n'avait ni ambition ni dissimulation, mais, d'un cœur pur et d'une âme droite, ne songeait qu'à rendre service. Les jeunes gens s'éprirent l'un pour l'autre d'une amitié qui les honore tous les deux. Le poëte fut sans doute présenté à la cour, mis en relation par Laubespine avec Charles IX et les plus grands personnages, notamment avec le duc d'Anjou et le marquis de Villeroy, principal ministre, qui n'avait lui-même que vingt-sept ans. Tous trois lui témoignèrent une égale faveur. Le ministre le logea même dans sa maison et le prit pour secrétaire particulier [2]. C'était un coup de fortune. Aussi dans le prélude du poëme de *Rodomont*, que Desportes dédia bientôt à son protecteur, le nomme-t-il son support, c'est-à-dire son appui. Laubespine avait pu l'introduire facilement chez le ministre, qui avait épousé sa sœur et devait en outre sa haute fortune à son père, comme Villeroy lui-même nous l'apprend dans ses Mémoires [3]. Le poëte se trouva, pour

[1] Ce ministre, originaire de Bourgogne, mourut jeune encore, le 11 novembre 1567. Il passait pour un des plus habiles négociateurs de l'Europe, et fut employé par la cour de France dans toutes les opérations diplomatiques de son temps. Il signa, par exemple, le traité de Câteau-Cambrésis, la paix de Hardelot et assista aux conférences de La Marck. Il était baron de Châteauneuf. La veille de sa mort, il donna d'utiles avis à Catherine de Médicis, qui était venue le consulter.

[2] Son admission comme secrétaire chez le marquis de Villeroy est constatée par un document authentique : le privilége de la première édition de ses œuvres; on y lit en effet :

« Par lettres patentes du roy, données à Paris le vingt-huictième jour de juillet 1573, signées par le roy, le roy de Pologne, son frère, et lieutenant général présent, de Neufville (c'est le marquis de Villeroy); et scellées du grand sceau en cire jaune sur simple queue : Il est permis à maistre Philippe Des Portes, *secrétaire de la chambre dudict seigneur*, de faire imprimer, » etc.

[3] « J'eus cet honneur, quoy qu'indignement, mais favorisé de la protection de la feue royne mère, que Dieu absolve, et des services très-recommandables que feu M. de Laubespine, mon beau-père, avoit rendus à Sa Majesté, d'estre pourvu à l'aage de vingt-quatre ans, par le feu roy Charles, mon premier maistre, de l'office de secrétaire d'Estat qu'exerçoit ledict feu

ainsi dire, en famille, et, depuis ce moment, la gêne et l'inquiétude n'osèrent plus franchir sa porte.

Mais le sort ne devait pas respecter une si noble affection. Pendant l'année 1570, Claude de Laubespine tomba malade et mourut. Accablé de chagrin, Desportes fut bien près de le suivre sous terre. Ses lamentations ne nous révèlent point la nature spéciale du trouble organique dont il souffrait : il nous en décrit seulement les symptômes, qui étaient affreux. Le poëte garda six mois le lit. Les douleurs physiques et le regret d'avoir perdu son cher Claude s'unissaient pour le torturer.

Depuis six mois que tu partis d'ici,
Hôte d'un lit, je languis sans merci,
Criant sans cesse à Dieu qu'il me délivre;

Non qu'il octroye à mon corps guerison,
Mais que l'esprit, franc de cette prison,
Oiseau léger, au ciel puisse te suivre.

La souffrance, comme il le dit, tourna son âme vers Dieu et lui inspira plusieurs prières, plaintes et paraphrases, qui composent le début de ses *Œuvres chrestiennes*. On y entend gémir un vrai désespoir. La mort de son ami lui causait un si profond chagrin qu'il supplie Dieu de lui en pardonner l'excès. « Toi-même, lui dit-il, ô souverain, ô notre unique modèle! tu n'as pu te défendre de ces angoisses : quand tu vis Lazare couché dans le drap funèbre, tu ne pus retenir tes larmes, et un simple mortel fut pleuré de celui que chantent les séraphins, devant lequel tremblent les cieux. »

Pour comble d'infortune, Desportes, au commencement de l'année, s'était épris d'une grande dame; le haut rang de la belle personne condamnait le poëte à une extrême réserve, à des ménagements infinis. Elle semblait néanmoins agréer ses hommages inquiets, lorsqu'il tomba malade : un adorateur au lit de mort peut exciter la compassion, mais n'intéresse guère le cœur d'une jeune femme. Quand Desportes sentit les forces lui revenir, il était trop tard : un autre avait pris sa place. Il rima donc un sonnet pour maudire cette malencontreuse année, où il avait fait des pertes si cruelles, et failli terminer son voyage dès la première étape [1].

sieur de Laubespine, par la résignation qu'il m'en fit à sa survivance, le vingt-cinquième jour du mois d'octobre 1567. Mes lettres furent scellées par feu M. de l'Hospital, et le jour mesme, mon dict seigneur de Laubespine tomba malade, dans le château du Louvre, où il étoit logé, de laquelle maladie il trespassa l'onziesme novembre. »

[1] Voyez le sonnet, page 483.

Mais cette dure épreuve une fois terminée, la bonne chance, qui le seconda pendant toute sa vie, reparut plus brillante que jamais, comme le soleil après la tempête. Le secrétaire intime reprit ses fonctions auprès du ministre, fonctions qui lui assuraient une grande influence. Peut-être même refusa-t-il dès lors la place de l'Aubespine, refus constaté par son épitaphe. Sa vie ne nous offrira plus qu'un enchaînement de prospérités.

Ceux qui ont parlé de lui s'accordent à dire qu'il n'usa de sa faveur que pour rendre service. C'était un homme affable, doux, patient, généreux. L'accueil franc et ouvert, qu'il unissait à beaucoup de finesse, charmait tout le monde. Une fois devenu son ami, on pouvait compter sur son attachement [1]. La nature lui avait d'ailleurs donné une abondance de parole, une facilité de discours très-utile dans la société. Il y avait joint des connaissances étendues, qui achevaient de le faire écouter avec plaisir et avec déférence : il savait non-seulement le latin et le grec, mais l'hébreu ; il avait étudié la philosophie et même la théologie. Quoiqu'il ait obtenu fort jeune des présents considérables, des fonctions lucratives, il ne paraît avoir été ni ambitieux ni cupide. Jacques de Montereul et son propre frère lui rendent à cet égard le témoignage le plus flatteur [2]. Une chance heureuse le seconda toute sa vie : quelque part qu'il dirigeât sa proue, le vent soufflait aussitôt dans sa voile.

Disons d'ailleurs qu'il ne contrariait pas la fortune, qu'il se prêtait avec adresse aux bonnes intentions du destin. Esprit souple, rapide, observateur, calme et judicieux, il ne heurtait personne, il plaisait universellement. Sa haute prospérité, nous disent les biographes, n'excita jamais l'envie [3]. Reconnaissons, au surplus, que cette prospérité même devait entretenir sa bonne humeur, stimuler son obligeance : elle lui avait coûté si peu d'efforts, qu'elle appelait naturellement le sourire sur ses lèvres. Son existence était comme un paysage éclairé par le soleil; d'où lui seraient venues les idées mornes, les dispositions farouches? Quel vent du ciel lui eût apporté le froid, les nuages, les tristes murmures de l'hiver?

Enfin une tendance peu héroïque l'aidait à faire son chemin, à glisser entre les écueils. Il n'avait pas, il faut le reconnaître, ce sentiment du bien, cet amour de la justice, cette exaltation

[1] « Qui semel admissos non fallere novit amicos, » dit Jean Daurat. Voyez aussi le distique de Pasquier, à la fin du volume.

[2] Voyez le *Tombeau de Desportes*, par Jacques de Montereul, et son épitaphe, par son frère.

[3] Dom Liron, *Bibliothèque chartraine*.

morale, qui animent les grands caractères, inspirent les nobles actions, élèvent le poëte dans la sphère du sublime, mais, d'une autre part, renferment l'homme en lui-même, l'empêchent de se livrer, lui communiquent une certaine roideur, établissent au fond de sa conscience un tribunal rigoureux, d'où il juge l'espèce humaine, ses erreurs, ses crimes et ses folies. Une pareille délicatesse, une pareille fermeté, poussent à l'indignation, à la colère : on ne peut voir sans frémir tous les principes du droit méconnus, foulés aux pieds. Dès lors comment réussir dans un monde, où tant d'extravagances, d'iniquités, de hideux spectacles révoltent tous les jours les âmes magnanimes?

Supposons, au contraire, un individu, qui, sans être lâche et ignoble, s'abstient d'apprécier la conduite d'autrui. Le mal ne l'irrite, ne le blesse pas; il semble même ne point le voir, ou l'observe d'un œil aussi indifférent que s'il regardait tomber la neige, le soleil disparaitre à l'horizon, les nuages voguer dans un ciel mélancolique. Les hommes de cette nature n'ont qu'une seule préoccupation : rechercher le bien-être pour eux et pour leurs amis. La douleur, c'est à leurs yeux l'esprit de ténèbres; la joie et la prospérité absorbent tous leurs vœux. Sans dissimulation, sans artifices, sans éveiller de haines par conséquent, ils vont droit au but qu'ils cherchent, avec la régularité de l'instinct. Confidents merveilleux, dont les traits, dont les regards, dont les attitudes, ne trahissent jamais le moindre blâme, ils bercent, ils calment, ils endorment de leur voix paisible et douce les consciences malades. Aussi les débauchés, les oppresseurs, les coupables de tout genre, les aiment-ils, comme Saül aimait la harpe de David. Ils se trouvent à l'aise avec eux, il leur semble qu'un baume réfrigérant humecte leurs plaies et assoupit leurs douleurs. Desportes, le favori de trois rois, de plusieurs ministres, dut son élévation à ce caractère insouciant et indulgent. Il apaisait les remords, il égayait les moments lucides : nos guerres intestines, les fureurs, les dilapidations de la cour, la Saint-Barthélemy elle-même, n'empêchèrent point de briller son flegmatique et riant esprit : au-dessus de la tempête, on voyait toujours reluire ce phare immobile. N'est-ce pas ainsi, pour employer une autre comparaison, que le pétrel au blanc plumage se joue parmi les vents déchaînés, domine sans effort le tumulte des vagues?

II

Dans le courant de l'année 1572, Desportes fit hommage à Charles IX de son *Roland furieux*, poëme imité de l'Arioste, qu'il jugea en harmonie avec le caractère violent, frénétique du prince. Il composa ensuite la *Mort de Rodomont*, moitié traduite, moitié originale. Dédié au marquis de Villeroy, sous le ministère duquel fut assassiné Coligny, cet ouvrage semble contenir des allusions malveillantes à la fin tragique de l'amiral :

Le contempteur des dieux,
Qui fit trembler, vivant, l'air, la terre et les cieux,
Qui fit rougir de sang les campagnes de France,
Grand de corps, grand de force et plus grand d'arrogance.

Angélique et Médor, rimé en troisième lieu, parut à notre auteur devoir charmer la voluptueuse mollesse du duc d'Anjou, qui fut depuis Henri III [1]. Desportes suivait la mode et commençait par imiter l'Italie.

Ses trois poëmes furent imprimés en 1572, peu de temps après la Saint-Barthélemy, selon toute apparence. Charles IX lut avec enthousiasme la *Mort de Rodomont ;* quoique l'auteur ne lui en eût pas fait hommage, il se chargea de le récompenser et lui donna huit cents couronnes d'or, plus d'une couronne par vers, car le poëme n'en contient que sept cent vingt-deux. Nous avons à cet égard un témoignage contemporain qui ne permet pas le doute [2]. Mais l'admiration ne fut peut-être pas la seule cause de cette libéralité. Desportes avait servi le roi dans ses amours, et les complaisances qui flattent les passions vives rendent les hommes généreux. Dès les premiers temps de son admission au Louvre, Charles IX lui avait de-

[1] Du Radier avait déjà signalé l'adresse avec laquelle les sujets du premier et du dernier ouvrage sont adaptés aux caractères des deux princes.

[2] Celui de Claude Garnier, qui avait connu personnellement l'auteur; il dit en effet dans sa *Muse infortunée* (1624) :

Et toutesfois Desportes,
De Charles de Valois, étant bien jeune encor,
Eut pour son Rodomont huit cents couronnes d'or;
Je le tiens de lui-même, etc.

Voyez Colletet, *Discours sur le sonnet*, page 117.

mandé des stances pour se réconcilier avec la belle Marie Touchet, la seule maitresse qu'il ait eue. Le poëte lui donna le nom fictif de Callirée. Il semble, d'après ce morceau, que le jeune prince avait voulu se détacher d'elle; mais, ses efforts ayant échoué, il brûlait d'obtenir sa grâce. Desportes lui prête néanmoins des accents nobles et fiers.

J'avoue avoir failli : la faute est excusable,
Qu'un roi tel que je suis, courageux, redoutable,
Qui sait bien commander à un peuple indomté,
Qui ne sait ce que c'est de service et de crainte,
N'ait pu du premier coup fléchir sous la contrainte,
Et se soit essayé de vivre en liberté.
Moi que les cieux amis en jeunesse ont fait être
De tant de nations le monarque et le maître,
Se faut-il étonner si, m'étant vu domter
Et ma libre vertu prisonnière être mise,
Je me so's efforcé de la mettre en franchise?
Toujours le changement est fâcheux à porter.

Je confesse avoir fait, d'un rebelle courage,
Tout ce que peut un prince ennemi du servage :
Le repos ocieux en travail j'ai mué,
J'ai comblé mon esprit de soucis et d'affaires,
Et forcé pour un temps mes regards volontaires,
Les privant à regret des yeux qui m'ont tué.

J'ai mille jours entiers, au chaud, à la gelée,
Erré, la trompe au col, par mont et par vallée,
Ardent, impatient, crié, couru, etc.

Atteint dans sa fuite, vaincu dans sa rébellion, Charles IX, un peu embarrassé, demande merci. L'aimable créature lui pardonnera-t-elle?

La royauté me nuit et me rend misérable;
Jamais à la grandeur Amour n'est favorable.
Si je n'étois point roy, je serois plus content;
Je la verrois sans cesse, et par ma contenance,
Mes pleurs et mes soupirs, elle auroit connoissance
Que je sens bien ma faute et qu'en suis repentant.

Sa vaine résistance prouve, au surplus, la force de son amour; le poids d'un monde n'a pu le contrebalancer. Il pleure, il gémit, accablé de chagrin : sera-t-elle pour lui un ange de colère ou un ange de miséricorde?

O ma seule déesse! ô belle Callirée!
Comme dans votre temple en mon cœur adorée,
Hélas! j'ay trop souffert, éloigné de vos yeux!
Voyez ma repentance et m'ôtez hors de peine.
Faillir aucunes fois est une chose humaine,
Pardonner et sauver, c'est l'office des dieux.

L'intervention du poëte ne fut pas inutile : la belle offensée rendit au monarque ses amoureux priviléges, et il en résulta un fils, auquel Desportes aurait bien dû servir de parrain. Cet enfaut de l'amour, Charles de Valois, fut d'abord comte d'Auvergne, puis duc d'Angoulême. Marie Touchet, charmante et gracieuse personne d'ailleurs, était née à Orléans, d'une assez bonne famille, en 1649; son père exerçait les fonctions de lieutenant du bailliage et siége présidial. Elle survécut soixante-quatre ans au prince qui avait désarmé sa colère, grâce à Desportes, et, quand elle eut essuyé ses larmes, quand son chagrin fut un peu calmé, elle lui donna tout naturellement des successeurs. Elle eut donc bientôt une fille, Henriette de Balzac d'Entragues, qui suivit l'exemple de sa mére; Henri IV la prit pour maîtresse et lui témoigna un vif attachement; nommée par lui marquise de Verneuil, elle exerça une puissante influence. Le ciel lui accorda une héritière de ses vertus : mademoiselle d'Entragues devint célèbre par son intimité avec Bassompierre. En contribuant à installer Marie Touchet sur les gradins du trône, Philippe avait bien mérité de plusieurs générations et préparé d'illustres amours. Qu'on essaye de nier ensuite l'influence de la poésie!

L'auteur courtisan rima bientôt une œuvre plus singulière : on y voit exposée dans tous ses détails la première aventure galante du jeune duc d'Anjou, qui devint Henri III. Il avait débuté comme on débute ordinairement, par être timide et embarrassé avec les femmes. Son haut rang, son âge, sa gloire militaire (il avait gagné à vingt ans les batailles de Jarnac et de Moncontour), sa bonne mine enfin, lui attiraient de nombreuses provocations; il s'y montra d'abord indifférent, lui qui devait plus tard succomber aux moindres agaceries. Un jour cependant il fut troublé par le regard d'une femme : Marie de Clèves, princesse de Condé, avait enfin ému ce cœur insensible. Le roi futur, de son côté, fit sur elle une vive impression. Mais un obstacle grave les empêchait de se voir librement. Le mari de la princesse était jaloux, la surveillait sans relâche. Le poëte nous la représente donc dans le lit conjugal, méditant sur les périls de sa passion, pleurant même du chagrin de ne pouvoir la satisfaire. Elle en causait pendant le jour avec Marguerite de Valois, sœur de son amant, et lui témoignait une hésitation sincère ou feinte à goûter au fruit défendu. Marguerite,

> Plus savante aux effets de l'amoureuse flamme,

lui conseillait de bannir les scrupules et de ne pas pas perdre

une si belle occasion. C'était agir en bonne sœur que de travailler ainsi pour son frère. Elle détermina la princesse, qui donna rendez-vous au duc dans une salle retirée du *vieux palais*, une sorte de boudoir tombé en disgrâce, mais orné de peintures voluptueuses représentant le *paradis des amants fortunés;* la voûte figurait un ciel que parsemaient des nuées d'argent. La belle dame et le jeune prince devaient s'y rencontrer à midi, heure du repas principal, qui occuperait alors tout le monde. Camille, la suivante de la princesse, brûlait justement de se trouver en compagnie d'un beau garçon qu'elle adorait; il fut donc invité à la partie de plaisir. La princesse de Condé, voulant reconnaître les bons soins de Marguerite, fit avertir secrètement le duc de Guise, qu'elle aimait et qui ne pouvait cacher sa tendresse pour elle; le frère du roi et lui vivaient à cette époque dans la plus grande intimité.

Le jour venu, la princesse de Condé va voir Marguerite et lui propose de faire un tour de promenade. La jeune conseillère accepte; Marie de Clèves la dirige vers le vieux palais, puis la mène droit au boudoir où attendaient les trois amants. Alors eut lieu une scène qui faillit tout gâter. En voyant le duc de Guise, la princesse royale manifesta une vive colère; elle éclata en reproches contre son amie et ce qu'elle appelait sa trahison. Le duc d'Anjou essaya de lui inspirer des sentiments plus tendres; le duc de Guise plaida sa propre cause avec tristesse et avec passion, employa toute l'éloquence du regard et de la parole. La princesse de Condé chercha aussi à obtenir de Marguerite qu'elle se montrât moins sévère. Elle la priait à mains jointes, nous dit le poëte; elle la nommait *son désir, sa lumière, sa vie;* elle lui embrassait les genoux, tant elle souhaitait voir le programme entièrement exécuté! Elle lui rappelait d'ailleurs ses voluptueux conseils :

Où sont tous ces propos si pleins de véhémence
Que vous me souliez dire afin de m'enflammer,
Avant que deux beaux yeux m'eussent forcé d'aimer?
Quel charme ou quel démon à présent vous travaille
Qu'au besoin lâchement le courage vous faille?

C'était mal de troubler une fête si bien organisée. Ressemblerait-elle aux soldats fanfarons, qui, après mainte bravade, se sauvent dès que l'ennemi approche?

Marguerite demeurant inflexible, les deux couples qui s'entendent prennent le parti de ne plus songer à elle. Le duc de Guise continue vainement de la solliciter.

Pendant qu'il parle à elle, ardent de mille flammes,
Les amans désireux et les deux jeunes dames
Entrent au paradis tant de fois souhaité,
Agréable séjour de leur félicité.
O jeune enfant, Amour, le seul dieu des liesses!
Toi seul pourrois compter leurs mignardes caresses,
Leurs soupirs, leurs regards, leurs doux ravissemens,
Et ces petits refus suivis d'embrassemens,
Ces propos enflammés, ces agréables plaintes,
Ces désirables morts et ces colères feintes;
Tu les peux bien compter, car tu y fus toujours.

Leur bonheur dura jusqu'au soir, jusqu'à la nuit close, et le poëte déplore que l'ombre soit venue trop tôt les séparer.

Voilà un de ces épisodes que l'histoire politique ne raconte point et qui ne laissent pas d'avoir leur importance pour quiconque veut étudier les mœurs d'une époque. La scène caractérise énergiquement la cour des Valois. Quelle effronterie! quel libertinage précoce! Un futur roi de France ne pas même respecter sa sœur, lui conseiller la débauche, et se livrer devant elle à tous les emportements, à tous les caprices de la passion! Où trouver un pareil exemple de dévergondage, si ce n'est sous Louis XV? Et Desportes qui nous raconte ces égarements comme la chose la plus naturelle du monde! L'historien vaut les acteurs [1].

Brantôme raconte indubitablement la même aventure dans ses *Dames galantes* [2]. « Ce fut une fille en notre cour, dit-il, qui inventa et fit jouer cette belle comédie, intitulée le *Parad s d'amour*, dans la salle Bourbon, *à huis clos*, où il n'y avoit que les comédiens, qui servoient de joueurs et de spectateurs tout ensemble. Ceux qui en sçavent l'histoire m'entendent bien; elle fut jouée par six personnages de trois hommes et de trois femmes; l'un étoit prince, qui avoit sa dame qui estoit grande, mais non pas trop aussi; toutefois il l'aymoit fort : l'aultre estoit un seigneur,

[1] Dans le récit, les personnages portent des noms fictifs : le duc d'Anjou s'appelle Eurylas; la princesse de Condé, Olympe; Marguerite de Valois, Fleur-de-Lys; le duc de Guise, Nirée; la suivante, Camille; et son ami de cœur, Floridant. On a voulu voir dans Nirée Desportes lui-même : la manière dont il en parle rend cette hypothèse inadmissible.

Mais ce ne fut pas tout : Olympe qui savoit
Qu'au sang de Fleur-de-Lys Amour ses traits lavoit,
Ayant en mille endroits sa poitrine enferrée
Par les divins attraits du gracieux Nirée.....

Un homme ne dit pas de lui-même qu'il a des attraits divins. Le duc de Guise s'appelait *Henri*, mot qu'on retrouve dans Nirée, avec une h de moins et un *é* de plus, introduit pour l'oreille.

[2] Quatrième discours.

et celui-là jouoit avec la grande dame, qui estoit de riche matière; le troisiesme estoit gentilhomme, qui s'apparioit avec la fille, car, gallante qu'elle estoit, elle vouloit jouer son personnage aussi bien que les aultres. Ainsi costumièrement l'auteur d'une comédie joue son personnage ou le prologue, comme fit celle-là, qui certes, toute fille qu'elle estoit, le joua aussi bien, ou, possible, mieux que les mariées. Aussi avoit-elle vu son monde ailleurs qu'en son pays et, comme dit l'Espagnol : *Raffinada en Secobia* (raffinée en Ségovie), qui est un proverbe en Espagne, d'autant que les bons draps se raffinent en Ségovie. » Marguerite de Valois, selon Brantôme, n'aurait donc pas fait la prude, comme l'assure Desportes, sans doute pour ménager la princesse. La narration du libre chroniqueur prouve, en outre, que les deux grandes dames étaient mariées; leurs noces avaient effectivement eu lieu le même jour, en 1572. Cela donnerait à la belle Châteauneuf la priorité dans le cœur du duc d'Anjou, malgré l'assertion du poëte lyrique.

Le souvenir de cette après-dînée empêcha peut-être le prince royal de commettre un assassinat. Le duc de Guise, ayant tenu si près de lui la femme qu'il aimait, continua ses assiduités. Il arriva d'ailleurs que le duc d'Anjou et lui se brouillèrent. Les galanteries du jeune homme furent interprétées par Catherine de Médicis comme un ambitieux désir de s'allier à la famille royale. Pour abattre sa présomption, elle ne trouva rien de mieux que de le faire tuer. Charles et son frère y consentirent; le duc d'Anjou se chargea même de l'exécution. « De fait, nous dit Henri Estienne, le duc d'Anjou, qui l'avoit aimé ardemmen et familièrement, l'attend en une galerie, résolu de luy donner d'une dague dans le sein quand il passeroit, dont toutefois il s'abstint, se ressouvenant des services de ceux de cette maison [1]: » La scène de libertinage, décrite par notre auteur, contribua peut-être beaucoup plus à l'arrêter que des services réels.

La princesse de Condé n'enchaîna pas longtemps le duc d'Anjou. Une triomphante rivale le lui disputa, lui enleva le cœur du prince [2]; c'était une blonde ravissante, d'une illustre maison de Bretagne, Renée de Rieux, dite la belle Châteauneuf;

[1] *Discours merveilleux de Catherine de Médicis.*

[2] Nous suivons ici les indications de Desportes; mais elles doivent être fausses. Mademoiselle de Châteauneuf précéda sa rivale dans les bonnes grâces de l'héritier présomptif. Notre auteur a supposé le contraire pour flatter la princesse de Condé. Au reste, cette chronologie de boudoir n'a pas grande importance.

elle avait alors une vingtaine d'années. Elle folâtrait autour de Catherine de Médicis, parmi cet essaim de gracieuses personnes que la vieille reine entretenait à bon escient et qu'elle nommait ses filles d'honneur, pour qu'elles eussent un titre. On la regardait comme la plus parfaite beauté de la cour; pendant longtemps on ne crut pouvoir mieux louer une femme qu'en la comparant avec elle. Son abondante chevelure, qui lui faisait une couronne d'or, excitait l'admiration générale. Le duc d'Anjou ne put la voir sans la désirer, ne put la désirer sans chercher à l'obtenir. Pour lui plaire, il réclama les bons offices de Desportes. Le chantre voluptueux prit ausitôt sa plume et rima sonnet sur sonnet. Une partie de ceux qui forment les *Amours de Diane* furent alors composés. Deux de ces opuscules ravirent surtout le prince. L'un commence par le vers suivant :

> Beaux nœuds crêpés et blonds, nonchalamment épars [1];

L'autre par ces mots :

> Cheveux, présent fatal de ma douce ennemie.

Ce ne sont pas assurément les meilleurs, et l'enthousiasme du duc ne prouve point en faveur de son goût. On dit qu'il lut mainte fois, qu'il ne pouvait se lasser d'entendre le premier. L'accueil fait à ces deux morceaux contribua peut-être beaucoup au ravissement du prince. Quelques sonnets donnent lieu de supposer que la belle fit une certaine résistance. Desportes ne négligea rien pour lever ses scrupules et lui prêcha en beaux vers une morale très-facile à pratiquer :

> Quand du doux fruit d'amour je me rends poursuivant,
> Le seul digne loyer de ma persévérance,
> Vous pensez m'arrêter, m'opposant pour défense
> Je ne sais quel honneur, qui est moins que le vent.
>
> Moi, je mets, comme humain, le plaisir en avant
> Et le doux paradis de cette jouissance,
> Qui vous dût dégoûter de la feinte apparence
> De ce songe d'honneur, qui vous va décevant.
>
> Mais, parlons librement, et me dites, ma dame,
> Sentez-vous de l'honneur quelque perfection,
> Qui plaise au goût, au cœur, à l'esprit ou à l'âme?
>
> C'est une vieille erreur, qui aux femmes se trouve;
> Car leur honneur ne gît qu'en vaine opinion,
> Et le plaisir consiste en chose qui s'éprouve.

[1] Le sonnet tout entier est une traduction du *Bembo*.

Ainsi endoctrinée, la belle Châteauneuf céda aux ardentes sollicitations du prince. Le poëte n'y perdit rien, car le duc d'Anjou lui donna trente mille livres comptant, sous prétexte de l'engager à publier ses poésies [1]. C'était un cadeau magnifique, attendu que cette somme représenterait de nos jours une centaine de mille francs, pour le moins. Jugez par là de l'importance que le duc attachait à sa victoire !

Desportes ne se contenta point de parler à mademoiselle de Châteauneuf pour son protecteur; il lui adressa lui-même des éloges et des félicitations, comme un admirateur de sa beauté sans doute, mais aussi comme un homme charmé d'avoir obtenu un succès mémorable dans une entreprise importante et lucrative [2].

Mais le duc d'Anjou ne put rester longtemps auprès de sa maîtresse. En 1573, il fut obligé de partir pour aller commander le siége de la Rochelle. Le prince réclama les bons offices de Desportes et lui demanda un pathétique morceau d'adieu. Les strophes que le poëte écrivit alors respirent la langueur et ont un caractère bien différent de celles qui avaient préparé l'amoureux triomphe de Charles IX. Ici encore notre auteur fit preuve de jugement et d'adresse. Le roi, préoccupé de sa gloire, luttait contre son amour; le duc s'y abandonne sans résistance et dédaigne même la renommée, pourvu qu'il soit heureux :

J'aimerois beaucoup mieux que le ciel m'eût fait naître
Sans nom et sans honneur, pourvu que je pusse être
Toujours auprès de vous doucement langoureux,
Baiser vos blonds cheveux et votre beau visage,
Et n'avoir d'autre loi que votre doux langage.
J'aurois assez d'honneur, si j'étois tant heureux !

Ce ne sont pas là les fiers accents de Charles IX [3].

[1] Claude Garnier tenait ce fait de Desportes lui-même, comme il nous l'apprend dans sa *Muse infortunée*. Après les vers que nous avons cités plus haut, il continue :

Je le tiens de luy-mesme, et qu'il eut de Henry,
Dont il estoit nommé le poëte favory,
    Dix mille escus, pour faire
Que ses premiers labeurs honorassent le jour,
    Sous la bannière claire
Et dessous les blasons de Vénus et d'Amour.

[2] Voyez le sonnet à mademoiselle de Châteauneuf, page 426, et celui qui concerne son portrait, pages 426 et 427.

[3] La pièce de vers, dans l'édition de 1611, porte la date de 1572; Henri n'alla néanmoins prendre le commandement de l'armée que le 11 février 1573;

Le siége de la Rochelle était une conséquence de la Saint-Barthélemy, que le duc d'Anjou avait si fortement conseillée, à laquelle il avait pris tant de part. Ce hideux massacre, cette œuvre infernale exécutée au nom du ciel, ne semble pas avoir beaucoup ému Desportes; il soupirait, comme on voit, des plaintes amoureuses pendant que son patron allait combattre les huguenots, qui ne voulaient point se laisser tranquillement égorger. Une de ses meilleures chansons, écrite sans le moindre doute à cette époque, attendu qu'elle se trouve dans le premier livre des *Amours de Diane*, prouve encore son indifférence politique [1]. L'auteur y assimile complétement les tribulations que lui cause l'amour à la guerre intestine qui déchire la France. Une lutte si cruelle lui paraît uniquement une source de métaphores. S'identifiant avec les huguenots dans ses vers subtils, l'élégant poëte termine ainsi sa comparaison, adressée à une femme, bien entendu :

Comme eux je suis troublé de rage,
Comme eux je cause mon dommage
Pour plaire à mon opinion;
Comme eux mon mal même j'ordonne,
Et pour vous je me passionne
Comme eux pour leur religion.

L'un d'eux des honneurs se propose,
L'un des biens, l'autre plus grand' chose,
L'autre un paradis bienheureux :
Les biens, les honneurs et l'empire,
Et le paradis où j'aspire,
C'est d'être toujours amoureux.

Quelle insouciance révèlent ces strophes! Quel mélange de sang et de volupté, de galanterie et de carnage! Desportes est bien de cette race française, qui joue avec la vie et avec la mort.

III

Après cinq mois d'un siége inutile et meurtrier, pendant lequel il avait été élu roi de Pologne, grâce aux manœuvres de

mais le siége ayant commencé plus tôt et le voyage du prince étant décidé depuis quelques mois, les adieux furent écrits avant le départ.

[1] Voyez ce morceau, très-heureux de forme, page 59.

sa mère, le duc d'Anjou était revenu à Paris vers la fin du mois de juin 1573; il y resta trois mois au milieu des fêtes. Dans une de ces réjouissances fut déclamée l'*Antigone* de Sophocle, traduite par Antoine de Baïf. Desportes y glissa une allocution en l'honneur du prince, qui dénote sa complaisance sans limites et son extrême finesse. Dans la corruption profonde du roi de Pologne, il avait entrevu, comme dans un abime, un nouveau genre de dépravation, qui, luttant d'abord contre son goût pour les femmes, devait finir par le dominer. Il affectait déjà de porter les ornements destinés à l'autre sexe, ignoble caprice qu'il porta aux derniers excès quand il fut roi de France. « Le roy, dit l'Estoile, faisoit force mascarades où il se trouvoit ordinairement habillé en femme, ouvroit son pourpoint et découvroit sa gorge, y portant un collier de perles et trois collets de toile, deux à fraise et un renversé, ainsi que les portoient les dames de la cour. »

D'Aubigné, dans son style frénétique, peint avec plus de détail les singuliers costumes du roi très-chrétien et ajoute :

Pour nouveau parement, il porta tout ce jour
Cet habit monstrueux, pareil à son amour;
Si, qu'au premier abord, chacun étoit en peine,
S'il voyoit un roi femme ou bien un homme reine.

Eh bien! croirait-on que Desportes eut l'extrême condescendance de flatter dès ses débuts, et de flatter en public cette révoltante sophistication de l'amour? Il compare adroitement le prince avec Achille à Scyros, portant des habits féminins :

Lorsque le preux Achille étoit entre les dames,
D'un habit féminin déguisé finement,
Sa douceur agréable, en cet accoutrement,
Allumoit dans les cœurs mille amoureuses flammes.

En voyant ses attraits, sa façon naturelle,
Les beaux lys de son teint, son parler gracieux,
Les roses de sa joue et l'éclair de ses yeux,
On ne l'estimoit pas autre qu'une pucelle [1].

Mais Achille n'était pas seulement beau comme une jeune fille, il était encore vaillant comme un héros. Le duc lui ressemble de tous points : il nous fait voir, dit le poëte, Mars et Vénus ensemble [2].

[1] Voyez la fin de la pièce, page 456; qu'il me soit permis de faire remarquer ce beau vers :

Les roses de sa joue et l'éclair de ses yeux.

[2] C'est certainement à Desportes que s'attaque d'Aubigné, quand il traine

C'est ainsi que la protection des Valois dégradait les talents. Leurs vices corrompaient les sources diaphanes de la poésie et changeaient en poisons ses flots sacrés. Jamais peut-être, depuis la Rome impériale, école de dépravation aussi odieuse et aussi complète n'infecta la littérature de ses enseignements. Desportes aurait pu y apprendre le vol et le meurtre aussi bien que les voluptés contre nature. Pendant cette courte résidence de trois mois, que le duc d'Anjou fit à Paris, eut lieu une scène de brigandage bien capable de le former, s'il avait eu des dispositions en ce genre.

Le roi de Pologne, avant son départ, voulut marier la Châteauneuf, sans doute pour se dispenser de l'entretenir durant son absence. Il avait, dans cette intention, jeté les yeux sur un citoyen très-riche, Duprat de Nantouillet, prévôt de Paris. Cet homme honorable se trouva peu flatté du rôle qu'on lui destinait et refusa péremptoirement la belle. Transporté de colère, le prince résolut d'en tirer vengeance. S'étant concerté avec Charles IX et le roi de Navarre, qui fut depuis Henri IV, il envoya dire au fier bourgeois qu'ils souperaient chez lui. Les trois têtes couronnées s'y rendirent en effet, ayant pour escorte une bande de courtisans, et l'on peut supposer que notre auteur était du nombre, car il suivait partout le roi de Pologne. Après le repas, les seigneurs fouillèrent les armoires et les coffres de Nantouillet, firent main basse sur ses deniers, sur sa vaisselle d'argent, lui volèrent plus de cinquante mille livres.

Le lendemain, le premier président alla trouver Charles IX et lui dit que toute la ville était émue de cette équipée nocturne. Le prince jura qu'il n'y avait point figuré, qu'on ne pouvait le soutenir sans calomnie.

— J'en suis charmé, dit le magistrat; je vais ordonner une enquête et punir les coupables.

— Non, non, s'écria le prince, ne vous mettez pas en peine de cette affaire : dites seulement à Nantouillet qu'il aura trop forte partie, s'il veut demander raison du dommage qui lui est advenu [1].

Voilà comment s'exerçait le droit divin au seizième siècle, voilà comment on fortifiait le principe d'autorité.

les flatteurs des rois sur la claie, dans son effroyable satire qui a pour titre *Les Princes :* ces vers le désignent clairement :

> Quand d'eux une Thaïs une Lucrèce est dite,
> Quand ils nomment Achille un infâme Thersite, etc.

[1] *Journal de Henri III*, par l'Estoile, t. I, p. 61 et 62, édition de Lenglet Dufresnoy.

Pendant que le duc d'Anjou cherchait à négocier le mariage de la Châteauneuf, il portait au cou, devant tout le monde, le portrait de la princesse de Condé; le roi d'ailleurs ne se gênait point pour annoncer publiquement qu'il ferait tuer le mari. Ce dernier, loin de fuir la mort, semblait plutôt la chercher : au siége de la Rochelle, il avait montré un courage téméraire, qui annonçait le désir de trouver le repos à six pieds sous le gazon [1].

Durant le séjour momentané du nouveau roi de Pologne dans la capitale, Philippe mit sous presse le recueil de ses vers, pour lequel le duc lui avait fait un si riche cadeau. Le privilége est du 28 juillet. Cette première édition, publiée en format in-4°, éclipse par son luxe toutes celles qui virent le jour plus tard. La beauté du papier, le soin de l'exécution, la rendent précieuse : la bibliothèque de l'Arsenal en possède un exemplaire magnifique. L'aspect du livre confirme donc le rapport de Claude Garnier. Cette édition princeps a encore cela de curieux qu'elle renferme les œuvres capitales de Desportes, sauf un très-petit nombre de morceaux; il y manque les *Amours de Cléonice*, le deuxième livre des *Elégies*, quelques pièces détachées; mais on y trouve ses meilleurs sonnets, ses plus belles chansons, ses peintures de la campagne les mieux touchées, son éloquente diatribe contre le mariage. A vingt-sept ans, Desportes avait donc franchi presque toute sa carrière poétique.

Du Radier a fait de grands efforts pour découvrir quelles étaient les maîtresses chantées par Desportes sous des noms fictifs. La première était indubitablement Diane de Cossé-Brissac, femme du prince de Mansfeld. Dans cette cour dissolue, on ne tenait plus compte des rangs, comme le prouvent si bien les *Dames galantes* de Brantôme, peintre joyeux de désordres inouïs. Desportes d'ailleurs était un homme influent; le bruit courut même qu'il avait pour amie intime la sœur de Henri III, la femme du roi de Navarre, cette Marguerite que nous avons vue figurer dans une scène très-leste. Pour le rapprocher de la caste nobiliaire, on affectait d'écrire son nom en deux mots. Une liaison avec Diane ne laissait pas d'avoir ses périls. Les Mansfeld étaient des hommes violents et implacables. L'un d'eux, bâtard de leur maison, avait joué un rôle sinistre pendant la guerre de Trente Ans, et saccagé le nord de la France. Le mari de Diane ne montra pas un caractère plus facile : ayant surpris sa femme avec un autre amant, le comte de Maure, qui avait supplanté

[1] L'Estoile, même volume, p. 62 et 63.

Desportes, il les tua l'un et l'autre dans un accès de fureur [1]. Le poëte rima l'épitaphe de la volage et charmante victime, mais sans faire allusion à son genre de mort. Il gémit en outre sur sa fin tragique dans une pièce de cent trente-six vers [2].

Les deux livres des *Amours de Diane*, au surplus, ne renferment pas uniquement les sonnets, chansons, allégories, complaintes et dialogues adressés à l'inconséquente et malheureuse princesse. L'auteur y a évidemment inséré une foule de morceaux composés pour Charles IX et le duc d'Anjou, suivant un désir bien naturel aux écrivains de réunir leurs travaux épars.

Le sonnet *A mademoiselle Jeanne de Brissac* se trouve dans cette édition et à la suite on lit des stances, que les imprimeurs en ont séparées depuis, mais qui lui servent de commentaires. Elles débutent ainsi :

> Lorsque j'écris ces vers, il ne faut que l'on pense
> Que, trop audacieux, je n'aye connoissance
> Et de votre grandeur et de ma qualité;
> Car je jure vos yeux et leur puissance sainte,
> Que je garde en ceci le respect et la crainte,
> Dont il faut révérer une divinité.

Je veux bien croire à l'humble adoration du poëte, mais ces deux morceaux n'en prouvent pas moins qu'il courtisait une parente de Diane, pendant que celle-ci agréait ses hommages et l'enivrait de caresses.

Du Radier forme des conjectures assez vagues sur la seconde maîtresse chantée par Desportes. Il croit que c'était Hélène de Surgères, la même que Ronsard a si hautement célébrée. Comme le sonnet dont il s'autorise termine les *Amours de Cléonice*, il ne peut se rapporter qu'à cette dernière. Aussi le critique, dans son incertitude, paraît-il encore disposé à voir en elle Hippolyte Bouchard, vicomtesse d'Aubeterre, nièce de Brantôme et alliée à la maison de Vivonne; mais il n'appuie d'aucune preuve cette nouvelle hypothèse. Or des indications précises, détaillées même, auraient seules de l'intérêt, en éclairant la biographie de Desportes, en nous initiant aux mœurs de la cour, en faisant revivre pour nous ces aimables créatures, qui se sont depuis longtemps évanouies dans la région des fantômes.

Desportes se plaint souvent des rigueurs ou des infidélités qu'il éprouve. Sa figure contribuait sans le moindre doute à ces infortunes amoureuses. Il n'avait pas la beauté qui séduit ou en-

[1] Du Radier, *loc. cit.*

[2] Voyez à la fin du volume, p. 484.

chaîne les cœurs. Sur l'édition de 1611, publiée par son frère, on voit son buste, que couronnent Apollon et Vénus. Il a l'œil brillant, le front vaste et régulier : tout le visage respire l'attention et le jugement. Mais le nez est volumineux, enflé par le bout comme une massue; une large bouche confine à de lourdes mâchoires; le cou peu développé met la tête trop près des épaules. Le voluptueux rimeur porte un grand collet de toile rabattu, un pourpoint serré, avec de nombreux boutons, et une pelisse garnie de fourrure, que termine par le haut une sorte de palatine [1].

Cependant Charles IX jugeait que le roi de Pologne différait trop longtemps son départ. Le monarque malgré lui dut se résoudre à quitter la France et la princesse de Condé. Il chargea Desportes de mettre en vers ses adieux à l'une et à l'autre [2]. Le 28 septembre 1573, il commença enfin son voyage, emmenant avec lui le poëte. Des proscrits n'abandonnent pas plus péniblement le sol natal. Cet exil émut d'ailleurs toute la littérature : les écrivains perdaient un protecteur puissant, affable, qui aimait à rendre service. Ce fut un concours de lamentations. Germain Vaillant de la Guesle, Jean Daurat, Antoine Baïf, déplorèrent en latin son absence, dont on ne prévoyait pas la courte durée.

La vue de la Pologne et les mœurs des Polonais ne diminuèrent point l'affliction des voyageurs. Ces grandes plaines désertes, blanchies par la neige et tourmentées par les vents, ces cabanes enfumées où des rustres vivaient pêle-mêle avec les bestiaux, la turbulence perpétuelle des hautes classes, la grossièreté des manières, une ivrognerie prodigieuse, des fanfaronnades interminables, un babil que rien ne lassait, leur causèrent un pénible étonnement. La corruption d'un peuple à demi barbare choquait leur dépravation raffinée. Ils tournaient sans cesse les yeux vers la cour de France. Pour ne pas s'occuper des affaires de son royaume, le prince feignait d'être malade [3]. Il écrivait à Marie de Clèves des lettres passionnées « avec le sang qu'il tiroit de son doigt, » nous apprend l'historien Mathieu. Mais ces violents témoignages d'amour ne lui suffisant point encore, il faisait rimer par Desportes une *complainte* sur les abattements, les tristesses, les désespoirs qu'il éprouvait loin

[1] Voyez, au commencement de l'édition actuelle, le frontispice de 1611, reproduit avec la dernière exactitude par MM. David et Varin.

[2] Voyez p. 408, la Complainte pour monseigneur le duc d'Anjou, éleu roy de Pologne, lorsqu'il partit de France.

[3] Henri Martin, *Histoire de France*, t. IX.

de sa belle. A ses regrets, à ses tendres souvenirs, se mêlait quelque peu de jalousie et d'inquiétude[1].

Après neuf mois de séjour, le poëte en eut assez. Il obtint la permission de retourner dans sa patrie; mais, avant de quitter la Pologne, il lui lança des adieux foudroyants. Inspirée par la colère, cette diatribe est un de ses meilleurs opuscules. C'est même un des morceaux les plus achevés qu'ait produits le seizième siècle : il a, sous le rapport des idées, comme sous le rapport du style, une allure toute moderne[2]. Le retour de Desportes fut une fête pour les savants et rimeurs, qui puisaient dans sa bourse et profitaient de son crédit. Jean Daurat écrivit en latin deux chants de triomphe[3].

Il venait seulement de partir, lorsqu'un courrier apporta la nouvelle inattendue que Charles IX était mort le 30 mai 1574[4]. La couronne, dès lors, passait sur la tête de son frère, le duc d'Anjou. Le roi de Pologne s'apprêta donc à regagner son pays; mais il ne voulait pas y rentrer les mains vides. Aussi mit-il dans sa valise pour trois cent mille écus de pierreries, souvenirs précieux qu'il choisissait parmi les diamants de la couronne. Le tour exécuté, il partit à cheval, pendant la nuit du 16 au 17 juin, escorté seulement de sept ou huit compagnons : ils firent vingt lieues d'une seule traite, poursuivis par une troupe de cavaliers qui ne leur permettait point de ralentir leur course. Ils eurent le bonheur d'atteindre la Moravie et de mettre leur proie en sûreté au delà des frontières autrichiennes. Noble évasion pour un prince qui portait alors deux couronnes! Les Polonais se décidèrent sans peine à proclamer sa déchéance.

Une fois à l'abri des poursuites, le prince traversa lentement l'Allemagne et l'Italie du Nord; le 5 du mois de septembre seulement, il rentrait en France par le Dauphiné. Les amis et commensaux de Desportes attribuaient son retour aux chants du poëte : comme la lyre d'Orphée mettait en mouvement les pierres et attirait les animaux sauvages, ils prétendaient que les accents du barde moderne avaient évoqué le roi de Pologne. Les diamants cachés dans sa valise, c'étaient des dons qu'il rapportait pour lui et pour les siens. Le littérateur officiel devait,

[1] Le mot de *Marie*, placé dans la neuvième strophe, prouve que ce morceau avait pour objet la princesse de Condé.

[2] Voyez p. 424.

[3] Voyez p. 491 et 492.

[4] La dernière strophe de l'*Adieu à la Pologne* prouve qu'il fut écrit avant l'arrivée de l'estafette, qui eut lieu le 13 ou le 14 juin. Desportes n'était donc pas resté tout à fait neuf mois hors de son pays.

selon toute justice, en obtenir la meilleure part [1]. Ce qu'il y avait de certain, c'est qu'en montant sur le trône il allait, pour ainsi dire, faire asseoir sur les marches son poëte favori. Le gracieux rimeur devint un homme considérable; sa fortune, qui jusqu'alors avait brillé comme une étoile, mais comme une étoile secondaire, dans le ciel de la cour, resplendit aussitôt parmi les astres de première grandeur. Est-ce alors qu'il refusa la place de secrétaire des commandements? Je serais tenté de le croire : il se réservait pour des fonctions plus intimes. Comme tous les poëtes d'ailleurs, il fuyait les tâches trop lourdes, les occupations trop assidues [2].

Henri III, ayant perdu beaucoup de temps dans le midi de la France, ne revit pas la princesse de Condé, qui mourut en couches, le 30 octobre 1574. Son amour était parvenu à un point d'exaltation, qui lui donnait l'air d'une tendresse véritable. Il voulait faire casser le mariage de la belle adultère, pour lui offrir la couronne. Sa douleur s'exprima d'une façon étrange : il parut quelques jours en public tout couvert de petites têtes de mort brodées sur ses habits : on en voyait même sur les cordons de ses souliers [3]. Le cardinal de Bourbon l'ayant invité à un festin, dans l'abbaye où reposait le corps de la jeune femme, le prince déclara qu'il lui serait impossible d'y entrer, si on n'éloignait ces témoignages d'un bonheur trop tôt disparu [4].

Le 15 février suivant néanmoins, il épousait Louise de Lorraine, fille du comte de Vaudemont.

Mademoiselle de Châteauneuf le disputa quelque temps à la nouvelle reine. Une fois encore il essaya de la marier; mais, l'ayant offerte au comte de Brienne, cadet de la maison de Luxembourg, le fier seigneur regarda cette proposition comme un outrage, et, plutôt que de subir une alliance dégradante, il quitta la cour . Les faiblesses du prince continuèrent : mais un jour la favorite osa braver la reine dans un bal; Catherine de

[1] Magna viæ referens sibi præmia parta suisque,
Ipse duplex regnum. duplicem sua turba favorem.
Hos inter primum tibi Musa fidelis honorem
Jure dedit, sibi quem non æmulus occupet alter.

Jo. Auratus, *poeta regius*.

[2] « Baroque hac ambitiosa tempestate spretæ potestatis exemplo, primo amplissimam notarii sacrarum jussionum dignitatem, deinde Burdigalensem Archiepiscopatum recusavit. » Epitaphe de Desportes, par Thibaut son frère.

[3] Henri Martin, t. IX, p. 410; — Mathieu, p. 406.

[4] L'Estoile, *Journal de Henri III*.

Médecis intervint et demanda sa mise à la retraite. Pour le coup le prince lui signifia son congé.

Un sort tragique semblait menacer toutes les femmes que chantait Desportes. Dans sa colère, mademoiselle de Châteauneuf épousa un Florentin nommé Antinotti, capitaine des galères à Marseille : le successeur de Henri III et de quelques autres peut-être ne se crut point tenu d'être fidèle. Mais la noble courtisane ne l'entendait pas ainsi. « L'ayant trouvé paillardant, nous dit un chroniqueur, elle le tua virilement de sa propre main [1]. »

Philippe Altoviti hérita de la place qu'il occupait et de sa fougueuse moitié. En faveur de cette alliance, Henri III le nomma baron de Castellane. Mais lui aussi devait périr d'une façon tragique. Ayant écrit au roi, en 1586, que le bâtard d'Angoulême [2] entretenait avec le maréchal de Montmorency des relations suspectes, le prince envoya sa lettre à l'accusé, grand prieur de France. Celui-ci, furieux, va trouver le dénonciateur, qui venait justement d'arriver à Aix pour l'assemblée des états. Le capitaine ne put nier le fait et demanda pardon au seigneur de l'avoir injustement soupçonné. Mais, peu satisfait de ces excuses, le grand prieur tire son épée, dont il blesse Altoviti. Pour se mettre en garde contre de nouveaux coups, l'Italien saisit son adversaire à bras le corps. Un gentilhomme du bâtard d'Angoulême survient au même instant, et, par excès de zèle, transperce Altoviti. Mais il enfonça trop son épée, qui atteignit le grand prieur et lui déchira les entrailles. L'Italien mourut aussitôt; son antagoniste expira sept ou huit heures après, désespéré de cette catastrophe inattendue. Ses biens, ses bénéfices, son prieuré passèrent au fils que Charles IX avait eu de Marie Touchet, sous les auspices de notre poëte. Quant à la Châteauneuf, elle disparait dès ce moment dans les bas-fonds de l'histoire; mais on suppose qu'elle termina son aventureuse carrière peu de temps après la mort du baron de Castellane.

IV

Cependant la faiblesse, l'incapacité de Henri III avait bientôt rendu sa position périlleuse; la Ligue s'était formée pour substi-

1 L'Estoile, *Journal de Henri III.*

2 Fils de Henri II et de la belle Leviston, Ecossaise, qui figurait parmi les demoiselles d'honneur de Marie Stuart.

tuer à son indolence une action énergique, pour lui arracher le pouvoir par des moyens détournés. Une réunion des états généraux lui parut indispensable : convoqués à Blois, ils furent ouverts le 6 décembre 1576. Desportes avait suivi le prince, auquel il servait peut-être de secrétaire particulier, comme précédemment au marquis de Villeroy.

En même temps que lui était arrivé un jeune homme de vingt ans, qui allait, avec son aide, faire dans le monde un chemin rapide. Le comte de Matignon, député aux états généraux et gouverneur de la basse Normandie, où résidait la famille du débutant, l'avait amené pour le présenter au roi comme une merveille de la nature. Ce n'était rien moins que Davy du Perron, le futur cardinal. Il montrait une intelligence si précoce, il avait déjà tant de savoir, que chacun l'admirait. Le comte en parla au prince, qui voulut le voir. La réception eut lieu pendant le diner. On adressa au jeune homme plusieurs questions sur diverses matières sérieuses, et ses réponses nettes, promptes, spirituelles, émerveillèrent les courtisans. Quelques-uns essayèrent de l'embarrasser; mais il se tira si bien d'affaire, que l'étonnement redoubla. Les auditeurs furent unanimes pour le déclarer un prodige.

Desportes lui témoigna une bienveillance toute particulière. Touchard, abbé de Bellozane, et Joyeuse, un des mignons du roi, lui firent aussi l'accueil le plus gracieux. Mais un obstacle essentiel empêchait qu'on lui accordât de sérieuses faveurs. Du Perron professait le calvinisme, pour lequel ses parents avaient souffert les persécutions et l'exil. Étant allé à Paris, après la clôture des états généraux, il y obtint de grands succès en prononçant des discours publics. Cette vaine gloire cependant ne lui procurait pas le moindre avantage. Aussi Desportes voulut-il avoir un entretien avec lui.

« Qu'espérez-vous, lui dit-il, de ces applaudissements qui flattent vos oreilles? N'ambitionnez-vous rien autre chose qu'une futile renommée? Vous êtes jeune, vous avez besoin de faire fortune, et vous n'y parviendrez pas, si vous n'abjurez votre croyance. Moi-même, malgré toute mon affection pour vous, je n'oserais soutenir un schismatique. Laissez donc là une opinion dangereuse, qui vous éloigne de la prospérité. »

Ces observations firent réfléchir le jeune Normand. Il lut, dit-on, des livres de controverse, et un beau jour il vint déclarer au poëte courtisan que la lumière s'était faite dans son âme, qu'il voyait son erreur et était prêt à renier la foi de ses pères. La cérémonie eut lieu quelque temps après; pouvant dès

lors le protéger sans se compromettre, Philippe Desportes le recommanda chaudement au souverain. Il n'eut d'abord d'autre fonction que de distraire le prince. Mais, ayant su obtenir ses bonnes grâces, il fut nommé son lecteur officiel, avec douze cents écus de pension.

Un changement s'était opéré dans notre auteur lui-même, depuis qu'il avait trente ans révolus. Au tumulte, aux orages de l'amour succédaient chez lui les préoccupations de la politique et de l'intérêt, ou, pour mieux dire, ces louches visiteuses, qui, reléguées au second plan, n'avaient encore osé sortir de l'ombre, vinrent se poster à sa droite et à sa gauche, comme d'avides et mornes conseillères. Desportes nous a expliqué cette métamorphose, dans un sonnet que nous devons reproduire, comme faisant partie essentielle de sa biographie.

Cette fureur d'amour, de raison la maîtresse,
Aveugle, impatiente et qu'on ne peut cacher,
Veiller, pleurer, jurer, s'apaiser, se fâcher,
Lettres, faveurs, regards, ce sont tours de jeunesse.

J'en ai fait le voyage, et faut que je confesse
Que jamais jeune cœur ne se vit mieux toucher,
Et n'eusse jamais cru qu'on me pût arracher
L'aiguillon qui, dix ans, m'a tourmenté sans cesse.

Mais six lustres si tôt n'ont mon âge borné,
Que du chemin passé je me suis détourné,
Tout honteux que si tard j'aie été variable;

Et dis, quand de quelqu'une à tort je suis repris :
« Qu'amour à l'homme mûr n'est que perte et mépris,
Au lieu que sa folie au jeune est profitable. »

Mais, si les passions de Desportes se calmaient avant l'âge, celles de Henri III prenaient, au contraire, une odieuse intensité. Avec l'admiration des anciens, leurs révoltantes débauches semblaient avoir pris possession de la cour. Les sieurs d'O et de Villequier présidaient à ces impures saturnales, pourvoyaient le roi de sujets des deux sexes. Eux-mêmes partageaient les goûts infâmes du prince. Pour s'y livrer sans obstacles et sans témoins, Henri III avait acheté une maison de campagne isolée, à Ollainville près d'Arpajon [1]. C'était son parc aux cerfs, où il attirait les jeunes gens que distinguaient leurs avantages exté-

[1] Le monarque y bâtit même un château : il avait acheté la maison soixante mille livres, du trésorier Milon. Voyez l'Estoile, la *Confession de Sancy*, les *Tragiques*.

rieurs et surtout leur grâce féminine. D'Aubigné peint ces honteux caprices en termes brûlants comme un fer chaud :

Si bien qu'à la royale il vole des enfants,
Pour s'échauffer sur eux à la fleur de leurs ans,
Incitant son amour, autre que naturelle,
Aux uns par la beauté et par la grâce belle,
Autres par l'entregent, autres par la valeur;
Et la vertu au vice hâte ce lâche cœur.
On a des noms nouveaux et de nouvelles formes
Pour croitre et déguiser ces passe-temps énormes [1].

Et le poëte, continuant sa description en termes que nous ne pouvons reproduire, atteste qu'on employait, pour corrompre les jeunes victimes, les promesses, les menaces, les dons et la violence. Imitant même la démence de Néron, le prince épousa plusieurs de ses favoris, entre autres Quélus et le Grand de Bellegarde; les contrats furent signés de son propre sang et du sang d'O, qui assistait comme témoin. Dans son cabinet, à Paris, plusieurs femmes succombèrent à ses attentats, que d'ignobles circonstances aggravaient encore. Le meurtre d'ailleurs se mêlait au libertinage, le crime assaisonnait la volupté.

En 1577, à Poitiers, dans le château royal, une scène tragique rappela les forfaits des empereurs romains. La dame de Villequier ayant médit du prince en public, ou même, suivant l'Estoile, lui ayant refusé ses faveurs, quoique du reste elle n'en fût point avare, et que son mari, comme tant d'autres à cette époque, ne blamât point ses mœurs licencieuses, sa mort fut résolue entre le digne personnage et son auguste maître. Un jour donc, Villequier entre chez elle, au moment qu'elle sortait de son lit et qu'une de ses caméristes lui tenait le miroir pour l'aider à se friser. Il lui reproche ses excès, l'accuse d'avoir voulu l'empoisonner, de concert avec un amant, puis se jette sur elle, quoiqu'elle fût enceinte, et la poignarde. Quand on examina le corps, on trouva qu'elle était grosse de deux enfants. Nulle poursuite ne fut exercée contre le scélérat : il obtint même son pardon avec une facilité qui rendit évidente la secrète approbation du roi. Peu de temps après, en 1579, Henri le nomma gouverneur de Paris et de l'Ile-de-France.

Un manuscrit de la Bibliothèque impériale [2] prétend que Desportes aida le souverain dans une *une bonne partie de ses galan-*

[1] Les *Tragiques*, par d'Aubigné, p. 102, édition Lalanne.

[2] *Anecdotes tirées de la bouche de divers grands personnages et notamment de M. le chancelier du Vair*, recueil de Dupuy, volume 661.

teries. Cette imputation d'un auteur anonyme ne mérite pas une pleine confiance. Mais, s'il est douteux que le poëte facilitât directement les plaisirs du prince, il est positif que même son libertinage contre nature ne lui inspirait ni colère ni dégoût. Ses poëmes ne laissent, à cet égard, aucune incertitude. Nous l'avons déjà vu flatter la coquetterie hermaphrodite du roi très-chrétien. Le duel célèbre, où périrent Quélus et Maugiron, lui donna lieu de manifester publiquement son extrême indulgence pour les goûts ténébreux de son seigneur et maître. L'élégie intitulée : *Aventure seconde : Cléophon* [1], nous dépeint en phrases poétiques cette lutte sanglante.

Le 26 avril 1578, Quélus, mignon du roi, et le jeune d'Entragues, appartenant à la faction des Guises, ayant eu un léger débat dans la cour du Louvre, prirent rendez-vous pour le lendemain matin. A cinq heures, ils se trouvèrent sur le marché aux chevaux, qui occupait le terrain actuel de la Place-Royale. Quélus était accompagné de Maugiron et de Livarot; d'Entragues avait amené au combat deux ligueurs, Riberac et Schomberg. Ils en vinrent aux mains avec tant de fureur, que Maugiron et Schomberg restèrent morts sur le champ de bataille; Riberac traîna jusqu'au lendemain; Livarot demeura six semaines couché; l'irascible Quélus, premier auteur du duel, reçut dix-neuf coups; d'Entragues, le plus heureux, en fut quitte pour une égratignure. On transporta Quélus dans l'hôtel de Boissy, peu distant du lieu fatal. Le malheureux languit trente-trois jours. Le roi ne quittait pas sa chambre; il aidait à le panser, il le servait de ses propres mains. Écoutons Desportes :

Ce grand roy le console, et, d'un plaisant langage,
Voile de son ennui, lui remet le courage,
Voit de ses coups divers sonder la profondeur,
Et, pour le secourir, met au loin sa grandeur.
. . . .
Nul divertissement sa douleur ne déçoit;
Des yeux ni de l'esprit le somme il ne reçoit
(Tant cet ennui le point), donne, promet et prie,
N'estime rien trop cher pour racheter sa vie :
D'autour de son chevet il ne se peut bouger,
Et de sa blanche main il lui donne à manger.

Il avait fait tendre des chaînes dans la grande rue Saint-Antoine, de peur que le bruit des charrettes ne l'importunât et ne lui fût

[1] Dans quelques éditions de Desportes, dans celle de 1587 notamment, on a mis cette *aventure* la première; c'est une erreur évidente.

nuisible. Au pauvre moribond, il promettait cent mille écus; aux chirurgiens, cent mille francs s'ils le sauvaient. Mais, après avoir langui trente-trois jours, il expira sous les yeux du prince. « Il mourut, dit l'Estoile, ayant toujours en bouche ces mots, même entre ses derniers soupirs, qu'il jetait avec grande force et grand regret : — Ah ! mon roy ! mon roy ! — sans parler autrement de Dieu ni de sa mère. »

Le prince baisa les joues glacées des deux mignons, fit couper leurs blondes chevelures pour les garder; il ôta de sa propre main les pendants d'oreille qu'il avait donnés et attachés lui-même à Quélus. On exposa leurs corps sur des lits de parade, et toute la cour eut ordre d'assister à leurs funérailles. Le prince s'enferma pendant plusieurs jours, permit qu'on lui adressât des consolations, comme s'il avait perdu sa mère ou sa femme. De splendides tombeaux, élevés dans l'église Saint-Paul, reçurent les défunts, tombeaux ornés de statues, détruits plus tard par les ligueurs. Ronsard, Desportes et Amadis Jamyn[1] furent chargés d'exprimer en vers le deuil du roi. Outre le morceau dont nous avons parlé tout à l'heure, Desportes en écrivit trois autres qui offrent tous les caractères d'une galanterie équivoque. Le poëte loue ces jeunes gens comme on louerait des femmes : ce sont les termes, les images que l'on emploie ordinairement pour peindre un amour licite. On attribue à Desportes l'invention ou la naturalisation dans notre langue du mot *pudeur;* il faut convenir que ce mot charmant a eu là un singulier patron.

Peu de temps après, le 21 juillet de la même année, Saint-Mégrin, autre mignon du roi, qui avait séduit la duchesse de Guise, ayant été assassiné, par l'ordre du mari, au moment où il quittait le Louvre, le prince désira que son poëte officiel lui rimât une prière pour ces trois victimes bien-aimées. Il la fit écrire dans son livre d'heures, après l'office des morts.

Donne que les esprits de ceux que je souspire,
N'esprouvent point, Seigneur, ta justice et ton ire;
Fay leur part en ta gloire, ainsi qu'à tes esleus;
Cancelle leurs péchés et leurs folles jeunesses,
Et reçoy, s'il te plaist, en suivant tes promesses,
En ton sein Maugiron, Saint-Mesgrin et Quelus[2].

[1] Voyez les vingt-quatre sonnets de celui-ci dans le *Journal de Henri III*, par l'Estoile.

[2] Trois ans auparavant, Desportes avait chanté un autre mignon de Henri III, Louis du Gast, que le duc d'Alençon et Marguerite de Navarre avaient fait assassiner le 31 octobre 1575.

Ainsi le prince unissait une piété apparente au libertinage le plus immonde; il demandait à Dieu les gloires de son chaste paradis pour d'effrontés Ganymèdes. L'ardent catholique, le principal instigateur de la Saint-Barthélemy, profanait sans pudeur les mystères de cette religion qn'il avait voulu faire triompher par le meurtre. Le passé, il faut bien le reconnaître, a généralement de tristes protecteurs. Ces hommes corrompus, qui soutiennent la cause de la mort, semblent porter en eux-mêmes la putréfaction des cadavres. N'était-ce pas du sein d'une abominable dépravation que les empereurs romains calomniaient et persécutaient les apôtres de l'Évangile? Vous voyez quelles infamies étalaient au grand jour les modernes champions du fanatisme. Le dix-huitième siècle nous a montré tous les vieux pouvoirs plongés dans la boue, avant que la révolution les couvrît de ses flots vengeurs, purifiât la société de son déluge expiatoire. Aussi quand les chefs de la routine, les conservateurs du mal, les princes des ténèbres succombent enfin sous le poids de la raison et de l'équité, leur chute inspire une joie sans mélange. Leur caractère étant aussi vil que leur intelligence est méprisable, que pourrait-on regretter en eux? Leurs sépultures sont d'infects charniers dont on s'éloigne avec dégoût, tandis que les pieuses fleurs de l'attendrissement et du souvenir parfument les tombes des héros, des penseurs et des justes.

La mort des trois mignons ne porta aucun préjudice à la fortune de leur complaisant panégyriste. Anne, vicomte de Joyeuse, et la Valette, tous deux issus de grandes familles, les remplacèrent dans l'alcôve du roi. Le premier surtout exerça bientôt une influence irrésistible. L'année même où avaient péri ses trois prédécesseurs, lors de l'institution de l'ordre du Saint-Esprit, en décembre 1578, le prince voulut qu'il portât un vêtement de même couleur et de même forme que le sien. Trois ans après, il lui fit épouser Marguerite de Lorraine-Vaudemont, sœur de sa propre femme. Les réjouissances durèrent dix-sept jours et coûtèrent une somme qui vaudrait à notre époque trente millions. Or c'était un jeune homme doux, spirituel, affable et généreux. Son caractère et celui de Desportes ayant beaucoup d'analogie, leurs relations devinrent promptement très-amicales. Ce fut alors que l'étoile du voluptueux rimeur atteignit son point culminant. Le favori, créé duc et pair, lui demandait avis presque en toute chose[1]. Il lui donna, au rapport de Balzac, une abbaye

[1] Tallemant des Réaux.

pour un sonnet [1]. Ce fut sans doute à l'époque de son mariage, où Ronsard et Baïf, ayant composé des vers destinés aux mascarades, jeux et tournois de la fête, comme Desportes lui-même, reçurent chacun du roi deux mille écus, outre les costumes splendides que leur avait offerts le jeune seigneur. L'abbaye pour un sonnet devait être celle d'Aurillac, échangée plus tard contre celle des Vaux de Cernay. En 1582, le souverain y ajouta l'abbaye de Tiron, au diocèse de Chartres, qui rapportait neuf ou dix mille livres de revenu. L'année suivante, Desportes obtint un canonicat de l'église de Chartres; mais, comme ce bénéfice l'obligeait à la résidence, il aima mieux l'abandonner. On le nomma, en compensation, chanoine de la Sainte-Chapelle. Le 13 février 1589, le prince lui octroya encore l'abbaye de Josaphat, au diocèse de Chartres. Mais le cadeau le plus important de Henri III, ce fut l'abbaye de Bonport, située sur la rive gauche de la Seine, dans la haute Normandie, à trois lieues de Rouen. Cette maison rapportait au dix-huitième siècle vingt mille livres de rente.

Notre poëte reçut-il les ordres? Cela me paraît douteux. Les statuts du concile de Trente exigeaient, à la vérité, que tout laïque pourvu d'une abbaye en commende se fit adjoindre au corps ecclésiastique dans l'année de ses provisions, s'il ne voulait encourir la déchéance. Le Saint-Siége toutefois dispensait aisément de la prêtrise. Les revenus des monastères allaient ainsi, hors du cloître, servir aux passions les plus mondaines. Les jolies filles recevaient une bonne part des écus provenant de pieuses fondations. Les grasses prébendes de Desportes versaient chaque année dans sa caisse trente mille livres qui, de nos jours, en vaudraient cent mille [2].

[1] Après avoir raconté ce fait dans ses *Entretiens*, Balzac ajoute : « Dans cette même cour où l'on exerçoit de ces libéralités, où l'on faisoit de ces fortunes, plusieurs poëtes étoient morts de faim, sans compter les orateurs et les historiens, dont le destin ne fut pas meilleur. Dans la même cour, Torquato Tasso a eu besoin d'un écu et l'a demandé par aumône à une dame de sa connoissance. Il rapporta en Italie l'habillement qu'il avoit apporté en France, après y avoir fait un an de séjour. Et toutesfois je m'assure qu'il n'y a point de stance de Torquato Tasso qui ne vaille autant, pour le moins, que le sonnet qui valut à Desportes une abbaye. »

[2] Nous adoptons le chiffre de Régnier, mais Tallemant des Réaux dit quarante mille. Voyez la satire neuvième de Régnier, vers 102. Du Verdier, dans sa *Bibliothèque françoise*, nous donne quelques détails relativement aux faveurs qu'obtenait Desportes : « Et n'a-t-il pas eu ces bénéfices par vacance ou mort des abbés; ains par la résignation qu'ils en ont faite entre les mains de Sa Majesté, qui leur a donné récompense plus grande, afin de le pourvoir selon son désir. »

Ce fut alors surtout qu'il mena cette grande existence, admirée comme un prodige par les auteurs contemporains et à laquelle il les associait généreusement. Sa table, richement servie, leur était toujours ouverte; ils puisaient dans sa bourse, les pauvres déshérités, qui n'avaient pas su, comme lui, remplir leur escarcelle. Il faisait aussi libéralement les honneurs de sa vaste bibliothèque. « Nul ne surpassait la délicatesse, l'opulence de ses festins, nous dit Scévole de Sainte-Marthe ; nul ne prit plus de soins, ne fit plus de dépenses pour réunir une collection de livres; nul n'étala une plus grande somptuosité dans le train de sa maison [1]. » Admirable causeur, il animait, il égayait l'entretien. Il semble d'ailleurs avoir détesté les bavards prodigues de mots et vides de pensées. Le maréchal de Retz, qui passait pour un grand politique, lui déplaisait par son insignifiante conversation; il lui reprochait de parler beaucoup sans rien dire [2].

Obligeant et affecteux, Desportes se servit de son influence pour améliorer le sort des écrivains; il leur faisait obtenir des places lucratives, des bénéfices, des pensions, des avantages de toute nature. Vauquelin de la Fresnaie lui dut l'intendance des côtes de la mer, qui lui fut octroyée par le duc de Joyeuse, nommé grand amiral de France [3]. Non content de lui avoir ainsi procuré une belle position, il voulut pousser plus loin sa fortune et lui écrivit dans ce but une lettre curieuse, dont son obligé lui-même nous offre l'analyse. Une satire de son livre Ier n'est en effet qu'une réponse à la missive et aux propositions de l'adroit négociateur, que précède un résumé de son billet.

> Desportes, dont la discrète prudence
> Des plus prudents la prudence devance,

« vous me dites que je devrais trouver moyen de présenter au

[1] Nullus enim eum vel hospitalis mensæ liberalibus epulis, vel instaurandæ bibliothecæ sumptu et studio, vel omni denique civilis vitæ splendore superavit. (*Eloges des hommes illustres*, l. V.)

[2] Voyez les notes de Lenglet Dufresnoy sur le pamphlet intitulé : *Bibliothèque de madame de Montpensier* (1587). Les diners de Desportes sont chaleureusement décrits par Jacques de Montereul, dans le *Tombeau*, que nous reproduisons à la fin du volume.

[3] La Fresnaie explique tout au long dans ses œuvres (dernière satire du livre Ier) ce service que lui a rendu notre poëte :

> Sa faveur vint de la bienveillance
> Que Desportes portoit aux bons dès sa naissance,
> J'aimerois beaucoup mieux pouvoir m'en revancher
> Par quelques bons effets, que ses vertus prescher.

roi les beaux vers jusqu'ici renfermés dans mes tiroirs ; que, si je veux, vous me ferez mander par un seigneur de la cour, lequel, sous le prétexte du bien public, se chargera de m'introduire, parlera de mes faits d'armes, des services de mon père sous les drapeaux. Saisissant l'occasion, vous ajouterez que je suis en outre un habile rimeur.

Car, dites-vous, qui seulement se dit
Estre poëte, il perd tout son crédit,
Estant tenu comme une girouette :
En cour n'est qu'un estre fol ou poëte.
Mais feindre faut qu'on n'y prend point plaisir
Si le public [1] n'en donne le loisir.

« Vous ajoutez, poursuit Vauquelin de la Fresnaie, que je connais nombre de seigneurs, qui tous me viendront en aide, me feront nager dans le bien-être et obtenir des commissions; n'y en eût-il pas à distribuer, on en inventerait. Il faut avoir perdu le sens pour blâmer ce système commode usité au delà des Alpes. Ne voit-on pas tous les jours des notables de Paris puiser à ces sources abondantes de richesse? Les uns vendent les biens communaux et les landes; les autres afferment des bois, trafiquent sur la coupe des forêts, sur les entrées, sur les impôts. « Cela remplit les bourses vides, » et, comme je suis en province, que je pourrai diriger les opérations, mes coffres se rempliront d'autant plus vite. Vous terminez par ces remarques :

Qu'il vaut bien mieux estre marteau qu'enclume,
Quand à mal faire un chacun s'accoutume,
Et que combien qu'exerçant mon estat,
Je puisse encor toucher quelque ducat
Avec honneur, pourtant c'est peu de chose
Au prix du bien qu'en la cour on propose,
Et qu'en peschant dedans une grande eau,
On prendra plus qu'en un petit ruisseau. »

A cette morale du succès, du lucre et de la jouissance, Vauquelin lui opposait la modestie de ses désirs. Sa place lui fournissait abondamment de quoi vivre, lui assurait l'estime du monde : il aimait d'ailleurs la nature, il craignait les intrigues de la cour. Bref, il aimait mieux se contenter de moins et ne pas aventurer sa barque sur des flots orageux.

Cette épitre importante nous montre qu'il y avait au seizième siècle des hommes d'affaires, comme de nos jours; qu'on spé-

[1] Les affaires publiques.

culait à cette époque sur les denrées, sur les gabelles, sur les terres, sur les fournitures faites au gouvernement. Desportes était expert dans ce trafic, et, par intérêt pour les écrivains, cherchait à les enrôler parmi les agioteurs.

Il semblait avoir adopté comme règle de conduite les avis moqueurs exprimés dans le *Poëte courtisan*, de Joachim du Bellay :

Mais qui des grands seigneurs veut acquérir la grâce,
Il ne faut que les vers seulement il embrasse :
Il faut d'autres propos son style déguiser
Et ne leur faut toujours des lettres deviser.
Bref, pour être en cet art des premiers de ton âge,
Si tu veux finement jouer ton personnage,
Entre les courtisans le savant tu feras,
Et entre les savans courtisan tu seras.
Ce faisant, tu tiendras le lieu d'un Aristarque,
Et parmi les savants seras comme un monarque.
Tu seras bienvenu entre les grands seigneurs,
Desquels tu recevras des biens et des honneurs,
Et non la pauvreté, des Muses l'héritage,
Laquelle est réservée à ceux-là en partage
Qui, dédaignant la cour, fâcheux et mal plaisants,
Pour allonger leur gloire accourcissent leurs ans.

Du Bellay eût voulu peindre Desportes et ses habiles façons d'agir, qu'il n'eût pas employé d'autres termes.

Son succès, comme poëte, avait été très-rapide.

Il fut tout aussitôt reconnu par la France
Un foudre de bien dire, un torrent d'éloquence,
Et, brusquement porté sur l'aile de ses vers,
Du clair bruit de son nom il remplit l'univers.

nous dit en assez bon style Jacques de Montereul. Ses œuvres eurent un grand nombre d'éditions pendant sa vie. Celle de 1583 est la première qui offre son troisième recueil de sonnets galants, publié sous ce double titre : *Cléonice, Dernières Amours.* Le poëte avait juré trop tôt que la passion ne l'entraînerait plus; il s'éprit encore d'une grande dame, et, comme elle lui tint la dragée haute, il recommença de plus belle ses langoureux gémissements. Son ardeur ne laissait pas de lui surexciter l'imagination.

Je laisse au philosophe et aux gens de loisir
A mesurer le temps par mois et par journées;
Je compte, quant à moi, le temps par le désir.

Colletet, dans sa *Vie de Ronsard*, prétend que la dame chan-

tée sous le nom de Cléonice *pourrait être* Héliette de Vivonne de la Chastaigneraie. Du Radier fait valoir cette hypothèse et nous donne quelques renseignements sur la jeune fille. Son pére était Charles de Vivonne, baron de la Chataigneraie, qui avait pour femme Renée de Vivonne, sa parente. Héliette épousa, le 10 juillet 1580, Louis de Montberon, seigneur de Fontaine-Chateaudray, et mourut en 1625. Le sonnet de Ronsard, joint aux *Amours de Cléonice*, semble la désigner d'une manière évidente. Un sonnet placé à la fin des *Amours diverses* porte aussi son nom. Pourquoi dans ce morceau trés-vif le poëte n'a-t-il pas employé le pseudonyme? C'est ce que je ne saurais deviner. Plusieurs passages prouvent d'ailleurs que ces opuscules s'adressaient à une femme mariée, avec laquelle Desportes entretenait un commerce platonique. Un homme si fin, si positif, s'était laissé prendre à une affection idéale, qui devait, tout au plus, lui valoir de temps en temps un coup d'œil, un serrement de main. Que voulez-vous? Il était poëte et il imitait Pétrarque. Et puis il n'avait sans doute pas prévu qu'il trouverait une si énergique résistance. De là ses pleurs véritables et cette ode mélancolique placée à la fin des sonnets.

Adieu, chansons, adieu, discours,
Adieu, nuits que j'appelois jours,
En tant de liesses passées;
Mon cœur, où logeoient les amours,
N'est ouvert qu'aux tristes pensées!

V

Les *Œuvres chrestiennes* de Desportes sont généralement regardées comme un produit de sa vieillesse : on les confond à cet égard avec les psaumes, dont les soixante premiers parurent en 1592, chez Mamert Patisson. Mais, quand on suit chronologiquement les travaux du poëte, on voit qu'il a eu en tout temps de pieuses inspirations. Dès l'âge de vingt-quatre ans, il avait touché la harpe sainte; pendant ses jours de bonheur et d'ivresse, il la reléguait dans un coin, pour la reprendre aussitôt que la fatigue et l'ennui voilaient à ses yeux les riantes perspectives où se complaisait d'ordinaire son imagination. Plusieurs morceaux religieux, qui terminent l'édition de 1579, manquent à l'édition

de 1575. D'année en année le poëte augmentait son pieux recueil. C'était la mode alors de mêler la dévotion à la licence, le fanatisme aux orgies; on affectait même le libertinage, afin de se mettre en opposition avec la rigidité protestante [1].

Ainsi nous lisons dans le *Journal* de l'Estoile que, le 31 octobre 1585, le roi s'en alla chez ses *confreres* les Hiéronymites de Vincennes, pour célébrer avec eux la Toussaint, faire ses pénitences et oraisons sous les auspices des moines. Le dernier jour du mois précédent, il avait eu la fantaisie de monter en chaire, de leur adresser une exhortation. Quelques jours auparavant, c'était Desportes lui-même qui, à l'instigation du roi, leur avait débité une homélie [2]. Voilà de beaux prédicateurs, en vérité, pour soutenir les âmes chancelantes, purifier les cœurs et aplanir les voies du salut!

Ce prince dévot, qui s'était flagellé en public, faisait dans les rues de Paris de véritables bacchanales. Pendant les jours gras de 1582, escorté de son frère, le duc d'Alençon, et de leurs intimes, il effraya la populeuse cité de son brutal dévergondage. Les honnêtes compagnons, déguisés en marchands, prêtres, avocats, bref, portant des costumes de toute espèce, masqués d'ailleurs et montés sur des chevaux, parcoururent la ville, bride abattue; ils renversaient les uns, frappaient les autres de perches et de bâtons, principalement ceux qu'ils rencontraient la figure masquée, le roi voulant avoir ce jour-là le privilége du masque. Ils se précipitèrent ensuite au milieu de la foire Saint-Germain, s'y livrèrent à mille insolences et rôdèrent toute la nuit jusqu'au lendemain dix heures. Ils raccolaient en chemin une foule de mauvais garnements.

La même année où Henri III admonestait les Hiéronymites de Vincennes, le digne monarque avait eu un autre caprice. Chose étrange! il s'était passionné pour le bilboquet au point d'en jouer partout, même dans les rues. Voulant le flatter et lui

[1] Dreux du Radier, article du *Conservateur*.

[2] *Journal de Henri III*, par l'Estoile. Palma Cayet, dans le livre Ier de sa *Chronologie novenaire*, nous donne des renseignements curieux sur cet ermitage du bois de Vincennes : « Le roy avoit faict faire dans le parc du bois de Vincennes, autour de l'église des Minimes, plusieurs bastimens et oratoires pleins de riches tableaux, d'ornemens d'église, reliques, croix, saincts, calices et chandeliers d'or, d'argent et de cristal, avec des armoires pleines de plusieurs habits d'escarlatte rouge et violette, de breviaires, d'heures et autres livres d'église qu'il avoit fait imprimer. Bref, c'estoit le lieu où il esperoit faire d'ordinaire sa solitude avec les Hieronymites, ou confrères de Nostre-Dame-de-Vie-Saine, que l'on nomme Vincennes, lesquels faisoient le service dans la haute église des Minimes. »

plaire, les ducs de Joyeuse et d'Épernon s'empressèrent de l'imiter. Les autres seigneurs suivirent leur exemple; les gentilshommes, secrétaires, pages et laquais de ces derniers les singèrent à leur tour. Les rues étaient donc pleines de gens qui faisaient leurs courses et leurs visites en jouant du bilboquet [1]. O majesté des rois, de quel respect tu frappes les historiens!

Desportes suivait-il Henri III dans ses escapades nocturnes? Pour conserver ses bonnes grâces, feignait-il de rafoler du bilboquet? Cela me paraît évident, car le madré poëte ne quittait guère le prince ni le duc de Joyeuse. Admirable influence des cours sur le talent!

Ces royales distractions, par bonheur, étaient loin d'absorber tout le temps de Desportes. L'historien Jacques de Thou, dans ses *Mémoires*, nous le montre occupé d'affaires plus graves. Ayant été lui-même nommé maître des requêtes, son oncle voulait qu'il se fît recevoir président en survivance. Augustin de Thou occupait cette charge au parlement et ne l'avait acceptée, disait-il, que dans l'espoir de la transmettre à son neveu. Mais Jacques n'aimait ni les sollicitations ni les démarches, et craignait de ne pas réussir. Pendant que l'oncle se dépitait, François Choesne, lieutenant général de Chartres, arriva fort heureusement à Paris. C'était un homme judicieux, qui avait occupé un emploi dans l'ambassade française, à Rome, quand le neveu y remplissait d'autres fonctions. Ils s'étaient liés tout naturellement. Un jour donc, il vint rendre ses devoirs au président de Thou. Celui-ci, connaissant l'amitié qui existait entre les deux jeunes gens, lui confia son déplaisir. Il le pria ensuite de voir son neveu, de lui remontrer qu'il avait tort de négliger ses intérêts. Choesne accepta volontiers la commission, persuadé qu'il ferait une action agréable au vieux magistrat, utile à son ancien collègue et honorable pour lui-même.

Il alla donc trouver aussitôt Jacques de Thou, et lui exposa le sujet de sa visite.

— Mon Dieu! lui répliqua l'historien futur, je vous suis fort obligé de votre empressement. Je reconnais aussi la bonne volonté de mon oncle. Mais attendons, je vous prie, un moment plus favorable. Vous savez combien les sollicitations me répugnent, combien les assiduités que demandent les grands s'accordent peu avec mon humeur. Ce qu'on achète par des prières me semble toujours trop payé. Or on ne peut rien obtenir de nos jours sans multiplier les instances et les démarches; il faut

[1] *Journal de l'Estoile*, année 1585.

plaire d'abord aux favoris du roi, eux seuls disposant de toutes les grâces qu'il veut bien octroyer.

Jacques de Thou allait développer ses raisons, mais Choesne l'interrompit :

— Moins on sait profiter du temps, plus on craint de le perdre. Si vous jugez les sollicitations malséantes pour votre dignité personnelle et pour votre charge, si vous appréhendez un échec, laissez-moi faire. Vous connaissez Philippe Desportes; vous n'ignorez point qu'il est de mes parents et de mes amis; vous savez en outre quelle influence il exerce sur le duc de Joyeuse, qui lui-même est tout-puissant auprès du roi, dans les affaires relatives à la magistrature. Eh bien, ils seront charmés l'un et l'autre que je les emploie à vous faire obtenir ce que vous souhaitez.

Comme il achevait ces mots, il alla en droite ligne chez le poëte diplomate, qu'il trouva sur le point de sortir, avec son portefeuille sous le bras, ni plus ni moins qu'un ministre : le duc de Joyeuse l'attendait pour travailler. Choesne le tira un peu à l'écart, lui dit ce qui l'amenait; l'opulent rimeur prit note de sa requête, sans lui faire la moindre objection, et, comme ceci avait lieu le matin :

— Venez tantôt dîner avec moi, dit-il au solliciteur par procuration; je vous instruirai de ce qui aura été fait.

Choesne ne manqua point au rendez-vous : il apprit alors avec étonnement que l'affaire était conclue.

Il se hâta d'en avertir Jacques de Thou, que sa diligence et la prompte solution obtenue par Desportes surprirent à son tour. Il regretta de n'avoir fait aucune démarche auprès du jeune seigneur et de son conseiller, ne fût-ce que dans un but de politesse. Il exprima son repentir à Choesne, ajoutant qu'il ne pouvait assez reconnaître un aussi grand service.

Et sur-le-champ il alla trouver Desportes, s'excusa de n'avoir point fait lui-même sa demande et attribua son retard au zèle de Choesne, qui l'avait prévenu. Le poëte ne souffrit point qu'il se disculpât plus longuement et lui répondit avec une certaine grandeur d'âme :

— Vous êtes, je le sais, du nombre des personnes auxquelles il sied mieux de témoigner leur reconnaissance pour les bons offices que de prendre la peine de les solliciter. Quand vous m'avez employé pour vous auprès du duc de Joyeuse, soyez sûr que vous nous avez obligés l'un et l'autre : on se fait honneur, dans des occasions pareilles, quand on rend service à un homme de mérite.

De Thou pria le gracieux auteur de le mener aussitôt chez le duc de Joyeuse, pour le remercier.

— Vous ne le trouverez point, lui répliqua Desportes. Il vous a d'ailleurs obligé de si bonne grâce, qu'un remercîment précipité lui semblerait peut-être importun. Le duc ne trouvera pas mauvais que vous y mettiez moins de promptitude.

Sur ces entrefaites, le duc de Joyeuse partit pour son gouvernement de Normandie, où il se rendait chaque année aux fêtes de Pâques. Il fut convenu que l'on attendrait son retour.

Cependant les protecteurs de l'habile écrivain allaient périr l'un après l'autre d'une mort tragique. Le 20 octobre 1587, le duc de Joyeuse fut fait prisonnier à la bataille de Coutras et tué de sang-froid par deux capitaines réformés. Il avait lui-même, quatre mois auparavant, fait massacrer cinq cents huguenots, qui s'étaient rendus à condition d'avoir la vie sauve[1] : son crime retombait sur sa tête. La nouvelle de sa fin prématurée accabla Desportes, suivant Jacques de Thou. Il éprouva le besoin de fuir le monde, d'aller dans la solitude chercher des forces contre la douleur. Il se retira donc à Saint-Victor, chez Antoine Baïf. Ce dernier poëte, admirateur passionné des Grecs et des Romains, possédait au faubourg Saint-Marceau une maison où Charles IX lui avait plusieurs fois rendu visite, où Henri III et le duc de Joyeuse avaient établi une sorte d'académie, morte en bas âge pendant les guerres religieuses[2]. C'était un asile tout à fait convenable pour un auteur. De Thou, reconnaissant de la bonne grâce avec laquelle le défunt l'avait obligé, vint y voir Desportes et mêler sa tristesse aux regrets de l'ingénieux courtisan. Le roi était tombé dans un profond chagrin : un mignon toutefois lui restait, un peu mûr sans doute, mais agréable encore; toute sa tendresse se reporta sur le duc d'Épernon[3].

Notre poëte ne semble pas avoir recherché la protection du puissant favori. Aucun morceau ne lui est dédié, n'atteste un effort pour lui plaire. Il avait dû exister entre les deux amis du prince une rivalité qui ne permettait pas de les courtiser ensemble. Et Desportes, ayant suivi la fortune de Joyeuse, se trouvait sans doute paralysé après le drame de Coutras. Il n'eut

[1] A Saint-Maixent, le 28 juin 1587.

[2] Colletet, *Vie manuscrite d'Antoine Baïf*.

[3] « Les nouvelles de cette mort et route arrivées, le roy en a fait un grand deuil, même n'a pas voulu ouir les gentilshommes, qui lui étoient envoyés de la part du roy de Navarre, pour recevoir les excuses de ce qui s'étoit passé; et, après avoir repris ses esprits, il a fait présent à M. d'Epernon de toute la dépou lle du défunt, je veux dire de l'amirauté et gouvernement de Normandie. » Pasquier, *Lettre* XIV *du livre II*.

guère le temps d'ailleurs de faire volte-face, quoique ces mouvements s'exécutent très-vite dans les cours. Le duc ne tarda point à voir pâlir son étoile : il avait trente-cinq ans, c'était beaucoup pour un mignon : le roi se dégoûta enfin de ses charmes, et le duc de Guise lui persuada qu'on avait surtout élevé des barricades en haine de son favori. D'Épernon fut sacrifié, n'échappa même à la mort que par son courage et ses promptes décisions.

Suivant un manuscrit de la Bibliothèque nationale, les troubles du mois de mai 1588 nous auraient fait perdre un document de la plus haute importance. Notre auteur écrivait en chiffres, c'est-à-dire en signes à lui connus, les faits et gestes de Henri III; pendant l'insurrection, il eut peur et brûla le précieux ouvrage. Il aurait éclipsé les autres renseignements que nous possédons, ceux-ci étant rédigés par des hommes qui n'avaient pas vu de leurs propres yeux, comme le poëte[1].

Ce fut alors que le dernier se retira dans son abbaye de Bonport, en Normandie, le plus avantageux de ses bénéfices. Il éprouvait par moments à la cour des lassitudes extrêmes : elles lui faisaient regretter la campagne, elles tournaient ses yeux vers les sereines beautés de la nature et la calme existence de la province. Dans son affliction, il soupirait alors des vers pleins d'attendrissement et de mélancolie.

O champs plaisans et doux, ô vie heureuse et sainte,
Où, francs de tout souci, nous n'avons point de crainte
D'être accablés en bas, quand, plus ambitieux
Et d'honneurs et de biens, nous voisinons les cieux!
Où nous vivons contens, sans que la chaude rage
D'avancer en crédit nous brûle le courage[2];
Où nous ne craignons point l'effort des médisans,
Où nous n'endurons point tant de propos cuisans,
Où nous n'avons souci de tant nous contrefaire
Et ployer le genou, même à notre adversaire;
Où tant de vains pensers, d'erreurs, d'affections,
De veilles, de travaux, d'ennuis, d'ambitions,
De gênes, de regrets, de désirs, de misères,
De peurs, de désespoirs, de fureurs, de colères,
De remords inhumains et de soucis mordans,
Comme loups affamés, ne nous rongent dedans,
Nous jaunissant la face; et la dépite envie
D'une seule douleur ne trouble notre vie.

Ce tableau annonce un homme qui a souffert, et l'auteur, avec

[1] Volume 631 des manuscrits de Dupuy, ayant pour titre : *Recueil d'anecdotes tirées de la conversation de divers grands personnages.*

[2] *Courage*, au seizième siècle, était synonyme de *cœur*.

son imagination poétique, devait désirer prendre sa retraite. Jacques de Thou, qui le connaissait bien et qui le fréquentait alors, comme nous l'avons vu, nous apprend qu'il réalisa son vœu à cette époque [1].

VI

Mais il ne jouit pas longtemps de la douce nonchalance où il était parvenu à se plonger. Le 2 août 1589, le roi, qui venait de quitter sa chaise percée, reçut dans le bas-ventre un coup mortel, avant même qu'il eût pu rattacher son haut-de-chausse. La guerre civile éclata dans toute sa fureur : la Ligue et Henri IV se disputèrent la France. Jugeant douteux le succès du roi de Navarre, Desportes fit cause commune avec ses antagonistes. Sans les deux victoires d'Arques et d'Ivry, remportées peu de temps après, la maison de Bourbon n'aurait effectivement jamais succédé aux Valois [2]. Un homme qui possédait tant d'abbayes ne pouvait d'ailleurs se déclarer pour les huguenots. Un dernier motif rangea le poëte sous la bannière du parti catholique. C'était sa liaison avec le sieur de Villars, qui occupait le Havre-de-Grâce, où l'avait installé son parent le duc de Joyeuse. Desportes l'avait, selon toute vraisemblance, connu dans la société de son protecteur.

La première conséquence du choix presque inévitable fait par lui fut que les calvinistes saisirent toutes ses abbayes. Le monastère de Bonport ne put même lui servir d'asile. Avant la fin du mois d'août l'armée royale envahissait la Normandie, parvenait sous les murs de Rouen. Un nommé Rollet, gouverneur du Pont-de-l'Arche, auprès duquel était situé Bonport, livra aussitôt la place au Béarnais [3]. Pour n'être point capturé par les huguenots, le poëte dut prendre la fuite, et n'eut que le temps de se mettre en sûreté derrière les canons de Villars.

Le futur amiral était fier, emporté, brave, ambitieux et hon-

[1] « Lorsque le duc de Joyeuse eut été tué, à la bataille de Coutras, Desportes quitta la cour et se remit à l'étude. Ce fut alors qu'il travailla à sa paraphrase des Psaumes, en vers français, ouvrage très-estimable. » *Histoire universelle*, livre CLXXXV.

[2] « Toutes les chances étaient pour la Ligue, et pas une pour le Béarnais. » *Histoire de France*, par M. Michelet, t. X, p. 353.

[3] L'Estoile, *Journal de Henri IV*.

nête[1]. Peut-être manquait-il de finesse, comme tous les hommes de ce caractère. L'adroit rimeur sut l'apprivoiser, le dominer, le conduire. Villars avait fait sur mer des prises considérables : il obtenait chaque année de la Ligue des sommes importantes, pour rester fidèle au parti. Ses coffres pleins ne le laissaient manquer ni d'hommes ni de bâtiments. Aussi voulait-il élever sa fortune le plus haut possible, et notre auteur ne l'en dissuadait pas.

Un jour donc, les Rouennais furent bien surpris de le voir remonter la Seine avec une galère et quinze vaisseaux armés, qui portaient quinze cents soldats. Il fit descendre mille hommes dans une île, d'où l'on pouvait canonner Rouen et où les intrus se fortifièrent. Le duc de Mayenne, généralissime des troupes catholiques, fut obligé d'accourir; un gentilhomme alla de sa part demander au hardi capitaine le motif de cette invasion menaçante. Villars répondit qu'ayant été leurré par maintes promesses et désespérant de leur réalisation, il avait pris les armes pour se faire sa part Il exigeait en conséquence le gouvernement de Rouen et la lieutenance générale de Normandie, sans quoi il se joindrait aux royalistes. Force fut de lui accorder les titres et avantages qu'il sollicitait d'une manière si belliqueuse. En juillet 1591, le hautain personnage entra donc dans la ville, non pas comme un protecteur et un chef régulier, mais comme un véritable conquérant. Desportes s'y installa près de lui pour le diriger[2]. Le bruit courant d'ailleurs que le prince calviniste reparaîtrait bientôt sous les murs, avec des lansquenets allemands, Villars se hâta de faire des préparatifs.

Pendant qu'on amenait des vivres, abattait les faubourgs, rassemblait de nouveaux soldats et augmentait les fortifications, la rumeur populaire l'accusa de nouer des intelligences avec le cardinal de Bourbon, qui présidait le conseil du roi, et d'employer pour ces manœuvres Philippe Desportes. On prétendait que plusieurs conférences avaient eu lieu entre le poëte et un abbé de Saint-Aubin, émissaire des antiligueurs. L'affaire avait même été portée si loin, qu'on avait proposé en plein conseil de rendre à Desportes ses bénéfices et abbayes : mais, ceux qui les occupaient ayant refusé de s'en désaisir, l'auteur diplomate rompit avec dédain les négociations. Une belle idée qu'on avait

[1] *Économies royales*, t. VI. — *Chronologie novenaire* de Palma Cayet.

[2] « Il avoit pour conseil auprès de luy Philippe Desportes, abbé de Tyron, docte personnage, qui tenoit sa fortune du feu roy. » Palma Cayet, *Chronologie novenaire*. Ce rôle valut à Desportes, dans la *satire Ménippée*, quelques railleries peu mordantes.

là de croire qu'il prêterait les mains à un traité où l'on ne tiendrait pas compte de ses intérêts! Il en garda même un vif ressentiment, et montra depuis « ce que peut un homme de conseil, quand il rencontre un homme d'exécution [1]. »

Une partie de ces manéges s'étant divulguée, le peuple jeta les hauts cris, et un rassemblement eu lieu devant la porte du négociateur. On disait qu'en ce moment même il était réuni avec deux évêques, entrés dans la ville sous un faux costume; que ces trois personnages, autorisés par Villars, se concertaient pour livrer Rouen aux hérétiques. On voulait donc saisir les deux agents mystérieux, afin de les expulser. Mais, comme on ne les trouva point, l'émeute s'apaisa. Le poëte diplomate en fut quitte pour une alerte un peu vive. Les incidents du siége qui commença bientôt après donnèrent une autre direction aux pensées de la foule.

Cette affaire n'ayant pas réussi, le gouverneur et son conseiller intime déployèrent une vigilance d'autant plus grande : des subalternes ne pouvaient-ils pas concevoir un plan analogue et l'exécuter dans l'ombre? Stimulé par Desportes, Villars prit à sa solde un avocat nommé Mauclerc et le chargea d'espionner les royalistes, en affectant de partager leurs opinions. Le faux frère se glissa dans leurs conciliabules et obtint connaissance d'une intrigue, qui avait pour but de livrer aux assiégeants la porte Cauchoise. Un huissier des comptes, un procureur et un sergent militaire, se trouvaient parmi les meneurs : sur l'accusation du mouchard, ils furent arrêtés, mis à la torture et condamnés par un tribunal à être pendus, sentence que l'on exécuta le 4 janvier 1592, quelques semaines après la tentative échouée de Villars et de Desportes. Le 7, une proclamation menaça de la même fin quiconque *favoriserait en aucune sorte le parti de Henri de Bourbon*. O justice humaine, voilà ton impartialité!

Le roi vint à plusieurs reprises commander lui-même le siége. Mais les deux chefs, car on peut qualifier ainsi Desportes, avaient si bien organisé la défense, que la ville demeura imprenable. La lutte qu'ils soutinrent forme, avec les batailles d'Arques et d'Ivry, avec les opérations sous les murs de la capitale, l'un des faits militaires les plus importants qui aient signalé cette longue campagne.

Villars et l'ingénieux abbé cependant se mettaient en garde contre la mélancolie. Entre deux attaques des royaux, comme on disait alors, entre deux sorties du vaillant capitaine, ils fai-

[1] Palma Cayet.

saient bonne chère, ils se livraient aux passe-temps d'amour. Desportes avait séduit jadis, sans efforts surhumains, une des jeunes personnes que Catherine de Médicis réunissait en galant cénacle, pour lui servir à plusieurs fins. Elle était agréable, spirituelle et passionnée. De son commerce avec le poëte résulta une fille. Ne pouvant la mettre au monde chez la reine, mademoiselle de Vitry alla, un matin, accoucher dans le faubourg Saint-Victor, et, le soir, pour ménager l'opinion publique, se trouva au bal du Louvre : elle y dansa même, et l'on n'aurait pas deviné sa faiblesse, sans une perte de sang qui lui prit. On croyait alors qu'une ceinture, mise en contact avec l'image de sainte Marguerite, diminuait et abrégeait les douleurs de l'enfantement. La joviale pécheresse disait que les femmes légitimes pouvaient s'en passer, puisqu'elles avaient le droit de crier à pleine poitrine; mais qu'elle était nécessaire aux filles, qui n'osaient pousser un pauvre *hélas*[1] ! Cette incartade, suivie probablement de plusieurs autres, ne l'empêcha pas de trouver un mari : elle devint madame de Simiers[2].

Or, pour se distraire pendant le siége, Desportes avait emmené avec lui cette fringante maîtresse. Elle cultivait la littérature à sa manière; les idées lui venaient facilement; mais non les rimes. Elle envoyait donc sa prose à l'abbé de Tiron pour qu'il la mît en vers. Elle ne put se rompre aux exigences du mètre qu'après avoir atteint sa quarantième année. Lorsqu'elle s'enferma dans la ville de Rouen, elle n'était point encore parvenue à cet âge respectable, qui, loin de la corriger, augmenta la verve de son esprit et l'ardeur de ses passions[3]. Villars, voyant tous les jours cette leste et provoquante personne, ne put s'abstenir du péché de convoitise; madame de Simiers n'ayant pas la moindre envie de se montrer cruelle, l'accord fut bientôt fait : Desportes en pensa ce qu'il voulut. Comme on partage les provisions pendant une famine, les deux rivaux se partagèrent les bonnes grâces de leur divertissante compagne. Fut-ce alors, ou dans une occasion semblable, que le poëte écrivit le sonnet suivant ? Il a pu éprouver plusieurs fois la même déconvenue.

Prince, à qui les destins en naissant m'ont soumis,
Quelle fureur vous tient d'aimer cette infidèle?
L'air, les flots et les vents sont plus arrêtés qu'elle.
Puisse une telle erreur troubler mes ennemis!

[1] Tallemant des Réaux.

[2] Louise de l'Hôpital-Vitry (c'était son nom de demoiselle) fut épousée par Jacques de Simiers, grand maître de la garde-robe du duc d'Alençon.

[3] Tallemant des Réaux.

Son œil, par qui tant d'heur vous est ore promis
Abusa mon esprit par la même cautelle;
Ce corail souriant, qui les baisers appelle,
Mille fois ses trésors à souhait m'a permis.

Comment peut en l'aimant votre âme être assurée?
Me laissant pour vous prendre, elle s'est parjurée;
Ce cœur, qu'elle dit vôtre, était naguère à moi.

Elle eut pour me dompter toutes les mêmes armes :
C'étaient mêmes serments, mêmes vœux, mêmes larmes.
Vous pourrez-vous fier à qui n'a point de foi?

Rouen ne capitula pas aussi vite que madame de Simiers. L'audacieux courage du gouverneur et la circonspection de Desportes rendirent la lutte sanglante. Le roi lui-même y courut, en mainte occasion, les plus grands périls. Convaincu enfin qu'il n'obtiendrait pas l'avantage, il résolut de traiter. Dans la cuisine de Villars régnait un certain Lafont, qui avait antérieurement présidé à la manœuvre des casseroles chez le duc de Sully. Le judicieux ministre ne dédaigna point de l'employer, faute d'un plus noble intermédiaire. Le chef consulta madame de Simiers : la coquette, toujours facile, lui promit son aide et obtint en effet l'assentiment de ses deux protecteurs pour ouvrir des négociations. Elle s'ennuyait sans doute d'un internement volontaire qui ne finissait point. Après quelques retards, Sully vint à deux lieues de Rouen, chez un nommé Saint-Bonnet, d'où on l'introduisit dans le fort Sainte-Catherine. Pendant cinq jours, il eut avec le gouverneur de secrets entretiens. « La plus grande difficulté ne roulait pas sur l'intérêt, nous apprend-il lui-même; Villars cherchait moins à satisfaire de cupides intentions qu'à obtenir la certitude que le roi, en traitant avec lui, ne désirait pas simplement gagner un chef-lieu de province, mais voulait s'attacher un homme capable de le servir et animé envers lui des meilleures intentions[1]. » Les négociateurs finirent par tomber d'accord, mais le ministre, n'ayant pas de pleins pouvoirs, dut retourner auprès du roi et obtenir son assentiment.

Il revint au bout de quelques semaines, en plein jour et avec une sorte de pompe : Villars avait fait préparer pour lui et sa suite la plus belle hôtellerie de la ville, où il fut traité splendidement. Un de ses gentilshommes alla visiter de sa part le gouverneur, Desportes et madame de Simiers : sa politesse lui fut aussitôt rendue; on le pria de se reposer tout le jour et on lui dit

[1] *Économies royales*, t. II. p. 270, édition de 1745

qu'on entrerait le lendemain en conférences. Mais, le soir même, le malin poëte arriva chez le duc : il lui apprit que son absence avait failli tout perdre. Un envoyé de l'Espagne et un émissaire de la Ligue étaient venus faire des propositions au commandant. Il y aurait peut-être cédé, si des lettres fort vives n'eussent exercé une influence contraire, l'une écrite par le cardinal de Bourbon au gouverneur; l'autre par le marquis de Vitry à madame de Simiers, sa sœur; la troisième par l'évêque d'Évreux, du Perron, au courtois diplomate qui l'avait lancé dans la carrière. Le prélat ne lui parlait qu'avec un ton d'extrême déférence; nos lecteurs, l'ayant vu débuter sous le patronage de Desportes, n'en seront point surpris. L'abbé montra ces pièces au duc, le mit en garde contre les emportements de Villars, prépara le succès de l'entrevue par d'habiles conseils.

Sully trouva le rude capitaine moins bien disposé que la première fois. Mais il ne tint pas compte de ses airs superbes et alla droit au fait. Le commandant exigea pour lui la dignité d'amiral, que lui avait octroyée l'Union catholique; le gouvernement de Rouen, de son bailliage et du pays de Caux, sans être soumis à l'autorité du gouverneur de la province; une somme de cent vingt mille livres et une pension annuelle de soixante mille; la restitution de Fécamp, livré aux huguenots par Bois-Rozé, qui l'avait conquis pour la Ligue avec une audace prodigieuse, mais que l'ingratitude de Villars lui-même avait jeté dans le parti contraire. Enfin, le vaillant lutteur demandait que l'on mit à sa disposition les abbayes de Jumiéges, Tiron, Bonport, la Valace, Saint-Taurin et Montiviliers. La dernière devait enrichir une sœur de sa maîtresse. Tiron et Bonport revenaient de droit à l'ancien titulaire, qu'on en avait dépouillé. Villars comptait sans doute lui offrir les trois autres monastères, pour le dédommager des bénéfices saisis par les ligueurs, que les propriétaires actuels ne voulaient point rendre.

Comme le duc de Montpensier, gouverneur de Normandie, avait droit de juridiction sur le bailliage et la ville de Rouen, sur le pays de Caux, et ne pouvait en être dépossédé sans son aveu; comme la dignité d'amiral appartenait au duc de Biron et que Fécamp avait été remis entre ses mains, le secrétaire d'État se vit obliger d'interrompre la négociation. Le prince devait être consulté sur ces articles. Pendant que l'on attendait sa décision, une foule de contre-temps et de manœuvres faillirent encore annuler ce travail de Pénélope. Un des meneurs fut même pendu à une croisée de l'hôtel qu'habitait Villars. Il fallait que Desportes, madame de Simiers, Lafont, travaillassent perpétuelle-

ment à calmer le fougueux amiral[1]. Le consentement du Béarnais étant arrivé enfin, on dressa un traité dans les règles, et il fut convenu que Henri IV ferait une entrée solennelle à Rouen, après avoir pris possession de la capitale. Sully se hâta de l'aller rejoindre, pour franchir avec lui les barrières.

Avant de s'y installer officiellement, le Bourbon était déjà maître de Paris. Le duc de Mayenne avait dû fuir à Soissons, et le parti royaliste dominait dans la ville. Aussi le 18 mars 1594, le prince envoya-t-il le frère de Desportes saisir tous les meubles que le duc avait laissés derrière lui : le sieur de Bévilliers, muni d'un bon passe-port, enleva jusqu'aux petits tableaux et menues hardes. Il en fut récompensé libéralement par le souverain, qui lui donna commission d'aller remontrer au duc de Mayenne qu'il devrait cesser la lutte et ne pas se faire ensevelir sous les ruines de la France. Cette note de l'*Estoile*[2] provoque la curiosité. On se demande si Thibaut Desportes avait, contrairement à son frère, ceint l'écharpe royaliste dès les débuts, ou si le poëte l'avait expédié sous les murs de Paris, comme un agent fidèle, pour soigner ses intérêts. On aperçoit ou on devine une finesse dans toutes les actions du madré politique.

Le 22 mars, le roi entrait à Paris. Bientôt après Villars proclama son autorité sur la grande place de Rouen, au son de toutes les cloches, au bruit d'une imposante canonnade. Une lettre du roi, où il le nommait son *cousin*, le pressait de venir à la cour. Mais le fier capitaine ne voulant y paraître qu'en grande pompe, ses apprêts retardèrent son voyage. Il se rendit enfin au Louvre, emmenant avec lui plus de cent gentilshommes, dont quelques-uns appartenaient à la première noblesse de France, et il éclipsa tous les autres seigneurs. Pour ses bons offices. Desportes obtint une grasse abbaye et plusieurs autres dons[3]. Il ne se laissait jamais oublier.

Il ne fit qu'une perte, mais elle l'attrista sans doute fort peu. Madame de Simiers, voyant la splendeur de l'amiral, lui donna décidément la préférence. Elle le brouilla même avec Desportes, en lui disant à l'oreille que, si on les voyait toujours ensemble, on le croirait mené par lui et le jugerait même incapable de rien faire sans le malin abbé. Ses cajoleries, ses manières vives et piquantes, son entretien spirituel, poussèrent jusqu'à l'exaltation l'amour de son impétueux chevalier. Mais ce triomphe ne

[1] On peut lire dans Sully toute cette longue histoire.
[2] *Journal de Henri IV*, année 1594.
[3] Palma Cayet, *Chronologie novenaire*

dura guère. Le vainqueur d'Ivry n'était pas homme à laisser dans l'inaction un capitaine si intrépide. Dès le commencement de l'année suivante, il le plaça en Picardie pour tenir tête aux Espagnols, avec les ducs de Bouillon, de Nevers et de Saint-Paul. C'était là que devait se terminer sa courte et brillante carrière. Les généraux ayant marché, pendant le mois de juillet, au secours de Dourlens qu'assiégeait Fuentès, Bouillon gravit une colline pour examiner le camp ennemi. Grande fut sa surprise de voir l'armée entière s'avancer en ordre de bataille à sa rencontre. Il envoya aussitôt un gentilhomme prier Villars de le secourir. L'amiral, qui ne connaissait point l'hésitation, arriva bride abattue. Son associé lui dit alors qu'il fallait arrêter l'ennemi par une charge furieuse. Villars saisit l'occasion, se précipite avec ses cavaliers sur les bandes espagnoles. Il met en déroute un escadron de six cents hommes qui lui barrait le passage; mais, n'étant point secondé par son collègue, il a bientôt l'armée entière sur les bras. Le vaillant capitaine ne songea même point à la retraite; et, pendant que son escadron fuyait, il soutint avec un petit nombre de braves une lutte follement héroïque. Enveloppés de toutes parts, ils furent tués ou faits prisonniers. Des Napolitains saisirent l'amiral, qui leur offrit cinquante mille écus pour sa rançon : mais un capitaine espagnol, nommé Contreras, ayant voulu leur enlever cette proie et n'ayant pu y réussir, frappa le vaincu de son épée : d'autres imitèrent son exemple, et Villars tomba percé de coups; fin déplorable pour un homme si habile et si énergique[1].

Tallemant des Réaux affirme qu'avant de partir pour Dourlens Villars baisait un bracelet de cheveux qui lui venait de sa maîtresse. Comme le duc de Bouillon blâmait cet enthousiasme excessif à l'égard d'une personne très-légère, le fougueux seigneur lui répliqua : « S'il faut parler sans détour, je crois en elle, comme je crois en Dieu ! » Après la mort du vaillant amiral, madame de Simiers n'en poursuivit pas moins le cours de ses aventures galantes.

[1] Suivant l'Estoile, la rancune ne fut pas étrangère à cette catastrophe « La haine que lui portoient les Espagnols, dit-il, pour avoir autrefois été des leurs et n'en être plus, ayant pris le parti du roi et abandonné celui de la Ligue, fut la vraie cause de la mort de ce seigneur très-valeureux. »

VII

Plus heureux que Villars, Desportes s'était retiré dans son abbaye de Bonport. Là, au milieu d'une douce quiétude, il reprit sa traduction des Psaumes. L'interprétation du texte sacré ne l'absorbait pas entièrement : deux jeunes femmes annotaient, dit-on, ses vers, madame Patu et madame d'Aigrontin [1]. Il faisait aussi des voyages à la cour et y prenait part aux fêtes royales. Dans une de ces visites, le Béarnais lui dit un jour, avec sa libre gaieté, devant la princesse de Conti : « Monsieur de Tiron, il faut que vous aimiez ma nièce : cela vous ranimera et vous fera produire encore de belles choses, quoique vous ne soyez plus jeune. » La princesse répliqua non moins librement : « Je n'en serais pas fâchée, je vous assure; il en a aimé qui étaient de meilleure maison que moi. » Elle entendait Marguerite de Valois, l'abbé passant pour avoir été au mieux avec elle, avant qu'elle fût reine de France [2].

Les provocations d'ailleurs ne manquaient pas au riche bénéficiaire; mais, toujours clairvoyant, il ne se faisait point illusion sur les motifs qui inspiraient les aimables coquettes. L'une d'elles, le poursuivant de ses agaceries intéressées, le vieux poëte calma son ambition par un charmant sonnet :

Ah ! je vous entends bien ! Ces propos gracieux,
Ces regards dérobés, cet aimable sourire,
Sans me les déchiffrer, je sais qu'ils veulent dire :
C'est qu'à mes ducatons vous faites les doux yeux.

Quand je compte mes ans, Tithon n'est pas si vieux ;
Je ne suis désormais qu'une mort qui respire;
Toutefois votre cœur de mon amour soupire,
Vous en faites la triste et vous plaignez des cieux.

Le peintre étoit un sot, dont l'ignorant caprice
Nous peignit Cupidon un enfant sans malice,
Garni d'arc et de traits, mais nu d'accoutremens.

[1] Aussi trouve-t-on dans le pamphlet qui a pour titre : *Bibliothèque de madame de Montpensier*, le passage suivant : — Article 75. Psaumes mis en rimes par Philippe Desportes, revus et corrigés par madame Patu, avec ses annotations et sonnets de madame d'Aigrontin.
[2] Tallemant des Réaux.

Il falloit pour carquois une bourse lui pendre,
L'habiller de clinquans, et lui faire répandre
Rubis à pleines mains, perles et diamans.

Ainsi rien ne troublait la lucidité de son esprit ou le calme de son âme. Il dominait les événements, flairait les piéges et savait toujours se rendre aussi heureux que possible. Un de ses amis intimes, Jacques de Montereul, a parfaitement décrit son invariable sérénité :

L'âge l'y conviant, guidé par la raison,
Il changea doucement la cour à sa maison,
Port de félicité aux autres non commune.
Jamais homme n'usa des biens de la fortune
Sagement comme lui. Tranquillité d'esprit,
Dont on a tant parlé, dont on a tant écrit,
Que chacun cherche tant, que personne ne treuve,
Vrai nectar qui rend dieux les mortels qu'il abreuve,
Douce paix de notre âme, à bon droit avois-tu
Choisi pour ta demeure une si grand' vertu.
Jusqu'au dernier soupir, cette compagne chère
Ne l'abandonna point ; avec elle sa mère,
La bonne conscience, étoit à son côté.

Ses Psaumes, dont il avait publié une soixantaine à Paris, chez Mamert Patisson, dès 1592 et pendant le siége même de Rouen [1], furent terminés en 1595 : on les réimprima en 1598 et 1604 [2]. Du Radier vante beaucoup l'exactitude de la version; je ne le contredirai pas, mais le style ne mérite certainement aucun éloge. Avec la meilleure volonté du monde, je n'ai pu découvrir une strophe élégante ou remarquable dans tout le volume. L'âge avait de bonne heure répandu ses ombres sur le talent du poëte et rassemblé autour de lui ses brouillards. Ses amis, ses protégés, ses connaissances, flattèrent ses oreilles de leur complaisante approbation; de Thou, dans son *Histoire universelle*, Tessier, Sainte-Marthe, exagèrent la valeur de ces stances caduques. D'autres murmurèrent tout bas un jugement plus vrai, comme Du Perron. Le hautain Malherbe exprima son avis d'une façon brutale.

Un jour qu'il dînait chez Desportes, avec le neveu de celui-ci, et que le potage se trouvait déjà sur la table, le vétéran lui parla de ses Psaumes et voulut lui en offrir un exemplaire. Comme il se disposait à l'aller chercher, le Normand l'arrêta tout court :

[1] *Bibliothèque françoise*, de l'abbé Goujet, t. XIV.

[2] Denis Caigniet, musicien du marquis de Villeroy, les mit en musique à plusieurs parties; son travail fut imprimé chez Pierre Ballard, en 1607.

« Laissez, laissez, lui dit-il, votre potage vaut mieux que vos Psaumes. » Desportes ne releva point cette grossièreté, mais ne souffla mot pendant tout le repas : au sortir de table, ils prirent congé l'un de l'autre et ne se revirent jamais. L'éplucheur de syllabes n'en fut pas quitte pour cette rupture. La verve moqueuse de Régnier lui inspira un désir de vengeance qu'il ne put comprimer : l'ennemi mortel des enjambements reçut en pleine poitrine la neuvième satire, qui a d'ailleurs l'importance d'un manifeste littéraire. L'auteur y dit de notre poëte :

Or, Rapin, quant à moy, je n'ay point tant d'esprit.
Je vay le grand chemin que mon oncle m'apprit,
Laissant là ces docteurs, que les Muses instruisent
En des arts tout nouveaux; et s'ils font, comme ils disent.
De ses fautes un livre aussi gros que le sien,
Telles je les croirai quand ils auront du bien,
Et que leur belle Muse, à mordre si cuisante,
Leur don'ra, comme à luy, dix mille écus de rente,
De l'honneur, de l'estime, et quand, par l'univers,
Sur le luth de David on chantera leurs vers;
Qu'ils auront joint l'utile avec le délectable,
Et qu'ils sçauront rimer une aussi bonne table.

Malherbe n'osa faire bâtonner le neveu d'un homme influent, comme il avait fait rouer de coups le poëte Berthelot, pour se venger d'une parodie [1]. Sa colère s'épancha sur les œuvres mêmes, et, d'une main crispée, il barbouilla tout un exemplaire de ses notes critiques ou soi-disant telles. Ce griffonnage passa dans la bibliothèque du fameux Balzac, puis dans celle du président Bouhier : il se trouve maintenant à l'hôtel Mazarin. Charles Nodier en possédait une copie. Les remarques du lourd pédant n'ont aucune valeur. Il s'en exhale un parfum d'épicerie, une odeur de savon et de suif, qui dénote la vocation réelle du censeur : pourquoi Malherbe n'a-t-il point trôné dans un comptoir, ne s'est-il point prélassé dans une arrière-boutique?

Mais, si l'école des arrangeurs de mots ne traitait pas bien notre poëte, les marques de déférence ne lui manquaient point : on l'en obsédait même, comme la plupart des hommes illustres. On lui apportait une foule d'ébauches, qu'on le priait de juger, avec la ferme espérance qu'il les trouverait admirables. Un avocat lui ayant ainsi confié un gros poëme, le malin abbé transmit la tâche à son neveu. L'auteur disait dans un endroit :

Je bride ici mon Apollon.

[1] Observations de Ménage sur les poésies de Malherbe. p. 517.

Régnier, suivant le témoignage de Tallemant des Réaux, écrivit à la marge :

Faut avoir le cerveau bien vide
Pour brider des Muses le roi ;
Les dieux ne portent point de bride,
Mais bien des ânes comme toi.

Quelque temps après, le rimeur vint chercher son œuvre, que Desportes lui remit avec force compliments. Mais voilà que le lendemain notre homme arrive tout bouffi de colère :

— On ne se moque pas ainsi du monde, dit-il à Desportes, mon manuscrit, à vous entendre, contenait de fort belles choses : elles sont belles, en vérité, celles que j'y ai découvertes !

Et il lui montre l'épigramme : Desportes reconnaît aussitôt l'écriture de son neveu et se confond en excuses, n'ayant garde de ménager son extravagant auxiliaire. L'oncle et le neveu ne se ressemblaient point et ne devaient pas non plus avoir le même sort : Régnier se fit tout jeune de nombreux ennemis. En vain son père le sermonnait, en vain il lui recommandait de ne pas écrire ou d'imiter la sagesse de son habile parent : ses avis échouaient contre un naturel indomptable [1].

Pendant la vieillesse de Desportes, on lui offrit l'archevêché de Bordeaux; mais il préférait sa quiétude et son bien-être. Il objecta qu'il ne voulait point avoir charge d'âmes.

— Mais vos moines ? lui dit-on.

— Mes moines ? répliqua-t-il ; oh ! ils n'en ont point !

Il les connaissait de vieille date.

Enfin le gracieux rimeur tomba malade de sa dernière maladie. L'Estoile prétend qu'il ne croyait point au purgatoire, non plus que M. de Bourges : et, comme celui-ci n'avait point ordonné de messes pour le salut de son âme, le poète enjoignit de chanter seulement après sa mort deux psaumes qui attestaient son ferme espoir d'une éternité bienheureuse [2]. C'était le seul point de doctrine où il ne fût pas d'accord avec Rome. Il laissa, dit-on, échapper ces mots de regret : « J'ai trente mille livres de rente, et je meurs [3] ! » Après avoir ainsi fait ses adieux au monde, il ne témoigna plus que des sentiments chrétiens : il était trop habile pour se mettre mal avec le Dieu régnant. Lorsqu'il eut communié, il dit d'une voix tranquille : « O der-

[1] *Bibliothèque françoise*, de l'abbé Goujet, t. XIV.

[2] O quam dilecta tabernacula tua. Deus virtutum ! — Lætatus sum in his quæ dicta sunt mihi : in domum Domini ibimus.

[3] L'Estoile, *Journal de Henri IV*, année 1606.

nier jour, tu ne m'as point surpris! Je savais que la mort ne nous épargne pas longtemps. J'ai mené une vie douce et heureuse, sous un ciel favorable, et, à peine âgé de soixante ans, j'arrive au bout de ma carrière. Je n'en murmure point; j'abandonne le monde sans douleur et sans inquiétude, persuadé que le dieu paternel, qui nous tend la main pour nous sauver, recevra ma pauvre âme dans ses bras. Exauce ma prière, ô souverain maître! J'ai souillé en moi ton image; fais disparaître jusqu'aux moindres vestiges de mes erreurs et ouvre-moi le ciel[1]. » Comme il achevait cette phrase, il rendit le dernier soupir. C'était le 5 octobre 1606 : Desportes avait en conséquence soixante ans et cinq mois.

Son frère Thibaut le fit enterrer dans l'abbaye de Bonport, où il venait de fermer les yeux pour toujours, et mit sur son tombeau l'épitaphe suivante :

« A Philippe Desportes, abbé commendataire de ce couvent, célèbre par l'aménité de ses mœurs, par la délicatesse de son esprit, par tous les genres de savoir et de qualités, si éminent d'ailleurs par son talent comme poëte, que les Muses semblaient avoir découvert tous leurs secrets à un seul individu. Ces mérites supérieurs en avaient fait, suivant l'opinion générale, le prince des poëtes français de son temps, l'égal des poëtes anciens de Rome ou d'Athènes. Ils le rendirent si agréable aux rois très-chrétiens Charles IX, Henri III et Henri IV, que la libéralité de ces souverains dépassa de beaucoup ses vœux, la nature lui ayant donné une extrême modération. Par un exemple rare de désintéressement à une époque ambitieuse, il refusa d'abord la charge importante de secrétaire des commandements du roi, puis le siége archiépiscopal de Bordeaux. Quoique, parmi tant de titres divers, son excellente traduction des Psaumes de David pût suffire à sa gloire éternelle, Thibaut Desportes, par affection et par reconnaissance pour un frère si bon, qui l'avait obligé, a voulu lui consacrer ce monument, où il repose dans l'espoir d'une résurrection bienheureuse. Il vécut soixante ans et cinq mois, et mourut en 1606, le troisième jour des nones d'octobre[2].

[1] Le *Tombeau de Desportes*, par Jacques de Montereul. Les dernières paroles semblent prouver que Desportes ne croyait pas plus à l'enfer qu'au purgatoire.

[2] Voici le texte latin de cette épitaphe, que nous a conservée Niceron, dans ses *Mémoires pour servir à l'histoire des hommes illustres*, t. XXV :

« Philippo Portæo, hujusce monasterii abbati commendatario, morum suavitate, elegantia ingenii, omnique eruditionis ac virtutis genere præ-

Tallemant des Réaux prétend que Desportes avait eu la fantaisie de posséder tout le patrimoine de sa famille. Trois sœurs ne voulurent point lui vendre leur part : il en garda rancune et détourna d'elles ses bienfaits, qu'il répandit exclusivement sur son frère et sur ses trois autres sœurs.

Un fils naturel, qui avait hérité de sa précieuse bibliothèque, la dispersa et gaspilla, comme l'ignorant de la fable. Une partie seulement fut sauvée par les Jésuites, qui la transportèrent rue Saint-Jacques, dans leur fameux collége de Clermont[1].

Régnier obtint, après la mort du poëte élégiaque, une pension de deux mille livres sur son abbaye des Vaux-de-Cernay. Il la dut à la protection du maréchal d'Estrées[2].

VIII

Desportes a imité Ovide, Catulle, Properce, Tibulle, parmi les anciens; on reconnait à chaque instant leurs pierreries, leurs camées et leurs perles enchâssées dans ses vers. Mais Pétrarque, Bembo, Sannazar, Marulle, Tibaldo, Molza, Tansillo, Angerianus, parmi les modernes, lui ont fourni plus de joyaux encore, sans parler des faux diamants. Pour apprécier sa valeur, il est donc nécessaire de juger l'influence que les rimeurs ultramontains ont exercée sur lui.

claro, poetices vero peritia adeo excellenti, ut ei uni Musæ omnes suas artes aperuisse videantur. Quibus dotibus, omnium calculo, Gallorum poetarum sui sæculi princeps, antiquis etiam latinis ac græcis non inferior habitus, christianissimis regibus Carolo IX, Henrico III ac IV, tam gratus extitit, ut principum liberalitate plus ei collatum sit, quam moderatissimi viri natura capere potuit, raroque hac ambitiosa tempestate spretæ potestatis exemplo, primo amplissimam notarii sacrarum jussionum dignitatem, deinde Burdigalensem archiepiscopatum recusavit. Huic, licet ad sempiternam gloriam, inter tot eximias virtutes, Psalmorum Davidis absolutissima versibus Gallicis expressio sufficeret, attamen Theobulus Portius, pietatis gratique animi erga fratrem optimum bene de se meritum, hic in spe resurrectionis beatæ quiescentem, istud monumentum extare voluit. Vixit annos 60, mens. 5; obiit 5 nonas octobris, anno 1606. »

[1] *Traité des plus belles Bibliothèques*, par le P. Jacob, p. 524.

[2] « Il est parlé de cette pension, dit l'abbé Goujet, dans une pièce faite alors contre Régnier, intitulée : Le *Combat de Régnier et de Bertelot.* » Tallemant la porte à cinq mille livres; mais sa parole ne doit jamais faire autorité.

Rappelons d'abord que Pétrarque a donné le ton à la poésie sentimentale, servi de modèle au delà des Alpes. Son influence, pernicieuse en Italie, ne le fut pas moins chez nous. Sans doute son affection n'est pas dépourvue de délicatesse : il nous offre, jusqu'à un certain point, le type de l'amour rêveur, platonique et désintéressé. La passion qu'il exprime n'a rien de commun avec l'ardeur des sens : un mot, un regard, un sourire, voilà tout ce qu'il implore; il s'enivre de la faveur la plus innocente et compose dix sonnets ou ballades sur une entrevue. Peu d'hommes ont été aussi chastes dans leurs écrits; mais cette réserve factice, en désaccord avec ses mœurs, l'a jeté dans le faux et le conventionnel. C'est un amour de tête qu'il peint, une donnée littéraire qu'il développe. Sa dame et lui étaient convenus de s'adorer soit en vers, soit en prose, mais de ne point franchir la limite des tendresses immaculées. L'amant soupirait, tournait languissamment les yeux, se confondait en éloges sur le front, sur la bouche, sur le menton, sur les cheveux de sa déesse, de son astre, de son soleil; l'amante lui octroyait tous les mois un regard, lui adressait une parole à chaque saison nouvelle, lui permettait de toucher sa main une fois par an. C'était alors des cantiques d'allégresse qui n'en finissaient point.

Sont-ce là les véritables caractères de l'amour? Ne le défigure-t-on pas en voulant le réduire à une sorte d'ivresse intellectuelle, à une mystique adoration? Il a évidemment son enthousiasme, sa poésie, tous les genres de délicatesse, tous les raffinements de l'esprit et du cœur, mais il ne flotte point dans le vague de l'espace; son côté réel, positif, n'échappe aux regards de personne; l'imagination peut l'embellir, elle ne saurait l'omettre sans égarer cette violente affection, sans lui donner un aspect louche, un caractère faux, absurde même et par suite fastidieux, comme tout ce qui est chimérique. Au bout de quelque temps, le poëte et son idole paraissent deux visionnaires.

Cette absence de vérité frappe d'autant plus, que, malgré sa discrétion invariable, Pétrarque laisse constamment apercevoir sa nature méridionale. Il ne manifeste que des sentiments d'une pudeur angélique; mais son élocution n'a pas des ailes de séraphin. Son enthousiasme idéal traîne derrière lui un lourd matérialisme : quand son esprit s'exalte, quand son imagination se tourne vers le ciel, où lui apparaissent des beautés divines, son expression rampe sur la terre et brise l'élan de sa pensée.

Quel étrange choix d'abord pour un amoureux que cette forme du sonnet, forme restreinte et compliquée en même temps, qui se prête si mal aux véhémentes effusions d'un cœur bien épris?

Toujours le même nombre de vers, toujours le même entrelacement de rimes, toujours la même espèce d'harmonie. Jamais cette éloquence facile, abondante, involontaire, qui sort des profondeurs de l'âme, jamais ces fougues de la diction et du rhythme, où se laissent entraîner les passions violentes. On se moque des hommes inflexibles sur l'étiquette, pleins d'attention pour leur costume et prenant un soin perpétuel de ne pas en déranger la symétrie; éclairées par un instinct qui ne les trompe pas, les femmes détestent généralement ces petits-maîtres; elles pensent qu'étant si occupés de leur personne et de leur parure ils ne sauraient éprouver les fortes émotions inséparables des vrais attachements.

Mais celui qui révèle dans ses paroles une égale contrainte, qui les soumet à une irrévocable mesure et songe aux mots bien plus qu'au sens, n'a-t-il point un ridicule du même genre? Peut-on le croire transporté de joie et de douleur, quand il attife prétentieusement ses phrases, leur met du carmin et des mouches? L'exaltation du cœur a-t-elle jamais inspiré des calembours? Pétrarque cependant fait un usage perpétuel de cette glaciale équivoque. Il nomme sa maîtresse un laurier, l'or l'air, l'heure (*Lauro, L'oro, L'aura, L'ora*), prenant plaisir à greffer sur ce tronc vicieux tout un branchage de développements insipides. Il vous dira qu'il ne peut être heureux sans l'or, sans conquérir le laurier, sans respirer l'air, sans que l'heure lui soit favorable, et autres sornettes du même genre. Il s'amuse à réunir par la pensée deux syllabes distantes l'une de l'autre pour en former le nom de sa belle ennemie, de son inflexible Diane, comme dans le vers suivant :

> Cosi LAUdare e REverire insegna
> La voce stessa, etc.

Colonne, l'ami de Pétrarque, n'est plus un ami : c'est une véritable colonne, soutien du poëte. Dans d'autres endroits, Laure devient un soleil, un astre, un bien, un trésor, une fontaine. Pétrarque se lasse-t-il du sonnet, il écrit des sextines : ce sont des pièces de vers où six mots donnés se retrouvent dans chaque strophe. Quelques-unes se distinguent par une recherche prodigieuse : chacun des six mots termine un vers, mais ils ne gardent point le même ordre, et les combinaisons que poursuit l'auteur sont tellement variées, tellement laborieuses, que nous ne saurions en donner une idée nette : il faut les voir pour les comprendre. La même affectation gâte perpétuellement le style du poëte; il ne craint pas de dire : « Je me nourris de ma mort et je vis dans la flamme : étrange

aliment! bizarre salamandre! » Les troubadours, au surplus, lui avaient enseigné cet art funeste; et les subtilités de l'esprit comme du langage sont si naturelles aux méridionaux, que Caldéron, Lope de Vega, une foule d'auteurs espagnols, en abusent aussi opiniâtrément que les rimeurs italiens.

Les accents vrais sont donc assez rares chez Pétrarque : presque jamais il ne pousse un cri de joie, il ne laisse échapper un sanglot de douleur. La rhétorique le préoccupe en général bien plus que son amour. Il faut lire maints sonnets pour trouver l'expression réelle de la tendresse, du plaisir et de la mélancolie.

Tacito vo : che le parole morte
Farian pianger la gente, ed i' desio
Che le lagrime mie si spargan sole.

« Je vais en silence, car mes tristes paroles feraient pleurer tout le monde, et je veux répandre des larmes solitaires. »

Feuilletez Pétrarque, vous verrez combien sont peu nombreux les passages où l'on sent vibrer, comme dans celui-ci, une profonde et sincère émotion. L'emploi continuel de la mythologie augmente la froideur de ses paroles et ajoute au caractère factice de sa poésie : l'Amour et son arc, Apollon et Phœbé, Jupiter et Neptune, détournent sans cesse l'attention du lecteur, qui voudrait voir les amants errer tout seuls parmi les bois, sous une pluie de fleurs, les poëtes méridionaux prodiguant les fleurs avec une libéralité inépuisable. Voici, par exemple, la lourde et ennuyeuse métaphore dont il surcharge, dont il comble, pour ainsi dire, tout son deuxième sonnet :

« Voulant exercer une gracieuse vengeance et punir d'une seule fois mille outrages, l'Amour reprit clandestinement son arc, comme une homme qui cherche le lieu et l'occasion de nuire.

« Ma force s'était retirée dans mon cœur, aussi bien que dans mes yeux, comptant y faire résistance, lorsque le coup mortel descendit justement là où toutes les flèches s'émoussaient d'habitude.

« Troublée dès le premier assaut, elle n'eut ni le temps ni la vigueur de prendre les armes, comme il était nécessaire;

« Elle ne sut pas davantage m'entraîner sur la haute et abrupte colline, pour me tirer adroitement de la bataille, d'où je voudrais bien, mais ne puis actuellement sortir. »

Lancée dans une voie fatale par un homme d'un immense renom, entraînée aussi par les tendances secrètes de l'esprit national, toute la littérature italienne courut après les jeux de

mots, les métaphores guindées, les hyperboles absurdes, les jongleries de la phrase. Les Italiens, en général, expriment l'amour comme s'ils ne le sentaient pas. Dans la *Jérusalem délivrée*, Tancrède se plaint de ce que l'eau de ses larmes n'éteint pas le feu de son cœur! Marini fait usage de termes plus recherchés encore, et tous les poëtes inférieurs prodiguent les locutions hétéroclites. Ils ne deviennent naturels, sauf exception, qu'en devenant trop lestes. Certains passages de l'Arioste, de Boccace et de l'abbé Casti suffiraient pour le prouver. Il est peu d'ouvrages italiens qui ne renferment des détails inconvenants. Le plus modeste, le plus délicat, le plus réellement épris des poëtes ultramontains, c'est le plus énergique de tous. Dante a su peindre l'amour noble et pur, comme il a su peindre l'horreur de l'abime et les désolations de l'enfer.

Les poëtes septentrionaux, à la vérité, ne sont point exempts de recherche : ils ont leur genre d'affectation et de mauvais goût; mais leurs excès n'attaquent point la forme, ne la chargent pas de vaines ciselures. Les pointes, les calembours, les allégories, les tours de force rhythmiques, les intéressent peu. Leur prétention a pour objet la pensée même et porte sur les analyses psychologiques, les délicatesses du sentiment, se trahit par la subtilité de l'expression et des distinctions morales; si elle tombe dans l'argutie, dans la métaphysique, elle ne tombe pas dans le faux; les passions vives s'accommodent très-bien d'une certaine finesse exagérée; elles y poussent, elles la produisent même naturellement. L'amour sincère est jaloux d'un regard, d'un mot, d'un signe, d'un rêve, d'une pensée. Les raffinements des poëtes septentrionaux ne choquent donc point comme l'afféterie des littératures méridionales. C'est de la scolastique, sans doute, mais une scolastique charmante et vraie. Elle s'adresse à des femmes réelles, qui l'écoutent en souriant, qu'elle exalte et qu'elle enivre. Aussi le genre humain l'a-t-il, en quelque sorte, adoptée, au lieu qu'il repousse les fadeurs ultramontaines. Amy Robsart, Egmont, Julie et Saint-Preux, Max et Thécla, Chatterton, Adolphe, Cinq-Mars, Virginie, le Corsaire, le Giaour, ne nous choquent point, ne nous fatiguent point de leur tendresse hyperbolique, parce que tout le monde a plus ou moins éprouvé leur enthousiasme, regrette ou convoite ces fiévreux transports; mais personne n'a employé le langage factice de Pétrarque et de ses imitateurs, personne ne s'est laissé entraîner à ces orgies de mots, de syllabes, de métaphores, d'emblèmes, de concetti et de calembours. On peut parler aux femmes comme les héros de Thomas Moore : elles éclateraient

de rire si on leur débitait les phrases ampoulées, les absurdes flatteries des poëtes italiens.

Puisque j'ai cité une pièce entière de Pétrarque, je vais lui opposer un morceau écrit par un auteur septentrional. Voici les adieux que lord Byron adressait à sa femme :

« Sois heureuse ! et si nous devons être séparés pour toujours, eh bien ! je te le dis pour toujours : Sois heureuse ! Quoique tu demeures inflexible, jamais mon cœur ne se révoltera contre toi.

« Je voudrais que tu pusses lire dans ce sein, où ta tête a si fréquemment reposé, alors qu'un tranquille sommeil venait fermer tes paupières, ce sommeil que tu ne connaîtras plus jamais !

« Je voudrais que ce cœur, dédaigné par toi, pût te découvrir chacune de ses intimes pensées : tu verrais enfin qu'il est mal de le repousser ainsi.

« Quoique le monde approuve ta conduite et sourie du malheur qui me frappe, tu dois être offensée de telles louanges provoquées par ma douleur.

« Quoique bien des fautes aient projeté leur ombre sur moi, ne pouvait-on choisir, pour me porter une blessure incurable, un autre bras que celui qui m'entourait jadis ?

« Et pourtant ne te trompe pas, ne te fais point illusion l'amour peut périr d'une mort lente, mais une violence soudaine ne peut arracher les cœurs l'un à l'autre.

« Le tien gardera toujours le principe de sa vie ; quoique saignant, le mien continue de battre ; et l'éternelle pensée qui doit nous torturer, c'est que nous ne serons plus jamais réunis.

« Voilà des mots d'une tristesse plus profonde que les lamentations sur les tombeaux. Nous vivrons tous les deux, mais chaque matin nous éveillera dans une couche solitaire.

« Et si tu voulais chercher des consolations, lorsque notre enfant bégayera ses premières paroles, lui apprendras-tu à dire : mon père ! quoiqu'elle ne doive jamais recevoir mes soins ?

« Quand ses petites mains te presseront, quand ses lèvres se poseront sur les tiennes, pense à celui dont la prière te bénira, que ton amour avait béni.

« Si ses traits te rappellent les traits que tu ne dois plus voir, ton cœur tremblera doucement d'une émotion fidèle à mon souvenir.

« Tu connais peut-être toutes mes erreurs, nul ne peut connaître toute ma folie ; mais toutes mes espérances te suivent, quelque part que tu ailles ; et cependant elles sont frappées d'un coup mortel.

« Chacun de mes sentiments a souffert une atteinte; mon orgueil, que l'univers n'aurait pu courber, fléchit devant toi, devant toi qui m'abandonne : et mon âme m'abandonne à son tour.

« Mais c'en est fait : toutes les paroles sont vaines, surtout celles que prononce ma bouche. Seulement les pensées que nous ne pouvons retenir se frayent un chemin malgré nous.

« Sois heureuse ! Ainsi déchu, violemment arraché à toutes mes affections intimes, le cœur navré, solitaire et maudit, je ne puis guère entrer plus avant dans les régions de la mort. »

Que l'on fouille la littérature italienne, et qu'on y trouve un morceau où vibre la même éloquence, où gémisse une douleur aussi vraie, aussi bien rendue!

Ces explications étaient tout à fait nécessaires pour caractériser l'influence de la poésie ultramontaine sur nos écrivains pendant le seizième siècle. Deux courants principaux traversent alors le monde intellectuel, l'un venu de l'Attique et grossi à Rome, l'autre sorti de Florence et du mont Palatin à une époque plus récente. Tous deux se mêlent, se croisent dans les premiers travaux de la Pléiade, les inondent même comme un véritable débordement. C'est l'inspiration italienne qui contourne ces vers de Ronsard :

De la nature un cœur je n'ai receu ;
Ainçois plustost, pour se nourrir en feu,
En lieu de luy j'ay une salamandre :
Car, si j'avois de chair un cœur humain,
Long temps y a qu'il fust réduit en cendre,
Veu le brasier qui se cache en mon sein.

A la seconde génération, la source gréco-latine ne verse plus à notre littérature que des flots intermittents; mais l'onde italienne augmente son tribut et paraît vouloir tout submerger. Desportes, qui avait vingt-deux ans de moins que Ronsard, fut l'auteur le mieux doué de cette nouvelle génération. Ses stances et couplets n'offrent, pour ainsi dire, aucune trace de pédantisme de l'époque, mais la recherche italienne y domine. Qu'on ouvre ce volume au hasard, quelque réverbération de l'art ultramontain frappera aussitôt les yeux :

Comme dans un miroir on voit toutes les Grâces
Au clair de vostre teint, et le vainqueur des dieux
Est aveugle deux fois quand vous fermez les yeux,
Et sans vous ses brandons seroyent changez en glaces.

Voilà qui sent les bords du Tibre et de l'Arno. Les poëtes fameux par delà les Alpes sont évidemment les modèles que suit notre

auteur. Souvent même il ne fait que les traduire. Vers la fin de sa carrière, on lui joua le mauvais tour de publier quarante-trois de ses sonnets, en regard desquels on avait imprimé les sonnets italiens qu'il avait mis à contribution, sans avertir le lecteur[1]. Le poëte ne s'émut aucunement de cette révélation. Il déclara même de fort bonne grâce « qu'il avoit pris aux Italiens plus qu'on ne disoit, et que, si l'auteur l'avoit consulté, il lui auroit fourni de bons mémoires. » Les emprunts de Desportes doivent être en effet beaucoup plus nombreux. Henri Estienne, dans la *Précellence du langage françois*, mentionne trois de ces interprétations que le critique a oubliées : deux sonnets et des stances[2]. Pasquier en cite d'autres, et, si on voulait chercher, suivre la piste du voluptueux rimeur, on découvrirait la trace de ses pas sur une foule de propriétés où il allait clandestinement à la maraude.

Quand on compare ses vers aux morceaux primitifs, on remarque avec étonnement qu'il charge le style original de fioritures nouvelles, au lieu de le simplifier. En voici un exemple curieux; nous citerons seulement les deux premières strophes du sonnet italien et de l'imitation française :

> Chi vede gli occhi vostri, e di vaghezza
> Non resta vinto, al primo encontro, e privo
> De l'alma, puo ben dir che non è vivo,
> Ne sà che cosa sia grazia e bellezza.
> Chi non gli vede ancor, puo de l'asprezza
> Lamentarsi del Fato, e havere à schivo
> La vita, e dire : A che mi val s'io vivo,
> Non potendo gustar tanta dolcezza?

Nous traduisons tant bien que mal ces vers alambiqués :

« Celui qui voit vos yeux et, au premier abord, n'est pas vaincu, privé de son âme par leur beauté, peut bien dire qu'il ne vit pas, qu'il ignore ce que c'est que la grâce et la perfection.

« Celui qui ne les a pas encore vus peut gémir de la cruauté du sort, prendre la vie en dégoût et se dire : A quoi me sert de vivre, sans pouvoir savourer une telle douceur? »

Ces expressions suffisaient déjà pour charmer les partisans de

[1] Les *Rencontres des Muses de France et d'Italie*, Lyon, 1604, un mince volume in-4, dédié à la reine. Le privilége est de novembre 1603. L'auteur donne en masse, au commencement de l'ouvrage, les noms des écrivains imités par Desportes, mais il ne les joint pas à chaque pièce, ce qui eût été cependant bien préférable.

[2] Pages 90 et suivantes, édition de M. Feugères.

ce qu'on nommait alors le beau style; Desportes, les estimant trop peu ornés, y ajouta de nouvelles ampoules.

Qui voit vos yeux divins, si prompts à décocher,
Et ne perd aussitost le cœur, l'âme et l'audace,
N'est pas homme vivant : c'est un morceau de glace,
Une souche insensible ou quelque vieux rocher.

Qui ne voit point vos yeux doit les siens arracher,
Et maudire le ciel, qui ce mal lui pourchasse :
Je ne voudrois point d'yeux, privé de tant de grâce,
Car tous autres objets ne font que me fascher.

Ce qui prouve combien était devenue forte l'habitude d'imiter les Italiens, c'est que Desportes suivait leurs traces jusque dans des œuvres pieuses. Tombé malade, à vingt-quatre ans, d'une maladie grave qui lui arracha des cris de douleur pendant six mois, il fit trêve à ses plaintes langoureuses, à ses lamentations factices. Il semble que, pour gémir et invoquer l'aide du ciel, il n'avait pas besoin de modèles et que ses angoisses seules auraient dû l'inspirer. Mais la mode l'emporta sur la nature; il se désola conformément à l'usage adopté par delà les monts. Six au moins des sonnets qu'il écrivit alors sont traduits de l'italien, comme le prouvent les notes qui les accompagnent dans cette édition. L'un d'entre eux a été l'objet d'une grande curiosité. On y a retrouvé le motif, les images et même les expressions du fameux sonnet de Desbarreaux, que tout le monde savait par cœur au dix-septième siècle; on admirait surtout le trait ingénieux qui le termine :

J'adore en périssant la raison qui t'aigrit :
Mais dessus quel endroit tombera ton tonnerre,
Qui ne soit tout couvert du sang de Jésus-Christ?

Du Radier crut avoir fait une grande découverte en trouvant l'original de cet opuscule dans un morceau de Desportes; il annonça cette bonne fortune littéraire dans le *Conservateur*, et s'en glorifia de nouveau dans ses *Récréations historiques et critiques*. M. Sainte-Beuve a répété purement et simplement son observation. Ils ignoraient tous les deux que le sonnet de Desportes était une humble traduction de l'italien de Molza, preuve manifeste qu'ils n'avaient lu ni l'un ni l'autre les *Rencontres des muses de France et d'Italie*, où l'emprunt se trouve constaté; voici les deux opuscules :

Signor, se tu miri à le passate offese,
A dir il vero, ogni martire è poco :

S' al merto di chi ogn' or piangendo invece
Troppo ardenti saette hai in me distese.

Ei pur per noi umana carne prese,
Con laqual poi morendo estinse il foco
De' tuoi disdegni, e riaperse il loco
Che' il nostro adorno mal già ne contese.

Con questa fida ed onorata scorta,
Dinanzi al seggio tuo mi rappresento,
Carco d'orrore e di mi stesso in ira.

Tu pace al cor, ch' egli è ben tempo, apporta,
E le gravi mie colpe, ond' io pavento,
Nel sangue tinte del figliuol tuo mira.

Hélas! si tu prends garde aux erreurs que j'ai faites.
Je l'avoue, ô Seigneur! mon martyre est bien doux;
Mais, si le sang de Christ a satisfait pour nous,
Tu décoches sur moi trop d'ardentes sagettes.

Que me demandes-tu? mes œuvres imparfaites,
Au lieu de t'adoucir, aigriront ton courroux;
Sois-moi donc pitoyable, ô Dieu! père de tous;
Car, où pourrai-je aller, si plus tu me rejettes?

D'esprit triste et confus, de misère accablé,
En horreur à moi-même, angoisseux et troublé,
Je me jette à tes pieds; sois-moi doux et propice!

Ne tourne point les yeux sur mes actes pervers,
Ou, si tu les veux voir, vois les teints et couverts
Du beau sang de ton Fils, ma grâce et ma justice.

Ce dernier vers, bourré de chevilles, n'a certainement pas la orce et la netteté du vers italien correspondant. La similitude es deux morceaux est d'ailleurs incontestable : Desportes a ontracté envers l'auteur ultramontain une dette clandestine; esbarreaux a soustrait à Desportes, sans avertir le public, ce ue Desportes avait soustrait lui-même, et s'est fait une réputation à peu de frais. La gloire a d'étranges caprices et distribue souvent bien mal ses couronnes.

IX

En résumé, on peut dire de notre poëte, comme de Ronsard, ue presque tous ses défauts lui vinrent de l'Italie, que presque

toutes ses qualités lui appartenaient. Aussi la forme la plus spéciale aux écrivains méridionaux lui a-t-elle été peu avantageuse. Ses sonnets ne valent pas ses élégies, dialogues, stances, prières et chansons. On en citerait avec peine quatre ou cinq où ne minaude pas l'affectation italienne. Nous avons transcrit le morceau que lui dicta son bon sens contre les femmes intéressées qui cherchaient à le séduire pendant sa vieillesse. Les meilleurs ne portent aucune trace d'imitation. Une belle dame lui ayant redemandé ses lettres d'amour, il lui écrivit sur-le-champ cette réponse, dans laquelle palpite un sentiment véritable :

Lettres, le seul repos de mon âme agitée,
Hélas! il le faut donc me séparer de vous,
Et que par la rigueur d'un injuste courroux
Ma plus belle richesse ainsi me soit ostée.

Ha ! je mourray plustost, et ma dextre indomtée
Fléchira par mon sang le ciel traistre et jaloux,
Que je m'aille privant d'un bien qui m'est si doux :
Non, je n'en feray rien, la chance en est jetée.

Il le faut toutesfois, elle les veut ravoir,
Et de luy résister je n'ay cœur ny pouvoir :
A tout ce qu'elle veut mon âme est trop contrainte.

O beauté sans arrest [1], mais trop ferme en rigueur,
Tiens, reprends tes papiers et ton amitié feinte,
Et me rends mon repos, ma franchise et mon cœur.

Les observations, auxquelles donnent lieu les sonnets de Desportes, demeurent vraies si on les applique à ses autres poëmes. C'est quand il oublie les anciens, quand il oublie les fadeurs italiennes, qu'il se montre supérieur. Étant inspiré par la nature, et le fond ne nuisant point à la forme, ses dons d'écrivain produisent alors tout leur effet. Une nuit, par exemple, travaillé d'amoureux désirs, le poëte cherchait vainement l'oubli et le repos. Dans sa pénible agitation, l'idée lui vint d'adresser une prière au sommeil; ne connaissant pas de morceau où le même sujet fût traité, il exprima simplement ce qu'il sentait et fit un chef-d'œuvre. Il faudrait citer cette pièce tout entière, car elle est belle depuis le commencement jusqu'à la fin, mérite soutenu qu'offrent rarement les œuvres du seizième siècle. Comme on peut la lire, page 74 de ce volume, nous nous bornerons à citer quelques strophes charmantes. Admirez d'abord cet exorde :

[1] C'est-à-dire : que rien n'arrête, à laquelle rien ne résiste.

Somme, doux repos de nos yeux,
L'aimé des hommes et des dieux,
Fils de la nuit et du silence,
Qui peux les esprits délier,
Qui fait les soucis oublier
Et le mal plein de violence :

Approche, ô sommeil désiré !
Las ! c'est trop longtemps demeuré ;
La nuict est à demy passée,
Et je suis encore attendant
Que tu chasses le soing mordant,
Hoste importun de ma pensée.

Quelle gracieuse allure ! quelle marche légère ! Comme les mots semblent d'eux-mêmes prendre leur place dans ces strophes harmonieuses. Presque aussitôt le poëte fait une peinture exquise de la nuit :

Haste toy, sommeil, de venir;
Mais qui te peut tant retenir?
Rien en ce lieu ne te retarde.
Le chien n'aboie icy autour,
Le coq n'annonce point le jour,
On n'entend point l'oye criarde.

Un petit ruisseau doux-coulant
A flots sinueux va roulant,
Qui t'invite de son murmure,
Et l'obscurité de la nuit
Moite, sans chaleur et sans bruit,
Propre au repos de la nature.

Ne semble-t-il pas voir cette nuit obscure, moite, fraiche et silencieuse, bien propre, en effet, à calmer les sens, à plonger l'esprit et le corps dans un repos léthargique? Toute la fin doit être mise sous les yeux du lecteur pour montrer quelle perfection atteignait Desportes quand il suivait la pente de son génie; l'auteur s'adresse toujours au sommeil :

Si tu peux nous représenter
Le bien qui nous doit contenter,
Séparé de longue distance,
O somme doux et gracieux !
Représente encore à mes yeux
Celle dont je pleure l'absence.

Le bien de la voir tous les jours
Autrefois étoit le secours
De mes nuicts, alors trop heureuses;
Maintenant que j'en suis absent,
Rends-moy, par un songe plaisant,
Tant de délices amoureuses.

Si tous les songes ne sont rien,
C'est tout un, ils me plaisent bien :
J'aime une telle tromperie.
Haste-toy donc pour mon confort :
On te dit frère de la mort,
Tu seras père de ma vie.

Mais, las ! je te vais appelant,
Tandis la nuit en s'envolant
Fait place à l'aurore vermeille.
O Amour ! tyran de mon cœur,
C'est toy seul qui, par ta rigueur,
Empesches que je ne sommeille.

Hé ! quelle étrange cruauté !
Je t'ay donné ma liberté,
Mon cœur, ma vie et ma lumière,
Et tu ne veux pas seulement
Me donner, pour allégement,
Une pauvre nuit tout entière !

A-t-on rien fait de mieux depuis Desportes ? A-t-on jamais donné au vers français une allure plus vive, plus facile, plus moderne ? La prestesse, la rapidité du mouvement distingue en général ses strophes et leur communique une grâce particulière. Lisez, pour preuve, ce début que l'on chante presque malgré soi :

Douce liberté désirée,
Déesse, où t'es-tu retirée,
Me laissant en captivité ?
Hélas ! de moy ne te détourne !
Retourne, ô liberté ! retourne,
Retourne, ô douce liberté !

Ton départ m'a trop fait connaître
Le bonheur où je soulois être,
Quand douce tu m'allois guidant,
Et que, sans languir davantage,
Je devois, si j'eusse été sage,
Perdre la vie en te perdant [1].

On admire la même rapidité, la même souplesse de marche dans la pièce qui commence par cette strophe, et que sa longueur nous empêche de reproduire ici :

Fay que je vive, ô ma seule déesse !
Fay que je vive, et change ma tristesse
En plaisir gracieux ;
Change ma mort en immortelle vie,

[1] Voyez la chanson tout entière, page 127.

Et fay, mon cœur, que mon ame ravie
S'envole entre les dieux [1].

Voulez-vous entendre des notes plus graves, mais sorties également du cœur, avec toute l'éloquence et toute la mélodie naturelle des sentiments vrais, qui communiquent leur allure spéciale aux mots dont on fait usage pour les exprimer? Ces strophes majestueuses vous donneront une haute idée du poëte:

O bienheureux! qui peut passer sa vie
Entre les siens, franc de haine et d'envie,
Parmy les champs, les forests et les bois,
Loin du tumulte et du bruit populaire,
Et qui ne vend sa liberté pour plaire
Aux foux désirs des princes et des rois.

Il n'a souci d'une chose incertaine,
Il ne se paist d'une espérance vaine,
Une faveur ne le va décevant;
De cent fureurs il n'a l'ame embrasée,
Et ne maudit sa jeunesse abusée,
Quand il ne trouve à la fin que du vent.

Il ne frémit, quand la mer courroussée
Enfle ses flots, contrairement poussée
Des vents esmus, soufflans horriblement:
Et quand, la nuict, à son aise il sommeille,
Une trompette en sursaut ne l'éveille
Pour l'envoyer du lict au monument.

L'ambition son courage n'attise,
D'un fard trompeur son ame il ne déguise,
Il ne se plaist à violer sa foy,
Les grands seigneurs sans cesse il n'importune;
Mais en vivant content de sa fortune,
Il est sa cour, sa faveur et son roy.

Je vous rends grace, ô déitez sacrées
Des monts, des eaux, des forests et des prées,
Qui m'exemptez de pensers soucieux,
Et qui rendez ma volonté contente,
Chassant bien loin la misérable attente
Et les desirs des cœurs ambitieux.

L'amour, qu'il exprimait d'habitude avec toutes les subtilités, recherches et pointes méridionales, prenait sous sa plume de la grâce ou de l'éloquence, de la force et de la vivacité, dès qu'il abandonnait la fausse rhétorique des Italiens. On a très-

[1] *Baiser*, page 440.

justement appelé l'attention du lecteur sur trois pièces charmantes. La villanelle qui débute par ces mots :

Rozette, pour un peu d'absence, etc. [1];

la spirituelle chanson des *Amours de Diane :*

Un doux trait de vos yeux, ô ma fière déesse, etc. [2];

et le sixième sonnet des *Bergeries :*

Ah! mon Dieu, je me meurs! il ne faut plus attendre, etc.

On aurait pu en signaler beaucoup d'autres où respire la même vérité, qui marchent avec la même prestesse et la même désinvolture. Quoi de plus charmant que ces couplets :

La terre, naguère glacée,
Est ores de vert tapissée;
Son sein est embelli de fleurs;
L'air est encore amoureux d'elle,
Le ciel rit de la voir si belle,
Et moi, j'en augmente mes pleurs.

Des oiseaux la troupe légère,
Chantant d'une voix ramagère,
S'égaye aux bois à qui mieux mieux;
Et moi, tout rempli de furie,
Je sanglotte, soupire et crie
Par les plus solitaires lieux.

Les oiseaux cherchent la verdure;
Moi, je cherche une sépulture,
Pour voir mon malheur limité.
Vers le ciel ils ont leur volée,
Et mon ame trop désolée
N'aime rien que l'obscurité.

Quand je vois tout le monde rire,
C'est lors que seul je me retire
A part, en quelque lieu caché :
Comme la chaste tourterelle,
Perdant sa compagne fidèle,
Se perche en quelque tronc séché.

Le beau jour jamais ne m'éclaire;
Toujours une nuit solitaire
Couvre mes yeux de son bandeau;
Je ne vois rien que les ténèbres,
Je n'entends que des chants funèbres,
Sûrs présages de mon tombeau.

[1] Voyez la pièce entière, page 450.
[2] Page 77 de ce volume.

La France, en deux parts divisée,
De guerres naguère embrasée
Sont or' le doux fruit d'une paix;
Mais, las! nul fruit je n'en rapporte,
Car la guerre est toujours plus forte
Entre mes pensers que jamais.

J'ai choisi et rapproché dans ce morceau les strophes les plus belles. Ce travail serait inutile pour la délicieuse chanson des *Amours de Diane*, qui commence par ce vers :

Quand je songe aux plaisirs qu'on reçoit en aimant, etc.

Elle est parfaite d'un bout à l'autre et l'on n'y trouve pas une expression, pas un mot que l'on voudrait changer. On en peut dire autant des gracieux couplets qui ornent les *Amours d'Hippolyte* et dont voici le début :

Pour faire qu'une affection
Ne soit sujette à l'inconstance,
Il faut beaucoup de connoissance
Et beaucoup de discrétion [1].

L'amour a même inspiré à Desportes des accents héroïques tout nouveaux dans notre littérature. Ainsi, une pièce emblématique, où il accuse au tribunal de la raison l'invincible dieu, contient cette éloquente réponse; son adversaire l'incrimine à son tour :

Ingrat est-il vraiment et sans reconnoissance,
De me rendre à présent si pauvre récompense,
Pour cent mille bienfaits qu'il a reçus de moi.
J'ai purgé son esprit par ma divine flamme,
L'enlevant jusqu'au ciel et remplissant son ame
D'amour, de beaux désirs, de constance et de foi.

Je l'ai fait ennemi du tumulte des villes,
Je l'ai purifié de passions serviles,
Compagnon de ces dieux qui sont parmi les bois;
J'ai chassé loin de lui l'ardente convoitise,
L'orgueil, l'ambition, l'envie et la feintise,
Cruels bourreaux de ceux qui font la cour aux rois.

J'ai fait par ses écrits admirer sa jeunesse,
J'ai réveillé ses sens engourdis de paresse,
Hautain et généreux je l'ai fait devenir;
Je l'ai séparé loin des sentiers du vulgaire
Et lui ai enseigné ce qu'il lui fallait faire
Pour au mont de vertu sûrement parvenir.

[1] Voyez la suite, page 175. Les deux chansons qui précèdent, sans aucun intervalle, méritent presque autant d'éloges.

Je lui ai fait dresser et la vue et les ailes
Au bienheureux séjour des choses immortelles ;
Je l'ai tenu captif pour le rendre plus franc, etc.

Mais le service des dames, comme celui des rois, est plein de tribulations, de désenchantements et de secrètes douleurs. Nous avons entendu le poëte gémir de la contrainte, de l'anxiété, des humiliations qui tourmentent l'hôte assidu des cours : les plaintes que lui arrachent ses infortunes amoureuses sont beaucoup plus violentes. Dans mes études sur les *Quinze Joies de mariage* et sur l'*Évangile des Quenouilles*, j'ai mis en lumière ce fait bizarre, qu'il y eut en France, au quinzième siècle, une réaction impitoyable contre les femmes, qui s'exprima, non-seulement par des ouvrages en prose et en vers, par des pamphlets et des traités railleurs, mais par une persécution matérielle, par des procès et des bûchers, dont le plus fameux dévora Jeanne d'Arc. Les *Stances du mariage* semblent une dernière expédition de cette farouche croisade : le dépit, la haine, le ressentiment, animent Desportes d'une véritable éloquence. Les mots, les expressions ne lui coûtent pas : il rime vingt-cinq strophes d'une haleine, sa fureur coule à pleins bords; et ses gracieuses ennemies jouaient de malheur, car le poëte n'a jamais écrit d'un plus beau style, n'a jamais montré une verve plus ardente, ne s'est jamais mieux soutenu. Dès la première strophe, ses vers roulent comme un flot qui doit tout emporter :

De toutes les fureurs dont nous sommes pressés,
De tout ce que les cieux ardemment courroucés
Peuvent darder sur nous de tonnerre et d'orage,
D'angoisses, de langueurs, de meurtre ensanglanté,
De soucis, de travaux, de faim, de pauvreté,
Rien n'approche en rigueur la loi de mariage.

Dure et sauvage loi, nos plaisirs meurtrissant,
Qui, fertile, a produit un hydre renaissant
De mépris, de chagrin, de rancune et d'envie,
Du repos des humains l'inhumaine poison,
Des corps et des esprits la cruelle prison,
La source des malheurs, le fiel de notre vie.

On dit que Jupiter ayant, pour son péché,
Sur le dos d'un rocher Prométhée attaché,
Qui servoit de pâture à l'aigle insatiable,
Ne se contenta pas de tant de cruauté,
Mais voulut, pour montrer qu'il étoit dépité,
Rendre le genre humain de tout point misérable.

Il envoya la femme aux mortels ici-bas,
Ayant dedans ses yeux mille amoureux appas,

Et portant en la main une boite féconde
Des semences du mal, les procès, le discord,
Le souci, la douleur, la vieillesse et la mort;
Bref, elle avait en dot tout le malheur du monde.

Dans le reste du morceau, le poëte fulmine avec la même violence, avec la même richesse d'images et le même bonheur de style; un coup de tonnerre vraiment effroyable termine cette orageuse imprécation :

O supplice infernal, en la terre transmis
Pour gêner les humains, gêne mes ennemis[1];
Qu'ils soient chargés de fers, de tourments et de flamme!
Mais fuis de ma maison, n'approche point de moi;
Je hais plus que la mort ta rigoureuse loi,
Aimant mieux épouser un tombeau qu'une femme.

Un si cruel anathème exigeait une réponse, et l'auteur ne put se dissimuler qu'il devait plaider la cause de la partie adverse. Mais comme on défend mal ses antagonistes! comme la générosité vous inspire moins bien que la colère! La justice fit écrire au poëte, devinez quoi? une chanson! Il avait foudroyé le beau sexe dans une diatribe longue et furieuse : il le disculpa, ou pour mieux parler, il attaqua, fronda les hommes dans de gais couplets, avec un sourire jovial. Les plaignantes, d'ailleurs, n'expriment qu'un seul grief par la bouche du poëte : elles nous reprochent nos infidélités, comme si elles n'avaient nul autre sujet de mécontentement, ou ne tenaient qu'au monopole de notre affection. Voici les meilleurs couplets du morceau :

Les pensers des hommes ressemblent
A l'air, aux vents et aux saisons,
Et aux girouettes qui tremblent
Au gré du vent sur les maisons.

Leur amour est ferme et constante
Comme la mer grosse de flots,
Qui bruit, qui court, qui se tourmente
Et jamais n'arrête en repos.

Nicole Estienne, fille de l'imprimeur Charles Estienne et femme du médecin Jean Liébault, trouva cette réplique insuffisante, comme elle l'est en réalité. Elle prit donc les armes pour combattre Desportes; mais Clorinde n'a pas le bras de Tancrède. Elle rend à son ennemi coup pour coup, rétorque ses arguments

[1] Le mot gêner, qui voulait dire torturer, avait autrefois un sens bien plus fort que de nos jours. Voyez la pièce entière, page 419 de ce volume.

et se sert même contre lui de ses propres expressions : il lui manque la vigueur et la furie. Quoique les *Misères de la Femme mariée* aient dix strophes de plus que la satire de Desportes, on n'y trouverait pas un de ces vers qui entrent comme des flèches au cœur du sujet. Les femmes ont eu, pendant le seizième siècle, de même que plus tard, quand Boileau les persifla, le malheur d'être défendues par des champions inhabiles : Perrault, si distingué comme penseur, ne possédait pas le style incisif et mordant de son adversaire [1]. Madame Liébault, quoique soutenue par le ressentiment, n'avait pas assez de nerf pour terrasser Desportes. La fougueuse diatribe du poëte laissa plus de souvenirs que sa molle réfutation. En 1614, un anonyme la rappelait et la commentait dans une brochure intitulée : *Brief discours pour la réformation des Mariages*. Cette facétie n'est même qu'une amplification maigre et commune de l'ardente invective lancée par Desportes contre les femmes.

La vigueur qui anime la dernière prouve que l'auteur pouvait faire autre chose que pincer de la guitare et chanter des vers d'amour. Il trouvait à l'occasion des accents héroïques, où la voix de Corneille semble rétentir par anticipation. Comment le vieux tragique ne s'en est-il pas inspiré? Il n'aurait pas cherché si longtemps sa forme.

J'aimerais mieux courir à ma mort assurée,
Poursuivant, courageux, une chose honorée,
Que, lâche et bas de cœur, mille biens recevoir,
De ceux que le commun aisément peut avoir.
Mon esprit, né du ciel, au ciel toujours aspire,
Et ce que chacun craint est ce que je désire.
L'honneur suit les hasards, et l'homme audacieux
Par son malheur s'honore et se rend glorieux.

Horace et Nicomède parlent-ils autrement? Les *Poésies chrestiennes*, dont on ne s'est pas occupé jusqu'ici, renferment des passages de même nature, où l'inspiration atteint les hautes sphères du sentiment et de la pensée. Que dites-vous, par exemple, de ce fragment d'hymne au Dieu créateur :

Le ciel, qui toute chose embrasse,
Fuiroit tremblant devant ta face,
S'il te connoissoit irrité ;
Et des anges la troupe sainte
N'oseroit paroître en la crainte
De ta juste sévérité.

[1] Voyez son *Apologie des Femmes*.

C'est toi, qui, d'une main puissante,
Dardes la foudre punissante,
Et qui, d'un clin d'œil seulement,
Fais tourner cette masse ronde;
La flamme, l'air, la terre et l'onde
Sont serfs de ton commandement.

C'est toi, qui n'a point de naissance,
Triple personne en une essence,
Tout saint, tout bon, tout droiturier;
Ton doigt ce grand univers range,
Et, bien que toute chose change,
Tu demeures sans varier.

Ta parole est chose assurée,
Et quand n'aura plus de durée
Du ciel l'assidu mouvement,
Elle encor demeurera ferme,
Comme n'ayant ni fin ni terme,
Non plus que de commencement.

Pour un homme qui avait si longtemps invoqué les dieux païens, il me semble que voilà des tons d'orgue assez majestueux. Il faudra plus d'un demi-siècle pour que l'on entende, dans *Polyeucte*, des notes équivalentes. Le repentir et l'inquiétude ont aussi arraché à Desportes maint accent douloureux, où gémit une véritable éloquence. On ne pourra méconnaitre une émotion réelle dans ce beau passage :

Je ressemble en mes maux au passant misérable,
Que des brigands pervers la troupe impitoyable
Au val de Jéricho pour mort avoit laissé :
Il ne pouvoit s'aider, sa fin étoit certaine,
Si le Samaritain, d'une ame tout humaine,
N'eût étanché sa plaie et ne l'eût redressé.

Ainsi sans toi, Seigneur, vainement je m'essaie;
Donne-m'en donc la force et resserre ma plaie.
Purge et guéris mon cœur, que ton ire a touché,
Et que ta sainte voix, qui força la nature,
Arrachant le Lazare hors de la sépulture,
Arrache mon esprit du tombeau de péché.

Fais rentrer dans le parc ta brebis égarée,
Donne de l'eau vivante à ma langue altérée,
Chasse l'ombre de mort qui vole autour de moi;
Tu me vois nu de tout, sinon de vitupère;
Je suis l'enfant prodigue, embrasse-moi, mon père!
Je le confesse, helas! j'ai péché devant toi.

Pourquoi se fût offert soi-même en sacrifice
Ton enfant bien-aimé, Christ, ma seule justice;
Pourquoi par tant d'endroits son sang eût-il versé,
Sinon pour nous, pécheurs, et pour te satisfaire?

Les justes, ô Seigneur, n'en eussent eu que faire
Et pour eux son saint corps n'a pas été percé.

Par le fruit de sa mort j'attends vie éternelle;
Lavée en son pur sang mon ame sera belle.
Arrière, ô désespoirs qui m'avez transporté!
Que toute défiance hors de moi se retire,
L'œil bénin du Seigneur pour moi commence à luire,
Mes soupirs à la fin ont ému sa bonté.

O Dieu toujours vivant! j'ai ferme confiance
Qu'en l'extrême des jours, par ta toute-puissance,
Ce corps couvert de terre, à ta voix se dressant,
Prendra nouvelle vie, et, par ta pure grâce,
J'aurai l'heur de te voir de mes yeux, face à face,
Avec les bienheureux ton saint nom bénissant.

Ni Malherbe, ni Jean-Baptiste Rousseau, ni le Franc de Pompignan, n'ont tiré de leur cœur des plaintes aussi vraies, n'ont trouvé d'aussi mélodieux accords. La maladie, la crainte des châtiments célestes, inspiraient l'auteur, quand il a écrit ces strophes, et il a éclipsé d'avance les fastidieux rimeurs que nous venons de citer.

Un dernier point sollicite notre attention : la manière dont le poëte aux cinq abbayes décrivait la nature. La Pléiade avait pour elle plus d'affection, la peignait plus souvent et d'une main plus habile que les auteurs du dix-septième siècle. Cela tient à différentes causes que nous avons déjà signalées [1]; mais il en est une qui m'avait peu frappé jadis, quoiqu'elle ne laisse pas d'avoir son importance: je veux parler de la haine de Louis XIV pour tout ce qui n'était pas factice, arrangé, conventionnel et prétentieux; la nature, dans sa simplicité, lui faisait horreur. Saint-Simon nous donne à cet égard de curieux détails. La campagne, autour de ses châteaux, devait suivre tous ses caprices et changer subitement, comme une décoration de théâtre. Dans un marécage, dans une plaine sablonneuse, il voulait en quelques jours voir s'élever une forêt touffue : on y transportait de grands arbres, dont les trois quarts mouraient, étaient aussitôt remplacés, travail qui nécessitait de prodigieuses dépenses. Un bois épais, sillonné d'avenues obscures, il le faisait transformer en pièce d'eau, où une flottille de gondoles promenait la cour; puis il ordonnait de combler le bassin et de rétablir la forêt. Les pierres, les pavillons, les sculptures, les peintures, les dorures, changeaient avec la même célérité. Il ne pouvait souffrir aucun objet qui ne portât l'empreinte de sa

[1] *Histoire des Idées littéraires en France.*

tyrannie, et, pour lui plaire, la libre nature devait elle-même fléchir devant son orgueil Le seizième siècle, bien entendu, n'avait pas subi cette pernicieuse influence. Les anciens qu'il imitait, Virgile, Homère et les tragiques grecs spécialement, ne détestaient point, comme le roi boursouflé, l'aspect primitif des champs et des bois. La Pléiade, en outre, eut le bonheur de ne point se laisser trop égarer par les fausses descriptions de l'*Aminta* et du *Pastor fido*. On trouve donc çà et là dans ses œuvres des images empruntées à la nature, des tableaux même ou de simples études sur lesquels flotte, comme une lumière d'or, le charme éternel de la vérité. Plusieurs de ces paysages, de ces ébauches, décorent le poétique château de plaisance construit par Desportes. On a cité avant moi les strophes admirables que je vais reproduire, ne pouvant me dispenser de les mettre sous les yeux du lecteur :

Si je ne loge en ces maisons dorées,
Au front superbe, aux voûtes peinturées
D'azur, d'émail et de mille couleurs,
Mon œil se paît des trésors de la plaine,
Riche d'œillet, de lys, de marjolaine,
Et du beau teint des printanières fleurs.

Ainsi vivant, rien n'est qui ne m'agrée;
J'oy des oiseaux la musique sacrée,
Quand, au matin, ils bénissent les cieux,
Et le doux son des bruyantes fontaines,
Qui vont coulant de ces roches hautaines
Pour arroser nos prés délicieux.

Que de plaisir de voir deux colombelles,
Bec contre bec, en trémoussant des ailes,
Mille baisers se donner tour à tour !
Puis, tout ravi de leur grâce naïve,
Dormir au frais d'une source d'eau vive,
Dont le doux bruit semble parler d'amour !

Dans la pièce intitulée : *Discours*, pièce qu'on peut lire parmi les *Bergeries* [1], Desportes nous révèle ses goûts champêtres. Quand il avait quitté la ville, tous les travaux rustiques le charmaient; il en prenait sa part comme un simple mortel.

Dès la pointe du jour, que l'aube qui reluit
A fait évanouïr les frayeurs de la nuit,
Je choisis quelque mont dont la cime est hautaine,
Et, m'y traçant chemin, tout pensif, je ramène

[1] Page 435.

Et tourne en mon esprit mille et mille discours
Des succès incertains de vos vaines amours.

Telles étaient ses occupations, les jours de nonchalance et de rêverie. Mais des distractions plus actives ne tardaient pas à lui faire oublier le cours des heures. C'était la chasse au chien courant ou au chien d'arrêt, à l'autour et à l'appeau; puis la pêche au filet, à la ligne, au flambeau; venaient ensuite la coupe des foins, la vendange, les fêtes de village. Mais les danses et les cris le fatiguent :

Aussi le plus souvent tout seul je me retire
Au milieu d'un taillis, où je me mets à lire;
Mais je n'ai commencé, qu'un sommeil gracieux
Me clôt, sans y penser, la paupière et les yeux.

O champs plaisants et doux ! ô vie heureuse et sainte !
Où, francs de tout souci, nous n'avons point de crainte
D'être accablés en bas, quand, plus ambitieux
Et d'honneurs et de biens, nous voisinons les cieux.

Le poëte ne décrivait pas la nature d'après les anciens ou d'après des ouï-dire, comme on faisait sous Louis XIV. Rien d'étonnant donc s'il trouve çà et là des images pleines de fraîcheur, s'il esquisse çà et là des tableaux pleins de vérité. Mais n'exagérons point et ne donnons pas lieu de croire que les scènes, les métaphores pastorales, abondent dans ses vers. Non, sa perpétuelle fréquentation du monde, sa résidence à la cour, produisaient déjà en partie l'effet que l'abus de la société, le séjour des palais royaux, devaient produire plus énergiquement par la suite : l'homme lui masquait un peu la nature, avant de la cacher tout à fait.

Desportes n'a point écrit d'ouvrage en prose, et n'offre au lecteur qu'un bagage de poëte. Quelques prières seulement, jointes à ses *Œuvres chrétiennes*, nous montrent comment il s'exprimait, quand il n'astreignait point son langage aux formes rhythmiques. Son style mélodieux, abondant et imagé ne perd point alors à être mis en comparaison avec ses odes et sonnets. Comme nous n'avons point cru devoir réimprimer ces pieuses effusions de cœur, nous allons en citer plusieurs passages étendus[1]. Voici d'abord les fragments d'une oraison adressée au Christ, ou, pour mieux dire, à la Trinité :

[1] Thibaut Desportes les publia pour la première fois en 1621, à Rouen, sous ce titre : *Prières et Méditations chrestiennes*, par Philippe Desportes, abbé de Thyron. Les *Poésies chrestiennes* s'y trouvent jointes.

« Seigneur Dieu, qui par ta puissance infinie as créé toutes choses, par ta sapience les conduis, par ta bonté les conserves et par ta miséricorde les réformes, soutenant ce qui chancelle, relevant ce qui est chû et ressuscitant ce qui est mort, je t'adore, ô Dieu tout-puissant, père des grâces et des miséricordes, et te supplie que tu daignes tourner les yeux vers moi, misérable pécheur, j'entends ces yeux aimables et propices, par lesquels tu rasserenes tout ce qui est aux cieux et sur la terre, ces yeux pitoyables, desquels tu regardas le souverain pasteur de ton Église après qu'il t'eut renié, et soudain il se repentit, te reconnut et se reconnut. Tourne, ô Seigneur, cette veuë favorable sur ta créature, et voy de quelles ténèbres elle est suivie, de quelles angoisses elle est pressée, de quelles blessures elle est couverte et de quels ennemis elle est saccagée. Tu n'y reconnaîtras presque rien de ton œuvre, car toutes ses parties sont si changées, que, me regardant au miroir de ta loy, je me fais horreur et me suis épouvantable à moy-même. Cette âme créée à ton image, capable de raison, compagne des anges, héritière du ciel, régénérée par le baptême et rachetée non par autre rançon que par ton propre sang et ta mort cruelle, ô vray fils de Dieu! tu la vois maintenant toute couverte de vices, dépouillée de grâces, morte en la foy, vive au désespoir et défigurée de telle sorte, qu'on n'y voit rien de son premier être. O moy misérable, en quels précipices suis-je tombé! Combien de playes ai-je receuës, et quels maîtres ay-je servis, tandis que je m'oublie au pèlerinage d'Égypte et en la captivité de Babylone, et durant que je secoue le gracieux joug de ta servitude, ou, pour mieux dire, de ma franchise? Car être délivré de toy, Seigneur, c'est être serf, et ta douce garde est l'unique liberté de nos âmes. J'ose donc, pauvre brebis égarée, retourner à ce pasteur bien-aimé qui, m'ayant longuement cherchée parmy les épines des vices, m'a finalement tout joyeux remportée sur ses épaules, me couvrira de la blanche toison d'innocence et me fera rentrer dans le parc de son Église, pour y vivre désormais asseurée des embûches des loups. L'enfant prodigue osa revenir à son père, après avoir dissipé ses meilleures années et toute la riche substance de son partage, parmy les débauches et les paillardises, et, retourné de loin, affamé, pauvre et nud, ne rapportant autre chose de toutes les libéralités paternelles qu'une misérable conscience, affligée de crimes, d'horreur et de honte. Tu ne l'envoyes point, ce méchant serf fugitif, en la prison ou aux fers éternels qu'il auroit mérités, mais le reçois en ta famille et l'estime plutôt digne de pitié que de peine. Quand il s'humilie

à tes genoux, tu ne le rejettes point; tu ne déshérites point l'enfant désobéissant, mais, aussitôt qu'il prononce le premier mot de sa repentance, tu luy jettes les bras au col, tu le baises, tu luy donnes une robe neuve, et, au lieu du châtiment mérité, tu prépares le banquet. »

Le lecteur a sans doute admiré, comme nous, la richesse et l'ampleur de cette élocution. Un autre fragment ne saurait lui déplaire.

A LA VIERGE.

« Tu es cette blanche toison de Gédéon, non baignée par trois fois de simple rosée, mais toute remplie des grâces et des mystères de la Trinité, par l'ouvrage de laquelle tu as incompréhensiblement conceu ton Père et ton Dieu. Tu es cette nouvelle Ève, non marâtre comme la première, qui fit mourir ses enfans avant que de les engendrer, mais mère aimable et débonnaire : non mère des mourants, comme l'autre, mais des ressuscités et des revivants, par le moyen de celui dont tu es ensemble épouse, et fille, et mère. Tu es cette valeureuse Judith, qui sauva ton peuple et la cité désespérée, coupant la tête au cruel tyran qui nous tenoit si rudement assiégés. Tu es cette agréable Esther, les délices du Roy céleste, qui tournas le jugement de notre mort et les couteaux qui nous menaçaient sur celuy même qui les avoit préparés. »

Certes, l'homme qui priait dans ce langage magnifique aurait pu traiter en prose les matières les plus graves et les plus délicates. Une dernière citation finira de le prouver.

AUX SAINTS.

« Fleurs du ciel, ames bienheureuses, qui par tant de travaux et de peines, êtes venues au repos céleste, où sont maintenant vos larmes, vos veilles et vos abstinences? Et que sont devenus tant de gênes et de supplices, de gibets, de fers et de flammes, qui vous ont travaillées sur la terre? Tout s'est évanouy comme un songe et, pour un labeur peu durable, vous êtes couronnées d'une gloire et d'une félicité perpétuelles. O vous donc, laborieux athlètes de Jésus-Christ, puisque vous avez heureusement achevé votre combat, favorisez ceux qui sont encore sur l'arène; et du port où vous êtes surgis, jetez l'œil sur nous

misérables, errant par les mers de ce monde, à l'abandon des vents et des flots, entre un million de périls et d'écueils. Vous sçavez quelles fortunes s'y courent, combien de monstres y sont en quête et le peu de voyageurs qui se garantissent du naufrage. Regardez, ô divines étoiles, que, pour toutes ces tempêtes, nous n'avons jamais abandonné la nacelle de l'Église, et que c'est la seule croix de Jésus-Christ qui nous sert de timon et de gouvernail. Il est vray que nous naviguons lâchement, et semble même que nous fuyons le rivage. Aidez-nous donc, lumières célestes, et nous inspirez une nouvelle force, à ce que, par votre secours, nous puissions aborder au port. »

Admirable privilége du talent! Un homme passe sa vie au milieu d'une cour impudique; lui-même prend une part active à la débauche, et sa voix langoureuse ne chante que des amours effrontés. On croirait que de son âme, habituée aux molles délices, ne peuvent sortir d'autres accents. Mais un jour la douleur le fait rentrer en lui-même, le repentir le touche, et voilà que de nobles paroles s'échappent de ses lèvres, que le cantique du regret et de l'espérance monte sans effort vers le ciel. La profane guitare, qui ne modulait que de voluptueux arpéges, trouve subitement d'autres mélodies : ses cordes frémissent d'une sainte et majestueuse émotion. Les hommes vulgaires n'ont jamais de ces retours; ils demeurent noyés dans leur bassesse.

Ces prières sont les seuls morceaux de prose connus qui nous restent de Desportes. Mais nul doute que nos archives renferment plusieurs lettres et mémoires de sa main : un diplomate initié à tant de mystères, à tant de projets et d'intrigues cruelles, doit avoir laissé des traces de son activité politique. Le cardinal Du Perron, au surplus, estimait beaucoup la prose de l'abbé commendataire et l'égalait aux meilleurs morceaux écrits par Ronsard en style libre[1]. Un de ses amis, Pelletier, lui donnait même la préférence. Tous deux trouvaient d'ailleurs qu'il chantait mieux l'amour.

[1] *Perroniana*, page 285. Ce même recueil nous apprend que le cardinal avait *baillé* tous ses livres à Desportes et qu'il les regrettait souvent. Un jour, dans l'abbaye de Josaphat, Du Perron, qui était fort alerte, *sauta vingt-deux semelles avec des mules et des escarpins*. Nous notons ce détail en passant, pour montrer que l'on menait joyeuse vie chez Desportes.

X

On s'est demandé pourquoi cette brillante école de Ronsard, où abondaient le talent et la verve, et que le succès échauffa tout d'abord de ses rayons propices, n'atteignit pas une pleine maturité, mais s'arrêta dans sa croissance et tomba prématurément. Notre littérature semblait pouvoir prendre dès lors la forme et la saveur des grandes époques. D'où vient que l'effet contraire a eu lieu? D'où vient que la Pléiade s'est égarée dès le premier jour dans l'affectation, qu'elle est morte avant terme? Les causes de sa chute rapide sont bien évidentes, et on aurait pu facilement les découvrir. Cette fière et savante école a péri parce qu'elle négligeait le fond pour la forme, parce qu'elle manquait d'idées originales, qu'elle n'avait nulle indépendance d'esprit ou de conduite, parce qu'elle tournait le dos à l'avenir.

Essentiellement catholique, hostile par conséquent au libre examen, elle approuvait toutes les persécutions religieuses, toutes les violences réactionnaires, sans excepter la Saint-Barthélemy. Elle poussa même la servilité jusqu'au crime. Baïf outrageait dans ses vers l'amiral de Coligny assassiné[1]. Ronsard a vingt fois célébré les victoires remportées sur les protestants, les rigueurs déployées contre eux. Jarnac et Montcontour inspiraient à la Pléiade un enthousiasme pindarique. Dans cette bande de lansquenets littéraires, manœuvrant autour des princes, eut le malheur de se glisser, de se fourvoyer un incrédule, un des hommes toujours rares, qui considèrent les choses en elles-mêmes, sans se préoccuper des opinions, des erreurs traditionnelles. La personnalité divine lui paraissait probablement douteuse ou chimérique : les poëtes courtisans le prirent pour un athée. Ronsard tonna aussitôt contre lui dans une pièce qui commence par cet hexamètre :

O ciel! ô terre! ô mer! ô Dieu, père commun! etc.

Turnèbe et Sainte-Marthe lancèrent à leur tour l'anathème en prose et en vers sur l'infortuné penseur : Rapin les seconda. Bref, toute l'école l'assaillit, le dénonça même à la justice et ne

[1] Voyez un sonnet dans ses œuvres complètes, 1572-1574.

prit point de repos qu'il n'eût été frappé d'une sentence capitale. Le malheureux fut pendu, puis brûlé publiquement en place de Grève. Les rimeurs fanatiques célébrèrent sans doute comme un exploit leur action vile et cruelle. Le poëte Rapin s'en fit honneur à son lit de mort[1].

Fermant ainsi les yeux pour ne pas voir, l'école stationnaire se plongea dans une nuit factice. Les horizons nouveaux que découvrait l'humanité, les lueurs mystérieuses dont les éclairait l'avenir, comme par une sorte de réfraction, n'existaient pas pour elle. D'où lui seraient venues les solides pensées, les grandes inspirations? Sur quelle base aurait-elle pu construire une œuvre durable, un de ces monuments qui bravent les tempêtes et que ne renverse point le flot des âges?

Si encore une piété vive, ardente et forte l'avait exaltée! Mais elle n'était chrétienne qu'à la superficie, elle ne priait Dieu que du bout des lèvres. Le côté noble, héroïque, ou tendre et humain du catholicisme, elle ne l'apercevait pas. Elle aimait trop Mars et Vénus, Bellone et Jupiter, Diane et Apollon; elle invoquait trop l'Amour, Cypris et les Muses, pour bien comprendre l'Évangile, pour frissonner d'une poétique émotion dans les ténèbres des églises. Catholique en apparence, elle était païenne au fond du cœur. Une double tranchée lui coupait la route de l'avenir, l'exilait du pays de la jeunesse et de l'espérance, où fleurissent les idées neuves, où croissent les productions immortelles. Si le dogme ultramontain l'enchaînait au moyen âge, son idolâtrie mythologique la liait d'une seconde chaîne, qui la rivait à une époque antérieure, qui finissait de la rendre immobile. Ces prisonniers des vieux systèmes ne pouvaient conduire les peuples, marcher en tête de la civilisation.

Leur docilité politique, l'aide qu'ils prêtaient aux rois dans leurs amours, les perpétuelles flatteries, les humbles manières et la souplesse infatigable, sans lesquelles on ne réussit point auprès des grands, ne devaient pas plus élargir leurs idées qu'ennoblir leur caractère. L'intelligence baisse à mesure que la fierté diminue. Ni la raison ni le talent ne sont faits pour obéir : l'indépendance les fortifie comme un air pur et embaumé; la servitude les dégrade, les énerve, leur communique les teintes pâles de la faiblesse et de la maladie.

Les mœurs de la cour n'étaient pas plus favorables à la litté-

[1] *Doctrine curieuse des Beaux-Esprits de ce temps*, par le P. Garasse (pages 124 et suiv.). M. Sainte-Beuve a rapporté ce fait odieux; mais sans en tirer les conclusions qu'il suggère naturellement.

rature nouvelle. Les grandes passions élèvent, inspirent le talent, lui ouvrent les portes d'un jardin enchanté où ne pénètre pas la multitude, dont n'approchent jamais les affections tièdes et vulgaires. Il s'en faut que le libertinage produise d'aussi heureuses conséquences; tout au plus fait-il décrire des scènes voluptueuses, rimer des chansons piquantes. C'est ce qu'on trouve dans les écrits de la Pléiade. L'amour vrai, l'amour enthousiaste, lui demeura inconnu; aussi la voix de ses poëtes prenait-elle de fausses intonations, aussi leur visage grimaçait-il, dès que la fantaisie leur venait de chanter, de feindre un attachement idéal. Or ce caprice les tourmentait souvent. De là les protestations guindées, les froides doléances, les absurdes métaphores, qui alourdissent leurs vers et attestent combien l'auteur souffrait peu, combien son cœur battait mollement.

Cette liberté dont ils étaient dépourvus à tant d'égards, dont ils ne comprenaient pas la valeur, la possédaient-ils au moins dans le domaine littéraire? Y faisaient-ils preuve d'indépendance et d'originalité? Esclaves dans le fond, se préservaient-ils de la servitude dans la forme? Là aussi une malheureuse tendance les précipitait au-devant des fers. Une double imitation ajoutait sa contrainte à celles qui les retenaient déjà. D'une part, ils s'étaient inféodés aux littérateurs de la Grèce et de Rome; de l'autre, ils se déclaraient les hommes liges des Italiens. Leur soumission ne diminua pour les premiers qu'en augmentant pour les seconds. Changer de maîtres ne leur répugnait point, mais l'idée non plus que le désir ne leur venait de s'affranchir complétement; il leur fallait toujours une livrée.

Ne plongeant pas ses racines dans le terrain solide et profond du caractère national, des grands intérêts contemporains, des questions vitales où se préparait sourdement l'avenir, l'école poétique du seizième siècle ne pouvait rien fonder de grand et de durable. Posée sur la France comme un gui sur un chêne, elle en fut aisément séparée, elle se flétrit sans retour et devint la proie d'un complet oubli. Tous les efforts imaginables ne sont point parvenus à la réhabiliter. Elle est curieuse, elle intéresse les savants, les littérateurs, il faut la connaître; mais elle n'a aucun charme pour la nation, elle ne touche aucune fibre populaire, ne rappelle aucun souvenir important ou glorieux.

Les seuls écrivains de cette époque, dont le temps n'a pas détruit le prestige, sont ceux qui ont joint au mérite de la forme le souci et l'intelligence des problèmes fondamentaux que débattait l'humanité contemporaine, ou qui se sont attachés à peindre les mœurs du siècle dans des contes, des anecdotes et

des satires. La puissance de la raison abritait les premiers contre le mauvais goût, l'afféterie, les recherches de style, les extravagantes similitudes et l'archaïsme des poëtes courtisans; la justesse et la finesse de l'observation, le charme du récit, l'intérêt que conservent toutes les images de la société, la valeur historique de ces tableaux, ont éloigné des seconds les ténèbres menaçantes qui font trembler tous les auteurs. Montaigne, Charron, la Boëtie, Bodin, Rabelais, Régnier, Marguerite de Navarre, Brantôme, Agrippa d'Aubigné, ont survécu aux chantres laborieux des Valois. Chose étonnante! Mathurin Régnier, le disciple fervent, l'admirateur fidèle de Ronsard et de Du Bellay, n'a aucune des taches qui obscurcissent les œuvres de ses compagnons; il a su, avant Malherbe et mieux que lui, éviter le phébus, les ampoules italiennes. Le génie observateur et comique l'a préservé de la contagion méridionale.

Et cependant la Pléiade n'a pas disparu sans laisser de vestiges; ces hommes de talent ne se sont pas évanouis comme un brouillard nocturne aux premiers rayons du soleil. Ils avaient déployé leur bannière en l'honneur de la langue française; ils voulaient la faire sortir de sa naïveté enfantine, lui donner la vigueur de l'âge mûr, la placer au niveau des langues antiques et de l'italien, le seul idiome moderne dont ils connussent le mérite. Dans le programme de cette réforme entraient non-seulement les mots et la diction, mais le rhythme, les différentes combinaisons du vers. Notre poésie devait se plier à toutes les cadences métriques des anciens et du moyen âge. Ce but primitif de l'école, elle eut la gloire de l'atteindre; elle assouplit, elle enrichit notre idiome; elle lui ajusta, non sans bonheur, la versification gréco-romaine et la versification des troubadours. Le sonnet même venait de ces derniers, poëtes aventureux, dont ni les Italiens ni la Pléiade n'ont égalé la hardiesse. L'engouement pour les auteurs ultramontains, l'imitation de leurs hyperboles, jongleries et mignardises, ne partagèrent point la chute de la docte compagnie. Malherbe en fut toujours infecté : elles continuèrent à sévir après sa mort et soufflèrent leurs miasmes dans l'hôtel de Rambouillet. D'Assouci et Scarron grimaçaient sous leur influence. Chapelain, Ménage, Condé, la Rochefoucauld et plusieurs femmes illustres, Sévigné, la Fayette, Maintenon, prolongèrent pendant tout le règne de Louis XIV, soit les effets, soit la mode de l'admiration pour l'Italie[1]. Molière et la Fontaine lui empruntaient de nombreux

[1] *De l'Influence de l'Italie sur les Lettres françaises*, par Rathery, 1853.

motifs, mais ne se laissaient pas atteindre par son mauvais goût. Quant à l'idolâtrie gréco-romaine, à la fièvre mythologique de la Pléiade, la nation n'en guérit pas comme de l'autre mal. Le dix-septième siècle la changea en affection chronique. Elle empira pendant le siècle suivant, continua sous Bonaparte et ne cessa qu'au retour des Bourbons.

Quelques mots peuvent résumer l'action littéraire de cette école. Sans indépendance d'esprits, sans liberté politique, sans élévation morale, dénuée d'enthousiasme religieux, inféodée à la cour, ne témoignant aucune sympathie pour les intérêts populaires, esclave dans la forme aussi bien que dans l'idée, ses vrais services sont les progrès qu'elle a fait accomplir à la langue et à la versification; le style devint plus riche, la phrase plus abondante, la période plus nombreuse, le mètre plus varié. Elle aimait, en outre, la nature et l'a mieux peinte que ses héritiers pendant cinq ou six générations Mais, ne tenant au seizième siècle que par le côté laborieux, savant, rétrospectif et universitaire, elle manquait de base dans le présent, de relation avec l'avenir. Aussi n'a-t-elle pu résister même aux premières atteintes de l'âge et de la mauvaise fortune. Dès que son astre pâlit, dès que l'atmosphère se troubla autour d'elle, cette école brillante, mais peu solide, tomba comme un édifice mal construit. L'abandon a suivi sa chute, le silence s'est fait dans ses décombres. Des mains maladroites essayèrent en vain de la restaurer. Les plantes de la solitude ont continué à l'envahir. Mais, sans lui prêter une fausse grandeur, sans vouloir lui rendre un éclat détruit pour toujours, on peut dire que ses ruines sont intéressantes à contempler. On y trouve çà et là une belle colonne, de délicates arabesques, d'élégantes moulures, un bas-relief même ou une statue endommagée par le temps, qui prouvent que des artistes supérieurs en avaient dressé les murailles et sculpté les pierres.

ALFRED MICHIELS.

AD

HENRICUM POLONIÆ REGEM

IN POEMA PORTÆI

G. VALENS GUELLIUS[1]

Ista tibi genioque tuo monumenta reponit
Regna Dei pharetram volucris modulatus et arcum
PORTÆUS, *primæ attollens hinc omnia famæ,*
Et Phœbo et mentem juvenilem afflatus amore,
Ut tantis, HENRICE, *tuis proluderet actis,*
Ante tubam et gracili horrentem molliret avena,
Arma virumque; Maro sic post Amaryllida dixit,
Nec Veneri dominæ, Mars tantum invidit honorem,
In capta hæserunt sic Teucrum fata puella,
Principium et lento dedit illa moramque duello,
Scilicet ille tuus vates nova regna petentem
Te sectans, tardi et felicia plaustra Bootæ
Te domino, et nostro longum fruitura dolore,
Hæc eadem laribus patriis anathemata liquit
Pignora grata sui, tu sceptra oblata capessis,
Deserta externas patria et moliris habenas,
Hic desiderium, hic lacrimas, hic mentibus æquis
Indigenum mixtim confundens gaudia luctu.
Moscouon adventu ergo tuo jam contrahit horror,

[1] Germain Vaillant de la Guesle, membre peu connu d'une famille de robe qui joua au seizième siècle un rôle assez important. Jean de la Guesle était sous Henri III, président à mortier au parlement de Paris; son fils Jacques remplissait les fonctions de procureur général. Ce dernier eut le malheur d'introduire dans la chambre du roi l'assassin Jacques Clément.

Cæruleos Isterque cinus jam pandit, et ingens
Assurgit rapidis toto tibi corpore ab undis,
Populeæ vitta comptos dans frondis honores,
Stipat et Herculeæ lauro tibi texta coronæ.
Vertice te arrecto venientem prospicit arctos,
Semper et ut videat, semper fugit æquore tingi,
Audiit hanc famamque tuam, comitisque poetæ
Elysium vaga per magnum Nasonis ut umbra,
Sarmaticum exilium dixit solata Corinnæ
Delitias, lingua HENRICI *favitque trophæis.*

IN HENRICI

REGIS POLONIÆ INVICTISSIMI

ET PORTÆI EJUS POETÆ ELEGANTISSIMI

E GALLIA DIGRESSUM

JO. AURATUS[1] POETA REGIUS

Gallia quem genuit, quem omni perfecit alumnum
Virtute HENRICUM : *cujus nutricia quondam*
Præmia magna quidem cepit, majora sed olim
Sperabat : regni sceptra ad moderanda Poloni

[1] Jean Dorat ou Daurat, poëte et savant, né dans le Limousin, d'une famille ancienne. Il s'appelait en réalité *Dinemandy*, mais changea son nom. Après avoir terminé ses études à Limoges, il vint habiter Paris, où on lui confia l'éducation d'Antoine Baïf, et où ses vers lui firent promptement une réputation. François Ier le choisit pour instruire ses pages. Les guerres civiles le forcèrent à prendre les armes ; mais il retourna aux travaux de la paix aussitôt que les circonstances le lui permirent. Il devint le maître de Ronsard, le favori de Charles IX, et mourut le 1er novembre 1588, à plus de quatre-vingts ans.

Dimittit lacrimans, Thetis ut pia mater Achillem
Expugnanda viris quæsitum ad Pergama Graiis
Huncque secuta foret Chironis amica fidelis
Testudo aurati, seros nisi (ut illa) per annos
Ægra neget maris et terræ tolerare labores.
Non ita tu, Portæe, *senex cui cesserit ille*
Semifer, et pulsare fides et dicere versus
Jam juveni : æqualem tu pene æqualis Achillem
Prosequeris, cunctis caput objectare periclis
Intrepidus, rebus præsens et adesse gerendis
Assiduus, nova mox scribatur ut Ilias a te
In res Henrici, *quas non vetus æquet Achilles.*
Tu velut Argivæ classis comes Orpheus alter,
Bistonia fretus cithara sectaris euntem
Æsonidem : tu, dum gelidi petit ostia Ponti,
Lenibisque vias cantu, et Symplegadis iras
Mulcebis fidibus, figesque natantia saxa,
Transvolet incolumis dum classis Jasona portans.

JANI ANTONII BAIFII[1]

IN

PHILIPPI PORTII CARMINA

Qui properat, charo patriam pro Principe linquens,
Inter Sauromatas omnia dura pati,
Portius, *hos tibi dat primos, o Francia, flores*
Quos juvenis campis legit in Aoniis.

[1] Antoine de Baïf, né en 1532, à Venise, où son père remplissait le fonctions d'ambassadeur. On l'envoya étudier à Paris sous les meilleurs maîtres. Il eut, en même temps que Ronsard, Dorat pour professeur, et les deux élèves se lièrent d'amitié. Malgré la protection de Charles IX, il resta pauvre toute sa vie, et mourut en 1589.

Accipite hos desiderio commune levamen,
Tuque tui civis, tuque tuæ patriæ.
Dumque tuis absens gratus celebrabere, Porti,
Gallia carminibus gaudeat aucta novis.

IN EJUSDEM POEMA

Si tantum antiquis Coüs laudatur Apelles,
Idaliæ incæptam matris ob effigiem :
Quantos ingenio super æthera notus honores
Ævo Portæus *posteriore feret?*
Hic cui perfecta quacumque ex parte tabella
Tam docta Idalius pingitur arte puer.
Pinguntur Puero, Matrique innata venustas,
Risus, deliciæ gratia, blanda, jocus :
Cumque arcu quas felle linit, quas melle sagittas;
Ira, venena, dolus, vincula, flamma, faces:
Viderit ut quisquis Portæi *carmen, Amoris*
Et vultum, et mores ipse videre putet.
Nec tamquam vidisse satis, simul ipsa profundo
Numina cum flammis pectore fixa gerat.

J. GROJANUS[1].

[1] Personnage sur lequel on trouve à peine quelques mots dans l'*Histoire universelle* de Jacques de Thou.

ÉLÉGIE

SUR LES

ŒUVRES DE MONSIEUR DESPORTES

Je n'aime plus les vers, et toute ma colere
Est de voir tant d'esprits, qui se meslent d'en faire,
Nous broüiller des papiers que pour livres on vent,
Et ce sont toutesfois des caprices de vent :
Ces causeurs, despourveus de forces naturelles,
D'un plumage emprunté se façonnent des ailes,
Et comme oiseaux blessez ils s'élevent en haut,
Et puis tout à la fois la force leur defaut.
Il ne peut qu'une mere, en enfans trop feconde,
N'en mette de boiteux ou de bossus au monde:
Entre tant de rymeurs, que la langue a tous faits,
On ne doit s'esbahir s'il en est d'imparfaits;
Par le trop d'ornement sa gloire est oppressée,
Comme par trop d'espis la moisson est versée.
Les Muses ont perdu toute leur chasteté,
Et comme on voit en tout nostre siecle effronté,
A ceste heure chacun met la main sous leur robe,
Entre dedans leur temple et leurs secrets desrobe.
En ces âges naissans pleins de rusticité,
Où les premiers mortels en leur simplicité
Veirent d'un cœur contant, ainsi que de fontaines,
Decouler le nectar des montagnes hautaines,
Et, sans chaud et sans froid, un aimable printans
Joindre la fleur, la fueille et le fruit en tout tans;
Lors que sans nul travail, aux hommes inutile,
La terre aux plus oysifs se montroit plus fertile;
Ceux qui du mont Parnasse au ciel pouvoient monter,
Du peuple étoient tenus enfans de Jupiter,

Comme ès oracles saints croyant à leurs paroles,
Leurs images estoient des autres les idoles ;
On voyoit en leur nom des temples élevez,
Et pour garder leurs corps on tenoit reservez
Des tombeaux enrichis de pilliers et d'arcades,
Qui soustenoient les lys et les roses muscades,
Tandis que leurs esprits alloient en d'autres lieux,
Où des astres plus nets esclairoient [1] à leurs yeux.
Depuis que de ce Dieu la nourrice secrette
L'eut tiré doucement de son antre de Crete,
Et qu'il nous eut donné par des mois si divers,
Apres de doux printans, de si facheux hyvers;
Que l'on n'eust desormais plus de fruit sans semence,
Et qu'il fallut des loix pour garder l'innocence,
Tous ces premiers honneurs, que l'on avoit rendus
A cet art tout divin, furent presque perdus;
Les Roys pourtant encor y mettoient leur estude.
Mais, depuis qu'une langue est hors de servitude,
Et qu'il est tant de mots que chacun peut parler,
Ce grand nombre de vers, qui sont bons à brûler,
Des sçavans et des grands les esprits importune
Et leur fait mespriser ceste gloire commune;
Pour dédaigner l'objet qui nous est le plus cher,
C'est assez quand beaucoup en osent approcher.
Comme une fleur secrette, une odorante rose,
Qui seule seurement sur l'espine repose,
Dans un jardin bien clos, ou dans quelque verger,
Qui n'est veu des troupeaux ni cognu du berger;
Le soleil en fait cas et, rayonnant sur elle,
Accroist de ses presens sa beauté naturelle;
L'aube, sur l'orient déployant ses habis,
Sur elle de son sein fait tomber des rubis;
Ceste fleur en passant est de tous desirée,
La fille en veut parer sa perruque [2] dorée;
Le rosier, la cachant, montre de ne faillir
A repousser la main qui la viendra cueillir.
Mais, si par les troupeaux sa couleur est fanée,
Et par l'œil des bergers sa beauté profanée,
Ses feuilles sans odeur tombent sous l'eglantier,
Et perd en un instant son ornement entier.
Ces pudiques beautez, à la fin trop fachées
De voir de gens de peu leurs faveurs recherchées,
Leurs saints ruisseaux troublez, et par impunité

[1] Rayonnaient.
[2] Chevelure.

Tout le monde attenter à leur virginité,
Laissent le temple ouvert, et toutes en colere,
En retournant s'asseoir aux costez de leur pere,
Abandonnent leur art sans honneur et sans pris,
Profané par la voix de tant de bas espris.
Ainsi par les saisons tout fleurit et s'efface,
Les choses pour un temps l'une à l'autre font place,
Et toutes à la fin cedent au changement,
Quand il n'est plus de lieu pour leur accroissement.
Lorsque du plus haut ciel les Muses descendues
N'avoient qu'en peu d'esprits leurs flammes espandues,
De leurs chastes amours les premiers inspirez
Ouvrirent des tresors de la France admirez;
Mais, rien n'estant jamais parfait de sa naissance,
Ils ne peurent trouver, parmy tant d'ignorance,
Ce qu'avecque plus d'art les autres ont cherché,
Voyant par les premiers le chemin defriché.
Quand de si peu de mots la France avoit l'usage,
C'estoit estre sçavant que d'avoir du langage;
Rien ne se peut former et pollir à la fois,
Et faut beaucoup de mots pour en faire le chois.
Ces esprits emportoient la gloire toute entiere,
Si tousjours la façon eust suivi la matiere;
Mais souvent à leurs vers defailloit la beauté,
Comme aux corps qui n'ont rien qu'une lourde santé.
A ces vieux bastimens ils étoient comparables,
Dont le fondement ferme et les portes durables
De l'orage et des vents mesprisent les efforts,
Mais qui, sans ornement et dedans et dehors,
N'ont nul esclat riant où l'œil se puisse plaire;
L'émail des chiffres d'or dans les chambres n'esclaire [1],
Ny des marbres divers la luisante clairté,
Et n'ont rien qui ne soit pour la necessité;
Non plus que ces guerriers vestus d'armes pesantes,
Qui les pourroient avoir et bonnes et luisantes;
Mais voulant aux combats seulement s'asseurer,
Ont soin de se couvrir et non de se parer.
Les derniers, qui vouloient s'esloigner de ces vices,
Ont assis Apollon au throsne des delices,
Mais de trop de liens contraint sa majesté.
Luy qui, comme un grand Dieu, n'a rien de limité,
Qui dessus tous les arts estendant son empire,
De pompe et d'appareil par tout souloit reluire,
En cet âge dernier, chassé de sa maison,

[1] Ne brille.

Se voit dedans l'enclos d'une estroite prison,
Et reduit sous le joug de pointes figurées,
Souffre contre son gré ses bornes mesurées
Par des jeunes esprits, dont le foible cerveau
Veut produire à la cour un langage nouveau,
Qui plaist aux ignorans, et nostre langue infecte
De rymes et de mots pris en leur dialecte.
Et comme ces pourtraits de long-tans commencez
D'un pinceau delicat craintivement poussez,
Qui ne sont relevez que par la patience,
Monstrent en leur douceur plus d'art que de science
Leurs vers ont par travail plus de subtilité
Que de force requise à l'immortalité,
Semblables aux muguets plus soigneux du visage
Que des effets d'honneur qui partent du courage.
Car, comme ces beaux fils, remplis de vanité,
Recherchent le parfum premier que la santé,
Ces ignorans, fardez de paroles déjointes,
Premier que leur sujet vont rechercher les pointes;
Si bien que les premiers sont trop pres du berceau,
Les derniers en naissant ont trouvé leur tombeau.
Desportes, tout remply de lumiere et de gloire,
Qui de l'éternité limite sa memoire,
Ny trop pres de la fin ny du commencement,
Seul quand et la fureur a eu le jugement.
Car, pour estre tousjours à lui-mesme semblable,
Il empesche qu'aucun ne luy soit comparable,
Et sans monter trop haut ny trop bas devaler,
Fait qu'estant tout égal on ne peut l'égaller.
L'Amour n'auroit sans luy ny flamme ny cordage;
Et comme cet Amour débroüilla le nuage
De la masse confuse où tout le monde estoit,
Lors que chasque element sans ordre combatoit,
De tant d'esprits confus cet esprit nous dégage,
Et la France luy doit la reigle du langage.
On devient tout sçavant, quand on sçait l'admirer.
Et cet œuvre si net ne se peut comparer
Qu'à ce chemin de laict que marqua dans la nüe
Ceste belle Junon, quand, dormant toute nüe,
Et sur un lict d'œillets ses nymphes attendant,
Hercule à ses tetins elle trouva pendant,
Et veit à son réveil une sente blanchie,
Des perles de son laict à jamais enrichie,
Et des lys argentez, que la terre conçeut
De la blanche liqueur, qu'apres elle reçeut.
Esprit, qui des plus grans les loüanges surpasses,

Dormant dedans le sein des Muses et des Graces.
Tu nous fis un chemin net et delicieux,
Qui peut, en le suivant, nous mettre dans les cieux.
Ces paroles d'amour qu'Amour t'a revelées,
Plus pures que les lis qui croissent ès vallées,
Sont lis pris sur un mont où personne n'atteint,
Qui ne perdront jamais la couleur de leur teint;
Car aux jardins du ciel ils ont eu leur naissance,
Et plantez en la terre, à l'honneur de la France,
D'une immortelle main, la mere des Amours
Les va d'une eau de Meurthe arrouser tous les jours.
Escrire encore apres ces paroles divines,
C'est bien aupres des lys approcher les espines;
Si ce qu'on peut de mieux, c'est de les imiter,
Puis qu'il est impossible, il ne faut plus chanter.
Rare exemple d'amour et des ames fidelles,
Qui mets dans nos esprits des creances nouvelles
De ton sexe, tenu plein d'infidellité,
Belle Anne, qui fais honte à la pudicité
D'une qui, la perdant [1], la rendit eternelle,
Et fit quitter aux Roys leur terre paternelle;
Qui portes sur le front un printans de beautez,
Ouvrant devant nos yeux des fleurs de tous costez;
Je ne laisseray pas, belle et chaste maistresse,
Avant que de mourir d'acquiter ma promesse,
Sans espoir du renom des autres attendu.
Et tandis que je vay chercher ce qui t'est deu,
Comme un, qui de l'Amour comme moy tributaire,
Se rencontre en resvant sur une eau solitaire,
Et parmy tous les lieux d'un desert écarté,
Songeant tousjours aux yeux, roys de sa liberté,
Voit dedans le crystal de ceste onde de verre
Les monts, les prez, les bois, comme il fait sur la terre;
Dans ce livre, tout plein de nos affections,
Contemple mon tourment et tes perfections.

DES YVETEAUX [2].

[1] Perdant la honte.

[2] Nicolas Vauquelin, seigneur des Yveteaux, fils du célèbre Vauquelin de la Fresnaie, vint au monde en 1559, et mourut à quatre-vingt-dix ans. Il éleva le duc de Vendôme, fils de Henri IV et de Gabrielle d'Estrées; plus tard, il devint précepteur de Louis XIII; mais ses mœurs licencieuses le firent renvoyer de la cour. Il mena dès lors la vie la plus étrange, dans une belle maison du faubourg Saint-Germain, et passa trente-cinq ans avec une joueuse de harpe qu'il avait trouvée évanouie à sa porte. Il a écrit des stances, sonnets, et autres poésies fugitives.

SONNET

Place, place à ces vers, ces courriers de la gloire
Du plus beau, du plus clair de tous ces grands espris,
Qui sont de Calliope heureusement appris,
Pour sacrer ses honneurs au temple de memoire.
C'est luy qui, jeune d'ans, remporta la victoire
De tous ceux dont la France adore les escrits,
Et qui, si jeune d'ans, a cet œuvre entrepris,
Que, quand l'esprit y pense, il a peine à le croire.
Ouvrage inimitable, eternel, glorieux,
Qui, dédaignant la terre, est volé dans les cieux,
Pour, avec le soleil, combatre de lumiere.
Mais qui voudroit chanter combien il est parfait,
Le tans et le loisir faudroient à la matiere :
C'est assez le vanter que Desportes l'ait fait.

Fr. Chovayne [1].

A MONSIEUR DESPORTES

Toy qui, pour t'affranchir de l'ombre du tombeau,
Suivis les pas d'Amour, guidé de son flambeau,
Donnant jour à tes jours et lustre à ta memoire,
Encor d'un roide vol n'irois-tu dans les cieux,
Si la Muse, asseurant ton audace et tes yeux,
N'attachoit à ton dos les ailes de la gloire.
Amour, en t'esclairant, les tenebres chassa,
Et la Muse ton ame à l'Olympe addressa ;

[1] Poëte de circonstance sur lequel on ne trouve aucun renseignement.

La gloire te feit voir les choses inconnuës,
Le flambeau de l'Amour fut suivy de ton los,
Et ton esprit poussa tant de beaux vers esclos,
Que leurs ailes ont pu s'avoisiner des nuës.
La nuict chasse le jour, le jour chasse la nuict;
Par contraires effets toute chose se suit;
Mille morts en amour te donnent mille vies,
Et la mort, pour tribut du labeur de nos ans,
Fait mourir par tes vers tous les vers de ce tans,
Et le tans sur tes vers fait naistre mille envies.

BIARD [1].

SUR

LES AMOURS DE PH. DESPORTES

SONNET

Qu'eusses-tu fait, Amour? ta flamme estoit esteinte,
Ton arc, vaincu du tans, s'en alloit tout usé,
Et ton doré carquois, de fleches espuisé,
Nous faisoit desormais moins de mal que de crainte.
Si l'on monstroit d'aimer, ce n'estoit que par feinte,
Pour tromper seulement quelque esprit peu rusé;
Car tu n'avois un trait qui ne fut tout brisé,
Ny cordage qui put rendre une ame contrainte.
Par ces vers seulement tu as repris naissance;
Ils t'ont armé de traits, d'attraits et de puissance,
Et te font derechef triompher des vainqueurs.
Et d'autant plus, Amour, surpassent-ils ta gloire,
Que tu n'acquiers sans eux une seule victoire,
Et qu'ils peuvent sans toy captiver mille cœurs.

M. D. L.

ET FLORIDA PUNGUNT.

[1] Poëte de circonstance.

LE CONTENU DE CE VOLUME

DIANE

PREMIERES AMOURS DE PH. DESPORTES

LIVRE PREMIER

I

Je vous offre ces vers qu'Amour m'a fait escrire,
De vos yeux, ses flambeaux, ardemment agité,
Non pour sacrer ma peine à l'immortalité;
Car à si haut loyer ma jeunesse n'aspire.
C'est le but de mes vœux, que je vous fasse lire
Le variable estat de ma captivité,
Celebrant vos honneurs si je suis bien traité,
Accusant vos rigueurs si je sens du martire.
Je n'agrandiray point, riche d'inventions,
Vos beautez, vos dédains, ma foy, mes passions :
Il suffira qu'au vray mon crayon se rapporte.
Et puis je n'escry pas pour gloire en acquérir,
Ains plutôt je m'écrie au mal qui me transporte.
Ainsi qu'un patient qui languit sans mourir.

II

Le penser qui m'enchante et qui, le plus souvent,
Selon ses mouvemens m'attire ou me repousse,
Me ravissant au monde, un jour, d'une secousse
Jusqu'au troisieme ciel m'alloit haut élevant ;
Et comme je tâchoy de voller plus avant,
Amour, qui m'apperçoit, contre moy se courrouce,
Et choisit de vos yeux la flamme heureuse et douce,
Pour m'empescher l'entrée et se mettre au devant.
Je ne pus passer outre, étonné de la flamme,
Qui de ses chauds rayons brûla toute mon ame,
Qui m'esblouyt la vüe et me fit trébucher.
Mais, bien que de vos yeux ce malheur me procede,
Tousjours je les desire et m'en veux approcher,
En la cause du mal recherchant le remede.

III

Je me laisse brûler d'une flamme couverte,
Sans pleurer, sans gemir, sans en faire semblant ;
Quand je suis tout en feu, je feins d'estre tremblant,
Et, de peur du peril, je consens à ma perte.
Ma bouche, incessamment aux cris d'amour ouverte,
N'ose plaindre le mal qui mes sens va troublant,
Bien que ma passion, sans cesse redoublant,
Passe toute douleur qu'autresfois j'ay soufferte.
Amans, qui vous plaignez de votre ardent vouloir,
D'aimer en lieu trop haut, de n'oser vous douloir,
N'egalez vostre cendre à ma flamme incognue.
Car je suis tant, par force, ennemy de mon bien,
Que je cache ma peine à celle qui me tue,
Et, quand elle me plaint, je dy que ce n'est rien.

IV

Le jour que je fus né, l'impitoyable archer,
Amour, à qui le ciel rend humble obeissance,
Se trouva sur le point de ma triste naissance,
Tenant son arc bandé tout prest à décocher.
Aussi-tost qu'il me vit, il se mit à lâcher
Un trait envenimé de toute sa puissance,
Et m'atteignit au cœur de telle violance,
Qu'il eust pu de ce coup percer tout un rocher.

M'ayant ainsi blessé, tout joyeux, il s'adresse
A la crainte, aux regrets, au dueil, à la tristesse,
Qui m'assisterent tous à ce malheureux point.
« Voilà, dit-il, pour vous ; je vous le recommande ;
Suivez-le tout par tout, ne l'abandonnez point,
Et faites que tousjours il soit de vostre bande. »

V

Voicy du gay printans l'heureux advenement,
Qui fait que l'hyver morne à regret se retire :
Déjà la petite herbe, au gré du doux zéphyre,
Navré de son amour, branle tout doucement.
Les forests ont repris leur vert accoustrement,
Le ciel rit, l'air est chaud, le vent mollet soupire;
Le rossignol se plaint, et des accords qu'il tire,
Fait pâmer les esprits d'un doux ravissement.
Le dieu Mars et l'Amour sont parmi la campagne;
L'un au sang des humains, l'autre en leurs pleurs se bagne;
L'un tient le coutelas, l'autre porte les dars.
Suive Mars qui voudra, mourant entre les armes!
Je veux suivre l'Amour, et seront mes allarmes,
Les courroux, les soupirs, les pleurs et les regars.

VI

O grand démon volant, arreste la meurtriere
Qui fuit devant mes pas, car pour moy je ne puis ;
Ma course est trop tardive, et plus je la poursuis,
Et plus elle s'avançe, en me laissant derriere.
Ou fay que son vouloir s'accorde à ma priere,
Ou ne me laisse plus en l'estat que je suis ;
Rends moy comme j'estois, sans dame et sans ennuis,
Et delivre ma vie, en ses yeux prisonniere.
Si tu es juste, Amour, tu me dois délier,
Ou par un doux effort ceste dure plier ;
Mais, las ! que mon attente est folle et miserable!
J'importune un tyran, qui de nos maux se plaist,
Qui s'abreuve de pleurs, qui d'ennuis se repaist,
Et plus il est prié, moins il est pitoyable.

VII

O lict ! s'il est ainsi que tu sois inventé
Pour prendre un doux repos, quand la nuict est venue,
D'où vient que dedans toy ma douleur continue,

Et que je sens par toy mon tourment augmenté?
Je ne fay que tourner d'un et d'autre costé,
Je choisi tous tes coings, je cherche et me remüe;
Et mon cœur qui ressemble à la marine [1] esmüe,
D'ennuis et de pensers est tousjours agité.
J'assemble bien souvent mes paupieres lassées,
J'invoque le sommeil pour guarir mes pensées,
Mais il fuit de mes yeux, et n'y veut demeurer.
D'un seul bien, ô mon lict! mes langueurs tu consoles,
Je m'ouvre tout à toy, faits, pensers et paroles,
Et je n'ose autre part seulement respirer [2].

VIII

Si la foy plus certaine en une ame non feinte,
Un desir temeraire, un doux languissement,
Une erreur volontaire, et sentir vivement,
Avec peur d'en guarir, une profonde atteinte;
Si voir une pensée au front toute dépeinte,
Une voix empeschée, un morne estonnement,
De honte ou de frayeur naissans soudainement,
Une pasle couleur, de lis et d'amour teinte;
Bref, si se mespriser pour une autre adorer,
Si verser mille pleurs, si toujours soupirer,
Faisant de sa douleur nourriture et breuvage;
Si, loin estre de flamme, et de pres tout transi,
Sont cause que je meurs par defaut de mercy,
L'offense en est sur vous, et sur moy le dommage.

IX

Dés le jour que mon ame, amoureuse insensée,
Se rendant à vos yeux, les fist Roys de mon cœur,
Il n'y a cruauté de barbare vainqueur,
Qu'amour n'ait dedans moy fierement exercée.
Las! je tire mon feu d'une roche glacée,
Qui n'a ny sentiment, ny pitié, ny rigueur:
Elle ignore sa force et ma triste langueur,
Et du mal qu'elle fait n'a soucy ny pensée.

[1] Mer.
[2] Imité d'un sonnet italien qui commence par cette strophe

Letto, se per quiete e dolce pace
Trovato fosti da l'ingegno humano
Hor perche il corpo mio ti colca in vano,
E senza requie in le tue piume giace?

Elle est toute de marbre, aucun trait ne la point,
Elle verse la flamme et ne s'échauffe point,
Et, n'ayant point d'amour, elle en peuple la terre.
O beauté, dont les traits sont si victorieux,
Apprenez par ma mort les efforts de vos yeux,
Et voyez desormais à qui vous faites guerre !

X

Je suis chargé d'un mal qui sans fin me travaille ;
Quelque part que je tourne, il me suit obstiné :
Tout conseil, tout secours sans profict m'est donné,
Car tousjours plus au vif sa rigueur me tenaille.
Le lict en mes pensers est un champ de bataille ;
Si je saute du lict, j'en suis plus mal mené ;
Si je sors, le tyran, qui me tient enchaisné,
A toutes les fureurs pour conduite me baille.
Ici l'ardant desir m'anime à bien aimer,
Plus pres le desespoir me veut faire abismer ;
Je suis en mesme tans tout de flamme et de glace.
Sans fin mesmes discours je refaits et desfaits.
O miserable esprit ! quel amour, quelle paix
D'un chaos si confus débroüillera la masse ?

XI

Du bel œil de Diane est ma flamme empruntée,
En ses nœux blonds dorez mon cœur est arresté,
Sa main victorieuse a pris ma liberté,
Et sa douce parole a mon ame enchantée.
Son œil rend la splendeur des astres surmontée,
Ses cheveux du soleil ternissent la beauté,
Sa main passe l'yvoire, et la divinité
De ses sages discours à bon droit est vantée.
Son bel œil me ravit, son poil[1] doré me tient,
La rigueur de sa main mes douleurs entretient,
Et par son doux parler je sens croistre ma flame.
Ainsi tourne ma vie, et n'ai plus de repos
Depuis l'heure qu'amour m'engrava dedans l'ame
Son œil, son poil, sa main, et ses divins propos.

XII

Vallon, ce Dieu tyran, qui me fait endurer
Tant de vivantes morts, qu'immortel je supporte,

[1] Chevelure.

Nous a tous deux rangez presque en la mesme sorte.
Et presqu'un mesme mal nous contraint soupirer.
Aimant comme tu fais, tu ne dois esperer
Qu'aucun allegement tes ennuis reconforte;
Aimant comme je fay, mon esperance est morte :
Car ce n'est aux mortels d'y penser aspirer.
Tous deux nous endurons mille et mille destresses,
Tous deux nous adorons en esprit nos maistresses,
N'osans leur découvrir nos soucys rigoureux.
Console-toy, Vallon, comme je me console;
Encor est-ce un confort à l'homme malheureux,
D'avoir un compagnon au malheur qui l'affole.

XIII

Durant les grand's chaleurs, j'ai vu cent mille fois,
Qu'en voyant un éclair flamboyer en la nue,
Soudain comme transie et morte devenue,
Tu perdois tout à coup la parole et la vois.
De pouls ny de couleur tant soit peu tu n'avois,
Et, bien que de l'effroy tu fusses revenue,
Si n'osois-tu pourtant dresser en haut la vue,
Voire un long-tans apres parler tu ne pouvois.
Donc si, quand un propos devant toy je commence,
Tu me vois en tremblant changer de contenance,
Demeurer sans esprit, pasle et tout hors de moy :
Ne t'en estonne point, belle et cruelle dame,
C'est lorsque les éclairs de tes beaux yeux je voy,
Qui m'esbloüissent tout de leur perçante flame.

XIV

Las! qui languit jamais en si cruel martire,
En si penibles nuicts, en si malheureux jours?
Qui s'égara jamais dans si confus destours?
Qui jamais recognut si rigoureux empire?
Je souffre un mal present, j'en doute [1] encor un pire,
Je voy renfort de guerre, et n'attens nul secours;
Mes maux sont grans et forts, mes biens foibles et cours,
Et plus je vay avant, plus ma douleur s'empire.
A toute heure, en tous lieux, de tout je me déplais.
La nuict est mon soleil, le discord est ma pais,
Je cours droit au naufrage et fuys ce qu'il faut suivre,
Je me fache en fachant les hommes et les dieux

[1] Crains.

Je suis las de moy-mesme et me suis odieux;
Bref, je ne puis mourir, et si je ne puis vivre.

XV

Un jour l'aveugle Amour, Diane et ma maistresse.
Ne pouvans s'accorder de leur dexterité,
S'essayerent de l'arc à un but limité,
Et mirent pour le prix leur plus belle richesse.
Amour gaigea son arc, et la chaste deesse
Qui commande aux forests, sa divine beauté;
Ma maistresse gaigea sa fiere cruauté,
Qui me fait consommer en mortelle tristesse.
Las! ma dame gaigna, remportant pour guerdon
La beauté de Diane et l'arc de Cupidon,
Et la dure impitié dont son ame est couverte.
Pour essayer ses traits, elle a percé mon cœur;
Sa beauté m'esbloüit, je meurs par sa rigueur :
Ainsi sur moy, chétif, tombe toute la perte.

XVI

Ayant (brûlé d'amour) gemi, crié, pleuré,
Sans que vostre froideur s'en peust voir attiedie,
J'invoquay tant la mort, qu'une aspre maladie
S'offre à me delivrer du martire enduré.
J'avoy l'œil et le teint cave et defiguré;
J'avoy perdu l'esprit, la parole et l'ouïe,
Et m'estimois heureux que la fin de ma vie
Donnast fin aux rigueurs d'un mal si desploré.
Mais vous, belle tyranne, aux Nerons comparable,
Feignant un œil piteux de me voir miserable,
Me rendistes l'esprit pour revivre au tourment.
Las! si quelque pitié peut en vous trouver place,
Consentez à ma mort, je la requiers pour grace :
« Le tyran est benin qui meurtrit [1] prontement. »

XVII

Je le sçay trop, qu'il ne faut que j'espere,
Brûlant pour vous, de me voir alléger;
Et toutesfois je ne veux m'estranger
De vos beaux yeux, ainçois de ma misere.
Le desespoir m'a rendu temeraire,

[1] Tue, assassine.

Je voy le gouffre et je m'y vay plonger :
« Quand on ne peut éviter un danger,
C'est le meilleur d'y courir volontaire. »
  Sentant au cœur l'amoureuse poison,
Je serois fol d'esperer guarison,
Vu de quel trait ma poitrine est attainte;
  Puis des malheurs qui sont predestinez,
Le seul remede aux cœurs determinés,
C'est de n'avoir esperance ny crainte.

XVIII

Ny les dédains de son jeune courage[1],
Moqueur d'Amour et de sa deïté ;
Ny mon desir trop hautement porté,
Ny voir ma mort escrite en son visage;
  Ny mon vaisseau prest à faire naufrage,
Le mast rompu, sans voile et sans clarté ;
Ny les soucis dont je suis agité,
Ny la fureur du feu qui me saccage ;
  Ny tant de pleurs sans profit respandus,
Ny ses propos qui me sont deffendus,
Ny de mon mal avoir la cognoissance;
  Ny la rigueur d'un triste éloignement
Me sortiront de son obeïssance :
« Douce est la mort qui vient en bien aimant[2]. »

XIX

Las ! que me sert de voir ces belles plaines
Pleines de fruits, d'arbrisseaux et de fleurs,
De voir ces prez bigarrez de couleurs,
Et l'argent vif des bruyantes fontaines ?
  C'est autant d'eau pour reverdir mes peines,
D'huile à ma braise, à mes larmes d'humeurs,
Ne voyant point celle pour qui je meurs,
Cent fois le jour, de cent morts inhumaines.
  Las ! que me sert d'estre loin de ses yeux
Pour mon salut, si je porte en tous lieux

[1] Cœur.
[2] Imité d'un sonnet italien qui débute de cette manière :

Ne di selvaggio cuor feroce sdegno,
Ne crude voglie nel mio danno accorte,
Ne il veder già le mie speranze morte,
Ne il lungo affanno lacrimoso e' ndegno, etc.

De ses regards les sagettes[1] meurtrieres?
Autre penser dans mon cœur ne se tient :
Comme celuy qui la fievre soustient,
Songe tousjours des eaux et des rivières.

XX

L'aspre fureur de mon mal vehement
Si hors de moy m'étrange et me retire,
Que je ne sçay si c'est moy qui soupire,
Ny sous quel ciel m'a jecté mon tourment.
Suis-je mort? Non; j'ay trop de sentiment,
Je suis trop vif et passible au martire.
Suis-je vivant? Las! je ne le puis dire
Loin de vos yeux par qui j'ay mouvement!
Seroit-ce un feu qui me brûle ainsi l'ame?
Ce n'est point feu : j'eusse esteint toute flame
Par le torrent que mon dueil rend si fort.
Comment, Belleau[2], faut-il que je l'appelle?
Ce n'est point feu que ma peine cruelle,
Ce n'est point vie, et si ce n'est point mort.

CHANSON

Ceux qui peignent Amour sans yeux
N'ont pas bien sa force cognue;
Il voit plus clair qu'aucun des Dieux :
Las! j'ai trop essayé sa vue!
Souvent, en pensant me sauver,
Je m'égare aux lieux solitaires;
Mais il ne faut à me trouver
Dans les plus sauvages repaires.
Quoy que je coure incessamment
Par deserts, montagnes et plaines,
Il ne m'éloigne aucunement[3],
Et me fait souffrir mille peines.
Helas! a-t-il mauvais regard?
De cent mille traits qu'il m'adresse,

[1] Flèches.
[2] Remi Belleau, poëte fameux, né à Nogent-le-Rotrou, en 1528. Le marquis d'Elbeuf, général des galères de France, l'emmena en Italie comme précepteur de son fils. Il devint une des sept étoiles de la Pléiade, et sembla marquer une préférence pour les descriptions de la nature. Il traduisit en vers les *Odes* d'Anacréon, les *Phénomènes* d'Aratus. On lui doit une des plus anciennes pièces de notre théâtre, la *Reconnaissance*. Il mourut l'année même où on l'imprima, en 1577.
[3] Il ne reste jamais en arrière, jamais loin de moi.

Il ne me frappe en nulle part
Qu'au cœur, où tousjours il me blesse.
Il a donc des yeux et voit bien,
A quelque but qu'il vueille attaindre;
Mais il est sourd et n'entend rien,
On a beau soupirer et plaindre.
S'il eust ouy tant de regrets,
De cris, de sanglots et de plaintes,
Que je lache aux lieux plus secrets,
Témoins de mes dures attaintes,
Quand il n'eust point eu d'amitié
Et qu'il eust tout brûlé de rage,
Je suis seur qu'il eust eu pitié
Et qu'il eust changé de courage.
Que me faut-il donc esperer,
Suivant ce Dieu plein de furie?
Il voit bien pour me martirer,
Et n'entend rien quand je le prie.

XXI

On ne voit rien qui soit si solitaire
Comme je suis, lors que je ne puis voir
Ces deux beaux yeux, ma gloire et mon pouvoir,
Dont l'orient mes tenebres éclaire.
Tout eperdu, je ne sçaurois rien faire
Que soupirer, me plaindre et me douloir,
Blasmant la nuict, qui me fait recevoir
De deux soleils une eclipse ordinaire.
Et dy tout bas : « Ah! ce n'est pas à tort
Que l'on te nomme, ô Nuict! sœur de la Mort,
Qui tant de fois as mon ame ravie!
Durant le jour, je voy, j'ay mouvement.
Es-tu venue? helas! cruellement,
On me ravit ma lumiere et ma vie! »

XXII

Eloignant vos beautés [1], je vous laisse en ma place
Mon cœur, qui, comme moy, point ne vous laissera:
Plustost d'un trait doré Venus vous blessera,
Plustost de vos rigueurs s'amollira la glace.
Ne vous attendez pas qu'aucun malheur le chasse,
Car, aupres de vos yeux, rien ne l'offensera,

[1] M'éloignant de vos beautés.

Veu que, mesme en brûlant, assez fier il sera
Qu'autre feu que du ciel n'ait puny son audace.
Traitez le bien ou mal, je n'en seray touché;
Car, pour dire le vray, c'est un cœur débauché
Que le plaisir des sens journellement enyvre:
Quand je veux l'étonner d'un mauvais traitement,
Il me repond, helas! trop veritablement,
Que quiconque vous laisse est indigne de vivre.

XXIII

Or' que mon beau soleil loin de moy se retire,
Que verrez-vous, mes yeux, qui vous puisse éclairer?
Il vous faudra tousjours aveuglez demeurer,
Soit que le jour s'abaisse ou qu'il commence à luire.
Or' que le ciel malin, pour assouvir son ire,
Me ravit mon espoir, que pourray-je esperer?
De tous contentemens je me veux separer:
Regrets, soucys, travaux, c'est vous que je desire.
On me verra seulet, par les bois écarter,
Pour en mille hauts cris tristement m'éclater,
Guidé de desespoir et d'amoureuse rage.
Si vous pouviez, mes yeux, me fournir tant de pleurs.
Que j'y peusse noyer ma vie et mes douleurs,
Helas! j'auroy tiré profit de mon dommage!

XXIV

Pour estre absent du bel œil qui me tue,
Las! mon desir ne va diminuant;
Mais, dedans moy, tousjours continuant,
Plus il me ronge et plus il s'évertue.
Un vain objet se presente à ma vue,
De cent pensers m'affolant et tuant,
Et sens Amour perçant et remuant
Mon cœur sanglant de sa griffe pointue.
Misericorde! Amour, je te supply,
Fay tant pour moy, que je mette en oubly
Ceste beauté dont ma douleur procede.
Las! qu'ay-je dit? Amour, garde t'en bien:
J'ayme trop mieux ne m'alleger en rien:
Le mal est grand, mais pire est le remede.

XXV

Lors que le trait par vos yeux decoché
Rompit le roc de ma poitrine dure,

Ce mesme trait dont vous m'aviez touché,
Dans mon esprit grava vostre figure.
Vous n'avez rien de rare et de caché,
De beau, de saint, du ciel et de nature,
Qu'Amour subtil n'ait partout recherché,
Pour faire en moy vostre vive peinture.
Bref, mon esprit, ardant d'affections,
Est un miroir de vos perfections,
Où vous pouvez vous voir toute depeinte.
Si ma foy donc ne vous peut enflamer,
A tout le moins, vous me devez aimer
Pour le respect de vostre image sainte.

XXVI

Mon Dieu! mon Dieu! que j'aime ma deesse
Et de son chef les tresors précieux!
Mon Dieu! mon Dieu! que j'aime ses beaux yeux,
Dont l'un m'est doux, l'autre plein de rudesse!
Mon Dieu! mon Dieu! que j'aime la sagesse
De ses discours, qui raviroient les Dieux,
Et la douceur de son ris gracieux,
Et de son port la royale hautesse!
Mon Dieu! que j'aime à me ressouvenir
Du tans qu'Amour me fist serf devenir!
Toujours depuis j'adore mon servage.
Mon mal me plaist plus il est violant;
Un feu si beau m'égaye en me brûlant,
Et la rigueur est douce en son visage.

XXVII

Elle pleuroit, toute palle de crainte,
Lors que la Mort sa moitié menaçoit,
Et tellement l'air de cris remplissoit,
Que la Mort mesme à pleurer eust contrainte.
Helas! mon Dieu, que sa grace étoit sainte!
Que beau son teint, qui les lys effaçoit!
Le trait d'Amour cependant me blessoit,
Et dans mon ame engravoit sa complainte.
L'air, en pleurant, sa douleur témoigna,
Le beau soleil de pitié s'éloigna,
Les vens esmeus retenoient leurs haleines;
Et sur la terre où tomberent les pleurs
De ses beaux yeux, amoureuses fontaines,
Tout s'émailla de verdure et de fleurs.

XXVIII

Je ne me plains de vostre cruauté
A mes desirs injustement contraire;
Je ne me plains que tout me desespère,
Ny que le tans cede à ma loyauté.
Je ne me plains du vol que j'ay tenté,
Jeune Dedale, aux perils temeraire;
Quoy qu'il en soit, j'auray de quoi me plaire,
Fondant aux rais d'une telle beauté.
Je ne me plains que l'effort des jaloux
De moy me prive en me privant de vous;
Je ne me plains que tout me fasse craindre;
Mais, en souffrant tant de punitions,
De desespoirs, de morts, d'afflictions,
Las! je me plains que je ne m'ose plaindre!

XXIX

Si c'est aimer que porter bas la vue,
Que parler bas, que soupirer souvant,
Que s'égarer solitaire en rêvant,
Brûlé d'un feu qui point ne diminue;
Si c'est aimer que de peindre en la nue,
Semer sur l'eau, jetter ses cris au vant,
Chercher la nuict par le soleil levant,
Et le soleil quant la nuict est venue;
Si c'est aimer que de ne s'aimer pas,
Haïr sa vie, embrasser son trespas,
Tous les amours sont campez en mon ame;
Mais nonobstant, si me puis-je louer
Qu'il n'est prison, ny torture, ny flame,
Qui mes desirs me sçeust fair avouer.

XXX

Las! que me sert, quand la douleur me blesse,
Et que mon feu me cuit plus vivement,
Que je proteste et jure incessamment
De jamais plus ne revoir ma princesse!
Si chaud desir m'aiguillonne et me presse,
Quittant ses yeux, trop beaux pour mon tourment
Qu'oubliant tout, et douleurs et serment,
Je cours au lieu que jamais je ne laisse.
Des jeunes cœurs, l'enchanteur dangereux

Y tient caché quelque charme amoureux
Qui m'ensorcelle et rend mon ame folle.
Je veux tousjours la suivre et l'adorer,
Et, sans rien voir qui me face esperer,
Mon œil s'y tourne et mon penser y volle.

XXXI

Je le confesse, Amour, je te suis redevable,
M'ayant fait aujourd'huy de tant d'heur jouyssant;
Et si tu m'as trouvé ferme en t'obeïssant,
J'en suis recompensé d'un heur incomparable.
Sur la plus grand' chaleur de ce jour desirable,
La beauté qui me blesse et me tient languissant,
Nonchalamment sus moy son beau chef abaissant,
S'est laissée assoupir d'un sommeil agreable.
Ah! Dieu! que de clartez sur son front reluisoient!
Que les lys blanchissans de son sein me plaisoient!
Que de fleurs, que d'œillets, que de roses vermeilles!
Que de cœurs prisonniers dans ses dorez cheveux!
Tu devois faire, Amour, favorable à mes vœux,
Que je fusse tout œil pour voir tant de merveilles.

XXXII

Marchands, qui recherchez tout le rivage more
Du froid septentrion, et qui, sans reposer,
A cent mille dangers vous allez exposer,
Pour un gain incertain, qui vos esprits devore,
Venez seulement voir la beauté que j'adore,
Et par quelle richesse elle a sçeu m'attiser :
Et je suis seur qu'apres vous ne pourrez priser
Le plus rare tresor dont l'Afrique se dore.
Voyez les filets d'or de ce chef blondissant,
L'éclat de ces rubis, ce coral rougissant,
Ce cristal, cet ebene, et ces graces divines,
Cet argent, cet yvoire; et ne vous contentez
Qu'on ne vous montre encor mille autres raretez.
Mille beaux diamans et mille perles fines.

XXXIII

Si tost qu'au plus matin ma Diane s'eveille
(O Dieux! jugez mon heur!), je suis à son lever,
Et voy tout le plus beau qui se puisse trouver
Depuis les Indiens jusqu'où Phœbus sommeille.

Ce n'est rien que le teint de l'Aurore vermeille,
Ce n'est rien que de voir, aux longues nuicts d'hyver,
Parmy le firmament mille feux arriver,
Et n'est vray que le ciel cache plus de merveille.
Je la vois quelquefois, s'elle se veut mirer,
Esperdüe, estonnée, et long-tans demeurer
Admirant ses beautez, dont mesme elle est ravie:
Et cependant (chetif!) immobile et poureux,
Je pense au beau Narcis de soy-mesme amoureux,
Craignant qu'un sort pareil mette fin à sa vie.

XXXIV

Celuy que l'Amour range à son commandement
Change de jour en jour de façon differente ;
Helas! j'en ay bien fait mainte preuve apparente,
Ayant esté par luy changé diversement.
Je me suis veu muer, pour le commencement,
En cerf qui porte au flanc une fleche sanglante ;
Apres je devins cygne, et, d'une voix dolante,
Je présagé ma mort, me plaignant doucement.
Depuis je devins fleur languissante et panchée,
Puis je fus fait fontaine, aussi soudain sechée,
Espuisant par mes yeux toute l'eau que j'avois ;
Or je suis salemandre et vy dedans la flame ;
Mais j'espere bien-tost me voir changer en vois,
Pour dire incessamment les beautez de ma dame

XXXV

Par vos graces, madame, et par le dur martire
Qui me rend en aimant triste et desesperé,
Par tous les lieux secrets où j'ay tant soupiré,
Et par le plus grand bien qu'un amoureux desire ;
Par ces beaux traits qu'Amour dedans vos yeux retire,
Par les lys de vos mains, par vostre poil doré,
Et où rien de plus grand pourroit estre juré,
Je l'appelle à témoin de ce que je veux dire :
Jamais d'autres beautés mon œil ne sera pris ;
Doux espoir de mes maux, cher feu de mes espris,
Vous serez ma recherche et premiere et derniere :
Et mon cœur cessera d'idolatrer vos yeux
Lorsqu'on ne verra plus au soleil de lumiere,
D'eaux en mer, d'herbe aux prez, et d'estoilles aux cieux.

XXXVI

Pour me recompenser de tant de passion
Que supporte mon cœur, devot à ton service,
Te l'offrant pour victime, en flambant sacrifice,
Et me rendant pour toy compagnon d'Ixion :
Non, ne paye ma foy d'aucune affection;
Puis que c'est ton vouloir, il faut que j'obeïsse.
Paye moy de rigueur, paye moy d'injustice,
Je n'en puis estre moins à ta devotion.
Preste moy seulement ceste œillade divine
Qui me combla d'amour le cœur et la poitrine,
Et qui d'un feu cuisant m'embrasa les espris,
Afin qu'en me joüant soudain je te regarde,
Et que cent mille amours dans le sein je te darde,
Alors tu seras prise au jeu que tu m'as pris.

XXXVII

Amour, quand fus-tu né? Ce fut lors que la terre
S'émaille de couleurs et les bois de verdeur.
De qui fus-tu conçeu? D'une puissante ardeur
Qu'oisiveté lascive en soy-mesmes enserre.
Qui te donne pouvoir de nous faire la guerre?
Les divers mouvemens d'esperance et de peur.
Où te retires-tu? Dedans un jeune cœur
Que de cent mille traits cruellement j'enferre.
De qui fus-tu nourry? D'une douce beauté,
Qui eut pour la servir jeunesse et vanité.
De quoy te repais-tu? D'une belle lumiere.
Crains-tu point le pouvoir des ans et de la mort?
Non; car, si quelque-fois je meurs par leur effort,
Aussi-tost je retourne en ma forme premiere.

XXXVIII

Celle à qui j'ay sacré ces fleurs de ma jeunesse,
Mes vers (enfans du cœur), mon service et ma foy,
Par qui seule j'espere, en qui seule je croy,
Des Jardins[1], c'est ma cour, ma royne et ma princesse.

[1] Jean des Jardins, médecin de François Ier. Il était venu au monde dans les environs de Laon, et professa les humanités avant d'étudier la médecine. Reçu docteur en 1519, il enseigna bientôt l'art de guérir. La Pléiade lui témoignait une grande faveur, parce qu'il exhortait la jeunesse à apprendre

Ceux qui sont alterés d'honneurs ou de richesse,
Importuns feront presse à la suite du roy;
Les biens et la grandeur que je brigue pour moy,
C'est de finir ma vie en servant ma maistresse.
Tout ce qui vit au monde, aux destins se rangeant,
Est serf de la fortune ou serf de son argent,
La peur le tyrannise, ou quelque autre manie :
C'est une loy forcée. Or quelle autre prison
Pouvoit plus dignement captiver ma raison
Qu'une jeune deesse en beautés infinie?

XXXIX

Doncques sera-t-il vray que l'ennuy qui me ronge,
A l'envy de ma foy vive eternellement,
Et que mon feu cruel s'embrase mesmement
Dans la mer des pensers où mon ame se plonge?
Me payra-t'on toujours d'une vaine mensonge?
Bastiray-je tousjours sans aucun fondement?
Seray-je tousjours vu, pour aimer ardamment,
Discourir à part moy comme un homme qui songe?
Ne sentiray-je plus au dedans de mon cœur
Qu'un debat obstiné d'esperance et de peur,
Qui, chacune à son tour, s'entre-donnent la chasse?
Helas! je croy que non; car que puis-je esperer,
Si je voy ton secours de moy se retirer,
Estans mes ennemis les maistres de la place?

XL

Puis-je pas à bon droit me nommer miserable,
Et maudire l'aspect sous lequel je fus né,
A tant d'ennuis divers me voyant condamné,
Sans que j'attende rien qui me soit favorable?
Si je suis travaillé d'un mal insupportable,
Sans relâche il me presse et me suit obstiné;
Et si quelque plaisir (peu souvent) m'est donné,
Il avorte en naissant et n'est jamais durable.
J'estimois que le sort, qui m'est si rigoureux,
Las de sa cruauté, me voulust rendre heureux
Par l'objet tant aimé de ma seule deesse;
Mais ce trait de bon heur comme un songe est passé,

e grec. Il passait pour triompher de toutes les maladies tant que l'heure fatale n'était pas sonnée. Il mourut subitement, en 1549, pendant qu'il célébrait avec ses parents et ses amis le jour anniversaire de sa naissance.

Apprenant à mon cœur, en tenebres laissé,
Qu'apres un peu de joye on sent mieux la tristesse.

XLI

S'il est vray que le ciel ait sa course eternelle,
Que l'air soit inconstant, la mer sans fermeté,
Que la terre en hyver ne ressemble à l'esté,
Et que pour varier la nature soit belle;
S'il est vray que l'esprit, d'origine immortelle,
Cherchant tousjours d'apprendre, aime la nouveauté,
Et si mesme le corps, pour durer en santé,
Change, avec les saisons, de demeure nouvelle,
D'où vient qu'estant forcé, par la rigueur des cieux,
A changer, non de cœur, mais de terre et de lieux,
Je ne guarisse point de ma vive pointure?
D'où vient que tout me fasche et me desplaise tant?
Helas! c'est que je suis seul au monde constant,
Et que le changement est contre ma nature.

CHANSON

Helas! tyran plein de rigueur,
Modere un peu ta violence!
Que te sert si folle despence?
C'est trop de flames pour un cœur.
Espargnes-en quelque estincelle
Et la garde, afin d'émouvoir
La fiere qui ne veut point voir
En quel feu je brûle pour elle.
Execute, Amour, ce dessein,
Et rabaisse un peu son audace:
Son cœur ne doit estre de glace,
Bien qu'elle ait de neige le sein.

XLII

Or' que bien loin de vous je languys soucieux,
Fuyant tout entretien, je pense à mon martire,
Et ne sçauroy rien voir, quelque part que je tire,
Qui ne blesse aussi-tost mon esprit par mes yeux.
Quand je voy ces hauts monts qui voisinent les cieux,
Je pense à la grandeur du bien que je desire,
Et pense, oyant les vents en leur caverne bruire,
Que ce soient de mon cœur les soupirs furieux.
Quand je voy des rochers les sources distilantes,

Il me va souvenir de mes larmes bruslantes,
Qui ruissellent d'un cours tousjours s'entre-suivant;
Et le feuillage sec dont la terre est couverte
Semble à mon esperance, en autre temps si verte,
Mais qui, seche à present, sert de joüet au vant.

XLIII

Solitaire et pensif, dans un bois ecarté,
Bien loin du populaire et de la tourbe espesse,
Je veux bastir un temple à ma fiere deesse,
Pour apprendre mes vœux à sa divinité.
Là, de jour et de nuit, par moy sera chanté
Le pouvoir de ses yeux, sa gloire et sa hautesse;
Et, devot, son beau nom j'invoqueray sans cesse,
Quand je seray pressé de quelque adversité.
Mon œil sera la lampe ardant continuelle,
Devant l'image saint d'une dame si belle;
Mon corps sera l'autel, et mes soupirs les vœux.
Par mille et mille vers je chanteray l'office,
Puis, espanchant mes pleurs et coupant mes cheveux,
J'y feray tous les jours de mon cœur sacrifice.

XLIV

O songe heureux et doux! où fuis-tu si soudain,
Laissant à ton depart mon ame desolée?
O douce vision! las! où es-tu volée,
Me rendant de tristesse et d'angoisse si plain?
Helas! somme trompeur, que tu m'es inhumain!
Que n'as-tu plus long-tans ma paupiere sillée?
Que n'avez-vous encor, ô vous, troupe estoillée,
Empesché le soleil de commencer son train?
O Dieux! permettez-moy que toujours je sommeille,
Si je puis recevoir une autre nuict pareille,
Sans qu'un triste reveil me debande les yeux.
Le proverbe dit vray: « Ce qui plus nous contante
Est suivy pas à pas d'un regret ennuyeux,
Et n'y a chose aucune en ce monde constante. »

XLV

Je me travaille assez pour ne faire apparoir
La douleur qui me rend si triste et si debile;
Mais, helas! je ne puis! Il est trop difficile
De porter un grand feu sans qu'on le face voir.

Je baillonne mes maux, je contrains mon vouloir.
Et tasche à le couvrir d'une façon subtile;
Mais mon vague penser, et mon œil qui distile,
Confessent haut et clair ce qui me fait douloir.
Ne m'en accusez point, belle et fiere deesse :
Aux cœurs sans passion facile est la sagesse;
Ceux qui feignent d'aimer sont aisément discrets.
Il en prend autrement aux mortelles attaintes :
« Les fleurs de la douleur, ce sont larmes et plaintes;
Les tyrans, en tuant, permettent les regrets. »

XLVI

Quand j'approche de vous, et que je pren l'audace
De regarder vos yeux, roys de ma liberté,
Une ardeur me saisit, je suis tout agité,
Et mille feux ardans en mon cœur prennent place.
Helas! pour mon salut que faut-il que je face,
Sinon vous éloigner contre ma volonté?
Je le fay, toutesfois je n'en suis mieux traité,
Car, si j'estois en feu, je suis tout plein de glace.
Je ne sçaurois parler, je devien palle et blanc;
Une tremblante peur me gele tout le sang;
Le froid m'étreint si fort, que plus je ne respire.
Hé donc, puis-je pas bien vous nommer mon soleil,
Si je sens un hyver m'éloignant de vostre œil,
Puis un esté bouillant lors que je le vois luire?

XLVII

Malheureux fut le jour, le mois et la saison
Que le cruel Amour ensorcela mon ame,
Versant dedans mes yeux, par les yeux d'une dame,
Une trop dangereuse et mortelle poison.
Helas! je suis tousjours en obscure prison;
Helas! je sens tousjours une brûlante flame;
Helas! un trait mortel sans relâche m'entame,
Serrant, brûlant, navrant, esprit, ame et raison.
Que sera-ce de moy? Le mal qui me tourmente,
En me desesperant, d'heure en heure j'augmente,
Et plus je vay avant, plus je suis mal-heureux.
Que maudicte soit donc ma dure destinée,
L'heure, le jour, le mois, la saison et l'année
Que le cruel Amour me rendit amoureux!

XLVIII

Les premiers jours qu'Amour range sous sa puissance
Un cœur qui cherement garde sa liberté,
Dans des filets de soie il le tient arresté,
Et l'émeut doucement d'un feu sans violence:
Mille petits Amours luy font la reverence;
Il se bagne en liesse et en felicité;
Les jeux, la mignardise et la douce beauté
Vollent tousjours devant, quelque part qu'il s'avance.
Mais, las! presque aussi-tost cet heur se va perdant,
La prison s'étrecist, le feu devient ardent,
Les filets sont changez en rigoureux cordage.
Venus est une rose espanie au soleil,
Qui contente les yeux de son beau teint vermeil,
Mais qui cache un aspic sous un plaisant fueillage.

XLIX

Ces eaux qui, sans cesser, coulent dessus ma face,
Les témoins découverts des couvertes douleurs,
Diane, helas! voyez, ce ne sont point des pleurs :
Tant de pleurs dedans moy ne sçauroient trouver place.
C'est une eau que je fay, de tout ce que j'amasse
De vos perfections, et de cent mille fleurs
De vos jeunes beautez, y meslant les odeurs,
Les roses et les lis de vostre bonne grace.
Mon amour sert de feu, mon cœur sert de fourneau,
Le vent de mes soupirs nourrit sa vehemence,
Mon œil sert d'alambic par où distile l'eau.
Et d'autant que mon feu est violant et chaud,
Il fait ainsi monter tant de vapeurs en haut,
Qui coulent par mes yeux en si grand' abondance [1].

L

Helas! de plus en plus, le malheur qui m'outrage
Renforce sa furie et me va poursuivant.
Je sens en pleine mer les ondes et le vant,
A l'heure que je pense estre pres du rivage.
Dieux, soyez-moy benins! Destournez ce presage.
Faites que ma frayeur ne marche plus avant,
Ou ne permettez pas que je reste vivant

[1] Merveille de recherche et de mauvais goût.

Pour voir de mes deux yeux un si piteux naufrage.
Les fantômes plaisans qui souloient m'enchanter,
Tristement déguisez, viennent m'espouvanter,
Offrant devant mes sens mainte idole funeste.
O mort! si c'est le ciel qui te face avancer,
Pour ravir la beauté qu'adore mon penser,
Las! change à mon destin la fortune d'Alceste!

LI

Heureux anneau de ma belle inhumaine,
Que je t'estime et combien tu me plais!
C'est toy, mignon, qui mes ennuis desfais,
Par les vertus dont ta pierre est si plaine.
A ton objet mon œil se rasseraine,
La peur me fuit, d'espoir je me repais;
Toute ma guerre est convertie en paix,
Et ne cognois ny tristesse ny paine.
Tu es tout rond : parfaite est la rondeur;
Tu es tout d'or, pour monstrer la grandeur
De mon amour épuré par la flame.
Du Lydien l'anneau tant renommé,
Qui le fit prince et joüir de sa dame,
S'il estoit mien, ne seroit mieux aimé.

LII

Quand la fiere beauté qu'uniquement j'admire
Faisoit luire à Paris les soleils de ses yeux,
On ne voyoit par tout qu'un printans gracieux,
Et tousjours mollement soupiroit un zéphyre.
Mais, depuis que son œil autre part alla luire,
La France n'a rien veu qu'un hyver soucieux,
Tout noircy de broüillards, obscur et pluvieux,
Et les fiers aquilons furieusement bruire.
Or' les monts où elle est, qui souloient par avant
Et, l'esté plus ardant, estre battus du vant,
De frimas, de gelée et de glace eternelle,
Sont, au mois de janvier doucement évantez;
Les eaux parlent d'amour, et, de tous les costez,
On ne voit rien que fleurs et verdure nouvelle.

LIII

Je recherche à toute heure, avec la souvenance,
Ceste unique beauté, qui l'esprit m'a ravy,
Et qui fait que loin d'elle aussi triste je vy,

Comme j'eus de liesse en sa douce presance.
  Pour tenir verde en moy la peine et l'esperance,
Et faire que mon cœur soit plus fort asservi,
Amour, qui n'est jamais de mes pleurs assouvi,
Par mille inventions refraichit ceste absence.
  A mes yeux languissans il fait voir tout exprés
Les vulgaires beautez et les foibles attraits
De celles que nostre âge entre toutes revere;
  Lors je cognoy ma perte en voyant leurs défauts,
Et combien de vos yeux les rayons sont plus chauds,
Car rien qui ne soit vous à mon cœur ne peut plaire.

LIV

Je te l'avois bien dit, pauvre cœur desolé,
Que tu ne devois pas si laschement te rendre:
Mais onc à mes propos tu ne voulus entendre,
Car l'attrait d'un bel œil t'avoit ensorcelé.
  Tu vois comme il t'en prend, ton heur s'est envolé.
Tu demeures captif, ton bien est mis en cendre;
De tes propres desirs tu ne te peux defendre,
Et d'aucun bon espoir tu n'es plus consolé.
  Et vous, mes tristes yeux, convertis en fontaines,
Las! que vous faites bien d'ainsi pleurer vos peines,
Et la dure prison où je suis retenu!
  Vous ne verrez plus rien desormais qui vous plaise.
Mais ce m'est grand confort de vous voir en malaise,
Car pour vostre plaisir ce mal m'est advenu.

LV

Amour brûle mon cœur d'une si belle flame [1],
Et suis sous son pouvoir si doucement traité,
Que, languissant ainsi captif et tourmenté,
Je beny la prison et le feu de mon ame.
  Vous autres, prisonniers, que son ardeur enflame,
Souhaitez moins de peine et plus de liberté.
Pour moy, je veux mourir en ma captivité,
Consommé par le feu des beaux yeux de ma dame.
  Les travaux, les rigueurs, la peine et le malheur
Embellissent ma gloire, et n'ay plus grand' douleur

[1] Imité d'un sonnet italien qui commence par cette strophe :

> Si dolce è la passion che mi tormenta,
> Si dolci i lacci, ove mi trovo involto,
> Che essere non vorrei libero e sciolto,
> Ne veder del mio cor la fiamma spenta.

Que quand cet œil felon autre que moy tourmente.
Je n'ay pas toutesfois perdu le jugement,
Car on dit bien heureux celuy qui se contente,
Et je trouve à l'aimer mon seul contentement.

LVI

Si la pitié trouve en vous quelque place,
Si vostre cœur n'est en roche endurcy,
D'un doux regard, qui respire mercy,
De vos courroux temperez la menace.
Depuis le tans que leur rigueur me chasse,
J'eusse l'enfer de ma plainte adoucy.
Des supplians Nemesis a soucy,
Et, tost ou tard, leur defense elle embrasse.
L'ardant amour qu'en mon cœur j'ay reçeu,
Naist de vos yeux, leurs rayons l'ont conçeu,
Enflant d'espoir mon ame outrecuidée.
C'est vostre enfant, vous le devez cherir
Au lieu qu'helas ! vous le faites mourir,
Verifiant la fable de Medée.

LVII

Si j'aime jamais plus, pour vivre mal-contant,
Et ne rapporter rien de ma poursuite vaine
Que les poignans refus d'une dame inhumaine,
Et pour languir tousjours, que je meure à l'instant !
Hé ! qui fait suivre amour, si ce n'est pour autant
Qu'on pense recueillir quelque faveur certaine?
Car cil qui seroit seur de n'en avoir que peine,
Seroit-ce pas un sot s'il s'en travailloit tant?
Ce qui nous fait trouver le travail agreable,
C'est quand nous esperons quelque fin desirable.
Qui doit donner repos à nos longues douleurs.
Pourquoi donc vainement veux-je, par ma constance.
Par regrets, par soupirs, travaux, flammes et pleurs,
Acheter des refus pour toute recompense?

LVIII

J'ay long-tans voyagé, courant tousjours fortune
Sus une mer de pleurs, à l'abandon des flots
De mille ardans soupirs et de mille sanglots,
Demeurant quinze mois sans voir soleil ny lune.

Je réclamois en vain la faveur de Neptune
Et des astres jumeaux, sourds à tous mes propos,
Car les vents depitez, combatans sans repos,
Avoient juré ma mort sans esperance aucune.
Mon desir trop ardant, que jeunesse abusoit,
Sans voile et sans timon la barque conduisoit,
Qui vaguoit incertaine au vouloir de l'orage.
Mais, durant ce danger, un écueil je trouvay,
Qui brisa ma nacelle, et moy je me sauvay,
A force de nager évitant le naufrage.

LIX

Puis que je ne fay rien en vous obeïssant,
Qui vous donne plaisir et vous soit agreable;
Puis que vous estimez que mon cœur soit muable,
Bien qu'aux flots des malheurs il s'aille endurcissant;
Puis que vostre rigueur, d'heure en heure accroissant,
Se plaist à me gesner et me voir miserable;
Puis que ma passion ne vous sert que de fable,
Et que mieux je vous sers, plus je suis languissant;
Puis que, comme ma foy, vostre orgueil continüe,
Puis que le chemin croist et le jour diminüe,
Et que je ne voy rien qui me promette mieux,
Adieu, madame, adieu; aussi bien je confesse
Qu'il faudroit, pour servir une telle deesse,
Non un homme mortel, mais le plus grand des Dieux.

LX

Je suis repris, helas! je suis repris;
Plus que jamais une ardeur me consume;
Je suis tout cuit du venin que je hume,
Qui boit mon sang et trouble mes espris.
Aussi, mes yeux, c'estoit trop entrepris.
Comment! desja vous en faisiez coustume
De vous mirer au feu qui vous allume.
Hé! pensez-vous n'en estre point surpris?
Puis que par vous j'ay reçeu ce dommage,
Je ne me plains que soyez en servage :
Servage? non, ains douce liberté.
Mais mon esprit, qui n'a point fait d'offence,
Méritoit-il d'estre ainsi tourmenté,
Et que mon cœur par l'œil fit penitence?

LXI

Madame, apres la mort, qui les beautez efface,
Je tien que nous irons à l'infernal tourment,
Vous, pour votre rigueur ; moy, pour trop follement
Avoir creu mon desir et suivi son audace.
Mais, pourveu que Minos nous loge en mesme place,
Vostre mal pres de moy sera plus vehement,
Ou j'auray, vous voyant, tant de contentement,
Que je ne sentiray douleur, flame ny glace.
Car mon ame, ravie en l'objet de vos yeux,
Au milieu des enfers establira les cieux,
De la gloire eternelle abondamment pourveuë ;
Et quand tous les damnez se voudront émouvoir
Pour empescher ma gloire, ils n'auront le pouvoir,
Pourveu qu'estant là bas je ne perde la veuë.

LXII

Las ! on dit que l'espoir nourrit l'affection,
Et qu'il garde qu'amour ne meure à sa naissance ;
Et j'aime toutesfois, n'ayant nulle esperance,
Car trop haut est l'objet de ma presomption.
Il n'y a cruauté, peril ny passion,
Qui me sçeust démouvoir de ma perseverance,
Et la seule douleur qui vainq ma patience,
C'est que je sois contraint d'user de fiction.
Je considere assez qu'en si haute entreprise
Trop de discretion ne peut estre requise ;
Mais, s'il en faut user, je m'y force à regret.
Las ! contre ma raison mes sens sont en querelle,
Mille debats confus renversent ma cervelle !
En ces troubles d'esprit pourrois-je estre discret ?

LXIII

Amour a mis mon cœur comme un rocher à l'onde,
Comme enclume au marteau, comme une tour au vant,
Et comme l'or au feu, dont je pleure souvant
Et crie à haute voix, sans qu'aucun me responde.
Las ! tes yeux sont luisans, et ta tresse m'est blonde
Seulement pour mon mal, car je vay recevant
Les flots, les coups, l'haleine, et le feu trop vivant,
Sans varier ma foy, qui plus ferme se fonde :
L'onde, c'est ton orgueil, le marteau, mon tourment,

Le vant, ta volonté tournant legerement,
Qui pourtant ne m'émeut, ne me rompt, ne m'encline;
Puis ton ardant courroux, plein de foible rigueur,
Comme un feu devorant veut consommer mon cœur.
Mais, tout ainsi que l'or, dans la braise il s'affine.

LXIV

Comme un pauvre malade en la couche arresté,
Qui, pour sa guarison, prend maint divers bruvage,
Herbes, charmes, billets, mais tout à son dommage,
Car son mal incurable en est plus irrité;
En fin, perdu d'espoir, quand il a tout tenté,
Remet à Dieu sa vie et n'a plus de courage
D'attendre aucun secours, ny que rien le soulage,
Que celle qui des maux est le but limité;
De mesme, en mes douleurs, j'avoy pris esperance
Que l'oubly, la raison, les dédains ou l'absence,
Me pourroient alleger, ou du tout me guarir.
Mais, voyant que sans fruict mon attente se treuve,
J'obéis au destin, et, sans faire autre preuve,
Des beaux traits de vos yeux je consens de mourir.

LXV

Si ce n'est qu'amitié, c'est la plus enflamée,
Et qui mieux tout à coup va gagnant les espris
Qu'autre qui fut jamais; n'en desplaise à Cypris,
Les brandons de son fils ne sont rien que fumée.
Expert, j'en puis parler; mon ame, accoustumée
Dans les fourneaux d'amour plus ardemment épris,
Recognoist à l'essay que tout n'est rien au pris
De ceste amitié neuve, en mon sang allumée.
Quoy! je ne puis dormir; ô Dieu! quelle amitié,
Qui, comme une fureur, me poursuit sans pitié,
Et qui du desespoir les desirs fait renaistre:
Bref, qui fait qu'à tous vants mon vaisseau je remets!
Non, ce n'est amitié : « L'amitié n'est jamais
Du prince à son sujet, de l'esclave à son maistre. »

LXVI

J'ay par long-tans, comme amour m'affolloit,
Suivi ton œil, dont la flamme est si claire;
Et mon regard, papillon volontaire,
Tousjours autour volloit et revolloit;

Je m'esgayois au feu qui me brûloit;
Mais, quand je voy que tu veux le contraire,
Je m'en éloigne, et, pour te satisfaire,
J'oste à mon cœur l'heur qui le consoloit.
En t'éloignant j'éloigne aussi ma vie,
Puis, toutesfois que telle est ton envie,
Je ne me plains de mourir en ce point.
Las ! je te rens entiere obeïssance,
Fors que tu veux que je ne t'aime point;
Mais les destins m'en ostent la puissance!

LXVII

J'accompare ma dame au serpent furieux,
Que le divin Thebain surmonta par la flame;
Ce serpent eut sept chefs, et ma cruelle dame
A sept moyens vainqueurs des hommes et des Dieux :
Le teint, le front, la main, la parole et les yeux,
Le sein et les cheveux qui retiennent mon ame;
Avec ces sept beautez les rochers elle entame,
Et tousjours son pouvoir revient victorieux.
De chacun de ces chefs, sept autres nouveaux sortent :
La mort, les traits, le feu, les desirs qui transportent,
L'espoir, la desfiance et l'aspre déconfort.
Ils sont de ce seul point différens de nature :
C'est qu'avecque du feu l'Hydre fut mis à mort,
Et l'autre de mon feu prend vie et nourriture.

LXVIII

Ma nef passe au destroit d'une mer courroucée,
Toute comble d'oubly, l'hiver à la minuict;
Un aveugle, un enfant, sans souci la conduit,
Desireux de la voir sous les eaux renversée.
Elle a pour chaque rame une longue pensée
Coupant, au lieu de l'eau, l'esperance qui fuit;
Les vents de mes soupirs, effroyables de bruit,
Ont arraché la voile à leur plaisir poussée.
De pleurs une grand'pluie, et l'humide nuage
Des dédains orageux, detendent le cordage,
Retors des propres mains d'ignorance et d'erreur
De mes astres luisans la flame est retirée,
L'art est vaincu du tans, du bruit et de l'horreur.
Las ! puis-je donc rien voir que ma perte asseurée?

PLAINTE

Helas! je meurs en presence de celle
Dont les beaux yeux avancent mon trespas!
Je puis m'aider, et je ne le fay pas;
Je veux guarir, et mon mal je lui cele.
De chaud cristal elle arrouse sa face,
Voyant ma peine, et s'enquiert de ma mort;
Mais j'aime mieux mourir sans reconfort,
Qu'en m'allegeant confesser mon audace.
Las! je pensois, pource qu'elle est divine,
Que mes desirs luy seroient evidans,
Et que son œil veist dehors et dedans,
Et de mon mal découvrist l'origine.
Un feu cruel me devore et saccage,
Il boit mon sang, il desseiche mes os.
Las! je l'estouffe et le veux tenir clos,
Mais sa fureur me paroist au visage.
Monstrons-le donc : ma dame est pitoyable.
Mais, ô mon cœur! garde de t'abuser,
Car ce seroit de ma mort l'accuser,
Bien qu'elle en soit innocemment coupable.
Non, il n'est point de gesnes si cruelles,
De feux si chauds, ny de si griefs tourmens,
Dans les enfers pleins de gemissemens,
Pour les pechez des ames criminelles.
Si la douleur y peut faire ses plaintes,
Et qu'on s'y lasche aux regrets et aux cris,
Consolez-vous (miserables espris),
Vos passions ne sont que douleurs paintes.
O Cieux cruels! si j'ay fait quelque offence,
Dressant au ciel mon vol precipité,
Punissez-moy, je l'ay bien merité,
Mais à ma faute égalez ma souffrance.
O durs rochers! ô deserts solitaires!
Où mes ennuis je soulois évanter,
Ce n'est plus vous qui m'orrez lamenter,
Mes seuls pensers seront mes secretaires.
Car mon ardeur est d'une telle sorte,
Qu'en la souffrant je crains de soupirer :
Comme insensible on me voit endurer;
Ma peine est vive, et ma parole est morte.
Ce seul espoir adoucist mon angoisse,
Qu'un feu retraint qui cuit si vivement

Ne peut durer; il est trop vehement,
Il faut qu'il cesse ou que je prenne cesse.
Toute ma gloire, en si triste avanture,
C'est que je meurs divinement brûlé,
Que mon desir je n'ai point revelé,
Et que mon cœur en est la sepulture.

COMPLAINTE

Depuis l'aube du jour, je n'ay point eu de cesse
De pleurer, de crier et de me tourmenter.
Maudissant l'inhumain qui jamais ne me laisse,
Et semble que mon mal serve à le contenter.
Helas! je n'en sens point mon ame estre allegée;
Les pleurs ne rendent point mon cœur plus deschargé;
Ma fureur, par despit, s'en fait plus enragée,
Et plus cruel l'amour dans mon sang hebergé.
Le jour s'est retiré, voicy la nuict veneuë,
Qui soulage les cœurs des hommes travaillez;
Mais, plus fiere tousjours, ma douleur continuë,
Et, vainqueurs du sommeil, mes maux sont éveillez;
Si j'ay souffert le jour quelque angoisse pressante,
Quelque jaloux penser en fureur converty,
La nuict, propre aux soucis, fait que mieux je les sante,
N'estant plus mon esprit des objets diverty.
Le jour ne m'est pas jour, puis que je ne voy chose
Qui me donne liesse et me face esperer;
La nuict ne m'est pas nuict, puis que je ne repose
Et que je sens la nuict ma douleur s'empirer.
Ah! Dieu! que de pensers tournent dedans ma teste!
Que j'en voy sans repos voller devant mes yeux!
Que je suis agité d'orage et de tempeste!
Et si je ne voy rien qui me promette mieux.
J'avois eu d'autres fois la poitrine allumée
Des bluëttes qu'Amour lance au commencement;
Mais, helas! ce n'estoit qu'une simple fumée
Aupres du feu couvert qui me va consommant;
Car ce faux enchanteur, pour nous donner courage
Et nous rendre des siens, se monstre gracieux;
Puis, si tost qu'il nous tient, il change de visage,
Et, s'il faisoit le doux, il fait l'audacieux.
Comme le simple oiseau, qui ne se peut defendre
De la douceur du chant dont il est abusé,
Et comme le poisson trop goulu se va prendre,
Voulant prendre l'appast du pescheur plus rusé,

Ainsi je me suis pris dans l'embusche traîtresse
Qu'Amour avoit tenduë afin de m'attraper,
L'amorçant des regards, d'une belle deesse,
Dont le plus grand des Dieux n'eust sceu libre échaper:
Si tost que je la vey, mon ame en fut émeuë,
Et ma foible raison soudain m'abandonna;
Mille petits esprits qui sortoient de sa veuë,
Passerent par mes yeux, dont mon cœur s'estonna;
Et vey tant de beautés, que, sans faire defance,
Vaincu, je me rendy, ne pouvant mesurer
Comme je me perdois, et que, pour ma souffrance,
Je ne trouveroy rien qui me fist esperer.
Las! que depuis ce tans j'ay supporté de peines!
Que j'ay perdu de jours, que j'ay veillé de nuicts,
Poursuivy sans cesser d'une rage inhumaine,
Qui de la fin d'un mal fait naistre mille ennuis!
Sa rigueur, toutesfois, me seroit agreable
Si j'avois quelque espoir d'alleger ma douleur;
« Mais c'est un trop grand mal de languir miserable,
Et n'esperer ny paix ny trêve à son malheur. »
Si la fleche d'amour dont mon ame est blessée,
Ne m'eust touché qu'un bras, je l'eusse separé;
J'eusse coupé d'un coup la partie offensée
Pour finir le tourment trop long-tans enduré.
Mais, las! cette poison, tout partout espanduë,
M'envenime le sang, l'ame et l'entendement;
Mon cœur en est saisi. C'est donc peine perduë
D'esperer que le tans m'y trouve allegement.
Ce qui plus me tourmente et qui croist mon malaise,
C'est qu'encor en souffrant tant d'aspres passions
(O cruauté du ciel!), il faut que je me taise,
Et feigne une liesse en mes afflictions.
Car, durant mes travaux, je prendroy patience,
Voire et m'honorerois de beaucoup endurer,
Si celle que je sers en avoit connoissance,
Et si je luy pouvoy librement declarer.
Ma Diane, mon cœur, ma lumiere et mon ame,
Clef de tous mes pensers, source de mon soucy,
Helas! sentez-vous point que ma cuisante flame
S'allume de vos yeux et s'en nourrist aussy?
Ils font que mon ardeur tousjours vive demeure;
Ils font que mes desirs ne sont jamais lassez,
Et feront que bien-tost il faudra que je meure,
Bien heureux toutesfois si vous le cognoissez.

LXIX

Puis qu'on veut que l'image en mon cœur si bien peinte
S'efface avec le tans contre ma volonté,
Je pren congé de vous, ô divine beauté!
Qui reteniez mon ame heureusement contrainte.
En moy toute autre ardeur desormais soit étainte,
Tout espoir, tout desir, toute felicité!
Arriere, ô foible Amour! qui fais place à la crainte;
Adieu flambeaux et traits, adieu captivité;
Adieu lut, compagnon de mes tristes pensées,
Adieu nuicts en discours comme un songe passées,
Desirs, soupirs, regards si gracieux et doux;
Douleurs, soucis, regrets, saisiront vostre place;
Car, puis que mon amour par la crainte s'efface,
O plaisirs! pour jamais je pren congé de vous.

DIALOGUE

DESPORTES.

Amour, ame des cœurs, esprit des beaux espris,
Je te conjure, enfant, par ta mère Cypris,
Par ton arc, par tes traits, par ta plus chere flame,
Par ces yeux où, si fier, tu siez en majesté,
Par les cris et les pleurs, fruits de ma loyauté,
De dire à ce depart un adieu à ma dame.

AMOUR.

Que veux-tu que je die? Hé! te vaut-il pas mieux,
Toy-mesme, en distilant ta douleur par tes yeux,
La baiser doucement, et prendre congé d'elle?
Tes pleurs, ta contenance, et la triste langueur
Qui se lit sur ton front, contraindront sa rigueur,
Si son cœur n'est cruel autant comme elle est belle.

DESPORTES.

Las! Amour, je ne puis. Le coup que je reçoy,
M'éloignant de ses yeux, me met si hors de moy,
Que ma langue ne peut former une parole.
Je ne fay que crier, gemir et soupirer.
Les petites douleurs se peuvent declarer,
Mais non le desespoir qui rend mon ame folle.

AMOUR.

Bien donc, puisqu'il te plaist, je m'en vay la trouver,
Mais je me veux armer, afin de n'esprouver

Ses yeux, qui, tant de fois, m'ont jà pensé contraindre.
Tes tourmens me font peur d'essayer leur effort.
Conte moy cependant quel est ton déconfort,
Et de quelles rigueurs pour toy je me dois plaindre.

DESPORTES.

Amour, roy des esprits, à ton gré flechissans,
Qui luy peut mieux conter les douleurs que je sans
Que toy, qui les fais naistre en mon ame captive?
Qui luy peut mieux monstrer ma constance et ma foy
Que sa rigueur extresme? et qui peut mieux que toy
Amollir ceste dame, ains ceste roche vive?
Dy-luy le desespoir où je me voy reduit,
Or' qu'un depart forcé loing d'elle me conduit
Et qu'une mort prochaine est ma seule esperance.
Apres conjure-la, par ma ferme amitié
Et par ses doux regars qui promettent pitié,
Qu'elle ait aucunesfois de mon dueil souvenance.
Comme aussi de ma part je ne veux rien penser,
Entreprendre, inventer, parfaire ou commencer,
Exilé de ses yeux, qu'en sa seule memoire;
N'ecrivant un seul vers qui n'ait pour argument
Mes desirs sans espoir, ma constance au tourment,
Sa vertu, ses beautez, son mérite et sa gloire.
Amour, tu luy diras, pour mes maux enchanter.
Qu'elle a mille moyens de se representer
Quelle sera ma vie en tenebres laissée :
Soit en voyant le ciel, l'air, la terre ou les eaux,
Soit oyant dans un bois le doux chant des oiseaux.
L'image de ma peine en tous lieux est tracée.
Est-elle en un taillis à l'écart quelquefois?
Qu'elle pense me voir, au plus secret d'un bois,
Découvrant mes ennuis aux buissons et aux arbres.
Voit-elle un haut rocher ou un vieux bastiment?
Qu'elle pense me voir, par mon dueil vehement,
Attendrir de pitié les rochers et les marbres.
S'il pleut aucunesfois, pense aux eaux de mes pleurs;
Et, quand l'esté boüillant nous cuira de chaleurs,
Pense au feu plus ardant qui me brûle et saccage;
Si le ciel de tonnerre ou d'orage est noircy,
Pense que mon cœur trouble est esmeu tout ainsy
D'ennuy, de desespoir, de tempeste et d'orage.
Bref, que ses yeux si clairs ne puissent plus rien voir
Qu'aussi-tost ma douleur ne la vienne esmouvoir
Et n'arrache un soupir de son ame cruelle.
Car si, par son depart, je doy tant endurer,

Quel bien, pour mon salut, puis-je, helas! desirer,
Fors qu'elle ait sentiment du mal que j'ay pour elle?

PLAINTE

Sus! sus! mon lut, d'un accort pitoyable,
Plains le depart qui me rend miserable,
Et sur le ton convenable aux douleurs,
Tristement doux, solemnise mes pleurs;
Et vous, mes yeux, coupables de mes peines,
Debondez-vous, changez-vous en fontaines;
Mais, pour pleurer des malheurs si nuisans,
Les yeux d'Argus ne seroient suffisans.
Il ne faut plus que j'aye aucune attente
De voir jamais d'objet qui me contente.
Retirez-vous, ô plaisirs peu constans!
Les desespoirs maintenant ont leur tans.
Las! à quel bien faut-il plus que j'aspire?
Mon beau soleil maintenant se retire,
Et le flambeau qui souloit m'éclairer
Trahist ma veuë et me laisse égarer.
Ces doux attraits, pleins de chaste rudesse,
Ces vives fleurs d'une belle jeunesse,
L'œil de la cour, son printemps gracieux,
O ciel cruel! se desrobe à mes yeux.
Maudit Amour, aveugle à ma souffrance,
As-tu donc fait que j'aie eu connoissance
De ses beautez, pour rendre, en m'en privant,
Mon cœur aux maux plus sensible et vivant?
Toute rigueur m'estoit douce aupres d'elle :
De ce seul trait la plaie estoit mortelle.
Je ne crains plus Jupiter courroucé,
Le ciel sur moy tout son pis a versé.
Le triste jour qu'elle me fut ravie,
Il falloit bien que je fusse sans vie,
Et que ce coup m'eust d'esprit dénué,
Car autrement la douleur m'eust tué.
Las! ne vivant qu'en des nuicts solitaires,
A quoy, mes yeux, m'estes-vous necessaires?
Et, n'oyant plus un langage si doux,
Oreilles, las! de quoy me servez-vous?
Heureux oiseau dont l'Inde est renommée,
L'œil au soleil ta vie est consommée :
Pourquoy du ciel n'eus-je un destin pareil,
Mourant aux raiz de mon divin soleil?

COMPLAINTE

Puis que le ciel cruel, trop ferme en mes malheurs,
S'obstine à me poursuivre et jamais n'a de cesse,
Donnons à sa rigueur des sanglots et des pleurs,
Les pleurs et les sanglots sont fleurs de la tristesse.
Puis que j'esprouve tant de divers changemens,
Et qu'un seul à mes maux n'apparoist favorable,
Pourquoy veux-je languir d'avantage aux tourmens?
Il vaut mieux n'estre point que d'estre miserable.
Puis que mon clair soleil sur moy plus ne reluit,
Et que de ses rayons la France est despourveuē,
Fermons nos tristes yeux en l'eternelle nuit :
« A qui ne veut rien voir inutile est la veuē. »
Puis que mes vrais soupirs n'ont jamais sçeu mouvoir
Les cieux à divertir cette cruelle absance,
Las! croiray-je qu'Amour dans le ciel ait pouvoir,
Et qu'il range les Dieux sous son obeïssance?
En vain deçà delà je vay tournant mes pas,
Mon œil ne choisist rien qu'objets qui le tourmentent :
Je me cherche en moy-mesme et ne me trouve pas,
Et plus je vay avant, plus mes malheurs s'augmentent.
Comme celui qui voit, au printans émaillé,
Un jardin bigarré de diverse peinture,
Ne le recognoist plus quand il est despoüillé,
Par l'hyver mal plaisant, de grace et de verdure ;
De mesme, en ne voyant, ainsi que je soulois,
Tant de douces beautez de ma chere maistresse,
Je ne recognois plus tous ces lieux où je vois,
Et m'égare en resvant sans voie et sans addresse.
J'erre seul, tout pensif, ignorant que je suis;
Ma face, estrange à voir, d'eaux est tousjours couverte ;
Tous les jeux de la cour me sont autant d'ennuis.
Servans de refraichir ma douleur et ma perte.
Quand je voy ces combats dressez pompeusement,
A l'espée, à la hache, à la picque, à la lance,
Las! ce dy-je, qu'Amour me bat bien autrement!
D'un mortel contre un dieu foible est la résistance.
Tout ce qui s'offre à moy ne me fait qu'offenser
Et redoubler l'ennuy dont mon ame est atteinte ;
Seulement je me plais, me mettant à penser
Que jusqu'à ton oreille Amour porte ma plainte.
O Dieu! s'il est ainsi comme je croy qu'il est,
Que j'estime ma peine un repos agreable!

Que mon soucy m'est doux, que mon trespas me plaist!
La mort, en bien aimant, est tousjours honorable.
Chanson, cesse ta plainte et sors d'avecque moy
Pour trouver la beauté dont je pleure l'absance;
Dy-luy que le malheur ne peut rien sur ma foy,
Et que j'ai plus d'amour, quand j'ay moins d'espérance.

COMPLAINTE

Or'[1] que je suis absent des beaux yeux de ma dame,
Or' que je vy sans cœur, sans esprit et sans ame,
Et que les plus clairs jours me sont obscures nuits,
Afin que tout le monde étonné la revere,
Jusqu'au moindre arbrisseau de ce bois solitaire,
Je veux chanter sa gloire et pleurer mes ennuis.
O sommets orgueilleux des montagnes cornuës!
Portez, portez son nom jusqu'au plus haut des nuës:
Mais il est toutesfois assez cognu aux cieux;
Car, dès l'eternité, les troupes immortelles
La firent au patron des Grâces les plus belles,
Afin qu'elle embellist ce monde vicieux.
Le Dieu qui dans le ciel a fondé son empire
Ne voit par tout là-haut, lorsque Phœbus retire
Ses chevaux du labeur, un astre si divin:
Hardy, je l'en defie, et ne crain qu'il y mette
Celle qui changea d'ourse en luisante planette,
Et sert aux mariniers de guide en leur chemin.
Qu'on vante du soleil la chevelure blonde,
De ce qu'elle esjouït tout l'enclos de ce monde
Et l'enflame au dedans de desir et d'amour;
Je dy que ce n'est rien, si la nuict coustumiere
Empesche les effets de sa belle lumiere
Et la moitié du tans luy derobe le jour.
Où ma dame tousjours, tousjours dure en sa gloire;
Soit que le jour se monstre, ou la nuict la plus noire,
Le feu de ses beaux yeux heureusement reluit;
Elle ne disparoist pour une obscure nuë;
Ains peut, en se joüant d'un seul trait de sa veuë,
Allumer un beau jour au plus fort de la nuit.
Quelque part qu'elle arrive, il y croist des fleurettes,
Et de ses doux regars naissent les amourettes
Qui, de leurs aiguillons, peuvent tout esmouvoir;
La terre sous ses pieds s'émaille de verdure,

[1] Maintenant.

Le ciel se plaist en elle, et, loüant la nature,
Les mortels bien-heureux s'égayent de l'avoir.
Si tost que je la vey si divine et si belle,
Mon ame incontinant recogneut bien en elle
Le parfait qu'autre-fois elle avoit veu aux cieux;
C'est pourquoy du depuis saintement je l'adore
Pour la divinité qui la suit et l'honore,
Et croy qu'en l'adorant je fay honneur aux Dieux.
On dit que nous avons une estoille pour guide,
Qui, forte, nous arreste ou nous lasche la bride,
Et qui tient de nos jours le terme limité;
Mais ma deesse seule est mon astre prospere;
C'est la loy de ma vie, et ne pourroy rien faire,
Ny ne voudroïs aussi, contre sa volonté.
Tous les astres divins qui dans le ciel ont place
Sont nourris des vapeurs de ceste terre basse,
Et de là puis apres ils causent nos humeurs;
C'est tout ainsi de moy : car ma belle planette
Se repaist des soupirs et des pleurs que je jette,
Puis m'inspire au dessus tant d'ardantes chaleurs.
Et quand aucunesfois sa clarté se retire
De dessus moy, chetif, rien plus je ne voy luire;
Une ombre espesse et noire obstinément me suit,
Mes yeux, comme aveuglez, demeurent sans conduite;
Je n'ay rien que tristesse et malheur à ma suitte,
Et si je fay un pas, toute chose me nuit.
Je me pers bien souvent, pensant perdre ma paine,
De rocher en rocher, de fontaine en fontaine,
Comme il plaist au destin qui me rend malheureux;
Mais je pers seulement mes pas et mon estude,
Car, parmy le silence et par la solitude,
J'ay tousjours à l'oreille un chaos amoureux.
Si je suis par les champs, je reçoy fascherie;
Si je suis par les prez, je hay l'herbe fleurie;
Si je suis dans un bois, je n'y puis demeurer,
Et sa belle verdeur accroist ma doleance;
Car on dit que le verd est couleur d'esperance,
Et, loin de mon espoir, que sçaurois-je espérer?
En hyver, que je voy les montagnes desertes,
Blanchissantes par tout et de neiges couvertes :
Las! ce dy-je, ma dame a le teint tout pareil,
Mais que mon noir destin à la neige est contraire!
Car la neige se fond quand le soleil éclaire,
Et je me fonds si tost que je pers mon soleil.
Quand je voy les torrens qui des roches desçandent,
Et d'un cours furieux à boüillons se respandent,

Ils me font souvenir de mes pleurs abondans;
Et dis en soupirant : Toutes ces eaux ensemble,
Ny tout ce que la mer de rivieres assemble,
N'éteindroient pas le feu qui m'embrase au dedans.
J'ay mille autres pensers, et mille et mille et mille,
Qui font qu'incessamment mon esprit se distile.
Mais cesse, ô ma chanson! vainement tu pretans :
Conte plus tost, la nuict, les troupes estoilées,
Le gravier et les flots des campagnes salées,
Les fruitages d'automne et les fleurs du printans.

CHANT D'AMOUR

Puis que je suis épris d'une beauté divine,
Puis qu'un amour celeste est roy de ma poitrine,
Puis que rien de mortel je ne veux plus sonner,
Il faut à ma princesse eriger ce trofée,
Et faut qu'à ce grand Dieu, qui m'a l'âme eschauffée,
Je consacre les vers que je veux entonner.

Escrivant de l'amour, Amour guide ma plume;
En parlant de beauté, la beauté qui m'allume
Vienne seule à ce coup mon courage esmouvoir;
De deux grands deïtés la faveur je desire :
Aussi les deïtés qu'en ces vers je veux dire
N'ont rien qui soit égal à leur divin pouvoir.

C'est un grand Dieu qu'Amour, il n'a point de semblable,
De luy-mesme parfait, à luy-mesme admirable,
Sage, bon, cognoissant, et le premier des Dieux.
Sa puissance invincible en tous lieux est connuë,
Son feu pront et subtil, qui traverse la nuë,
Brûle enfer, la marine, et la terre et les cieux.

Si c'est un Dieu puissant, la beauté n'est moins grande;
La beauté comme Amour en la terre commande,
Son pouvoir regne au ciel sur la divinité;
L'homme s'en esmerveille, et l'angelique essence
Se ravit bien heureuse en voyant sa presence;
Aussi l'amour n'est rien qu'un desir de beauté.

Durant le grand debat de la masse premiere,
Que l'air, la mer, la terre et la belle lumiere,
Meslés confusément, faisoient un pesant corps,
Amour, qui fut marry de leur longue querelle,
De la matiere lourde en bastit une belle,
Rengeant les elemens en paisibles accords.

D'une chose sans forme il en fit une ronde,
Que, pour son ornement, on appelle le monde,
Entretenu d'amour, dont il est tout remply;
Car cet amour tousjours par la beauté l'attire;
En suivant la beauté, belle forme il desire :
Voilà comme l'amour rend le monde accomply.

S'il a formé le monde, il luy donne durée,
Et rend par bonne paix sa matiere asseurée,
En discordans accords toute chose unissant,
Tout ce qui vit icy recognoist sa puissance :
Car, en entretenant ce qui est en essence,
Fait que ce qui a fin n'est jamais finissant.

En la grandeur des cieux, en l'air et en la terre,
Et en toutes les eaux que l'océan enserre,
Il ne se trouve rien qui n'en soit agité :
Le poisson, au printans, le sent dessous les ondes,
Les ours et les lyons aux cavernes profondes,
Et l'oiseau mieux volant n'a son trait evité.

Les plus lourds animaux, parmy les gras herbages,
Sentans cet aiguillon, qui leur poind les courages,
Bondissent, furieux, pleins d'amoureux desir :
Le toreau suit la vache à travers les montagnes,
Le cheval la jument par bois et par campagnes,
Conservant leur espece, attirez du plaisir.

Jupiter, par luy-mesme, ayant l'âme enflamée,
Coule dedans le sein de sa sœur bien-aimée,
Joyeuse de sentir un tel embrassement;
Dont grosse puis apres, orgueilleuse, elle enfante
Cent mille et mille fleurs, qu'elle nous represente,
Resjouyssant nos yeux de son riche ornement.

C'est donc, Amour, par toy que les bois reverdissent,
C'est par toy que les blés ès campagnes jaunissent,
C'est par toy que les prez se bigarrent de fleurs;
Par toy le doux Printans, suivi de la Jeunesse,
De Flore et de Zephyre, etale sa richesse,
Peinte diversement de cent mille couleurs.

Nos ancestres grossiers, qui vivoient aux bocages,
Hideux, velus et nus comme bestes sauvages,
Errans deçà delà sans police et sans loyx,
Se sont, par ton moyen, assemblez dans les villes,
Ont policé leurs mœurs par coustumes civiles,
Ont fait les deïtez, se sont esleu des roys.

Les lettres et les arts te doivent leur naissance,
Tu nous as fait aimer la coulante eloquence,
La haute astrologie, et la justice aussi ;
Mesme encor à present, l'accord de la musique,
En te reconnoissant, languist melancholique,
S'il ne plaint la rigueur de ton poignant souci.

Tout rit par où tu passe, et ta veuë amoureuse,
Qui brûle doucement, rend toute chose heureuse ;
La grace, quand tu marche, est tousjours au devant;
La volupté mignarde en chantant t'environne,
Et le soing devorant qui les hommes talonne,
Quand il te sent venir, s'enfuit comme le vent.

Par toy, le laboureur, en sa loge champestre,
Par toy, le pastoureau, menant ses brebis paistre,
Se plaist en sa fortune et benit ton pouvoir,
Et, d'une vilanelle, en chantant, il essaye
D'amollir Galatée et de guarir sa plaie,
Moderant la chaleur qui le fait esmouvoir.

Les roys, par ta pointure, animez d'allegresse,
Donnent quelquefois tresve au soucy qui les presse ;
Des graves magistrats les chagrins tu desfaits;
Tu te prens, courageux, aux plus rudes gendarmes,
Et souvent, au milieu des combats et des armes,
Tu chasses la querelle et nous donnes la paix.

Bien que tu sois premier de la bande celeste
En âge et en pouvoir, tu as pourtant le geste
D'un enfant delicat, gracieux et seant ;
Tu es plaisant et beau, tu as le corps agile,
Pront, allaigre et dispos, à se courber facile,
Subtil, gaillard, volage, et tousjours remuant.

Tu delectes les bons, tu contentes les sages,
Tu bannis les frayeurs des plus lâches courages,
Rendant l'homme craintif hautain et genereux ;
Tu es le vif surgeon de toute courtoisie,
Et, sans toy, ne peut rien la douce poësie,
Car un parfait poëte est tousjours amoureux.

O Dieu puissant et bon, seul sujet de ma lyre,
Si jamais que de toy je n'ay rien voulu dire,
Et si ton feu divin m'a tousjours allumé,
Donne-moy pour loyer qu'un jour je puisse faire
Un œuvre à ta loüange éloigné du vulgaire,
Et qui ne suive point le trac accoustumé.

Purge-moy tout par tout, le cœur, l'esprit et l'ame.
Et m'eschauffe si bien de ta divine flame,
Que je puisse monstrer ce que je vay suivant,
Et que l'amour, volant qui jusqu'au ciel m'emporte,
Apres la beauté sainte, est bien d'une autre sorte
Que l'aveugle appetit qui nous va decevant.

PROCEZ CONTRE AMOUR

AU SIEGE DE LA RAISON

Chargé du desespoir, qui trouble ma pensée,
Entre mille douleurs dont mon ame est pressée.
Par la rigueur d'Amour, dans sa dure prison,
Un jour, ne pouvant plus supporter ses alarmes.
Ayant l'œil et le cœur gros d'ennuis et de larmes.
Je le fay convertir au siege de Raison.
Là je me presentay si changé de visage,
Que, s'il n'eust eu le cœur d'une fere sauvage,
Je pouvoy l'esmouvoir et le rendre adoucy;
Puis confus et tremblant, avec la contenance
D'un pauvre criminel pres d'ouïr sa sentence,
Parlant à la Raison, je me suis plaint ainsi :
Royne, qui tiens en nous la divine partie,
Qui nous conduits au ciel, lieu dont tu es sortie.
A toy de ce cruel j'ose me lamanter,
Afin qu'ayant ouy quelle est sa tyrannie,
Et comme estrangement ses sujets il manie,
Par ton juste support je m'en puis exanter.
Sur l'avril gracieux de ma tendre jeunesse.
Que j'ignorois encor que c'estoit de tristesse,
Et que mon pié volloit quand et ma volonté;
Ce trompeur que tu vois, jaloux de ma franchise.
Masquant de deux beaux yeux sa cruelle entreprise.
Avec un doux accueil deçeut ma liberté.
Mais qui se fust gardé de se laisser surprendre.
Et qui de son bon gré ne se fust venu rendre,
Voyant avecques luy tant de douces beautez?
Qui ne se fust promis un bien heureux voyage,
Ayant la mer paisible, étant près du rivage,
Et les petits zephyrs soufflans de tous costez?
Il se monstroit à moy sur tout autre amiable.
Il ne me faisoit voir qu'un printans desirable;
Son visage estoit doux, doux estoient ses propos.
Et l'œil qui receloit tous les traits de sa trousse

Me perça l'estomach d'une façon si douce,
Que j'estimoy ma peine un desiré repos.
  Mais il ne dura guere en ceste douce sorte,
Car, si tost que mon cœur luy eut ouvert la porte,
Et que mes sens craintifs eurent reçeu sa loy,
Il dépoüilla soudain sa feinte couverture,
M'enseignant mon erreur d'avoir fait ouverture
Ainsi legerement à plus puissant que moy.
  Il troubla mon esprit d'une guerre immortelle,
Il esmeut mes pensers, il les mit en querelle,
Et fit, pour me laisser en eternel tourment,
De mon cœur son fourneau, ses charbons de mes vaines,
Mes poulmons ses souflets, de mes yeux ses fontaines,
Qui sans jamais tarir, coulent incessamment.
  Il banit mes plaisirs et leur donna la fuitte,
Dont le libre repos, que j'avois à ma suitte,
M'abandonna soudain, de frayeur tout surpris;
Le travail print sa place, et la tristesse extrême,
Les veilles, les soucis, le mespris de soy-mesme,
Qui ne m'ont point lasché depuis que je fus pris.
  Je quitay tout soudain ce qui me souloit plaire,
Ma façon se changea, je devins solitaire,
Je portay bas les yeux, le visage et le front;
J'entretins mon desir d'une esperance vaine,
Je discourus tout seul, et moy-mesme pris paine
De nourrir les douleurs que deux beaux yeux me font.
  Je mourus dedans moi, pensant trouver ma vie
Au cœur de la beauté qui me l'avoit ravie;
Mais depuis je n'ay peu, dont j'ay souffert la mort;
Et si je semble vif, ne croy pas à ta veuë:
Par la seule douleur ce sorcier me remuë;
C'est de mon corps charmé l'invisible ressort.
  Il me fait voir assez de plus grandes merveilles,
Tirant d'un froid rocher des flammes nompareilles,
Dont il brûle mon cœur sans qu'il soit consumé,
Me donnant pour repas le venin qui me tuë
Et faisant que mon feu dedans l'eau continuë,
Sans que pour tant de pleurs il soit moins allumé.
  Il croist de jour en jour sans espoir mon martyre,
Il me fait voller haut sûr des ailes de cire,
Puis me fait trébucher quand je vay m'élevant.
Il me rend si pensif, que je me trouve estrange,
Et fait que ma couleur en plus palle se change,
Seiche comme la fleur qui a senty le vant.
  Helas! je change assez de teint et de visage!
Mais je ne puis changer cet obstiné courage,

Qui me rend pour aimer tristement esperdu ;
L'amoureuse poison tous mes sens ensorcelle,
Et ce que j'ay du ciel, que mon esprit recelle,
Est en pleurs et en cris pauvrement despendu.

Soit de jour, soit de nuict, jamais je ne repose;
Je ronge mon esprit, je resve, je compose,
J'enfante des pensers qui me vont devorant;
Quand le jour se depart, la clairté je desire;
Je souhaite la nuict lorsqu'elle se retire;
Puis, attendant le jour, je languis en mourant.

Dés que l'aube apparoist, je me pers aux vallées,
Et dans le plus epais des forests recelées,
Pour, sans estre entendu, plaindre ma passion;
J'esmeu l'air et le ciel de ma douleur profonde,
Et bref, en me lassant, je lasse tout le monde,
Sans que cet inhumain en ait compassion.

En ce lieu je my fin à mon triste langage;
Car mille gros soupirs, qui gardoient le passage
Par où couloit ma voix, l'empeschoient de sortir ;
Puis je frémissoy tout de voir mon adversaire
Qui trepignoit des piés, qui bouilloit de cholere,
Me menaçant tout bas d'un tardif repentir.

Raison, disoit Amour, enten l'autre partie,
Et ne conclus devant qu'estre bien advertie :
Il faut balancer tout pour juger droitement.
Doncques sans t'émouvoir par des plaintes si vaines,
Escoute entierement l'histoire de ses paines,
Et voy que cet ingrat m'accuse injustement.

Ingrat est-il vrayment et sans reconnoissance,
De me rendre à present si pauvre recompense
Pour cent mille bien-faits qu'il a reçeus de moy;
J'ay purgé son esprit par ma divine flame,
L'enlevant jusqu'au ciel et remplissant son ame
D'amour, de beaux desirs, de constance et de foy.

J'ay forcé son desir trop jeune et volontaire,
Qui suit le plus souvent ce qui luy est contraire,
Et contre son vouloir je l'ay favorisé;
D'un de mes plus beaux traits j'ay son ame entamée.
J'ay fait luire en cent lieux sa vive renommée,
Et des meilleurs esprits je l'ay rendu prisé.

Je l'ay fait ennemy du tumulte des villes,
J'ay repurgé son cœur d'affections serviles,
Compagnon de ces dieux qui sont parmy les bois;
J'ay chassé loin de luy l'ardante convoitise,
L'orgueil, l'ambition, l'envie et la feintise,
Cruels bourreaux de ceux qui font la cour aux rois.

J'ay fait par ses escrits admirer sa jeunesse,
J'ay reveillé ses sens engourdis de paresse,
Hautain et genereux je l'ay fait devenir ;
Je l'ay separé loing des sentiers du vulgaire
Et luy ay enseigné ce qu'il luy falloit faire
Pour au mont de vertu seurement parvenir.
Je luy ay fait dresser et la veuë et les ailes
Au bien-heureux sejour des choses immortelles ;
Je l'ay tenu captif pour le rendre plus franc.
Or, si quelque douleur luy a livré la guerre,
Hé ! qui sans passion [1] pourroit vivre sur terre,
Ayant des os, des nerfs, des poulmons et du sang ?
L'invincible Thebain, nompareil en prouesse,
Le preux fils de Thetis, lumiere de la Grece,
Ajax, Agamemnon, peuvent mieux se douloir,
Car je les ay rendus serfs de leurs prisonnieres
Et leur ay fait aimer des simples chambrieres,
Rabaissant leur orgueil par mon divin pouvoir.
Où cestui qui se plaint de sa peine cruelle,
Je le tiens sous le joug d'une deïté telle,
Qu'il se doit estimer entre tous bien-heureux.
Car de si grand' beauté son amour j'ay fait naistre,
Que moy, qui suis des dieux et des hommes le maistre.
J'atteste mon pouvoir que j'en suis amoureux.
Pense un petit, Raison, aux thresors desirables,
Graces, beautez, douceurs et clartez admirables
Que tu as veus là haut au cabinet des cieux ;
Je ne sçay quoy de plus qui ne se peut bien dire,
Reluit dedans ses yeux où je tiens mon empire,
Car je n'ay peu choisir throsne plus precieux.
Or de ses yeux divins naist sa peine obstinée,
Dans eux sa liberté demeure emprisonnée,
D'eux viennent les tourmens si fascheux à sentir ;
Si c'est une prison, prisonniere est mon ame,
Car je fay ma demeure aux beaux yeux de sa dame,
Et si n'ay pas vouloir de jamais en sortir.
Voila de ses pensers la grand' troupe mutine,
Voila les chauds soupirs qui brûlent sa poitrine,
Voila l'ardant fourneau dont il est consommé,
C'est de son triste cœur le sanglant sacrifice.
« Mais qui, à l'homme ingrat, fait quelque benefice,
Recueille mauvais fruit de ce qu'il a semé. »
Ainsi parloit Amour avec grand' violence ;
Puis nous teusmes tous deux, attendant la sentence

[1] Sans souffrance.

De Raison, qui vers nous son regard addressa :
Vostre debat, dist-elle, est de chose si grande,
Que pour le bien juger plus long terme il demande.
Et, finis ces propos, en riant nous laissa.

CHANSON

Helas! que me faut-il faire
Pour adoucir la rigueur
D'un tyran, d'un adversaire
Qui tient fort dedans mon cœur!
Il me brûle, il me saccage,
Il me perçe en mille pars,
Puis m'abandonne au pillage
De mille outrageux soldars.
L'un se loge en ma poitrine,
L'autre me succe le sang,
Et l'autre, qui se mutine,
De traits me pique le flanc.
L'un a ma raison troublée,
L'autre a volé mes espris,
Laissant mon ame comblée
De feux, d'horreur et de cris.
Tous les moyens que j'essaye,
Au lieu de me profiter,
Ne font qu'enaigrir ma playe
Et ces cruels irriter.
En vain je respan des larmes
Pour les penser émouvoir,
Et n'y puis venir par armes,
Car ils ont trop de pouvoir.
Puis ils ont intelligence
A mon cœur qui s'est rendu ;
Cil où j'avoy ma fiance
M'a vilainement vendu.
Mais ce qui me reconforte
En ce douloureux esmoy,
C'est que le mal que je porte
Luy est commun comme à moy.

COMPLAINTE

Je veux maudire Amour, dieu de sang et de flame.
Et du ciel contre luy la justice esmouvoir,
Outré des passions qui traversent mon ame,
Depuis qu'elle est reduite aux fers de son pouvoir.

Son pouvoir ! qu'ay-je dit ? Helas ! j'ay fait offence,
C'est le vostre, Diane, auquel je suis soumis,
Et ne reconnoy plus Amour ny sa puissance,
Puis que je vois qu'Amour est de vos ennemis.
Vostre œil seul me commande, et mon cœur tributaire
Ne connoist autre amour, autre empire, autre loy;
Je supporte ce joug comme un mal necessaire,
Et plus j'en suis contraint, plus s'augmente ma foy;
Pour tant d'assauts divers, dont mon ame opressée
S'est veuë en vous servant sans pitié recharger,
Jamais je ne changeay ceste ferme pensée :
La mort mesme et le tans ne la pourroient changer.
Je ne déguise point, mon cœur n'est point volage ;
Vous sçavez la grandeur de ma fidelité,
Car les rays de vostre œil lisent dans mon courage ;
Puis on ne peut tromper une divinité.
Si donc vous le sçavez, et qu'ayez connoissance
Que je n'espere rien pour ma ferme amitié,
Au moins faites semblant, pour toute recompanse,
Que vous plaignez ma peine et qu'en avez pitié.
Las ! je sçays que le mal, dont mon ame est saisie,
Vient de m'estre à vos yeux follement hazardé ;
J'en ai perdu la veuë ainsi que Tirésie ;
Le decret de Saturne est pour moy trop gardé.
Toutesfois je ne puis ny ne veux me distraire
De ces flambeaux divins, mon aimable tourment,
Et me plais de languir en si belle misere,
Puizant du malheur mesme un vray contentement.
Vous pouvez bien juger mon amour estre extresme,
Puis que le desespoir ne la peut offencer,
Et que pour vous aimer je fay guerre à moy-mesme,
Secondé seulement de mon triste penser.
Celuy qui bien aimant d'espoir se reconforte,
Ne se peut dire aimer s'il m'est accomparé,
Veu que sans reconfort ma douleur je supporte,
Et que je suis constant estant desesperé.
Les herbes que l'on voit au printans desirable
Ont leurs effets divers et leur proprieté,
Et de tant d'animaux l'un est doux et traitable,
L'autre se bagne au sang et à la cruauté.
Or la proprieté que le ciel m'a donnée,
C'est d'adorer vos yeux, leur faveur poursuivant ;
Et la vostre au contraire est de m'estre obstinée
Et croistre en cruautez mieux j'iray vous servant.
De vous donc je ne puis justement me complaindre,
Mais du ciel inhumain et du mal'heureux sort,

Qui jusqu'à un tel point m'ont bien voulu contraindre,
Qu'aimant vos yeux divins je dois aimer ma mort.
Vrayment je l'aime aussi ; car pront et volontaire,
Voire avecque plaisir, je volle à mon trespas ;
Et, lorsque la Raison me remonstre au contraire
Et m'en veut retirer, je ne l'escoute pas.
Si croy-je aucunesfois qu'il est bon que j'evite,
Pour adoucir mon mal, le feu de vos beaux yeux,
Je le fay, mais en vain ; car rien ne me profite,
Et pour vous esloigner je ne m'en trouve mieux.
Le cerf qui sent d'un trait sa poitrine entamée,
Esloignant le chasseur, n'amoindrit sa douleur ;
Aussi pour vous fũir, l'ardeur trop allumée,
Qui fait boũillir mon sang, n'a pas moins de chaleur.
Si donc je ne voy rien qui me soit secourable,
Que ne fay-je dessein de mourir malheureux,
Sans espoir que le ciel, quelque jour favorable,
Change en benin aspect mon astre rigoureux ?
Voila tout le loyer où il faut que j'aspire,
Pour avoir si longtans servi fidellement ;
Toutesfois c'est loyer, quoy que l'on vueille dire,
Car il meurt bien-heureux qui meurt en bien-aimant.

CHANSON

L'Amour qui loge en ma poitrine,
Qui mes sens divise et mutine
Et les fait bander contre moy,
Le traistre est de l'intelligence
De ceux qui revoltent la France,
Ennemis de leur jeune roy.
Comme eux il est grand en cautelle,
Travaillant de guerre immortelle
Mon cœur qui l'a si bien reçeu ;
Et d'une modeste feintise
Ses cruels projets il deguise.
C'est ainsi comme il m'a deçeu.
Il m'a fait changer de pensée,
J'ay ma foy premiere laissée,
Et la loy des bons peres vieux ;
Or' pour toute deïté sainte,
J'adore en honneur et en crainte
La belle clairté de vos yeux.
Les mutins surprennent les villes,
Et par leurs discordes civilles
Comblent tout de sang et de feu ;

Et luy, me prenant à l'emblée,
De maux a mon ame comblée,
Et me fait mourir peu à peu.
L'un d'eux des honneurs se propose,
L'un des biens, l'autre plus grand'chose,
L'autre un paradis bien-heureux ;
Les biens, les honneurs et l'empire,
Et le paradis où j'aspire,
C'est d'estre tousjours amoureux.

PLAINTE

Quand je pense aux plaisirs qu'on reçoit en aimant,
Et que le feu d'amour est une vive flame,
Qui fait mouvoir l'esprit et qui réveille l'ame,
Rien ne me plaist si fort que l'estat d'un amant.
Mais, quand je voy qu'Amour ses sujets tyrannise,
Qu'il les tient prisonniers, qu'il les paist de douleurs ;
Quand j'oy tant de regrets, quand je voy tant de pleurs,
J'estime bien-heureux qui garde sa franchise.
O Dieu ! que de douceur de croire asseurément
Que l'unique beauté, qui nostre ame a ravie,
Aupres de notre amour n'estime rien sa vie !
Lors il n'est rien si doux que l'estat d'un amant.
Mais, si l'on trouve apres que c'est toute feintise,
Et que son cœur volage est ailleurs diverty,
Tout ce premier plaisir en rage est converty :
Il est donc bien-heureux qui garde sa franchise.
C'est pourtant un grand heur que d'aimer hautement.
Car un esprit divin tend aux choses hautaines,
Puis mille beaux pensers adoucissent les paines :
Il n'est donc rien si doux que l'estat d'un amant.
Ouy, mais le grand peril suit la grande entreprise,
Et qui monte bien haut peut bien bas tresbucher ;
Et puis en se brûlant il faut son feu cacher :
Il est donc bien-heureux qui garde sa franchise.
Celui qui tout ravi contemple incessament
La royne de son cœur, que le ciel a fait telle,
Qu'il y trouve tousjours quelque beauté nouvelle,
N'estime rien plus doux que l'estat d'un amant.
Mais, quand il voit apres que la belle se prise,
Ou qu'elle est fantastique et se plaist à changer,
Il maudit la fureur qui le fait enrager,
Et nomme bien-heureux qui garde sa franchise.
Si est-ce un grand plaisir, après un long tourment,
D'adoucir à la fin la rigueur de sa dame,

Baiser son front, sa bouche et ses yeux pleins de flame;
Non, il n'est rien si doux que l'estat d'un amant.
Mais si, durant le tans qu'elle nous favorise,
Un rigoureux depart nous force à la laisser,
Quelle extrême douleur peut la nostre passer?
Il est donc bien-heureux, qui garde sa franchise.
Encor on se contente en cet esloignement,
Car l'esprit s'entretient de douces souvenances,
On pense à la revoir, on se paist d'esperances :
Il n'est donc rien si doux que l'estat d'un amant.
Mais apres le retour trouver sa place prise,
Luy voir le cœur changé, n'estre plus reconnu,
Et se voir delaissé pour un nouveau venu :
Est-il pas plus heureux qui garde sa franchise?
Vous qui goustez d'amour le doux contentement,
Chantez qu'il n'est rien tel que l'estat d'un amant;
Vous qui la liberté pour deesse avez prise,
Chantez qu'il n'est rien tel que garder sa franchise.

CONTR'AMOUR

Ce mal'heureux Amour, ce tyran plein de rage,
Qui s'est fait si long-tans vainqueur de mon courage,
Qui m'a troublé les sens, qui m'a fait égarer,
Sans plus bagner sa plume au ruisseau de mes larmes,
Est contraint, tout confus, de me quitter les armes
Et chercher autre lieu propre à se retirer.
Ma raison s'est renduë à la fin la maistresse,
Et, pour me faire voir ma faute et la finesse
De ce traistre enchanteur, m'a débandé les yeux.
Ce qui fait qu'à part moy je rougisse de honte,
Voyant un petit nain dont j'ay tant fait de conte
Et que j'ay reveré comme un des plus grands dieux.
Je connoy mon erreur, je connoy la folie
Qui, profonde, a tenu mon ame ensevelie;
Je connoy les flambeaux dont je fus embrasé,
Je connoy le venin qui troubla ma pensée,
Et regrette en pleurant ma jeunesse passée,
Maudissant le pipeur qui m'a tant abusé.
Que mon cœur, que ma voix, que mon esprit se change.
Au lieu de tant d'escrits sacrez à la loüange,
Cependant qu'un chaud-mal me rendoit insensé,
Que mon vers desormais deteste sa puissance,
Afin que pour le moins chacun ait connoissance
Que je n'ay pas grand' peur qu'il en soit offencé.

Amour, tyran cruel, monarque de martire,
La seule occasion qui fait que l'on soupire,
Oracle de mensonge, ennemy de pitié,
Large chemin d'erreur, barque mal asseurée,
Temple de trahison, foy de nulle durée,
Bref en tous tes effets contraire à l'amitié ;
Amour, roy des sanglots, prison cruelle et dure,
Meurtrier de tout repos, monstre de la nature,
Bruvage empoisonné, serpent couvert de fleurs,
Sophiste injurieux, artisan de malice,
Passagere fureur, exemple de tout vice,
Plaisir meslé d'ennuis, de regrets et de pleurs;
Amour, que dy-je, amour? mais inimitié forte,
Appetit dereglé, qui les hommes transporte,
Racine de malheur, source de déplaisir,
Labirinthe subtil, passion furieuse,
Nid de déception, peste contagieuse,
Entretenu d'espoir, de crainte et de desir;
Si tost que nostre esprit s'abandonne à te suivre,
Helas! presque aussi tost nous delaissons de vivre,
Nous mourons sans mourir, nous perdons la raison,
Nous changeons à l'instant nostre forme premiere.
Nos yeux chargez d'erreur sont privez de lumiere,
Et n'avons pour logis qu'une obscure prison.
Tu romps l'heur de la vie avec mille traverses,
Tu rechanges nos cœurs de cent sortes diverses,
Boüillans et refroidis, craintifs et genereux :
Or' nous vollons au ciel sans partir de la terre,
Or' nous avons la paix, or' nous avons la guerre,
Et n'avons rien de seur que d'estre mal'heureux.
S'il advient quelquefois que parmy nos destresses
Tu mesles rarement quelques fausses liesses,
Ce n'est pas qu'il te plaise alors nous contenter,
Ce n'est pas que nos pleurs plus doux t'ayent pu rendre;
Mais afin que la peine, en nous venant reprendre,
Nous soit plus difficile et forte à supporter.
Tout ce qu'on peut apprendre en tes vaines escoles,
Ce sont des trahisons, des feintes, des paroles,
Escrire dessus l'onde, errer sans jugement,
Suivre en la nuict trompeuse une idole fuitive,
Faire guerre à son ame et la rendre captive,
Et pour se retrouver se perdre folement.
Les fruits qu'on en reçoit pour toute recompense,
C'est d'un long tans perdu la vaine repentance,
Un regret desvorant, un ennuyeux mepris :
Helas! j'en puis parler, je say comme on s'en treuve,

J'en ay fait, à ma honte, une trop longue espreuve,
Honte, le seul loyer des travaux que j'ai pris.
Je ne me puis tenir de remettre en memoire
Ce tans, que cet aveugle, ennemy de ma gloire,
Possedoit mon esprit, yvre de son erreur;
Et pensant de mes faits l'estrange frenaisie,
Presqu'il ne peut entrer dedans ma fantasie
Que j'aye esté troublé d'une telle fureur.
Ores j'estoy craintif, ores plein d'asseurance,
Ores j'estoy constant, ores plein d'inconstance;
Ores j'estoy contant, or' plein de passions;
Or' je desesperoy d'une chose asseurée,
Puis je me tenoy seur d'une desesperée,
Peignant en mon cerveau mille conceptions.
Quantes fois par les prez, les bois et les rivages,
Ay-je conté ma peine aux animaux sauvages,
Comme s'ils eussent peu mes douleurs secourir!
Les antres pleins d'effroy, les rochers solitaires,
Les desers separez estoient mes secretaires,
Et, leur contant mon mal, je pensoy me guarir.
Quantes fois plus joyeux ay-je allegé ma paine,
Me laissant endormir d'une esperance vaine,
Qui, s'envollant en songe, augmentoit mon tourment!
Combien de mes deux yeux ay-je versé de pluie?
Et combien de bon cœur ay-je maudit ma vie,
Me forgeant sans raison un mescontentement?
Celuy qui veut conter les douloureuses paines,
Les regrets, les soucis, les fureurs inhumaines,
Les remords, les frayeurs qu'on supporte en aimant,
Qu'il conte du printans la richesse amassée,
Les vagues de la mer quand elle est courroussée,
Et par les longues nuits les yeux du firmament.
Le forçat enchaisné quelquesfois se repose,
Le pauvre prisonnier, dedans sa prison close,
Clost quelquesfois les yeux et soulage ses maux;
Au soir le laboureur met ses bœufs en l'estable,
Et, doucement forcé d'un sommeil agreable,
Remet jusques au jour sa peine et ses travaux.
Seulement le chetif qui couve en sa pensée
Le poignant aiguillon d'une rage insensée
Ne sent point de relasche entre tant de malheurs :
Si le jour le faschoit, la frayeur solitaire
Et le silence coy r'entament sa misere,
Renveniment sa playe et frappent ses douleurs.
Est-il dedans le lict? les pensers qui l'assaillent,
Mutins et furieux, sans repos le travaillent :

L'un çà, l'autre delà, chacun à qui mieux mieux;
De ses cuisans regrets le ciel il importune,
Il resve, il se despite, il maudit sa fortune,
Noyant toute esperance au torrent de ses yeux.
S'il s'endort quelquesfois, aggravé de tristesse,
Helas ! par le dormir sa douleur ne prend cesse,
Mais plus fort que devant il se sent travailler;
Car au premier sommeil les songes l'espouvantent,
Et mille visions à ses yeux se presentent,
Qui le font en sursaut rudement éveiller.
Ou si le corps vaincu du travail et du somme
Ne se réveille point, et qu'un dormir l'assomme,
Le cœur qui n'a repos ne fait que soupirer,
L'esprit tremble et fremit de la frayeur horrible,
L'ame crie et se plaint pour sa douleur terrible,
Et les yeux entr'ouvers ne cessent de pleurer.
Le jour est-il venu? sa douleur recommence,
Il deteste le bruit, il cherche le silence;
La clairté lui desplaist, et la voûte des cieux,
Le murmure des eaux, la fraischeur des ombrages,
Herbes, rives et fleurs, forests, prez et boccages;
Et ne sçauroit rien voir qui contente ses yeux.
Amour, quiconque fut qui te mit de la race
De ce debat confus, lourde et pesante masse [1],
Il parloit sagement et disoit verité,
Car, las ! qui veit jamais confusion si grande
Qu'aux miserables lieux où ton sceptre commande,
Tousjours rouge de sang, d'ire et de cruauté?
C'est pitié que d'ouïr les estranges merveilles,
Les miracles divers, les douleurs nompareilles
Et les cris de ses foux travaillez sans repos :
L'un dit que l'esprit seul a gaigné sa pensée,
L'autre accuse des yeux, l'autre a l'ame insensée
Pour des cheveux trop beaux ou de trop doux propos.
L'un sera captivé par une larme feinte,
Et à l'autre un beau teint donne mortelle atteinte;
L'un transira de froid, l'autre mourra de chaud;
L'un compare aux rochers celle qui le tourmente,
L'autre fait de sa dame une lune inconstante;
L'un se plaint d'aimer bas, l'autre d'aimer trop haut.
Ainsi, dans les enfers, les ombres criminelles
Se pleignent vainement de leurs paines cruelles
Et des tourmens divers qu'il leur faut supporter;
Mais, las ! je croy qu'Amour plus de tourmens assemble

[1] Quiconque l'assimila au chaos.

Dans un cœur amoureux, qu'on n'en voit tout ensemble
Aux plus creux des enfers les esprits tourmenter.
  Je n'auray jamais fait, si je veux entreprendre
De ce bourreau cruel les rigueurs faire entendre,
Rigueurs qui chacun jour se font assez sentir :
Il est assez connu, sa rage est manifeste,
Mais, helas! c'est le pis qu'un chacun le deteste,
Et ne peut ou ne veut de luy se garantir.
  Or de moy qui le puis, et qui me delibere
D'estre franc pour jamais d'une telle misere,
Je pren congé d'Amour et de ses feux cuisans :
Adieu, Amour, adieu, enfant plein de malice,
Adieu l'Oysiveté, ta mere et ta nourrice,
Adieu tous ces escrits où j'ay perdu mes ans.
  Je pren congé de vous, amoureuses pensées;
Je pren congé de vous, nuicts vainement passées,
Discours, propos, sermens, l'un sur l'autre amassez;
Et vous, tristes sanglots que ma poitrine excite,
Plaintes, pleurs et regrets, je vous donne la fuitte,
Bien marri que plus tost je ne vous ay laissez.
  Bien-heureuse Raison, royne de mon courage,
Pour m'avoir garanty de l'amoureux naufrage,
Lorsque j'estoy privé de tout humain secours,
Je t'appen en ce lieu ma robe despoüillée,
Des flots de la tempeste encor toute moüillée,
Ayant à l'advenir devers toy mon recours.

RYMES TIERCES

  Si jamais plus ma liberté j'engage
Au faux Amour, jadis roy de mon cœur,
Que je languisse en eternel servage.
  Si jamais plus son feu brûle mon ame,
Que je n'esprouve en aimant que rigueur,
Et que mes pleurs fassent croistre ma flame.
  Si jamais plus une beauté mortelle
Tient mon esprit en la terre arresté,
Que mon mal serve à la rendre plus belle.
  Si jamais plus pour ses yeux je soupire,
Que mes soupirs croissent sa cruauté
Et de mes cris ne se fasse que rire.
  Qu'elle soit folle, inconstante et volage,
Que j'en enrage, et qu'en me despitant
De la laisser je perde le courage.
  Que de l'aimer je rougisse de honte,
Et toutesfois que je luy sois constant,

En luy voyant d'un valet faire conte.
  Que toute nuict à son huis je lamente,
Et qu'elle soit à se mocquer de moy,
Aux bras d'un autre heureusement contente.
  Qu'un chaud martel, qu'une aspre jalousie
De cent fureurs recompensent ma foy,
Et que tousjours mon ame en soit saisie.
  Que mon teint pasle et mon visage blesme,
De tant d'ennuis maigre et defiguré,
Me soit horrible et m'étonne moy-mesme.
  Que le soleil à regret me regarde,
Bref, que le ciel, contre moy conjuré,
Pour mon salut ma mort mesme retarde.
  Mais, si d'Amour la sagette meurtriere
Ne me peust plus désormais entamer,
O justes dieux! accordez ma priere!
  Qu'en peu de jours cet œil, mon adversaire,
Flambeau d'amour qui m'a fait consumer,
Perde sa flame et sa lumiere claire;
  Que ses cheveux, dont mon ame fut prise,
Laissent son chef, apres avoir changé
Leur couleur d'or en une couleur grise.
  Que de ses mains son miroir elle rompe,
Voyant sa face, et que je sois vangé
De ce crystal qui maintenant la trompe.
  Qu'elle ait regret à sa jeunesse folle,
Et qu'elle apprenne, helas! trop cherement,
Que la beauté comme le vent s'envolle.
  Lors sans danger, sans douleur et sans crainte,
Je me riray d'avoir si longuement
A la servir ma liberté contrainte.
  Puis je prendray sa vaine repentance
Et ses soupirs pour heureux payement
De mes douleurs et de son arrogance.

LXIX

VŒU AU DEDAIN

  Puis que par ton secours mon brasier est estaint,
Et qu'avec la raison ma volonté je donte,
Dedain, maistre d'Amour, le dieu qui tout surmonte,
J'appen ces hameçons devant ton temple saint.
  J'appen ces traits brisez dont mon cœur fut attaint,
J'appen ces nœuds dorez dont j'ay tant fait de conte,
J'appen ces tristes vers, messagers de ma honte
J'appen ces pesans fers qui long-tans m'ont étraint.

Plus libre, à l'avenir, je vivray pour moy-mesme,
Je n'auray l'œil piteux ny le visage blesme,
Semant tout mon service et mes soupirs au vent.
La volonté d'autruy ne regira ma vie,
Je ne transiray plus d'une jalouse envie
Et ne changerai plus de pensers si souvent.

LIVRE SECOND

I

Amour, trie et choisis les plus beaux de ces vers
Et raye à ton plaisir ceux de moindre merite ;
Qu'à ce fascheux labeur ta loüange t'excite,
'est dessous ton beau nom qu'ils vont par l'univers.
Ils sont nez de ta flame et des tourmens divers
Dont tu me fis present, quand je vins à ta suite :
Ma prise et ta victoire au vray s'y voit décrite ;
C'est le papier journal des maux que j'ay souffers.
Ceux qui ne t'ont connu, sinon par ouy-dire,
Ne doivent curieux s'arrester à les lire :
Aux seuls vrais amoureux ce livre est reservé.
Les autres ne croiroient tant d'estranges alarmes ;
Las ! si n'ay-je rien dit que je n'aye esprouvé,
Et chacun de ces vers me couste mille larmes.

II

DIALOGUE

Arreste un peu, mon cœur, où vas-tu si courant ?
— Je vay trouver les yeux qui sain me peuvent rendre.
— Je te prie, atten-moi. — Je ne te puis attendre,
Je suis pressé du feu qui me va devorant.
— Il faut bien, ô mon cœur ! que tu sois ignorant,
De ne pouvoir encor ta misere comprendre :
Ces yeux d'un seul regard te reduiront en cendre :
Ce sont tes ennemis, t'iront-ils secourant ?
— Envers ses ennemis si doucement on n'use

Ces yeux ne sont point tels. — Ah! c'est ce qui t'abuse :
Le fin berger surprend l'oiseau par des appas.
— Tu t'abuses toy-mesme, ou tu brûles d'envie,
Car l'oiseau mal-heureux s'envole à son trespas,
Moy je volle à des yeux qui me donnent la vie.

III

Si je me siez à l'ombre, aussi soudainement
Amour, laissant son arc, s'assied et se repose;
Si je pense à des vers, je le voy qui compose;
Si je plains mes douleurs, il se plaint hautement.
Si je me plais au mal, il accroist mon tourment;
Si je respan des pleurs, son visage il arrose;
Si je monstre ma playe, en ma poitrine enclose,
Il defait son bandeau, l'essuyant doucement.
Si je vais par les bois, aux bois il m'accompagne.
Si je me suis cruel, dans mon sang il se bagne.
Si je vais à la guerre, il devient mon soldart.
Si je passe la nuict, il conduit ma nacelle ;
Bref, jamais l'importun de moy ne se depart,
Pour rendre mon desir et ma peine eternelle.

IV

Las! trop injuste Amour, veux-tu jamais cesser?
N'as-tu point d'autre but qu'un cœur plein d'innocence?
Je reconnois assez ta divine puissance,
Et suis tousjours tremblant, craignant de t'offencer.
Ai-je un seul lieu sur moy qui te reste à perçer!
Suis-je pas tout couvert des traits de ta vengeance?
Et tu laisses, coüard, ceux qui font resistance,
Pour sus moy, ton subjet, ta colere passer.
Je sors d'une prison, tu r'enchaisnes mon ame;
Je suis guari d'un trait, un autre me r'entame;
Eschapé du peril, j'entre en plus grand danger.
Quand je pense estre seur des flots et de l'orage,
Que je suis près du port, que je voy le rivage,
Tu repousses ma nef et la fais submerger.

V

O mon petit livret, que je t'estime heureux!
Seul tu cueilles le fruit de mon cruel martire,
Ton contentement croist quand mon tourment empire,
Et ton heur est plus grand, plus je suis douloureux.
Tu retiens doucement ces beaux yeux rigoureux,

Dont il faut qu'à regret sans cœur je me retire;
Tu vois tous les trésors de l'amoureux empire
Et reçois tous les biens dont je suis desireux.
  Tu couches tous les soirs aupres de ma deesse,
Mais, las! en y pensant, ce souvenir me blesse,
Je suis de jalousie ardamment allumé.
  Car, hé! que sçay-je, moy, si l'Amour par cautelle
S'est point ainsi luy-mesme en livre transformé,
Pour luy baiser le sein et coucher avec elle?

VI

  Privé des doux regards, qui mon ame ont ravie
Et la vont nourrissant de mille et mille appas,
Je vy trop mal-heureux : mais non, je ne vy pas,
Ou je vy d'une vie à cent morts asservie.
  Las! je vy voirement, mais c'est mourant d'envie
De voir mourir mes maux, qui jamais ne sont las :
Aussi bien puis-je vivre entre tant de trespas,
Sans cœur, sans mouvement, sans lumiere et sans vie.
  Je ne vy point; si fay : car, s'il n'estoit ainsi,
Sentiroy-je, estant mort, tant d'amoureux soucis,
Tant de feux, tant de traits, qui tourmentent mon ame?
  Quoy donc? je vy sans cœur contre l'humaine loy :
Non, non, je ne vy point, je suis mort dedans moy;
Hélas! si fay, je vy, mais c'est en vous, madame.

PLAINTE

  En quel desert, quel bois ou quel rivage,
Amour vollant, me pourroy-je sauver,
Pour t'empescher de me venir trouver
Et m'affranchir de ton cruel servage?
  Las! je pensoy, evitant l'influence
De ces beaux yeux, aux rayons si nuisans,
Que mes brasiers en seroient moins cuisans
Et que mon mal perdroit sa violence.
  Mais c'est en vain qu'ainsi je me destourne
Par les halliers plus fascheux à passer,
Car je m'emporte, et je me dois laisser;
Partant du pied, du penser je retourne.
  Plus je suis loin, plus mon desir s'allume,
Je ne puis plus ses efforts endurer.
Jugez, amans, si je dois esperer,
Plus loin du feu, plus fort je me consume.
  Je ne voy rien qu'objets qui me desplaisent;
Toute clairté rend mes yeux languissans;

Je n'enten rien qui n'offense mes sens,
Et par le temps mes douleurs ne s'apaisent.
  Tu as beau faire, ô soleil! ta reveuë,
Enflammant l'air d'amoureuse clairté,
Tu ne sçaurois chasser l'obscurité,
Qui m'environne et qui couvre ma veuë.
  Tu luis par tout, fors que dedans mon ame,
Mais dedans moy tu n'as point de pouvoir :
Nulle clairté je ne puis recevoir
S'elle ne vient des beaux yeux de ma dame.
  Rien ne s'égale à ma dure souffrance,
Belle Diane, et j'atteste vos yeux
Que mon trespas me plairoit beaucoup mieux
Aupres de vous, que vivre en vostre absence.
  Mais on ne meurt d'une extrême tristesse,
Bien que l'esprit soit du corps separé :
S'il estoit vray, je n'eusse tant duré,
Et par ma fin ma douleur eust pris cesse.
  Comme des monts les ombrages descendent,
Quand le soleil loin de nous se depart,
Si mon soleil tourne ailleurs son regart,
Mille frayeurs dans mon ame s'espandent.
  Le desespoir aussi-tost s'en rend maistre,
Rien ne sçauroit contre luy m'asseurer,
Et les pensers qui me font soupirer,
D'un soucy mort cent mille en font renaistre.
  Helas! perdez ceste rage importune,
Hostes cruels des esprits angoissez :
Je sçay mon mal et le connois assez,
J'ay trop d'amour et trop peu de fortune.
  Soit que Phœbus environne la terre,
Soit que la nuict mette fin à son cours,
Obstinément vous me pressez tousjours :
Je suis le champ où vous faites la guerre.
  L'un veut troubler l'espoir dont je me flate,
L'autre combat ma constance et ma foy,
L'autre soustient que je ne suis plus moy,
M'estant perdu pour gaigner une ingrate.
  L'autre me dit qu'en vain je m'encourage,
Dessus l'arene ayant fait fondement,
Et que son cœur se change incessamment,
Comme un miroir qui reçoit toute image.
  Tais-toy, penser, je sçay bien le contraire,
Et sens nos feux trop vivement épris :
Amour, qui fist les nœuds de nos espris,
Quand il voudroit, ne les sçauroit desfaire.

Mais, si son cœur changeoit comme l'Euripe,
Sept fois le jour, deçà delà porté,
Je n'auroy loy que de sa volonté :
C'est mon objet, et je suis son polype.

VII

Ma dame, Amour, Fortune et tous les elemens,
Animez contre moy, sont bandez pour me nuire :
Sans plus le doux sommeil de leurs fers me retire,
Et fait peur à mes maux par ses enchantemens.
O songe! ange divin, sorcier de mes tourmens,
Je voy par ta faveur ce que plus je desire :
Tu me fais voir ces yeux qui font que je soupire,
Et fais naistre en mon cœur mille contentemens.
Mais la rage d'Amour, qui point ne diminuē,
Avec tous tes efforts empesche ta venuē,
Et ne sens pas souvent ton doux allegement.
Donc, puis qu'il est ainsi lors que tu me visites,
Helas! songe amoureux, dure plus longuement,
Afin que tes faveurs ne soient pas si petites.

VIII

Je me veux rendre hermite et faire penitence
De l'erreur de mes yeux pleins de temerité,
Dressant mon hermitage en un lieu deserté,
Dont nul autre qu'Amour n'aura la connoissance.
D'ennuis et de douleurs je feray ma pitance,
Mon bruvage de pleurs ; et, par l'obscurité,
Le feu qui m'ard le cœur servira de clairté
Et me consommera pour punir mon offance.
Un long habit de gris le corps me couvrira,
Mon tardif repentir sur mon front se lira,
Et le poignant regret qui tenaille mon ame.
D'un espoir languissant mon baston je feray,
Et tousjours, pour prier, devant mes yeux j'auray
La peinture d'Amour et celle de ma dame.

IX

RESPONCE PAR PASSERAT[1]

Vous voulez estre hermite, hermite allez vous rendre,
Cachez-vous dans les bois pour füir Cupidon,

[1] ean Passerat, poëte et pamphlétaire célèbre, né à Troyes, en 1534. acheva ses études à Paris. Nommé professeur d'humanités, il relut et ap-

Et, pour monstrer qu'en vous est esteint son brandon,
Habillez-vous de gris, c'est la couleur de cendre.
  Vivez de patience, il le vous faut apprendre;
Votre espoir mensonger soit changé en bourdon,
Le dedain du refus [1] à requerir pardon
D'avoir plus demandé que ne deviez attendre.
  Mais sur tout que l'Amour en ce lieu ne soit paint ;
Pour guarir du chaud-mal, c'est un dangereux saint.
S'il r'allume une fois vos flammes amorties,
  Ne pouvant supporter cette tentation,
Vous sortirez des bois et de dévotion,
Et etterez bien-tost votre froc aux orties.

X

D'UN PORTRAIT

  Amour de sa main propre a portrait cet image,
Afin qu'un pays froid, lourd, barbare, indonté,
Qui demeuroit rebelle à sa divinité,
Fust contraint de se rendre et de luy faire hommage.
  Il choisit le parfait d'un si divin ouvrage
Dans le ciel, sur le vray de la mesme beauté,
Vaquant à son labeur d'esprit tant arresté,
Que sur la beauté mesme on voit quelque avantage.
  Les Amours luy servoient : l'un brassoit les couleurs,
L'autre les destrempoit en l'argent de mes pleurs,
L'autre, plus curieux, admiroit l'artifice.
  Quand il eut achevé, luy-mesme en fut épris,
En devint idolatre, et soudain je fus pris,
Afin que de mon cœur il luy fist sacrifice.

XI

  Hé! ne suffit-il pas qu'Amour, trop animé,
Tienne mon cœur en feu qui s'accroist d'heure en heure,
Sans que mes chauds soupirs, sortant de leur demeure,
Donnent force à l'ardeur dont je suis consommé?
  O vent impetueux, excessif, enflamé,
C'est par toy que ma flame eternelle demeure.

profondit les auteurs anciens. Henri de Mesme, protecteur des érudits, l'eu vingt-neuf ans pour commensal. Il occupa la chaire d'éloquence où Ramus avait brillé, au collége de France. Sauf un morceau, la *Satire Ménippée* fu écrite par lui et par N. Rapin. Il mourut le 12 septembre 1602, l'année même dans laquelle on publia ses œuvres poétiques pour la première fois

[1] Le dépit d'avoir été refusé.

Laisse faire à mes yeux : ces ruisseaux que je pleure
Esteindront le fourneau dans mon cœur allumé.
Mais c'est trop vainement qu'en espoir je me fonde,
L'eau n'esteint pas l'amour : Neptune au creux de l'onde
S'est trouvé mille fois amoureux et brûlant.
Sus donc, ardans soupirs, monstrez votre puissance,
Rendez mon feu plus chaud, croissez sa vehemence.
Il en durera moins s'il est plus violant[1].

XII

Si le mary jaloux de la belle Cypris,
Qui forge à Jupiter le tonnerre et l'orage,
Forgeoit les traits d'Amour, il eust maudit l'ouvrage
Et quitté, tout lassé, son labeur entrepris.
Car ce cruel volleur des cœurs et des espris,
Nourry d'une tigresse en quelque lieu sauvage,
De mille coups mortels ne contente sa rage,
Et fait tousjours des cœurs sa victoire et son prix.
On perd tans contre luy de se mettre en deffance :
Un homme n'est pour faire à un dieu resistance,
Mesme un dieu si puissant, qu'il surmonte les dieux.
Maudits soient tous ses traits et leur puissance forte !
Helas ! j'en suis couvert en tant et tant de lieux,
Que cet aveugle archer pour sa trousse me porte[2].

XIII

Je sçay qu'ell' ont des yeux, les autres damoiselles,
Pour rendre en regardant maint et maint amoureux,
Mais non pas des soleils ardans et vigoureux,
Qui remplissent les cœurs de flammes immortelles.
J'avouë et veux penser qu'il y en a de belles
Assez pour travailler un esprit desireux :
Mais quelle autre a ses traits si doux et rigoureux,
Qui font gouster la vie entre cent morts cruelles ?

[1] Imité d'un sonnet italien qui commence par ces vers :

Lasso ! non basta ch' io ardo ? che l' immenso
Foco che me distrugge inforza ancora ?
Che i sospir, che soffiando escono ogn' hora,
Il fanno al suo furor più fermo e intenso.

[2] Imité d'un sonnet italien qui débute par cette strophe :

S' el zoppo che al gran Giove i strali affina,
Fabro fusse d'Amor, gia haveria Bronte
E' gli altri che un solo occhio hanno in la fronte
Per fastidio lasciata la fucina.

Quelle autre a cet esprit qui le mien a charmé
Ces propos, ces discours dont je fus transformé?
Où sont tant d'hameçons, d'amours, de feux, de glaces?
Souffrons donc sans blaspheme un extrême tourment,
Croyant qu'on ne sçauroit qu'aimer extrêmement
Celle qui est extrême en beautez et en graces [1].

XIV

Malheureux que je suis! je vous soulois descrire
Mon naturel leger jamais ne s'arrestant,
Prenant à grand honneur que je fusse inconstant,
Et, tel comme j'estois, me plaisant à le dire.
Maintenant que vostre œil sans pitié me martire,
Ma nouvelle douleur d'heure en heure augmentant,
Je maudy mon offense, honteux et repentant,
Et trop tard pour mon bien je cherche à m'en dedire.
Quel confort? quel remede? Amour, conseille-moy :
Pourra-t-elle jamais s'assurer de ma foy,
M'ayant connu devant si leger de courage?
Helas! mon inconstance à sa gloire a esté,
Car quel plus grand honneur que d'avoir arresté
Celuy qui s'asseuroit d'estre tousjours volage?

PRIERE AU SOMMEIL

Somme, doux repos de nos yeux,
Aimé des hommes et des dieux,
Fils de la Nuict et du Silence,
Qui peux les esprits delier,
Qui fais les soucis oublier,
Endormant toute violence.
Approche, ô Sommeil desiré!
Las! c'est trop longtans demeuré,
La nuict est à demi passée,
Et je suis encor attendant
Que tu chasses le soin mordant,
Hoste importun de ma pensée.
Clos mes yeux, fay-moy sommeiller,
Je t'atten sur mon oreiller,

1. Traduction d'un sonnet italien qui débute par cette strophe :

Hanno ben gl' occhi, l' altre Donne anco elle,
Di far guardando innamorar le genti;
Ma non han, come questa, i raggi ardenti,
Ch' occhi non son, mà fiammegianti stelle.

Où je tiens la teste appuyée :
Je suis dans mon liet sans mouvoir,
Pour mieux ta douceur recevoir,
Douceur dont la peine est noyée.
  Haste-toy, Sommeil, de venir :
Mais qui te peut tant retenir?
Rien en ce lieu ne te retarde,
Le chien n'abbaye icy autour,
Le coq n'annonce point le jour,
On n'entend point l'oye criarde.
  Un petit ruisseau doux coulant
A dos rompu se va roulant,
Qui t'invite de son murmure ;
Et l'obscurité de la nuit,
Moëte, sans chaleur et sans bruit,
Propre au repos de la nature.
  Chacun, fors que moy seulement,
Sent ore quelque allegement
Par le doux effort de tes charmes :
Tous les animaux travaillés
Ont les yeux fermés et sillés,
Seuls les miens sont ouverts aux larmes.
  Si tu peux, selon ton desir,
Combler un homme de plaisir
Au fort d'une extrême tristesse,
Pour monstrer quel est ton pouvoir,
Fay-moy quelque plaisir avoir
Durant la douleur qui m'oppresse.
  Si tu peux nous representer
  bien qui nous peut contenter,
Separé de longue distance,
O somme doux et gracieux !
Represente encor à mes yeux
Celle dont je pleure l'absance.
  Que je voye encor ces soleils,
Ces lys et ces boutons vermeils,
Ce port plain de majesté sainte ;
Que j'entr'oye encor ces propos,
Qui tenoient mon cœur en repos,
Ravi de merveille et de crainte.
  Le bien de la voir tous les jours
Autrefois estoit le secours
De mes nuicts, alors trop heureuses :
Maintenant que j'en suis absant,
Ren-moy par un songe plaisant
Tant de délices amoureuses.

Si tous les songes ne sont rien,
C'est tout un, ils me plaisent bien :
J'aime une telle tromperie.
Haste-toy donc, pour mon confort;
On te dit frere de la Mort,
Tu seras pere de ma vie.
Mais, las ! je te vay appelant,
Tandis la nuict en s'envolant
Fait place à l'aurore vermeille :
O Amour ! tyran de mon cœur,
C'est toi seul qui par ta rigueur
Empesches que je ne sommeille.
Hé ! quelle estrange cruauté !
Je t'ay donné ma liberté,
Mon cœur, ma vie et ma lumiere,
Et tu ne veux pas seulement
Me donner pour allegement
Une pauvre nuict toute entiere?

XV

Yeux, qui guidez mon ame en l'amoureux voyage,
Mes celestes flambeaux, benins et gracieux,
C'est vous qui fournissez de traits victorieux
Amour, ce grand archer, seul dieu de mon courage.
C'est vous qui me rendez contant en mon servage,
C'est vous qui m'enseignez le beau chemin des cieux.
Vous purgez mon esprit de pensers vicieux
Et retenez mon cœur autrefois si volage.
Vous pouvez d'un clin d'œil faire vivre et mourir,
Faire au mois de janvier un doux printans fleurir,
Voire au fort de la nuict la lumiere nous rendre.
Vous estes le soleil qui me donnez le jour,
Et je suis le phœnix qui se brûle alentour;
Puis, quand je suis brûlé, je renais de ma cendre.

XVI

Au saint siege d'Amour, des grands dieux le vainqueur,
J'ay fait venir plaider ceste beauté rebelle,
Et l'accuse, en pleurant comme une criminelle,
De vol, d'ingratitude et d'injuste rigueur.
Helas ! Amour (ce dy-je , elle a vollé mon cœur
Et ne reconnoist point mon service fidelle ;
Elle m'a traversé d'une fleche mortelle
Et me fait consommer en cruelle langueur.

Je ne te puis prouver comme elle me tourmente.
Mon cœur en est tesmoin : qu'elle le représente.
Tu verras, le voyant, sa rigueur et son tort.
Et, si tu crains trop fort les traits de son visage,
Ne donne pas sentence à son desadvantage,
Mais fay tant qu'elle et moy nous demeurions d'accord.

XVII

Si vous voulez que ma douleur finisse
Et que mon cœur, qui vous est destiné,
Soit de son mal doucement guerdonné,
Et que mon ame en brûlant s'esjouysse;
Si vous voulez qu'à jamais je benisse
L'heure et le point qu'à vous je me donné,
Et que l'ennuy qui me suit obstiné,
Comme un ombrage en l'air s'esvanouysse;
Sans grand travail soudain vous le pouvez.
La guarison en vos mains vous avez
Du mal d'amour, qui jusqu'au cœur me touche.
Car, s'il vous plait de le faire cesser,
Il ne vous faut seulement prononcer
Qu'un doux ouy du cœur et de la bouche.

CHANSON

Un doux trait de vos yeux, ô ma fiere deesse!
Beaux yeux, mon seul confort,
Peut me remettre en vie et m'oster la tristesse
Qui me tient à la mort.
Tournez ces clairs soleils, et par leur vive flame
Retardez mon trespas :
Un regard me suffit : le voulez-vous, madame?
Non, vous ne voulez pas.
Un mot de vostre bouche à mon dam trop aimable,
Mais qu'il soit sans courroux,
Peut changer le destin d'un amant miserable,
Qui n'adore que vous.
Il ne faut qu'un ouy, meslé d'un doux sou-rire
Plein d'amours et d'appas :
Mon Dieu! que de longueurs, le voulez-vous point dire?
Non, vous ne voulez pas.
Roche sourde à mes cris, de glaçons toute plaine,
Ame sans amitié,
Quand j'estoy moins brûlant, tu m'estois plus humaine
Et plus prompte à pitié.

Cessons donc de l'aimer, et, pour nous en distraire,
Tournons ailleurs nos pas.
Mais peut-il estre vray que e le veuille faire?
Non, je ne le veux pas.

CHANSON

Je ne veux jamais plus penser
De voir un jour recompenser
Le mal qu'en aimant je supporte,
Puis que celle qui tient mon cœur
Me monstre une extrême rigueur,
Parmy l'amour qu'elle me porte.
Mais pourroy-je esperer aussi
Qu'elle eust jamais de moy mercy,
Veu qu'à soy-mesme elle est cruelle,
Se privant des plus doux plaisirs,
Meurtrissant ses propres desirs
Et perdant sa saison nouvelle?
Cruelle, où avez-vous les yeux?
Voyez ce printans gracieux ;
Voyez ceste belle verdure,
Un jour des prochaines chaleurs
Fera languir toutes ces fleurs,
Ores beautez de la nature.
Si le tans leger et coulant
Devore tout en s'envolant,
S'il rend toute chose effacée,
Est-ce pas trop de cruauté,
De laisser perdre une beauté
Si chere et si soudain passée?
Si c'est la peur qui vous retient,
Pensez que la crainte ne vient
Qu'à faute d'amitié parfaite.
Amour est une vive ardeur,
Et la crainte est une froideur,
Soudain par vraye amour desfaite.
Si ma foy vous fait differer,
Qui vous en peut mieux asseurer
Que vostre œil qui lit dans les ames?
Helas! aimay-je ardantement?
Quand je parle à vous seulement,
Il sort de ma bouche des flames.
Si vous m'aimez, faites le voir,
Sans plus mes douleurs decevoir,
Les entretenant d'esperance ;

Ou bien, si vous ne m'aimez pas,
Ne retardez plus mon trespas ;
Je le prendray pour recompense.

XVIII

Depuis que sous vos loix mon ame est retenuë,
L'an desjà quatre fois s'est veu recommencer :
Et ma foy, que le tans n'a jamais sçeu fausser,
Mieux que le premier jour n'est de vous recognuë.
Si pour voir vostre sein j'abaisse un peu la veuë,
Si j'ose vostre main de la mienne presser,
Ou baiser vostre gant, je vous voy courrousser.
A tel heur, en quatre ans, ma fortune est venuë !
Les propos plus communs qu'il vous plaist m'affermer,
C'est que vous n'aimez rien ny ne pouvez aimer,
Et qu'il ne faut de vous attendre autre asseurance.
Donc, si par vostre advis je pren de moy pitié,
Changeant mon amour forte en commune amitié,
A sçavoir si l'on peut m'accuser d'inconstance?

XIX

Helas! chassez ce vouloir obstiné!
Helas! changez ceste estrange nature,
Et n'éteignez, faute de nourriture,
Mon foible espoir, aussi-tost mort que né.
N'est-il pas tans que je sois guerdonné?
N'est-il pas tans qu'une heureuse advanture
Donne allegeance au tourment que j'endure,
Et de chetif me rende fortuné?
Si vous sçavez que ma foy soit certaine,
Si vous voyez la grandeur de ma paine,
Si vous pouvez mes langueurs secourir :
Que vous sert-il que je sois miserable?
Las! hastez-vous de m'estre favorable,
Ou vous hastez de me faire mourir!

XX

Que trop d'amour me seiche et me devore ainsi,
Devant vos yeux cruels embellis de ma paine;
Que je m'aille appastant d'une esperance vaine,
Plus pour aigrir mon mal que le rendre adoucy;
Que je ne trouve en vous ny pitié ny mercy,
Que je meure de soif au bord de la fontaine :

Non, il n'en sera rien, beauté trop inhumaine,
J'ay soin de mon salut, dont vous n'avez soucy.
 Par vos feintes douceurs ne sortans point de l'ame,
Quand vous m'avez rendu tout de soulfre et de flame,
Vous pensez-vous mocquer d'Amour et de ma foy?
 Mais vos deguisemens forçent ma patience,
Vostre froid mon ardeur, les tourmens ma constance :
Je ne puis estre à vous si vous n'estes à moy.

XXI

 Vous le voulez, et j'ay trop de coustume
De vous servir pour ne le faire pas :
Sors, traistre amour, tourne arriere tes pas ;
Tu me brûlois, le dedain te consume.
 Si jamais plus vostre beauté m'allume,
Yeux qui pleuvez des traits et des appas,
Ma flamme esteinte, et qui seulement fume,
Revive encor pour mon cruel trespas.
 Malgré ma dame et malgré que j'en aye,
Qu'à chauds boüillons tousjours saigne la playe
Qu'elle me fit à ses pieds estendu.
 Je sens ma braise en glaçons convertie,
Mon cœur tout sien comme elle elle a rendu :
Tousjours le tout se suit de sa partie.

XXII

 Encor aucunefois, cet archer decevant
Au combat me desfie et tasche à me reprendre
Avec des yeux trompeurs, qui, sous ma vieille cendre,
Font revivre des feux brûlans comme devant.
 Mais la nuict solitaire, à mon aide arrivant,
Fait qu'en moy je retourne et me mets à comprendre
Le mal qui m'est prochain : parquoy, sans plus attendre,
Tous ces brasiers je plonge en Lethés bien avant.
 Comme un petit oyseau j'approche de la proye,
Puis la peur des gluaux me fait prendre autre voye,
J'y revien, je la laisse, et fay maint et maint tour.
 J'ose et je n'ose pas, je m'arreste et galope ;
Bref, j'ourdis une toile ainsi que Penelope,
Dont je desfay la nuict ce que j'ay fait le jour.

XXIII

 Puis que mon plus bel âge, en servant despensé,
Puis que ma loyauté, mon ardeur, ma tristesse,

Mon teint palle et ma voix, mon œil pleurant sans cesse,
N'ont sçeu donter un cœur qui se disoit forcé :
Espoir, que tant de fois loin de moy j'ay chassé,
Comme une idole feinte, et vaine, et tromperesse,
Vers quelque autre abusé desormais trouve adresse,
Je ne puis en tes rêts estre plus enlacé.
Les cieux ny les enfers n'ont de toy connoissance,
Les humains seulement font joug sous ta puissance,
Qui desseins sur desseins ne cessent d'enfiller.
Tu n'es qu'un songe faux des veillans miserables,
Tu repais les esprits de chansons et de fables,
Et, te cuidant tenir, on te voit envoller.

XXIV.

Je ne suis point jaloux ny ne le veux point estre,
Quand un plus fortuné sera de vous reçeu ;
M'appercevant trop tard que je me suis deçeu,
Je cesseray de suivre un enfant pour mon maistre.
Bien que vostre beauté mon desir ait fait naistre,
Il fust mort toutesfois aussi-tost que conçeu,
Sans l'espoir tout riant qu'en vos yeux j'apperçeu,
Qui ma flamme a nourrie et l'a fait ainsi croistre.
J'ay sur vostre constance assis mon bastiment :
C'est une eternité, s'il a bon fondement ;
Sinon, au premier vent, adieu l'architecture.
Si ce malheur m'advient, saintement je promets
Qu'aux sermens et aux pleurs je ne croiray jamais,
Ny qu'au cœur d'une femme une seule amour dure.

XXV

Belle et guerriere main apprise à la victoire [1],
Jamais de l'arc d'Amour un seul trait ne perdant ;
Main qui de son beau char les resnes va guidant,
Quand il retourne en Cypre, orgueilleux de ta gloire.
Main dont le blanc esclat obscurcist tout yvoire,
Qui fais de ta froideur naistre un desir ardant,
Qui le sceptre et l'estat des amours va gardant,
Qui m'escris en l'esprit la loy que je veux croire.

[1] Traduction d'un sonnet italien qui débute ainsi :

O bella man, che'l fren del carro tieni,
Quando Amor col trionpho à Cipri torna,
Man bianca, man leggiadra, mano adorna,
Che l' aureo scettro suo reggi e mantieni.

Main qui sur tes beautez as fait l'œil envieux,
Main qui sçais triompher des plus audacieux,
Et qui rens de mon cœur les tempestes sereines :
Las! ne t'oppose point, ô belle et blanche main,
Quand je cherche, embrasé, le secours de mes peines,
Qu'une ingrate me cache en la bouche et au sein.

XXVI

Chassez de votre cœur l'injuste cruauté
Qui vous rend contre Amour fierement obstinée,
Et n'estimez jamais qu'une dame bien-née
Puisse avoir sans aimer quelque felicité.
Mais que vous servira ceste fleur de beauté,
De jeunesse et d'amour richement couronnée,
Si, sans estre cueillie, elle devient fennée
Et perd sa desirable et chere nouveauté?
Il ne suffist d'avoir un champ gras et fertile,
Car, s'il n'est labouré, c'est un friche inutile;
La terre en devient dure et ne rapporte rien.
Celle qui ne se sert de sa belle jeunesse
Fait comme un usurier, qui cache sa richesse
Et se laisse mourir sans user de son bien.

XXVII

Si vous m'aimez, madame, helas! si vous m'aimez,
Et si le trait d'Amour comme moy vous entame,
Donc ainsi comme moy vous sentez dedans l'ame,
Aux esprits et au cœur, cent fourneaux allumez.
Hé! pourquoy souffrez-vous que soyons consumez,
Servans de nourriture à l'amoureuse flame?
N'est-ce une grand' rigueur, si vous pouvez, madame,
Moderer cette ardeur qui nous tient enflamez?
Nous sentons bien tous deux une égale souffrance,
Mais de nous en sortir seule avez la puissance;
Encor vous ne voulez nos langueurs secourir!
C'est estre en mesme tans cruelle et miserable,
De nourrir un tourment dont on se peut guarir,
Et, pour n'aider autruy, ne s'estre secourable.

XXVIII

Hé! que n'est-il permis, aussi bien qu'à mes yeux,
A tous mes autres sens d'exercer leur puissance?
L'accez qui m'affoiblit perdroit sa violence,

Et sans plus depiter je beniroy les cieux.
O jour bien fortuné ! jour clair et radieux,
Où de tant de beautez mon œil eut jouyssance,
Que le seul souvenir chasse au loin ma souffrance,
Et d'un homme mortel me rend égal aux dieux.
Je vey dans un beau sein, sur deux fraises nouvelles,
Amour, comme une abeille, errer d'un vol soudain,
Laissant dedans les cœurs mille pointes mortelles.
Je le vey, le méchant, le meurtrier, l'inhumain !
Oh ! si l'on m'eust permis d'y mettre un peu la main,
Je l'eusse bien puny de mes peines cruelles.

SONGE

Celle que j'aime tant, lasse d'estre cruelle,
Est venuë en songeant la nuict me consoler :
Ses yeux estoient rians, doux estoit son parler,
Et mille et mille amours voloient à l'entour d'elle.
Pressé de ma douleur, j'ay pris la hardiesse
De me plaindre à hauts cris de son cœur endurcy,
Et d'un œil larmoyant luy demander mercy,
Et que mort ou pitié mist fin à ma tristesse.
Ouvrant ce beau coral qui les baisers attire,
Me dist ce doux propos : Cesse de soupirer,
Et de tes yeux meurtris tant de larmes tirer,
Celle qui t'a blessé peut guarir ton martire.
O douce illusion ! ô plaisante merveille !
Mais combien peu durable est l'heur d'un amoureux.
Voulant baiser ses yeux, helas ! moy, malheureux !
Peu à peu doucement je sens que je m'éveille.
Encor long-tans depuis, d'une ruse agreable,
Je tins les yeux fermez et feignois sommeiller :
Mais, le songe passé, je trouve au réveiller
Que ma joye étoit fausse et mon mal veritable.

RYMES TIERCES

Pleurs et soupirs, je vous ouvre la porte,
Allez trouver la beauté que j'admire,
Plaignez sa peine et ma douleur trop forte ;
Faites luy voir ce que je n'ose dire :
Puis que le ciel envieux et contraire
Ne me permet ce que plus je desire.
Plaignez l'ennuy qui fait que je n'espere
Pour tout salut qu'une mort souhaitée,
Heureux repos de ma longue misere.

Las! quand mon ame est plus fort tourmentée,
C'est quand je suis joyeux en apparence,
Couvrant son dueil d'une joye empruntée !
Et toutesfois avec sa violance,
Bien que ma paine en ma face soit painte,
Aucun pourtant n'en a la connoissance.
Helas! je n'ose alleger d'une plainte
Ni d'un soupir mes malheurs deplorables,
Que je retiens d'une force contrainte.
Cessez vos cris, amoureux miserables :
Tous les tourmens de l'amoureuse flame
A mes tourmens ne sont point comparables.
C'est un grand mal de couver dedans l'ame
Le chaud desir et la vive estincelle,
Qui se nourrit des beaux yeux d'une dame.
C'est un grand mal de la servir cruelle,
Et toutesfois, pour le mal qu'on supporte,
On a plaisir quand on la voit si belle.
C'est un grand mal d'aimer de telle sorte,
Qu'on n'ose pas descouvrir son martire,
Pour un respect que la grandeur apporte.
C'est un grand mal, et qui ne se peut dire,
Que d'estre serf d'une dame volage,
Qui sans repos la nouveauté desire.
C'est un grand mal, voire une extrême rage,
Quand Jalousie avec Amour s'assemble,
Troublant les cœurs d'un violant orage.
Et toutesfois tous ces maux mis ensemble
N'approchent point de ma griéve tristesse,
Qui seulement à soy seule ressemble.
Las! ma douleur seulement ne me blesse,
L'ire du ciel n'en seroit assouvie,
Mais la douleur de ma belle maistresse.
Celle qui m'est plus chere que la vie
Est (ô regret!) durement affligée
D'un faux jaloux, plein de haine et d'envie.
Et ce qui rend mon ame plus chargée,
C'est que son mal de mon malheur procede,
Sans que je puisse, en la rendant vangée,
Vanger ma mort et luy donner remede.

COMPLAINTE

La terre, nagueres glacée,
Est ores de vert tapissée ;
Son sein est embelly de fleurs,

L'air est encore amoureux d'elle,
Le ciel rit de la voir si belle,
Et moy j'en augmente mes pleurs.
Les champs sont verds, et le boccage
Se pare de jeune feuillage,
Les prez ouvrent mille tresors;
Et moy, despoüillé de ma gloire,
Je n'aime couleur que la noire,
La portant dedans et dehors.
Des oiseaux les bandes legeres,
Renforçans leurs voix ramageres,
Donnent l'ame aux bois et aux champs :
Leur doux bruit reveille ma peine,
Et les plaintes de Philomene
Me sont au cœur glaives tranchans.
Les oiseaux cherchent la verdure,
Moy je cherche une sepulture
Pour voir mon malheur limité :
Vers le ciel ils ont leur vollée,
Et mon ame deconsolée
Se nourrit en l'obscurité.
Ores l'amant sent, dedans l'ame,
Pleuvoir des beaux yeux de sa dame
L'espoir, qui plus doucement poind :
Et l'œil dont je pleure l'absance
M'a privé de toute esperance.
Las! j'ai crainte et n'espere point.
Ores les animaux sauvages
Courent les champs, bois et rivages,
Comme Amour les rend furieux :
Mais le regret qui me transporte
D'une pointe encore plus forte,
Pressant, me poursuit en tous lieux.
Or' on voit la rose nouvelle
Qui se découvre et se fait belle,
Monstrant au jour son teint vermeil :
Où, las! mon pallissant visage
Se seiche en l'avril de mon âge,
Privé des rais de mon soleil!
Or' on voit d'une tiede halaine,
Zephire esmouvoir par la plaine
Mollement les bleds verdoyans :
Et moy je couve en mon courage
Des soupirs, qui font un orage
De cent mille flots ondoyans.
O belle jeunesse du monde!

Des desirs la source feconde,
Mere des nouvelles amours,
De tout l'univers reconnuē,
Que me sert ta douce venuē,
Si mon hyver dure tousjours?
  Royne des fleurs et de l'année,
Tousjours pompeuse et couronnée,
Doux soulas des cœurs oppressez ;
Par tout où tes graces arrivent,
Les jeux et les plaisirs te suivent :
Les miens, où les as-tu laissez?
  Quand je voy tout le monde rire,
C'est lors qu'à part je me retire,
Tout morne, en quelque lieu caché :
Comme la veufve tourterelle,
Perdant sa compagne fidelle,
Se branche sur un tronc seiché.
  Le soleil jamais ne m'esclaire,
Tousjours une erreur solitaire
Couvre mes yeux de son bandeau:
Je ne voy rien que des tenebres,
Je n'enten que des cris funebres,
Je n'aime rien que le tombeau.
  La France, en partis divisée,
Sent enfin sa rage accoisée
Au doux leniment d'une paix :
Las! pourquoi l'ay-je souhaitée,
Si la guerre est plus irritée
Entre mes pensers que jamais?
  Pensers qui font dedans ma teste
Un bruit estrange, une tempeste,
Et dressent cent mille combats :
Mais quoy qui gaigne l'advantage,
Sur moy seul tombe le dommage
Et la perte de leurs debats.
  Las! qu'Amour me rend miserable!
Las! que la joye est peu durable;
Las! que constante est la douleur :
Que du sort la rouē est legere,
Que l'esperance est mensongere,
Que l'homme est sujet au malheur!
  Non, non, sous le ciel de la lune,
Tout va comme il plaist à Fortune,
Elle seule est royne icy bas:
S'il y a quelque providence,
Au ciel elle a sa residence,

Ailleurs on ne la cognoist pas.
  Car quel ordre et quelle conduite
De voir en tenebres reduite
Une beauté digne des cieux?
Et qu'ainsi soit vive enterrée
Celle qui deust estre adorée
De tous ceux qui portent des yeux?
  Aux ours et aux tigres sauvages,
Il faut des treillis et des cages
Pour les garder d'estre nuisans :
Mais la rigueur est trop extrême,
Qui traite une beauté de mesme
Que les animaux mal faisans.
  Que n'ay-je tes guides fidelles,
Tes passes et tes colombelles,
Et ton char, divine Cypris,
Afin qu'en despit de l'envie
Je peusse voller à ma vie
Et au lieu qui clòt mes espris!
  Mais sans fruit j'invoque en ma paine
Des amours la mere inhumaine,
Recours peu fidele aux amans :
Le ciel est sourd à mes complaintes,
Et toutes ses deïtez saintes
Ne sont que vains amusemens.
  La Parque, aux traits inevitables,
Seule est propre aux maux incurables :
Vien donc, ô palle deïté!
Tu n'as autels ni sacrifices :
Mais, si tes dars me sont propices,
Mourant, je loûray ta bonté.

XXIX

  Mary jaloux, qui me defens la vuē
De la beauté si bien peinte en mon cœur,
De tes fureurs mon desir prend vigueur,
Et mon amour plus forte continuē.
  Plus une place est cherement tenuē,
Plus elle acquiert de loüange au vainqueur :
Plus tu seras vers moy plain de rigueur,
Plus je rendray ma constance connuē.
  Quand on ne peut un cœur froid allumer,
Il faut sans plus luy defendre d'aimer :
Tout aussi-tost le voila plain de flamme.
  Donc, si tu veux vivre bien asseuré,

Ferme les yeux, ne garde point ta femme :
Le bien permis est le moins desiré.

XXX

J'excuse le mary de celle qui m'a pris
D'estre si defiant, de n'aller point sans elle :
Je voudroy deux cens yeux, de peur d'estre surpris,
Si j'estoy possesseur d'une chose si belle.
Le gouverneur d'un fort, vigilant et fidelle,
Jamais d'un long sommeil n'assoupit ses espris :
Il s'éveille en sursaut, change de sentinelle,
Et craint toujours qu'on ait sur sa place entrepris.
Le maudit usurier, qui sa richesse adore,
Sent, dès qu'il en est loin, qu'un soucy le devore
Et que mille glaçons le transissent de peur.
Hé ! qu'est-ce qu'un tresor, ou qu'une forteresse,
Aupres de la beauté qui fait vivre mon cœur ?
Son mary fait donc bien gardant telle richesse.

XXXI

D'où vient qu'une beauté, qui m'est toujours presente
Au cœur et en l'esprit, n'est presente à mes yeux?
Et comment fait le ciel, de mon aise envieux,
Que sans vous, ma douleur, tant d'angoisses je sente?
Plus je suis loin du feu, plus ma flamme est cuisante,
Et mes bouillans desirs plus chauds et furieux :
Et n'y a bois, rocher, ny distance de lieux,
Qui serve à me sauver d'ardeur si violante.
Tu peux luire à ton gré, soleil du firmament,
Pour les autres mortels, mais pour moy nullement :
Ma nuict dure tousjours loin de l'œil que j'adore.
Je voudroy que le ciel me permist sommeiller,
Durant si longues nuicts qui cachent mon aurore,
Puis qu'apres son retour il me fist reveiller.

XXXII

Junon, royne des dieux, de courroux toute plaine,
Ainsi que le despit la faisoit enrager,
Alla jusqu'aux enfers les Fureurs déloger,
Allumant leurs brandons contre Inon la Thebaine.
Une deesse, helas ! beaucoup plus inhumaine,
Sans descendre aux enfers pour de moi se vanger,
Me poursuit, me tourmente, et mon ame mal saine

Par cent et cent fureurs elle fait outrager.
  La miserable Inon, d'Athamas pourchassée,
Portant son fils d'un bras, esperduē, insensée,
S'élança dans la mer et noya ses douleurs :
  Et moy, de vos courroux fuyant la violance,
Et portant sous le bras ma debile esperance,
Troublé, je me submerge en la mer de mes pleurs.

XXXIII

  Puis que, pour mon malheur, ceste unique beauté,
Que j'aime uniquement, fait aimer tout le monde,
Il ne faut pas penser que l'angoisse profonde,
Qui s'ancre en mon esprit, perde sa cruauté.
  Je suis transi de froid au plus chaud de l'esté,
Tant la crainte en mon cœur d'un pié-ferme se fonde,
Le soleil me fait peur, le ciel, la terre et l'onde,
Les vens, les fleurs, les bois, l'ombrage et la clarté.
  Las! si pour la voir telle, une aspre jalousie
Doit posseder mon cœur comblé de frenaisie,
Faites pour mon salut (ô pitoyables dieux!)
  Afin que la fureur de ce mal diminuē,
Que ceux qui l'osent voir soient privés de la veuē,
Ou, pour ne les voir point, que je perde les yeux.

DE LA JALOUSIE

  Amour à petit feu fait consommer mon ame,
Et m'attaint si souvent des regards de ma dame,
Que je n'ay pas un lieu qui n'en soit tout percé;
Helas! ce n'est pas tout : la froide jalousie
M'envenime l'esprit, trouble ma fantaisie,
Et m'outrage si fort, que j'en suis insensé.
  Amour est bien cruel, sa pointure est mortelle,
Mais l'aspre jalousie est beaucoup plus cruelle,
Tout autre mal n'est rien au prix de ce tourment :
Amour, aucunesfois, se lasse de nos peines,
Et soulage nos maux par des liesses vaines,
Mais cette autre fureur nous presse incessamment.
  Las! quand quelque faveur en aimant me contente,
C'est quand la jalousie en mon esprit s'augmente,
Tous les plaisirs d'amour viennent pour ma douleur :
Quand je doy m'égayer, je renforce ma plainte;
Quand je doy m'asseurer, je soupire de crainte,
Et fay lire mon mal sur ma palle couleur.
  En vain je veux flechir par pleurs cette furie,

En vain j'essaye aussi, quelque part que je fuie,
A me garantir d'elle, elle conte mes pas.
En vain, j'ay mon recours aux fortes medecines,
Ce mal ne se guarist par jus ni par racines :
Ains nous fait sans mourir souffrir mille trespas.
  Amour, tu es aveugle et d'esprit et de veuë,
De ne voir pas comment ta force diminuë :
Ton empire se perd, tu revoltes les tiens,
Faute de ne chasser une infernale peste,
Qui fait que tout le monde à bon droit te deteste,
Pour ne pouvoir jouyr seurement de tes biens.
  C'est de ton doux repos la mortelle ennemie,
C'est une mort cruelle au milieu de la vie,
C'est un hyver qui dure en la verde saison,
C'est durant ton printans une bize bien forte,
Qui fait secher tes fleurs, qui tes fueilles emporte,
Et parmy tes douceurs une amere poison.
  Car, bien que quelque peine en aimant nous tourmente,
Si n'est-il rien si doux, ny qui plus nous contente,
Que de boire à longs traits le bruvage amoureux :
Les refus, les travaux, et toute autre amertume
D'absence ou de courroux font que son feu s'allume
Et que le fruit d'amour en est plus savoureux.
  Mais, quand la jalousie envieuse et depite
Entre au cœur d'un amant, rien plus ne luy profite ;
Son heur s'évanouist, son plaisir luy desplaist,
Sa clairté la plus belle en tenebres se change :
Amour, dont il chantoit si souvent la loüange,
Est un monstre affamé qui de sang se repaist.
  Helas ! je suis conduit par cette aveugle rage,
Mon cœur en est saisi, mon ame et mon courage :
Elle donne les loix à mon entendement,
Elle trouble mes sens d'une guerre eternelle,
Mes chagrins, mes soupirs, mes transports, viennent d'elle,
Et tous mes desespoirs sont d'elle seulement.
  Elle fait que je hay les graces de ma dame,
Je veux mal à son œil, qui les astres enflame,
De ce qu'il est trop plain d'attraits et de clairté ;
Je voudrois que son front fust ridé de vieillesse ;
La blancheur de son teint me noircist de tristesse,
Et depite le ciel voyant tant de beauté.
  Je veux un mal de mort à ceux qui s'en approchent
Pour regarder ses yeux, qui mille amours décochent,
A ce qui parle à elle et à ce qui la suit ;
Le soleil me desplaist, sa lumiere est trop grande,
Je crains que pour la voir tant de rais il espande,

Mais si n'aimay-je point les ombres de la nuit.
  Je ne sçauroy aimer la terre où elle touche.
Je hay l'air qu'elle tire et qui sort de sa bouche.
  suis jaloux de l'eau qui lui lave les mains,
  n'aime point sa chambre, et j'aime moins encore
L'heureux miroir qui voit les beautez que j'adore,
Et si n'endure pas mes tourmens inhumains.
  Je hay le doux sommeil qui lui clost la paupiere,
Car il est (s'ay-je peur) jaloux de la lumiere
Des beaux yeux que je voy, dont il est amoureux ;
Las ! il en est jaloux et retient sa pensée,
Et sa memoire aussi, de ses charmes pressée,
Pour luy faire oublier mon soucy rigoureux.
  Je n'aime point ce vent qui, folastre, se jouē :
Parmy ses beaux cheveux et luy baise sa jouē,
Si grande privauté ne me peut contenter.
Je couve au fond du cœur une ardeur ennemie
Contre ce fascheux lict qui la tient endormie,
Pour la voir toute nuē et pour la supporter.
  Je voudroy que le ciel l'eust fait devenir telle,
Que nul autre que moi ne la pust trouver belle :
Mais ce seroit en vain que j'en prirois les dieux,
Ils en sont amoureux ; et le ciel qui l'a faite
Se plaist en la voyant si belle et si parfaite,
Et prend tant de clairté pour mieux voir ses beaux yeux.
  Tous ceux que je rencontre, en quelque part que j'erre,
Sont autant d'ennemis qui me livrent la guerre ;
S'ils sont vestus de noir, je croy soudainement
Que c'est pour faire voir, à la beauté que j'aime,
Qu'ils sont pleins de constance ou de tristesse extrême,
Et deviens ennemy de leur accoutrement.
  L'incarnat me fait foy de leur dure souffrance,
Le verd me fait trembler avec son esperance,
Je connoy par le bleu les jaloux comme moy :
Le bleu, c'est jalousie, et la mer en est peinte ;
Mariniers, comme amans, vivent toujours en crainte,
Car en mer et en femme il ne faut avoir foy.
  Si quelqu'un est pensif, soudain je croy qu'il pense
En ce bel œil guerrier, qui comme moy l'offense ;
Si je le voy joyeux, je crains qu'il soit contant,
Et souhaite en pleurant que mes yeux me deçoivent;
Bref, tous ceux que je voy, j'estime qu'ils reçoivent
Plus de faveurs que moy, bien qu'ils n'aiment pas tant.
  Suis-je pas malheureux de vivre en telle sorte?
Ma fureur par le tans se rend toujours plus forte,
Mille loups affamez me tiraillent le cœur ;

Or' j'ai la face blesme, or' elle est enflamée,
Or' je voudroy donner au travers d'une armée,
Or' je n'ose paroistre et meurs presque de peur.
Vive source d'ennuis, harpye insatiable,
Le tourment de toy-mesme, enragée, incurable,
Portant au chef cent yeux incessamment ouverts,
Ouverts pour nostre mal, clos pour nostre liesse,
Las! plus je parle à toy, plus tu crois ma tristesse
Et remplis mon esprit de serpens et de vers.
Tu rens mes yeux si clairs, qu'une longue distance
Ne les peut empescher de voir en leur presance
La beauté que j'adore entre dix mille amans;
Je voy sa blanche main qui de l'un est touchée,
A l'autre elle sourit, sur l'autre elle est couchée,
Et voy qu'elle se plaist en ces contantemens.
Tu fais que mon esprit en cent lieux se transporte,
Mon penser ennemy sur tes ailes se porte,
Pressé d'un aiguillon qui vivement le poind :
Tu fais trouver mon corps où il ne sçauroit estre,
Et reveilles mes sens pour leur faire connoistre
Ce que je voudroy bien qu'ils ne connussent point.
Vous que comme deesse ici-bas je revere,
Si vous avez pitié de ma longue misere,
Et si vous desirez de me voir secourir,
Tuez cette sorciere acharnée à ma perte,
Et de son sang tout chaud oignez ma playe ouverte :
Ce remede tout seul est propre à me guarir.

XXXIV

Celle à qui mes escrits ont donné tant de gloire,
Qu'on l'estimoit unique en sa perfection,
A du tout, comme on dit, changé d'affection,
Et de nos feux premiers enterré la memoire.
Non, non, la glace est chaude et la blancheur est noire,
Le soleil tenebreux, l'air sans mutation,
Le ciel, la peur des dieux, tout n'est que fiction,
Bref, ce qui est n'est point, à rien il ne faut croire.
Je ne croiray plus rien, ou croiray seulement
Que les sens et l'esprit jugent tout faussement,
Et ne jugent de rien qui soit sans imposture.
Je croiray que la femme, et n'en seray blasmé,
Entre tout ce qui est ou fut jamais formé,
Est de la plus changeante et plus fausse nature.

XXXV

Jamais fidelle amant n'eut plus douces pensées,
Plus aimables travaux, desirs plus elevez,
Que j'avoy, quand vos yeux, d'inconstance privez,
Tenoient toutes vers moy leurs lumieres dressées,
Quand un seul trait rendoit nos deux ames blessées,
Quand un mesme filet nous tenoit captivez,
Quand d'un mesme cachet nos cœurs estoient gravez,
Ayans perdu devant toutes marques passées.
Quels destins rigoureux, quel horrible meffait
Rend un si ferme nœud soudainement deffait
Et couvre une clairté si luisante et si belle ?
Ma faute et les destins à tort en sont blasmez,
Ce sont des tours communs et tout accoustumez
D'Amour, de la Fortune et d'un sexe infidelle.

XXXVI

Ma vie à un enfer peut estre comparée,
J'ay pour mes trois fureurs mains soucis violans,
Au lieu de noirs serpens le venin distilans,
De jalouses poisons mon ame est devorée.
L'esperance est de moy pour jamais separée,
Comme elle est de ces lieux malheureux et dolans ;
Mes pleurs ont fait un Styx, et mes soupirs brûlans
Du boüillant Plegethon l'ardeur demesurée.
Ma bouche est un cerbere à toute heure abboyant ;
L'infernale valée, en fumée ondoyant,
Ressemble à mon esprit si comblé de tristesse.
Tous les tourmens d'enfer à moy seul sont donnez,
La justice de Dieu tourmente les damnés,
Et je suis tourmenté d'une injuste deesse.

XXXVII

Vostre cœur s'est changé, maistresse, et je l'endure,
Non qu'un boüillant despit ne me rende embrasé ;
Mais pource qu'en aimant je me suis proposé
D'accepter la fortune, ou favorable ou dure.
Je n'ignoray jamais l'heur de mon advanture,
Quand de vostre œil divin j'estoy favorisé ;
Mais aussi mon esprit n'est pas si peu rusé,
Qu'il ne sçache des vents l'inconstante nature.
Je suis tout plein d'amour, quand vous me tenez cher ;

Quand vous me dédaignez, je crains de vous facher
Et fuy de vos beaux yeux la lumiere infidelle.
Je ne seray jamais importun si je puis,
J'ayme mieux seul à part soupirer mes ennuis :
« L'amy qui m'importune ennemy je l'appelle. »

ÉPIGRAMME

Vous m'avez fait jetter au plus vif de la flame
Un sonnet que du cœur l'Amour m'a fait sortir :
Si c'est pour appaiser les courroux de vostre ame,
La vengeance est petite, il n'en peut rien sentir.
Ah ! non, vous l'avez fait pour sauver votre gloire,
Qui couroit grand péril sans cet embrasement :
Car, en brûlant mes vers, je brûle aussi l'histoire
De vostre tyrannie et de mon long tourment.

XXXVIII

Vous l'aviez inventé, rapporteurs dangereux,
Que celle à qui je suis avoit fait nouveau change,
Et par ce méchant bruit, contraire à sa loüange,
M'aviez comblé l'esprit de soucis douloureux.
Son vouloir est trop ferme, et son cœur genereux,
Amy de la franchise, aisément ne se range;
Je n'ay que trop connu combien elle est estrange
Et prend peu de pitié des tourmens amoureux.
Avec tant de travaux quatre ans je l'ai servie,
Que la peine à toute autre en eust osté l'envie,
Voyant ses passions si mal recompenser.
Car il faut bien aimer et rien ne se promettre :
Quiconque, à ce voyage, apres moy s'ose mettre,
Ne fera long chemin avant que se lasser.

XXXIX

Ne dites plus, amans, que l'absence inhumaine
Tourmente votre esprit d'un mal demesuré :
Car qui laisse sa dame et s'en voit separé
N'a point de sentiment pour souffrir de la paine.
Ce n'est plus rien de luy qu'une semblance vaine,
Qu'un corps qui ne sent rien, palle et defiguré;
Son ame est autre part, son esprit égaré
Erre de place en place où son desir le maine.
Celuy qui sent son mal et qui le connoist bien
Est encore vivant : mais on ne sent plus rien,

Aussi-tost que le corps est laissé de son ame.
Donc, si c'est une mort, on peut voir clairement
Que celuy ne fut onc éloigné de sa dame,
Qui surnomma douleur un tel eloignement.

XL.

Las ! je ne verray plus ces soleils gracieux,
Qui servoient de lumiere à mon ame égarée !
Leur divine clairté s'est de moy retirée
Et me laisse esperdu, dolent et soucieux.
C'est en vain desormais, ô grand flambeau des cieux !
Que tu sors au matin de la plaine azurée,
Ma nuict dure tousjours, et ta tresse dorée,
Qui sert de jour au monde, est obscure à mes yeux.
Mes yeux, helas ! mes yeux, sources de mon dommage,
Vous n'aurez plus de guide en l'amoureux voyage,
Perdant l'astre luisant qui souloit m'esclairer.
Mais, si je ne vois plus sa clarté coustumiere,
Je ne veux pas pourtant en chemin demeurer :
Car du feu de mon cœur je ferai ma lumiere.

CHANSON

Las ! en vous eslongnant, ma dame,
Au moins n'emportez point mon ame
Et mon cœur que vous m'avez pris :
Il sied mal à une deesse,
Jeune et belle comme Cypris,
D'estre cruelle et larronnesse.
Huguenots qui courez la France,
De grace, faites-moi vengeance
D'une aussi mauvaise que vous :
Sa main est apprise au pillage,
Et ses yeux, qui feignent les doux,
N'ont plaisir qu'à faire dommage.
Guettez ceste belle meurtriere,
Qu'elle soit vostre prisonniere,
Elle qui met tout en prison ;
Liez ses mains de chaisnes fortes,
Las ! qui m'ont volé ma raison,
L'ayant navrée en mille sortes.
Ainsi donc, ma fiere ennemie,
De ma mort vous serez punie,
Et des torts que vous m'avez faits.
Mais j'ay peur que l'ennemy blesme,

Voyant vos yeux armez de traits,
Se rende prisonnier lui-mesme.

XLI

Cheveux, present fatal de ma douce contraire,
Mon cœur, plus que mon bras, est par vous enchaisné;
Pour vous, je suis captif en triomphe mené,
Sans que d'un si beau rêt je cherche à me deffaire.
Je sçay qu'on doit fuïr les dons d'un adversaire;
Toutesfois je vous aime, et me tiens fortuné,
Qu'avec tant de cordons je sois emprisonné,
Car toute liberté commence à me déplaire.
O cheveux, mes vainqueurs, vantez-vous hardiment
D'enlacer en vos nœuds le plus fidelle amant
Et le cœur plus devôt qui fut onc en servage.
Mais voyez si d'amour je suis bien transporté,
Qu'au lieu de m'essayer à vivre en liberté,
Je porte en tous endroits mes ceps et mon cordage[1].

XLII

Aimons-nous, ma deesse, et monstrons à l'épreuve
Qu'une si belle ardeur ne se peut allumer;
Nostre amour s'en fera d'autant plus estimer,
Qu'en ce tans la constance en peu d'amans se treuve.
Bien que le ciel, l'envie et la fortune pleuve
Sur nous tout ce qu'ils ont d'angoisseux et d'amer,
Jamais ils ne pourront nos cœurs desenflamer;
Le tans mesme, en passant, rendra nostre amour neuve,
Lisant en vostre cœur, j'y verray mon vouloir;
Ce sera mesme ennuy qui nous fera douloir,
Et ne garderons rien que nous nous voulions taire.
Nous n'aurons en deux corps qu'un esprit seulement;
Car l'amour si commune est comme un diamant,
Qui demeure sans prix ès mains du populaire.

[1] Sonnet destiné à mademoiselle de Châteauneuf, maitresse du duc d'Anjou, depuis Henri III, et composé par Desportes pour lui être offert comme expression des sentiments du prince. Renée de Rieux, demoiselle de Châteauneuf, était née en Bretagne vers 1550. Nous avons raconté son histoire dans la vie de notre auteur. Le sonnet a eu pour modèle un sonnet italien qui commence par cette strophe :

O chiome, parte della treccia d'oro
Di cui fè Amor il laccio, ove fui colso
Qual simplice augeletto : e dal qual sciolto
Non spero esse mai più, se pria non moro.

STANCES

Lors qu'un de vos rayons doucement me blessa,
Et que mon ame libre en prison fut reduite,
Mon cœur, ravi d'amour, aussi-tost me laissa,
Et sans autre conseil se mit à vostre suite;
Mais, comme un voyageur qui s'arreste pour voir
S'il trouve en son chemin quelque chose nouvelle,
Alors qu'il veit vos yeux, de passer n'eut pouvoir,
Et demeura surpris d'une clarté si belle.
Puis il reprend courage et s'asseure à la fin,
Desireux d'achever l'entreprise premiere.
Soit qu'Amour le guidast, ou son heureux destin,
Ou que vostre œil luisant lui fournist la lumiere ·
Hazardeux pelerin, il vient jusques au lieu
Siege de vostre cœur, qu'il embrassa sur l'heure,
Et me dit en riant un éternel adieu,
Ne voulant plus partir de si belle demeure.
Vostre cœur, qui ne veut, plein d'un brave desir,
Souffrir un compagnon, autre empire pourchasse,
Et, delaissant le sien, d'un lieu vient se saisir,
Où nul autre que luy ne pourroit avoir place;
C'est le roc que mon cœur, plein d'amour et de foy,
Divinement guidé, delaissa pour vous suivre.
Voilà donc comme Amour du depuis nous fait vivre:
Mon cœur est dedans vous, le vostre est dedans moy.

XLIII

J'ay fait de mes deux yeux une large riviere,
Que de vos fiers regards les feux estincelans,
Et de mon estomac les brasiers violans,
Au lieu de la tarir, font devenir plus fiere.
Contre vostre rigueur, je veux, belle meurtriere,
Mettre avec mes soupirs ces pleurs tousjours coulans,
Puis les jetter aux vens; les vens, courriers volans,
Les porteront en l'air d'une course legere;
Puis l'élement du feu de l'air les tirera;
Mais leur humidité pourtant ne tarira,
Car des eaux de mes pleurs la source est éternelle.
Ils viendront jusqu'au ciel; lors, les Dieux, de pitié,
Puniront vos rigueurs, vengeans mon amitié:
Car ils me feront sage et vous feront moins belle.

XLIV

Vostre bouche, ô deesse! a mal prophetizé;
Pardonnez si l'Amour me fait vous contredire,
Car Philene a bouché ses oreilles de cire,
Et des charmes trompeurs ne l'ont point amusé.
Cet œil, qui l'a rendu quelquefois embrasé,
Obscurci d'un plus beau, pour luy cesse de luire;
Il le voit sans danger, sans joie et sans martire :
Jamais un bel esprit n'est deux fois abusé.
Reste donc, que Diane, en voyant sa constance,
Souffre qu'Amour la touche, et, douce, ore commance
A plaindre un peu le mal d'un cœur qui est tout sien;
Sinon vous jugerez si l'amant est bien sage,
Qui fuit les doux appas d'une dame volage
Pour se perdre aux rigueurs d'une qui n'aime rien.

XLV

Cent et cent fois le jour je fay nouveaux discours;
Mal contant, mal payé des travaux que j'endure,
Et, lassé de porter une charge si dure,
Je rebelle mon cœur du grand roy des amours.
La raison aussi-tost s'avance à mon secours,
Qui m'ouvre les prisons et guarit ma pointure;
Libre alors, je maudy sa méchante nature,
Et consens que sa loy n'ait en moy plus de cours;
Mais, presque au même instant, sans oser me defendre,
Un clin d'œil, un propos, mon cœur, viennent reprendre,
Rechassent ma raison, r'enserrent mes espris;
Et l'Amour, par vengeance, en rigueur se renforce.
Lors, comme un pauvre serf nouvellement repris,
J'endure, et, tout honteux, de servir je m'efforce.

CHANSON

Celuy que le ciel tout-puissant
Fait d'un cœur ardant en naissant,
Veut que chacun luy obeïsse;
Mais, bien que son œil vigoureux
M'ait rendu chaud et genereux,
Je n'aime qu'à faire service.
Guerriers, qui, d'un bras glorieux,
Gravez vos faits victorieux

Aux durs tableaux de la memoire,
Vantez vostre commandement;
De moy, je sers si noblement,
Que je ne chante autre victoire.
  Le forçat, sauvé du danger,
Monstre sa chaisne à l'estranger,
Triste enseigne de son supplice;
Et moy, je monstre mon lien,
Heureuse marque de mon bien,
Car mon bien vient de mon service.
  Hercule, en tous lieux redouté,
Ayant maint travail surmonté,
Servant, effaça cette gloire;
Mon service n'est pas ainsi,
Car il rend mon nom esclairci
Trop plus qu'une belle victoire.
  O vous, furieux de soucis,
Sans repos troublez et transis,
Pour renverser une police,
Ayans l'univers travaillé,
Le prix qui vous sera baillé
N'est rien auprés de mon service.
  Ce bel œil qui donne le jour,
Alors qu'il chasse, à son retour,
La nuict marchant en robe noire,
Ne voit rien, par tout l'univers,
Devant, derriere, et de travers,
Egal au Dieu de ma victoire.
  Heureux qui sert comme je fais,
Et qui consacre tous ses faits
A chose si sainte et propice;
Aussi, pour m'en recompenser,
Rien mieux je ne sçauroy penser
Que de mourir en son service.

XLVI

  Je m'estoy dans le temple un dimanche rendu,
Que de la mort du Christ on faisoit souvenance,
Et, touché jusqu'au cœur de vive repentance,
Je soupiroy le tans que j'ai mal despendu.
  O Seigneur! qui des cieux en terre es descendu,
Pour guarir les pecheurs et laver leur offance,
Que ton sang, ruisselant en si grande abondance,
N'ait point esté pour moi vainement respandu!
  Seul Sauveur des humains, sauve ta creature!

J'achevoy de prier, quand je vey d'avanture
Celle dont les beaux yeux sans pitié m'ont deffait.
Ah ! Dieu ! (ce dy-je alors, la voyant en priere,
Triste et l'œil abaissé) ceste belle meurtriere
Se repent-elle point du mal qu'elle m'a fait?

XLVII

Que maudits soient mes yeux, si pronts à mon dommage,
Qui, pour le seul plaisir de voir vostre beauté,
Ont laschement trahi ma libre volonté,
Mis mes pensers en trouble et mon ame en servage !
Mon mortel ennemi par eux a eu passage
Dans mon cœur desarmé qu'or' il tient arresté ;
Et lui, qui contre Amour s'estoit si bien porté,
Sent pour sa recompense un feu qui le saccage.
Car ce Dieu sans pitié, comme un cruel vainqueur,
Met en feu ma despoüille et se campe en mon cœur,
Dont il ne partira jusqu'à tant que je meure.
Mais, ô maudit Amour ! tu n'as point de raison :
Car, si tu prens mon cœur pour y faire demeure,
Es-tu pas bien enfant de brûler ta maison?

XLVIII

Quand nous aurons passé l'infernale riviere,
Vous et moy, pour nos maux, damnez aux plus bas lieux,
Moy, pour avoir sans cesse idolastré vos yeux,
Vous, pour estre à grand tort de mon cœur la meurtriere,
Si je puis tousjours voir votre belle lumiere,
Les eternelles nuicts, les regrets furieux,
N'estonneront mon ame, et l'enfer odieux
N'aura point de douleur qui me puisse estre fiere.
Vous pourrez bien aussi vos tourmens moderer,
Avec le doux plaisir de me voir endurer,
Si lors vous vous plaisez encor en mes traverses.
Mais, puisque nous avons failly diversement,
Vous, par inimitié, moy, trop fort vous aimant,
J'ay peur qu'on nous separe en deux chambres diverses[1].

[1] Imité d'un sonnet italien qui commence par ces vers :

Poi che voi ed io varcate haverem l' onde
Dell' atra Stige, e sarem fuor de spene,
Dannati ad abitar l' ardenti arene
Delle valli infernali, ime e profonde.

XLIX

O mort! tu pers ton tans de me poursuivre ainsy,
Me tenant miserable en fievre continuē,
Qui trouble mon cerveau, comme la mer esmeuē,
Battant de cent boüillons un rocher endurcy.
Je n'ai plus de couleur, mon œil est tout noircy,
Ma langue, ardant sans cesse, est seche devenuē,
Mon accez violent jamais ne diminuē,
Et tu ne peux finir ma vie et mon soucy.
C'est que tes coups sont vains contre une froide lame,
Sans cœur, sans mouvement, sans esprit et sans ame,
Qui rebouche les traits de ta cruelle main.
Si tu veux donc, ô mort! triompher de ma vie,
Il faut contre ma dame adresser ta furie:
Blesse mon cœur qu'elle a, je mourray tout soudain.

STANCES

Sommeil, qui, trop cruel au tans de mes amours,
M'as privé si souvent des plus douces pensées,
Tenant outre mon gré mes paupieres pressées,
Lorsque je desiroy pouvoir veiller tousjours.
Or' qu'une fievre ardente en mon sang allumée
Change en feu mes soupirs et mon cœur en fourneau,
Trempe au fleuve d'oubly bien avant ton rameau,
Et distile en mes yeux cette liqueur aimée.
De grace, hé! que je dorme, et que les tronblemens
Qui font de mon esprit une mer irritée,
Me donnent quelque trêve; ainsi ta Pasithée
Paye cette faveur de mille embrassemens.
Heureux loirs, qui dormez la moitié de l'année,
Las! qu'un somme aussi fort ne me peut-il tenir?
Mais, pour plus grand repos et pour mon mal finir,
Soient mes yeux pour jamais clos de la destinée.

L

J'estoy sans connoissance estendu dans ma couche,
Sans pouls, tousjours rêvant, mortellement attaint;
Mes yeux estoient cavez, de mort estoit mon teint,
Et mon corps tout courbé comme une vieille souche.
La fievre avoit cueilly les roses de ma bouche,
Et palli le vermeil sur mon visage peint.

Mes amis desolez hautement m'avoient pleint,
Me voyant si debile et mon œil si farouche.
Durant que je mourois, le rigoureux Amour,
Collé sur mon chevet, sans repos nuit et jour,
Me souffloit à l'oreille et redoubloit ma flame.
« Las! Amour, laisse moy mourir plus doucement.
— Je le veux bien, dit-il; mais fay ton testament,
Et dy qu'apres ta mort tu me laisses ton ame. »

LI

Cette humeur qui m'aveugle et me bande les yeux,
Coulant incessamment, pour mon bien est venuë,
Car je cesse de voir le bel œil qui me tuë,
Et qui rend de ma prise un enfant glorieux.
Non, ce n'est pour mon bien; mais c'est quelqu'un des Dieux,
Jaloux du paradis qui bien-heuroit ma veuë,
En l'objet des beautez dont vous estes pourveuë,
Qui m'a donné ce mal, de mon aise envieux.
Quiconque sois des Dieux, cesse d'avoir envie
Que deux si beaux soleils façent luire ma vie,
Et que de leurs rayons procedent mes chaleurs.
Helas! j'achette assez les regards de ma dame,
Qui sens pour un trait d'œil mille pointes en l'ame,
Et pour un court plaisir tant de longues douleurs.

LII

Quel supplice infernal, quelle extrême souffrance,
Peut approcher du mal dont je suis tourmenté?
O rigoureux Amour! si je t'ay despité,
Tu te monstres trop aigre à punir mon offance.
J'avois esté six mois, pleurant pour une absence,
Languissant, desolé, couvert d'obscurité,
Vivant du seul espoir de revoir la clarté,
Qui fait fleurir mes jours par sa douce influence.
Amans, jugez ma peine: or' qu'elle est de retour,
Il faut pres de ses yeux, pour couvrir mon amour,
Que, sans la regarder, je tourne ailleurs la veuë.
Helas! je suis reduit jusqu'à si piteux point,
Qu'afin que mon amour à tous soit inconnuë
Je feins tant, qu'elle croit que je ne l'aime point.

LIII

Dieu des hommes perdus, sera-ce jamais fait?
Seray-je tousjours butte aux douleurs incurables?

Mes esprits abattus sont-ils si fort coupables,
Que leur peine en trois ans ne l'ait pas satisfait?
  Mon cœur, mon œil, mon teint, blessé, cavé, deffait,
De traits, de pleurs, d'ennuis, cruels, amers, durables,
Pourroient faire avoüer aux damnez miserables
Que de mes passions l'enfer n'est qu'un portrait.
  De ma soif pres des eaux Tantale est la figure;
Le vautour de Titye est la peine où je dure,
Tenaillé d'un desir qui me ronge et me poind;
  Mon travail sans profit est le seau des Belides,
Et mes chauds desespoirs les fieres Eumenides;
Mais, las! en mon enfer Lethés ne passe point.

LIV

  Dressez-moy sans cesser querelle sur querelle,
Et tenez de vos yeux le beau soleil caché,
Pour rendre mon espoir languissant et seiché,
Et pour couvrir mes jours d'une nuict eternelle;
  Que pour moy de tout point la pitié soit cruelle,
Et que tousjours le ciel à mes cris soit bouché,
La rigueur des ennuis dont je seray touché
N'aura jamais pouvoir de me rendre infidelle.
  Mon cœur, aux flots du mal, semble un roc endurcy;
Vous estes mon soleil, je suis vostre soucy,
M'ouvrant tant seulement aux rais de vostre veuë.
  Las! vous le sçavez bien; mais, pour me tourmenter,
Sans cause, à tous propos, vous monstrez d'en douter,
Et c'est de tous mes maux celuy seul qui me tuë.

LV

  Puisqu'il vous plaist, Madame, et qu'avez tant d'envie
Que je cesse d'aimer, d'adorer, et d'avoir
Au cœur vostre portrait, je veux vous faire voir
Que je puis l'impossible en vous rendant servie.
  Vos rigueurs, vos dedains, les douleurs de ma vie,
En vain eussent pensé ma constance émouvoir,
Car aux plus grands malheurs s'augmentoit son pouvoir,
Comme un roc s'endurcit aux vens et à la pluie.
  Mais, puis que je vous fasche, et qu'il ne vous plaist pas
D'un regard seulement honorer mon trespas;
Puis que ma servitude et ma foi vous offence,
  L'ame et le cœur en feu, l'œil de pleurs tout chargé,
Pour ne vous ennuyer par trop de patience
Et pour vous obeir, j'accepte mon congé.

LVI

Tant d'amour, tant de foy dont vos lettres sont plaines,
Tant de feu que le tans n'a rendu moins vivant,
Et tous ces beaux discours qui m'alloient decevant,
Ne sont que des chansons et des parolles vaines.
Je ne m'en paye plus, mes travaux et mes paines
Cherchent du bien solide, au lieu d'ombre et de vant,
N'abusez donc l'espoir d'un fidelle servant :
Amour veut des effets et des preuves certaines.
Depuis quatre ans entiers vous m'appastez ainsi;
Je vieillis cependant, vous vieillissez aussi,
Et perdons de nos ans la saison mieux aimée.
D'en taxer la fortune et les empeschemens,
C'est une foible excuse : oncques deux vrais amans
Ne trouverent pour eux de porte assez fermée.

LVII

J'ai tant souffert d'ennuis, de honte et de misere,
Depuis qu'à vos beaux yeux mon esprit s'est rendu;
Mon âge et mon labeur j'ai si mal despendu,
Que j'en sers de risée et de fable au vulgaire.
Je veux rompre mes fers, plein de juste colere,
Et perdre heureusement l'amour qui m'a perdu.
L'eussé-je fait plus tost! J'ai bien tard attendu,
Mais si n'est-ce pas peu de m'en pouvoir deffaire.
Loin, loin, bien loin de moy, pensers fallacieux,
Espoirs faux et trompeurs, desirs ambitieux,
Et des travaux passez souvenir trop durable.
J'appen à Nemesis, pour acquiter mes vœux,
Ces traits qu'elle a rompus, ces flambeaux et ces nœux,
Esteints et deliez par sa main secourable.

LVIII

Le robuste animal dont l'Inde est nourriciere,
Qui, pour n'estre pollu, se purge et va lavant,
Afin que, plus devôt, il puisse, en arrivant
La nouvelle Diane, adorer sa lumière :
S'il faut monter sur mer, par force ou par priere,
Estant prés du vaisseau, ne veut passer avant
Si son maistre ne parle et lui jure devant
De sain le reconduire en sa terre premiere :
Moy, plus lourd mille fois et plus mal advisé,

Sur mer, à tous perils je me suis exposé,
Sans promesse d'Amour, mon guide en ce voyage.
  Donc, ô belle Diane, helas! asseurez moy
Si, pour vous adorer seule, ainsi que je doy,
De toute vieille erreur j'ai purgé mon courage.

LIX

  Belle et cruelle main, qui m'avez enchaisné
Dans la prison d'Amour, mon antique adversaire,
Estant si delicate, hé! comment se peut faire
Qu'un coup si dangereux par vous me soit donné?
  Mon cœur, nouveau captif, en est tout estonné,
Mes sens tous esperdus; et mon œil temeraire,
De vous voir pour son mal ne se sçauroit distraire,
Tant la beauté l'attire et le rend obstiné.
  Par un nouvel effort mon ame est surmontée.
Je sçavoy bien que Mars, par sa main redoutée,
Fait ces actes guerriers et se rend plus connu;
  Mais que ma liberté deust estre retenuë
Par une main si tendre, encore toute nuë,
Ce miracle est à moy seulement advenu.

LX

  Chacun jour mon esprit loin du corps se retire;
Je tombe en pâmoison, je pers le mouvement,
Ma couleur devient palle, et tout en un moment
Je n'enten, je ne voy, je ne sens ny respire.
  Revenant puis apres, vers le ciel je souspire,
J'ouvre les yeux ternis, je m'esmeus doucement,
Comme un qui a dormy, puis, sans estonnement,
J'atten le pront retour d'un si lasche martire.
  Ceux qui voyent comment ce mal me met au bas,
Comme il revient soudain, n'attendent qu'un trespas
Qui ces petites morts d'heure à autre finisse.
  Il ne m'en chaut pour moy; c'est tout mon reconfort.
Mais pour vous je m'en plains, qui perdrez à ma mort
Un cœur qui n'estoit nay que pour vostre service.

LXI

  Beaux nœux crespes et blonds nonchalamment épars,
Dont le vainqueur des Dieux s'emprisonne et se lie;
Front de marbre vivant, table claire et polie,
Où les petits Amours vont aiguisant leurs dars;

Espais monceau de neige aveuglant les regars,
Pour qui de tout objet mon œil se desallie;
Et toy, guerriere main de ma prise embellie,
Qui peut, nuë, acquerir la victoire de Mars;
Yeux pleuvans à la fois tant d'aise et de martire,
Sous-ris par qui l'Amour entretient son empire,
Voix dont le son demeure au cœur si longuement;
Esprit par qui le fer de nostre âge se dore,
Beautez, graces, discours, qui m'allez transformant,
Las! connoissez-vous point comme je vous adore[1]?

DIALOGUE

Qui vous rend, ô mes yeux! vostre joye premiere,
Vu que vous n'estiez plus qu'aux pleurs accoustumez?
— L'esperance de voir nostre aimable lumiere,
Et d'adorer bien-tost ses rayons tant aimez.
D'où vient que mon oreille est si pronte et soudaine,
Et qu'elle est attentive à tout bruit qui se fait?
— Il lui semble d'ouyr cette voix plus qu'humaine
Qui peut rendre mon cœur contant et satisfait.
Est-ce Amour, ô mes pieds! qui vous preste ses ailes,
Vu que les jours passez vous ne pouviez marcher?
— C'est que nous courons voir des beautez immortelles,
Dont l'effort suffiroit pour mouvoir un rocher.
Pourquoy donc, ô mon cœur! quand cet heur nous arrive,
Languis-tu de foiblesse et te vas effroyant?
— C'est l'extrême desir qui de force me prive,
Puis je crain de mourir de joye en la voyant.

LXII

Quoy que vous en pensiez, je suis tousjours semblable;
Le tans, qui change tout, n'a point changé ma foy.
Les destins, mon vouloir, et ce que je vous doy,
Font qu'aux flots des malheurs mon ame est immuable.
Vos yeux, dont la beauté rend ma perte honorable,
N'ont jamais veu de serf si fidelle que moy;
Je tien des simples corps dont constante est la loi :
Tousjours je vous adore, et rude, et favorable.
L'absence et les rigueurs de cent mille accidens
N'ont sçeu rendre en quatre ans mes brasiers moins ardans,

[1] Sonnet destiné à mademoiselle de Châteauneuf et composé pour le duc d'Anjou, depuis Henri III. (Voyez la note de la page 96.)

Ny les allumer d'une seule estincelle.
  Vous serez le premier et dernier de mes vœux,
J'en jure par vos yeux, et par vos blonds cheveux,
Et par l'eternité de ma peine cruelle.

CHANSON

  Amour, grand vainqueur des vainqueurs,
Et la Beauté, royne des cœurs,
Jadis firent un vœu notable;
Et, pour n'y manquer nullement,
Chacun jura maint grand serment
Qu'il le tiendroit irrevocable.
  Premier, cet enfant passager
Jura de jamais ne loger,
En esprit ou en fantasie,
Sans exanter homme ni Dieu
Qu'il n'y retint tousjours un lieu
Près de soy, pour la Jalousie.
  Beauté, jurant apres Amour,
Promit de ne faire sejour
Ny d'arrester jamais en place,
Sans y loger aussi soudain
L'orgueil fantastique et hautain,
L'aigreur, le mespris et l'audace.
  Sermens cruels et rigoureux,
C'est par vous que les amoureux
Sont pressez d'angoisses mortelles.
L'un rend leur esprit transporté;
L'autre fait que la cruauté
A tant de force au cœur des belles.
  De ces vœux trop bien observez,
Nous avons esté reservez,
O ma belle et chere Deesse!
Vos douces beautez et ma foy
Sont du tout exempts de la loy,
Et ne sentent point sa rudesse.
  Car, bien que la mesme beauté
Ait en vous son siege arresté,
Rien de fier ne vous deshonore:
Vos yeux et vos propos sont doux;
Il est vray que ce n'est à tous,
Mais à moy seul qui vous adore.
  Aussi, jaçoit que vos beaux yeux
Puissent rendre, jusques aux cieux,

Du plus grand Dieu l'ame saisie,
Vostre foi m'a tant asseuré,
Et leur feu si bien esclairé,
Que je suis franc de jalousie.
  Puissions-nous vivre ainsi tousjours,
Maistresse, heureux en nos amours,
A qui nulle autre ne ressemble;
Et, s'il faut sentir du malheur,
Que ce soit la seule douleur
De n'estre pas tousjours ensemble.

LXIII

  La Foy, qui pour son temple a choisi ma poitrine,
Jamais n'en partira, quoy qui puisse arriver;
L'effort du tans vainqueur ne l'en sçauroit priver :
Contre tous ses assauts plus ferme elle s'obstine.
  Que le ciel courroucé contre moy se mutine,
Il ne sçauroit pourtant une écaille enlever,
Les tourmens plus cruels ne font que l'esprouver :
Comme l'or en la flamme, aux maux elle s'affine.
  Elle arreste mon cœur à cloux de diamant,
Et, pour tout artifice, elle fait qu'en aimant
Je me serve d'amour et de perseverance.
  Mon feu brûle tousjours et n'est point evident :
Aussi l'amour en moy n'est point par accident,
Il est de ma nature et ma propre substance.

LXIV

  Sur le tombeau sacré d'un que j'ay tant aimé [1],
Et dont la souvenance est en vous si bien painte,
J'asseure et vay jurant, plein d'amour et de crainte,
Que, sans plus, de vos yeux mon cœur est enflamé;
  Et que le tans leger, au change accoustumé,
Jamais n'esbranlera ma foy constante et sainte ;
Mon ame à d'autres lois ne se verra contrainte,
Vostre nom en mes vœux sera seul reclamé.
  Si je doy quelque jour dementir ce langage,
L'esprit qu'à haute voix j'appelle en temoignage,
Qui nous aimoit tous deux et que nous aimons tant,
  Toute nuict m'espouvante et me soit adversaire.
Mais fusse-je aussi seur que ma foi vous deust plaire,
Comme je le suis trop de vous estre constant!

[1] Claude de Laubespine.

LXV

Jamais, au grand jamais, on ne verra changer
La foy que je vous ay nouvellement jurée :
Plustost faudront les eaux en la plaine azurée,
Et l'élement du feu ne sera plus léger.
Le ciel et mon vouloir à vous m'ont fait ranger,
Seule vous me semblez digne d'estre adorée,
Et connoy que ma veue estoit fort égarée,
Quand de moindre clarté ne pouvoit s'estranger.
Celle que j'ay long-tans fidellement aimée,
Pour retirer sa flamme en cent lieux allumée,
Autre cœur que le mien choisira desormais.
Hé ! qui seroit constant parmy tant d'inconstance ?
Trop souvent irrité, j'ai perdu patiance,
Et ne l'aimeray plus jamais, au grand jamais.

CHANSON

Que vous m'allez tourmentant
De m'estimer infidelle !
Non, vous n'estes point plus belle
Que je suis ferme et constant.
Pour bien voir quelle est ma foy,
Regardez-moy dans vostre ame ;
C'est comme j'en fay, madame :
Dans la mienne je vous voy.
Si vous pensez me changer,
Ce miroir me le rapporte ;
Voyez donc de mesme sorte
En vous, si je suis leger.
Pour vous, sans plus, je fus né,
Mon cœur n'en peut aimer d'autre :
Las ! si je ne suis plus vostre,
A qui m'avez-vous donné ?

LXVI

Que je hay l'inconstance et que j'estime fous
Ceux qui chassent par-tout d'une queste incertaine !
Quand on n'a point d'amour tel pourchas n'est que paine ;
La seule affection, c'est ce qui le rend doux.
De moy, je me plais tant à n'aimer rien que vous,
Que la plus grand' douleur ne peut m'estre inhumaine,
Pourveu que vous croyez que ma foy soit certaine

Et que pour bien aimer je sois prisé de tous.
A vos yeux seulement mon esprit fait hommage,
Et d'autre que de vous, j'en jure vostre image,
Le ceston de Vénus ne pourroit m'enflamer :
Je suis depuis vingt ans sous vostre obeïssance,
Commençant à conter du point de ma naissance,
Car le ciel me fist naistre afin de vous aimer.

LXVII

Quand j'admire, étonné, vostre beauté parfaite,
Que l'esprit seulement ne sçauroit concevoir,
Mon cœur, mauvais devin du mal qu'il doit avoir,
Croit que rien de rigueur n'y peut faire retraite.
Sur la plus belle Idée au ciel vous fustes faite,
Voulant nature un jour monstrer tout son pouvoir,
Depuis vous luy servez de forme et de miroir,
Et toute autre beauté sur la vostre est portraite.
Beaux yeux qui rendez serfs tous ceux que vous voyez,
Yeux qui si doucement mon espoir foudroyez,
Sans qui du faux Amour la trousse est dépourveuë :
Non, j'atteste en jurant vostre effort nompareil,
Et vos douces fiertez, que je prise ma veuë
Plus pour vous regarder que pour voir le soleil.

LXVIII

On verra défaillir tous les astres aux cieux,
Les poissons à la mer, le sable à son rivage,
Au soleil ses rayons bannisseurs de l'ombrage,
La verdure et les fleurs au printans gracieux :
Plustost que la fureur des rapports envieux
Efface en mon esprit un trait de vostre image ;
Elle est trop bien emprainte au roc de mon courage,
Pour craindre que le sort en soit victorieux.
Bien que j'aye en aimant la fortune contraire,
Que tout soit conjuré pour de vous me distraire,
Je demeureray vostre en despit des jaloux.
En vous gist mon salut, ma foy, mon esperance,
Le ciel me fit pour vous, pour vous je pris naissance,
Pour vous je doy mourir ; aussi je meurs pour vous.

LXIX

Si j'aime autre que vous, que l'honneste pensée
Qu'Amour loge en mon cœur s'en puisse departir,

Et que vostre beauté, qui m'a rendu martyr,
Ne me soit jamais plus que fiere et courroucée !
Si ce n'est de vostre œil que mon ame est blessée,
Jamais d'allegement je n'y puisse sentir,
Qu'à regret je vous serve, et, taschant de sortir,
Que de plus pesans fers ma raison soit pressée !
Si j'ayme autre que vous, Amour, tyran des dieux,
Les feux croisse en mon ame et les pleurs en mes yeux,
Et que vostre rigueur mon service rejette !
Las ! je n'aime que vous, ny ne sçaurois aimer ;
Je despite autre amour qui me sçeut enflamer :
Mon cœur est une roche à toute autre sagette.

LXX

Pendant que mon esprit mille douceurs conçoit,
Et qu'en vous adorant, tout ravy je soupire,
Amour, par vos regars, mille fleches me tire
Et captive mon cœur qui ne s'en apperçoit.
Car, voyant vos beautez, le grand heur qu'il reçoit
Fait qu'il est insensible au plus cruel martire
Et croit que tout le ciel n'a pouvoir de luy nuire :
Tant l'excez du plaisir quelquefois nous deçoit !
Mais, quand je suis forcé d'éloigner vostre veuë,
Trop tard je m'apperçoy de ma perte advenuë,
Mon œil se change en source et mon ame en flambeau.
La mort mesme à l'instant m'oste toute puissance,
Et je mourrois heureux, si j'avois asseurance
Que mon cœur si fidelle eust vos yeux pour tombeau.

LXXI

Chaste sœur d'Apollon dont je suis esclairé,
Le jour comme la nuict deïté redoutable,
Que la force d'Amour a connuë indontable,
Amour des autres dieux tant craint et reveré !
Voy ce pauvre Acteon sans pitié devoré
Par ses propres pensers d'une rage incroyable,
Pour avoir offensé d'erreur trop excusable,
Si le feu de ta haine estoit plus moderé.
Il fut audacieux, mais sa haute entreprise
Avec tant de rigueur ne doit estre reprise,
Ains merite plustost loyer que chastiment.
Toutesfois si ton ire autrement en ordonne,
Bien, il souffrira tout : s'escriant au tourment,
Que trop douce est la mort quand Diane la donne.

LXXII

Lettres, le seul repos de mon ame agitée,
Helas ! il le faut donc me separer de vous;
Et que par la rigueur d'un injuste courroux
Ma plus belle richesse ainsi me soit ostée.
Ha ! je mourray plustost, et ma dextre indontée
Flechira par mon sang le ciel traistre et jaloux,
Que je m'aille privant d'un bien qui m'est si doux;
Non, je n'en feray rien, la chance en est jettée !
Il le faut toutesfois, elle les veut r'avoir,
Et de luy resister je n'ay cœur ny pouvoir,
A tout ce qu'elle veut mon ame est trop contrainte.
O beauté sans arrest ! mais trop ferme en rigueur,
Tien, reprend tes papiers et ton amitié sainte,
Et me rens mon repos, ma franchise et mon cœur.

LXXIII

Aux plus rudes assaux d'une aspre maladie
Encor que mon esprit soit foible et languissant,
Privé du doux objet qui l'alloit nourrissant,
Sa chaleur toutesfois n'est en rien attiedie.
Car vostre belle image, amoureuse et hardie,
Par un portail secret au secours s'avançant,
L'alimente, l'eschauffe et la va renforçant,
Avant que sa vigueur puisse estre refroidie.
Pourtant, ne doutez point, ô ma chere douleur !
Qu'absent, troublé, malade, ou par autre malheur,
Vostre beauté divine en mon ame s'efface.
Car tant plus le destin me combat par dehors,
Plus mes loyaux pensers au dedans se font forts,
Resolus de mourir pour vous garder la place.

LXXIV

Si l'amour de ma foy rend vostre ame craintive,
Doutant que ce vouloir, qui jadis m'a brûlé,
Par le temps à la fin soit éteint ou gelé,
Que de si vaine erreur la verité vous prive.
Jamais en mon esprit flamme ne fut si vive,
Je suis tel que j'estois quand mon cœur fut volé,
Le jour qu'un chaste amour, dans vos yeux recelé,
Rendit heureusement ma liberté captive.
Je gouste, en vous oyant, mesme ravissement,

Je tremble, en vous voyant, d'aise et d'estonnement.
De vostre seul regard ma blessure s'allege.
Jamais autre que vous constant ne me rendra ;
Je suis serf de Diane, et qui me retiendra
Doit estre chastiée ainsi que sacrilege.

LXXV

O vers que j'ai chantez en l'ardeur qui m'enflame,
Je deviens à bon droit de vostre aise envieux !
Vous viendrez en la main et retiendrez les yeux
Qui retiennent ma vie en l'amoureuse flame.
Gardez-vous seulement des regars de ma dame,
Ardans flambeaux d'amour, benins et gracieux,
Car s'elle peut brûler les mortels et les dieux,
Elle vous brûlera comme elle a fait mon ame.
Je sçay qu'il eust fallu, pour monstrer son pouvoir,
Un esprit plus divin, plus d'art, plus de sçavoir ;
Mais, estant plein d'amour, je fuy tout artifice.
J'écry ce que je sens, mon mal me fait chanter,
Et le plus beau laurier que j'en veux meriter,
C'est d'alleger ma peine et la rendre propice.

STANCES

Belle et fiere deesse à qui je suis voüé,
Dont le premier regard rendit Amour mon maistre ;
Le ciel durant cet âge ici-bas m'a fait naistre,
Afin qu'à son honneur vostre honneur fust loüé.
Comme dans un miroir on voit toutes les graces
Au clair de vostre teint, et le vainqueur des dieux
Est aveugle deux fois quand vous fermez les yeux,
Et sans vous ses brandons seroient changez en glaces.
Plus j'ay de connoissance et plus je suis ravy
De voir que c'est à vous que le ciel me destine :
Car, bien que mon esprit ait celeste origine,
Il se tient bien-heureux d'estre à vous asservy.
Aussi tous les tourmens des cœurs plus miserables,
Et ce qui plus souvent fait les hommes changer,
Oubly, nouveau plaisir, course du tans leger,
N'ont pouvoir d'ébranler mes pensers immuables.
Je sçay bien que tout change et qu'il est mal-aisé
Que de rien si certain l'homme donne asseurance,
Puisque l'ordre varie et que tant d'inconstance
Se trouve aux elements dont il est composé.
Mesme l'an qui ce jour commence et renouvelle

En diverses saisons departira son cours,
En froid et puis en chaud, en longs et petits jours,
Et la terre, ores laide, en avril sera belle.
  Ce grand flambeau du ciel sans fin resplendissant,
Œil visible de Dieu, fils aîné de Nature,
Tousjours dessous un signe immobile ne dure,
Ains change et fait changer l'âge pront et glissant.
  Mais sa diversité n'esmeut mon cœur fidelle,
Car rien plus de changeant n'y sçauroit arriver :
La constance est ma forme, on ne m'en peut priver ;
Elle m'a donné l'estre, et ne seroy sans elle.
  Ce qu'est le mouvement au ciel qui tout dispose,
La lumiere au soleil, au plomb la gravité,
La froidure à l'hyver, la chaleur à l'esté,
Vostre cœur est à moy toute une mesme chose.
  Qu'on ne soit donc jamais en doute de ma foy,
Car, devant que le tans nos deux cœurs desassemble,
Un sujet recevra deux contraires ensemble :
Cessant de vous aimer, je ne seroy plus moy.

LXXVI

  J'ay couru, j'ay tourné, volage et variable,
Selon que la jeunesse et l'erreur m'ont poussé,
Et mon vol trop hardi jusqu'au ciel j'ay haussé,
Dressant à mes desirs maint trophée honorable.
  S'il y eut onc amant heureux et miserable,
Fasché, contant, jaloux, bien et mal carressé,
Qui par tous les destours hazardeux ait passé,
C'est moy dont le renom doit estre memorable.
  Rendu sage à la fin, je me suis retiré
A vostre œil, qui de moy fut premier adoré,
Ne trouvant autre part nulle flamme assez claire.
  Vous seule à l'avenir ayez sur moy pouvoir,
Les amours de ce tans vostre foy m'ont fait voir :
Un contraire est tousjours mieux veu par son contraire.

LES

AMOURS D'HIPPOLYTE

I

Icare est cheut icy, le jeune audacieux,
Qui pour voler au ciel eut assez de courage :
Icy tomba son corps degarny de plumage,
Laissant tous braves cœurs de sa cheute envieux
O bien-heureux travail d'un esprit glorieux,
Qui tire un si grand gain d'un si petit dommage !
O bien-heureux malheur plein de tant d'avantage,
Qu'il rende le vaincu des ans victorieux !
Un chemin si nouveau n'estonna sa jeunesse,
Le pouvoir lui faillit, mais non la hardiesse :
Il eut pour le brûler des astres le plus beau ;
Il mourut poursuivant une haute advanture ;
Le ciel fut son desir, la mer sa sepulture :
Est-il plus beau dessein ou plus riche tombeau [1] ?

II

Quand je pouvoy me plaindre en l'amoureux tourment,
Donnant air à la flamme en ma poitrine enclose,

[1] Imité d'un sonnet de Sannazar qui commence par ce vers :

Icaro cadde qui, queste onde il sanno, etc.

Je vivois trop heureux : las ! maintenant je n'ose
Alleger ma douleur d'un soupir seulement.
  C'est me poursuivre, Amour, trop rigoureusement :
J'aime, et je suis contraint de feindre une autre chose;
Au fort de mes travaux, je dy que je repose,
Et monstre en mes ennuis un vray contentement.
  O supplice muet, que ta force est terrible!
Mais je me plains à tort de ma gesne invisible,
Veu qu'un si beau desir fait naistre mes douleurs.
  Puis j'ay ce reconfort en mon cruel martire,
Que j'escry toute nuict ce que je n'ose dire,
Et, quand l'encre me faut, je me sers de mes pleurs [1].

III

  Venus cherche son fils, Venus, tout en colere,
Cherche l'aveugle Amour par le monde egaré :
Mais ta recherche est vaine, ô dolente Cythere !
Il s'est couvertement dans mon cœur retiré.
  Que sera-ce de moy? que me faudra-t-il faire?
Je me voy d'un des deux le courroux preparé;
Egalle obeïssance à tous deux j'ay juré :
Le fils est dangereux, dangereuse est la mere.
  Si je recele Amour, son feu brûle mon cœur;
Si je decele Amour, il est plein de rigueur
Et trouvera pour moi quelque peine nouvelle.
  Amour, demeure donc en mon cœur seurement,
Mais fay que ton ardeur ne soit pas si cruelle,
Et je te cacheray beaucoup plus aisément [2].

IV

  Quand je suis tout le jour de douleur agité,
Que j'eusse au moins la nuict quelque douce allegence !
Certes, la passion a trop de violence
Qui tousjours continuë en son extremité.
  Pensers, désirs, soucis pleins d'importunité,

[1] Imité d'un sonnet italien qui commence par ces mots :

Fu tempo ch' io hebbi ardir con lingua sciolta
Dolermi e palesar l'interna pena,
Quando Amor pria mi tenne in sua catena,
Che il fallo è da scusar per una volta.

[2] Imité d'un morceau latin de Sannazar, qui débute ainsi :

Quæritat huc illuc raptum sibi Cypria natum....

Hé ! donnez moy de grace un peu de patience ;
Mais vous me travaillez pour punir mon offence
De ce que j'ose aimer une divinité.
  Encor en endurant ma douleur vehemente,
O trop cruel destin ! celle qui me tourmente
Ignore que je meurs par l'effort de ses yeux.
  Madame, helas ! monstrez que vous estes divine.
Lisez dedans les cœurs ainsi que font les dieux,
Et voyez que mon mal a de vous origine.

V

  Puis que vous le voulez, demeurez inhumaine,
Et, me faisant mourir, feignez de n'en rien voir ;
Vous ne pourrez pourtant ma constance esmouvoir,
Car du feu de vos yeux mon ame est toute pleine.
  Mon cœur est immuable et mon amour certaine,
Les plus cruels tourmens y perdent leur pouvoir;
S'il advient que je meure en faisant mon devoir,
Vous en aurez l'offence et j'en auray la peine,
  Las ! mon mal me plaist tant, pource qu'il vient de vous,
Que je trouve en souffrant le martyre bien doux,
Et de m'en delivrer je ne prens point d'envie.
  C'est pourquoy je craindroy de mourir en aimant.
Non pour fuïr la mort, mais de peur seulemant
De perdre mes douleurs, si je perdoy la vie.

VI

  Je ne puis pour mon mal perdre la souvenance
Du soir, soir de ma mort, que mon œil curieux
Osa voir trop hardy le plus parfait des cieux,
Et le nouveau soleil si luisant à la France.
  Mon Dieu ! que de clartez honoroient sa presance ;
Que d'amours, de desirs et d'attraits gracieux,
Mais plustost que de morts, de soucis furieux,
De pleurs, d'aveuglemens, pour punir mon offance !
  Je voyoy bien mon mal, mais mon œil desireux,
Ravy de ses beautez, s'y trouvoit bien-heureux,
Lors qu'un flambeau cruel trop tost l'en fist distraire.
  Helas ! flambeau jaloux de ma felicité,
N'approche point d'icy, porte ailleurs ta clarté,
Sans toy cet œil divin rend la salle assez claire.

VII

Amour sceut une fois si vivement m'attaindre,
Qu'il me tint trois hyvers en langueurs et en cris;
A la fin la raison, regagnant mes espris,
Chassa l'aigre douleur qui tant me faisoit plaindre.
Mais, ainsi qu'un flambeau qu'on ne fait que d'étaindre,
Si le feu s'en approche est aussi-tost repris :
Dans mon cœur chaud encor un brasier s'est épris,
Voyant vostre bel œil qui les dieux peut contraindre.
O que ce feu nouveau, dont je suis consumé,
Est plus ardant que l'autre en mon sang allumé!
Bien qu'il ne luise point, que sa flame est cruelle!
De mon premier accez je me suis peu guarir,
Mais je n'espere plus cet autre secourir :
Car, las! presque tousjours la r'encheute est mortelle.

VIII

Dieu, qui fais de mon cœur ta victime sanglante,
Si prestre à ton autel, jeune, tu m'as rendu,
Si pour suivre ta loy mon esprit j'ay perdu,
Et si dedans le feu tes loüanges je chante.
Travaille-moy tousjours, ma douleur m'est plaisante;
Cherche moy tout par tout, rien ne t'est deffendu ;
Mais fay que mon tourment ne soit point entendu
Et que ma belle flame ailleurs ne soit luisante.
Ayant d'un cœur hautain jusqu'au ciel aspiré,
Aux plus cruels tourmens je me suis preparé,
Rigueurs, gesnes, prisons, fers et feux je mesprise.
Si rien me fait pallir, c'est, helas! seulement
Que mon feu soit connu par mon embrasement,
Et que les mesdisans troublent mon entreprise.

IX

Amour peut à son gré me tenir oppressé,
Et m'estre, helas! à tort, rigoureux et contraire :
Je veux demeurer ferme, et ne faut qu'il espere
Qu'en adorant vos yeux je sois jamais lassé.
Je voy bien mon erreur, et que j'ay commencé
(Nouveau frere d'Icare) un vol trop temeraire,
Mais je le voy trop tard et ne m'en puis distraire,
Par la mort seulement il peut estre laissé.
Raison, arriere donc : ta remonstrance est vaine,

Si je meurs en chemin, je seray hors de paine,
Et par mon haut desir j'honore mon trespas.
Il faut continuer quoy que j'en doive attendre :
Ce fut temerité de l'oser entreprendre,
Ce seroit lascheté de ne poursuivre pas.

X

Amour, qui vois mon cœur à tes piés abbatu,
Tu le vois tout couvert de sagettes mortelles,
Pourquoy donc sans profit en pers-tu de nouvelles ?
Puisque je suis à toy, pourquoy me poursuis-tu ?
Si tu veux, courageux, esprouver ta vertu,
Décoche tous ces traits sur les ames rebelles,
Sans blesser, trop cruel, ceux qui te sont fidelles,
Et qui sous ton enseigne ont si bien combattu.
Quand tu tires sur moy, tu fais breches sur breches ;
Donc, sans les perdre ainsi, garde ces belles fleches
Pour guerroyer les dieux, et m'accorde la paix.
Ah ! j'enten bien que c'est : Amour veut que je meure ;
Je mourray, mais au moins ce confort me demeure,
Que la mort de moy seul luy couste mille traits [1].

XI

Cesse, ô trop foible esprit ! de plus faire defance,
Et quittons le rempart gardé si longuement,
Aussi bien sans profit ferions nous autrement :
Contre un si grand effort peu sert la resistance.
Tant plus je vay avant, plus j'ay de connoissance
Du pouvoir de vos yeux, qui me vont consumant ;
Et faudra qu'à la fin je meure en vous aimant :
Telle est de mon destin la fatale ordonnance.
En vain contre le ciel l'homme se veut bander ;
Car que n'ay-je essayé pour de vous me garder ?
Depuis maintes saisons contre moy je m'obstine.
Et fay ce que je puis de peur de me ranger :
Car je crains à bon droit, vous voyant si divine,
Que plus, comme j'ay fait, je ne puisse changer.

[1] Imité d'un sonnet italien qui débute par cette strophe :

A che contra d' un vinto opri più l' arco?
Usalo contra quei che non son resi:
Già mille altri ribelli avresti presi
Con le saette delle qual m' hai carco.

XII

Celuy qui n'a point veu le printans gracieux,
Quand il estale au ciel sa richesse prisée,
Remplissant l'air d'odeurs, les herbes de rosée,
Les cœurs d'affections et de larmes les yeux.
Celuy qui n'a point veu par un tans furieux
La tourmente cesser et la mer appaisée,
Et qui ne sçait, quand l'ame est du corps divisée,
Comme on peut s'esjouyr de la clarté des cieux.
Qu'il s'arreste pour voir la celeste lumiere
Des yeux de ma deesse, une Venus premiere;
Mais que dy-je? ah! mon Dieu! qu'il ne s'arreste pas :
S'il s'arreste à la voir, pour une saison neuve,
Un tans calme, une vie, il pourroit faire espreuve
De glaçons, de tempeste et de mille trespas.

XIII

Pourquoy si plein d'orgueil marches-tu sur ma teste,
Triomphant de l'honneur qu'un autre a merité?
Tes dars tant crains au ciel ne m'ont pas surmonté,
Amour, c'est une dame, et non toy qui m'arreste.
Si tu veux t'honorer du prix de ma conqueste,
Fay qu'elle me remette en pleine liberté,
Puis pren pour m'asservir cet arc tant redouté,
Qui de Jupiter mesme accoise la tempeste.
Je n'ay point peur de toy, celle qui me retient
Par l'effort de ses yeux ton empire maintient;
C'est elle qui te fait comme un Dieu reconnoistre.
Si je t'obeïssois et t'ay craint par avant,
C'estoit pour l'amour d'elle. On endure souvant
D'un mauvais serviteur pour l'amour de son maistre [1].

XIV

Je sens fleurir les plaisirs en mon ame,
Et mon esprit tout joyeux devenir,

[1] Imité d'un sonnet italien qui débute par cette strophe :

A che, cieco Fanciul cotanto orgoglio?
A che di superbia si te mostri acceso?
A madonna mi son, non a te reso :
Lei fu che ruppe del mio petto il scoglio.

Pensant au bien qui me doit advenir,
Cet heureux jour que je verray ma dame.
  Plus j'en suis pres, plus mon desir s'enflame,
Je ne puis plus ses efforts retenir :
Mais, ô mes yeux! pourrez-vous soustenir
Ses chauds regars pleins d'amoureuse flame?
  Que me sert, las! si fort la desirer?
Fol que je suis, veux-je donc esperer
Qu'estant pres d'elle en repos je demeure?
  Et pres et loin je languis en tous lieux;
Mais, puis qu'il faut qu'en la servant je meure,
Pour nostre honneur mourons devant ses yeux.

XV

  Ce n'est assez que soyez si bien née,
Riche d'esprit, de race et de beauté,
Que l'honneur saint marche à vostre costé,
Grande, admirable, aux vertus addonnée.
  En peu de jours la forte destinée
Peut rendre, helas! vostre honneur surmonté :
On ne sçaura que vous avez esté,
Ny que le ciel vous ait tant fortunée.
  Si vous voulez immortelle durer,
Nul mieux que moy ne vous peut honorer,
Et vos vertus à jamais faire bruire.
  Je l'entrepren; mais, pour plus m'animer,
Permettez-moy que j'ose vous aimer :
L'affection me fera mieux escrire.

XVI

  Mon Dieu, que de beautez sur le front de ma dame!
Mon Dieu, que de tresors qui ravissent les Dieux!
La clarté de son œil passe celle des cieux,
Quand au plus chaud du jour le soleil nous enflame.
  Mais, las! de mille traits sa beauté nous entame,
Trop sont pour les mortels ces tresors precieux,
Et le soleil luisant qui sort de ses beaux yeux
Respand tant de clarté, qu'il aveugle nostre ame.
  Estrange fait d'Amour! un objet à l'instant
Me rend triste et joyeux, malheureux et contant,
M'esclaire et m'esbloüit, me fait vivre et me tuē.
  Et voilà ce qui fait qu'en forçant mon vouloir,
Je me banny, helas! du plaisir de vous voir,
Pour ne sentir le mal qui vient de vostre veuē.

XVII

Qu'une secrette ardeur me devore et saccage,
Et que, privé d'espoir, j'ayme, helas! vainement,
Je ne m'en fasche point : je me plains seulement
Que mon œil n'est plus clair pour voir vostre visage.
Que ne suis-je l'oiseau ministre de l'orage,
Qui tient l'œil au soleil sans flechir nullement?
Je seroy bien-heureux, voyant incessamment
La divine beauté qui me tient en servage.
Le malheur qui me guide est plein de grand' rigueur,
Un monstre horrible à voir ne me fait point de peur,
Et je crain les regars d'une jeune deesse.
C'est Amour qui le fait, qui ne s'assouvit pas,
Le cruel, de ma mort, mais veut que mon trespas
Soit privé de tout point d'honneur et de liesse.

XVIII

Pourquoy si folement croyez-vous à un verre,
Voulant voir les beautez que vous avez des cieux?
Mirez-vous dessus moy pour les connoistre mieux,
Et voyez de quels traits vostre bel œil m'enferre.
Un vieux chesne ou un pin, renversez contre terre,
Monstrent combien le vent est grand et furieux :
Aussi vous connoistrez le pouvoir de vos yeux,
Voyant par quels efforts vous me faites la guerre.
Ma mort de vos beautez vous doit bien asseurer,
Joint que vous ne pouvez sans peril vous mirer :
Narcisse devint fleur d'avoir veu sa figure.
Craignez doncques, madame, un semblable danger,
Non de devenir fleur, mais de vous voir changer,
Par vostre œil de Méduse, en quelque roche dure [1].

XIX

L'arc de vos bruns sourcils mon cœur tyrannisans,
C'est l'arc mesme d'Amour, dont traistre il nous martire :

[1] Imité d'un sonnet italien qui commence par cette strophe :

> A che presti, superba, a un vetro fede?
> Se ben comprender vuoi la tua bellezza,
> Specchiate in me : ch' è tanta sua grandezza,
> Quanto è l' incendio mio, ch' ogn' altro eccede.

Et ne croy point qu'en nous d'autres fleches il tire
Que les traits de vos yeux si prompts et si luisans.
De leur vive splendeur sortent les feux cuisans
Qui font que tout le monde a peur de son empire;
Ses rêts sont vos cheveux, où toute ame il attire,
Ravie en si beaux nœux, si blonds et si plaisans.
C'est pourquoy ce vainqueur, qui par vous se fait craindre,
Ne sçauroit vous blesser, vous brûler, vous estraindre,
Prenant de vous son feu, son cordage et ses traits.
Craignez donc seulement qu'en voyant vostre image,
Vous ne puissiez souffrir tant d'amours et d'attraits,
Et ne faciez, vaincuë, à vous mesmes hommage.

STANCES

Lors que j'escry ces vers, il ne faut que l'on pense,
Que trop audacieux je n'aye connoissance,
Du rang que vous tenez et de ma qualité :
Car je jure vos yeux et leur puissance sainte
Que je garde en cecy le respect et la crainte,
Dont il faut reverer une divinité.
Aussi tant de vertus vous font toute divine,
Et vos douces beautez monstrent bien l'origine
Que vous avez du ciel tout parfait et tout beau :
Vous n'avez rien d'humain, vostre grace est celeste,
Vos discours, vostre teint, vostre ris, vostre geste,
Et l'Amour sans vos yeux n'auroit point de flambeau.
J'en parle asseurement : car je connoy sa flame,
Qui souloit prendre vie aux beaux yeux d'une dame,
Et qu'il me fist sentir lors que j'en fu surpris :
Las! or' à mon malheur je l'ay mieux reconnuë,
Regardant folement les traits de votre veuë,
Qui m'ont bien sçeu punir d'avoir trop entrepris.
Or ne m'accusez point que je sois temeraire,
Presumant vous aimer : car je ne sçauroy faire
Qu'ailleurs tourne mon cœur, qui vous est destiné;
Et, quand ce seroit faute aux mortels d'entreprendre
D'aimer une deesse, on ne m'en peut reprendre :
Le peché fait par force est toujours pardonné.
Las! on peut bien juger que c'est une contrainte,
Veu qu'au plus fort du mal dont mon ame est attainte,
Je ne me puis garder de vous suivre en tous lieux,
Et que, trouvant ma mort peinte en vostre visage,
Mon triste desespoir, ma perte et mon dommage,
Pour n'y connoistre rien, je me ferme les yeux.
J'ay fait un fort rempart d'amour et de constance,

Contre le desespoir armé de violance,
Qui me fait mille assauts et ne me peut forcer :
Quelquefois de furie il fait breche en mon ame;
Mais presqu'au mesme instant vostre beauté, madame,
Accourant au secours, l'engarde de passer.
Je voudroy bien pourtant qu'il demeurast le maistre!
Il combat mon salut, que je ne veux connoistre.
Mais, las ! je me repen de l'avoir desiré;
Car, bien que ma douleur mortellement me blesse,
Et que de mieux avoir je sois desesperé,
J'aime mieux vivre ainsi qu'en toute autre liesse.

ELEGIE

Je delibere en vain d'une chose advenuë,
Car, puis qu'outre mon gré mon ame est devenuë
Prisonniere d'Amour, que sert de consulter
S'il est bon de le suivre, ou s'il faut l'éviter?
L'advis n'y vaut plus rien, monstrons donc de nous plaire
Au chemin qu'aussi bien par contrainte il faut faire,
Et courons la fortune. O Amour ! desormais
Mon repos et ma vie en tes mains je remets.
Toy seul comme un grand roy commande en ma pensée,
La raison et la peur loin de moy soit chassée,
Et tant de vains respects qui m'ont trop retenu,
Divisans mon esprit par un trouble inconnu.
Celuy qui sent de Mars sa poitrine échauffée,
Et qui veut s'honorer de quelque beau trofée,
Ne pallist estonné pour la peur des hazars,
Mais voit devant ses yeux, par les rangs des soldars,
La mort d'horreur couverte et de sang toute tainte,
Et l'attend de pié coy sans frayeur et sans crainte.
Moy donc qu'un plus grand Dieu touche si vivement,
Et qui veux que mon nom vive eternellement,
Pour avoir mon amour sur tout autre élevée :
Moy qui ay tant de fois ma vaillance esprouvée,
Craindray-je maintenant à ce dernier assaut?
Le fait que j'entrepren veut un courage haut,
Constant et patient, qui souffre sans se plaindre,
Qui durant sa langueur joyeux se puisse faindre,
Qui sente incessamment quelque nouveau trespas,
Qui se laisse brûler et ne soupire pas,
Et qui, pour tout loyer des douleurs qu'il supporte,
Ne puisse esperer rien qu'une douleur plus forte.
C'est un labeur bien grand : mais rien n'est mal-aisé
Au cœur qui comme moy d'amour est embrasé.

Je veux donc poursuivir sans esperance aucune,
Sans appuy, sans raison, sans conseil, sans fortune,
Et d'Amour seulement je veux estre guidé :
Un aveugle, un enfant, qui desja m'a bandé
Les yeux ainsi qu'à luy, pour ne voir mon offance,
Et qui de mon malheur m'oste la connoissance :
Ou, si je le connois, il me trouble si fort,
Que je suis le premier qui consens à ma mort.
Appelle qui voudra Phaëton miserable
D'avoir trop entrepris, je l'estime loüable ;
Car au moins il est cheut un haut fait poursuivant
Et par son trespas mesme il s'est rendu vivant :
J'aimeroy mieux courir à ma mort asseurée,
Poursuivant courageux une chose honorée,
Que lasche et bas de cœur mille biens recevoir
De ceux que le commun aisément peut avoir.
Mon esprit, nay du ciel, au ciel tousjours aspire,
Et ce que chacun craint, c'est ce que je desire.
L'honneur suit les hazars, et l'homme audacieux
Par son malheur s'honore et se rend glorieux.
Le jeune enfant Icare en sert de temoignage,
Car, si volant au ciel il perdit son plumage,
Touché des chauds rayons du celeste flambeau,
Le fameux ocean luy servit de tombeau,
Et depuis de son nom cette mer fut nommée :
Bien-heureux le malheur qui croist la renommée.
Desja d'un sort pareil je me sens menacer,
Moy qui devers le ciel mon vol ose dresser
(Voyage audacieux !) ; mais rien ne me retire,
Car les ailes d'Amour ne sont faites de cire,
Le plus ardant soleil si tost ne les fondra :
Puis j'ay ce reconfort, quand ma cheute adviendra,
Que ceux qui sçauront bien où je voulois attaindre
Envieront mon trespas plustost que de me plaindre.

COMPLAINTE

Sauvage loy d'Amour et de ma destinée !
Las ! on voit qu'un chacun fuit naturellement
Ce qui le peut destruire : et mon ame obstinée
Cherche ce qui me tuë et s'y plaist follement.
Je sçay que je me pers pour croire à ma jeunesse,
Je voy par la raison que c'est trop m'abuzer.
Inutile sçavoir dont je ne puis uzer,
Miserable raison dont la force est maistresse !
Quand le mal vient d'en haut, vaine est toute deffance,

Mieux vaut doncq' que je cedde avec ce reconfort
Que vos rares beautez excusent mon offance,
Et que mon haut desir eternise ma mort.
  Car, si je meurs, madame, en vous faisant service,
Jamais plus grand honneur je ne puis acquerir :
Vous me recompensez en me faisant mourir,
Pourveu que ma douleur par mon trespas finisse.
  Aussi je ne me plains que me soyez cruelle,
Mais, las! je suis marry de ce qu'en me tuant,
Et payant de rigueur mon service fidelle,
Vostre honneur peu à peu se va diminuant.
  Car, si tost qu'on sçaura la perte de ma vie,
Chacun, craignant son mal, loin de vous se tiendra
Et vous accusera, quand il se souviendra
Que vous m'aurez tué pour vous avoir servie.
  Si donc ma passion n'esmeut vostre courage,
Si vous n'avez soucy de ma ferme amitié,
Au moins, en m'offensant, ne vous faites dommage;
Ayez de vostre honneur, et non de moy, pitié.

PRIERE

  Grand Dieu d'Amour, enfant de Cytherée,
Au dos ailé, à la tresse dorée,
Qui peux l'enfer et la terre esmouvoir,
Vainqueur des Dieux, écoute la priere
D'un de tes serfs, dont l'ame prisonniere,
Tremblant de crainte, adore ton pouvoir.
  Las! s'il est vray, comme j'ay connoissance,
Que je retourne en ton obeïssance,
Et derechef tu me vueilles ravir;
Je le veux bien, mon cœur je t'abandonne,
Encor un coup, libre je m'emprisonne :
A plus grand Dieu je ne puis m'asservir.
  Je ne veux point à tes loix contredire;
Sans resister, j'accours sous ton empire :
L'homme mortel doit obeïr aux Dieux;
Qui te meprise, il confond la nature,
Son estomach est d'une roche dure,
Voire à regret lui esclairent les cieux.
  Icy je jure à ta deïté sainte,
Qui connoist bien que je parle sans fainte,
Qu'à tout jamais je veux perseverer
Ton prestre saint, qui t'offre en sacrifice
Mon cœur brûlé pour te rendre propice,
  mon esprit pour tousjours t'adorer.

O grand Amour! de puissance invincible,
Cruel et doux, gracieux et terrible,
Qui fais marcher en triomphe les rois,
Des jeunes cœurs le seigneur et le maistre,
Puis que pour tel je te veux reconnoistre,
Escoute, ô Dieu, ma priere et ma voix.

Si tous tes traits en mon cœur je retire,
Si sans crier je languis en martire,
Si j'ay lavé tes ailes de mes pleurs,
Si mes soupirs entretiennent ta flame,
Et si tu fais des cheveux de ma dame
Les forts liens qui retiennent les cœurs.

Chasse, ô grand Dieu! cette crainte nouvelle,
Qui me poursuit, qui me serre et me gelle;
Banny bien loin le triste desespoir,
Aux crins retors, à la couleur sanglante,
Qui de regars mon esprit espouvante,
Et qui me fait tant de peurs reçevoir.

Mon cœur en tremble, et mon ame estonnée
A la frayeur s'est toute abandonnée,
Tant cette nuict il m'a fait endurer!
Fay l'un des deux, ou luy donne la chasse
Loin de mon cœur, ou lui quitte la place :
Vous ne pouvez ensemble demeurer.

CHANSON

Douce liberté desirée,
Deesse, où t'es-tu retirée,
Me laissant en captivité?
Helas! de moy ne te detourne,
Retourne, ô Liberté! retourne,
Retourne, ô douce Liberté!

Ton depart m'a trop fait connoistre
Le bon heur où je soulois estre,
Quand douce tu m'allois guidant,
Et que, sans languir davantage,
Je devois, si j'eusse esté sage,
Perdre la vie en te perdant.

Depuis que tu t'es éloignée,
Ma pauvre ame est accompagnée
De mille épineuses douleurs :
Un feu s'est espris en mes veines,
Et mes yeux changez en fontaines
Versent du sang au lieu de pleurs.

Un soin caché dans mon courage

Se lit sur mon triste visage,
Mon teint plus palle est devenu ;
Je suis courbé comme une souche,
Et, sans que j'ose ouvrir la bouche,
Je meurs d'un supplice inconnu.
  Le repos, les jeux, la liesse,
Le peu de soin d'une jeunesse,
Et tous les plaisirs m'ont laissé ;
Maintenant rien ne me peut plaire,
Sinon, devôt et solitaire,
Adorer l'œil qui m'a blessé.
  D'autre sujet je ne compose,
Ma main n'écrit plus d'autre chose,
Là tout mon service est rendu,
Je ne puis suivre une autre voye,
Et le peu de tans que j'employe
Ailleurs, je l'estime perdu.
  Quel charme ou quel Dieu plein d'envie
A changé ma premiere vie,
La comblant d'infelicité?
Et toy, Liberté desirée,
Deesse, où t'es-tu retirée?
Retourne, ô douce Liberté!
  Les traits d'une jeune guerriere,
Un port celeste, une lumiere,
Un esprit de gloire animé,
Hauts discours, divines pensées,
Et mille vertus amassées
Sont les sorciers qui m'ont charmé.
  Las! donc sans profit je t'appelle,
Liberté precieuse et belle!
Mon cœur est trop fort arresté :
En vain apres toy je soupire,
Et croy que je te puis bien dire,
Pour jamais, adieu, Liberté!

FANTAISIE

  D'où vient qu'un beau soleil, qui luit nouvellemant,
Soit à tous favorable, et à moy si contraire?
Il m'esblouyt la veuē, au lieu qu'il leur éclaire;
Il échauffe les cœurs, et me va consommant.
  L'autre soleil du ciel n'offense aucunement
Les lieux qui sont privez de sa flamme ordinaire :
Mais ce nouveau soleil me cuit plus vivement,
Quand loin de ses rayons je languy solitaire.

Je t'accuse, Nature, et me plains justement ;
Car puis qu'il me devoit porter tant de nuisance,
Attizant en mon cœur un feu si vehement,
Que n'as-tu pour mon bien retardé sa naissance?
Toutesfois si nostre âge, heureux par sa presence,
Ne pouvoit sans mon mal voir ses yeux clairement,
Je pren tout consolé ma mort en patience :
Qui meurt pour le public meurt honorablement [1].

XX

Quand quelquesfois je pense à ma premiere vie,
Du tans que je vivois seul roy de mon desir,
Et que mon ame libre erroit à son plaisir,
Franche d'espoir, de crainte et d'amoureuse envie,
Je verse de mes yeux une angoisseuse pluye,
Et sens qu'un fier regret mon esprit vient saisir,
Maudissant le destin qui m'a fait vous choisir,
Pour rendre à tant d'ennuis ma pauvre ame asservie.
Si je ly, si j'escry, si je parle ou me tais,
Vostre œil me fait la guerre et ne sens point de paix,
Combatu sans cesser de sa rigueur extrême.
Bref, je vous aime tant que je ne m'aime pas,
De moy-mesme adversaire, ou si je m'aime, hélas!
Je m'aime seulement pour ce que je vous aime.

XXI

Vous me cachez vos yeux (las! trop cruellement)
Apres qu'ils m'ont blessé d'une playe inhumaine ;
Ces yeux, mon seul confort en l'amoureuse paine,
Retournez-les, madame, et voyez mon tourment.
Quand le chef d'une armée a valeureusement
Desfait ses ennemis estendus sur la plaine,
Par le camp des vaincus superbe il se promaine,
Et regarde les morts plein de contentement.
Vous donc qui, par l'effort de vostre belle veuë,
De mon cœur indonté la victoire avez euë,
Laissant mon foible esprit en proye abandonné,
Si vous n'avez desir de m'estre favorable,
Au moins tournez vos yeux dessus moy miserable,
Pour voir le coup mortel que vous m'avez donné.

[1] Imité d'un sonnet italien qui commence par ces vers :

Deh' perche questo sole, che 'l suo lume
Qua giu disceso novamente splende,
A gli altri luce, a me foco rende,
E fra tanti me sol par che consume?

XXII

J'ay languy malheureux quatre longues journées,
Sans voir les deux beaux yeux de celle à qui je suis;
Helas! non, quatre jours, mais plustost quatre nuits,
Sans clarté, sans liesse, à mon mal ordonnées.
Qu'ay-je dit? quatre nuits; mais plustost quatre années
Toutes pleines d'horreurs, de soucis et d'ennuis,
Ou quatre mille morts que souffrir je ne puis,
Par le ciel rigoureux contre moy destinées.
Comme quand le soleil nous couvre sa clarté,
On voit perdre le lustre à toute autre beauté,
Tout se cache à nos yeux s'il retire sa flame.
Ainsi, lors que vostre œil sur moi plus ne reluit,
Tout objet de la cour m'est une obscure nuit,
Car je vous reconnois pour soleil de mon ame.

CHANSON

Que je suis redevable aux cieux
De ce qu'ils m'ont ouvert les yeux
Et si bien purgé ma poitrine,
Que rien plus ne me satisfait
Qui ne soit divin et parfait
Et qui n'ait celeste origine.
Tout ce qu'Amour sçauroit trouver
D'attraits pour un cœur captiver,
Tout ce que la beauté peut faire,
Le destin et l'election,
Tout s'assemble en l'affection
Qui rend mon esprit tributaire.
La gloire de mon seul penser
Fait que rien ne peut m'offenser,
Rigueur, prison, gesne et martyre;
J'aime mieux un de mes tourmens
Que les plus chers contentemens
Qu'Amour reserve à son empire.
Mes fers me contentent si fort,
Que je ne hay moins que la mort
L'estat que franchise on appelle;
Et si mon cœur trop arresté
Escoute un mot de liberté,
Je le puny comme rebelle.
Plustost juillet sera glacé,
Et l'hyver de fleurs tapissé;

Plustost sera froide la flame
Que je reçoive une autre loy :
Ce seroit cesser d'estre moy,
Que de cesser d'aimer ma dame.
Si je meurs blessé de ses yeux,
Ma fin me rendra glorieux,
Donnant vie à ma renommée ;
Et mourant j'auray le confort
Du soldat, qui reçoit la mort
Par la main du chef de l'armée.

XXIII

Las ! que puis-je avoir fait, ô moy, pauvre insensé !
Qu'Amour de plus en plus mes douleurs renouvelle,
Et qu'il croisse en rigueur plus je luy suis fidelle,
Sans que de mes travaux il soit jamais lassé ?
J'en sçay bien la raison, c'est qu'il est courroucé
De trouver contre luy ma dame si rebelle ;
Et, n'estant assez fort pour s'adresser à elle,
Se décharge sur moy, qui n'ay point offensé.
Il croit qu'il ne sçauroit plus d'outrage luy faire,
Que de nuire à celuy qui l'adore et revere,
Et qui se plaist pour elle à mourir en langueur ;
Ou c'est qu'en la voyant dedans moy si bien painte,
Il tire incessamment pour lui donner attainte ;
Mais ses traits rigoureux donnent tout à mon cœur.

XXIV

Ma bouche à haute voix chante assez liberté,
Et dit que je suis franc d'Amour, mon adversaire ;
Mais mon cœur languissant tout bas dit le contraire,
Soupirant sous le joug d'une fiere beauté.
A mes pleurs, vrais amis, je tais ma volonté,
Et quand loin de vos yeux Amour me desespere,
Je feins d'estre contant, de rire et de me plaire,
Monstrant moins de douleur, plus je suis tourmenté.
Tout ce qu'Amour cruel peut songer de martire
Pour travailler un cœur rebelle à son empire,
Il veut que je l'esprouve en ma captivité.
Je ne me plains pourtant d'une peine si dure ;
Mais, helas ! je me plains de ce que je l'endure,
Non par rebellion, mais par fidelité.

XXV

Mettez-moy sur la mer, quand elle est courroucée,
Ou quand les vens légers soufflent plus doucement,
Sur les eaux, en la terre, au haut du firmament,
Vers la ceinture ardante ou devers la glacée.
Que ma fortune soit deçà delà poussée,
Bien-haute aucunesfois, quelquesfois bassement;
Que mon nom glorieux vive éternellement,
Ou que du tans vainqueur soit ma gloire effacée.
Jeune ou vieil, pres ou loin, contant ou malheureux,
Que j'aye amour propice, ou fier et rigoureux,
Que mon ame aux enfers ou aux cieux s'achemine;
Jamais en mon esprit tant que seray vivant,
On ne verra secher cette plante divine
Que des eaux de mes pleurs j'arrose si souvant.

XXVI

Grand Jupiter, ministre de l'orage,
Pardonne-moy, si je ne puis penser
Qu'une beauté t'ait jamais peu forcer,
Espoinçonné de l'amoureuse rage.
S'il estoit vray brûlant en ton courage
Pour la beauté qui me fait trespasser,
Ores qu'en l'air elle s'ose hausser,
Tu la prendrois, arrestant son voyage.
Mais las! madame, où vollez-vous si haut?
Je n'en puis plus, une frayeur m'assaut,
Craignant pour vous qui me faites la guerre;
Jà n'est besoin que vous montiez aux cieux,
Car vos beautez contraindront bien les Dieux
Pour vostre amour de descendre en la terre.

XXVII

Amour en mesme instant m'aiguillonne et m'arreste,
M'asseure et me fait peur, m'ard et me va glaçant,
Me pourchasse et me fuit, me rend foible et puissant,
Me fait victorieux et marche sur ma teste.
Ores bas, ores haut, jouēt de la tempeste,
Il va comme il luy plaist ma navire élançant;
Je pense estre échappé quand je suis perissant,
Et quand j'ay tout perdu je chante ma conqueste.
De ce qui plus me plaist je reçoy déplaisir;

Voulant trouver mon cœur, j'égare mon désir,
J'adore une beauté qui m'est toute contraire.
Je m'empêtre aux filets dont je me veux garder,
Et voyant en mon mal ce qui me peut aider,
Las! je l'approuve assez, mais je ne le puis faire [1].

XXVIII

O beaux yeux inhumains, pourquoy m'embrazés-vous,
Allumant d'un regard tant d'ardeurs en mon ame?
Helas! je brûle assez sans accroistre ma flame :
Pour Dieu faites-moy grace et me soyez plus doux!
Brûlez vos ennemis, donnez-leur mille coups,
Et les gardez de voir les beautez de ma dame :
Mais moy qui vous adore et qui seul vous reclame,
Beaux yeux d'un si grand heur ne me soyez jaloux.
N'estincelez pas tant, lors que je la regarde,
Afin que vostre effort cet heur ne me retarde :
Baissés vos chauds regars, flambez plus doucement.
Puis, quand verrez mon ame en ces douceurs ravie,
Tournez comme un éclair lancé soudainement,
Je ne sentiray pas que vous m'ostiez la vie.

XXIX

Qui fait plainte d'Amour en doit estre ignorant,
Et n'a de sa nature aucune connoissance :
De moy pour quelque orage ou malheur qui m'offanse,
Jamais contre ce Dieu je ne vais murmurant.
Se faut-il estonner si Phœbus en courant,
Comme il est pres ou loin, des saisons fait muance?
Si Neptune en hyver est plein de violance?
Si froide est la gelée, et le feu devorant?
L'homme sage et constant qui en connoist la cause,
Ne s'ébahit de voir l'effet en chaque chose,
Et laisse tout passer d'un esprit arresté.
Or la cause d'Amour n'est que peine et martire :
Si donc cent mille ennuis en nos cœurs il retire,
S'en faut-il estonner? c'est sa proprieté.

CHANSON

Pour vous aimer je veux mal à mon cœur,
Je hay mes yeux, mon esprit et ma vie :

[1] Imité d'un sonnet de Pétrarque qui débute ainsi :

Amor mi sprona in un tempo e affrena.

Et si ma mort vous peut rendre assouvie,
Ce m'est plaisir de mourir en langueur.
Helas! je faux, vos yeux cruels et doux
Par trop d'amour m'ostent la connoissance :
Car me hayant sous vostre obeïssance,
C'est vouloir mal à ce qui est à vous.
Je ne faux point, je vous dois obeïr :
Comme il vous plaist je suis contraint de faire.
Connoissant donc que vous m'estes contraire,
Et me hayez, doy-je point me hayr?
Voilà pourquoy, si plein d'inimitié,
Je me poursuy d'une guerre immortelle :
Contre mon cœur mes desirs je rebelle,
Et de mon mal je n'ay point de pitié.
Les yeux ouvers je cours à mon trespas,
Et suy l'advis d'Amour mon adversaire :
O malheureux! faut-il donc que j'espere
Que vous m'aimiez, quand je ne m'aime pas?

CHANSON

Quel feu par les vens animé,
Quel mont nuit et jour consumé
Passe mon amoureuse flame?
Et quel ocean fluctueux
Escume en flots impetueux
Si fort que la mer de mon ame?
L'hyver n'a point tant de glaçons :
L'esté tant de jaunes moissons,
L'Afrique de chaudes areines,
Le ciel de feux estincelans,
Et la nuict de songes volans,
Que pour vous j'endure de peines.
Toute douleur qui nous survient,
Peu à peu moins forte devient,
Le tans comme un songe l'emporte;
Mais il ne faut pas esperer
Que le tans puisse moderer
Le mal que vostre œil nous apporte.
Rien n'est icy bas de constant
Et tout se change à un instant
Dessous le cercle de la lune,
Les saisons, les jours et les nuits;
Sans plus mes amoureux ennuis
Sont hors de la reigle commune.
Ce jour me fut bien malheureux,

Que je vey vos yeux rigoureux,
Quand les miens, nouveaux tributaires,
Rendirent mes sens et mon cœur
Aux chaisnes de vostre rigueur
Depuis liez comme forçaires.
Encor le forçaire arresté
S'allege en sa captivité,
L'espoir luy promet delivrance ;
Mais, en mon emprisonnement,
Je n'atten point d'allegement,
La mort seule est mon esperance.
Comme le chasseur va,suivant
La beste qui volle devant,
Laissant celle qui se vient rendre ;
Ainsi la mort qui tout destruit,
Chasse apres celuy qui la fuit,
Et se dédaigne de me prendre.
Le jour que je fus asservy,
Je vey bien, lorsque je vous vey,
Mille beautez vous faire hommage,
Mille amours, mille et mille appas ;
Mais, ô chétif! je ne vey pas
Mon mal peint en vostre visage.
Ravi de vos perfections,
Je ne peu voir les passions
Sortans des rais de vostre veuë ;
Non plus que le pasteur lassé,
Qui, dessus les fleurs renversé,
Ne voit le serpent qui le tuë.
Ce qui rend mon mal plus amer,
C'est qu'en souffrant pour vous aimer
Douleur qui ne peut estre dite,
Je n'en dois attendre aucun bien ;
Car toute peine est moins que rien,
Eu égard à vostre merite.
Si, vous aimant, j'ay trop osé,
Amour me doit rendre excusé,
C'est un enfant sans connoissance ;
De moy, quoy qu'il faille sentir,
Je ne me sçaurois repentir
D'avoir commis si belle offance.
Le plus souvent, en vous voyant,
La peur va mes sens effroyant,
Et le desespoir qui m'estonne,
Tout froid contre mon cœur se joint ;
Et donroy, pour ne vous voir point,

Le plaisir que vostre œil me donne.
D'autres fois quand, tout abbattu,
Je languy foible et sans vertu,
Vostre beauté ma mort retarde;
Devant vous mes soucis s'en vont,
Et du mal que vos yeux me font,
Je guary quand je vous regarde.
Le traistre, ennemy de ma paix,
Me voyant tomber sous le faix,
A peur que trop-tost je finisse;
Et fait comme un bourreau cruel,
Qui donne à boire au criminel
Pour le reserver au supplice.
Ainsi pour plus me tourmenter,
Quelquefois il me fait gouster
D'un plaisir de peu de durée;
Mais, las! j'espreuve aussi soudain
Que ce n'est qu'un songe incertain,
Et que ma paine est asseurée.
Mon cœur qui souloit paravant
Voller leger comme le vant,
Au gré de mille damoiselles,
Volle autour de vous seulement,
Comme oiseau pris nouvellement,
Auquel on a coupé les aîles.
Quelquefois lassé d'endurer,
Je suis contraint de murmurer,
Invoquant la mort inhumaine :
Mais, quand je la sens accourir,
Je tremble, et ne veux pas mourir,
De peur de voir mourir ma paine.
Mais en vain j'irois esperant
De trouver remede en mourant,
Contre le desir qui m'enflame,
Tousjours durera ma douleur;
Car mon amoureuse chaleur
Est de l'essence de mon ame.

LE COURS DE L'AN

L'an, comme un cercle rond qui tout en soy retourne,
En soy-mesme revient tousjours en mouvement,
Et du point de sa fin reprend commencement,
Courant d'un pié glissant qui jamais ne sejourne.
Ma peine en est ainsi, peine, helas! trop cruelle!
Qui change à son plaisir mes saisons et mes jours;

Car au point qu'elle arrive à la fin de son cours,
Comme l'an, par sa fin, elle se renouvelle.
  Que l'an donc à son gré diversement tournoye,
Et que le clair soleil marche par ses maisons;
Amour dedans mon cœur fera quatre saisons,
Et mon cruel tourment tiendra la mesme voye.
  Quand le bel œil du ciel, clair d'une douce flame,
Entrant au Mouton d'or les fleurs reverdira,
Amour, fils du Printans, dans mon cœur entrera,
Faisant naistre et fleurir les soucis en mon ame.
  Et comme on voit alors couler toute fonduë
L'eau que le froid hyver en glaçons resserroit,
Amour, touchant mon cœur, qui glace demeuroit,
Le fera fondre en eau par mes yeux espanduë.
  Si du porteur d'Europe aux Jumeaux il arrive,
Et sortant du printans il croisse les chaleurs,
Amour renforçera ma peine et mes malheurs,
Sans que je sorte, helas! du joug qui me captive.
  Et s'il laisse, arrivant au Lyon effroyable,
Le Cancre ardant de chaud, et de soif alteré,
Lors mon cœur, tout brûlant d'un feu demesuré,
Sentira malheureux un esté trop durable.
  Durant cette saison le laboureur s'appreste
A cueillir le doux fruit des travaux endurez,
Moissonnant tout joyeux les espis blons-dorez,
Dont la mere Cerés va couronnant sa teste.
  Et moy, pour tant de peine, helas! trop mal semée
Au terroir infertil de vostre cruauté,
Je n'espere cueillir en l'amoureux esté,
Sinon perte de tans et de ma renommée.
  Si, passant par la Vierge, il entre en la Balance,
Et qu'aux jours temperez il égale les nuits,
Amour, sans moderer mes durables ennuis,
Rendra ma peine égale à ma perseverance.
  Comme en cette saison la verdure s'efface,
Que l'hyver puis apres fait mourir en passant,
Ainsi l'Amour cruel rend mon teint palissant,
Attendant que la mort de tout point me deface.
  Et quand du Scorpion courant au Sagittaire,
Vers le cercle hyvernal Phœbus s'adressera,
Amour de mille peurs mon espoir glacera,
Ayant pour mon hyver vostre rigueur contraire.
  Passant le Chèvre-corne et l'enfant de Phrygie,
S'il va d'un mesme cours les Poissons traverser,
Quel tropique assez froid lors pourray-je passer,
Amour, pour rendre en moy ta chaleur amortie?

Durant ces mois derniers que la terre est gelée,
Portant neige et frimats au lieu de belles fleurs,
Les vens par leurs soupirs, et le ciel par ses pleurs
Regrettent la richesse au printans estalée.
Et moy, versant des yeux une éternelle pluye,
Et laschant maint soupir par les vens emporté,
Je me plains, ne voyant la divine beauté,
Qui, comme un doux printans, faisoit fleurir ma vie.
Autour du Zodiac le soleil se promeine,
Tousjours en mouvement legerement dispos,
Madame, autour de vous, je tourne sans repos,
Et du point de sa fin recommence ma peine.

ELEGIE

Ayez le cœur d'un tigre ou d'une ourse cruelle,
Soyez, s'il se peut faire, aussi fiere que belle,
Riez de tant de pleurs sans profit respandus
Et des pas qu'apres vous si souvent j'ay perdus ;
Que vos yeux, dont les traits ma jeunesse ont desfaite,
Se dédaignent de voir la prise qu'ils ont faite,
Comme basse conqueste, et ne meritant pas
Que si brave guerriere en doive faire cas ;
Envenimez ma playe, et durez inhumaine.
Avec tant de rigueurs, c'est perdre vostre paine,
De penser qu'à la fin mon cœur, d'ennui lassé,
Cesse de poursuivir le chemin commencé.
Amour pour mon malheur croist sa perseverance ;
Puis de faire autrement je n'ay plus de puissance,
Semblable au marinier par les vents emporté,
Qui ne peut retourner au port qu'il a quitté ;
Ainsi ma course, helas ! ne peut estre arrestée,
Le trait est décoché, la chance en est jettée,
Et sans espoir de mieux, il faut perseverer :
C'est heur au malheureux de ne rien esperer.
Lors que de vos regards mon ame fut éprise,
Et que j'osay penser la superbe entreprise
De vous offrir mon cœur, si je m'estoy promis
Quelque douce faveur de vos yeux ennemis,
J'auroy juste raison d'accuser sa promesse,
Rechargé coup sur coup de nouvelle tristesse;
Mais lors que je vous vey, ce grand maistre des dieux,
Pour mieux vous contempler, me debanda les yeux,
Et voyant que mon ame erroit toute égarée
Parmy tant de beauté de luy-mesme adorée,
Pour retenir mon cœur tout prest à déloger,

Me fist voir aussi-tost mon apparent danger,
Mon malheur tout certain, mon audace et ma perte,
Et ma prochaine mort de vos beautez couverte.
« Voy bien ce que tu fais (dit cet aveugle enfant
Car si ses deux beaux yeux vont ton ame échauffant,
Et malgré la raison te forcent de me suivre,
Chasse au loin tout plaisir, n'espere plus de vivre,
Banny-toy de toy-mesme, et, triste desormais,
Ne pense plus gouster de repos ny de paix;
Et pour comble de mal, en prison si cruelle,
Desespere plus fort, plus tu seras fidelle. »
Assez d'autres propos Amour me sceut tenir,
Amour, prophete seur de mes maux à venir;
Mais il n'avança rien. Ma volonté forcée
Suivit obstinément sa course encommencée,
Resolu d'endurer tout ce qu'on peut penser,
Et lasser les tourmens plustost que me lasser.
Aussi, belle Hippolyte, au milieu du martire
Un soupir seulement de mes flancs je ne tire,
Je ne me plains jamais de tant de cruautez;
Mais, quand vous me tuez, je chante vos beautez,
Et ne vous blasme point de m'estre si rebelle,
Car je me suis promis que vous me seriez telle,
Et n'atten pas de vous un plus doux traitement,
Que mourir sans pitié servant fidellement.

XXXI

Quand le soleil doré laisse nostre hemisphere,
Tournant ailleurs le cours de ses chevaux ailez,
S'il paroist peu souvent, si les jours sont gelez,
Le desir des humains par l'espoir se modere.
Mais apres son retour, qu'on s'attend qu'il éclaire,
Si d'un nuage épais ses rayons sont voilez,
Hommes, bestes, oiseaux, en sont tous desolez;
Et les champs trop baignez ne font que se déplaire.
Ainsi, quand loin de moy mon soleil se tenoit,
Bien que mon mal fût grand, l'espoir me soustenoit,
Et, souffrant constamment, j'attendoy sa présence.
Mais, voyant qu'au retour il m'est tousjours caché,
Je me noye en mes pleurs, languissant et fasché,
Et plus je vay avant, moins j'ay de patience.

XXXII

Deux clairs soleils, la nuict estincelans,
Et une main trop belle et trop cruelle

Me font ensemble une guerre immortelle,
Comblant mon cœur de desirs violans.
  Las! je n'esteins par mes pleurs ruisselans
De ces beaux yeux une seule estincelle;
Et ceste main dont la blancheur me gesle,
N'échauffe point par mes soupirs brûlans.
  Si je suis pres, la main de pres m'enserre,
Et les beaux yeux de loin me font la guerre,
Perçans mon cœur comme un blanc qui est mis.
  Belle Hippolyte, ardeur de mon courage,
Vous me prenez trop à vostre advantage,
Me combattant avec trois ennemis [1].

XXXIII

  En pire estat ma fortune est venuë,
O tristes yeux, helas! qu'elle n'estoit,
Lors que le ciel, benin, vous permettoit
Voir la beauté de moy tant reconnuë.
  Car si l'ardeur où mon ame est tenuë,
S'en approchant, d'heure en heure augmentoit,
Son œil piteux mon mal reconfortoit,
Rendant ma vie en espoir maintenuë.
  O tans heureux! quand je peu, la servant,
Luy découvrir mes ennuis si souvant,
Pleurer, crier, blasmer sa rigueur forte!
  Las! maintenant je languy sans confort,
Et de la mort qu'absent d'elle je porte,
Rien ne me peut delivrer que la mort.

ELEGIE

  Jamais foible vaisseau, deçà, delà porté,
Par les fiers aquilons ne fut tant agité
L'hyver en plaine mer, que ma vague pensée
Est des flots amoureux haut et bas élancée.
  Ainsi qu'un patient, dont l'esprit est troublé
Par l'effort rigoureux d'un accez redoublé,
Flotte en songes divers; l'humeur qui le tourmente
Fait chanceler son ame, et la rend inconstante;

[1] Imité d'un sonnet italien qui commence par cette strophe :

> Due vaghi occhi et una man bella, ma cruda.
> D'accordo son per far mia vita breve;
> Quei con fuoco mi fan, quella con neve
> Guerra, onde il corpo afflitto agghiaccia e suda.

Un debat apres l'autre en l'esprit lui revient.
Ainsi je rêve, helas! quand ma fièvre me tient,
Chaude fièvre d'Amour inhumaine et contraire,
Dont je ne veux guarir quand je le pourroy faire.
 J'erre égaré d'esprit, furieux, inconstant,
Et ce qui plus me plaist me desplaist à l'instant;
J'ay froid, je suis en feu, je m'asseure et défie,
Sans yeux je voy ma perte, et sans langue je crie.
Je demande secours, et m'élance au trespas;
Or' je suis plein d'amour, et or' je n'aime pas,
Et couve en mon esprit un discord tant extrême,
Qu'aimant je me veux mal de ce que je vous aime.
 Il faut, en m'efforçant, cette pointe arracher
Qu'Amour dedans mon cœur a sçeu si bien cacher;
Esteignons toute ardeur en nostre ame allumée,
Et n'attendons pas tant qu'elle en soit consumée.
 Desjà je connoy bien que je sers vainement,
C'est de ma guarison un grand commencement;
Mais las! qu'en foible endroit j'assié mon esperance!
Aux extrêmes perils peu sert la connoissance.
Si je connoy mon mal je n'en pers la douleur;
Connoistre et ne pouvoir, c'est un double malheur.
J'embrase ma fureur, la pensant rendre étainte,
Et voulant n'aimer plus, j'aime, helas! par contrainte:
Mais, si je pers mon tans sous l'amoureuse loy,
Quel autre des humains l'employe mieux que moy?
 L'un à qui le dieu Mars aura l'ame enflammée,
Accourcissant sa vie, accroist sa renommée;
L'autre moins courageux, d'avarice incité,
Cherche aux ondes sa mort, fuyant la pauvreté;
L'autre en la cour des roys brûlé de convoitise,
Pour un espoir venteux engage sa franchise;
L'autre fend ses guerets par les coultres trenchans,
Et n'estend ses desirs plus avant que ses champs.
Bref, chacun se travaille, et nostre vie humaine
N'est que l'ombre d'un songe et qu'une fable vaine.
 Je suis donc bien-heureux d'avoir sçeu mieux choisir,
Sans loger icy bas mon celeste desir:
Un puissant dieu m'arreste et, pour gloire plus grande,
Il me met sous le joug d'une qui luy commande:
Scachant ne pouvoir rendre autrement captivé
Mon esprit, qui tousjours au ciel s'est élevé.
 L'aigle, courrier du foudre et ministre fidelle
Du tonnant Jupiter, roy des oyseaux s'appelle,
Pource que sans fléchir il soustient de ses yeux
Les traits éblouïssants du soleil radieux,

Et que d'une aile pronte, au travail continuë,
S'élevant sur tout autre il se perd dans la nuë.
  Moy donc, qui dresse au ciel mon vol avantureux,
Doy-je pas me nommer l'aigle des amoureux?
Car, si l'aigle regarde un soleil plein de flame,
Je soustien fermement les deux yeux de ma dame,
Deux soleils flamboyans de rayons éclaircis,
Et qui d'ombreuse nuit ne sont jamais noircis.
  Lorsque sans y penser par fortune j'advise
Ces amans abusez, qui ont l'ame surprise
De quelque autre beauté, je me sens bien-heureux
D'estre ainsi que je suis pour ses yeux langoureux,
Et plains leur passion comme mal despenduë,
Croyant qu'en autre part toute peine est perduë ;
Et dy en m'estonnant : Dieu! quel aveuglement
Trouble si fort leurs yeux et leur entendement
Qu'ils n'aiment pas ma dame! Amour, qui les offnace,
Se monstre en leur endroit enfant sans connoissance.
  De moy, rien que cet œil ne m'eust sçeu faire aimer,
L'ardeur d'autre desir ne pouvoit m'enflamer,
Un trait moins aceré n'eust mon ame blessée,
Et de moins blonds cheveux ne l'eussent enlacée :
Autre amoureux propos ne m'eust pas enchanté,
Et n'eusse point languy pour une autre beauté :
Amour, je te pardonne, et ne fay plus de plainte,
Puis que si belle flèche en mon sang tu as tainte.
Car, pris en si haut lieu, j'aime tant mon tourment,
Qu'en l'assaut des douleurs je me plains seulement
Que si tard sa beauté mon ame ait retenuë,
Et porte envie aux yeux qui devant moy l'ont vuë.
  Ah! qu'Amour m'a fait tort de m'avoir tant celé
L'heur où le ciel m'avoit en naissant appelé!
Amans desesperez qui l'avez tant servie,
Chargez de mille ennuis, que je vous porte envie!
Las! pourquoy, malheureux, ai-je tant attendu?
Je voudroy, comme vous, m'estre plustost perdu,
Sans avoir si long-tans fait errer mon courage
Au gré de mille amours, inconstant et volage.
  Mais je me plains à tort : mon bon-heur a souffert
Que j'aye aimé devant, pour estre plus expert,
Et sçavoir mieux couvrir mon amoureuse flame,
Quand les yeux d'Hippolyte auroient forcé mon ame :
L'experience apprend. En ce commencement,
Pour estre un jour parfait j'apprenoy seulement :
Helas! pour mon malheur j'en ay sçeu trop apprendre!
Heureux qui n'y sçait rien, et n'en veut rien entendre!

Or je sçay reconnoistre Amour pour mon vainqueur,
Comme on vit en aimant sans esprit et sans cœur,
Comme on peut receler une douleur mortelle :
Je sçay brûler de loin et geler aupres d'elle :
Je sçay comme le sang, vers le cœur s'amassant,
De honte ou de frayeur rend un teint pallissant :
Je sçay de quels filés la liberté s'attache,
Je sçay comme un serpent parmy les fleurs se cache,
Comme on peut sans mourir mille morts esprouver,
Chercher mon ennemie et craindre à la trouver.
Je sçay comme l'amant en l'amante se change,
Et comme au gré d'autruy de soy-mesme on s'estrange,
Comme on se plaist au mal, comme on veille en dormant,
Comme on change d'estat cent fois en un momant :
Je sçay comme Amour volle, errant de place en place,
Comme il frape les cœurs avant qu'il les menace,
Comme il se paist de pleurs et de soupirs ardans,
Enfant doux de visage et cruel au dedans,
Qui de traits venimeux et de flames se jouë,
Et comme instablement il fait tourner sa rouë.
Je sçay des amoureux les changemens divers,
Leurs pensers incertains, leurs desirs plus couvers,
Leur malheur asseuré, leur douteuse esperance,
Leurs mots entre rompus, leur pronte meffiance,
Leurs discordans accords, leurs regrets et leurs pleurs,
Et leurs trop cours plaisirs pour si longues douleurs.
Bref, je sçay pour mon mal, comme une telle vie,
Inconstante, incertaine, à tous maux asservie,
S'égare au labyrinth de diverses erreurs,
Sujette à la rigueur de toutes les fureurs,
Et comme un chaud desir, qui l'esprit nous allume,
Enfielle un peu de miel de beaucoup d'amertume.

XXXIV

Amour, à qui j'ay fait tant de fois sacrifice
De mon cœur tout sanglant reduit sous ton pouvoir,
Si la voix d'un mortel peut les dieux esmouvoir,
Tens l'oreille à la mienne, et te monstre propice.
Je ne demande pas que mon mal s'adoucisse,
Que tu blesses ma dame ou change mon vouloir,
Je sçay qu'un si grand heur je ne puis recevoir,
Et que jusqu'à la mort il faut que je languisse.
Pour fruit de mes labeurs donne moy seulement
Que son nom glorieux vive éternellement,
Et que mes vers plaintifs, courriers de son merite,

Façent qu'apres mille ans les François estonnez
Gardent le souvenir d'une belle Hippolyte,
Plaignant les coups mortels que ses yeux m'ont donnez.

XXXV

Ce jour un pauvre amant triste et desesperé,
L'ame en feu, l'œil en pleurs, le cœur plein de tristesse,
Et la bouche en regrets, éloigne sa deesse,
Forcé du ciel cruel contre luy conjuré.
Helas! à ce depart s'il se voit separé
De ce qui l'a fait vivre heureux en sa destresse:
Que ne meurt-il soudain sous le faix qui l'oppresse,
S'affranchissant du mal trop long-tans enduré?
Aussi seroit-il mort: une si triste absance
Eust finy prontement sa vie et sa souffrance:
Mais le grand dieu d'Amour, juste vangeur du tort,
Pour plus le tourmenter le fait vivre sans ame;
Car l'amant qui se peut éloigner de sa dame,
N'est pas assez puni par une seule mort.

XXXVI

O mon cœur plein d'ennuis que, trop pront, j'arraché,
Pour immoler à une, helas! qui n'en fait conte!
O mes vers douloureux, les courriers de ma honte,
Dont le cruel Amour ne fut jamais touché!
O mon teint pallissant, devant l'âge seiché,
Par la froide rigueur de celle qui me donte!
O desirs trop ardans d'une jeunesse pronte!
O mes yeux dont sans cesse un fleuve est espanché!
O pensers trop pensez, qui rebellez mon ame!
O debile raison! ô lacqs! ô traits! ô flame!
Qu'Amour tient en ses yeux trop beaux pour mon malheur.
O douteux espérer! ô douleur trop certaine!
O soupirs embrasez, témoins de ma chaleur!
Viendra jamais le jour qui doit finir ma peine?

XXXVII

Durant qu'un feu cruel dedans Rome saccage
Tant de palais dorez, tant de superbes lieux,
Et qu'un bruit tout confus fait retentir les cieux,
Les Romains malheureux lamentant leur dommage,
Néron, fusil de meurtre, et de flamme et de rage,
Se rit de leurs regrets, cruel et furieux,

Et chante en regardant le feu victorieux,
Laissant de sa rigueur à jamais tesmoignage.
  Celle qui de mon cœur tient le gouvernement,
Fait ainsi l'inhumaine en mon embrasement :
Elle rit de mes pleurs, mon malheur est sa gloire.
  Son bel œil s'esjouyt de me voir tourmenté,
Et se plaist de laisser en mes vers la memoire
De ma flamme éternelle et de sa cruauté [1].

XXXVIII

  Loin du nouveau soleil en mes vœux adoré,
Qui pour luire autre part sa clarté m'a ravie,
Comment puis-je tant vivre éloigné de ma vie,
Sans ame et sans esprit, palle et défiguré?
  Mille plus fors que moy n'eussent pas tant duré,
Et la mort aussi-tost leur tristesse eût bannie :
Pourquoy donc du trespas n'est la mienne finie,
Veu que pour mon secours je l'ai tant desiré?
  J'en sçay bien la raison : Ceste mort trop cruelle,
Voyant dedans mon cœur vostre image si belle,
Se retire étonnée et retient son effort.
  O destin rigoureux d'un amant miserable!
En peinture et de loing vous m'estes favorable :
Mais vraye, et pres de vous, vous me donnez la mort.

XXXIX

  Si ceste grand' beauté, tant douce en apparence,
Ne couvre, ô ma deesse! un cœur de diamant,
Vous plaindrez mes douleurs quand vous verrez commant
Amour m'a travaillé loin de vostre presence.
  Mais, las! je m'entretiens d'une vaine esperance :
Car, si mon foible esprit dure assez longuement
Pour vous revoir, madame, une seule influence
Du soleil de vos yeux guarira mon tourment.
  Mon ame ores tenüe en langueur inhumaine,
Oubliant sa douleur paroistra toute saine,
Et les rais de vos yeux mes pleurs iront seichant.
  Voilà comme un bel œil de deux sortes m'offance,
Me blessant à la mort et puis en m'empeschant
Que je ne puis monstrer ma mortelle souffrance.

[1] Imité d'un sonnet italien de Jean Mozzarello qui débute ainsi :

Mentre i superbi tetti a parte a parte
Ardean di Roma, etc.

XL

Quand premier Hippolyte eut sur moy la victoire,
Et que j'ouvry mes yeux au jour de sa beauté,
Je ne sçay qu'il m'advint, je fus si transporté,
Que de moy-mesme, helas! je perdy la memoire.
Mes sens estoient ravis en l'amoureuse gloire,
Et mon œil esblouy de trop grande clarté,
Craignant ses chauds regards, s'abaissoit arresté
Sur son beau sein d'albatre et sa gorge d'yvoire.
Je senty mal et bien, chaud et froid à l'instant :
J'esperay sans espoir, j'eu peur, j'osay pourtant,
Et parlay dans mon cœur mainte chose inconnuē.
Je le fortifiay pour les maux à venir,
Et, pour mieux y penser, chassay le souvenir
De toute autre beauté que devant j'avoy veuē.

XLI

Je ressemble en aimant au valeureux Persée,
Que sa belle entreprise a fait si glorieux,
Ayant d'un vol nouveau pris la route des dieux,
Et sur tous les mortels sa poursuite haussée.
Emporté tout ainsi de ma haute pensée,
Je vole avantureux aux soleils de vos yeux,
Et voy mille beautez qui m'elevent aux cieux,
Et me font oublier toute peine passée.
Mais, helas! je n'ai pas le bouclier renommé,
Dont contre tous perils Vulcan l'avoit armé,
Par lequel sans danger il peût voir la Gorgonne :
Au contraire à l'instant que je m'ose approcher
De ma belle Meduse, inhumaine et felonne,
Un trait de ses regards me transforme en rocher.

XLII

O doux venin mortel! ô guide tromperesse!
O l'oubly gracieux des plus griéves douleurs!
O laz subtil d'Amour, couvert de belles fleurs!
O nouvelle sereine! ô douce enchanteresse!
O paix instable et fausse! ô puissante deesse,
Qui fais durer l'amour, et qui crois ses chaleurs,
Esperance, où es-tu? las au fort des malheurs
Maintenant sans pitié ton secours me delaisse!
Ce fus toy qui me fis folement hazarder,

En la guerre d'Amour, et tu fuis sans m'aider,
Me laissant aux dangers compagne peu fidelle.
  Helas! retourne à moy, console mon trespas,
Mais je t'appelle en vain. On ne console pas
Avec peu d'esperance une douleur mortelle.

XLIII

  Tant d'outrageux propos, de courroux et d'orage
Que le ciel rigoureux dessus moy fait pleuvoir,
Sont autant d'aiguillons qui poignent mon vouloir,
Au lieu de l'arrester l'animans davantage.
  Ma foy, comme un soleil fendant l'obscur nuage
Des brouillards amassez, monstre mieux son pouvoir,
Seulement je me plains que je n'ose plus voir
Ces deux flambeaux divins, astres de mon voyage.
  Du ciel en ce seul point j'accuse la rigueur :
Tous les autres malheurs ne me font point de peur,
Renforçans mon ardeur plustost que de l'estaindre.
  Car, quand à vous servir je me suis preparé,
Je n'ay de mon amour aucun fruit esperé :
Si je n'espere rien, rien ne me fera craindre.

XLIV

  Avoir pour toute guide un desir temeraire,
Et comme les Titans au ciel vouloir monter,
Sur un mont de pensers l'esperance planter,
Puis voir tout renverser par fortune contraire :
  Connoistre assez son mal, ne s'en pouvoir distraire,
Chercher obstinément ce qu'on doit eviter,
Se nourrir de douleurs, nuict et jour lamenter,
Et, fuyans ses amis, croire à son adversaire,
  Ourdir pour s'empestrer mille nouveaux liens,
Estre serf d'un tyran qui rit du mal des siens,
Et jamais à leur foy, trop ingrat, ne regarde;
  Ce sont les lois qu'Amour de ses traits écrivit
Sur le roc de mon cœur, le jour qu'il m'asservit,
Et sans espoir de grace il faut que je les garde.

XLV

  A pas lens et tardifs tout seul je me promaine,
Et mesure en rêvant les plus sauvages lieux :
Et, pour n'estre apperceu, je choisi de mes yeux
Les endroits non frayez d'aucune trace humaine.

Je n'ay que ce rampart pour deffendre ma paine,
Et cacher mon desir aux esprits curieux,
Qui, voyans par dehors mes soupirs furieux,
Jugent combien dedans ma flamme est inhumaine.
Il n'y a desormais ny riviere ny bois,
Plaine, mont, ou rocher, qui n'ait sçeu par ma voix,
La trampe de ma vie à toute autre celée.
Mais j'ai beau me cacher, je ne puis me sauver
En desert si sauvage, ou si basse valée,
Qu'Amour ne me découvre, et me vienne trouver.

XLVI

Aspre et sauvage cœur, trop fiere volonté,
Dessous une douce, humble, angelique figure,
Si par vostre rigueur plus longuement j'endure,
Vous n'aurez grand honneur de m'avoir surmonté.
Car soit quand le printans découvre sa beauté,
Soit quand le froid hyver fait mourir la verdure,
Nuit et jour je me plains de ma triste advanture,
De ma dame et d'Amour sans repos tourmenté.
Je vy d'un seul espoir, qui naist lors que je pense
Qu'on voit qu'un peu d'humeur par longue accoustumance
Cave la pierre ferme et la peut consumer.
Il n'y a cœur si dur, qui par constante preuve,
Pleurant, priant, aimant, à la fin ne s'esmeuve,
Ny vouloir si glacé qu'on ne puisse enflamer.

XLVII

Je crois que tout mon lict de chardons est semé,
Qu'il est rude et mal fait. Hé Dieu! suis-je si tendre,
Que je n'y puis durer? je ne fay que m'estendre
Et ne sens point venir le somme accoustumé.
Il est apres my-nuit, je n'ay pas l'œil fermé,
Et mes membres lassez repos ne peuvent prendre.
Sus, Phœbus, leve-toy, ne te fay plus attendre,
Et de tes clairs regars rens le ciel allumé.
Que la nuit m'importune, et m'est dure et contraire!
Mais pourtant c'est en vain, ô Phœbus que j'espere
D'avoir plus de clarté par ton nouveau retour;
Car je serai couvert d'une effroyable nuë,
Tant qu'un plus beau soleil, qui me cache sa veuë,
Vienne luire à Paris et m'apporte le jour.

XLVIII

O champs, cruels volleurs du bien qui me tourmente!
O prez, qui sous ses pas vous peignez de couleurs!
O bois, qui fus tesmoin de mes griéves douleurs,
L'heureux soir que j'ouvry ma poitrine brûlante!
O vent, qui fais mouvoir cette divine plante,
Te jouant amoureux parmy ses blanches fleurs!
O canaux tant de fois desbordez de mes pleurs,
Et vous, lieux écartez où souvent je lamante!
Puis qu'un respect craintif m'a de vous separé,
Puis que je ne voy plus l'œil du mien adoré,
Puis que seuls vous avez ce que seul je desire.
S'il ne m'est pas permis par la rigueur des cieux,
Champs, prez, bois, vent, canaux, et vous, sauvages lieux,
Faites luy voir pour moy l'aigreur de mon martire.

XLIX

La mort, qui porte envie aux plus rares beautez,
Couvrant toute clarté d'un tenebreux nuage,
Voulut fermer les yeux qui m'ont mis en servage,
Et punir d'un seul coup cent mille cruautez.
Amour, qui dans ses yeux prend ses traits indontez,
Tout aveugle qu'il est, conneut bien son dommage:
O mort! s'escria-t-il, si tu fais cet outrage,
Tu nous rendras tous deux cent fois moins redoutez.
Laisse-moy dans ces yeux qui font que je commande,
Je feray desormais ta puissance plus grande,
Et rendray par mes traits ton bras victorieux.
La mort s'arresta court, oyant cette promesse:
Et le cruel Amour du depuis n'a eu cesse,
Faisant mourir tous ceux qui regardent vos yeux.

CHANSON

Blessé d'une playe inhumaine,
Loin de tout espoir de secours,
Je m'avançe à ma mort prochaine,
Plus chargé d'ennuis que de jours.
Celle qui me brûle en sa glace,
Mon doux fiel, mon mal et mon bien,
Voyant ma mort peinte en ma face,
Feint, helas! n'y connoistre rien.
Comme un roc à l'onde marine,
Elle est dure aux flots de mes pleurs:

Et clost, de peur d'estre benine,
L'oreille au son de mes douleurs.
D'autant qu'elle poursuit ma vie,
D'ennuis mon service payant,
Je la diroy mon ennemie,
Mais je l'adore en me hayant.
Las! que ne me puis-je distraire,
Connoissant mon mal, de la voir?
O ciel rigoureux et contraire!
C'est toy qui contrains mon vouloir.
Ainsi qu'au clair d'une chandelle
Le gay papillon voletant,
Va grillant le bout de son aile,
Et perd la vie en s'esbatant;
Ainsi le desir qui m'affole,
Trompé d'un rayon gracieux,
Fait, helas! qu'aveugle je volle
Au feu meurtrier de vos beaux yeux.

CHANSON

Que n'ay-je la langue aussi pronte,
Lors qu'en tremblant je vous raconte
L'ardeur qui me fait consumer,
Que je fus pront à vous aimer?
Quand vostre œil de moy se retire,
Je conte si bien mon martire
Et l'effort de vostre rigueur,
Qu'il n'y a rocher si sauvage,
Bois si dur, ne si sourd rivage,
Qui n'ait pitié de ma langueur.
Mes yeux deux rivieres coulantes,
Mes paroles toutes brûlantes,
Mes soupirs menus et pressez,
Ma douleur tesmoignent assez.
Mais, dès que de vous je m'approche,
Mon cœur se gelle et devient roche;
Devant vos attraits gracieux
Je pers esprit, voix et haleine;
Et, voulant vous conter ma peine,
Je ne sçay parler que des yeux.

STANCES

Si je languy d'un martire inconnu,
Si mon desir jadis tant retenu,

Ores sans bride à son gré me transporte,
Me doy-je plaindre ainsi comme je fais?
Un nouveau mal fait de nouveaux effets,
Plus de beauté plus de tourment apporte.
  En ma douleur c'est pour me consoler
Que j'aye osé si hautement voler,
Et que la peur mon courage ne change;
Par les hazards l'honneur se doit chercher.
Quand le malheur me fera trébucher,
L'avoir osé m'est assez de loüange.
  L'homme grossier, en la terre arresté,
Me peut nommer plein de temerité;
J'aime trop mieux estre veu temeraire,
Que de cœur lasche et d'esprit abbatu.
Un seul sentier n'est clos à la vertu,
Et au coüard rien n'est facile à faire.
  Les grands palais sont plus battus de vans,
Et les hauts monts, vers le ciel s'élevans,
Presque toujours sont frappez de l'orage;
Mais c'est tout un; du ciel nous approchant,
Cherchons la mort, plustost qu'en nous cachant
Vivre et monstrer qu'ayons peu de courage.

L

Bien souvent Hippolyte, à grand tort courroucée,
Arme son cœur de glace, et d'éclairs ses regards,
Preste à lascher sur moy tant de feux et de dards,
Que la mort pour me prendre a la main avancée.
  Mais, voyant de frayeur mon audace abaissée,
Ma force évanouye et mes sens tous espars,
Elle qui fait trophée et d'Amour et de Mars,
Dédaigne une despoüille à ses pieds renversée.
  Elle appaise son ire et rend l'un de ses yeux
Aussi doux et serein que l'autre est furieux,
Faisant luire une paix au travers de ma guerre.
  Puissé-je un jour au ciel ce miracle envoyant,
Apprendre à Juppiter le grand Dieu du tonnerre,
Comme il peut estre doux mesme en nous foudroyant.

LI

L'eau tombant d'un lieu haut goute à goute a puissance
Contre les marbres durs, cavez finablement;
Et le sang du lion force le diamant,
Bien qu'il face à l'enclume et au feu resistance.

La flamme retenüe enfin par violance
Brise la pierre vive, et rompt l'empeschement;
Les aquilons mutins, soufflans horriblement,
Tombent le chesne vieux, qui fait plus de deffance.
Mais moy, maudit Amour, nuict et jour soupirant,
Et de mes yeux meurtris tant de larmes tirant,
Tant de sang de ma playe, et de feux de mon ame;
Je ne puis amollir une dure beauté,
Qui, las! tout au contraire accroist sa cruauté
Par mes pleurs, par mon sang, mes soupirs et ma flame.

LII

Bien que le mal d'Amour, qui me rend furieux,
Passe tout desespoir d'un amant miserable,
Si ne m'en plains-je point, et le trouve agreable,
Car ce qui vient de vous m'est tousjours gracieux.
Je reçoy plus de bien à mourir pour vos yeux,
Qu'à vivre au gré d'une autre à mes vœux favorable;
Tant peut l'affection d'une chose honorable,
Qui fait aimer sa perte et en estre envieux!
Mais si, vous adorant d'un obstiné courage,
Vous ne croyez, madame, à mon palle visage,
A mes pleurs, à mes vers, et à mon déconfort;
Quel espoir desormais faut-il plus que je suive,
Fors mourir devant vous! Mais la preuve est tardive,
Quand le mal seulement se connoist par la mort.

STANCES

Quand au matin le grand flambeau des cieux,
Pere du jour, commence sa carriere,
La nuit s'envole, et sa belle lumiere
Mille thresors ouvre devant nos yeux.
Quand au premier le flambeau de mon ame,
Mon beau soleil à mes sens éclaira,
Tout bas desir de moy se retira,
Ravi de voir les beautez de ma dame.
Mais, comme on voit Phœbus en s'avançant
Sur le midy plus de chaleur espandre,
Les vens cesser et la terre se fandre
Aux rais du chaud, nostre œil esblouyssant.
Ainsi la flamme éprise en mon courage.
Aux premiers jours blüettant doucemant,
Est creüe en force et me va consumant,
Troublant ma veuë au cours de mon voyage.

Enfin la nuict, à son tour commandant,
Par sa fraicheur esteint l'ardeur cuisante,
Couvre de noir toute chose plaisante,
Et le sommeil va sur nous respandant.
Ainsi la mort, de ma flamme cruelle,
Flamme d'Amour, la fureur esteindra;
Et pour jamais le sommeil me tiendra,
Couvrant mes yeux d'une nuit éternelle.

LIII

Bien qu'une fièvre tierce en mes veines boüillonne,
De cent troubles divers mon esprit agitant,
Medecins abusez, ne dites pas pourtant
Qu'une humeur cholericq' ces tempestes me donne.
Je suis trop patient, je n'offence personne,
Et vay de mes amis le courroux supportant,
Tout paisible et tout coy, sans qu'en me despitant
Je remasche un venin, qui le cœur m'empoisonne.
Celle dont l'influence altere mes humeurs,
Qui fait par sa rigueur qu'avant l'âge je meurs,
Est cause de ma fièvre, et non pas la colere.
Las! je n'ay point de fiel! car je voudroy donner
Cent baisers, en mourant, à ma belle adversaire,
Pour monstrer que ma mort je sçay bien pardonner.

LIV

S'il n'y a rien si froid ne si glacé que celle
Qui me fait par ses yeux sans pitié consommer,
D'où peut-elle en nos cœurs tant de flammes semer,
Veu que le sien est pris d'une glace éternelle?
C'est un estrange cas que l'ardeur immortelle
Qui a source en ses yeux, ne la puisse allumer;
Semblable au beau soleil qui peut tout enflamer,
Bien qu'il n'ait point en soy de chaleur naturelle.
Seroit-ce point Amour, le tyran sans mercy,
Qui, frappant de ses traits sur son cœur endurcy,
Fist saillir tout ce feu pour consommer nos ames?
Comme on voit un caillou refrapé maintesfois
Par force avec du fer, servir d'amorce au bois,
Et sans devenir chaud faire jaillir des flames.

LV

Vous n'estes point mes yeux, ô trompeuse lumiere!
Par qui le trait d'Amour dans le cœur m'est venu;

Si vous estiez mes yeux, vous n'eussiez mesconnu
Celle qui tient mon ame à son gré prisonniere.
  Las vous estes mes yeux! mais la faute premiere,
Et l'ennuy que par vous je sois serf devenu,
Rend vostre ardant desir sagement retenu,
Et vous fait abaisser pour ne voir ma guerriere.
  C'est trop tard, pauvres yeux, c'est trop tard attendu,
La sagesse vous vient lors que tout est perdu,
Un conseil tout divers desormais il faut prendre.
  Regardez-la sans cesse, admirez ses beautez,
Et flamme dessus flamme en mon cœur apportez,
Afin que sans languir je sois reduit en cendre.

LVI

  Ayant trois ans entiers toute Rome asservie
L'invincible Cesar, du beau sang de Cypris,
Quelques vaillans Romains, à servir mal appris,
Trencherent par le fer son empire et sa vie.
  Amour depuis trois ans ma franchise a ravie,
Regnant comme un tyran, sans peur d'estre repris,
Et mes lasches pensers n'ont encore entrepris
D'executer un meurtre, où l'honneur les convie.
  Quand le Triumvirat tramoit ses factions,
Rome ne veit jamais tant de proscriptions,
Tant de saccagemens, tant d'injustes supplices,
  Comme Amour dedans moy fait de maux infinis.
Ce n'est que sang, que pleurs, que meurtris, que bannis;
Il volle, il chasse, il brûle et fait mille injustices.

LVII

  Autour des corps, qu'une mort avancée
Par violance a privez du beau jour,
Les ombres vont, et font maint et maint tour,
Aimans encor leur dépoüille laissée.
  Au lieu cruel, où j'eu l'ame blessée
Et fu meurtri par les flèches d'Amour,
J'erre, je tourne et retourne à l'entour,
Ombre maudite, errante et dechassée.
  Legers esprits, plus que moy fortunez,
Comme il vous plaist vous allez et venez
Au lieu qui clost vostre dépouille aimée.
  Vous la voyez, vous la pouvez toucher,
Où, las! je crains seulement d'approcher
L'endroit qui tient ma richesse enfermée.

LVIII

Tourne, mon cœur, ailleurs ton esperance,
Laissant le bien vainement desiré;
Pour un mortel c'est trop haut aspiré,
Il faut couper l'aile à notre arrogance.
Amour ingrat, est-ce la recompance
D'avoir souffert, servy, prié, pleuré,
Et sans fléchir si long-tans enduré,
Qu'on me reproche aujourd'huy l'inconstance?
Plein de fureur, je ne fay que songer
Que je doy faire, afin de me venger
Des fiers courroux d'une ame si rebelle.
C'est le meilleur de me donner la mort;
Car je ne puis luy faire plus de tort,
Qu'en la privant d'un qui est tout à elle.

COMPLAINTE

Quelle manie est égale à ma rage?
Quel mal se peut à mon mal comparer?
Je ne sçauroy ny crier ny pleurer,
Pressé du deuil qui grossist mon courage.
Helas! j'estouffe, et la fureur soudaine
Me clost l'ouye, et m'aveugle les yeux;
Mais ce m'est heur de ne voir plus les cieux,
Les cieux cruels, coupables de ma paine.
Au vase estroit maintenant je ressemble,
Qui, tout plein d'eau, goute à goute la rand;
Mon œil aussi larme à larme respand
Ce qu'en mon cœur de rivieres j'assemble.
Maudit le jour que premier je vey luire,
Pour estre esclave à si forte douleur!
Le ciel alors pleuvant tout son malheur,
Versa sur moy ce qu'il avoit de pire.
Astres maudits, qui trop pleins de licence,
Maux et plaisirs aux humains destinez,
Puis qu'en naissant de nous vous ordonnez,
Que nuist la faute, ou que sert l'innocence?
Helas! de rien! j'en puis servir de preuve,
Qui n'ay jamais un tourment merité;
Et toutesfois par vostre cruauté
Plus miserable au monde ne se treuve.
Tout est bandé pour me faire la guerre,
Par mes amis mille ennuis je reçoy;

Que doy-je faire? Il n'y a point pour moy
De dieux au ciel, ny de fortune en terre.
Dans les enfers cherchons donc allegeance,
Parmy l'effroy, les fureurs et les cris,
Accompagné des malheureux espris,
Qui pour ma peine oubliront leur souffrance.
Hastons la mort, seul but du miserable;
Mais, tout ainsi que mes jours ont esté
Couverts d'ennuis, d'horreur, d'obscurité,
Soit mon trespas horrible et detestable.

LIX

Amour, si j'ay souffert, fidelle à ton empire,
Sans me lasser de toy, tant d'ameres douleurs;
Si je t'ay tant de fois abbreuvé de mes pleurs,
Et si tes plus beaux traits en mon cœur je retire;
Volle vers la beauté qui me tient en martire,
Et qui fait que tu as tant de force en nos cœurs,
Amolli son courroux, adouci ses rigueurs,
Et fay que son bel œil recommence à me luire.
C'est le douzième jour que cet œil courroucé
Entre mille dangers sans clarté m'a laissé,
N'ayant pour me guider que ma flamme immortelle.
De grace, en ma faveur, Amour, va la blesser;
Ou si tu la crains trop, et ne m'en veux laisser,
Tire de mon cœur mesme et frappe la cruelle.

LX

Si les pleurs que j'espans, si le triste langage,
Dont la nuict et mon lict sont témoins seulemant,
N'ont pouvoir d'amollir un cœur de diamant,
Et ne font de pitié pallir son beau visage;
Pourquoy me reservé-je à languir davantage
De Fortune et d'Amour l'horrible esbattemant?
Plustost dedans le sang noyons nostre tourmant,
Et nous sacrifions à cette ame sauvage.
Je l'accuse à grand tort; car son cœur de rocher
De mes poignans regrets se laisseroit toucher,
Si je pouvoy me plaindre alors qu'elle est presente.
Mais le son de ma voix se change en la voyant,
Mon œil se rasserene et n'est plus larmoyant,
Et ma langue se taist bien que mon cœur lamente.

LXI

Depuis deux ans entiers que j'aime une beauté,
Perle unique du monde et sa fleur la plus belle,
Trois fois tant seulement j'ay peu parler à elle;
Voyez de mon malheur l'estrange cruauté!
Encor ce doux loyer, que j'avois acheté
Par tant de passions et de peine immortelle,
Trois fois m'est empesché par la force cruelle
Du malheur envieux, dont je suis surmonté.
C'est, peut-estre, mon bien dont je n'ay connoissance;
Car, si son œil divin m'oste toute puissance,
Me ravit, me transporte, et me rend furieux;
S'il fait que sans espoir mon amour continuë,
Que feroient ses propos favorisez des yeux?
Helas! pour me tuer, c'est assez de la veuë!

LXII

Pour tant d'ennuis divers, tant de flamme et de glace,
Qui font en mon esprit un si contraire effort,
Pour mon repos perdu, mes pleurs, mon déconfort,
Et pour tant d'autres maux dont l'amour me menace:
Pour votre doux orgueil vainqueur de mon audace,
Pour avoir conjuré des premiers à ma mort,
Et fait que mon desir se maintienne plus fort,
Quand plus le desespoir luy veut donner la chasse;
O beaux yeux qui pleurez tant de feux et de traits!
Je ne demande pas que m'accordiez la paix;
Que vous soyez plus doux, que jettiez moins de flames:
Pour tout bien je requiers, que, croissans en rigueur,
Pour butte à tous vos traits vous choisissiez mon cœur,
Et que vous dedaigniez de blesser d'autres ames.

LXIII

J'estoy dans une sale ombragé de la presse,
Pour voir, sans estre veu, ma dame qui dansoit:
Le peuple à l'environ tout ravi s'amassoit,
Louant d'ame et de voix cette unique deesse.
En vain la voulant voir, sur les pieds je me dresse,
Car mon foible regard assez ne s'avançoit:
Mais mon cœur, s'enflammant ainsi qu'elle passoit,
Remarqua sans mes yeux les pas de ma princesse.
Dieu! que j'aime mon cœur, bien que, mal conseillé

Il ait receu l'amour dont je suis travaillé!
Le plaisir qu'il m'a fait mes douleurs recompense.
Aussi bien mes deux yeux couverts d'obscurité
N'eussent peu soustenir sa divine clarté,
Tant ils sont aveuglez de pleurer mon offense [1].

LXIV

Si doucement par son regard me tuë
Ce basilic de ma mort desireux,
Que je le cherche et me sens bien-heureux
En mon malheur d'estre pres de sa veuë.
D'aise et d'ennuy mon ame est toute émuë,
Quand je puis voir ces beaux yeux amoureux;
De cent couleurs mon visage se muë,
Je tremble tout, et suis avantureux.
Qui penseroit d'une mesme fontaine
Pouvoir couler le repos et la paine,
Peur, hardiesse, ennuy, contentement!
Comme au chaos tout se mesloit ensemble,
Ainsi cet œil cent contraires assemble
Dans le chaos de mon entendement.

LXV

Si la fureur d'amour, rendant l'ame agitée,
La ravit dans le ciel de son corps l'élevant,
Et si l'ame rebelle et qui s'en va privant,
Tousjours foible et pesante en terre est arrestée;
Que n'aimez-vous, deesse, afin d'estre portée
Par la fureur d'amour dans le ciel en vivant?
Plein de ravissement je vous iroy suivant,
Et mon ame à son gré seroit lors contentée.
Cette ombre de beauté, qui vous fait renommer,
Quand vous seriez au ciel, se verroit transformer
En la beauté parfaite et d'essence éternelle;
Tout volage desir en moy seroit esteint,
Regardant vostre cœur je m'y trouveroy peint,
Et vous verriez au mien votre image si belle.

[1] Imité d'un sonnet italien qui commence par cette strophe

Giunto nel tempo ove, fra mille belle,
Madonna in loco occulto si sedea,
Volsi gli occhi a guardar s' io la vedea,
Che 'l sol conoscer soglio infra le stelle.

LXVI

Vouloir ambitieux, esperance interdite,
Desirs prompts à mon mal qui m'avez sceu forcer,
Peu durables desseins, mal asseuré penser,
Courage, helas ! trop grand pour force si petite ;
Et vous, rares beautez de la jeune Hippolyte,
Qu'Amour fait si souvent par mes yeux repasser,
Pour Dieu, mes ennemis, veuillez un peu cesser,
Et que vostre rigueur à pitié vous invite.
Ne voyez-vous comment trop tost vous me tuez?
Je ne languiray point si vous continuez,
Une extrême douleur ne peut estre durable.
Et c'est ce qui me trouble et me fait soupirer ;
Car mon cruel tourment m'est si fort agreable,
Que je tasche à durer pour le faire durer.

LXVII

Bien que ma patience et ma foy vous ennuye,
Et que la fermeté vous fasche extrêmement,
Je ne me puis garder de vous faire un serment,
Tout prest de le seeller du sang et de la vie ;
Et que vos yeux divins, qui mon ame ont ravie,
Cessent de m'éclairer si je pense autrement :
C'est qu'en despit du ciel, de fortune et d'envie,
Vif et mort je seray vostre éternellement.
Les courroux, la rigueur, le tans et la distance,
Serviront de rampart pour garder ma constance,
Que vos nouveaux desirs ne pourront entamer.
Je ne fay rien pour moy d'user de ce langage ;
Car je sçay qu'on ne peut vous fascher davantage,
Que de vous menacer de tousjours vous aimer.

STANCES

Quand j'espreuve en aimant les rigueurs d'une dame,
Qui jeune et sans amour se mocque de ma flame,
Et demeure cruelle au son de mes douleurs,
Ferme je continuë et souffre en patiance,
Esperant à la fin par ma perseverance
Caver [1] son cœur de roche, amolli de mes pleurs.
Tant plus une entreprise est haute et mal-aisée,

[1] Creuser.

Plus en la poursuivant mon ame est embrasée !
La peine et la longueur ne me peut retenir,
Contre tous les malheurs j'oppose ma constance,
Et pour m'encourager il suffit que je pense
Que nul autre que moy n'espere y parvenir.
Car mon cœur genereux à rien ne se peut plaire,
Que j'estime qu'un autre ait espoir de parfaire;
Un Dieu pour compagnon je ne puis recevoir;
Je veux suivre tout seul ce que je me propose,
Et encore en amour, plus qu'en toute autre chose,
Je fuy les compagnons et n'en veux point avoir.
J'aimeroy beaucoup mieux supporter la rudesse
Et l'orgueil dedaigneux d'une fiere maistresse,
Qui mesprisast tout autre au fort de mon esmoy,
Qu'estre dessous le joug d'une plus pitoyable,
Qui pour me retenir se rendist favorable,
Mais qui favorisast les autres comme moy.
Ainsi qu'un grand torrent qui les plaines menace,
S'écoulant en ruisseaux perd sa premiere audace,
Et l'effort qui d'orgueil le faisoit escumer;
Ainsi l'amour d'un seul est plein de violance,
Mais quand on le divise il perd toute puissance,
Qui aime en plus d'un lieu ne sçauroit bien aimer.
D'une seule lumiere en la nuict allumée
L'ombre entiere se fait, qui se perd consumée
Par les rayons espars des flambeaux d'alentour;
Ainsi d'un seul desir la vraye amour est faite,
Qui s'affoiblist par nombre et demeure imparfaite.
Le desir divisé ne se peut dire amour.
J'accompare une dame en cent lieux embrasée,
Au miroir qui reçoit toute image opposée,
Et n'en retient pourtant aucune impression;
Ainsi dans son esprit de legere nature,
Ce qu'elle voist luy plaist, elle en prend la figure,
Mais le perdant des yeux le perd d'affection.
Je ne m'estonne plus d'ouyr tant de complaintes
De ces amans legers, dont les amours sont faintes,
Finissans aussi tost qu'ell' ont commencement;
L'homme n'en est pas cause, encor qu'il soit muable;
Mais il ne sçauroit rendre un bastiment durable,
De la foy d'une femme ayant fait fondement.
Deux beaux yeux, un beau teint, une bouche vermeille,
Un propos qui ravit les hommes de merveille,
Rendent bien un amant du feu d'Amour espris:
Mais, pour nourrir sa flamme et la faire éternelle,
Il le faut asseurer d'une amour mutuelle,

C'est ce qui le retient quand la beauté l'a pris.
 Qu'on n'estime jamais qu'une dame inconstante,
Qui veut embrasser tout et de rien n'est contante,
Conserve un seul amant qui soit sans fiction ;
Toute ardeur qu'elle allume est moindre que fumée,
Car il faut bien aimer pour estre bien aimée,
Et de deux cœurs unis naist la perfection.
 N'adorer qu'une chose et ne penser qu'en elle,
Ne voir que par ses yeux, la trouver seule belle,
Ce qu'elle a dans le cœur le sentir tout ainsi,
Gouster par sa presence une douceur extrême,
Mourir ne la voyant, c'est ainsi comme j'aime;
Mais je ne dure pas si l'on ne m'aime aussi.

LXVIII

Les sanglots continus, l'ardeur, l'impatience,
Dont jamais vostre cœur ne peut estre touché,
Le grand feu qu'en l'esprit jusqu'icy j'ay caché,
Et qui ne s'esteignoit pour tans ny pour absence;
 Vos injustes courroux, vostre méconnoissance,
Par qui je me suis veu tout espoir retranché ;
Et ces longues froideurs, qui mon âge ont séché,
Ne me pouvoient sortir de vostre obeissance.
 Tant de vœux faits au ciel n'esteignoient point mon feu,
La force ou le conseil y servoient aussi peu,
Tout appareil rendoit ma playe envenimée :
 Mais en fin les dédains l'un sur l'autre amassez
M'ont si bien garanti des martyres passez,
Qu'à peine il me souvient de vous avoir aimée.

LXIX

 A mon terrestre ciel j'ose faire la guerre,
Comme un nouveau géant que l'orgueil va touchant:
Mes traits sont mes desirs, mais, en les décochant,
De haste et de fureur c'est moy seul que j'enferre.
 Au lieu de mont sur mont haut élevé de terre,
Espoirs, songes, pensers l'un à l'autre accrochant,
Je pense estre bien-haut, quand en vous approchant,
Sur moy vostre bel œil mille foudres desserre.
 Je vous estime heureux, Titans audacieux,
Bien qu'en fin vous fussiez le triomphe des dieux,
Vostre orgueilleux desir cessa quand et la vie ;
 Le mien ne cesse point, et pour estre brûlé,

Pour trebucher cent fois, foudroyé, desolé,
Je ne puis voir chetif la fin de mon envie.

LXX

Soucy chaud et glacé, que la crainte a fait naistre,
Et qui, craignant plus fort, devient plus violant,
Et pendant que la flamme et le gel va meslant,
Troubles, pers et détruis tout ce qu'amour fait croistre :
Puis qu'en si peu de tans tu t'es rendu mon maistre,
De cent chaudes fureurs mon esprit martelant,
Va, retourne au Cocyte et me laisse dolant,
Comme un tigre enragé de ma chair me repaistre.
Sur les glaces d'enfer passe, entre mille ennuis,
Sans lumiere tes jours et sans sommeil tes nuits,
Non moins troublé du faux que des seures nouvelles.
Va t'en : tout ton venin est entré dedans moy.
Je n'ay point d'autre sang ; helas ! doncque pourquoy
Me viens-tu retroubler par ces larmes cruelles?

LXXI

Espouvantable nuict, qui tes cheveux noircis
Couvres du voile obscur des tenebres humides,
Et, des antres sortant, par tes couleurs livides
De ce grand univers les beautez obscurcis;
Las ! si tous les travaux par toy sont adoucis
Au ciel, en terre, en l'air, sous les marbres liquides,
Or' que dedans ton char le Silence tu guides,
Un de tes cours entiers enchante mes soucis.
Je diray que tu es du ciel la fille aisnée,
Que d'astres flamboyans ta teste est couronnée,
Que tu caches au sein les plaisirs gracieux ;
Des amours et des jeux la ministre fidelle,
Des mortels le repos : bref, tu seras si belle,
Que les plus luisans jours en seront envieux[1].

LXXII

Quand je voy flamboyer cette heureuse planette,
De notre âge imparfait l'admirable ornement ;

[1] Imité d'un sonnet italien qui débute par ces vers :

Orrida notte, che, rinchiuso il negro
Crin sotto 'l vel del l'umide tenebre,
Da sottera esci, e di color funebre
Ammanti il mondo e spoglilo d'allegro.

Bien que mon cœur d'ailleurs n'attende allegement,
Si faut-il que de crainte à trembler je me mette.
Car ainsi comme on voit la fatale comete,
Flambante en longs cheveux, n'apparoir nullement
Sans la mort d'un monarque, ou sans un changement,
Quand quelque seigneurie est pres d'estre sujette.
De mesme, helas! je crain que ce divin flambeau
De ma foible raison presage le tombeau,
Ou qu'au moins je verray ma liberté restraindre.
J'ay peur qu'en pire estat on me fasse changer.
Mais, ô moy desolé! j'en suis hors du danger.
J'ay tant et tant de maux, que plus je ne doy craindre.

LXXIII

Comme quand il advient qu'une place est forcée
Par un cruel assaut du soldat furieux,
Tout est mis au pillage, on voit en mille lieux
Feux sur feux allumez, mort sur mort amassée.
Mais si ne peut sa gloire estre tant rabaissée,
Qu'un arc, une colonne, un portail glorieux
N'eschappent la fureur du feu victorieux,
Et ne restent entiers quand la flamme est passée.
Ainsi durant les maux que j'ay tant supportez,
A la honte d'Amour et de vos cruautez,
Depuis que par vos yeux mon ame est retenuë;
En dépit du malheur contre moy conjuré,
Mon cœur inviolable est toujours demeuré,
Et ma foy jusqu'icy ferme s'est maintenuë.

LXXIV

Celle qui de mon mal ne prend point de soucy,
Comme si de ses yeux il n'avoit sa naissance,
Se rit de mes douleurs, si tost que je commance
A me plaindre, en pleurant, de son cœur endurcy.
J'ay beau m'humilier et luy crier mercy,
Mercy de l'aimer trop (car c'est ma seule offense),
Elle en est plus rebelle, et se plaist que je pense
Qu'un courage si fier ne peut estre adoucy.
Ce n'est pas toutesfois ce qui plus me tourmente,
Car sa rigueur m'est douce et mon mal me contente,
Voyant mes beaux vainqueurs, ses yeux que j'aime tant.
Je me plains seulement de voir que la cruelle
Ne croit pas que je l'aime et m'appelle inconstant,
Ou dit que mes ennuis viennent d'autres que d'elle.

LXXV

Sommeil, paisible fils de la nuict solitaire,
Pere-alme, nourricier de tous les animaux,
Enchanteur gracieux, doux oubly de nos maux,
Et des esprits blessez l'appareil salutaire;
Dieu favorable à tous, pourquoy m'es-tu contraire?
Pourquoy suis-je tout seul rechargé de travaux,
Or' que l'humide nuict guide ses noirs chevaux,
Et que chacun jouyst de ta grace ordinaire?
Ton silence où est-il? ton repos et ta paix,
Et ces songes vollans comme un nuage espais,
Qui des ondes d'oubly vont lavant nos pensées?
O frere de la mort, que tu m'es ennemy!
Je t'invoque au secours, mais tu es endormy,
Et j'ards, toujours veillant, en tes horreurs glacées.

LXXVI

Si le pasteur de Troye, éleu divinement
Pour juger des beautez de trois grandes deesses,
Desdaigna les grandeurs, la gloire et les richesses.
Pour la grecque beauté, prix de son jugement;
J'en eusse fait autant : il fist fort sagement.
Car aupres de vos yeux pleins de douces richesses,
Quels thresors, quels honneurs, triomphes et hautesses
Pourroient mouvoir mon cœur, si ferme en vous aimant?
Puis qu'estre pris de vous apporte tant de gloire,
Quel trophée assez digne orneroit la victoire
Du cœur qui, bien aimant, vous pourroit conquerir?
O seul but de mes vœux! ô bien que je n'espere!
L'or et les vains honneurs soient cherchez du vulgaire;
Rien ne me plaist que vous, pour vous je veux mourir.

LXXVII

Rendez-vous plus cruels, beaux yeux qui me blessez:
Ce trait doux et piteux m'empoisonne et me tuë.
Ah! non, durez ainsi : mon ame est combatuë
De trop de desespoirs, vous voyant courroucez.
Temperez seulement ces rayons élancez,
Trop clairs et trop ardans, qui m'offusquent la vuë;
Mais ne les baissez pas : car mon mal continuë
Et mon espoir defaut, quand vous les abaissez.
Doux, cruels, humbles, fiers, gais et trempez de larmes,

Amour pour ma douleur trouve en vous assez d'armes,
D'agréables langueurs, et de plaisans trespas.
  Bref, toutes vos façons, beaux yeux, m'ostent la vie
Hé donc pour mon salut, cachez vous, je vous prie !
Non, ne vous cachez point, mais ne me tuez pas.

LXXVIII

Ravy de mon penser, si hautement je volle,
Que je conte un à un les astres radieux ;
J'oy les divers accords du mouvement des cieux,
Et voy ce qui se meut sous l'un et l'autre pole.
  Mais pourtant mon esprit si fort ne se console,
Et ne savoure rien de si delicieux,
Comme alors que je voy le rayon de deux yeux,
Et sens l'accord parfait d'une douce parole.
  Quand j'ay l'heur de jouyr d'un bien tant souhaité,
Sans partir de la terre aux cieux je suis porté,
Et comprens du plus haut la gloire et les merveilles.
  O ma seule deesse ! helas ! s'il est ainsi,
Regardez-moy tousjours d'un œil plein de mercy,
Et de vos doux propos ravissez mes oreilles.

LXXIX

Le tyran des Hebreux transporté de furie
Ne fit jadis meurtrir tant d'enfans innocens,
Que je tuë en maillot de pensers languissans ;
Et ne touche à celuy qui menace ma vie !
  Car luy, desjà rusé, fuyant ceste furie,
Se sauve à la beauté qui domine mes sens ;
Et là, tout asseuré, rit des maux que je sens,
Et m'abuse sans fin par quelque tromperie.
  Or' en ses chauds regards ce penser se formant,
Or' en ses doux propos mon esprit va charmant,
L'emprisonne et l'estreint en des chaisnes pesantes.
  Helas ! c'est le malheur qui m'estoit destiné,
Et que me presageoient deux estoilles luisantes,
Que je vey flamboyer sur le point qu'il fut né [1].

[1] Imité d'un sonnet italien qui commence par cette strophe :

Non con tanta ira sparse il fiero Erode
Il puro sangue de i fanciulli Ebrei,
Con quant' io uccido in fasce i pensier miei ;
Ne pero uccido quel. che 'l cor mi rode.

LXXX

Quand l'ombrageuse nuit nostre jour décolore,
Et que le clair Phœbus se cache en l'Occident;
Au ciel d'astres semé les mortels regardant,
Prisent or' ceste estoille, et or' ceste autre encore.
Mais, si tost qu'à son tour la matinale aurore
Fait lever le soleil de rayons tout ardant,
Lors ces petits flambeaux honteux se vont perdant
Devant le roy du jour, qui tout le ciel décore.
Ainsi, quand mon soleil sa splendeur va celant,
On voit deçà delà maint astre estincelant,
Et le monde abusé mille dames revere.
Mais, dés qu'il apparoist, adieu, faibles clartez!
Tout objet s'obscurcit, et ce roy des beautez
Comme en son firmament dans tous les cœurs éclaire.

LXXXI

Que je suis redevable à la douce pensée,
Qui nourrit mon esprit de son bien séparé!
Jamais sans tel secours je n'eusse tant duré,
Si fort de vos beautez ma poitrine est blessée.
Quand, par crainte ou respect, il faut force forcée
Que j'esloigne vostre œil dont je suis éclairé,
Je mourrois à l'instant triste et desesperé,
N'estoit ce reconfort de mon ame oppressée.
Marry, frere, vallets, ne sçauroient l'empescher
Que jusqu'à vostre lict ne se vienne approcher,
Vous voit, vous entretient, vous estime admirable.
Las! si vous l'entendiez, que d'heur m'en adviendroit!
Car, vous disant mon mal, je sais qu'elle rendroit
Moy contant pour jamais, vous douce et pitoyable.

LXXXII

Amour, choisis mon cœur pour butte à tous tes traits,
Et bastis ta fournaise en ma chaude poitrine,
J'estimeray tousjours ta cruauté benine,
Ton deuil contentement, et ta guerre une paix.
J'ay veu tant de clartez, de thresors et d'attraits,
D'un œil doux, d'un beau front, d'une gorge yvoirine,
Et gousté la douceur d'une voix si divine,
Que j'oublie à bon droit les maux que tu m'as faits.
O celestes beautez, si pleines de merveilles,

Ô propos, qui sonnez tousjours à mes oreilles,
Que vous m'avez tué d'une douce rigueur !
Que vous avez jetté de soulfre sur ma flame,
Que vous m'avez laissé d'aiguillons dedans l'ame,
De pensers en l'esprit et d'amours dans le cœur !

LXXXIII

Langue muette, à mon secours tardive,
Que m'a servi tant d'heur que j'ay reçeu
De voir ma dame? aussi bien tu n'as sçeu
Dire le mal qui de repos me prive.
Propos brûlans, voix dolente et plaintive,
Vostre faveur à ce coup m'a deçeu :
Car un seul mot hors de moy n'est issu
Propre à monstrer combien ma peine est vive.
Mais qui ne fut autant que vous surpris?
L'estonnement gela tous mes espris ;
Je devins sourd, sans pouls et sans halaine.
Un voile obscur sur mes yeux s'estendit,
Le cœur me cheut, tout mon sang se perdit,
Et ne restay qu'une painture vaine.

LXXXIV

De quels cousteaux fut mon ame blessée.
Et quelle flamme en mon cœur s'alluma,
Quand ses beaux yeux de rigueur elle arma,
Pour me tuer sans l'avoir offensée?
Que d'une plainte, en pleurant commencée,
Ne fis-je voir le dueil qui m'entama?
Je l'essayay : mais la douleur pressée,
A mes propos le passage ferma.
Que ne leut-elle au moins sur mon visage
Mes passions, me voyant tout transi,
Palle mon teint, mes yeux couvers d'ombrage,
Qui pour ma bouche alors crioient mercy?
Helas! la nuict m'osta cet advantage,
Et l'empescha qu'elle me veist ainsi.

LXXXV

Mes yeux, accoustumez au jour de vostre veuë,
Sont clos aussi soudain que vous disparoissez,
Et des autres beautez les rayons élancez
Ne sont pour m'éclairer qu'une effroyable nuë.

Mon ame en vos cheveux est si bien detenuë,
Mes sens de trop d'amour sont si fort insensez,
Et vers vous mes desirs tellement sont dressez,
Qu'aucune autre beauté n'est de moy reconnuë.
Et si le ciel jaloux me force à vous laisser,
Quelque mont, fleuve ou bois que je puisse passer,
Bien qu'aux deserts glacez pour jamais je m'habite,
Tousjours malgré le tans, la distance et les lieux,
Vostre beauté divine, ô celeste Hippolyte!
Sera pres de mon cœur, s'elle est loin de mes yeux.

LXXXVI

Je vey contant les jours et les heures passées,
Depuis que de mon bien je me suis separé,
Et qu'avec un grand roy, des mortels adoré,
J'ay choisi pour sejour ces campagnes glacées.
Amour, qui vois sans yeux mes secrettes pensées,
Si je t'ay jusqu'icy saintement reveré,
Chasse, ô Dieu! le regret dont je suis devoré,
Et tant de passions dans mon ame amassées.
Fay qu'avec moins d'ardeur je desire à la voir,
Ou que de mon grand roy congé je puisse avoir,
Ou m'apprens à voller et me preste tes ailes,
Ou ne fay plus long tans mon esprit égarer,
Ou tempere mon mal qu'il se puisse endurer,
Ou m'enseigne à souffrir des douleurs si cruelles.

LXXXVII

Au nid des aquilons en la froide Scythie,
Où jamais le soleil ne se daigne lever,
Je ne puis, malheureux, de remede esprouver,
Amour, pour rendre en moy ta chaleur amortie.
Celle que de mon cœur l'exil n'a departie,
M'accompagne partout, partout me vient trouver,
Et parmy les rigueurs d'un éternel hyver,
Elle fait que mon ame en braise est convertie.
Mais le plus grand ennuy dont je suis tourmenté,
C'est de sentir le feu sans en voir la clairté :
Mon soleil luit ailleurs quand plus fort il m'enflame.
N'est-ce un presage seur qu'en bref je doy mourir?
Je suis loin du plaisir qui me peut secourir,
Et porte en tous endroits le tourment de mon ame.

LXXXVIII

Je veux jurer ces vers, qui rendront tesmoignage
Ou de mon inconstance, ou de ma ferme foy,
En presence d'Amour mon grand maistre et mon roy
Qui peut lire en mon cœur, si traistre est mon langage :
C'est qu'a vostre beauté sans plus je fais hommage,
Je n'aime rien que vous, en vous seule je croy;
Vostre œil m'assujettist et me donne la loy,
C'est mon heur et mon gain, ma perte et mon dommage.
Si j'ay jusques icy vollagement erré,
De mille traits divers à toute heure enferré,
Ce sont des tours communs de l'aveugle jeunesse;
Maintenant que six ans quatre fois j'ay dressez
Devers vous seulement mes pensers sont passez
Et mon ame en ses maux n'implore autre deesse.

TOMBEAU D'AMOUR

Cy gist l'aveugle Amour, sa puissance est étainte,
Celle qui m'a tué l'a fait mourir aussi;
Son arc vainqueur des dieux et ses traits sont icy,
Mais ce n'est rien que cendre, ils ne font plus de crainte.
En fin le pauvre enfant s'est laissé deçevoir,
Apres avoir cent fois tasché brûler ma dame;
Car, ne l'ayant peu faire, il pensa que sa flame,
Jadis tant crainte au ciel, n'avoit plus de pouvoir.
Douteux pour l'essayer, il la porte à ses ailes,
Le feu leger s'y met, dont il est tout espris;
Il pleure, il voit sa faute, il remplit l'air de cris,
Mais c'est donner vigueur à ses flammes cruelles.
Amans, pardonnez-moy, disoit-il en mourant,
Je n'eusse jamais creu ma flamme estre si forte;
Au moins que mon trespas vos ennuis reconforte,
Je meurs du mesme feu qui vous va devorant.

CHANSON

Tant que j'ay eu du sang, des soupirs et des larmes,
J'ay payé le tribut à vostre cruauté,
Esperant follement par ma fidelité
De vos cruelles mains faire tomber les armes.
Je n'ay plus cet espoir, mais j'ay bien connoissance
Que pour plus m'affoiblir vous m'alliez outrageant,
Ainsi qu'un fier tyran ses sujets va chargeant,

Pour les deffaire apres avec moins de deffanse.
  Eh bien, je mourray donc : et la fin de ma vie
Sera fin de mon mal et de vostre desir.
Je mourray bien contant de vous faire plaisir,
Mais fasché que de moy ne serez plus servie.
  C'est de ce seul regret que la pointe m'entame,
Et qui fait que je meurs triste et desesperé,
Avec cet autre soin dont je suis martyré,
Sçavoir apres ma mort que deviendra mon ame.
  Sa constance et sa foy, sa dépoüille meurtrie,
Son martyre enduré la doit faire sauver;
Mais je crains d'autre part de la voir reprouver,
Et damner à bon droit pour son idolatrie.
  Car en vous seulement elle avoit sa fiance,
Au plus fort des tourmens vostre nom reclamoit,
N'adoroit rien que vous, et constante affermoit
Qu'il n'estoit nul salut hors de cette creance.
  Et qui plus est encor, elle est tant obstinée,
Que cette vieille erreur ne veut point delaisser,
Et dit, pour tout confort, qu'il luy plaist de penser
Que pour trop vous aimer elle sera damnée.

CHANSON

  Pour voir ma fin toute asseurée,
Que vos rigueurs ont preparée,
Je ne me plains aucunement ;
Car veu la douleur qui m'offense,
La mort, venant soudainement,
Me tiendra lieu de recompense.
  Sans plus pour mes yeux je me plains,
Ces yeux qui vous ont veu si belle,
Privez d'une lumiere telle,
Faut-il, helas! qu'ils soient estains?
  Faut-il aussi que mes oreilles,
Apres tant de douces merveilles
Ravissant l'esprit bien-heureux,
Pour jamais demeurent fermées,
Sans que vos propos amoureux
Les puissent plus rendre charmées?
  Ce m'est un ennuy trop amer,
Qu'il faille que ce cœur perisse,
Qui fut nay pour vostre service,
Et qui osa bien vous aimer.
  Mais en ce regret qui m'affolle
Peu à peu je me reconsole,

Pensant que c'est vostre vouloir.
Car, puis que ma mort vous est chere,
Je n'ay garde de me douloir
D'une chose qui vous peut plaire.

CHANSON

Sçavez-vous ce que je desire
Pour loyer de ma fermeté?
Que vous puissiez voir mon martire,
Comme je voy vostre beauté.
Le ciel, ornant vostre jeunesse
De ses dons les plus precieux,
Pour mieux me monstrer sa richesse,
M'éclaira l'esprit et les yeux;
Tousjours depuis je vous admire
D'un œil tout en vous arresté.
Mais vous ne voyez mon martire,
Comme je voy vostre beauté.
Maudite soit la connoissance,
Qui m'a cousté si cherement;
Ma douleur n'a eu sa naissance
Que d'avoir veu trop clairement;
Las! j'ay bien raison de maudire
Ce qui perdit ma liberté,
Puis que ne voyez mon martire
Comme je voy vostre beauté.
L'aveugle enfant qui me commande,
Qu'on nomme à tort Dieu d'amitié,
Les deux yeux comme à luy vous bande,
Afin que soyez sans pitié.
Il le faut: car j'ose bien dire
Que n'auriez tant de cruauté,
Si vous pouviez voir mon martire
Comme je voy vostre beauté.
Si le ciel de vostre visage
Luit de mille perfections,
Il n'en peut avoir davantage
Que mon cœur a de passions;
Il pleure, il gemist, il soûpire,
D'Amour nuict et jour tourmenté;
Helas! voyez donc mon martire,
Comme je voy vostre beauté.
Je me plains d'avoir trop de veuë,
Moy, qui ne puis voir seulement,
Parmy tant d'ennuy qui me tuë,

Un seul trait de contentement;
Aveugle au bien je me puis dire,
Et au mal trop plein de clarté,
Ne pouvant rien voir que martire
Au miroir de vostre beauté.
  Puis qu'on guarist par son contraire,
Tout l'espoir que je puis avoir
Est de sortir de ma misère,
Lors que je cesseray de voir;
A la mort donc je me retire,
Pour rendre mon mal limité,
Lors, si ne voyez mon martire,
Je ne verray vostre beauté.

CHANSON

  Le mal qui me rend miserable,
Et qui me conduit au trespas,
Est si grand, qu'il est incroyable;
Aussi vous ne le croyez pas.
  Amour, qui des yeux prend naissance,
Court aussi tost vers le desir,
Se conserve avec l'esperance,
Et trouve repos au plaisir.
Mon amour est d'une autre sorte :
Le desespoir la rend plus forte,
Elle renaist de son trespas;
Perdant, elle acquiert la victoire.
C'est une chose forte à croire,
Aussi, vous ne le croyez pas.
  Tout ce que l'univers enserre
Tend au bien, le cherche et le suit,
Le feu, l'air, les eaux et la terre,
Et tout ce qui d'eux est produit;
Moy seul, de moy-mesme adversaire,
Je cours à ce qui m'est contraire,
Et ne fuy rien tant que mon bien;
Je rens ma douleur incurable;
Mais, pour ce qu'il n'est pas croyable,
Madame, vous n'en croyez rien.
  Si j'aimois à l'accoustumée,
Je croy qu'il seroit bien aisé
De juger mon ame enflamée
Par quelque soupir embrasé.
Si tost qu'une autre amour commence,
Elle apparoist, chacun le pense,

On la connoist, on en fait cas;
Mais le feu qui me met en cendre
Est tel, qu'il ne se peut comprendre;
Aussi, vous ne le croyez pas.
  Il n'y a regret ny tristesse
Qui trouble si fort un amant,
Que de voir celle qui le blesse
Ne croire rien de son tourmant;
Et c'est ce qui plus me console,
Car, si mes pleurs ou ma parole
Ma douleur pouvoient asseurer,
Ce me seroit fort peu de gloire
Qu'elle fust si facile à croire,
Estant si forte à endurer.
  Le mal qui me rend miserable,
Et qui me conduit au trespas,
Est si grand, qu'il est incroyable;
Aussi, vous ne le croyez pas.

CHANSON

  Pour faire qu'une affection
Ne soit sujette à l'inconstance,
Il faut beaucoup de connoissance,
Et beaucoup de discretion.
  Je suis bien d'avis qu'une dame
Ne doive aisément s'asseurer
Qu'un jeune amant garde sa flame,
Pour le voir plaindre et soupirer;
Car, presqu'aussi tost qu'il commance,
Le refus ou la jouyssance
Esteignent ses feux si cuisans,
Et n'y peut avoir d'asseurance
Qu'il n'ait passé deux fois douze ans.
  Et puis la jeunesse indiscrette,
Brûlant d'amoureuse chaleur,
Ne sçauroit retenir secrette
Une joye ou une douleur;
De ses faveurs elle se vante,
Pronte, dédaigneuse, arrogante,
Rien ne s'y peut voir d'arresté,
Et son ame est plus inconstante
Qu'un flot deçà delà porté.
  J'estime aussi peu recevable,
Au moins pour durer longuemant,
Cette ardeur qu'on croit veritable,

Du premier regard s'allumant;
L'Amour est foible à sa naissance,
Mais le tans luy donne accroissance,
Et le guide à perfection;
Il faut donc de la connoissance
Pour fonder une affection.

Mais surtout qui veut vivre heureuse,
La grandeur ne doit estimer,
L'amour des grands est dangereuse,
Et ne se peut assez blasmer;
Sujette au bruit et à l'envie,
De mille ennuis elle est suivie.
Celle qui s'y veut hazarder
Se trouve à la fin asservie,
Au lieu qu'elle doit commander.

Chacun d'eux de soy tant presume
Qu'il pense estre aimé par devoir;
Ils brûlent comme on les allume,
L'œil d'autruy les fait esmouvoir;
Et, dès que leur ame est esprise,
Fureur guide leur entreprise,
Tout conseil arriere est laissé,
Puis ne font cas apres la prise
Du bien qu'ils ont tant pourchassé.

Suivez le conseil des deesses,
Qui n'ont aimé si hautement,
Et, puis que vous estes maistresses,
Retenez le commandement;
Fuyez aussi toute accointance
De ces muguets pleins d'apparance,
Qui se paissent de vanité,
Et qui fondent leur recompanse
Plus au bruit qu'en la verité.

Si quelque heur en amour se treuve,
Il vient d'avoir bien sçeu choisir,
Et sur une constante preuve
Avoir arresté son desir;
Celuy qui garde en sa pensée
Une amour de loin commençée,
Tousjours sagement retenu,
Et qui ne l'a jamais laissée,
Merite estre bien reconnu.

Celuy qui, discret et fidelle,
Sans gemir s'est laissé brûler,
Et à qui la peine cruelle
N'a jamais rien fait deceler;

Qui cache au dedans son martire,
Que la peur d'aimer ne retire,
Et trouve au mal contentement,
Tel serviteur se peut élire
Sans avoir peur du changement.

CHANSON

Si tost que vostre œil m'eut blessé,
Tant de feu s'esprist en mon ame,
Que je n'eusse jamais pensé
Pouvoir ardre en plus chaude flame.
Mais croissans en vous chacun jour
Les graces qui vous font si belle,
J'ay veu croistre aussi mon amour
Tousjours de quelque ardeur nouvelle.
Elle est or' à l'extremité,
Plus grande on ne la sçauroit rendre;
Ne croissez donc plus en beauté,
Ou vous me mettrez tout en cendre.

STANCES

Si l'angoisse derniere en rigueur est semblable
Au mal de mon esprit, le mortel miserable
Despistant les hauts cieux, a fort juste raison,
Les cieux qui, trop cruels, pour mourir l'ont fait naistre!
Mais, las! un si grand mal que le mien ne peut estre;
La mort et ma douleur sont sans comparaison.
En la mort seulement se corrompt la matiere
Qui tient des elemens; l'ame demeure entiere,
Franche et libre du corps, et s'en revolle aux cieux.
En cette mort d'amour, inhumaine et cruelle,
Mon esprit se divise, et sa part immortelle,
Que plus chere je tiens, s'en va quand et vos yeux.
Amour, qui de tes mains en as fait le partage,
Tu me fais trop connoistre à mon desavantage,
Qu'on ne doit un enfant pour arbitre choisir;
L'intellect, la raison, tu les laisse à ma dame
Et à moy seulement ceste part de nostre ame,
Où sont les passions, la crainte et le desir.
Las! j'en porte en mon cœur en si grande abondance,
Qu'en pleurant je m'estonne, accablé de souffrance,
Comment, pour y durer, mes esprits sont si forts?
On dit qu'on peut mourir d'une douleur trop forte;

Mais je croy le contraire au mal que je supporte ;
Car la seule douleur donne vie à mon corps.

Tout ainsi qu'un flambeau, quand l'humeur nourriciere
Commence à luy faillir, jette haut sa lumiere,
Et scintille plus fort sur le point qu'il defaut ;
Tout ainsi malheureux, lors que ma fin arrive,
Mon feu se fait plus chaud et ma douleur plus vive ;
Le plus rude en amour, c'est le dernier assaut.

Peu rusé que j'estois, je me faisois accroire,
Quand amour de mon cœur eut la premiere gloire,
Que mon mal fust deslors à son extremité ;
Mais, helas ! je connoy, par ses nouvelles brèches,
Qu'il a pour les enfans de moins poignantes flèches,
Et qu'avecques nostre âge il croist sa cruauté.

Comme on voit bien souvent une eau foible et debile,
Qui du cœur d'un rocher goutte à goutte distile
Et sert aux pastoureaux pour leur soif estancher,
Par l'accroist d'un torrent plus fiere et plus hautaine,
Emporter les maisons, noyer toute la plaine,
Et rien qui soit devant ne pouvoir l'empescher.

De ma premiere amour le cours estoit semblable :
Elle erroit peu à peu, çà et là variable,
Le moindre empeschement la pouvoit arrester ;
Mais ce nouveau desir la rend ores si forte,
Que, malgré la raison, tous mes sens elle emporte,
Et ma foible vertu n'y peut plus resister.

O moy trois fois heureux, si ma libre pensée
Du puissant trait d'amour n'eust point esté blessée !
Tous ces autres soucis, bourreaux de nos esprits,
La folle ambition, le soin, la convoitise,
Et tant de vains honneurs que l'ignorance prise,
Comme trop bas pour moy j'avoy tous à mespris.

Je les desdaignoy tous, et n'avoy point, de crainte
De voir ma volonté si laschement contrainte,
Appris dès ma jeunesse à dresser l'œil aux cieux :
Et tenant vers le cœur une si ferme roche,
Que rien pour l'assaillir n'en pouvoit faire approche,
Sinon la passion commune aux plus grands dieux.

Helas ! j'en suis vaincu ! je la sens qui saccage,
Comme un fier ennemy, les forts de mon courage ;
Je me rens, mais en vain ; son courroux ne s'esteint.
Elle brûle mon cœur d'une flamme éternelle,
Et me laisse au pouvoir d'une jeune cruelle,
Qui croit le feu d'amour n'estre rien qu'un feu peint.

Ce n'est pas toutesfois le sujet de mes plaintes,
Qu'Amour dedans mon sang ses sagettes ait taintes ;

Je n'accuse le ciel pour un si beau malheur,
Ny pour me voir au joug d'une maistresse dure:
Car ce m'est reconfort de penser que j'endure
Pour la plus grand' beauté la plus griève douleur.
  Je me plains seulement que l'astre de ma vie
Sa divine clairté si soudain m'ait ravie :
A peine il apparoist lors que je suis privé,
Et l'œil, ma seule guide en l'amoureux voyage,
Peu fidelle me laisse au plus fascheux passage!
Las! dès le point du jour mon soir est arrivé.
  Pauvres yeux desolez, qui vous souliez tant plaire
En l'objet bien-aimé de ma douce contraire,
Et de m'avoir trahy vous teniez glorieux,
Faites de vostre erreur maintenant penitence,
Et devenez torrens pour pleurer cette absence ;
Mais, pour la bien pleurer, c'est trop peu que deux yeux.

STANCES

SUR LES

AMOURS DE MONSIEUR DESPORTES

Voicy le beau soleil en sa course premiere,
Qui, dès son orient, seme plus de clairté
Que le soleil du monde, au plus chaud de l'esté,
Ardant en son midy, ne jette de lumiere;
A qui tous les esprits, quelque luisans qu'ils soient,
Au point de son lever sont astres à l'aurore,
Faisant recacher ceux qui desjà paroissoient,
Et retenant cachez ceux qui l'estoient encore.
Soleil des beaux esprits, lumiere claire et sainte,
Des autres tans l'envie et du sien l'ornement,
Qui fait luire son siecle, et voille obscurément
Tout le passé de honte et l'avenir de crainte;
Qui seule monstre plus en effet de sçavoir
Que n'a fait, ny fera nulle autre en apparance;
De ce que l'on a veu, de ce qui reste à voir,
Toute l'experience et toute l'esperance.
Voicy le beau Phœnix, humble, qui se vient rendre
Pour hommage soy-mesme à ce nouveau soleil,
A un nompareil astre un oiseau nompareil,
Et sa vie à celuy dont il la doit reprendre;
Car les ailes d'Amour font qu'il est un oiseau;
Mais ce qu'il est si rare en ce tans, le fait estre
Un Phœnix, dont la tombe est l'unique berceau,
Qui rend l'ame au soleil, pour au soleil renaistre.
Amour, nouveau Phœnix, pour chercher nouvelle ame,
Sur un lict de senteurs ses ailes agitant,

S'oppose à ce soleil ardamment bluettant,
Tout flammeux de rayons, tout rayonneux de flame.
Voila ses os brûlez dessus un lict d'encens,
Voila soudain que l'ame en a esté ravie,
Ces beaux vers animez heureusement naissans
De la cendre d'Amour, où l'Amour reprend vie.
  Or estant le Phœnix (cet oiseau qui tremousse
Des ailes à la flamme) unique comme il est,
Rien qu'un ver seulement de ses cendres ne naist
Et, petit Phœnisseau, d'autres ailettes pousse ;
Mais ces beaux vers éclos pour faire des Amours,
Sortent en si grand nombre à la fois de leur cendre,
Et prennent en naissant tant d'ailes tous les jours,
Que, les nommant Phœnix, j'ay crainte de mesprendre.
  Soient Amours ou Phœnix, leurs ailes sont bien fortes.
Mais, si tant de beaux vers, aux Amours destinez,
Portent autant d'Amours amoureusement nés,
Que d'Amours porteront les Amours de Des-Portes ?
Et si c'est un Phœnix que chacun de ses vers,
Que de rares beautez, que de raritez belles !
Et combien volera son nom par l'univers,
Si chacun de ses vers en naissant prend des ailes !

I. Davy, sieur du Perron [1].

[1] Le même qui devint cardinal en 1604 et joua un si grand rôle pendant nos luttes religieuses. Il était né dans le canton de Berne, le 25 novembre 1556, d'une famille normande retirée en Suisse pour fuir la persécution. Sa mémoire prodigieuse lui permit d'acquérir un savoir extraordinaire. Desportes lui conseilla d'abjurer le calvinisme et le fit entrer, comme lecteur, dans la maison de Henri III. Il embrassa l'état ecclésiastique, où il parvint rapidement aux honneurs. Ce fut lui qu'on chargea d'endoctriner Henri IV avant son abjuration. Il publia un volume de poésies et de traductions en vers, et mourut à Paris le 5 septembre 1618. Le morceau qu'on vient de lire efface, comme recherche, les sonnets les plus alambiqués de Ronsard et de Desportes. Il faut beaucoup d'attention rien que pour le comprendre.

CLEONICE

DERNIERES AMOURS DE PH. DESPORTES

I

Qu'il souffre incessamment, qu'il brûle et soit de glace,
Qu'il seme aux cours des eaux sa peine et son esmoy,
Qu'un bel œil soit son dieu, son monarque et sa loy,
Et qu'en le bien servant des rigueurs il pourchasse;
Qu'il ait l'ame hautaine, et qu'une belle audace
L'affranchisse du peuple et le retire à soy,
Que par ses longs travaux, son merite et sa foy,
Il s'eleve un renom que le tans ne defface;
Que son heur des jaloux soit tousjours empesché,
Que le flux de ses pleurs ne puisse estre estanché,
Qu'il trouve à ses desseins la fortune opposée,
Et que du seul tombeau soit son mal limité!
Ainsi chantoit Clothon, sa quenoüille au costé,
Commençant de mes jours la maudite fusée.

II

J'ay dit à mon desir : Pense à te bien guider,
Rien trop bas, ou trop haut, ne te face distraire.
Il ne m'écouta point, mais, jeune et volontaire,
Par un nouveau sentier se voulut hazarder.
Je vey le ciel sur luy mille orages darder,
Je le vey traverser de flamme ardante et claire,

Se plaindre en trébuchant de son vol temeraire,
Que mon sage conseil n'avoit sçeu retarder.
  Apres ton precipice, ô desir miserable!
Je t'ay fait dedans l'onde une tombe honorable
De ces pleurs que mes yeux font couler jour et nuit.
  Et l'esperance aussi, ta seur foible et dolante,
Apres maints longs destours, se voit changée en plante,
Qui reverdit assez, mais n'a jamais de fruit.

III

  Parmy ses blonds cheveux erroient les amourettes,
S'entrelaçans l'un l'autre, et ses yeux, mes vainqueurs,
Faisoient par leurs rayons un juillet dans les cœurs,
Et sur terre un avril tapissé de fleurettes.
  Sur les lis de son sein voletoient les avettes,
Contre les regardans décochans leurs rigueurs.
Dieux! que d'heureux tourmens! que d'aimables langueurs!
Que d'hameçons cachez! que de flammes secrettes!
  Si tost que m'apparut ce chef-d'œuvre des cieux,
En crainte et tout devôt je refermay les yeux,
N'osant les hazarder à si hautes merveilles.
  Mais je n'avançay rien, car ses divins propos
Me voleront d'un coup l'esprit et le repos,
Et l'amour en mon cœur entra par mes oreilles.

IV

  D'une douleur poignante ayant l'ame blessée,
Je ne puis en mon lict d'allegeance esprouver;
Je me tourne et retourne, et ne sçauroy trouver
De place qui ne soit de chardons herissée.
  Ne verray-je jamais que la nuict soit passée?
Je suis au mois de juin, et pense estre en hyver.
Leve-toy, belle Aurore, et fais aussi lever,
Non le soleil du ciel, mais cil de ma pensée.
  Ah! que dy-je, une nuict? tout un siecle est passé,
Depuis que son bel œil sans clarté m'a laissé;
Non qu'on ne parle plus de saisons ny d'années.
  Je laisse au philosophe et aux gens de loisir,
A mesurer le tans par mois et par journées,
Je conte, quand à moy, le tans par le desir.

V

  Vous n'aimez rien que vous, de vous-mesme maistresse,
Toute perfection en vous seule admirant,

En vous vostre desir commence et va mourant,
Et l'amour seulement par vous mesme vous blesse.
Franche et libre de soing, vostre belle jeunesse,
D'un œil cruel et beau mainte flamme tirant,
Brûle cent mille esprits qui, vostre aide implorant,
N'esprouvent que fierté, mespris, haine et rudesse.
De n'aimer que vous mesme est en vostre pouvoir;
Mais il n'est pas en vous de m'empescher d'avoir
Vostre image en l'esprit, l'aimer d'amour extrême.
Or l'Amour me rend vostre, et si vous ne m'aimez,
Puisque je suis à vous, à tort vous presumez,
Orgueilleuse beauté, de vous aimer vous mesme.

VI

Qui voit vos yeux divins, si pronts à décocher,
Et ne perd aussi tost le cœur, l'ame et l'audace,
N'est pas homme vivant, c'est un morceau de glace,
Une souche insensible, ou quelque vieux rocher.
Qui ne voit point vos yeux doit les siens arracher,
Et maudire le ciel qui ce mal luy pourchasse;
Je ne voudroy point d'yeux, privé de tant de grace,
Car tous autres objets ne font que me fascher.
On doute de ces deux la meilleure avanture,
De cil qui pour les voir à la mort s'avanture,
Ou qui, ne les voyant, évite son trespas.
Perdre la vie est tout, c'est le dernier naufrage.
Telle perte pourtant ne m'en priveroit pas,
Car, qui ne les voit point, perd beaucoup davantage [1].

VII

Plus j'ay de connoissance, et plus je determine
De n'aimer rien que vous, seule digne de moy,
Digne de m'enlacer d'une éternelle foy,
Et que tous mes desirs ayent de vous origine.
Belle race du ciel, ame claire et divine,
Seule toute mon tout, ma creance et ma loy,
Je respire par vous, sans vous rien je ne voy,
Et, si j'ay bien ou mal, vostre œil me le destine.

[1] Traduction d'un sonnet italien qui débute par ces vers :

Chi vede gli occhi vostri, e di vaghezza
Non resta vinto al primo encontro, e privo
De l'alma, puo ben dir che non è vivo,
Ne sà che cosa sia grazia e bellezza.

Que j'estoy malheureux ne vous connoissant pas!
Comme un qui va de nuict, je chopoy tous les pas,
Et prenoy pour ma guide une foible estincelle.
Depuis, le ciel benin, pour me recompenser,
Me fit voir un soleil, dont la flamme est si belle,
Qu'on n'en peut approcher seulement du penser.

VIII

Cet œil du firmament tousjours resplendissant,
Qui rend comme il luy plaist les saisons differantes,
Pere des animaux, des metaux et des plantes,
Sans qui rien icy bas ne peut estre naissant,
Son voyage infini tous les ans finissant,
N'outrepasse jamais les ceintures ardantes
Du cancre et de la chièvre, et, comme les errantes,
Des vapeurs de la mer va son feu nourrissant.
Mon soleil, qui sur l'autre a beaucoup d'avantage,
De mes yeux à mon cœur fait ainsi son voyage,
Et sans outrepasser de mes pleurs se repaist.
Mais, ô belle planette! ô ma flamme derniere!
Helas! vous le voyez, je suis, et m'en déplaist,
Trop petit ocean, pour si grande lumiere.

IX

Si par vostre beauté, digne d'une immortelle,
Je sens geler mon ame et mon cœur enflamer,
J'en accuse le ciel plustost que vous blasmer :
La faute en est à luy, qui vous forma si belle.
Et si, volant trop haut, où mon desir m'appelle,
L'audace ou le malheur me contraint d'abysmer,
La faute en est d'Amour qui me fait vous aimer
Et croire que la mort pour vous n'est point cruelle.
Mais, si vous me voyez devant vous tressaillir,
Rêver, pallir, rougir, les propos me faillir,
Et me dissimuler d'une feinte peu caute,
Me plaire en mes pensers, me separer de tous,
Et que vous ne croyez mon mal venir de vous,
Je pense avoir raison d'accuser vostre faute.

X

Trois fois les Xanthiens au feu de leur patrie
Se sont ensevelis avec la liberté;
Et le vaillant Caton d'un esprit indonté,

Afin de mourir libre, est cruel à sa vie.
L'espouse de Syphax, du malheur poursuivie,
Fuit en s'empoisonnant le triomphe apresté,
Et, d'un cœur aussi beau comme estoit sa beauté,
Mourut l'Égyptienne, apres estre asservie.
Que pensé-je donc faire, ô chetif que je suis!
Chargé de mille fers, mais plus chargé d'ennuis,
Qui sens mon ame libre esclave estre renduë?
Il faut, il faut mourir, je suis trop attendant;
Si ce n'est en Caton ma liberté gardant,
Soit comme Cleopatre apres l'avoir perduë.

XI

Si trop en vous servant, ô ma mort bien-aimée!
L'ardant feu de mon cœur éclaire et se fait voir;
Si l'on dit qu'à son gré vostre œil me fait mouvoir,
Et que de vous sans plus ma vie est animée;
Une si pure ardeur, qui n'a point de fumée,
Devant tous peut reluire et monstrer son pouvoir.
Tant de vers, qui si loin mes douleurs font sçavoir,
Sont des arcs que je dresse à vostre renommée.
Jadis entre les Grecs, quand l'honneur y vivoit,
Le vainqueur des vaincus maint trophée élevoit,
Fait d'étoffe legere et de peu de durée.
Mais moy que ma deffaite a rendu glorieux,
Bien que je sois vaincu, j'éleve en divers lieux
Maint trophée immortel pour vous rendre honorée.

XII

O journée inconstante, heureuse et malheureuse,
Extrême en tous les deux! Inconstant comme toy,
Je ne sçay si maudire ou loüer je te doy,
Tant tu m'es à la fois et douce et rigoureuse!
Fut-il onc aux enfers ame si douloureuse?
Les cieux ont-ils un dieu si fortuné que moy?
Mille extrêmes faveurs ont bien-heuré ma foy,
Mille extrêmes rigueurs la rendent langoureuse.
Ne puissé-je jamais de toy me souvenir!
Mais puissé-je tousjours ce penser retenir,
Qui durant mon exil si doucement me touche.
Que d'estranges chaos en moy se remesloient!
Son propos me chassoit, ses yeux me r'appelloient:
Dieu que j'ayme ses yeux et que je hay sa bouche!

XIII

Les celestes beautez d'une heureuse jeunesse,
Un orgueil plein d'attraits, une honneste rigueur,
En silence un parler qui découvre le cœur,
Un modeste dédain, le port d'une deesse;
Dessous des cheveux blonds une meure sagesse,
Un œil comblant l'esprit d'amoureuse langueur,
Qui de tout ce qu'il voit est monarque et vainqueur,
Qui gele et fait brûler, qui guarist et qui blesse;
Un esprit tout divin, le ciel mesme estonnant,
Un propos qui les cœurs à son gré va tournant,
Neige, ébene, coral, lis et roses vermeilles,
Et mille autres thresors de nature et des cieux,
De l'œil et de l'esprit la gloire et les merveilles,
Sont de ma liberté les tyrans gracieux.

XIV

Pourquoy ne l'aimeroy-je? elle est toute parfaite,
C'est un portrait vivant des beautez de Cypris;
Il n'auroit point de cœur qui n'en seroit épris,
Et qui ne beniroit le jour de sa desfaite.
Bien que pour un mortel le ciel ne l'ait pas faite,
Et que j'advouë assez d'avoir trop entrepris,
Je me plais en ma faute et plus je me sens pris,
Et plus je tiens ma vie heureusement sujette.
Mon Dieu! qu'elle est divine et que je suis heureux
D'en avoir connoissance, et de n'estre amoureux
De rien tant que des yeux dont j'ay l'ame blessée!
Moins j'y connoy d'espoir, mieux je la vay servant;
Ce qui deust me geler rend mon feu plus vivant,
Et le mal qui me tuë est vie à ma pensée.

XV

Un yvoire vivant, une neige animée,
Fait que mon œil ravy ne s'en peut retirer.
O main victorieuse, apprise à bien tirer,
Que tu m'as de beaux traits la poitrine entamée!
Aux celestes beautez mon ame accoustumée
Ne trouve objet que toy qui la puisse attirer,
Et croit qu'elle te peut sans offense adorer,
Tant elle est de ta glace à toute heure enflamée.
Le jour dont si souvent j'aime à me souvenir,

Jour qu'il te pleut mes yeux et mon cœur retenir,
Et de leur servitude embellir ta victoire,
Tu rompis tant de nœuds qui m'avoient sçeu lier,
Et me faisant deslors toute chose oublier,
Tu fus mon seul penser, mon ame et ma memoire.

XVI

Le sculpteur excellent desseignant pour ouvrage
Une plante, un lion, un homme, un élement,
Si la main obeyt et suit l'entendement,
Trouve en un marbre seul toute sorte d'image.
Ainsi rare beauté, sujet de mon courage,
Se trouve en vous le bien et le mal d'un amant,
Mais, faute de sçavoir, d'art et de jugemant,
Voulant choisir le bien, je me prens au dommage.
Ce n'est donc le destin par qui tout est forçé,
Ce ne sont vos rigueurs, ny le sort courrouçé,
Que l'on doit accuser de ma perte inhumaine.
La faute est toute à moy : car dedans vostre cœur
Est ma vie et ma mort, mon repos et ma paine,
Mais je n'en puis tirer que mort, peine et rigueur.

XVII

Durant que je vous chante, ô ma flamme secrette!
Et descry ces beaux nœuds qui m'ont sçeu retenir,
M'obligeant à bon droit les siecles à venir,
Qui verront en mes vers vostre beauté pourtraite,
Le ciel qui sans pareille entre-nous vous a faite,
Vous fait de jour en jour plus belle devenir,
Si bien que pour menteur chacun me peut tenir,
Quand plus que je ne monstre on vous trouve parfaite.
Afin donc que je puisse un tel blasme éviter,
Lors que j'entreprendray vos loüanges chanter,
Je diray desormais : Tel jour elle estoit telle.
Mais depuis sa beauté d'heure en heure augmenta,
La feit plus que deesse, et si haut l'emporta,
Que, pour voler apres, trop basse fut mon aile [1].

[1] Traduction d'un sonnet italien qui commence par ces vers :

Mentr' io scrivo di voi, dolce mia morte,
Per obligarmi la futura etate
Con dar dipinta a lei quella beltate,
Che 'l ciel diè viva al secol nostro in sorte.

STANCES

Sont-ce dards ou regards que les traits élancez
De ces deux beaux soleils, rois des ames plus fieres?
Hà! ce sont des regards, clairs d'ardantes lumieres;
Non, ce sont dards cruels, dont les cœurs sont percez.
Sont-ce charmes ou chants que les sons gracieux,
Dont sa vermeille bouche est si bien animée?
Ce sont chants qui l'esprit peuvent ravir aux cieux,
Ce sont enchantements dont j'ay l'ame charmée.
Puis qu'il se falloit perdre, et qu'il est destiné
Que vaincu je perisse en l'amoureuse guerre,
Ce m'est grand recontort qu'un si beau trait m'enferre,
Et qu'en si blonds cheveux je sois emprisonné.
Toutes les autres fois qu'Amour m'avoit donté,
Je pleuroy ma fortune et l'estat de ma vie;
Mais j'aime ores mes fers et fuy la liberté,
Et chastiroy mon cœur s'il en avoit envie.
D'un regret seulement mes esprits sont troublez,
D'estre trop bas objet pour si haute lumiere.
Mais, ô rare beauté des beautez la premiere!
Prenez garde au soleil à qui vous ressemblez.
Ce bel astre du ciel, cet unique flambeau;
En tous lieux ses rayons sans difference darde;
Et son œil, qui si clair cede au vostre plus beau,
Comme les hauts sapins le bas soucy regarde.
Ne ne me dédaignez donc, et souffrez qu'en mourant
Un doux trait de vostre œil donne espoir à mon ame;
Permettez que mon cœur bassement vous reclame,
Et qu'il se rende heureux, vos beautez adorant.
Mais c'est peu que d'un cœur pour offrir à vos yeux,
Rois de tous les esprits de ceux qui s'en approchent;
J'en voudroy mille et mille, afin de pouvoir mieux
Recevoir tous les traits que si droit ils décochent.
Autre faveur du ciel je ne veux desirer
Qu'estre seul consommé d'une flamme si claire.
Aussi bien toute autre ame est pour vous trop vulgaire,
Seul d'un si beau tourment je merite endurer.
Car je sçay comme on souffre et n'y suis point nouveau,
Accoustumé d'enfance aux plus cruels allarmes;
Venus au lieu de laict, quand j'estois au berceau,
Me fit sucer des feux, des soupirs et des larmes.
Un seul cry ne m'eschappe aux plus fortes langueurs,
Et pour en voir la preuve, ô ma belle adversaire!
Essayez contre moy ce que vous pouvez faire,

Choisissez-moy pour but aux traits de vos rigueurs.
Mais, s'il faut tenir cher ce qu'on a tout à soy,
Me pouvez-vous blesser sans vous estre cruelle?
Chacun peut vous aimer, mais non pas comme moy;
Chacun n'a pas mes yeux, bien qu'il vous trouve belle.

EPIGRAMME

Privé du bel astre amoureux
A qui mon ame est asservie,
Entre mille ennuis rigoureux
Le dueil ne peut m'oster la vie.
Au retour, par contraire effort,
Si l'aise d'esprit ne me prive,
Liesse ou douleur excessive
Ne suffit pour donner la mort.

XVIII

Ceste belle ennemie et d'amour et de moy,
Qui presqu'en se joüant range tout en servage,
A pour soldats choisis et pour riche équipage
L'honneur, la chasteté, la constance et la foy.
Un seul mauvais penser n'a place aupres de soy,
La vertu toute vive est peinte en son visage :
Si bien que qui la voit leve au ciel son courage,
Et des desirs communs n'esprouve point la loy.
Ses yeux sont deux soleils de beauté si parfaite,
Que d'Amour et de Mars la lance et la sagette
N'ont point tant de pouvoir contre une liberté.
La grace et la douceur sont tousjours avec elle.
Cette belle deesse, ah! non seulement belle,
Ains Bellone et guerriere, ainsi m'a surmonté.

XIX

Douce fin de mes vœux, s'il vous plaist que j'escrive
Ces parfaites beautez, dont vous blessez les dieux,
Faites tant que je puisse en vous tenir les yeux,
Durant que je m'essaye à vous pourtraire vive.
Car il ne faut penser autrement que j'arrive
Au moindre des beaux traits que vous avez des cieux,
Veu qu'il sort de vostre œil tant d'esclairs radieux,
Qu'une si grand' clarté de lumiere me prive.
Faites comme Phœbus, quand son fils s'approcha,
Qui de son chef doré les rayons destacha,

Pour ne l'esblouyr pas de se divine flame.
Sinon je ne puy dire, en chantant vos beautez,
Fors que je vey des feux et de grandes clairtez,
Qui troublerent ma vuë et brûlerent mon ame [1].

XX

A la beauté du ciel vostre beauté j'égale :
Le ciel en sa rondeur toute forme contient
Et par son mouvement crée, esmeut et maintient ;
De semblables effets vous estes liberale.
Car vostre belle veuë, admirable et fatale,
Crée en nous les amours, les garde et les soustient,
Et tant de beaux pensers, dont l'esprit s'entretient,
Ont leur mouvement d'elle et leur forme ideale.
Le clair soleil du ciel fait naistre en tournoyant
Les fleurs, l'or precieux, le rubis flamboyant,
Dont mainte dame apres son beau chef environne.
Les soleils de vos yeux, mon esprit allumans,
Y produisent sans fin perles et diamans,
Dont j'espere en mes vers vous faire une couronne.

XXI

Le tans leger s'enfuit sans m'en aperçevoir,
Quand celle à qui je suis mes angoisses console :
Il n'est vieil, ny boiteux, c'est un enfant qui vole,
Au moins quand quelque bien vient mon mal deçevoir.
A peine ai-je loisir seulement de la voir
Et de ravir mon ame en sa douce parole,
Que la nuict à grand pas se haste et me la volle,
M'ostant toute clarté, toute ame et tout pouvoir.
Bien-heureux quatre jours, mais quatre heures soudaines !
Que n'avez vous duré pour le bien de mes paines ?
Et pourquoy vostre cours s'est-il tant avancé ?
Plus la joie est extrême et plus elle est fuitive ;
Mais j'en garde pourtant la memoire si vive,
Que mon plaisir perdu n'est pas du tout passé.

[1] Traduction d'un sonnet italien dont voici le début :

S'amate, almo mio sol, ch' io canti, o scriva
L'alte bellezze onde 'l ciel volse ornarvi,
Oprate si, ch' io possa almen mirarvi,
Per potervi ritrar poi vera et viva.

XXII

Cet habit trop heureux, qui sert de couverture
Aux thresors qu'à bon droit sur tout je vay prisant,
Bien que vous le portiez presque en vous desplaisant,
Croyez-moy, s'il vous plaist, n'est de noire teinture.
Car, ainsi que la nuë ou l'ombrage ne dure
Aux lieux où le soleil ses rais va conduisant,
De mesme, en quelque lieu que vostre œil soit luisant,
Le noir s'évanouyt ou change de figure.
Qui voit, comme je fay, vos regards enflammans,
Juge que vostre habit est plein de diamans,
Et que toute blancheur aupres n'est qu'un ombrage.
Donc, pour porter le dueil sans changer de couleur
Et pour tenir la terre et le ciel en douleur,
Il faut cacher vos yeux et vostre beau visage.

XXIII

Ceux que trop d'avarice, ou trop peu de sagesse,
Dans un foible vaisseau fait sur mer voyager,
Et qui cherchent la mort au rivage estranger,
Poinds d'un sale desir qui n'a jamais de cesse,
Si le juste courroux de Neptune les presse,
Et qu'ils perdent l'espoir par l'effroy du danger,
Chacun à qui mieux mieux pour la nef décharger,
Jette au milieu des eaux sa plus chere richesse.
Moy qui d'un beau desir me sentoy enflammer,
Je m'embarquay joyeux sur l'amoureuse mer,
Qui de flots et de vents aussi tost fut couverte ;
Pour décharger ma nef, j'ay franchement jetté
Tout ce qui m'estoit cher, l'ame et la liberté,
Et n'ay point de regret d'avoir fait cette perte.

XXIV

Voyant le beau soleil si clair et radieux,
Qui couvre et qui destruit toute grande lumiere,
Ainsi qu'en l'Ocean se perd toute riviere,
Je ne me puis tenir de le dire envieux.
Car tant de feux divins semez parmy les cieux,
Voire sa propre sœur des astres la premiere,
Perdent, s'il est present, leur splendeur coustumiere,
Et de leur deshonneur il se rend glorieux.
Le soleil de nos ans, qui fait fleurir ma vie,

Comme l'autre soleil n'est point touché d'envie,
Ombrageant les honneurs d'une moindre beauté;
Ains, par l'aimable effort de ses flammes jumelles,
Celles qui sont aupres en deviennent plus belles,
Et tout objet voisin en rend plus de clairté.

XXV

Qui veut fermer l'entrée aux peu chastes pensées,
Et par feu, comme Hercule, immortel devenir;
Qui veut de beaux desirs son ame entretenir,
Fuyant les vanitez du vulgaire embrassées;
Qui veut au ciel d'amour voir ses ailes haussées,
Et de tous vieux ennuis la mémoire bannir,
Vienne au jour de vos yeux s'il les peut soustenir,
Beaux yeux, les doux meutriers de mes paines passées.
Quiconque ainsi que moy s'y peut ferme arrester,
D'autres biens ne sçauroit son esprit contenter;
Tout objet du commun l'offense et le travaille.
Les tourmens ne pourroient l'en priver tant soit peu,
Et, comme la vestale avait soin de son feu,
Il conserve le sien de peur qu'il ne luy faille.

XXVI

Je voy mille clartez et mille choses belles,
Mais c'est tout par vos yeux, les miens ne sçauroient voir;
Vostre esprit tout divin me rend plain de savoir,
Je volle au plus haut ciel, emporté sur vos ailes.
Vous me rendez gelé dans les flammes cruelles,
Ainsi comme il vous plaist vous me faites mouvoir,
Vous me donnez raison, jugement et pouvoir,
Vous estes mon destin et mes lois éternelles.
De vous et non du ciel je reçoy qualité,
D'un clin de vos beaux yeux je fay ma volonté,
Vous me donnez l'essence et la forme premiere.
Sans vous je suis pareil à cet œil de la nuit,
Qui n'est de soy visible et qui point ne reluit,
Si des rais du soleil il ne prend sa lumiere.

XXVII

Les combats renommez, les victoires hautaines
Des dieux de vostre sang vous croyez surpasser,
Comblant de feux mon ame, esclavant mon penser,
Et triomphant d'un cœur soumis à tant de paines.

Mais la mort, qui se rit des puissances mondaines,
Et qui les pesans fers des vaincus peut casser,
Finira ma souffrance et vous fera cesser
De tirer pour tribut de mes yeux des fontaines.
Ma cendre seulement alors vous restera,
Que vostre cœur felon à son gré traitera,
Tandis que mon esprit, sans douleur et sans crainte,
Delivré de l'enfer où il fut tourmenté,
Jouyra bien heureux de vostre grand' beauté,
En la face de Dieu si vivement dépainte.

XXVIII

Ces froideurs, ces dédains, cette agreable audace,
Ne peuvent pas assez pour me desesperer;
Ma foy fait en mon cœur l'espoir ferme durer,
Afin qu'amour tousjours y conserve sa place.
Ces propos tousjours pleins d'aigreur et de menace,
Cet œil qui s'embellist de me voir martyrer,
Ne feront que pour vous je sois las d'endurer,
Que je n'aime ma peine et que je ne l'embrasse.
Vostre beauté divine adoucist tellement
L'aigreur de mes ennuis, que je chante au tourment;
Je beny vos rigueurs, j'adore ma souffrance.
Ma foy, d'autre costé pure et sainte à jamais,
Sert d'asseuré rempart à ma ferme esperance,
Et fait que vostre amour en fin je me promets.

XXIX

Bien que l'onde pesante et l'air humide et pront,
Pour croistre leur puissance ayent debat à toute heure,
La terre en leurs discords immobile demeure,
Et du grand univers l'ordre ne se confont.
Aussi, bien qu'en mon cœur les soupirs qui se font,
Ayent debat éternel avec l'eau que je pleure,
Leur quereleux discord ne fait pas que je meure:
Avec un peu d'espoir mes esprits se refont.
Mais, si le feu leger les élemens excede
D'un trop puissant effort, on verra sans remede
L'air flambant, l'eau tarie et la terre brûler.
Las! je crains que par trop dans mon ame il abonde,
Et que je face au ciel tant de flammes voler,
Que, nouveau Phaëton, je rebrûle le monde.

XXX

Quand l'ardante jeunesse, aux delices poussée,
Cede à l'âge plus meur, moins amy du plaisir,
Tout ainsi que le teint se change le desir,
Et la raison commence a guider la pensée,
Des aiguillons d'honneur l'ame se sent pressée,
Qui luy font tout à l'heure autre chemin choisir,
Et celuy que l'Amour avoit sceu mieux saisir,
Se rit plus hautement de sa flamme passée.
Chacun lors, par le tans rendu plus advisé,
Voyant l'âge qui glisse à la nuict disposé,
Songe à faire retraite ains que le jour luy faille.
Mais moy qui dois brûler aimant jusqu'à la mort,
Plus je touche à la nuict, plus j'éloigne le port,
Et moins j'ay de vigueur, plus Amour me travaille.

XXXI

Ce bras qui m'a tiré tant de traits amoureux,
Par qui ma jeune audace en triomphe est menée ;
Ce bras toujours vainqueur, ô fiere destinée !
Est ouvert par le fer d'un barbier rigoureux.
Mais quoi ! je vay plaignant un coup peu dangereux,
Et voyant vostre sang mon ame est estonnée,
Bien que par vos rigueurs la mort me soit donnée,
Et que n'ayez soucy de me voir malheureux.
Je n'aime rien si fort que ce qui plus m'outrage ;
Mais las ! que le barbier n'en tire d'avantage,
Si grande cruauté je ne sçauroy plus voir.
Doy-je esperer qu'un jour la pitié vous surmonte,
Et qu'avecques mes pleurs je vous puisse esmouvoir,
Vous qui de vostre sang faites si peu de conte ?

XXXII

Simulacres divins, flammes saintes et claires,
Qui luisez dans le ciel de son front spacieux,
Et, comme le soleil, par vos traits radieux
Dissipez la vertu des splendeurs ordinaires,
S'il est vray que tousjours les deux grands luminaires,
Les flambeaux arrestez, ceux qui changent de lieux,
D'une égale clarté luisent dedans leurs cieux,
D'où vient que vos rayons soyent souvent si contraires?
Amour, pere du tout, une fois seulement

Leur imposa de luire, et depuis constamment
Ils vont gardant leur ordre et sont tousjours semblables.
Vous, les spheres d'amour, yeux, celestes flambeaux,
Luisez de cent façons divers et variables,
Mais doux ou courroucez tousjours vous estes beaux.

XXXIII

Vous qui fuyez les pas du vulgaire ignorant,
Et par maints grands labeurs gaignez la connoissance
Des secrets de nature, admirable en puissance,
D'entre les faussetez la verité tirant,
S'il est vray qu'à son bien tout homme aille courant,
D'où vient que je sois seul suivant ce qui m'offance?
D'où vient qu'en le sçachant je n'y fay resistance,
Mais que de mon bon gré je le vay procurant?
Ou, si c'est mon vray bien que d'adorer ma dame,
Pour quoy son doux regard n'appaise-t-il mon ame?
D'où me vient tant de glace et de brûlans trespas?
S'ils naissent de la voir, comment se peut-il faire
Que j'y coure à toute heure, ardant et volontaire,
Et craigne moins la mort que de ne la voir pas?

STANCES

Soit que mon haut desir trop pront et trop ardant
M'offusque les esprits et les aille bandant,
Soit que devant mes yeux sans cesse elle revienne,
Soit que sa belle veuë ensorcelle la mienne,
Ou bien soit que plustost le ciel, qui l'aime tant,
Aille avecque les ans ses beautez augmentant,
Ou soit que de mes pleurs elle se face belle,
Je luy trouve tousjours quelque beauté nouvelle.
Soit que son jeune cœur ne puisse estre adoucy,
Soit qu'aux pleurs et aux cris il devienne endurcy,
Soit qu'elle n'ait pitié d'un tourment qu'elle ignore,
Ou soit que comme femme elle hayt qui l'adore,
Ou soit que mon penser lui semble audacieux,
Soit qu'elle veuille voir comment brûlent ses yeux,
Ou qu'elle soit d'amour l'ennemie immortelle,
Autant qu'elle est parfaite, autant elle est rebelle.
Soit que d'un feu si beau j'aime à me consumer,
Soit que le tans m'ait fait aux maux accoutumer,
Soit que mon entreprise assez me recompanse,
Soit que l'esprit s'obstine en trouvant resistance,
Soit que le cours du ciel m'ait donné cette loy,

Soit que mon mal s'oublie alors que je la voy,
Soit que tant de beautez ne la monstrent cruelle,
Plus elle est inhumaine et plus je suis fidelle.
Le feu de ses beaux yeux par les ans s'esteindra;
Peut-estre apres ma mort douce elle deviendra;
Mais plustost l'air du nord fera chaude la glace,
Le feu sera pesant, la terre aura sa place;
Plustost les corps meslez seront sans changement,
Plustost le premier ciel perdra son mouvement,
Plustost se confondra la suite universelle
Que ma foy se corrompe ou j'adore autre qu'elle.

XXXIV

Pour alleger mon esprit languissant,
Qu'Amour tenaille à secrettes attaintes,
De quoy faut-il que je face mes plaintes,
Quand de hauts cris je vay l'air remplissant?
De moy? Nenny; car j'estois impaissant
Pour resister à deux deïtez saintes,
Qui par la force et par leurs douces faintes
Eussent rendu tout brave obeïssant.
De mes yeux? Non; par eux je voy ma dame.
Et d'elle? Moins; elle fait qu'en mon ame
Tous bas desirs par son feu sont estains.
Amour aussi n'eust sçeu mieux me contraindre.
Que veux-je donc? Rien, fors que je me plains
Que je ne sçay de quoy je me dois plaindre.

CHANSON

Amour, oyant tant renommer
La Venus qui me fait aimer,
Entreprist vers elle un voyage;
Tant il est desireux du beau!
Et se fit oster son bandeau
Pour mieux voir si parfait ouvrage.
Alors ravy de tant d'attraits,
Et navré de ses propres traits:
« Sus, sus, dit-il, qu'on me rebande;
Aussi bien, revolant aux cieux,
Il ne faut pas que je m'attande
De voir rien d'égal à ses yeux. »

XXXV

Quand je vous voy si belle, ô ma douce adversaire!
Je dy, d'estonnement et d'amour transporté,
Si ma flamme doit croistre égale à sa beauté,
Que sera-ce de moi? que faut-il que j'espere?
Celle qui fut promise au Troyen pour salaire,
Cause du long debat si souvent rechanté,
Qui tint les Grecs dix ans autour d'une cité,
N'avoit tant d'hameçons pour les hommes attraire.
Quand en la mer Pontique, errant en maints destours,
Le Danube orgueilleux vient descharger son cours,
Il rend long tans apres douce l'humeur salée.
Vos beautez tout de mesme, entrans dedans mon cœur,
Destrempent doucement son amere langueur,
Et parmy mes ennuis la liesse est meslée.

XXXVI

Pource que je vous aime à l'égal de mon ame,
Je vous voy contre moy la haine entretenir.
Or, si l'inimitié mon amour fait finir,
Changeant de naturel, m'aimerez-vous, madame?
Mais en vain pour mon bien tel secours je reclame,
Car vous pourriez plustost amante devenir,
Que pour quelque accident qui me sçeust advenir,
Je sentisse en l'esprit moins d'amoureuse flame.
Le roc de vostre cœur, de glaçons remparé,
Plustost s'éclatera d'un feu demesuré,
Que l'ardeur qui m'allume en rien soit consumée.
Et puis j'ayme trop mieux vous aimer sans espoir
Que, ne vous aimant point, à mon gré vous avoir,
Car l'amant est tousjours plus divin que l'aimée[1].

XXXVII

Le rayon d'un bel œil flamboyant et leger,
Passant comme un éclair, ma poitrine a perçée,
Et par sa vive flamme, en mon cœur élançée,

[1] Imité d'un sonnet italien qui commence par cette strophe :

V' amo, Donna; e di me sol perch' io v' amo,
Non per altra cagion, nemica siete :
Deh! se per sol amarvi odio m' havete,
Gradiretemi poi s' io vi disamo?

N'a rien laissé dedans de mortel à purger.
Depuis vostre beauté s'y est venu loger,
Trouvant la place vuide et sans nulle pensée,
Et, pour toute la flamme autour d'elle amassée,
Sa glace et ses froideurs elle ne veut changer.
Peut estre afin qu'un jour, quand ma despoüille entiere
Sera reduite en cendre, et faute de matiere
S'amortira d'un coup mon triste embrasement,
Elle sorte du feu sans qu'elle en soit atteinte,
Pour jetter, sacrilege, au vent ma cendre esteinte,
Et sur mon ombre encore avoir commandement.

XXXVIII

Si vostre esprit divin, tout au ciel adonné,
Un jour tant seulement s'abaissoit en la terre,
Pour voir de quels liens vostre rigueur m'enserre,
Assez je me tiendrois en mes maux guerdonné.
Mais depuis tant d'hyvers que je suis enchaisné,
Et que l'aveugle Amour coup dessus coup m'enferre,
Vous ignorez encor de m'avoir fait la guerre,
Et que, vaincu de vous, je sois si mal mené.
Reconnoissez vos coups qu'autre ne m'eust sçeu faire,
Reconnoissez les traits de vostre œil adversaire,
Et, piteuse, à la fin dites tout bas de moy :
« Le mal de cet amant ne vient que de me suivre ;
Par trop d'affection il est mort dedans soy.
C'est raison qu'en mon cœur je le fasse revivre. »

XXXIX

J'avoy creu que l'espoir du fruit que l'on desire
Rendoit l'amour durable et lui donnoit pouvoir,
Et que le bien du tout impossible d'avoir [1]
Se desiroit sans peine et sans donner martire.
Je dure toutesfois, bien que, sous vostre empire,
Rien, sinon des tourmens, je n'atten reçevoir,
Et sens maintes douleurs mon courage esmouvoir,
Tandis qu'à l'impossible aveuglement j'aspire.
Il est vray bien souvent que mon feu si brûlant,
Faute d'un peu d'espoir, se fait moins violant,
Et qu'il reste tousjours de la glace en mon ame.
Mais je ne laisse pas d'aimer et d'endurer ;

[1] Le bien absolument impossible à obtenir.

Et, s'il m'estoit permis en aimant d'esperer,
Il n'y a rien en moy qui ne fust tout de flame.

STANCES

Alors qu'aupres de vous la fortune m'appelle,
M'ouvrant tous les thresors que recelent les cieux,
Trop foible à contempler une chose si belle,
Je me courrouce à moy de n'avoir que deux yeux.
Mais las! c'est pour mon mal que j'en veux davantage,
Car je ne voy que trop ma perte et mon dommage.
Mes yeux sont assez clairs pour lire en vos beautez
L'irrevocable loy de ma mort asseurée,
Et pour voir que trop haut mes desirs sont portez,
Ayans l'aile tardive et foible, et mal cirée,
Pour voir qu'à vos soleils leurs cerceaux se desfont,
Et que tout mon espoir comme neige se font.
O miserable vuë à pleurer condamnée!
Tu le vois, maintenant qu'il n'en est plus saison,
Et tu ne le veis pas à l'heure infortunée
Que par un doux regard tu vendis ma raison :
Mais surprise et ravie, et d'amour affollée,
T'égayois en l'objet qui mon ame a brûlée!
Fay donc de ton erreur maintenant penitence,
Pleurant les passions qu'au cœur tu fais sentir.
Mais qui pourroit pleurer une si belle offance?
C'est pecher doublement que de s'en repentir;
Non, ne le faisons pas, mais monstrons au contraire
Que ce malheur forcé nous est choix volontaire.

XL

O miserables yeux, aussi fous que dolans!
Qui vous fait aujourd'hui lâcher tant de fontaines?
Sentez-vous plus qu'hier de douleurs et de paines,
Perdant de vostre jour les rais estincelans?
Ce que d'un mal nouveau les accez violans
Vous cachent une fois, ses rigueurs inhumaines,
Ses courroux, ses fiertez de froideur toutes plaines,
Mille fois sans raison vous le furent celans.
Et puis, quand vous seriez cent mille ans aupres d'elle,
Devez-vous esperer qu'elle en soit moins cruelle,
Et qu'ayez à la fin favorables les cieux?
Non, non, ne pleurez point deux ou trois jours d'absance;
Pleurez le premier jour que vous veistes ses yeux,
Qui de tous vos malheurs fut la seule naissance.

XLI

Je pars, non point de vous, mais de moy seulement,
Car je laisse mon ame afin qu'elle vous suive ;
Et ne vous estonnez que sans ame je vive,
Amour me fait mouvoir par son feu vehement.
Je ne vous laisse point à ce departement,
Bien que vous presumiez n'estre jamais captive :
Car je vous porte au cœur si belle et si naïfve,
Que n'avez rien en vous qui n'y soit vivement.
Mais pourtant ma douleur n'est par là divertie,
Car j'emporte de vous cette seule partie,
Qui rafraichit ma perte et l'en fait souvenir.
Puis je crains d'autre part, sachant votre rudesse,
Que vous receviez mal l'ame que je vous laisse,
Et que vous ne vueillez avec vous la tenir [1].

DIALOGUE.

Que sera-ce de vous, privez de la lumiere,
Pauvres yeux, dont le ciel vous contraint separer?
— Nous ferons de nos pleurs une large riviere,
Et serons tousjours clos si ce n'est pour pleurer.
Vous aurez pour confort la pourtraiture sainte,
Qu'amour en mon esprit viendra representer.
— Au cœur tant seulement servira cette fainte,
Mais rien, sinon le vray, ne nous peut conforter.
Cherchez doncques ailleurs plaisir qui vous contente,
En tant d'objets divers, si plaisans et si beaux.
— Lors que nous l'essayons, nostre douleur s'augmente,
Trouvans au lieu de jour de bien petits flambeaux.
Trompez-vous, et croyez de ces lumieres claires
Que c'est le beau soleil qui vous peut consoler.
— On ne se trompe point en choses si contraires,
Et nous ne voyons rien qui le puisse égaler.

XLII

Quel ciel noircy de pluye, ou quel nuage espais,
Quel désert separé, quel antre assez sauvage,

[1] Imité d'un sonnet italien qui débute ainsi :

> Parto, non già di voi, pero che unita
> Con voi l'alma riman, ma da me stesso;
> Ne voi restate, ch' io non pur da presso
> Vi porto, ma nel cor viva e scolpita.

Me recelle, inhumain, l'air de ce beau visage,
Qui pleuvoit en mon cœur tant de feux et de traits?
Qui m'as si tost changé mon repos et ma paix
En guerre et en discord, mon tans calme en orage?
Qui de tant de fureurs a comblé mon courage?
Amour, conte-le moy. Las! cruel, tu te tais.
Que je vous porte envie, ô bois! ô monts! ô plaines!
Hé! que ne fait le ciel pour adoucir mes paines,
Que je sois parmy vous en oyseau transmué,
En arbre, en fleur, en roc, en fontaine champestre?
Il ne m'en chaut en quoy, pourveu que je puisse estre
Plus souvent esclairé des yeux qui m'ont tué.

XLIII

De ces yeux rigoureux, où ma mort se peut lire,
Contre ma volonté le ciel me tient absant,
Je diroy pour mon bien, si mon cœur languissant
Trouvoit quelque allegeance au feu qui le martire.
La fin d'un de mes maux est naissance d'un pire.
Mon esperance est foible et mon desir puissant,
Tandis, fieres beautez, qui m'allez meurtrissant,
Soit mon bien ou mon mal, sans fin je vous desire.
Clairs miroirs de mon ame, yeux des miens tant aimés,
Qui, si loin de mon cœur, tousjours le consommez,
Roses que le soleil ne peut rendre seichées,
Filets d'or, chers liens de mes affections,
Et vous, beautez du ciel, graces, perfections,
Helas! pour tout jamais me serez-vous cachées?

XLIV

Demain j'espere voir la beauté qui m'affole,
Et cet œil gracieux mon superbe vainqueur:
Voir cette vive glace et m'en brûler le cœur,
Et ravir mes esprits en sa douce parole.
Mais, ah Dieu! que le tans legerement s'envole,
Alors qu'en la voyant j'adoucy ma langueur!
Et qu'helas! au contraire, il est plein de longueur,
Quand pour en estre loin je pleure et me desole!
Que dy-je, en estre loin? je la voy sans cesser,
Et suis tousjours aupres du cœur et du penser:
Car si la nuict cruelle au soir m'en fait distraire,
Mon esprit amoureux ne part point de ses yeux,
Comme le beau soleil ne part jamais des cieux,
Bien qu'il coure en tournant l'un et l'autre hemisphere.

CHANSON

O beaux ennemis de mon cœur,
Yeux, les boute-feux de nos ames,
Que vous estes pleins de rigueur!
Vous n'aimez que meurtres et flames.
Vos traits, de ma mort glorieux,
Blessoient de bien plus douce sorte,
Quand l'espoir riant à mes yeux,
De mon cœur vous trahit la porte.
Trompé, je me soumis à vous,
Lors privez de toute rudesse.
Mais, las! pouviez-vous estre doux
Estans les yeux de ma maistresse?

XLV

Helas! que veux-je faire? A quoy suis-je reduit?
Quel malheureux destin ma fortune dispose?
Quel bandeau tenebreux rend ma paupiere close?
Quelle erreur furieuse à la mort me conduit?
Le pauvre laboureur seme en espoir de fruit;
Tout discours, tout effet a pour but quelque chose;
Je suis seul malheureux, qui rien ne me propose
Qu'ennuy, perte, regret du dieu qui me séduit.
Des fortes mains d'Hercul' veux-je arracher la masse?
Humilier un tigre? échauffer de la glace?
Non, il faut par raison corriger ma fureur,
Et des griffes d'Amour retirer nostre vie :
Si celle que je sers en a si grande envie,
L'aimant sans esperance, aimons-la sans douleur.

XLVI

On lisoit en ses yeux une paix éternelle,
Lors qu'en sortant du ciel sa beauté m'apparut;
Et mon jeune desir follement y courut,
Comme un gay papillon au feu de la chandelle.
Mes travaux endurez, ma liberté nouvelle,
Mes desseins, mes sermens, rien ne me secourut;
Soudain tout me trahit, se rendit ou mourut.
Dieux! comme une rigueur peut-elle estre si belle?
Depuis je n'ay vescu que comme elle a voulu,
Bandé contre moi-mesme, à ma mort resolu,
N'esprouvant que tempeste en la mer plus paisible,
Au gré des passions contrairement poussé.

Las! fussé-je une roche en quelque mont glacé,
Sans estre à tant de feux si vif et si sensible!

XLVII

Echo, nymphe jadis d'amoureuse nature,
Qui n'est rien maintenant qu'image de la voix,
Et qui dans ce val creux, caché d'un peu de bois,
D'air et de bruit lasché prens vie et nourriture,
Si tost que je me plains du tourment que j'endure,
Pour avoir desiré plus que je ne devois,
Tu m'annonces mes maux, taschant si tu pouvois
Me divertir de suivre une beauté si dure.
Quand en me souvenant du mal que j'ay passé,
Je dis : Mais que seray-je ayant tant pourchassé?
Chassé, me respons-tu d'un accent lamentable.
Et quand plus curieux du cours de mes malheurs,
Je demande : Hé! comment finiront ces clameurs?
Meurs, est lors de ta voix l'oracle irrévocable[1].

XLVIII

La garnison d'ennuis, qu'Amour fait demeurer
En mon cœur pour sa garde, est si grande et si forte,
Qu'il ne faut avoir peur qu'un seul soupir en sorte,
Ne qu'il puisse en ses maux seulement respirer.
Si quelque heureux plaisir se veut avanturer
D'approcher de mon cœur, afin qu'il le conforte,
Il esprouve à son dam qu'il se faut retirer;
Car s'il veut passer outre, on le tuë à la porte.
Le desespoir sanglant, capitaine inhumain,
Sans jamais se lasser, tient les clefs en la main,
Et ne fait rien entrer que du party contraire.
Tous pensers gracieux il en a sçeu bannir;
Mes esprits seulement n'oseroient s'y tenir,
S'ils n'estoient affligez et comblez de miseres[2].

[1] Imité d'un sonnet italien qui commence par cette strophe :

Già ninfa, or voce da le membra scossa,
E da la voce altrui conforme imago,
Che tra riposte valli, d'aere vago
Sol vai prendendo nutrimento e possa, etc.

[2] Imité d'un sonnet italien dont voici les premiers vers :

E si folta la schiera de' martiri,
Che in guardia del mio petto ha posti Amore,
Che è tolto altrui l'entrare e l'uscir fuore,
Onde si muoion dentro i suoi sospiri.

XLIX

A peine un doux printans commençoit à pousser
Le poil, au lieu de fleurs, au bas de mon visage,
Quand, ainsi qu'un soleil sans nuë et sans ombrage,
Vostre œil vint sa lumiere à mon ame élancer.
Ses rayons gracieux, luisans sans m'offenser,
Eschaufferent un tans doucement mon courage :
Mais, comme il poursuivit plus avant son voyage,
De mille feux ardens je me senty presser.
Alors vint mon esté, qui, las! encore dure,
Dont le chaud fit mourir mon espoir en verdure,
Sans que je puisse voir un seul de ses fruits meurs ;
Et croy que de tout point il eust seché mon ame,
N'estoit qu'incessamment je tempere sa flame
Des vens de mes soupirs et des eaux de mes pleurs.

L

Je porte plus au cœur d'amour et de tourmens,
Qu'on ne voit dans le ciel de luisantes images,
D'eaux en mer, d'herbe aux prez, de sablons aux rivages,
Qu'un siecle n'a de jours, qu'un jour n'a de momens.
Ma bouche n'ouvre pas moins de gemissemens,
Je ne cele en l'esprit moins de feux et d'orages,
Mes yeux ne laschent pas moins d'humides nuages,
Et moins mon estomach de brasiers vehemens.
Entre tant de sujets, de vaincus, de rebelles,
Qu'Amour a fait gesner en ses chartres cruelles,
Je suis le plus maudit et le plus languissant.
Il a changé pour moy toute douce nature :
Aux autres d'esperance il donne nourriture,
Et de pur desespoir il me va repaissant [1].

LI

Qu'avançé-je en l'aimant, sinon que je fay perte
De moy, de mes soupirs, de mes pas, de mon tans?
Helas! que ne sont donc mes desirs moins constans,

[1] Imité d'un sonnet italien qui débute ainsi :

Non ha tante, quant' io pene e tormenti,
Stelle il ciel, l'aere augelli e pesci l'onde,
Fere i boschi, erbe i prati e i rami fronde,
Giorni gli anni, hore i di, l'hore momenti.

Sans qu'ainsy je m'élance à ma mort toute ouverte!
  La douleur que pour elle en trois ans j'ay soufferte,
L'ennuy sechant mon teint en son plus doux printans,
A l'envy de ma foy mes douleurs augmentans,
La pitié de son ame assez m'ont découverte.
  J'ay tant versé de pleurs qu'un marbre en fust cavé,
Dessus un diamant mon mal j'eusse engravé;
Et je n'avance rien, tousjours elle est cruelle!
  Le propre d'un sujet sans le sujet ne faut,
Le feu ne seroit feu s'il cessoit d'estre chaud,
S'elle estoit sans rigueur ce ne seroit plus elle.

LII

  Si la vierge Erygone, Andromede et Cythere,
Astres pleins d'amitié, benins et gracieux,
Font le ciel plus aimable et l'embellissent mieux
Que le noir scorpion, l'hydre et le sagittaire :
  Pourquoy ne changez-vous ce courage adversaire?
Pourquoy ne sont plus doux vos propos et vos yeux?
Pourquoy, vous adorant, m'estes-vous si contraire?
Pourquoy me rendez-vous malade et furieux?
  Quand vous m'aurez tué pour vous avoir aimée,
Vous serez par les dieux en astre transformée,
Haineux, rouge de sang, d'orgueil et de fureur;
  Et tous ceux qui sçauront ma mort non meritée,
Diront en vous voyant : O flambeau plein d'horreur,
Tousjours des vrays amans soit ta flame écartée!

LIII

  Enfin, l'Amour cruel à tel point m'a rangé,
Que ma triste dépoüille en cendre est convertie;
Et votre cruauté ne s'est oncq' amortie,
Que mon cœur par le feu n'ait esté saccagé.
  Au moins pour le loyer de m'avoir outragé,
Faites ainsi que feit la royne de Carie,
Non par amour comme elle, ains pleine de furie :
Beuvez le peu de cendre en quoy je suis changé.
  La soif de me tuer s'éteindra dans vostre ame,
Et ma cendre, qui couve une éternelle flame,
Fera que vos glaçons se fondront tout soudain.
  Mais ce qui plus rendroit ma douleur consolée,
Seroit de me voir clos dans un tel mausolée.
Fut-il onc monument si beau que vostre sain?

LIV

Ces pleurs tirez du cœur je t'offre en sacrifice,
Pour flechir ton courroux, Parque au cœur indonté.
Las! pardonne à ma dame, et par ta cruauté
Ne fay point que d'Amour la puissance finisse.
Si tu desires tant d'exercer ton office,
Passe moy de ton dard d'un à l'autre costé
Et de cette deesse espargne la beauté,
Sans appauvrir nostre âge avec tant d'injustice.
Mais, si mon ardant cry ne te peut eschauffer,
Et que, quoy qu'il en soit, tu vueilles trionfer
De sa grace divine et de sa forme estainte,
Sans oster aux mortels leur plus riche ornement,
Helas! contente-toy de frapper seulement
Celle que dans le cœur je porte si bien painte [1].

POUR UN MAL D'YEUX

Que je vous plains, ô mes beaux adversaires!
Astres divins, roys des cœurs et des yeux.
Venus jalouse et le soleil des cieux
Cachent le jour de vos flammes si claires.
L'aveugle enfant dont ma peine est venuë,
De son bandeau vos rayons tient couvers;
Mais leur clarté luit et flambe au travers,
Comme un éclair se fait jour par la nuë.
Phœbus, Amour ou Cyprine la belle
De vos beaux yeux n'obscurcit la couleur;
Non, c'est le ciel, touché de ma douleur,
Qui veut punir leur mauvaistié cruelle.
Car sa faveur ne leur avoit donnée,
Tant de clartez, tant d'amours, tant d'appas,
De traits, d'attraits, pour causer mon trespas,
Brûlant une ame à vos loix destinée.
Repentez-vous, et, changeant de pensée,
Soyez plus douce au cœur qui n'est qu'à vous;
Tout aussi-tost le ciel vous sera doux,
Chassant le mal dont vous estes pressée.
O ciel clément! si juste est ma priere,

[1] Imité d'un sonnet italien qui commence par cette strophe :

Poi ch' hai del sangue mio sete si ardente,
E perch' io mora, o morte acerba e ria,
Sei mossa per ferir la Donna mia
Con velenoso stral fiero e pungente.

Guary sa veuë et luy blesse le cœur,
Mesme à ses yeux donne plus de lumiere,
A celle fin de mieux voir ma langueur.

LV

La beauté de nostre âge à nulle autre égalée,
Par qui le roy des cœurs son empire maintient,
Languit dedans un lict, et la cour desolée
En crainte attend la fin du mal qu'elle soustient.
Amour, que penses-tu? quel bois, quelle vallée
De Cypre ou d'Amathonte en ce tans te retient?
Ne connois-tu, pauvret, que son mal t'appartient,
Et que ta destinée en la sienne est meslée?
Nous devons bien tous deux avoir l'esprit transi
En ce courroux du ciel, qui nous menace ainsi
De voir dès le matin nostre clarté ravie.
D'autant que si ce mal d'elle est victorieux,
Tu perdras ton empire et je perdray la vie :
Car mon cœur et tes traits logent dedans ses yeux.

STANCES

En fin les dieux benins ont exaucé mes cris!
La beauté qui me blesse, et qui tient mes espris
En langueur continuë,
Languit dedans un lict d'un mal plein de rigueur;
Son beau teint devient palle, et sa jeune vigueur
Peu à peu diminuë.
Plus grand heur en ce tans ne pouvoit m'advenir;
Une heure en son logis on ne l'eust sçeu tenir,
Elle eust fait cent voyages,
Aux festins, aux pardons d'un et d'autre costé,
Et chacun de ses pas au cœur m'eust enfanté
Mille jalouses rages.
Pour le moins tant de jours qu'au lict elle sera
Nonchalante de soy, ma frayeur cessera;
Car ceux qui me font crainte,
D'approcher de son lit n'auront pas le pouvoir,
Et peut-estre le tans qu'ils seront sans la voir
Rendra leur flamme esteinte.
Mais, las! une autre peur va mon cœur desolant!
Je voy qu'elle affoiblit, et son mal violant
D'heure en heure prend ame :
La force luy defaut à si grande douleur,
Les roses de son teint n'ont pas tant de couleur,
Ny ses yeux tant de flame.

Eh bien! elle mourra. M'en faut-il tourmenter?
Rien de mieux en ce tans je ne puis souhaiter;
Car s'elle m'est ravie,
Et que pour tout jamais son œil me soit couvert,
Mon cœur a tant d'ennuis ne sera plus ouvert,
Sa mort sera ma vie.

Je n'auray plus l'esprit de fureurs embrasé,
Mon lict ne sera plus si souvent arrosé,
Et la nuict solitaire
Ne m'orra tant de fois les hauts cieux blasphemer,
Ni la loy des destins qui me force d'aimer,
Quand moins je le veux faire.

Si tost que son beau corps sera froid et transi,
Sur le point de sa mort je veux mourir aussi.
La sentence est donnée;
Car ma vie à l'instant de regret finira,
Ou par glaive ou poison du corps se bannira
Mon ame infortunée.

Avec ce dernier acte à tous je feray voir
Que moy seul, en vivant, meritoy de l'avoir
Pour mon amour fidelle:
Car de tant de muguets, qui l'aiment feintement,
Je suis seur que pas un, fors que moy seulement,
Ne se tûra pour elle.

Tous mes maux prendront cesse en ce commun trespas.
Je ne douteray[1] plus que jamais icy bas,
Son cœur de moy s'estrange;
Et j'aime trop mieux voir nostre mort arriver
Que, si vivans tous deux, je m'en voyois priver
Par un malheureux change.

O mort, haste-toi donc! fay ce coup glorieux,
Et de ton voile obscur couvre les plus beaux yeux
Que jamais fit nature:
Separe un clair esprit d'un corps parfait et beau.
Tu mettras avec elle Amour et son flambeau
Dedans la sepulture.

Las! en parlant ainsi, je sens soudainement
Un spasme, une foiblesse, un morne estonnement,
Qui pallit mon visage;
Ma langue s'engourdit, mes yeux sont pleins d'horreur;
Puis en moy revenu, despitant ma fureur,
De ces mots je m'outrage:

O méchant que je suis, ingrat et malheureux!
Je ne merite pas d'estre dit amoureux,

[1] Craindray.

J'ay l'ame trop cruelle :
Chacun veut de sa dame allonger le destin,
Et moy je fay des vœux pour avancer la fin
D'une qui m'est si belle.
Il faut bien que la rage ait pouvoir dedans moy,
Et que le troublement, qui me donne la loy,
Soit d'une estrange sorte,
Quand, vivant tout en vous, ô mon mal bien-aimé!
N'ayant jour que de vous, par vous seule animé,
Je vous souhaite morte.
Mais plustost les hauts cieux et tous les élemens,
Soient remis pelle-melle en confus broüillemens,
Le sec avec l'humide :
Puissent tous les humains sans remede finir,
Ains que je voye, helas! vostre mort advenir,
O ma belle homicide!
Il est vray que pour vous j'ay beaucoup enduré,
J'ay porté le regard et l'esprit égaré,
J'ay eu la couleur sombre :
J'ay pleuré, j'ay crié, mais souvent sans raison,
Car j'estoy si troublé de jalouse poison,
Que je craignoy mon ombre.
Puis quand tous ces soucis pour vous m'iroient suivant,
Encore aux ennemis on pardonne souvant,
Quand leur fin est prochaine;
Joint qu'un trait de vos yeux doucement élancé,
Et vos propos si doux m'ont trop recompensé
De tant et tant de peine.
O dieux, qui d'icy bas les destins gouvernez,
Et qui des supplians les malheurs destournez,
Oyez ce que je prie!
Rendez saine ma dame avec un pront secours,
Et, s'il en est besoin, retranchez de mes jours
Pour allonger sa vie.
Et toy, dieu cynthien, qui fais tout respirer,
Si dès mes jeunes ans on m'a vu t'adorer,
Viens alleger ma dame;
Chasse au loin sa langueur, rens luy son teint vermeil;
Soleil, tu aideras à cet autre soleil,
Qui esclaire en mon ame.

LVI

Que ne suis-je endormy durant l'obscure nuict,
Qui retient mon aurore et la cache à ma vuë!
O plaisir peu durable! ô douleur mal prevuë!

Certes l'heur des humains comme un songe s'enfuit.
  L'image de ma perte en tous lieux me poursuit,
Et du plaisir passé le souvenir me tuë.
Las ! divine beauté, qu'estes-vous devenuë ?
Je suis par vostre éclipse en tenebres reduit.
  Je ne sçay que je fay, je ne sçay que je pense ;
Si fay, je pense en vous, dont l'ennuyeuse absence
Me laisse accompagné de regret et d'esmoy.
  Sans cœur, sans mouvement, transi, muet et blesme,
Revenez donc, mon tout, pour me rendre à moy-mesme ;
Car, en vous esloignant, vous m'ostastes à moy.

LVII

DU PREMIER JOUR D'OCTOBRE.

  Amour, s'il t'en souvient, c'est la troisième année,
Le jour mesme et le point qu'à toy je fus soumis,
Et que le beau desir d'un bien qui n'est permis
Rendit ma liberté de nouveau r'enchainée.
  Helas ! à quels travaux ma vie est condamnée !
Je seme au vent mes cris, sans espoir je gémis,
Mes yeux trop desireux, ce sont mes ennemis,
Ma nef sans gouvernail s'égare abandonnée.
  Dieux ! qu'une grand' beauté de grands maux me causa !
Mon sang se gela tout, mon esprit s'embrasa,
Je perdy la raison, la force et le courage ;
  Je devins papillon à ses yeux me brûlant,
Je vescu salemandre en feu si violant,
Et fus cameleon à l'air de son visage.

LVIII

  Cesse, ô maudite main ! cesse, esprit insensé !
Trop pronts à mes malheurs, d'inventer et d'écrire,
Puis que l'œil qui me tient esclave à son empire,
De vos labeurs s'offense et se rend courroucé.
  Quand des flammes d'Amour je seray trop pressé,
S'il faut pour n'estouffer qu'en mes vers je soupire,
Plaignons tant seulement l'aigreur de mon martire,
Et taisons de tout point celle qui m'a blessé.
  Encor, pour n'irriter cette fiere deesse,
La nuict, seul à mon lict, j'ouvriray ma tristesse,
Escrivant et tirant de mes yeux maint ruisseau ;
  Et ce lict, seul témoin de mes maux incurables,

Sera de tant d'escrits, mes enfans miserables,
Tout en un mesme tans la tombe et le berceau.

LIX

Puissent tousjours durer les ennuis si cuisans,
Dont ma bouche aux regrets sans relâche est contrainte,
Puis qu'il semble à mon ame, en cent chaines estrainte,
Que sa rame et ses fers n'en sont pas si pesans.
La nuict est ma lumiere, et mes jours plus luisans,
Ce sont tristes horreurs, pleines d'ombre et de crainte;
Mon repos gist à faire une éternelle plainte,
Et les lieux de plaisir me sont tous déplaisans.
Ne me laisse donc point, ô dolente pensée!
Renais ainsi qu'une hydre en mourant renforçée,
Et ne souffre mon œil de larmes s'épuiser.
Car d'ennuis et de pleurs sans plus je me contente,
Le soupirer m'est paix : aussi c'est mon attente,
Que l'extrême soupir seul me doit appaiser.

LX

Vers, engeance maudite, ingrate à vostre maistre,
Qui serviez d'affoler mon esprit langoureux,
Et qui par vostre son, plus ou moins douloureux,
Faisiez de mon estat la fortune connoistre;
Puis que des ceps d'Amour la raison me dépestre,
Et le pouvoir tyran d'un œil trop rigoureux,
Vous serez la victime, ô mes vers malheureux!
Pour offrir au démon, qui libre me fait estre.
Amour, au lieu du cœur qui t'estoit immolé,
Tien, brûle ces papiers; tu l'as assez brûlé!
Passe icy ton courroux, je t'offre ame pour ame.
Ils sont enfans du cœur, respirans et vivans,
Et ne font qu'estonner tes fidelles servans,
Se plaignant sans cesser des rigueurs de ta flame.

LXI

Puis que tous les malheurs sont pour moy destinez,
Puis qu'avec le desdain ma constance est forçée,
Puis que ma foy se voit d'oubly recompensée,
Et mes yeux pour jamais à pleurer condamnez,
Je te sacre, ô Vulcan! ces vers infortunez,
Ceste main malheureuse et ceste ame insensée.
Vange-moy de moy-mesme, et ta flamme élançée

Fasse que prontement ils soient exterminez.
Mais je me doute fort que ces vers et ceste ame,
Accoustumez au feu, ne craignent point ta flame,
Et que tous tes efforts n'y profitent de rien.
Brûle sans plus les vers et la main malheureuse,
Dieu Vulcan, si tu peux ; quant à l'ame amoureuse,
Laisses en faire Amour, il la brûlera bien.

LXII

Je verray par les ans, vengeurs de mon martire,
Que l'or de vos cheveux argenté deviendra,
Que de vos deux soleils la splendeur s'esteindra,
Et qu'il faudra qu'Amour tout confus s'en retire.
La beauté qui, si douce, à présent vous inspire,
Cedant aux lois du tans, ses faveurs reprendra ;
L'hyver de vostre teint les fleurettes perdra,
Et ne laissera rien des thresors que j'admire.
Cet orgueil desdaigneux qui vous fait ne m'aimer,
En regret et chagrin se verra transformer,
Avec le changement d'une image si belle.
Et peut estre qu'alors vous n'aurez déplaisir
De revivre en mes vers, chauds d'amoureux desir,
Ainsi que le phénix au feu se renouvelle.

LXIII

Cent fois tout courroucé de voir que mes escris
N'ont peu rendre à m'aimer vostre cœur plus facile :
Jettons, ce dy-je, au feu cet ouvrage inutile,
Aux destins de son maistre il doit estre compris.
Puisque tant de labeurs, de soupirs et de cris,
Tous ont esté semez en terroir infertile,
J'en veux brûler l'histoire et suivre un autre stile.
Ce n'est que trop chanté d'Amour et de Cypris.
Vostre injuste rigueur me pousse à cet outrage ;
Mais de les mettre au feu je n'ay pas le courage,
Voyant vostre beau nom en mille endroits semé.
Donc qu'ils restent vivans, puisque la mesme flame
Feroit aussi mourir les honneurs de ma dame.
Il suffit que sans eux je sois seul consommé[1].

[1] Imité d'un sonnet italien qui commence par cette strophe :

S'alcuna volta avien ch' io arder tente
Le rime mie, che senza haver giovato
A porre in voi pietà, m' hanno acquistato,
Più che fama futura, odio presente.

LXIV

Le serain de mes jours commence à se troubler,
Mon esprit delivré retourne à la contrainte,
Et l'amoureuse ardeur, que je pensois estainte,
Reprend nouvelle vie et se veut redoubler.
Pren garde à toy, mon cœur, mets peine à rassembler
Ta raison qui s'égare et fait place à la crainte;
Tourne ailleurs tes desirs, sans qu'une œillade fainte
De tant de vrays ennuis vienne plus te combler.
Ne te rembarque point sur une mer de larmes,
Meurs plus tost au combat que de rendre les armes,
Et que le seul desdain ait pouvoir dedans toy.
Las! je le veux assez, j'y consens, je l'approuve,
Je ne sçay quoi pourtant de plus puissant se trouve,
Qui derechef m'enchaisne et me donne la loy.

LXV

Chercher depuis trois jours à vivre en solitude,
Me cachant de tous ceux que j'aimoy paravant;
Rêver lorsque je parle et soupirer souvant,
Et des livres d'amour faire ma seule estude;
La nuit, me plaindre au lict que la plume est trop rude,
Accuser le soleil si lent en se levant,
Fonder mille desseins sur le sable mouvant,
Et n'abhorrer plus tant le nom de servitude;
Repenser cent fois l'heure un semblable penser,
Pour les ombres du faux la vérité chasser,
Me plaindre et ne sçavoir qu'aucun mal je soutienne;
Trouver comme un nectar mon pleur delicieux,
Et n'avoir qu'un image en l'esprit et aux yeux,
Font signe encore en moy de la flamme ancienne.

LXVI

Beaux yeux, par qui l'Amour entretient sa puissance,
Qui vous juge mortels se va trop abusant.
Si vous estiez mortels, vostre esclair si luisant
Ne me rendroit pas dieu par sa douce influance.
Donc vous estes divins, et tirez vostre essance
De l'éternel Amour, l'univers maitrisant.
Mais d'où vient, s'il est vray, vostre feu si cuisant?
Car ce qui vient du ciel ne peut faire nuisance.
Voilà comme en l'esprit de vous je vay pensant.

Puis en fin je resouls que le ciel tout puissant
Vous a faits ainsi beaux, clairs, fiers et pitoyables,
Non pas que l'âge ingrat merite de vous voir,
Mais afin de monstrer qu'il a bien le pouvoir
De former des soleils plus que l'autre admirables.

LXVII

Vrais soupirs, qui sortez de la flamme cruelle
Dont mon cœur amoureux est ceint de tous costez,
Allez, et de vostre air chaudement évantez
Ce beau sein où la neige en tous tans est nouvelle.
Faites par vostre ardeur que le froid se dégelle,
Qui nuit au doux printans de ses jeunes beautez,
Et puis d'un petit bruit bassement lui contez
Combien de fois le jour je vais mourant pour elle.
Vous luy direz ainsi : Nostre esprit enflamé
Sort du feu de vos yeux dans un cœur allumé ;
Il est vostre, madame, et rien ne peut l'estaindre.
Pourtant recevez-nous. — Lors, entrans peu à peu,
Faites tant qu'à la fin elle brûle en son feu,
Et connoisse à l'essay si j'ay tort de me plaindre [1].

LXVIII

Que d'agreables feux, que de douceurs ameres
Retire en mon esprit vostre œil, mon beau vainqueur!
Cypre, Paphos, Eryce, Amathonte et Cytheres
Ne logent tant d'amours que j'en ay dans le cœur.
Je veux mal aux destins, dont les loix adversaires
M'ont si tard fait sentir vostre aimable rigueur ;
Le tans vescu devant ne m'estoit que langueur,
Et mes plus clairs objets des horreurs solitaires.
A cet heur maintenant bien que tard destiné,
Je me vante entre tous l'amant plus fortuné,
Et pourveu que le sort ne rompe mes liesses,
Gardez pour vous le ciel, sainte troupe des dieux,
Beuvez vostre nectar, caressez vos deesses !
Mortel, je ne seray sur vostre aise envieux.

[1] Imité d'un sonnet italien qui commence par ces vers :

Itene, ò miei sospir, ch' accesi in quella
Fiamma amorosa siete, ò vive il core,
Di cui non so se in altro amante Amore
Più degna accese, o più suave, o bella.

LXIX

Ma belle et chere mort, pourquoy me tuez-vous,
Doutant contre raison de ma foy pure et sainte?
Helas! c'est moy, mon cœur, qui seul dois avoir crainte,
Quand je vois vos beautez admirables de tous.
Tant d'amours, tant d'attraits, rigoureusement doux,
Ce teint, ce ris, ce front où la grace est empraınte,
Et ces beaux nœuds chatains, dont si ferme est l'étrainte,
Sont assez de sujets pour me rendre jaloux.
Laissez-moy donc tout seul avaller ce bruvage,
Et croyez qu'en l'esprit je n'ay que vostre image,
Je la sers, je l'adore, à toute heure, en tous lieux.
Je jure vos beautez et vos graces parfaites,
Que je ne suis plus rien que tel que vous me faites
Et que je vy sans plus comme il plaist à vos yeux.

CHANSON

Helas! que faut-il que je fasse
Pour monstrer quel est mon amour,
Quand brûlant pour vous nuict et jour,
Vous pensez que je sois de glace?
Afin d'averer toute fainte,
Ouvrez mon cœur que vous avez,
Et mes vœux plus ne recevez
Si dedans vous n'estes empraınte.
Mais, pour y graver autre image,
Le trait d'Amour n'est assez fort:
Elle y sera jusqu'à la mort,
Et plus, s'il se peut davantage.
Mes desirs de vous prennent vie,
Et cet heur les rend glorieux;
Asseurez moy de vos beaux yeux,
Amour et Venus je deffie.
Il a bien fallu, ma deesse,
Que mon cœur fust de diamant,
Pour durer au feu vehemant
Et aux coups de vostre rudesse.
Non, il n'en est point sur la terre
Qui garde en l'esprit tant de foy;
Je n'ay rien fragile de moy,
Que mes courroux qui sont de verre.

LXX

Vous m'avez tant appris à languir miserable,
Je suis à vos courroux si fort accoustumé,
Que, quand aucunes fois vous m'estes favorable,
Je ne puis m'asseurer d'estre de vous aimé.
Mon cœur tremble tousjours, bien qu'il soit enflamé
Et qu'il brûle en hyver d'une ardeur incroyable;
Ma foy, comme mon mal, en tous tans est durable,
Mais des ailes d'Amour mon bien est emplumé.
Les heures sans vous voir me sont longues années,
Les ans que je vous voy me sont courtes journées,
Prez et loin toutesfois je meurs d'affection.
Je pleure et suis contant, je m'asseure et soupire,
Ne sçachant que je veux, je sçay que je desire,
Et l'heur comme l'ennuy me donne passion.

LXXI

Se fascher des propos d'un amant courroucé,
A qui l'accez du mal fait tenir ce langage;
Et prendre garde à luy comme s'il estoit sage,
Monstre que vostre esprit d'amour n'est point blessé.
Las! nostre egal desir en vous estant cessé,
Tousjours plus ardamment me devore et saccage;
Et c'est ce qui m'affole et me comble de rage
De voir vostre cœur libre et le mien enlaçé.
Encore, au lieu de m'estre et douce et salutaire,
Vous mettez sans pitié le feu dans mon ulcere,
Et contre un furieux vous entrez en courroux.
Las! par trop vous aimer j'ay cette frenaisie;
Tousjours l'excez d'amour se change en jalousie.
Quand j'aime tiedement, je ne suis point jaloux.

LXXII

Las! temperez un peu ce despit embrasé,
Qui fait naistre en mon cœur tant d'émeutes soudaines.
Les fiertez de vostre œil ne sont moins inhumaines
Que douce est sa lueur, lors qu'il est appaisé.
Quel serment, non de pleurs, mais de sang arrosé,
Peut rendre en vous servant mes paroles certaines,
Puis qu'avec tant de foy, de constance et de peines,
Vous croyez que mon cœur soit traistre et déguisé?
Si j'aime autre que vous, qu'en vivant je languisse,

Et qu'apres mon trespas le plus cruel supplice
Qui soit dans les enfers semble trop doux pour moy.
Las! je n'aime que vous, ny ne le sçauroy faire :
Soyez donc aussi pronte à guerdonner ma foy,
Comme vostre rigueur fut pronte à me desfaire.

LXXIII

Qu'on ne me prenne pas pour aimer tiedemant,
Pour garder ma raison, pour avoir l'ame saine.
Si, comme une bacchante, Amour ne me pourmaine
Je refuse le titre et l'honneur d'un amant.
Je veux toutes les nuicts soupirer en dormant,
Je veux ne trouver rien si plaisant que ma peine,
N'avoir goutte de sang qui d'amour ne soit pleine,
Et, sans sçavoir pour quoy, me plaindre incessammant.
Mon cœur me desplairoit, s'il n'estoit tout de flame;
L'aise et le mal d'amour autrement n'ont point d'ame.
Amour est un enfant sans prudence et sans yeux.
Trop d'avis et d'égard sied mal à la jeunesse :
Aux conseillers d'estat je laisse la sagesse,
Pour m'en servir comme eux, lors que je seray vieux.

LXXIV

Le jour malencontreux que mon ame peu sage
Joüa pour un regard l'aise et la liberté,
Je ne me doutoy pas qu'une jeune beauté
Recelast un cœur double, infidelle et volage.
Les serpens venimeux, naiz pour nostre dommage
Au lieu plus chaud d'Afrique et plus inhabité,
Dès le premier abord font voir leur cruauté ;
L'œil et le port des ours est témoin de leur rage;
Le contraire en vous seule a trahi mon repos,
Car vos gestes si doux, vos yeux et vos propos
Ne respirent que joye et douceur amiable.
Je te puis, ô Nature! à bon droit accuser :
Tu luy devais donner, pour ne nous abuser,
Ou le cœur plus benin, ou l'œil plus effroyable.

LXXV

Nuict, mere des soucis, cruelle aux affligez,
Qui fait que la douleur plus poignante est sentie,
Pource que l'ame alors n'estant point divertie,
Se donne toute en proie aux pensers enragez.

Autre-fois mes travaux tu rendois soulagez,
Et ma jeune fureur sous ton ombre amortie ;
Mais, helas! ta faveur s'est de moy departie,
Je sens tous tes pavots en espines changez.
Je ne sçay plus que c'est du repos que tu donnes;
La douleur et l'ennuy de cent pointes felonnes
M'ouvrent l'ame et les yeux, en ruisseaux transformez.
Apporte, ô douce nuict! un sommeil à ma vie,
Qui de fers si pesans pour jamais la deslie
Et d'un voile éternel mes yeux tienne fermez.

LXXVI

Chere et chaste deesse, honneur de ces bas lieux,
Orient de mon ame, astre de ma pensée,
Pourquoy tant de saisons tenez-vous éclipsée
Sur mon seul horizon la clairté de vos yeux?
Quel horrible peché me fait hayr des cieux?
Qu'ay-je fait, qu'ay-je dit pour vous rendre offensée?
Ah! s'il m'estoit permis, j'ai l'ame si pressée,
Que je maudirois tout, et deesses et dieux.
Apres m'avoir purgé de toute amour volage,
Apres avoir marqué mon cœur de vostre image,
Comme estant trop à vous, vous l'avez rejetté.
Fut-il onc dans le ciel deïté si cruelle,
Qui peut avoir en haine un cœur n'adorant qu'elle
Et mespriser le temple où son nom est chanté?

LXXVII

O foy! qui dans mon ame as choisi ta retraitte,
Ne trouvant autre part nul sejour asseuré
En ce siecle infidelle, où le monde égaré
Avec rage et mespris t'offence et te rejette;
Si durant que le ciel plus rudement me traitte,
Et quand je pers le bien par merite esperé,
Mon esprit de constance est plus fort remparé
Et rend à sa vertu la fortune sujette,
Deesse, en ma faveur, veille soigneusement
A conserver ma flamme ardant incessamment!
Fay qu'elle s'entretienne et ne soit consommée ;
Car, quand le feu d'amour dedans moy s'esteindra,
Ma vie au mesme instant tout à coup defaudra :
Dans ce tison fatal ma Parque est enfermée.

LXXVIII

En moy seul la douleur au tans fait resistance,
Et lors que par raison je tâche à la donter,
Ainsi qu'un grand torrent que l'on pense arrester,
Elle rompt la chaussée et croist en violance.
Poignante, aspre, importune et fiere souvenance,
Veux-tu donc nuict et jour mon esprit tourmenter?
Pour Dieu ! cesse un petit, sans me representer
Un bien dont pour jamais j'ay perdu l'esperance !
Et toy, mon triste cœur, d'infortunes comblé,
N'aguere si serain, maintenant si troublé,
Voy comme en tous nos faits l'inconstance se jouë !
Apres l'aise et le bien, les ennuis ont leur tour.
Reconforte toy donc, apprenant que d'Amour,
Non moins que de Fortune, est legere la rouë.

LXXIX

Je ne puy par mes pleurs fléchir vostre courage,
Qu'une erreur bien legere a rendu courrouçé,
Erreur naissant d'Amour, dont je suis si pressé
Que souvent de raison il m'oste tout usage.
Vous me voulez punir comme si j'estoy sage,
Et vous le sçavez bien, j'ay l'esprit offençé ;
Doit-on avoir égard à un homme insensé,
Quand durant sa folie il fait quelque dommage?
J'estoy en mon accez, la fureur me tenoit,
Et de vous seulement ce transport me venoit :
N'y prenez donc point garde, ô ma belle adversaire !
Sinon, qu'avançez-vous? je suis si mal traité,
Gesné, brûlé, navré, desolé, tourmenté,
Que plus de nouveau mal vous ne sçauriez me faire.

LXXX

Espoir faux et trompeur, qu'après mainte grand' perte
De tans et de labeurs à la fin j'ay connu,
Cherche un autre que moy pour te voir bien venu :
Ta fraude en mon endroit est trop fort decouverte.
J'ay presque veu seicher ma saison la plus verte,
Durant que tes appas ont mon cœur détenu,
Et tout le beau loyer qui m'en est revenu,
C'est qu'à mille regrets ma poitrine est ouverte.
Derechef toutesfois, ô pipeur effronté!

Tu penses rendre encor mon esprit enchanté,
Promettant allegeance à ses peines cruelles.
Mais, pour te croire plus, trop grande est ma douleur :
Pren donc une autre adresse, ou l'ardante chaleur
De mes justes soupirs te brûlera les ailes [1].

LXXXI

Pauvre cœur desolé, qui sans aucune offance
Voy ta plus chere part de toy se separer,
N'en gemy point si fort, cesse d'en murmurer,
Et parmy ces tourmens monstre ta patiance.
Songe au cours de ce monde et à son inconstance,
Qui fait qu'un mesme estat ne se peut asseurer.
Peut-estre apres les maux qu'on te fait endurer,
Le sort te livrera quelque meilleure chance.
Ainsi comme le ciel se tourne la fortune,
Le chaud chasse l'hyver, le soleil la nuit brune,
Apres l'orage espais le clair tans fait retour.
L'amant, contant n'aguere, or' est plein de furie,
Et le desesperé s'esjouyst à son tour :
Ainsi dessous le ciel toute chose varie.

LXXXII

Mer, qui quelquesfois calme en ton lict arrestée,
Croissant et décroissant, coule paisiblement ;
Puis, en changeant de face aussi soudainement,
Ne fais voir que furie et colere indontée ;
Tans, qui vas mesurant la carriere hastée
De ce grand ciel, premier pere du mouvement ;
Qui mesles tout le monde et fais le changement,
Sans que de ton pouvoir chose soit exantée ;
Soleil sans fin tournant, qui le jour nous depars,
Puis qui nous fais la nuit, retirant tes regards,
Et causes des saisons le chaud et la froidure ;
Si mon heur peu durable est pront à s'envoler,
Voyant vos changemens, je me dois consoler
Par la commune loy de l'antique nature.

[1] Imité d'un sonnet italien qui commence par cette strophe :

Speme, che con fallaci e pellegrine
Amorose lusinghe il cor m'acqueti,
Quando, per far miei di sereni e lieti,
Cerco condurre il mio cordoglio a fine.

LXXXIII

Où sont ces chastes feux qui souloient m'esclairer?
Qui fait que leur ardeur en vous se diminuë?
Et cette ferme foy, qu'est-elle devenuë,
Qui vous faisoit partout saintement reverer?
A quel bien desormais faut-il plus aspirer,
Puisque rien icy bas ferme ne continuë?
Tout n'est que vent, que songe et peinture en la nuë,
Qui se passe aussi-tost qu'on s'en pense asseurer.
Las! s'il n'estoit ainsi, quel fleuve d'oubliance,
Quel nouveau changement, quelle ire ou quelle offance,
En vous de nostre amour perdroit le souvenir?
Non, ce n'estoit d'Amour la flamme ardante et sainte,
Vous me monstriez sans plus une lumiere fainte,
Pour faire apres ma nuit plus noire devenir.

LXXXIV

Puis donc qu'elle a changé de flamme et de courage,
Et que son cœur tout mien s'est ailleurs diverti,
C'est à moy maintenant à prendre autre parti,
Et, si je l'aimois bien, l'abhorrer davantage.
O Dieu ! que j'auray fait un desiré naufrage,
Et que de ce malheur grand heur sera sorti,
Si mon feu, de tout point, se peut rendre amorti
Et que des eaux d'oubly je fasse mon bruvage !
Helas! depuis deux mois que j'y suis resolu,
La voyant, je voudroy ne l'avoir point voulu,
Et faut que ma raison loin de moy se departe.
Je rehume à longs traits l'amoureuse poison.
Hé! que feray-je donc pour avoir guarison?
Il faut vaincre en fuyant, ainsi que fait le Parthe.

LXXXV

Miserables travaux, vagabonde pensée,
Soucis continuels, espoirs faux et soudains,
Feintes affections, veritables desdains,
Memoire qu'une absence a bien tost effaçée;
Vraye et parfaite amour d'oubly recompensée,
Avantureux desirs, mais folement hautains,
Et vous, de ma douleur messagers trop certains,
Soupirs qui donnez air à mon ame oppressée;
Quoy! ces vivantes morts, ces durables ennuis,

Ces jours noirs et troublez, ces languissantes nuits,
Tiendront-ils mon esprit en tristesse eternelle?
Ne doy-je donc jamais sentir d'allegement?
Helas! je n'en sçay rien, je sçay tant seulement
Que j'endure ces maux pour estre trop fidelle.

LXXXVI

O sagesse ignorante! ô malade raison!
Deshonneur glorieux, asseurance incertaine,
Repos plein de travaux, plaisir confit en paine,
Dommageable profit, fidelle trahison!
Souris baigné de pleurs, volontaire prison,
Mer, qui pour nostre mort nourris mainte Serene,
Vent plein de fermeté, fondement sur l'arene,
Hyver qui se déguise en nouvelle saison;
Esclair dont le rayon fait aux os violence,
Sans que par le dehors il s'en voye apparence;
Desloyale amitié, serment privé de foy;
Arc. feux, pieges, filets qu'un aveugle sait tendre,
Bien-heureux est qui peut contre vous se defendre!
Mais qui s'en peut defendre? Ah Dieu, ce n'est pas moy!

LXXXVII

Si je puis déloger l'ennemy trop couvert,
Qui se campe en mes os et qui s'y fortifie,
Je le dy haut et clair, Venus, je t'en desffe,
Que jamais plus mon cœur aux amours soit ouvert.
La cour, qui m'a tant pleu, ne m'est rien qu'un desert;
Tout m'est sujet de dueil, me travaille et m'ennüye;
Mes yeux sont degoutans d'une éternelle pluye,
Qui fait que sans mourir ma jeunesse se perd.
Si seroit-il bien tans de penser à moy-mesme;
Mon œil devient obscur, j'ay le visage blesme,
Et plus tant de vapeur n'escume en mes espris.
Je ne veux rien d'Amour, fors qu'il me licencie :
Je l'ay suivy dix ans, les plus beaux de ma vie;
Je le serviroy mal, ayant les cheveux gris.

LXXXVIII

Chacun nous est contraire et s'oppose à nostre aise.
Ceux en qui jusqu'icy j'avois eu plus de foy,
Maintenant sans raison se bandent contre moy,
Et taschent d'amortir nostre amoureuse braise.

L'un nous veut estonner par sa langue mauvaise,
Seme des bruits menteurs, nous menace du roy;
L'autre, ombrageux, s'offense et si ne sçait de quoy;
L'autre est assez contant, pourveu qu'il nous déplaise.
L'amour gist en l'esprit qu'on ne peut empescher :
Il n'est huis si gardé, muraille ny rocher,
Qui de deux cœurs unis empesche l'entrevuë.
Bien que les corps soient loin, ils peuvent sans cesser
Se voir et consoler de l'ame et du penser :
Le penser aux amans sert de langue et de vuë.

LXXXIX

Jamais d'un si grand coup ame ne fut attainte,
Jamais cœur ne logea desespoirs si cuisans.
Helas! tourmens d'amour, que vous estes plaisans
Aupres du chaud regret qui fait naistre ma plainte!
Mais quels fers, quels flambeaux, quelle injuste contrainte,
Quels destins conjuré, quelle course des ans,
Quel furieux effort, quels propos médisans
Me pourroient separer de vostre amitié sainte?
En ce malheur cruel bien-heureux j'eusse esté,
Si de nuire à moy seul il se fust contenté;
Mais il touche à ma dame, ha! je meurs quand j'y pense!
O venimeux rapports! ô cœurs malicieux!
Je diray, si bien-tost je n'en voy la vengeance,
Qu'il n'y a dans le ciel ny justice ny dieux.

XC

Qu'on m'arrache le cœur, qu'on me fasse endurer
Le feu, le fer, la rouë et tout autre supplice,
Que l'ire des tyrans dessus moy s'assouvisse,
Je pourray tout souffrir sans gemir ny pleurer;
Mais qu'on vueille en vivant de moy me separer,
M'oster ma propre forme, et par tant d'injustice
Vouloir que sans mourir de vous je me bannisse,
On ne sçauroit, madame, il ne faut l'esperer.
En despit des jaloux par tout je veux vous suivre!
S'ils machinent ma mort, je suy si las de vivre,
Qu'autre bien desormais n'est de moy souhaité.
Je beniray la main qui sera ma meurtriere,
Et l'heure de ma fin sera l'heure premiere
Que de quelque repos çà bas j'auray gousté.

XCI

J'attends en transissant ce qui doit advenir
D'une secrette trame, à mon dam commençée,
Pour voir à me resoudre, et par force forçée
Une amour infinie en moy faire finir.
Mais pourra-t-elle bien perdre le souvenir
De la flamme autresfois si vive en sa pensée,
De sa foy, de sa dextre en la mienne enlacée?
Ceste crainte en mon cœur ne se peut maintenir.
Non, il n'en sera rien : une recherche telle
Servira de trophée à son ame fidelle,
Qu'honneurs, thresors, grandeurs, ne pourront esmouvoir.
Ah! pourquoy ce penser si soudain prend-il cesse,
Cedant à la frayeur qui derechef me presse,
Et me fait tout à clair mes miseres prévoir?

XCII

Si la loy des amours saintement nous assemble,
Avec un seul esprit nous faisant respirer,
L'outrage du malheur se peut-il endurer,
Qui si cruellement nous arrache d'ensemble?
Je ne vous voy jamais, mon cœur, que je ne tremble,
Apprehendant l'effort qui nous doit separer:
Et n'ose bien souvent vos regards desirer,
Tant l'eclipse qui suit tenebreuse me semble!
Toutesfois quand les corps n'ont moyen de se voir,
L'ame pourtant n'est serve et peut, à son vouloir,
Voleter invisible où la guident ses flames.
Chassons donc nostre angoisse, ô seul bien de mes yeux!
Et, vivans desormais comme l'on vit aux cieux,
Sans plus penser aux corps faisons l'amour des ames.

XCIII

Quel martire assez fort, quelle gesne inconnuë,
Est égale au tourment d'un cœur bien allumé,
Qui, se trouvant prochain de l'objet mieux aimé,
Se deffend par raison la parole et la veuë?
Le desir, qui voit lors sa vigueur retenuë,
Par le contraire effort devient plus enflamé;
De tranchantes douleurs l'esprit est entamé,
L'ame soupire et crie, en servage tenuë.
C'est un chaos nouveau, meslant confusément

Avec mille glaçons le plus chaud element,
Et le trop grand respect avec l'impatience.
O nompareille force en nompareil esmoy!
Allez vous-en mon tout, esloignez-vous de moy :
Mon tourment sera moindre en plus lointaine absence.

XCIV

Si l'outrageuse loy d'un injuste hymené
De vous m'oste la part moins parfaite et moins belle,
Part qui peut se secher comme une fleur nouvelle,
Pour la donner à un plus que moy fortuné;
Deesse, à qui je fus en naissant destiné,
Ou plus que le malheur vous me serez cruelle,
Ou vous me laisserez la partie immortelle,
L'ame, à qui mes escrits tant de gloire ont donné.
J'aimoy vostre beauté passagere et muable
Comme un ombre de l'autre éternelle et durable,
Qui sur l'aile d'Amour dans les cieux m'élevoit.
Ceste-cy sera mienne et l'autre [1] aura la fainte;
Aussi bien mon amour pure, éternelle et sainte,
D'un salaire mortel payer ne se pouvoit [2].

ODE

De mes ans la fleur se desteint;
J'ay l'œil cave et palle le teint,
Ma prunelle est toute ébloüie :
De gris-blanc ma teste se peint,
Et n'ay plus si bonne l'oüie.
Ma vigueur peu à peu se fond;
Maint sillon replisse mon front,
Le sang ne bout plus dans mes veines :
Comme un trait mes beaux jours s'en vont,
Me laissant foible entre les peines.
Adieu chansons, adieu discours,
Adieu nuicts que j'appeloy jours
En tant de liesses passées,
Mon cœur, où logeoient les amours,
N'est ouvert qu'aux tristes pensées.

1 Le mari.
2 Imité d'un sonnet italien qui commence par ces vers :

Poi che la parte men perfetta e bella,
Ch' al tramontar d'un di perde il suo fiore,
Mi toglie il cielo e fanne altrui signore,
Ch' ebbe più amica e graciosa stella, etc.

« Le printans les roses produit,
« L'esté plus chaud meurist le fruit,
« Des saisons, divers est l'empire :
« Aux amours la jeunesse duit,
« L'autre âge autre chose desire. »
Connaissant donc ce que je doy,
Faut-il pas suivre une autre loy,
Propre à mon âge et ma tristesse?
Doy-je pas bannir loin de moy
Tous noms d'amour et de maistresse?
Loin, bien loin, plaisir decevant;
Arriere espoir conceu de vant,
Qui servois d'attiser ma flamme :
La raison, serve auparavant,
Soit maintenant royne en mon ame.
Las! durant que je parle ainsi,
Et fains que mon cœur endurcy
Soit fort pour d'amour se defendre,
Ce dieu sans yeux et sans mercy
Fait jaillir des feux de ma cendre.
Un doux importun souvenir,
Devant moy faisant revenir
L'image en mon ame adorée,
Garde que je ne puis tenir
Contre amour de place asseurée.
Seul sujet de mon déconfort,
Pourquoy me presses-tu si fort,
Repassant en ma souvenance
La belle cause de ma mort,
Et l'œil dont je pleure l'absance?
Mon cœur s'ouvrit par le milieu,
Alors qu'au partir de ce lieu
Tant de pleurs baignoient son visage;
Sans mourir je luy dis : Adieu!
Suis-je pas de lâche courage?
Fasse le ciel ce qu'il voudra,
Ce jour au cœur me reviendra :
Et, bien qu'il me tienne loin d'elle,
Mon feu jamais ne s'esteindra;
J'en trouve la cause trop belle.

ELEGIE

SUR LES

DERNIERES AMOURS DE MONSIEUR DESPORTES,

TOUTE CHANGÉE PAR L'AUTHEUR EN CESTE IMPRESSION.

Ainsi soupireroit au fort de son martyre
Le dieu mesme Apollon, se plaignant à sa lyre,
Si la flèche d'Amour avec sa pointe d'or
Pour une autre Daphné le reblessoit encor.
Celuy vrayment qui lit ces amoureuses plaintes,
Sans que l'Amour lui fasse esprouver ses attaintes,
Est un vivant rocher des plus mal animez,
Qui par Deucalion furent oncques semez.
Que ce roc, que ce plomb, que cette froide souche,
De sa profane main ces mysteres ne touche ;
Loin, qu'il s'en tienne loin, jusques à tant qu'un jour
Il soit purifié par la flamme d'Amour,
De peur que, s'irritant contre son arrogance,
La fureur de ce dieu n'en fasse la vengeance,
Comme d'un impudent, entrant contre son gré
Dedans le sanctuaire à son nom consacré.
Tu ne dois plus douter, ô grand fils de Cyprine,
Que tout cet univers desormais ne s'encline
Au pied de tes autels, si par tout l'univers
Se respand une fois le son de ces beaux vers.
Fussent-ils entendus au milieu des Tartares,
Ils molliroient l'acier des ames plus barbares,
Et, si ton feu divin des monts estoit senty,
Rendroient le mont Riphée en Aethne converty.
Comme loin quelquefois de peril et de paine,

Un roy void d'une tour en la voisine plaine
Ses soldats combatans l'ennemy surmonter,
Et l'heur d'un nouveau sceptre à son sceptre adjouster :
Ainsi sans coup ferir ou perdre une sagette,
Tu te verras par eux toute ame estre sujette,
Et tomber à tes pieds tes ennemis deffaits
Par leurs simples conseils plus que par tes effets ;
Tu seras comme Pirrhe, eux ainsi que Cinée,
Cinée à qui la gloire est encores donnée
D'avoir plus fait tomber de couronnes à bas
Par le vent du parler que luy par les combas.
  Que tu vis en ton ame heureuse et glorieuse,
Ou si non glorieuse, à tout le moins heureuse,
Toy, quiconque tu sois, memorable beauté
Dont l'immortel honneur en ces vers est chanté
Si c'est quelque plaisir à l'ambitieuse ame
(Telle comme l'on dit qu'est celle de la femme)
De voir voller son nom jusques au firmament,
Nul plaisir ne s'esgale à ton contentement.
Tu vois comme Narcisse, en l'amoureuse paine,
Qui, peinte en ces écrits, te sert d'une fontaine,
Combien tes yeux sont beaux, et lors en t'admirant,
Peut-estre tu t'en vas toy mesme enamourant ;
Puis voyant quels lauriers couronnent la memoire
Qui met entre les dieux ce chantre de ta gloire :
Si tant d'honneur se doit, ce dis-tu dans ton cœur,
Aux soupirs du vaincu, que doit-on au vainqueur ?
Le heraut publiant aux olympiques festes
Ceux de qui le laurier devoit ceindre les testes,
Estoit-il plus vanté pour l'honneur de sa voix,
Qu'eux pour la gloire acquise au milieu des tournois ?
Seule je l'inspiray, quand j'en eus la victoire ;
Cet ouvrage est à moy, j'en merite la gloire,
S'il est vray que la cause est mere de l'effet,
Et celuy qui fait faire égale cil qui fait.
  Ainsi dis-tu muette et, coupable en ton ame
Du vif embrasement d'une si belle flame,
Tu te plais de causer ces agreables cris,
Et d'estre le sujet de tant de beaux escris ;
Mais ne te flatte point, ny toy, ny les doigts mesmes
Qui se disent autheurs de ces divins poëmes,
Ne les avez point faits : cet œuvre est plus qu'humain,
Ces traits ne sentent point une mortelle main ;
Amour, pour y conter ses douces amertumes,
Les a luy-mesme escrit de l'une de ses plumes,
Se souvenant du jour que son cœur fut touché

De ses traits plus aigus pour la belle Psiché.
fut au mesme tans où l'on dit qu'esplorée
L'alloit cherchant partout la belle Cytherée,
Et lors que le troupeau des neuf savantes sœurs
L'arresta prisonnier d'une chaisne de fleurs.
Pendant qu'il fut captif, il beut en leur fontaine,
Apprist leurs doux mestiers et, soupirant sa paine,
Chanta si doucement, que les bois d'alentour
Vont encor racontant les amours de l'Amour.
Je disois une fois à celle que j'adore :
Maistresse, j'envoiray jusqu'au lict de l'Aurore
Sur l'aisle de mes vers l'honneur de ta beauté,
Et rien onc icy bas ne fut si bien chanté.
Tes soleils, esclairans mes tenebres passées,
Font germer en mon cœur tant de belles pensées,
Que si ces fleurs d'espoir ne poussent point en vain,
Mes vers ne tiendront rien d'un mortel escrivain.
Seconde seulement le dessein que j'embrasse,
Aidant de ta faveur le vol de mon audace;
Je monteray si haut sur l'aisle de ma foy,
Que les plus haut-volans se verront dessous moy.
Ainsi, plein de l'ardeur qui boüilloit en mon ame,
Un jour, en me vantant, je disois à ma dame,
A la rare beauté dont esclave je suis,
Et pour qui, tout osant, l'impossible je puis.
Mais, ma dame, à ce coup je dédis ma promesse,
Je ne chanteray plus; non, libre, je confesse
Que je n'ay plus de cœur, ny d'esprit, ny de voix;
Mon audace premiere est morte à ceste fois.
Ces beaux mots amoureux, ces traits inimitables,
Qui flechiroient l'acier des cœurs plus indontables,
Et qui mesme pourroient les rochers allumer,
M'ont du tout ravy l'ame au lieu de m'animer.
Ils m'ont fait eux et toy sentir mesme dommage :
Tu m'as osté le cœur, ils m'ostent le courage,
Non celuy qui m'enflamme à servir tes beaux yeux,
Mais celuy qui vouloit pousser ton nom aux cieux.
Pourquoy? ce diras-tu. Pour ce que tant de gloire
Fait brüire leur loüange au temple de memoire,
Que qui, presomptueux, les espere imiter,
Ressemble à Salmonée imitant Jupiter.
Ainsi troublé de honte, et de regret et d'ire,
Rompit son flageolet l'audacieux satire,
Apres qu'il eust ouy sur les tapis herbus
Des prez arcadiens la lire de Phœbus;
Ainsi dedans un bois se taist comme charmée

Des autres oyselets la brigade emplumée,
Quand quelque rossignol fait redire aux buissons
Les amoureux accens de ses douces chansons.
Qu'un autre te promette une immortelle vie ;
Quant à moy, despoüillé d'esperance et d'envie,
Je prends icy mon luth, et jurant je promets,
Par celuy d'Apollon, de n'en jouër jamais.
Lors que nous disputons le prix d'une carriere
Et que nos concurrens nous laissent peu derriere,
L'espoir de les passer encor en nous vivant
Nous sert d'un éguillon, qui nous pousse en avant ;
Mais quand, nous devançans d'une trop longue espace,
Ils voisinent le but, nous devenons de glace,
Nostre labeur n'est plus par l'attente adoucy
Et, nous manquant l'espoir, le cœur nous manque aussi.
Que ferois-je aussi bien digne de ma promesse ?
Trahirois-je et cet œil et ce port de deesse,
Et ces autres beautez que reverent les cieux,
Peignant d'un trait commun la merveille des dieux ?
Je suis seur, mon espoir, que pesant ton merite,
Celle de qui la gloire en ces vers est descrite
Ne te surpasse en rien, fors en ce seul bon-heur,
De se voir celebrer par un rare sonneur ;
Ces flatteuses couleurs, donnant à sa peinture
Ce que peut-estre au vif a nié la nature,
En ont fait un miracle à qui rien n'est pareil
Que l'éternelle idée, ou toy, mon beau soleil.
Ainsi, l'un celebrant une feinte Cassandre,
Et l'autre une Francine, ont presque fait descendre
Jupiter de son ciel, pour voir si leurs beautez
S'égalloient aux beaux vers qu'ils en avoient chantez ;
Et toy qui sans flater n'a point d'égalle au monde,
Pour la premiere place aurois-tu la seconde ?
Et le faux éloquent, t'ostant ce qui t'est deu,
Vaincroit-il en mes vers le vray mal deffendu ?
Ah ! taisons-nous plustost que ceste honte advienne,
Contraire à ton attente, aussi bien qu'à la mienne ;
Soyons comme Pompée, ou rien, ou les premiers,
Et, braves, dédaignons les vulgaires lauriers.
Tout beau, mon cœur, tout beau ! d'où te vient ceste audace
De desirer ou rien ou la premiere place ?
Quoy ? ne voudrois-tu point dans le ciel habiter,
Si tu n'esperois estre au ciel un Jupiter !
Tu veux des mains d'Hercule arracher la massuë.
Meurs, ô folle esperance ! avant qu'estre conceuë,
Et ne ressemble point ces escheleurs des cieux,

Qui, tendans aux plus hauts, sont cheuz aux plus bas lieux.
Ce n'est pas d'aujourd'hui que tu devois deffendre
A ta jeune fureur d'oser tant entreprendre;
Long-tans a que la muse et l'Apollon françois
Ont fait naistre icy bas ce qu'encor tu conçois.
Tant de divins esprits dont France est glorieuse
Te devoient bien couper ceste aile ambitieuse;
Car qui s'attend à mieux qu'à ce qu'ils ont chanté,
Se forme un rien plus beau que la mesme beauté.
Donc adore leurs pas et, content de les suivre,
Fay que ce vin d'orgueil jamais plus ne t'enivre;
Connoy-toy desormais, ô mon entendement!
Et comme estant humain, espere humainement.
Nos neveux, qui sçauront combien ta dame passe
Les charmes de ces vers avec ceux de sa grace,
Diront en t'excusant : Cestuy-cy fut un jour
Plus fidelle amoureux que bon chantre d'Amour;
Servant une beauté des beautez la merveille,
Il voulut voir sa gloire à ses graces pareille,
Mais le sort envieux à ses vœux s'opposa;
Cependant s'il ne put, on void bien qu'il osa.

BERTAUD [1].

[1] Jean Bertaud ou Bertaut, né à Caen, en 1552, se rendit célèbre par ses poésies galantes, qui lui aplanirent le chemin de la fortune et des honneurs. Il devint secrétaire et lecteur du roi, conseiller au parlement de Grenoble, abbé d'Aunay, évêque de Séez, premier aumônier de Marie de Médicis. Henri III fut assassiné en sa présence. Le caractère de ses œuvres changea quand il parvint aux dignités ecclésiastiques. Il admirait et jugeait Ronsard. Madame de Motteville, qui nous a laissé des Mémoires sur Anne d'Autriche, était sa nièce. Il mourut à Séez, dans le mois de juin 1611. Les éditions de ses œuvres publiées en 1620 et 1623 sont les plus complètes.

EN FAVEUR DE CLEONICE

SONNET

Cette Françoise grecque aux beaux cheveux chatains,
Dont les yeux sont pareils à Vesper la brunette,
Cette belle, sçavante et celeste Heliette,
De ce siecle l'honneur, tient mon cœur en ses mains.
Ma raison est malade et mes yeux sont mal sains,
Quand je voy sa beauté, dont la clarté parfaite
Sert de flèches et d'arc, de forge et de retraite,
A ce dieu qui commande au plaisir des humains,
Je me pasme si fort lors que je la regarde,
Qu'il me semble qu'Amour coup dessus coup me darde
Tous ses traits et ses feux, qu'au cœur je sens couler.
Si je n'ay dignement sa louange éclaircie,
La faute n'est de moy, mais de l'ame transie :
Un homme qui languit ne sçauroit bien parler.

P. DE RONSARD [1].

[1] Ronsard est trop connu pour qu'il soit besoin de renseigner le lecteur à son égard. Voyez sa biographie par Colletet, dans ses *Œuvres inédites* publiées chez Aubry, et les espèces de Mémoires qu'il a rimés lui-même.

ELÉGIES

DE PHILIPPE DESPORTES

LIVRE PREMIER

ELEGIE I

Apres avoir passé tant d'estranges traverses,
Apres avoir servy tant de beautez diverses,
Avoir tant combatu, travaillé, supporté
Sous la charge d'Amour, le guerrier indonté:
Je pensois à la fin, rompu de tant de paine,
Avoir eu mon congé de ce grand capitaine,
Me retirer chez moy, emporter ma raison,
Et passer le surplus de ma jeune saison
En repos, doucement, soulageant mes pensées
Du plaisant souvenir des fortunes passées.
Ainsi qu'un vieux guerrier maladif et cassé,
Qui plein d'un brave cœur maint danger a passé,
A cheval et à pied, en bataille rangée,
En approche, en assaut d'une place assiegée,
Enduré chaud et froid, couru, veillé, cherché,
Surpris ses ennemis, en embusche caché,
Achetant le sçavoir et l'honneur de la guerre
Du cher prix de son sang, riche émail de la terre.

En fin il se retire honoré justement,
Et sent entre les siens un grand contentement,
Racontant sa proüesse en tant et tant d'allarmes,
Et qu'il a fait essay de toutes sortes d'armes.
J'en pensois faire autant, loin d'Amour retiré,
M'asseurant fermement d'avoir tout enduré,
Et que, quand il voudroit autresfois me reprendre,
D'autres nouveaux tourmens je ne pouvois attendre :
J'avois porté l'ennuy d'aimer sans estre aimé,
J'avois sans recueillir pour un autre semé,
J'avois souffert la mort qu'on sent pour une absance,
J'avois au desespoir long-tans fait resistance,
J'avois senty le mal qui vient d'estre privé
D'un grand contentement, dès qu'il est arrivé;
Puis j'avois soustenu le regret et la rage
D'aimer plus que mon cœur une dame volage;
J'avois esté jaloux, insensé, furieux,
Portant la glace au cœur et le feu dans les yeux;
Et si quelque autre peine en reserve se treuve,
Ainsi qu'il me sembloit, j'en avois fait espreuve.
Mais ce n'estoit qu'une ombre, or' helas! je le sens,
Depuis que vos regars, enchanteurs de mes sens,
M'ont embrasé l'esprit d'une flamme nouvelle,
Depuis que vostre main, pour mon malheur trop belle,
M'a volé ma raison et m'a percé le cœur
D'un trait envenimé de soucis et de peur.
Las! on dit que l'Amour oste la connoissance,
Et ce dieu trop cruel pour croistre ma souffrance,
Me rend les yeux plus clairs, afin de voir mon mal,
Et qu'à vostre grandeur je ne suis pas égal.
Je le connois assez, dont je me desespere,
Mais en le connoissant je ne puis le contraire,
Et faut qu'en voyant bien mon malheur preparé,
Les yeux ouverts, je coure au naufrage asseuré.
Madame, en ce seul point vous pouvez bien connoistre
Que de ma liberté je ne suis plus le maistre :
Donc, helas! si je faux, vous osant adorer,
C'est une loy fatale : Amour me fait errer,
Amour qui me transporte avec tant de puissance
Qu'en voyant que je faux, je soustiens mon offance.
Je dy qu'un jeune amant doit estre audacieux,
Et qu'un esprit divin n'a pour but que les cieux;
Je dy que ma douleur, qui de vous prend naissance,
De mon loyal service est digne recompanse,
Et que le mal d'Amour, qui me guide au trespas,
Vaut mieux que tous les biens qu'on reçoit icy bas.

Aussi durant mon mal ce qui plus me travaille,
C'est, helas! que j'ay peur que le tourment me faille;
Car je gouste en souffrant tant de contentement
Que je ne crains rien tant que d'estre sans tourment.
On dit qu'un vieux Romain, lorsque Rome et Carthage,
De tout cet univers combatoient l'heritage,
Pour ne manquer de foy, quittant femme et maison,
Et ses enfans pleurans, revint en sa prison,
Bien qu'il fust asseuré qu'une mort tres-cruelle
Seroit l'injuste prix d'un acte si fidelle.
Or' j'en fay tout autant : car, cruel contre moy,
Je consens à ma mort pour ne trahir ma foy;
Et ce qui plus me plaist, languissant de la sorte,
C'est que je suis unique au mal que je supporte,
Et ne sçaurois sentir de plus cruel malheur
Que si quelque autre amant egalloit ma douleur [1].
Je fais un magazin de soucis et de paines,
De tristes desespoirs et de morts inhumaines;
J'en garde pour le jour et pour l'obscurité,
Ne voulant demeurer sans estre tourmenté.
Car si je ne suis propre à vous faire service,
Au moins ce m'est honneur que pour vous je languisse.
C'est pourquoy de tourmens je suis si desireux,
Veu que sans mes tourmens je serois malheureux;
Et le jour que je sens quelque nouvelle attainte,
Je revere ce jour comme une feste sainte.
Je vous suis donc, madame, obligé grandement,
Puis que pour vous aimer j'ay cet heureux tourment.
Or ne m'estimez point estre si temeraire,
D'attendre en vous servant quelque plus grand salaire,
Car puis que mes douleurs je ne vous puis payer,
J'aspirerois en vain à plus riche loyer.
Je desire, sans plus, que vous soyez contente
Que je prenne de vous ce bien qui me tourmente,
Que je vive pour vous, que je meure par vous,
Et que vos yeux cruels ne me soient jamais doux.
Car de mon seul penser je reçoy tant de gloire,
Et de ce que j'osay debattre la victoire
En la guerre d'Amour, où je perdy le cœur,
Qu'estant de vous vaincu, je m'estime vainqueur,
Et sens mon amitié trop bien recompensée,
Me souvenant sans plus du vol de ma pensée.

[1] Dans les premières éditions, le poëte comparait ses peines amoureuses aux supplices des martyrs chrétiens et sa constance à leur inébranlable foi. La dévotion lui a fait depuis changer cette strophe.

ELEGIE II

Que je fus malheureux de me laisser reprendre!
Non, je devois mourir plustost que de me rendre,
La mort m'eust été belle et favorable aussi,
Veu que mesme en vivant je suis mort et transi:
Je suis mort pour le bien et je vy pour la paine,
D'une vie ennuyeuse, importune, inhumaine,
Pleine de desespoirs, longue pour les malheurs,
Et courte pour pleurer mes cruelles douleurs.
Las! j'ay fermé les yeux pour ne voir ma misere!
Devois-je pas penser que mon seul adversaire,
Mon mortel ennemi justement courroucé,
Amour, que ma revolte avoit tant offençé,
Ne cesseroit jamais qu'il n'en eust pris vengeance,
Et qu'il n'eust chastié ma folle outrecuidance?
Je le devois penser, mais je ne l'ay pas fait;
Mon orgueil et mon cœur à ce coup m'ont desfait.
J'estois si temeraire et si plein de jeunesse,
Que j'estimois qu'Amour n'auroit la hardiesse
De se reprendre à moy, moy qu'un juste dédain
Avoit tout fraichement arraché de sa main!
Aussi n'est-ce pas luy, qu'il n'en prenne la gloire.
Jamais plus de mon cœur il n'eust eu la victoire;
Je l'eusse bien tousjours contre luy deffendu.
C'est à vous seulement que je me suis rendu,
Madame; helas! c'est vous qui renchainez mon ame!
Vous rafollez mes sens, vous attisez la flame
Qui brûle mon esprit, tellement allumé,
Qu'il ne sera long-tans sans estre consumé.
Pourquoy donc ce cruel prend-il si grand' audace?
Pourquoy me poursuit-il et me donne la chasse?
Pourquoy fait-il le brave, et se rit de me voir
Encor une autre fois reduit sous son pouvoir?
Ce n'est par son effort : j'avois perdu la crainte
De voir jamais par luy ma franchise contrainte.
Et si de ces propos il se trouve offençé,
Pour me faire advoüer que je suis insensé,
Qu'il gaigne tant sur vous par force ou par priere,
Que vous laschiez mon ame en vos yeux prisonniere;
Puis qu'il se mette aux champs garny d'arc et de traits,
Employant les regars plus embellis d'attraits,
Pourveu que je sois seur de vos yeux que j'adore,
Pour voir s'il pourra bien me captiver encore;

Mais il n'en fera rien, il connoist trop mon cœur,
Dont vostre seul effort pouvoit estre vainqueur.
Je connoy maintenant que nostre ame divine,
Tenant tousjours du ciel, lieu de son origine,
Presage nos malheurs devant que d'advenir,
Et nous en advertit, afin d'y prevenir;
Ou que quelque démon, ou quelque autre puissance
Nous fait devant le mal en avoir connoissance.
De mon mal toute chose assez m'avertissoit :
Oyant parler de vous le cœur me fremissoit,
Ma couleur se changeoit, mon ame estoit esmuë :
Bref, je vous redoutois ains que vous avoir veuë,
Comme mon ennemie, et celle qui devoit
Me rendre entre les mains d'un qui me poursuivoit.
Il me souvient tousjours que je mourois d'envie
De voir vos yeux divins, clairs flambeaux de ma vie,
Et de parler à vous; d'autant qu'on me disoit
Que le ciel vous aimoit et vous favorisoit,
Qu'il se plaisoit en vous, et qu'il vous avoit faite
Pour monstrer icy bas quelque chose parfaite.
Or, bien que de vous voir il me fust mal aisé,
Et que de ce desir mon cœur fust embrasé,
L'heur qui m'accompagnoit fist tant de resistance,
Que pour lors mon vouloir n'eust aucune puissance;
Quelque chose en chemin tousjours me retardoit;
Car lors d'un œil benin le ciel me regardoit.
Il m'avoit pris en charge, et, tuteur debonnaire,
Destournoit loin de moy toute chose contraire.
Mais, depuis quelque tans, à mon dam j'ay connu
Qu'il m'estoit sans ma faute ennemy devenu,
Et que son mouvement, qui fait les destinées,
Avoit changé le cours de mes claires journées.
Plus d'aucun bon aspect je ne suis regardé,
D'un malheureux démon mon discours est guidé,
Qui, troublant ma raison de conseil depourveuë,
A fait bon gré mal gré que je vous aye veuë.
Et vrayment, bien qu'il soit contre moy dépité,
Encor eut-il pitié de ma fatalité;
Car le jour malheureux que je vous vey si belle,
Jour de mon infortune et de ma mort cruelle,
Il ne fist que pleuvoir, l'air estoit tout noircy
Et se tenoit couvert d'un grand voile obscurcy,
Soit pour ne voir le point de ma perte prochaine,
Ou qu'il portast le dueil de ma mort inhumaine;
Mesme ce jour maudit, comme je m'avançé
Pour sortir du logis, le pié je me blessé :

Mais le malheur, que j'eus pour guide en mon voyage
Fist que je ne pris garde à si mauvais presage;
Toutesfois par trois fois je voulus retourner,
Et mon mal à la fin je ne peu destourner.
Mais qui se fust doubté qu'Amour eut eu puissance
De me ranger alors sous son obeïssance!
On dit qu'il est conçeu d'aise et d'oisiveté,
Et lors un seul moment je n'estois arresté;
Mon corps et mon esprit vaguoient sans nulle cesse,
Les soucis me faisoient une angoisseuse presse,
Long-tans devant le jour j'en estois réveillé;
Et bref je me sentois tellement travaillé,
Que j'estois las de vivre, et pensois que ma vie
Aux plus cruels malheurs fust alors asservie;
Mais, lors que je vous vey, soudain je connu bien
Qu'aupres du mal d'Amour tout autre mal n'est rien.
Dés que je vey vos yeux, j'oubliay toute affaire,
Mesme je m'oubliay; car je ne peu distraire
Mes yeux de vos regars, mes yeux me trahissoient;
Car volontairement vers vous ils s'adressoient
Et, voyant flamboyer vostre lumiere sainte,
Estonnez et ravis, ils vacilloient de crainte,
S'en retiroient un peu, puis ils vous regardoient
Pendant que tous mes sens de frayeur se rendoient,
Et que cent mille esprits pleins de subtile flame
Troubloient mon sang esmeu, ma raison et mon ame.
Je connu bien mon mal quand mon cœur l'eut reçeu,
Mais, las! ce fut trop tard que je m'en aperçeu.
Car celant ma douleur par mes yeux confessée,
Je fey comme la biche alors qu'elle est blessée:
Elle fuit le chasseur, mais elle ne fuit pas
Le fer qui la traverse et la guide au trespas.
Ainsi je vous laissay; car j'avois esperance
Qu'un mal pris en voyant finiroit par absance.
O peu fidelle espoir les amans deçevant,
Tu n'es rien qu'un fantôme enflé d'air et de vant!
Je retourne au logis brûlant d'ardeur cruelle,
Et connu, mais en vain, ma playe estre mortelle,
Et que le fer qu'Amour au cœur m'avoit caché,
Par la mort seulement pourroit estre arraché.
Je sentois la poison dans mes os écoulée,
Qui faisoit ses efforts; mon ame estoit brûlée,
Mon cœur estoit saisi, mes esprits languissoient,
Mille pensers communs dedans moy s'amassoient;
J'estois confus moy-mesme et ne sçavois que faire,
Sinon de blasphemer la fortune contraire;

Puis je m'en repentois, de crainte d'offenser
Ces courtois ennemis qui me font trespasser,
Je veux dire vos yeux, dont la puissance sainte
Fait que l'on tient Amour en honneur et en crainte.
Las! dès ce triste jour que je languis ainsi,
De chose que ce soit je n'ay plus de soucy;
Je fuy tous les esbats où je me soulois plaire,
Je me tiens à l'escart pour rêver solitaire
Et pour penser en vous : c'est tout mon reconfort,
Et rien que ces pensers n'ont empesché ma mort;
Mort que j'avancerois, veu le mal que j'endure,
Mais je crain, me frappant, nuire à vostre figure,
Qu'Amour dedans mon cœur grava si vivement,
Qu'elle ne doubte rien, fors la mort seulement.
Or, je veux donc durer pour la rendre durable,
Et ne veux plus nommer mon estat miserable;
Mais je diray qu'Amour m'est un Dieu fort benin
D'orner un cœur humain d'un portrait si divin
Et si beau, que luy-mesme, afin qu'il le contemple,
Jamais ne m'abandonne et fait de moy son temple.

ELEGIE III

Plus j'esloigne[1] les yeux qui nourrissent ma flame,
Plus je sens leur effort au plus vif de mon ame,
Et connoy desormais que c'est trop vainement
Que je veux m'alleger par un éloignement
Ma fièvre en est plus forte, et l'absence inhumaine
Cause en moy chacun jour quelque nouvelle paine,
Quelque nouveau soucy, quelque nouveau penser,
Et tousjours mes travaux sont à recommencer.
Dieu, que le souvenir est une estrange chose!
Il m'importune tant, que plus je ne repose;
Il me suit, il me presse, au lever, au coucher,
Partout je le rencontre et ne m'en puis cacher;
Il rend en le touchant mon ulcere incurable.
Encor, ô souvenir! tu m'es fort agreable;
Je t'aime infiniment, car tu me fais revoir
Ce qu'helas! je desire, et n'espere l'avoir!
Or' que je suis absent du bel œil qui me tuē,
Cet heureux souvenir le presente à ma veuē;
Il me fait repenser au bien que j'ay passé,
Je le sens en mon cœur de nouveau ramassé;

[1] Je fuis.

Je m'entretiens ainsi, c'est tout ce que je panse;
Mais du plaisir perdu triste est la souvenance.
Souvent un vain espoir qui m'abuse tousjours,
Fait semblant en mon mal de me donner secours;
Il me suit importun, encor que je le chasse,
Et fait tant qu'en mon cœur il gagne quelque place;
Mais, las! s'il fait le doux et me vient consoler,
C'est pour croistre ma peine et la renouveler.
N'agueres cet espoir, par sa belle apparance,
M'abusa tellement, que je pris asseurance
De revoir dans trois jours le soleil de mes yeux,
Dont la vive clarté sert de lumiere aux cieux.
Dieu, que j'eu de pensers durant ces trois journées!
Ce n'estoient pas trois jours, c'estoient trois mille années,
Qui remplissoient mon cœur d'attente et de desir,
Et qui le faisoient fondre en l'objet du plaisir.
Durant le premier jour je ne cessoy de dire:
Hé! si dedans trois jours un plus beau jour doit luire,
O jours qui n'avez point pour mes yeux de clarté!
Hastez-vous de passer, c'est trop tard arresté.
Je verray dans trois jours la beauté que j'adore.
Mais, las! qu'en sçay-je rien? Ce feu qui me devore,
Qu'Amour tient en mon cœur jour et nuict allumé,
Peut-estre avant trois jours m'aura tout consumé.
Et puis, pourroy-je bien, esloigné de ma dame,
Vivre trois jours entiers sans esprit et sans ame?
Non, je mourray devant, et ne faut esperer
Que pour la voir encor je puisse assez durer.
Ainsi ce jour passoit, et la nuict avancée,
Ains que le beau soleil sa course eust commencée,
Je tournoy mon esprit au nombre qui restoit,
Et contre sa longueur mon desir contestoit.
Je ne pouvoy durer d'extrême impatience,
Et tousjours mon ardeur croissoit en violence,
Et disois en pleurant: O jours avancez-vous!
Soyez-moy, s'il vous plaist, plus courtois et plus doux;
Hastez votre voyage. Et toy, Parque importune,
Puis qu'un si pront destin doit changer ma fortune,
Ne me fay point mourir, arreste un peu ton bras,
Puis, ce terme accomply, fay ce que tu voudras!
Ne me clos point les yeux, ô mort! je te supplie,
Puis que dedans deux jours je dois revoir ma vie.
Voilà comme ce jour passoit tout lentement,
Faisant place à la nuict au noir accoustrement,
Pleine de visions, ennuyeuse, effroyable,
Qui trop plus que le jour me rendoit miserable;

Car mes sens, qui n'estoient autre part divertis,
Se trouvoient en ma peine eux-mesmes convertis.
  Esperant et douteux je ne sçavoy que faire.
J'accusoy la longueur de la nuict solitaire,
Qui, contraire à mon bien, jamais ne s'avançoit;
De chardons espineux mon lict se herissoit,
Qui me poignoient partout, quand j'y faisoy demeure.
Je m'en jettoy dehors mille fois en une heure
Pour regarder le ciel et si l'aube du jour,
Courriere du soleil, avançoit son retour.
  « O trop cruelle Aurore! ennuieuse, ennemie,
Qui te retient, disoy-je, ainsi tard endormie?
Te plais-tu maintenant si fort à caresser
Ton vieux mary fascheux, qui ne fait que tousser,
Immobile, impotent, qui foiblement t'embrasse,
Et qui te refroidit de ses membres de glace?
Tu ne dois si long-tans en paresse couver.
La femme d'un vieillard matin se doit lever.
Mais, las! j'ay belle peur que tu sois arrestée
De quelque autre plaisir, qui te rend moins hastée;
Tu reposes, contente, au sein de ton amy,
Et laisses ton vieillard en son lict endormy.
Si ne dois-tu pourtant, amoureuse courriere,
Laisser tout l'univers privé de ta lumiere.
Or sus, leve-toy donc, rens le jour éclaircy;
Si tu vois tes amours, je n'en suis pas ainsi. »
  Tels ou semblables mots d'une voix courroucée
Je disoy toute nuict, furieux de pensée :
Puis le jour se monstroit, jour qu'il falloit passer
Ains que voir la beauté qui me fait trespasser.
Tant plus on se voit pres d'une chose esperée,
Et plus l'affection s'en fait demesurée.
  Depuis le point du jour jusqu'au soleil couché,
Je fu plus que devant de pensers empesché.
De plus poignans desirs mon ame estoit attainte,
Mon cœur douteux flotoit entre l'aise et la crainte,
Et n'estimoy jamais que le jour deust finir,
Pour jouyr du bon-heur que j'attendoy venir.
Las! le jour finit bien, et la nuict nourriciere
Des soucis espineux, esteignit sa lumiere :
La nuict aussi passa, puis le jour ensuivant,
Mais mon espoir trompeur n'enfanta que du vant.
Ce ne fut qu'un faux songe, et sa promesse vaine
Se perdit dedans l'air, se moquant de ma paine.
Je ne veux jamais plus en aimant esperer;
Car l'espoir ne vaut rien qu'à mes maux empirer.

Sors de moy donc, Espoir remply de flaterie,
Pere de Vanité, d'Erreur, de Tromperie,
Nourriciers de nos maux, conçeu d'ardans desirs!
Je ne me fonde plus sur tes frailes plaisirs.
Tu m'as assez pipé, cherche qui te retire,
Et me laisse pleurer sans confort mon martire.
Voilà comment, madame, esloigné de vos yeux,
Sans plaisir, sans repos, malade et furieux,
Je crie et me dépite, accusant votre absance,
Et ne veux que l'espoir me promette allegeance;
Car puis que ce trompeur tâche à me decevoir,
Je ne veux desormais pour tout bien recevoir
Que l'heureux souvenir des liesses passées,
Qui rendent mes douleurs assez recompensées,
Et qui me font constant mes travaux endurer,
Voulant jusqu'à la mort vostre serf demeurer.

ELEGIE IV

Vous qui tenez ma vie en vos yeux prisonniere,
Et qui de mon amour fustes l'ame premiere,
Oyez quelle est ma peine et quelle froide peur
Me remplit de glaçons la poitrine et le cœur;
Ainsi vostre beauté, qui peut guarir ma playe,
Contre l'effort des ans tousjours demeure gaye.
Dés le soir que je fu prendre congé de vous
Et de vos yeux divins, si cruellement doux,
Pour retourner en France, helas! dés l'heure mesme,
En vous abandonnant je devins froid et blesme,
Prevoyant le malheur qui devoit m'advenir,
Et ce qu'il me faudroit sans raison soustenir.
Je jugeoy qu'un amour si comblé de liesse
N'estoit pour demeurer tousjours franc de tristesse;
J'apprehendoy le change, et que le cours du tans
Fist voir qu'il est vainqueur des desseins plus constans;
Je redoutoy l'absence aux amans si contraire;
Loin des yeux, loin du cœur, c'est la regle ordinaire.
Mais surtout je craignoy la couverte poison
De ceux qui sont jaloux de ma chere prison,
Qui m'en portent envie et qui se font accroire
Que vostre affection m'eleve à quelque gloire.
Toutefois ces frayeurs, qui l'esprit me geloient,
Devant d'autres raisons foiblement s'écouloient;
Car, vous reconnoissant d'une humeur non commune,
Je deffioy le tans, l'absence et la fortune,

Voire et je m'asseuroy que, vous estant si cher,
Un seul trait des jaloux ne pourroit me toucher.
Mais, las! que ma creance est follement trompée!
De cent mille faux bruits vostre ame est occupée,
Et ce clair jugement, si ferme auparavant,
Douteux et chancellant se tourne au premier vant.
Vous croyez toute chose à mon dam prononçée;
L'excuse et la deffence est de vous repoussée,
Et, pleine d'injustice autant que de beauté,
Vous me depossedez du bien qu'ay merité.
Merité? las! nenny, mais mon amitié forte
Meritoit pour le moins traitement d'autre sorte.
D'autre sorte? Helas! non, trop doux m'est le soucy,
S'il vous plaist seulement que je languisse ainsy.
Je sçay qu'on vous a dit que depuis mon absance
Une beauté nouvelle avoit sur moy puissance,
Que j'aime en mille lieux, volagement constant,
Et selon les objets je me change à l'instant.
Las! si vous le croyez, c'est faute de connoistre
Avec quelles beautez le ciel vous a fait naistre :
Quel est de votre chef l'or prime et delié,
Dont l'Amour de son gré s'est luy mesme lié;
Les efforts de vos yeux, archers de la sagette
Qui rendit sous vos lois ma liberté sujette;
Ce que peut vostre belle et délicate main,
Et le laict cailloté qui vous blanchist le sein;
La vertu du coral de vos levres pourprettes,
Et les soupirs temoins des flammeches secrettes
Qui vous cuisent dedans; bref, tout ce bel honneur
Dont le ciel en naissant vous fut large donneur.
Car, si parfaitement vous aviez connoissance
De vos charmes divins, et par quelle puissance
Les amours de vos yeux tous cœurs peuvent ranger,
Vous diriez à part vous que je ne puis changer,
Quoy qu'autrefois volage, et que, quand l'inconstance
M'auroit fait jusqu'icy décrier par la France,
Estant de vos beautez si vivement espris,
Sur tous les plus constans j'emporteroy le pris;
Car, sçachant bien juger d'une beauté si grande,
Impossible est qu'apres quelque autre me commande,
Veu que l'objet luisant de vostre œil radieux
Fait que tout autre jour semble foible à mes yeux,
Et que si chere image emprainte en ma pensée
Rendroit la beauté mesme aupres d'elle effacée.
Voilà quelle est ma vie, et, comme je ne puis
Ny ne veux m'affranchir des prisons où je suis,

Ne m'accusez donc point si je hante les belles;
Car, j'en jure vos yeux, je vous adore en elles.
Je ne pense qu'en vous, et leurs traits plus prisez
Me remettent en l'ame ou vos cheveux frisez,
Ou les lis de vos mains, ou quelque autre merveille
De ces fieres beautez qui vous sont sans pareille.
Hé! n'est-il pas permis? Est-ce passer en rien
Les saintes loix d'Amour, qui les cœurs connoist bien?
Nous prenons bien plaisir à voir une peinture,
Et l'azur émaillé de la belle verdure,
Les feuilles des forests, et les vives couleurs
De l'amoureux printans tout couronné de fleurs.
Pourquoy donc, sottement, ferions-nous moins de conte
D'une jeune beauté qui tout printans surmonte,
Qui sçait que c'est Amour, qui peut en discourir,
Qui sçait par un clin d'œil faire vivre et mourir,
Et charmer d'un propos l'aiguillon qui nous blesse,
Quand nous aimons par trop une dure maistresse,
Ainsi que moy chetif, qui ne puis toutesfois
Pour toutes vos rigueurs esprouver d'autres loix?
Dites-moy seulement si vous avez envie
Que je passe tout seul le reste de ma vie,
Ennuyeux, mal-plaisant, muet, aveugle et sourd.
On me verra sur l'heure abandonner la court;
Du Louvre et de Paris je perdray la memoire,
Et, possédé sans plus d'une tristesse noire,
Je n'auray dans l'esprit que desseins furieux;
Rien qu'objets déplaisans ne plairont à mes yeux,
Et m'esloignant du monde, afin de vous complaire,
Je vivray dans un antre, hermite solitaire;
Et prenant vos rigueurs pour sujet de ma voix,
Je rediray sans cesse aux rochers et aux bois
Que la fortune seule en amour est puissante,
Et qu'il ne sert de rien d'avoir l'ame innoçante.
Mais vous pouvez bien mieux, point que la cruauté
Accompagneroit mal vostre jeune beauté,
Vous pouvez d'un regard, d'un ris, d'une parole,
Chasser bien loin de moy le soucy qui m'affole,
Ainsi que du soleil les rayons élancez
Escartent çà et là les broüillards amassez
De l'espesse bruine, et comme la lumiere
Espart l'obscurité de la nuict coustumiere.
Je suis hors de frayeur, s'il vous plaist seulement
Ne donner sans m'ouyr un trop pront jugement,
Ainçois que vous mettiez en égale balance
D'une part vos rigueurs et ma longue souffrance,

Ce que j'ay fait paroir de courage et de foy,
Depuis que je fay joug sous la puissante loy
De vos fieres beautez : puis en l'autre partie
Mettez les faux propos qui vous ont subvertie,
La foy des rapporteurs, quelle est leur volonté,
Ce qu'ils ont par service envers vous merité ;
S'ils ont dedans le cœur l'envie et la feintise,
Et quelle passion leurs courages attise.
Vous connoistrez alors si jamais j'entrepris
Acte dont justement je peusse estre repris,
Et si mon cœur se deult d'autre playe mortelle
Que du coup qu'il reçeut, quand je vous vey si belle.

ELEGIE V

Pour gage de ma foy, qui vous est dédiée
Tout le tans que ceste ame au corps sera liée,
Et mesme apres la mort, puis qu'apres le trespas
Dure le souvenir des choses d'icy bas,
En vous offrant ces vers, je vous offre, madame,
Mes yeux, mon sang, mon cœur, mes esprits et mon ame,
Et davantage encor, si j'ay quelque pouvoir :
Faites moy tant d'honneur que de le recevoir
Comme vostre qu'il est, bien que vostre merite
Ne doive faire cas d'offrande si petite,
Si vous ne mesurez mon vouloir qui me rand,
Se dédiant à vous, audacieux et grand.
Vous n'estimerez point, s'il vous plaist, que je pense
Faire avec du papier preuve de ma constance,
Et qu'en le faisant plaindre, et me plaignant aussy,
Je vous veuille encherir mon amoureux soucy,
Adjoustant aux douleurs dont mon ame est chargée,
Depuis que sous vos loix vous la tenez rangée.
Non, je ne le veux point : il faut que mon devoir,
Mon service et ma foy vous le fassent sçavoir,
Et que l'effort du tans, qui perce tout nuage,
Découvre si mon cœur est constant ou volage!
Ce que je vous requiers pour mon plus grand desir,
C'est que sans passion vous preniez le loisir
De me voir endurer, en vous faisant la preuve
Qu'une si ferme amour que la mienne on ne treuve.
Et si vous en doutez, pour le commencement
Ignorez si mon mal est foible ou vehement,
Et, sans jetter les yeux sur ma brûlante flame,
Permettez que sans plus vostre je me reclame,

Afin que cet adveu, dont je veux m'honorer,
Me fasse plus constant les tourmens endurer.
Et je suis asseuré que le tans qui tout brise,
Ne pouvant ébranler ma foy trop bien assise,
Fera de vostre cœur la douceur approcher,
Ou dedans l'estomach vous auriez un rocher
Et le cœur inhumain d'une beste cruelle.
Or, en vous connoissant si divine et si belle,
Je ne le puis penser, veu que la cruauté
S'accompagneroit mal de si rare beauté.
Toutesfois quand du ciel la maligne influance,
Quand la loy du destin qui, depuis ma naissance,
Forte me tyrannise, et quand vostre rigueur
Empescheroient le bien que dessert ma langueur,
Et quand pour le loyer de mon amour extrême,
Et quand pour vous cherir cent fois plus que moy-mesme
Je ne recueilliroy que l'ennuy d'un refus,
Et que de vos beaux yeux je partiroy confus
Pour avec desespoir mettre fin à ma vie :
Si n'auroy-je regret de vous avoir servie,
Car je tiens cet honneur pour un si grand loyer,
Que cent mille trespas ne le sçauroient payer.
Voilà comment, madame, il ne se sçauroit faire,
Que d'adorer vos yeux je me puisse distraire.
Ne m'alleguez donc point que je puis bien penser
Que vous n'avez pouvoir de me recompenser,
A cause de la loy dont vous estes estrainte :
Car en fin cette loy n'est ny juste ny sainte,
Loy qui, comme Mezence, horrible en cruauté,
Joint avec un corps mort si vivante beauté,
Saturne avec Venus, et la gaye jeunesse
Aux chagrins deplaisans d'une froide vieillesse.
Si la loy vous retient, vous n'avez pas raison,
Car l'amour et la loy sont sans comparaison.
Amour est un démon de divine nature ;
Immortels et mortels sentent tous sa pointure,
Elle est sans privilege : or si l'Amour est dieu,
Jamais l'humaine loy contre luy n'aura lieu ;
Car il faut qu'au plus grand tousjours le petit cede,
Et la loy des amours toutes les loix excede.
Et davantage encor la nature est pour moy,
La nature est tousjours plus forte que la loy,
Et quand nature parle et monstre sa puissance,
Adieu toutes les loix et l'humaine deffance.
Quand donc en vos rigueurs ainsi vous persistez,
Vous pechez contre Amour à qui vous resistez,

Vous voulez que son feu n'ait puissance en la terre :
C'est en fin des geans renouveler la guerre,
C'est combatre le ciel d'un orgueil indiscret,
C'est vous priver d'un bien où vous aurez regret.
Si vous vous arrestez, doutant de ma constance,
Estimez, s'il vous plaist, qu'ayant ceste asseurance,
Qui me rendroit d'Amour satisfait et contant,
Je n'auroy le pouvoir de vous estre inconstant;
Et bien qu'auparavant j'eusse eu l'esprit volage,
L'amour et le devoir retiendroient mon courage.
L'homme est pire qu'un tigre aux déserts allaité,
Qui perd l'affection pour se voir bien traité.
Nous devons mieux aimer, plus d'amour on nous porte :
Quand deux feux sont conjoints, la flamme en est plus forte.
Et davantage encor par ce point desiré,
D'un vouloir mutuel me voyant asseuré,
Je pourroy beaucoup mieux d'une façon discrette
Rendre aux plus curieux nostre flamme secrette.
Ce qu'à mon grand regret, or' helas! je ne puis,
Or' estant assailli de mille et mille ennuis,
Flottant incessamment entre l'aise et la paine,
Entre le desespoir et la joie incertaine,
Et si vivement point de ma grand' passion
Que je ne puis user d'aucune fiction.
Au lieu qu'en ce doux tans je n'auroy point de crainte
D'un dedain, d'un refus ou d'une chose fainte;
Mais, joyeux et contant, il me seroit aisé
De couvrir cet amour d'un habit deguisé,
Sans que les medisans, les jaloux, ny l'envie,
Peussent donner atteinte à nostre heureuse vie.
Voilà ce que l'ardeur m'a fait vous adresser,
Adjurant vos beaux yeux de ne s'en offenser ;
Car j'écry tout cecy, forcé de la puissance
Du dieu qui m'a rangé sous vostre obeïssance.
Si j'ay fait quelque erreur, je vous prie excuser;
Si j'ay dit verité, je vous prie en user,
Et vous representer si je dois estre en paine,
Mourant d'extrême soif aupres de la fontaine.

ELEGIE VI

Celuy qui n'aime point, ou qui n'a point aimé,
A le cœur tout autour de rochers enfermé;
Il est tout despoüillé d'affections humaines,
Il n'a point de poumons, ny de sang, ny de veines,

Et ne meri e pas que le bel œil du jour
Luise aux siens, desdaignez des lumieres d'Amour.
Or de moy qui n'ay point de roc en la poitrine,
Qui ne suis point conceu des flots de la marine,
Animé d'un beau sang, d'un esprit et d'un cœur,
Je reconnoy Amour pour maistre et pour vainqueur,
Et, quand de luy desplaire il me prendra l'envie,
Que les flammes du ciel mettent fin à ma vie!
Encor qu'en le suivant et vivant amoureux
Je sois diversement heureux et malheureux.
Vrayment je suis heureux, il faut que je l'advouë,
Et que des loix du ciel hautement je me louë,
De ce que le destin, captivant ma raison,
L'ait au moins asservie en si digne prison;
Et tant selon mon gré m'ait rendu tributaire,
Que son decret forcé m'est un choix volontaire.
Car tout le plus parfait qui peut mieux contenter
L'œil, l'oreille et l'esprit, jusqu'à faire gouster
Icy bas des douceurs qui ravissent les ames,
Se rassemble au sujet d'où ruissellent mes flames;
Et c'est ce qui me fait bien heureux estimer
Sentant d'un trait si beau ma poitrine entamer,
Et me plais dans le feu dont j'ay l'ame embrasée,
Comme une jeune fleur s'égaye à la rosée.
Mais, si de ce penser naist mon ravissement,
Il donne à mes ennuis vie et nourrissement;
De mon esprit confus c'est la guerre incertaine.
Deux ruisseaux différens coulent d'une fontaine,
L'amertume et le doux, la joye et la douleur :
Ce qui me rend heureux fait naistre mon malheur,
Car l'heur qui jusqu'au ciel rend mon ame élevée,
C'est quand je me souviens comme elle est captivée,
Et que mon premier vol s'est si haut élancé,
Que des plus braves cœurs tout dessein j'ay passé
Et, sans aucun respect de crainte ou de menace,
Jusqu'au troisiesme ciel j'ay poussé mon audace.
Or si par les desirs le courage est jugé,
Quel desir fut jamais si dignement logé?
Veu que l'enfant Amour, fait nouveau Promethée,
Du ciel pour m'embraser a la flamme empruntée.
Suis je donc pas heureux de m'estre ainsi rendu?
Jamais homme avant moy ne s'est si bien perdu.
Certes, je reconnoy que c'est un heur suprême,
Mais il est tallonné d'un malheur plus extrême,
Et les mordans soupirs, qui tiraillent mon cœur,
Font que le desespoir s'en rend du tout vainqueur :

Car quand cent fois le jour je remets en memoire
De celle à qui je suis le merite et la gloire,
Les beaux lys de son teint, ses propos gracieux,
La puissance des traits que decochent ses yeux,
La douce majesté qui luit dessus sa face,
Et sçachant d'autre part sa grandeur et sa race,
Helas! je connoy bien que j'ay trop entrepris,
Et qu'un aveuglement a saisi mes esprits,
Que mon vol est trop haut, et que ceste arrogance
D'Icare ou des geans attend la recompanse.
Toutesfois, le sçachant, je ne puis me ravoir,
Et plus je vay avant, plus j'en pers le pouvoir;
Car quand le desespoir me donne quelque attainte,
La figure en mon cœur si divinement painte
S'offrant devant mes yeux, me fait perseverer
Tant que le desespoir ne m'en peut retirer,
Bien que trop importun sans cesse il me travaille,
Et que mille pensers me livrent la bataille.
Las! si tost que je suis à part moy retiré,
Quelqu'un de ces pensers contre moy conjuré
Me dresse l'écarmouche et va pressant mon ame,
Me proposant tousjours la grandeur de ma dame;
Il met devant mes yeux les biens et les honneurs,
La race et les vertus de tant de grands seigneurs,
Desireux comme moy du bien qui me tourmante,
Et qui n'ont peu jouyr du fruit de leur attante.
Chetif (ce dy-je alors), que veux-je devenir?
Osé-je bien penser de pouvoir parvenir
Jusqu'à si haut degré pour chose que je face,
Apres tant de seigneurs grands de biens et de race?
Et sur ce desespoir, qui me presse et me point;
Helas! c'est fait de moy, je ne me connoy point,
Je fay mille discours, je rève et me dépite.
Maudissant le malheur où je me precipite,
Je me plains de l'Amour, d'où me vient ce souci,
Je regarde le ciel comme un homme transi,
Cependant que mes yeux, sources de mon dommage,
Coulans de larges pleurs, m'arrosent le visage.
Las! si pour bien aymer on estoit avançé,
Je sçay que je seroy sur tous recompensé,
Et ma longue douleur, peine et perseverance
M'éleveroient au bien dont je pers l'esperance;
Car je me puis nommer unique en loyauté,
Comme vous estes seule en grace et en beauté,
Et mon amour extrême est comme mon martire:
Plus l'esprit en discourt, moins la bouche en peut dire,

Est-ce pas bien aimer que de ne rien penser
Qu'en la fiere beauté, qui me fait insenser?
Vivre du seul objet dont la rigueur me tuē,
Voir renforcer ma foy plus elle est combattuē,
Servir d'ame et de cœur sans espoir d'aucun bien,
Desirer toute chose et ne demander rien,
Discourir sans discours, estre vaillant de crainte,
N'avoir dedans l'esprit qu'une figure empraínte,
Pour un mot de travers souffrir mille trespas,
Quitter pour un martel et repos et repas,
Ne sentir des desdains mon ardeur refroidie,
Et courir à la mort fuyant la maladie.
  Telles sont mes amours, tels sont mes passetans!
Cependant, miserable, aucun bien je n'attans;
Mais plus je continuē en ma course premiere,
Plus mon chemin s'esloigne et me trouve en arriere.
  Las! pour comble d'ennuy, je ne puis me tenir
De penser au malheur qui me doit advenir;
Et ce qui plus me trouble et renforce ma plainte,
C'est lors que je prevoy qu'il faudra par contrainte
Que ce divin esprit, dont je suis detenu,
S'assujettisse aux loix d'un peut-estre inconnu,
Et cede à la coustume aux amans si contraire,
Qui l'or et la richesse au merite prefere.
Mais plustost que de voir ce desastre approcher,
Que le ciel me transmuē en pierre ou en rocher!
Aussi bien s'il advient, ma douleur excessive
Ne souffrira jamais qu'une heure apres je vive.
Toutesfois quand le ciel, pour m'outrager plus fort,
Envieroit à mon mal ce dernier reconfort,
A l'instant pour jamais je quitteroy la France,
Comme indigne de voir vostre aimable presance,
Et m'en iroy choisir, triste et desesperé,
Aux pays plus perdus quelque lieu separé,
Sauvage, inhabité, desert et solitaire,
Pour maudire à mon gré la fortune adversaire.
Et passerois ainsi le reste de mes jours,
Compagnon des lions, des serpens et des ours.
Il est vray que je veux, quelque ennuy qui m'avienne,
Que de vos yeux divins sans cesse il me souvienne;
Car, parmy les rochers et les antres secrets,
Le matin et le soir, en faisant mes regrets,
J'apprendray vostre gloire aux murmurans rivages,
Aux oyseaux passagers et aux bestes sauvages,
Qui viendront pour m'ouyr des forests d'alentour,
Et plaindront en longs cris ma peine et mon amour.

Quand je n'en pourray plus et que ma voix lassée
Sera de trop crier enroüée et cassée,
Je m'en iray choisir les arbres les plus droits,
Pour graver sur l'escorce en mille et mille endroits
Ce beau nom que j'adore, entre tous admirable,
Qui me fait estimer mon travail agreable.
Mais je suis trop certain qu'un tel esloignement
Ne me souffriroit pas vivre si longuement;
Car du feu de vos yeux ma vie est allumée,
Qui sera, les perdant, esteinte ou consumée.

ELEGIE VII

Comme dedans un bois enrichy de fueillage,
D'herbes, d'eaux et de fleurs, et tout couvert d'ombrage,
Se branchent les oyseaux esmaillez de couleurs,
Soupirans doucement leurs plaisantes douleurs;
Comme on voit dans un pré les fleurettes nouvelles
Monstrer comme à l'envy leurs beautez naturelles,
Ainsi dedans un cœur hautain et genereux
Se retirent tousjours les desirs amoureux,
Les douces passions, les delectables peines,
Et les cheres langueurs dont les amours sont pleines,
Qui ne doivent jamais un amant retenir,
Veu qu'un grand bien ne peut sans travail s'obtenir.
   Un cœur noble et gentil sans amour ne peut estre,
Car avecques l'Amour Nature l'a fait naistre,
Les a liés ensemble et les joint tellement,
Qu'ils demeurent tousjours inseparablement,
Comme le beau soleil et sa lumiere claire,
Comme l'ombre effroyable et la nuict solitaire,
Comme la flamme vive et l'ardante chaleur,
Comme l'humide et l'eau, la fièvre et la douleur.
Bref, quiconque est bien né sent tousjours dedans l'ame
L'inévitable effort de l'amoureuse flame,
Qui ne reçoit jamais de refroidissement.
Car la parfaite amour dure éternellement;
Mesme alors qu'il advient qu'elle a son origine
D'une perfection dont la forme est divine,
Qui la rend immuable et son cours arresté;
Car si rien est constant, c'est la divinité.
Et voilà ce qui fait que l'Amour que je porte
A vos beautez, madame, a la trempe si forte
Que le tans ny la mort ne la pourroient changer,
Ni vostre rigueur mesme autre part la ranger.

Aussi, pour dire vray, mon amour j'ay fondée
Sur la perfection d'une si belle idée,
Qu'il semble que le ciel en elle ait tout compris,
Pour ravaler l'estime et l'orgueil de Cypris,
Et qui, sillé d'erreur, ne le voudra pas croire,
Qu'il vienne voir vos yeux, causes de la victoire
Que vous avez sur moy, dont je m'estime heureux,
Bien qu'ils me soient à tort quelquesfois rigoureux :
Yeux où l'enfant Amour tient son celeste empire,
Yeux où le beau soleil tous les soirs se retire,
Yeux, les lampes du jour, aux rayons gracieux,
Qui font honte à la lune et aux astres des cieux,
Qui font en mesme point vivre et mourir ensemble,
Qui font qu'en les voyant l'ame soupire et tremble,
L'œil esperdu s'égare, et tout soudainement
On perd sa liberté sans connoistre comment.
Qu'il vienne voir apres l'or de vos tresses blondes,
Soit quand vous les laissez flotter comme des ondes,
A l'abandon du vent, qui s'empestre dedans
Les filets blonds dorez de vos cheveux pendans;
Soit quand vous les tenez sur le chef amassées,
Les ayant par devant ordonnément dressées,
Ou qu'avec un bonnet vous nous representez
D'Hylas ou d'Adonis les célestes beautez.
Qu'il vienne voir ce front, large table d'yvoire,
Plaine, claire et polie, où l'Amour à sa gloire
Tient appendus devant les noms et les escus
De tant de chevaliers heureusement vaincus.
Le mien s'y reconnoist le plus haut de la bande,
Et pense avoir acquis une gloire bien grande
D'avoir vaincu celuy qui libre se gardoit,
Et qui sans obeyr à chacun commandoit.
Mais ce m'est grand honneur pour vainqueur reconnoistre
Un dieu des plus grands rois le monarque et le maistre,
Et lequel nonobstant tout seul ne m'eust donté,
S'il n'eust eu pour secours vostre unique beauté,
Beauté vrayment parfaite et tellement extrême,
Qu'elle peut prendre Amour et le vaincre luy-mesme,
Ainsi qu'elle m'a pris, qui ne fey nul effort,
Sçachant que mon pouvoir ne seroit assez fort.
Las! que depuis ce tans j'ay passé de traverses,
Que j'ay souffert d'ennuis et de peines diverses,
Qui, troublant mon repos, toutefois me plaisoient,
Quand je voyoy vos yeux, deux soleils qui luisoient
Au centre de mon ame, et que, par leur présance
Mon cœur se nourrissoit d'une douce esperance!

Mais, lorsqu'il me falut de la cour separer
Et, pressé du devoir, au camp me retirer,
Où j'estois attendu d'une puissante armée,
Que mon œil pouvoit rendre au combat animée,
Dieu sçait les passions qu'il me falut sentir!
Mais, voyant que l'honneur me forçoit de partir,
Je m'en allay sans cœur, sans esprit et sans vie,
Que je vous delaissay pour en estre servie;
Et demouray, chetif à part moy languissant,
Le ciel comme ennemy sans repos maudissant,
Accompagné d'Amour, qui tout remply de rage,
Me faisoit sans cesser quelque nouvel outrage:
Dieu sans misericorde, importun, furieux,
Qui pour me travailler me suivoit en tous lieux,
M'accompagnoit par tout, me livroit mille allarmes,
Et ne doutoit l'effort de dix mille gendarmes,
Ni de tant de soldats que j'avois à l'entour,
Sans me pouvoir garder des embusches d'Amour,
Amour qui n'avoit seul l'entreprise dressée,
Car il estoit suivy d'une troupe amassée
De pensers ennemis qui cruels m'assailloient,
Et de jour et de nuict mon esprit travailloient.
L'un me faisoit songer à ma perte advenuë,
L'autre rendoit ma vie en espoir maintenuë,
L'autre me faisoit peur, l'autre, plus gracieux,
Vos divines beautez offroit devant mes yeux.
Mais, quand j'estoy charmé d'objet si desirable,
Mes maux se faisoient doux, tout m'estoit favorable,
L'aise enyvroit mon ame, et m'estimoy heureux
D'estre idolatrement de vos yeux amoureux,
Souhaitant pour tout bien l'heure tant attenduë
Par qui vostre beauté devoit m'estre renduë,
Et que, sans plus me voir de pensers enchanté,
J'échangeasse à la fin l'ombre à la verité.
  Or j'ay si fort contraint le ciel par ma priere,
Que je voy de rechef vostre belle lumiere;
Je revoy les thresors de vostre poil doré,
Les lys de vostre teint de roses coloré;
Je revoy le coral de vos levres jumelles,
Qui ouvrent en riant des perles naturelles;
J'entr'oy ces doux propos qui me retiennent pris,
Qui ravissent mes sens, qui charment mes espris,
Et bref, vous contemplant, bien-heureux, j'imagine
L'entier contentement de la troupe divine.
Je jouys icy bas de la gloire des cieux,
Et d'un homme mortel je suis égal aux dieux,

Sinon de ce point seul que leur joye est durable,
Et moy, dés que je pers vostre veuë adorable,
Mon bien leger s'envole aussi-tost que le vant,
Et ma douleur me presse ainsi qu'auparavant.
Mais je m'estime heureux de vivre en telle sorte,
Pourveu que vous sçachiez l'amour que je vous porte,
Que vous preniez mon cœur, lequel vous est offert,
Que vous plaigniez le mal que pour vous j'ay souffert
Et que je souffre encor, de la playe cruelle
Que je receu le jour que je vous vey si belle :
Que vous vous asseuriez de ma fidelité,
Et que tous mes propos ne sont que verité.
Croyez qu'un noble cœur est franc de tromperie;
Il demeure immobile, et jamais ne varie,
D'aucune fiction il ne sçauroit user.
Car la parfaite amour ne se peut déguiser.
Joint que tant plus qu'un prince est grand et remarquable,
Plus il se doit monstrer entier et veritable.

ELEGIE VIII

De tous ceux qui d'Amour ont senty la rudesse,
Aggravez sous le joug d'une ingrate maistresse,
Et qui pour le loyer d'avoir perseveré
Ont par sa cruauté maint supplice enduré,
Il ne s'en trouve point que ce dieu plein de rage
Ait battu plus que moy de tempeste et d'orage,
Ne qui plus justement se puisse lamenter
D'avoir comme sa foy veu sa peine augmenter.
Il m'a tousjours choisi pour butte à sa colere,
Il m'a tousjours pressé comme son adversaire,
Sans me donner relâche, et sans que mon devoir
Ni mes longues douleurs l'ayent peu desmouvoir,
Ni fléchir la rigueur de sa haine obstinée
Contre ma patience, à souffrir condamnée.
Il est vray que quand seul j'estoy maistre de moy,
Rejettant dédaigneux son empire et sa loy,
Il sucroit son absynthe, et sous un doux visage
Recelloit la rigueur de son mauvais courage;
Et pour mieux deguiser sa fiere cruauté,
Il offrit à mes yeux vostre unique beauté,
Riche d'attraits subtils, de regards et de flame,
Qui percerent mon cœur et vollerent mon ame.
Mais ce tourment nouveau m'estoit plaisant et doux,
Tant j'aimay dés ce jour tout ce qui vient de vous!
Joint que bien tost apres vous eustes connoissance

Combien pour vous aimer j'enduroy de souffrance;
Et vous, comme deesse encline à la pitié,
Eustes le cœur touché d'un rayon d'amitié,
Me recevant pour vostre, et prenant davantage
Le mien qu'au mesme instant je vous laissay pour gage,
Lequel, pour quelque ennuy qu'il ait peu soustenir,
Devers moy du depuis n'est voulu revenir.
Ah! qu'en ce tans heureux je sentoy de liesse,
Me voyant favory de si belle princesse,
Dont les yeux, gracieux qui doucement luisoient,
Mille feux amoureux dans mon ame attisoient!
De ses divins propos je prenoy nourriture,
J'admiroy les thresors du ciel et de nature;
Souvent par mes pensers aux cieux je m'enlevoy,
Et, ravy de moy-mesme, en elle je vivoy.
O tans heureux et doux! ô saison desirable!
Helas! que ta faveur me fut lors peu durable!
Que mon printans fut court, et comme en un moment
J'esprouvay le malheur d'un obscur changement!
Tout l'estat de ce monde est un jeu d'inconstance,
Mais encor en amour on voit moins d'asseurance;
Sa faveur est semblable à un beau jour d'hyver,
Qui se perd aussi-tost qu'on le void arriver.
Veu qu'en ce tans heureux, las! je ne pouvoy croire
Que le plus grand des dieux peust offenser ma gloire.
Ce fut lors que mon heur en malheur se changea,
Et que mon plus grand bien quand et vous s'estrangea.
Vous fustes mariée! ô dure souvenance!
Helas! je meurs encor aussi-tost que j'y panse!
Je sens renouveller mes antiques douleurs,
Et faut que de mes yeux je verse mille pleurs.
Mais ce qui m'affligea d'un regret plus extrême
Fut que je me trouvay sans vous et sans moy-mesme;
Car ce nouveau mary jaloux vous enleva,
Et mon cœur pour jamais d'allegresse priva;
Laissant la cour sans grace, ennuyeuse et deserte,
Et tous les beaux esprits qui gemissoient leur perte.
Helas! combien depuis ay-je esté travaillé!
Combien de fois la nuict, en sursaut éveillé,
Ay-je arrosé de pleurs mon visage et ma couche,
Ayant vostre beau nom à toute heure en la bouche,
Et ne pouvant trouver de plus grand reconfort
Que de crier sans cesse et d'implorer la mort?
Or durant les assauts de ma dure infortune,
L'ennuy qui me pressoit autant que chose aucune,
C'estoit que mon malheur n'estoit point entendu;

Car tyranniquement, vous m'aviez deffendu
D'en faire aucune plainte, et de vous en escrire.
Ainsi j'estoy contraint d'étouffer mon martire,
Et mourir suffoqué sans m'oser deceler,
Ni d'un seul mot d'escrit mes ennuis consoler;
Seulement vostre image en mon cœur si vivante
Donnoit force à ma vie et la rendoit constante.
Voilà les doux plaisirs qu'Amour m'a fait sentir,
Sans que de ses prisons j'aye voulu sortir.
Encor n'est-ce la fin de ma grieve souffrance!
J'ay sceu que vous doutez de ma perseverance,
Et que ce que j'ay fait pour couvrir mon ardeur,
Passoit en vostre endroit pour change ou pour froideur.
Las! est-ce le guerdon d'une foy si certaine?
Faut-il qu'apres l'angoisse et la mort inhumaine
De brûler sans me plaindre, en vous obeissant,
Je sois plus que jamais à grand tort languissant?
Et qu'avec le destin vous faciez alliance
Pour forcer tout d'un coup ma vie et ma constance?
Certes, vous avez tort, et ne sçauroy penser
Qu'Amour, juste vengeur, ne s'en doive offenser.
N'esperez toutesfois, ô chere Parthenie,
Que j'en sois moins fidelle à vostre tyrannie!
Car ainsi comme l'or plus il est refondu,
Rebattu, martelé, plus luisant est rendu,
Tout ainsi ma constance au plus fort des allarmes,
Des ennuis, des rigueurs, des soupirs et des larmes,
Se monstrera plus belle et ne fléchira pas,
Deussé-je en vous servant souffrir mille trespas.
Car je croy qu'en mourant pour une beauté telle,
On s'acquiert, comme en guerre, une gloire immortelle.

ELEGIE IX

En la saison premiere, apres que toutes choses
Furent de leur chaos ordonnément decloses,
Lors que tous blancs de foy les mortels icy bas,
Nouvelle œuvre du ciel, seulement n'avoient pas
Entr'eux le nom de vice, ains guidez d'innocence
Faisoient bien par nature, et non par connoissance;
Amour, puissant démon, qui, le premier des dieux,
Avoit franchy le sein du chaos ocieux,
Ayant mis fin par tout au trouble et à la guerre,
Amoureux des humains vint demeurer sur terre
Bien qu'il fust immortel, il ne les dédaignoit,
Mais de jour et de nuict il les accompagnoit;

Il logeoit dans leurs cœurs, il échauffoit leurs ames,
Et sous le doux effort de ses poignantes flames,
Chacun, pour s'alleger, sa moitié choisissoit,
Ne cessant leur amour quand ce desir cessoit.
Lors tous vivoient contans. l'amante estoit sans crainte
Que sous un beau semblant logeast une ame fainte,
Qu'on apprit aux soupirs quand ils devoient sortir,
Et que mesmes les pleurs fussent duits à mentir;
La bouche estoit du cœur asseuré témoignage,
On ne s'amusoit point à farder son langage,
Ses yeux, sa contenance; ains, sans dissimuler,
Qui plus avoit d'amour, mieux en sçavoit parler.
La beauté, la douceur, le mérite et l'adresse,
Estoient les seuls efforts pour vaincre une maistresse,
Simple et sans artifice, et qui ne sçavoit pas
User selon les tans de rigueurs ou d'appas,
Façonner un sou-ris, composer ses œillades,
Pour rendre en se jouant les jeunes cœurs malades.
Mais, qui plus est aussi, l'or n'avoit aucun pris;
Carquans [1], perles, rubis, n'eussent meu les espris
De la moindre bergere, ains l'amitié prisée
Sur toute autre richesse estoit authorisée.
Mais comme peu à peu le vice s'avança,
Et que cette saison en une autre passa,
Et que l'or jaunissant se mit en évidence,
Et que la fermeté fit place à l'inconstance,
Qu'on se sceut déguiser, et qu'on sceut finement
Au poids de la richesse estimer un amant;
Qu'on peut de cent façons couvrir sa fantaisie,
Et du beau nom d'honneur masquer l'hypocrisie,
Amour tout estonné de voir si-tost changé
Un peuple, qui n'aguere estoit si bien rangé,
Detestant leur malice, ainsi se prit à dire :
« Il faut, il faut, dit-il, qu'ailleurs je me retire;
Ce peuple est miserable et ne connoist combien
Il a par ma faveur receu d'aise et de bien. »
L'effet fust aussi pront que la voix prononcée;
Car d'une aile à plein vol par le vague élancée,
Il se perd dans la nuē, où, soustenu de l'air,
Pour dire ces propos il cessa de voler :
« Tu t'en repentiras, race ingrate et chetive,
Et, regrettant trop tard le bien dont tu te prive,
Reconnoistras en bref combien sont differans
Les vrais contentemens des plaisirs apparans.

[1] Colliers.

Et combien mon ardeur, dans le ciel allumée,
Brûloit plus doucement que ta vaine fumée.
Car, comme tous ensemble avez fait le peché,
Sur tous de ma fureur le trait sera lasché.
Vous, hommes, les premiers, qui n'avez voulu suivre
Le doux train des plaisirs où je vous faisois vivre,
Qui vous estes lassez de la simplicité,
Qui pensez par le change acquerir liberté,
Pour les simples bontez qu'avez tant mesprisées,
Vous aurez desormais des maistresses rusées,
Au cœur dissimulé, sans foy, sans amitié,
A qui le mieux aimant fera moins de pitié,
Et dont tout l'artifice et la plus belle gloire
Sera de vous surprendre et vous en faire accroire.
Leurs regards, leurs sous-ris, leurs gestes, leurs propos
Seront tous façonnez contre vostre repos;
Ores vous retenant, si l'espoir vous emporte,
Ores vous donnant cœur, si la crainte est trop forte,
Puis de nouveaux soucis vos esprits martelant,
Et tousjours aux glaçons la flamme entremeslant,
L'absynthe avec le miel, la joye à la tristesse,
Et parmy les attraits une grande rudesse;
Afin que vostre esprit, par la diversité
Confus et chancelant, soit tousjours agité.
Combien lors, forçenez, aurez-vous de martire?
Combien de foux propos alors sçaurez-vous dire?
Combien de juremens de ne plus les revoir,
Qui n'auront toutesfois un moment de pouvoir?
Car il ne faudra rien qu'une larme contrainte,
Un regard pitoyable, une parole fainte,
Pour plus fort vous reprendre, et croire fermement
Ce que vous aurez veu n'estre qu'enchantement.
Lors pour plus me venger je changeray mes flèches,
Mon carquois et mon arc, et feray mille brèches
Diverses en vos cœurs, et non comme autresfois,
Quand vous reconnoissiez mon empire et mes loix.
« Cestuy celle aimera qui ne sera point belle,
Et l'autre celle-là qui fera la rebelle
Sous le voile d'honneur, et ne doutera pas [1]
D'en tenir toute nuict un autre entre ses bras,
Tandis que le chetif dans son ame piquée
Adorera Lamie en Lucrece masquée.
L'autre à bon droit craintif, l'inconstance doutant,
Bien qu'il soit jouyssant, ne sera pas contant;

[1] Ne craindra pas.

L'autre sera prodigue afin qu'on le guerdonne,
Et ne connoistra pas que celuy qui plus donne
En doit avoir le moins, afin qu'en esperant
Pour parvenir au but, on ait le demeurant;
Bref, je vous feray voir si l'homme est miserable,
Qui vit dessous le joug de la femme muable,
Afin que souffriez ce qu'avez merité,
Pour avoir un grand dieu folement despité.
« Et vous, dames, et vous, qui n'avez tenu conte
De la force d'un dieu qui tous les dieux surmonte,
C'est à vous que j'en veux, pour vous faire sentir
Si de se prendre à moy l'on se doit repentir;
C'est à vous que j'en veux, qui avez preferée
A la sainte amitié la richesse dorée,
Le vice à la vertu, l'ignorance au sçavoir,
Et l'orde convoitise au fidelle devoir,
Et n'avez estimée estre chose vilaine
Du revenu du lict accroistre son domaine.
Vous ne jouyrez plus du doux contentement,
Qui provient de l'amour qu'on sent également;
Vous aimerez les grands à cause des richesses,
Et les grands, comme vous, sçauront mille finesses
Pour vous amadouēr; car, en tous leurs discours,
De constance et de foy vous parleront tousjours,
Pour parvenir au but où l'amoureux aspire,
Puis, leur desir finy, ne s'en feront que rire,
Changeront de pensée et vous delaisseront,
Et par mesmes appas autres pourchasseront,
Pour monstrer leur adresse, et pour avoir la gloire
De triompher sur vous d'une pauvre victoire.
« Tout ainsi que l'on voit le chasseur qui poursuit
Ardant, impatient, le lievre qui s'enfuit,
Ores sur la montagne, or' à travers la plaine,
Et pour bien peu de chose il prend beaucoup de paine,
Car la chasse luy plaist, et le plaisir qu'il prend,
Mille et mille fois plus que ce qu'il en attend.
« Ainsi seront les grands en l'amoureuse chasse,
Qui n'espargneront rien pour gaigner vostre grace,
Soupirs, pleurs, ni sermens, puis, dès qu'ils vous tiendront,
A quelque autre beauté leurs filets ils tendront.
« Vous alors, qui verrez leur foy dissimulée,
Et leur amitié sainte au vent s'en estre allée,
Bien que mon feu divin vostre cœur n'ait espoint,
Et que de vraye amour au dedans n'ayez point,
Vous aurez de despit l'ame toute embrasée,
Voyant vostre beauté si soudain mesprisée,

Et brûlerez de rage, alors qu'on vous dira
Que de ce nouveau bien quelque autre jouyra ;
Car je veux, pour monstrer les forces de mon ire,
Que vous vous efforciez l'une à l'autre de nuire. »
Ainsi crioit Amour, qui son aile estendit,
Puis d'un vol redoublé dans les cieux se perdit;
Et par nostre malheur sa menace effroyable,
D'âge en âge depuis, apparut veritable.
Vous le sçavez, madame, helas! vous le sçavez,
Et de sa prophetie experience avez!
Car vous avez esté de la grandeur esprise,
Et vous avez des grands esprouvé la feintise;
Et, bien que vos beaux yeux, ardans flambeaux d'Amour,
Surmontent la clarté qui nous donne le jour,
Bien que vostre beau teint fasse honte à l'aurore,
Que l'or de vos cheveux l'or mesme decolore,
Qu'un yvoire poly vous finisse la main,
Que des Graces ayez la poitrine et le sein,
Et que tant de vertus, qui vous font admirable,
Eussent pouvoir de rendre immortelle et durable
La plus legere foy, vous avez nonobstant
Senty le changement d'un courage [1] inconstant,
Qui desdaigne le bien d'une amour mutuelle,
Pour suivre aveuglement une beauté nouvelle.
Mais vous devez cesser de vous en tourmanter;
Encor que vous voyez une autre s'en vanter;
Car un tout tel destin que le vostre s'appreste,
Pour celle qui si haut fait sonner sa conqueste.

ELEGIE X

Je ne veux point blasmer la nature et les cieux,
L'Amour, la providence, ou quelque autre des dieux;
Je ne veux, d'une voix qui s'accorde à ma perte,
Faire haut resonner une plaine deserte,
Blasphemant la fortune, et ne veux point tascher
D'amollir par mes pleurs la rigueur d'un rocher,
Bien qu'il me fust loisible en si triste avanture
De dépiter le ciel, l'Amour et la nature;
Et que je peusse aussi, déplorant mon malheur,
Esmouvoir les rochers et les bois à douleur.
Il faut que de mon mal seule ayez connoissance,
Puis que de m'en guarir seule avez la puissance.

[1] Cœur.

Car, helas! si de vous ne vient ma guarison,
La pourray-je esperer des choses sans raison?
C'est pourquoy seulement à vous je me retire,
Pour, me plaignant de vous, consoler mon martire,
Si vous le permettez: car de vous offenser
J'endureroy la mort plustost que d'y penser.
  Ah! que j'ay de regret, quand je mets en memoire
Combien j'ay receu d'heur, de plaisir et de gloire,
Depuis l'heure qu'Amour devers vous m'adressa,
Et que son feu divin par vos yeux me blessa;
Car, presqu'au mesme instant, vous eustes connoissance
Combien pour vous aimer j'enduroy de souffrance;
Dont vous fustes touchée, et, chassant mon soucy,
Vous me fistes sçavoir que vous m'aimiez aussi.
Alors trop fortuné de vous je prenoy vie,
Alors ma flamme estoit de la vostre suivie,
Alors un mesme esprit nos deux corps animoit,
Ainsi qu'un mesme trait nos deux cœurs entamoit.
  Helas! qui me l'eust dit en ce tans desirable,
Que vous aviez, madame, un vouloir si muable,
Que mal je l'eusse creu! veu qu'ores que j'en suis
Trop clairement certain, croire je ne le puis,
Ni ne le croiray plus, s'il se pouvoit tant faire
Qu'il vous pleust d'un seul mot m'asseurer le contraire.
Mais vous souvient-il plus qu'en nos communs propos
Vous ne me laissiez point un moment de repos,
Jalouse et deffiante, et tout vostre langage
Estoit de m'appeller inconstant et volage?
Et toutesfois voyez que je n'ay point changé,
Et que depuis trois ans que vos yeux m'ont rangé,
De cent mille beautez l'aimable violance
Ne m'a sçeu destourner de vostre obeyssance;
Car, quand je m'asseuroy qu'en feriez tout autant,
Je voulois à l'envy vous demeurer constant
Comme je fais encor, tenant à grand loüange
Que vous tant seulement ayez suivy le change.
  Au moins si de mon lieu quelqu'un eust herité,
Qui par extrême amour eust ce bien merité,
Ou qui sçeust comme il faut d'une façon discrette
Conduire et pratiquer une amitié secrette;
Qu'il peust dissimuler ses faveurs sagement,
Feignant une tristesse en son contentement;
Qu'il pleurast ses douleurs, vous nommast inhumaine,
Ou qu'il dist seulement qu'il a pris quelque paine
Devant que d'estre aimé, j'en seroy moins fasché;
Mais, alors que je voy qu'il fait si bon marché

D'une chose si rare, et n'en fait presque conte,
Mon extrême douleur toute rage surmonte.
Il se rit de ces vers dont j'estoy si jaloux,
Il fait voir des faveurs qu'il jure avoir de vous
Pour memoire et pour gage; il a vostre peinture,
Il dit qu'avez la sienne; il sçait vostre nature,
Il connoist vostre cœur et vostre intention,
Et juge que pour luy vous souffrez passion;
Bref, par tous ses discours il voudroit faire accroire
Qu'il s'est acquis sur vous quelque belle victoire.
Hé Dieu sçait la fureur dont je suis possedé,
Voyant que vostre choix a si mal succedé!
Ores que sans relasche à mon malheur je pense,
Je n'ay contentement qu'à blasmer l'inconstance
Et demeurer tout seul, bastissant à part moy
Mille estranges desseins d'un homme hors de soy
Et dis en soupirant : Chetif, que doy-je faire?
N'ay-je pas contre moy toute chose contraire?
A qui croiray-je plus? tout le monde est sans loy,
Puis que mesme ma dame a violé sa foy.
Quelle estrange rigueur se veit jamais descrite
Par tragiques regrets, qui ne soit plus petite,
Si l'on pense à la gloire où j'estois élevé,
Et par quelle injustice à coup j'en suis privé?
Malheureux qui dépend d'une dame muable!
S'il est contant un jour, l'autre il est miserable;
Sa nef vogue incertaine ores bas, ores haut;
Il a peur, il s'asseure, il est froid, il est chaud,
Et n'a non plus d'arrest en son troublé courage
Qu'il plaist aux mouvemens de la mer où il nage.
Mon esprit sans relasche est ainsi tempesté,
Car le vent qui l'esmeut n'est jamais arresté.
Mais que ne faites-vous, ô beauté sans exemple!
Avec tant de thresors que l'ame en vous contemple
Pour accomplir du tout vostre perfection,
Que vous ayez un cœur qui soit sans fiction,
Que vous gardiez tousjours un vouloir immuable,
Qui plus que les beautez vous feroit admirable
Et reluire icy bas : car sans la loyauté
Il n'est point de vertu qui monstre sa beauté;
Comme sans la lumiere aux couleurs si duisante,
Tout objet à nos yeux vainement se presante.
Or, bien que vous m'ayez ingratement laissé,
Et qu'un change impreveu fort avant m'ait blessé;
Bien qu'en voyant celuy dont vostre ame est saisie,
J'ay plus pitié de vous que de luy jalousie,

Bien qu'aux divers combats qui se font en mon cœur,
Le desdain quelquefois de l'amour soit vainqueur;
Bien que le vray renom que j'ay d'estre fidelle,
Avec grand avantage en d'autres lieux m'appelle,
Voire et que mon esprit, qui se pense outragé,
Consente au changement afin d'estre vangé;
Helas! si ne sçauroy-je, il faut que je l'advouē,
Suivre assez constamment le change que je louē!
S'il m'en prend fantasie, aussi soudainement,
Confus et repentant, mon vouloir se dément;
Je ne vous puis hayr, quand je vous vois si belle,
Je ne vous puis aimer, vous sçachant infidelle;
Mes sens sont en debat, mon esprit agité
Chancelle constamment d'un et d'autre costé,
Et suis si possedé de ma fureur extrême,
Que je n'ay rien en moy qui s'accorde à moy-même.
Que feray-je à la fin? que veux-je devenir?
Je ne puis, malheureux, lâcher ny retenir!
Tout bien considéré, mon plus grand avantage,
C'est que je m'abandonne au vent et à l'orage,
Et, calant aux destins que je ne puis forçer,
Je consente à regret tout bas en mon penser,
Qu'infidelle et parjure, et pis cent fois encore,
Il faut, bon gré mal gré, que mon cœur vous adore.

ELEGIE XI

C'est en vain qu'on essaye à forcer la puissance
Du ciel, qui nous contraint depuis nostre naissance.
Il faut tout laisser faire à la fatalité;
Car on ne peut changer son terme limité.
Pour courir à clos yeux aux hazards de la guerre,
Chercher toutes les mers, rauder toute la terre,
Ou pour vivre à son aise et se contregarder,
Le destin ne se peut haster ou retarder.
Tel avoit mille fois attendu le naufrage,
L'hyver en pleine mer, qui, joignant le rivage,
Apres s'estre asseuré des frayeurs de la mort,
S'est veu sans y penser submergé dans le port;
Ainsi que moy chetif, qui fais experience
Que le malheur nous prend lors que moins on y pense;
Car je me voy surpris et blessé durement,
Alors que j'esperoy vivre plus seurement.
Durant le tans piteux que la France embrasée
Tournoit le fer contre elle en deux pars divisée,

Voyant en tant de lieux ses champs ensanglantez
Du sang de ses enfans meurtris de tous costez,
Voyant estinceler tant de luisantes armes,
Les deux camps opposez, tant d'assauts, tant d'alarmes,
Voyant mes compagnons mourir devant mes yeux,
Esmaillans de leur sang un tombeau glorieux,
J'attendoy d'heure en heure une mort asseurée,
Et voir de mille coups ma poitrine honorée;
J'attendoy la prison et les autres hazars,
Ordinaires loyers des serviteurs de Mars;
Mais le ciel rigoureux me reserva la vie,
Pour estre à mille morts lentement asservie,
Et me garda, cruel, d'une captivité,
Afin qu'apres je fusse à jamais arresté.
  Il me retira sauf de la civile flame,
Pour me faire mourir par les yeux d'une dame,
D'un feu qu'on ne voit point en l'air estinceler,
Car, helas! je le couvre et me laisse brûler!
Je recelle mon mal sous une fainte joye,
Et cache ma blessure afin qu'on ne la voye.
  Ce m'eust esté grand' heur de tomber renversé,
Sanglant, entre les morts, ayant le cœur percé!
J'eusse avec ce trespas tant de peine évitée,
Et quelqu'un le sçachant eust ma mort regrettée,
Où mourant maintenant personne ne me plaint,
Car nul ne sçait le mal duquel je suis attaint,
Sinon vous homicide et guerriere inhumaine,
Qui vous resjouyssez de m'avoir mis en paine
Vous riez de mes pleurs, de ma mort vous vivez,
Et de mon sang troublé vos rigueurs abruvez.
  Encor si paravant je vous eusse offençée,
Et que vous, à bon droit contre moy courrouçée,
M'eussiez pour chastiment à la mort condamné,
Blessé de mille traits, durement enchaisné,
Parmy tant de douleurs je prendroy patience,
Au lieu de vous blasmer accusant mon offence.
Mais sans avoir failly, contre toute raison,
Pour vous donner plaisir me tenez en prison;
Et pour voir si vos yeux pourront brûler une ame,
Vous me faites mourir en l'amoureuse flame.
Las! vous deviez ailleurs vostre force essayer,
Et sur vos serviteurs vos regards n'employer.
  Si je duroy mille ans en vostre obeïssance,
Je garderoy tousjours vive la souvenance
Du tans que commença ma mortelle langueur,
Quand, feignant vous jouer, vous blessastes mon cœur.

Ce jour de mon malheur fut la cause premiere.
Je tremble en y pensant, quand vous, belle guerriere,
Tenant un trait en main, et portant dans les yeux
Tous les flambeaux d'Amour, qui consomment les dieux,
Vous choisistes mon cœur pour butte et pour adresse,
Et me dites, riant : Il faut que je vous blesse.
Ce mot n'estoit finy que le trait fut lasché,
Et l'Amour qui le vit, dans vos yeux embusché,
Pour mieux marquer le coup fait d'une main si belle,
Tira cent flesches d'or en ma playe nouvelle;
Puis il y mit le feu pour plus me tourmenter,
Voulant qu'autre que vous n'eust pouvoir de l'oster.
Las! cette vive ardeur, qui point ne diminuë,
Me tient impatient en fièvre continuë,
Qui m'esmeut, qui me trouble et qui me fait rêver,
Et ne puis à mon mal aucun secours trouver;
Car de vous seulement ma guarison procede,
Et je crains vous prier de m'y donner remede.
Au moins s'il ne vous plaist mes langueurs secourir,
Ne refusez, madame, en me voyant mourir
De croire que ma peine a de vous pris naissance,
Et que vous me tuez sans avoir fait offance.
Quand je sçauray pour vray que vous le connoissez,
Je tiendray mes travaux assez recompensez,
Et me resjouyray de voir finir ma vie,
Pour vous donner plaisir et vous rendre servie.
Mais ce m'est un regret plus dur que le trespas,
De voir qu'en me tuant vous ne le croyez pas;
Ou, si vous le croyez, monstrez de n'en rien croire,
De crainte que ma mort ne tache votre gloire,
Ou de peur qu'à la fin vostre cœur endurcy,
Touché de mes douleurs, ne se rende adoucy.
Vrayment quand vous seriez d'une roche sauvage,
Si vous voyez mon cœur, ainsi que mon visage,
Meurdry, couvert de sang, perçé de toutes parts,
Au milieu d'un grand feu qu'alument vos regards,
Reconnoissant dessus vostre figure empraintе,
Vous seriez (j'en suis seur) de soupirer contrainte,
Et, chassant mes douleurs par un doux traitement,
Vous me rendriez, madame, heureux parfaitement.
Lors vous auriez honneur par ceste experience,
Monstrant de vos beautez l'admirable puissance,
Egale aux plus grands dieux, qui ont entre les mains
L'heur, le malheur, la vie et la mort des humains.
Madame, s'il vous plaist de me rendre la vie,
Que vos yeux foudroyans d'un seul coup m'ont ravie,

Vous ferez voir en moy, par ce divin effort,
Que vous pouvez donner et la vie et la mort.

ELEGIE XII

Que doit faire un amant comme moy miserable,
Blessé dedans le cœur d'une playe incurable,
Et brûlant peu à peu sans espoir de secours,
Sinon tousjours se plaindre et soupirer tousjours?
Ainsi comme je fais en vous servant, madame,
Car je pers mes soûpirs où j'ay perdu mon ame,
Et me plains sans cesser du mal que je reçoy,
Depuis qu'estant à vous je ne suis plus à moy.
En hyver, en esté, sans relasche, à toute heure,
Soit de nuict, soit de jour, desesperé, je pleure,
Voyant que mon malheur ne peut-estre évité,
Et me deuls bassement de vostre cruauté :
Mais ce m'est deshonneur qu'en ma peine excessive
Je me plaigne de vous, qui faites que je vive,
Et d'une passion qui me plaist tellement,
Que quand j'en suis privé je souffre doublement.
Car j'ay tant de plaisir, alors que j'imagine
Que toutes mes douleurs ont de vous origine,
Que ce doux souvenir, qu'on ne peut estimer,
Me fait en mes travaux bien heureux reclamer.
Ce seroit donc en vain que j'aurois esperance
D'échapper quelque jour de vostre obeïssance,
Puis que de ma prison vient ma felicité,
Et que j'aime plus fort plus je suis tourmenté.
Helas! je le sçay bien qu'il ne faut que j'espere
D'échapper de vos fers, quoy que je puisse faire!
Le ciel à vous servir m'a trop predestiné.
Ne m'accusez donc point que je sois obstiné,
Si j'aime ardantement une ame si rebelle;
Blasmez plustost le ciel qui vous a fait si belle,
Que le seul souvenir de mon hautain penser
Fait que de mes travaux je ne me puis lasser.
Car au plus fort du mal ce penser me conforte,
Que c'est pour vous aimer qu'à tort je le supporte.
Las! s'il n'estoit ainsi, j'ay si fort enduré,
Depuis que de mon œil le vostre est adoré
Et que dans mon esprit je porte vostre image,
Qu'il y a jà long tans que mon triste courage
(Bien que ferme et constant) ailleurs se fust rangé,
Et que le desespoir mon desir eust changé.

Car, si je veux conter les angoisses mortelles,
Les diverses fureurs, les peurs continuelles,
Les injustes rigueurs, les courroux vehemens,
Les rapports envieux, les mescontentemens,
Qu'Amour a fait pleuvoir dans mon ame oppressée,
Depuis que je vous fay royne de ma pensée,
Encor que vostre cœur soit plus dur qu'un rocher,
La pitié vous fera maint soupir arracher;
Et vos yeux, si cruels aux amoureux allarmes,
Espandront par contrainte un grand fleuve de larmes :
Car j'ay veu mille fois, escoutant mes douleurs,
Jusqu'aux plus durs rochers estre bagnez de pleurs.
J'ay souffert tous les maux de l'amoureux empire,
J'en ay plus supporté que je ne sçauroy dire;
Voire et si j'en prevoy mille autres à venir,
Qui mon ardent desir ne peuvent retenir.
Vous pouvez bien juger, voyant tant de constance,
Que de faire autrement je n'ay pas la puissance.
Si j'ay quelque pouvoir, il s'estend seulement
A vous aimer, madame, et servir constamment;
Et quand pour mon salut je voudroy le contraire,
Emporté du destin, je ne le pourroy faire ;
Mais je ne le veux pas, ny ne le puis vouloir,
Deussé-je en vous aimant à jamais me douloir.
Puis donc que vous voyez que ma foy continuë,
Puis que mon amitié vous est assez connuë,
Je m'esbahy comment vous m'avez pu penser
Avoir si lasche cœur que de vous offenser;
Et que j'aye entrepris, plein de jalouse rage,
Blasphemer contre vous d'un medisant langage.
Vrayment vous avez tort, ma ferme volonté
N'avoit en vous servant ce laurier merité :
Je confesseray bien que je vous ay blasmée,
Sentant de mille ennuis ma pauvre ame entamée.
Durant vos cruautez, au fort de ma langueur,
J'ay souvent, sans mentir, blasmé vostre rigueur;
Je vous nommoy cruelle, inexorable et fiere,
J'accusoy de vos yeux l'homicide lumiere,
J'accusoy vos cheveux dont je suis enlacé,
J'accusoy vos beautez qui m'ont ainsi blessé;
Mais bien souvent encor, au milieu de ma plainte,
Je demeuroy tout court, palle et tremblant de crainte,
Et reprenoy mon cœur qui de vous se plaignoit,
Quand vostre cruauté plus fort le contraignoit.
Car, bien qu'en vous servant à grand tort il languisse,
Au milieu des tourmens je veux qu'il vous benisse.

Helas ! mon Dieu ! comment avez-vous donc pensé,
Qu'à vostre honneur sacré je me sois adressé?
Honneur si pur et beau, que qui veut en médire
Veut empescher aussi le clair soleil de luire.
Le malheur m'a livré maint assaut dangereux,
Depuis que je suis serf de vos yeux rigoureux,
Sans avoir pu forçer mon courage invincible ;
Mais ce dernier effort s'est monstré si terrible
Et m'a, du premier coup, tellement combattu,
Que mon esprit en est de tout point abattu ;
J'en laisse au desespoir ma vie abandonnée,
Et maudy sans cesser ma fiere destinée.
Mais j'ay ce reconfort qu'il ne peut advenir
Qu'un tel mal ne finisse ou ne fasse finir,
Avant qu'il soit long-tans, ma languissante vie,
Par un rapport menteur à tous maux asservie.

ELEGIE XIII

Beauté si chere aux yeux et si cruelle aux ames,
Je vous ay tant de fois fait paroistre mes flames,
Depuis que je suis vostre et qu'à mon grand malheur
De vos divins regards je tentay la valeur ;
Vous avez tant de fois ma constance esprouvée,
Vostre main de mes pleurs a tant esté lavée,
Que je n'espere pas, en soupirs m'exhalant,
Temperer la chaleur d'un feu si violant ;
Mais que ma juste plainte, au lieu d'estre entanduē,
Se perdra dedans l'air sourdement respanduē.
Or si veux-je pourtant des destins me douloir
Et de vostre rigueur ; car que peut me chaloir,
M'estant perdu moy-mesme en vostre amitié vaine,
Si je pers ma complainte où j'ay perdu ma paine?
C'est peu, c'est peu de cas pour me faire cesser,
Je veux sur les soupirs les sanglots amasser,
Et finir en regrets ma languissante vie,
Puis que vostre rigueur n'est encor assouvie,
Et que plus je vous aime, invincible au tourmant,
Plus vostre cœur s'obstine et se fait diamant.
Helas ! si mes douleurs vous touchoient la pensée,
Vous seriez de vous mesme à bon droit offensée !
Il vous faut seulement à part vous discouvrir
Combien, depuis le jour que je meurs sans mourir,
Vous avez reconnu de feintise aux courages
Et combien d'amoureux se sont trouvez volages,
Tant ceux qui pour la peine ont quitté les plaisirs,

Que ceux qui tous les jours ont fait nouveaux desirs,
Rejettant leurs defauts, non sans quelque apparence,
Ou sur vostre rudesse, ou sur vostre inconstance.
Vous n'en trouverez point qui, constant comme moy,
Contre tous mouvemens ait conservé sa foy,
N'ayant voulu changer ma douleur vehemante
A toutes les faveurs d'une plus douce amante ;
Et qui de tous costez me trouvant assailly,
D'un penser seulement contre vous n'ay failly,
Mais comme un ferme roc que les vents et la gresle,
La tempeste et les flots combatent pesle-mesle,
Et pour tous leurs efforts n'est jamais abatu,
Ains s'affermist plus fort, plus il est combatu,
Ainsi contre l'assaut de vos rigueurs cruelles,
Et contre les beautez de mille damoiselles,
Qui, las ! ne m'eussent pas comme vous rejetté,
Immuable et constant j'ay tousjours resisté,
Sans que pour mes travaux j'aye aucun advantage
Sur tant de vains muguets, dont l'ame est si volage,
Qui de bouche et de cœur sont feints et deguisez,
Mais plus (ce croy-je et crains) de vous favorisez.
O rigoureux Amour ! que les feux que tu verses
Font dedans nos esprits des brûlures diverses !
Je discours quelquesfois sur tes faits inconstans,
Mais plus je les recherche et moins je les entans.
Myrtis de mon amour couvertement soupire,
Je brûle pour Delon, Delon aime Thamyre,
Luy des traits de Myrtis se sent vivement poind ;
Myrtis belle à tout autre à mes yeux ne l'est point.
Voilà comme un enfant de nos flammes se jouë,
Et les ressorts trompeurs qui gouvernent sa rouë.
Est-ce que nos esprits il veuille ainsi ranger,
Pour faire voir sa force ou bien pour se vanger ?
O Dieu ! si tu le fais pour monstrer ta puissance,
Donte les rudes cœurs qui n'en ont connoissance.
Si c'est pour te venger de quelques vieux forfaits,
Helas ! ne puny point ceux qui ne les ont faits !
La loy seroit barbare et d'injustice pleine,
Si contre l'innocence elle ordonnoit la peine ;
Or je me puis vanter incoupable envers toy,
Ou ce seroit peché de n'avoir qu'une foy,
D'estre demeuré ferme aux plus cruels allarmes
D'avoir obstinément tousjours gardé ses armes,
Imprenable aux desdains, aux feux, à la rigueur :
Bref, n'avoir jamais eu qu'un amour dans le cœur.
Voilà ce que j'ay fait ; si c'est ton ordonnance,

Que les tiens soient punis qui suivent la constance,
Tu me dois reserver le plus cruel tourment,
Car Phœbus ne veit onc un si fidel amant.
Celle qui fut premiere est ma derniere flame;
Comme je n'ai qu'un cœur je n'aime qu'une dame,
Tousjours à mesme but s'adresse mon penser.
Tel est mon naturel que je ne puis forçer,
Et bien que ma Delon se change d'heure en heure,
C'est la loy des destins que constant je demeure,
Tandis qu'il y aura des poissons sous les eaux,
Des estoilles au ciel, dedans l'air des oyseaux,
Des bestes dans les bois, des hommes sur la terre,
Et tandis qu'aux moutons les loups feront la guerre,
Que l'hyver sera froid et l'esté chaleureux,
Et tant que les beautez auront des amoureux.

ELEGIE XIV

Maistresse, en t'escrivant je ne veux entreprendre
Par un discours plaintif mes douleurs faire entendre,
Ni comme je languy privé de tout espoir,
Veu l'estat où je suis de jamais plus te voir.
Las ! je n'ay point de voix pour un si grief martire !
Le mal n'est pas mortel qui parle et qui respire,
Le mien est infini qu'on ne sçauroit conter;
Puis de l'endurer seul je me dois contenter,
Sans que, par le recit de mes fascheux allarmes,
J'ouvre au dueil ta poitrine et tes beaux yeux aux larmes,
Et que, pour assouvir de tout point le malheur,
J'adjoigne à tes douleurs ma nouvelle douleur.
Las ! aussi quelle voix tragique et lamentable,
Pourroit representer mon estat miserable,
Depuis le triste jour que ton œil s'eclipsa?
Vrayment ce fut bien lors que ma nuict commença ;
Mon ame se vit lors aux tristesses plongée,
Ma saison printaniere en hyver fut changée,
Mille et mille soucis me donnerent la loy,
Et, pensant te laisser, je me trouvay sans moy.
Je n'avois à grand peine abandonné ta porte,
Qu'un regret violent hors de moy me transporte,
Que je me lasche au dueil et, tout desesperé,
Je maudy le destin contre moy conjuré;
Je despite ma vie à souffrir condamnée,
J'outrage la fortune et sa haine obstinée,
J'accuse mon devoir, cause de mon tourment,
Puis je discours ainsi sur mon departement :

Las! c'est bien un depart que cette rage extrême,
Puis que sa cruauté fait deux parts de moy-mesme;
Toutesfois en partant je ne m'emporte pas;
Ce n'est donc un depart, c'est plustost un trespas,
C'est une lente mort de mille morts suivie,
Comme un hydre fertil renoūvelant sa vie,
Un chaos de pensers où l'esprit se confond,
Bref, une mer d'ennuis qui n'a rive ny fond.
C'est grand cas que mon mal ne puisse avoir de trêve
Et que, dès le matin, comme l'aube il se lève,
Et me suit jusqu'au soir, quand je veux me coucher.
Et lors, plus que devant, met peine à me fascher:
Le lict m'est une gesne, et la plume ocieuse
Redouble en la pressant ma langueur soucieuse;
J'en sors, je me promeine, et sans aucun repos
Je fay mille desseins, je tiens mille propos,
Et rien ne dure ferme en ma vague pensée,
Que l'eternel regret de vous avoir laissée.
Et dis, m'en souvenant : O tenebreuse nuit!
O silence! ô repos! las! où suis-je reduit?
Tout se taist maintenant, toute sorte de beste,
Oubliant son travail, courbe au sommeil la teste,
Les bœufs dedans l'estable, aux forests les oyseaux,
Aux cavernes les ours, les poissons sous les eaux.
Amphytrite est paisible, et les vents qui se taisent
Font que les flots mutins comme endormis s'appaisent;
Le marinier sans crainte en sa nef est couché,
Le brûlé moissonneur du sommeil est touché,
L'univers se repose, et l'horreur solitaire
Des travaux journaliers est la trêve ordinaire;
Seul je vis en tourmente au plus calme des nuits,
Et le sommeil commun réveille mes ennuis.
Je fay mille autres plaints, et la lune argentée,
Du son de mes regrets maintes fois transportée,
Cache sa belle face et change de couleur,
Tant elle a de pitié de ma griefve douleur!
Fiché je la contemple et luy narre ma paine,
Accusant tous les feux de la celeste plaine!
Orion, la Pleiade, Helice et le Daufin,
Et tant d'aspects malins qui causent mon destin.
Je passe en ces discours presque la nuit entiere
Que tousjours mon depart me fournit de matiere,
Tant que, n'en pouvant plus, je me rens au sommeil,
Qui me cille à regret les paupieres de l'œil.
Mais ce n'est commencé, que la triste merveille
D'un songe espouvantable en tremblant me resveille;

Et les noires vapeurs, qui troublent mon cerveau.
M'y dépeignent sans fin quelque soucy nouveau.
Une fois je te voy que ma douleur te touche,
Les yeux couverts de pleurs, les sanglots à la bouche,
Et d'un habit de dueil ombrageant ta beauté,
Blasphemer le devoir qui si loin m'a jeté.
Mais las! presque aussi-tost ton image adorée
Se fait voir devant moy, plus gaye et plus parée,
Et mon esprit jaloux, facile à s'offenser,
Juge que loin des yeux je suis loin du penser,
Qu'en vain je te reclame et que ta fantasie,
Oubliant nos amours, d'autre flamme est saisie.
Lors d'ire et de despit je m'esveille en sursaut
Et, le songe cessant, ma frayeur ne defaut;
Car je reste long-tans si vaincu de ce doute,
Que de froide sueur tout le corps me degoute;
Je n'entens ny ne parle, immobile et transi.
On me jugeroit mort qui me verroit ainsi.
Puis, comme peu à peu je rentre en connoissance,
L'esprit me revenant, ma douleur recommance;
Mille jaloux soucys m'environnent le cœur,
Et, comme les amans entretiennent leur peur,
J'alambicque mon songe et le tiens veritable.
Je me plains de ta foy, peut-estre, inviolable;
Je maudy les sermens qui m'alloient abusant,
Et conclus pour la fin, ma simplesse accusant,
Qu'amour long-tans ne dure en l'esprit d'une femme,
Si l'œil ou le discours n'en conserve la flame.
Puis en me reprenant, contre moy courroucé,
Je deteste ma faute et m'appelle insensé
Qu'un simulacre feint me remplisse de crainte,
Apres les vrais effets de ton amitié sainte.
Las! ce dis-je, ô mon bien! je paye ingratement
L'angoisse, où je te vey pour mon departement.
Tant de regrets tranchans, tant de larmes versées,
Hors de mon souvenir sont bien-tost effaçées.
Quel amant desormais pourra vivre sans peur,
Puisque ces vains pensers sont reçus en mon cœur,
Et que la jalousie, avec toute sa glace,
Parmy de si grands feux peut encor avoir place?
O maudite fureur, sans tes soucis mordans
Amour tousjours enfant n'auroit griffes ny dans!
Voilà par quels destours vague ma fantasie,
Calant[1] ore à l'Amour, ore à la jalousie,

[1] Cédant, s'abandonnant, du verbe italien *calare*.

Selon leur mouvement plus ou moins violant,
Tandis qu'on void le ciel d'astres estincelant.
Puis, si tost que le jour a ses portes decloses,
Et que l'aube amoureuse ouvre son sein de roses,
Je me pers dans un bois où, pour mieux me cacher,
Je choisis les recoins d'un antre ou d'un rocher.
Lors, me trouvant tout seul dans ce lieu solitaire,
Je recommence encor mon esbat ordinaire;
Je recommence encor à me déconforter,
Et du tout aux frayeurs je me laisse emporter.
C'est en vain que j'essaye à tromper ma pensée,
En me ressouvenant comme je t'ay laissée,
Quels furent tes propos de sanglots empeschez,
Et comme tes beaux yeux n'estoient jamais sechez.
Au lieu de m'alleger, ce penser me tourmente.
Bref, je ne puis souffrir mon ame impatiente,
Et ne puis d'autre part nul endroit adviser,
Où sans croistre son mal je la puisse poser.
Que sera-ce de moy? quel espoir me console?
De m'attendre au retour, c'est une attente fole;
A mon extremité ce remede est trop lent,
Il vaut mieux me tuer par un coup violent,
Sans que plus desormais l'esperance m'enyvre:
Car je suis aussi las d'esperer que de vivre.

ELEGIE XV

Las! faut-il que mon mal n'ait jamais d'allegeance
Et que le tans moins fort cede à sa violance?
Faut-il qu'incessamment tant de soucis divers
Comblent de cris ma bouche et de plaintes mes vers?
Beauté qui regissez ma vie et ma fortune,
Si mon dueil continu vostre oreille importune,
Ne m'en accusez point, Amour, mon puissant roy,
Ainçois [1] mon fier tyran, fait la faute et non moy;
C'est luy qui me réveille et qui, dedans mon ame,
Lasche le poignant trait du soucy qui m'entame;
Car par luy j'ay connu le pouvoir de vos yeux,
Le lys de vostre teint, vos souris gracieux,
L'honneur de vostre sein, vostre port venerable,
Et ce plaisant desdain à la pointe incurable;
J'ay connu cet esprit, ces vertus, ces discours,
Et mille autres beautez, meres d'autant d'amours.

[1] Ou pour mieux dire.

Et, sans penser plus loin, mon ame trop hastive,
Croyant à son desir, se fist vostre captive.
  Confessez, s'il vous plaist, ay-je pas quelque droit
De trembler de frayeur? Helas! qui ne craindroit?
Trop de justes raisons malgré-moy me font craindre.
Tant d'attraits ravisseurs ne peuvent-ils contraindre
L'œil volage d'un prince, ou quelqu'un de ces dieux
Qui, pour moindre que vous, descendirent des cieux?
Et qui sçait (mais je croy que n'estes variable)
Si leur serve grandeur vous seroit agreable?
Que ne voulut Amour, pour m'oster de soucy,
Graver dessus mon cœur vos pensers, tout ainsi
Comme il y sçeut former le celeste visage?
Peut-estre qu'en l'esprit je n'aurois plus d'ombrage
Car y reconnoissant que vous daignez m'aimer,
Aucun trait que d'Amour ne pourroit m'entamer.
  A l'homme trop avare en aimant je ressemble;
Il ne peut éloigner son thresor qu'il ne tremble.
Bien qu'il l'ait mis en terre, à toute heure, en tous lieux,
L'idole d'un larron vole devant ses yeux.
Ainsi, mon cher thresor, vous perdant de presance,
La crainte arriere moy bannit toute esperance,
Me caille tout le sang et me fait ravasser,
M'amoncelant sans fin penser dessus penser.
Mais si tost, ô mon cœur! je ne verray reluire
Le clair feu de vos yeux, trop beaux pour mon martire,
Que l'esperance en moy la maistresse sera,
Et loin de mon esprit la crainte chassera.
Retourne donc, mon bien, retourne et reconforte
Mon esperance, helas! qui tombe à demy-morte.
  Comme quand le bel astre aux saisons commandant,
L'œil et le cœur du ciel, devale en l'occidant,
Maint ombrage[1] s'éleve, et mainte horrible fainte
Saisit les cœurs humains d'une effroyable crainte:
Puis, si tost que l'aurore a le ciel éclaircy,
L'ombre s'évanouyst et la frayeur aussi.
De mesme, ô mon soleil, quand ta jumelle flame
Tourne ailleurs ses rayons, vient la nuict de mon ame!
Mille et mille soucis passent devant mon cœur
Et, fantosmes douteux, le transissent de peur;
Mais au plaisant retour de ta belle lumiere
Mes yeux recouvreront leur splendeur coustumiere,
Et toutes ces frayeurs, mes esprits martelans,
Se perdront à l'instant comme songes vollans.

[1] Ombre.

Retourne donc vers-moy ta lumiere éclipsée,
Et chasse, ô mon soleil! les nuits de ma pensée.
Quand Phœbus se recule et qu'il laisse les jours,
S'éloignans de l'archer, froids, ennuyeux et cours,
Les vens déprisonnez d'un grand bruit se font guerre,
Ils renversent [1] la mer, ils font trembler la terre;
La neige couvre tout d'un linge blanchissant,
Et la gresle à l'envy descend en bondissant;
La terre, au lieu de fleurs, de frimas est couverte,
Prez, buissons et forest quittent leur robbe verte,
La gorge des oyseaux est muette aux chansons,
Et le cours des ruisseaux est bridé de glaçons.
Ainsi, quand ton aspect luit en autre contrée,
Frayeurs, soucis, regrets, font en moy leur entrée,
Et maint jaloux penser, de mon cœur s'emparant,
Y fait naistre un hyver incessamment durant,
Soit que le printans vienne, ou le chaud, ou l'automne,
Et jamais sa rigueur un beau jour ne me donne.
Revien donc, mon bel astre, et d'un trait de tes yeux
Fay refleurir encor mon printans gracieux;
Romps la glace endurcie, et l'orage, et la gresle,
La neige, et le frimas, qui troublent pesle-mesle
Le serain de mon ame, et d'un œil vigoureux
Fay germer en mon cœur les pensers amoureux.
Mais retourne devant, ô divine Cynthie,
Que la peur de tout point ait ma flamme amortie,
Et que le desespoir, si contraire aux amours,
Pour finir mes desirs mette fin à mes jours.

ELEGIE XVI

Lors que le trait d'Amour, sortant de vostre veuë,
Passa comme un esclair mon ame à l'impourveuë,
Et qu'en vos blonds cheveux mon cœur fut enlacé,
Bien que l'or en parust nonchalamment tressé,
Nouvel Epimethé, trop tard je devins sage;
Apres le coup reçeu, j'en connu le dommage;
Je pleuray ma fortune et, tout bas maudissant
L'inévitable loy du destin tout-puissant,
Je vey bien que mon mal estoit sans esperance;
Car, bien qu'Amour n'observe aucune differance,
Mesurant la noblesse à la fidelité,
J'apprehenday pourtant nostre inégalité,

[1] Bouleversent.

Et, de peur que mon vol vous semblast temeraire,
J'étouffay ma douleur et couvry mon ulcere,
Esperant que le tans me pourroit alleger,
Et mon nouveau desir en quelque autre changer.
Mais plus en ces raisons folement je m'obstine,
Plus le trait amoureux s'enfonce en ma poitrine;
Je ne puis plus souffrir un feu si devorant,
Qui brûleroit plus fort moins j'iroy soupirant;
Il faut que je me lasche aux regrets et aux larmes,
Vous monstrant par mes coups le pouvoir de vos armes.
Les mortels en leurs maux aux dieux ont leur recours,
De vous semblablement j'attens tout mon secours.
Et davantage encor, je serois à reprendre,
Si par ce feu couvert j'estois reduit en cendre,
Faute d'ouvrir mon cœur de flamme suffoqué.
Car bien que le trespas j'aye assez invoqué,
Comme unique remede à ma playe incurable,
Si me déplairoit-il, vous estant dommageable.
Moy qui ne suis plus moy, que perdroy-je en mourant
Qui puisse estre dit mien par discours apparant?
Car mon esprit est vostre, et mon ame égarée
Volle autour de vos yeux, de son corps separée.
Je perdroy seulement ma flamme et mes douleurs,
Je perdroy mes desirs, mes soucis et mes pleurs,
Et de tant de pensers la grand' troupe immortelle;
Vous perdriez quant à vous un serviteur fidelle,
Que vos yeux seulement ont pouvoir d'animer,
Et qui vous aime tant qu'il ne s'en peut aimer.
  Las! si vous pretendez que j'aye fait offense
D'oser tant entreprendre, écoutez ma deffense!
La faute vient de vous et d'Amour qui m'a fait
Connoistre, en vous voyant, un sujet si parfait.
Vous n'auriez pas raison de vous mettre en colere
Pour une belle erreur, que vous m'avez fait faire;
Au lieu de m'accuser, accusez vos beaux yeux,
Riches des traits d'Amour, cruels et gracieux;
Accusez vostre teint qui la neige surpasse,
Accusez vos cheveux et vostre bonne grace,
Et deffendez, madame, à vos jeunes beautez
De n'emprisonner plus nos libres volontez.
  Si vous avez desir de n'estre point aimée,
Ne voyez point le jour, demeurez enfermée,
Tenez-vous dans un antre ou dans quelque rocher.
Encor vostre valeur ne se pourra cacher.
Tousjours vous paroistrez en beautez la premiere;
Car partout le soleil découvre sa lumiere.

Las! dès le premier jour que vostre œil me ravit,
Et que mon jeune cœur sous vos loix s'asservit.
Je fis ce que je pu pour avoir delivrance.
Et pour me rebeller de vostre obeïssance;
Je ne le faisoy pas de crainte d'endurer,
Mais la peur seulement de n'oser aspirer
A si digne service agitoit ma pensée,
Qui ne vouloit pourtant estre ailleurs adressée;
Car mon cœur, que le ciel vous a predestiné,
Aime mieux consentir au decret ordonné,
Et mourir par vos mains d'une playe honorable,
Qu'esprouver l'appareil d'autre amour favorable,
Veu qu'au seul souvenir de ces hauts pensemens,
Il se jouë en ses fers et se rit des tourmens.
Soyez-moy donc, Madame, ou fiere ou gracieuse,
Soyez ou ne soyez de mon mal soucieuse,
Faites-moy reçevoir la vie ou le trespas,
Bref, croyez ma constance ou ne la croyez pas,
Vous ne ferez jamais, favorable ou contraire,
Que d'un si haut dessein j'essaye à me distraire.
D'autres nouveaux desirs je ne veux plus avoir,
Et quand je le voudroy je n'auroy le pouvoir.
Au feu des passions ma foy se rend plus forte,
Puis contre vos dédains ce point me reconforte,
Si par vostre rigueur je meurs avant le tans,
Veu ma temerité, j'auray ce que j'attans.
Car aux hautes amours ceste regle est commune
Qu'en tempeste et en calme on court tousjours fortune.

ELEGIE XVII

Comme le pelerin, qui sent en son courage
Un desir violant d'accomplir son voyage,
Se reveille en sursaut et, comme il est poussé,
Continuë à grands pas le chemin commençé,
Mesme, afin que la nuict son desir ne retarde,
Parmy l'obscurité leve l'œil et regarde,
Choisissant pour sa guide un astre au firmament,
Sous la faveur duquel il marche asseurément;
Pense bien remarquer la trace plus certaine,
Maintenant passe un bois, maintenant une plaine,
Un mont, une vallée, un coustau separé,
Et va tant qu'à la fin il se trouve égaré;
Tout chemin luy est clos, ne sçait qu'il doive faire;
L'astre qu'il a choisi n'a la flamme assez claire,

Et les autres flambeaux, par le ciel reluisans,
Pour le bien radresser ne sont pas suffisans.
En fin la nuict s'envole, et l'aube colorée
Haste le beau soleil à la tresse dorée,
Qui de ses clairs rayons l'univers resjouit,
Et toute autre lumiere aupres s'esvanouit.
Lors il reprend courage et, joyeux, il saluë
Ceste clarté nouvelle à son secours venuë,
Se remet au chemin qu'il avoit delaissé,
Et connoist de combien il s'est desadvancé.
J'en ay fait tout ainsi, j'ay suivy mesme adresse,
Vray pelerin d'Amour, dès ma tendre jeunesse;
Car mon âge si tost du printans n'approcha,
Que ce dieu contre moy mille traits décocha,
Se fit roy de mon ame, eschauffa mon courage,
Et me mit au chemin de l'amoureux voyage.
Lors, pour servir de guide à mon ardant desir,
La jeunesse me fit une beauté choisir,
Qui s'offrit favorable à mes yeux là premiere,
Et que je reconneu pour ma seule lumiere.
Son ardeur doucement mon esprit embrasoit,
Je ne voyoy plus rien qu'ainsi qu'il luy plaisoit;
C'estoit mon seul objet, mon desir et ma flame,
Et sa seule influence avoit force en mon ame.
J'ay longuement erré parmy l'obscurité
De mes sens aveuglez, suivant telle clarté;
J'ay passé maint taillis et maint desert champestre,
Esloigné du chemin sans me pouvoir connoistre;
En vain mille beautez s'offroient devant mes yeux,
Comme astres qui la nuict vont allumant les cieux;
Je n'en pouvoy tirer de plus seure conduite,
Et tousjours leur clarté me sembloit trop petite.
Mais, si tost que le jour de vos yeux m'esclaira,
Mon cœur d'aise ravy ce soleil adora,
Et connu tout soudain que la flame allumée
Dedans moy paravant n'estoit rien que fumée;
De ma premiere erreur je fu tout asseuré,
Et vey que jusqu'icy je m'estois égaré.
Car celuy qui ne suit vostre beauté si rare,
Seul soleil de nos ans, peut dire qu'il s'égare;
Son desir mal conduit erre sans jugement,
Et ne connoist d'Amour l'agreable tourment.
Il me souvient tousjours qu'en mon ardeur premiere,
Lors que mon ame estoit autre part prisonniere,
Je pensoy fermement qu'on ne sçeut mieux aimer,
Et n'eusse jamais creu qu'Amour put enflamer

Plus chaudement un cœur de sa vive estincelle,
Ny qu'un parfait amant put estre plus fidelle.
Mais vos yeux m'ont appris que j'estois abusé,
M'ayant de tant de feux l'estomach[1] embrasé,
Et mis en mon esprit de pensers si grand nombre,
Que ma premiere amour au prix n'estoit qu'un ombre
Bref, je suis si pressé, qu'ores je connoy bien
Helas! qu'au prix de vous je n'aimay jamais rien.
Vrayment c'est bien raison que l'amour qui me tuë,
Passe toute autre amour qu'auparavant j'ay euë,
Et qu'en vous adorant je croisse en loyauté,
D'autant que vos beautez passent toute beauté,
Beautez pleines de lis et de roses nouvelles,
D'agreables langueurs, de flammes immortelles,
D'amours, de doux attraits, de thresors precieux,
Et des perfections que receloient les cieux.
Car tout ce que le ciel avoit mis en reserve
De plus belle richesse, en vos yeux se conserve,
Vos yeux si beaux aux miens, qui me donnent le jour,
Et qui font qu'Amour mesme est embrasé d'amour.
Quant à moy, si je voy quelque autre damoiselle,
Qui guide en cheminant les graces avec elle,
Qui ait les cheveux beaux, les yeux cruels et doux,
Je dy qu'en quelque chose elle approche de vous,
Mais non pas que pourtant elle soit si parfaite;
Car pour chef-d'œuvre seul nature vous a faite,
Tousjours on vous peut voir admirable exceller,
Et à vous rien que vous ne se doit égaler;
Ainsi que la douleur qu'en mon ame j'assemble,
Qui surpassant toute autre à soy seule ressemble.
J'ay tousjours jusqu'icy blasmé l'extremité,
Mais je pers cet advis perdant ma liberté,
Car vous voyant, madame, en beautez tant extrême,
Je consens que mon cœur extrêmement vous aime;
Je veux qu'en vous servant il souffre extrêmement,
Et le desavoûroy, s'il faisoit autrement.
Peut-estre quelque jour vous en serez touchée,
Et, afin que ma mort ne vous soit reprochée,
Finirez mes langueurs, aurez de moy pitié,
Et recompenserez ma fidelle amitié.
O dieux, si d'un tel heur je contente ma vie,
Ne m'accordez plus rien de chose que je prie!
On ne me verra plus d'autres biens desireux,
Et m'estimeray lors contant et bien heureux.

[1] La poitrine.

Mais si, par mon malheur trop cruelle et trop fiere,
Vous ne vous fléchissez au son de ma priere,
Sans plaisir, sans confort, triste et desesperé,
Je veux blasmer le ciel contre moy conjuré,
Et maudire ma vie, où tout malheur abonde,
Prenant congé d'Amour, le seul bien de ce monde.
Car que me servira que je sois redouté,
Que j'aye en mon printans maint effort surmonté,
De m'estre veu le chef de si grandes armées,
D'avoir des ennemis les campagnes semées,
D'estre échappé vainqueur de cent mille dangers,
D'estre le seul effroy des princes estrangers,
D'un roy si genereux avoir pris ma naissance,
Courageux, indonté, d'invincible puissance;
Avoir dessus mon front semé tant de lauriers,
Avoir jeune arraché la palme aux vieux guerriers,
Jusqu'au plus haut du ciel planté ma renommée,
Que le tans ny la mort ne rendront consommée,
Bien voulu d'un chacun, bien craint, bien estimé,
Si de vous seulement je ne puis estre aimé,
Et si vous refusez de m'estre favorable?
La grandeur sans amour est chose miserable.
J'aimeroy beaucoup mieux estre né bassement,
N'avoir point tant de cœur, ny tant de sentiment,
Que mon esprit fust lourd et mon ame pesante,
Ma douleur pour le moins ne seroit si cuisante;
Car plus un homme est grand et de gloire animé,
Plus chaud est le brandon qui le rend consumé;
Et le mal qui le presse est beaucoup plus terrible
Que celuy du commun, qui est presque insensible.
Puis je croy fermement qu'Amour victorieux
A des flèches à part pour les rois et les dieux,
Et ne sçauroy penser que les grands il surmonte,
Comme le peuple bas, dont presque il ne fait conte.
Las! de ses traits choisis mon cœur est traversé,
Il a tout dedans moy son carquois renversé;
Je suis sa trousse mesme et sa chaude fournaise;
Vos yeux et mes pensers en nourrissent la braise,
Dont mon cœur languissant sera tost devoré,
Si par l'eau de pitié ce feu n'est moderé.
Car, le voulant couvrir d'une froide apparence,
Par ma discretion j'accrois sa violence;
De vous voir bien souvent ne faisant pas semblant,
Quand je suis tout en feu feignant d'estre tremblant,
Et me monstrant joyeux en ma douleur cruelle,
Seul entre tous les grands qui mes amours recelle.

Car eux communément au lieu de les celer,
Trouvent mille sujets pour en faire parler,
Où moy je les contrains et les cache en mon ame,
Aimant mieux endurer que de nuire à ma dame,
Et ne voulant qu'un peuple ignorant et sans loy
Connoisse mes desirs et babille de moy.
 Ceux qui sçavent comment à part je me retire,
Que je me plais tout seul, que j'aime tant à lire
Les passions d'Amour, ses effets rigoureux,
Jugent tout aussi tost que je suis amoureux.
Ils le disent assez, mais ils n'ont connoissance
Que vous me reteniez en vostre obeïssance,
Tant je sçay bien couvrir mon desir violant,
Qui, las! croist d'autant plus que je le vay celant!
Mais j'aime mieux souffrir une douleur plus forte,
Que mon allegement quelque ennuy vous apporte;
J'aime mieux me priver du beau jour de vos yeux,
Fuyant ce que j'adore et que j'aime le mieux,
Car j'ay ce reconfort, qui mon mal diminuë,
De penser que ma foy par-là vous soit connuë,
Et que la verité de mon affection
Se découvre aisément par ma discretion,
Qui est de fermeté le plus seur tesmoignage;
Jamais homme discret ne sçeut estre volage.

ELEGIE XVIII

Celuy n'avoit d'Amour essayé la puissance,
Qui le fit un enfant privé de connoissance,
Ouvert, sans fiction, sans yeux, sans jugement,
Aussi nu de conseil comme d'accoustrement;
Car, pour rendre une amour éternelle et secrette,
Trompant les aiguillons de la tourbe indiscrette,
Il faut avoir des yeux, estre sage et rusé,
Et se masquer le cœur d'un propos déguisé,
Qui paroisse sans art, entier et veritable,
Autrement une amour ne peut estre durable.
 Ceux le sçavent assez qui, craignans les dangers
Qu'apporte un haut desir, par leurs yeux messagers
Font entendre à leur dame, à secrettes volées,
L'ardeur et la grandeur des flammes recelées;
Et par tout autre part déguisans leur tourment,
Monstrent de n'aimer point, discourent librement;
Et souffrans sans mot dire en longue patience,
Attendent que le tans leurs douleurs recompense,

Et qu'ils puissent un jour, pleins de felicité,
Remonstrer sagement ce qu'ils ont merité.
Mais il est mal aisé que leurs tristes pensées,
Ou de leurs yeux legers les œillades lançées,
Ou quelque chaud soupir par mégarde lasché,
Ne découvre à la fin ce qu'ils avoient caché.
Qui veut donc receler une amoureuse flame,
Il faut qu'en adorant sa deesse en son ame,
Il feigne aimer ailleurs, et le feigne si bien,
Que le peuple s'abuse et n'y connoisse rien;
Non le peuple sans plus, mais la dame empruntée
Doit estre tellement par sa feinte enchantée,
Par ses brûlans soupirs, par ses mots déguisez,
Et par ses yeux trompeurs de larmes arrosez,
Qu'elle afferme en son cœur qu'il ne se sçauroit faire,
Qu'une Venus nouvelle à soy le peût attraire.
Celuy qui sagement ainsi se peut former,
Déguisant sa pensée, est seul digne d'aimer.
Las! je merite donc d'aimer toute ma vie!
Car je sçay decevoir la malice et l'envie
Par fausses passions, je sçay bien soupirer,
Je sçay de mes deux yeux deux fontaines tirer,
Pour fléchir la rigueur d'une feinte maistresse;
Je sçay faire le triste, accusant sa rudesse,
Tenir les yeux en bas de mes pleurs tous lavez,
Et monstrer que ses mots dans mon cœur sont gravez;
Bref, je puis à bon droit me donner cette gloire
Que, quand j'ay feint d'aimer, je l'ay peu faire accroire.
Mais ce qu'il faut douter, ce chemin poursuivant
Avec tant de labeurs, c'est que le plus souvant
La deesse en nos cœurs saintement adorée,
Pour loyer de la peine en feignant endurée,
Juge tout autrement de nostre volonté,
Et prend la fiction pour une verité,
Si bien que cette amour sagement commençée
Par une impatience est souvent delaissée.
Madame, en qui le ciel liberal a posé
Tout ce qu'il reservoit de rare et de prisé,
Estant serf de vos yeux, je ne dois avoir crainte
Que vous pensiez jamais mon amour estre fainte,
Car si le plus souvent je feins ne vous voir pas,
Si, craignant vous trouver, je tourne ailleurs mes pas,
Si je n'ose en mourant vous conter mon martire,
Si prés d'une autre dame esperdu je soupire,
Si je dy que je meurs blessé de sa beauté,
Si le peuple me juge ardamment agité,

Et croist que ceste amour toute autre amour efface,
Helas! vous sçavez bien qu'il faut que je le face,
Encor que ce me soit un extrême tourment,
Et qu'il ne m'est permis vous aimer autrement.
Si j'osoy me douloir des maux que vous me faites,
Pouvoir parler à vous, voir vos beautez parfaites,
Encor que vos propos me fussent rigoureux,
Quel amant plus que moy se diroit bien heureux?
Contant, je me plairoy au fort de ma souffrance;
Car le bien de vous voir me seroit recompance.
Mais ce m'est un tourmant impossible à penser
Qu'il faille en mes travaux ma volonté forcer,
Et brûlant, sans crier, d'une flamme secrette,
Me priver, malheureux, du bien que je souhaitte;
M'esloigner de vos yeux, n'oser m'en approcher,
Et pour couvrir mon mal un autre rechercher.
Toutesfois je le fais, afin qu'en cette sorte
Vous connoissiez au vray l'amour que je vous porte
Et, qu'estant de vos yeux vivement embrasé,
Le plus fascheux sentier ne m'est point mal-aisé.
Or de vous deffier que, sous ceste entreprise,
Je poursuive une amour dont mon ame est esprise
Et, qu'estant autre part, j'y reçoive plaisir,
Plustost qu'y demeurer pour cacher mon desir,
Vous n'auriez pas raison. Car cil qui vous a veuë
D'attraits et de beautez si richement pourveuë
Peut aller tout par tout sans crainte et sans danger
Et, quoy qu'il voye après, il ne peut plus changer.
De toute autre prison la vostre le delivre,
Et le seul souvenir de vos yeux le fait vivre.
J'en parle asseurément pour l'avoir esprouvé;
Car depuis que l'Amour dans mon cœur eut gravé
Vostre divin pourtrait, qui causa sa victoire,
De tout autre penser je perdy la memoire;
Je ne pense qu'en vous qui m'avez arresté,
Et mon œil est aveugle à toute autre beauté.
Vivez doncques, madame, à bon droit asseurée
Que ma foy vous sera d'éternelle durée.
Je veux, sans varier, mourir en vous aimant.
Cependant s'il vous plaist, pour mon contentement,
Jugez si je supporte une douleur extréme,
Feignant d'aimer ailleurs durant que je vous aime.

ELEGIE XIX

Vous qui, pipez d'Amour, d'erreur et de jeunesse,
Adorez vainement une folle maistresse,
Vous qui mesme sur vous n'avez plus de pouvoir,
Vous qui sous bonne foy vous laissez decevoir,
Vous qui prenez le blanc pour une couleur noire,
Vous qui de vos malheurs bastissez une gloire
Et qui, tout possedez de charme et de poison,
Estes sans yeux, sans cœur, sans ame et sans raison;
Oyez le juste dueil d'une personne attainte,
Oyez l'aspre courroux et l'ardante complainte
Du desolé Philandre, à bon droit irrité
Pour avoir descouvert une infidelité;
Et pour avoir perdu sa jeunesse abusée,
Servant fidellement une Alcine rusée,
Une fine Lamie, une peste, un venin,
Et tout le deshonneur du sexe feminin.
Un des jours de l'esté que la flamme étherée
Brûloit de toutes parts d'ardeur demesurée,
Cet amant furieux, qui sentoit au dedans
De son juste despit les aiguillons ardans
Et les élancemens d'une forcenerie,
Tombe du haut de soy, tout vaincu de furie,
Sans parler, sans mouvoir, palle et tout esperdu,
Ayant avec l'esprit tout sentiment perdu.
Il ne pouvoit pleurer, encor qu'il eust envie
De voir couler en pleurs ses amours et sa vie;
Mais, comblé de douleur, sans cesse il halletoit,
Et son cœur mutiné pour sortir combatoit.
Il demeura long-tans ainsi vaincu de rage,
Ayant les mouvemens, le geste et le visage
D'un qui tire à la mort, lors qu'il va fremissant,
Avec un gros hocquet les membres roidissant;
Puis il revient un peu, rentrouvrant la paupiere,
Et monstre qu'à regret il voit nostre lumiere,
Tant il est las de vivre, et tant il a desir
Que le ciseau fatal tranche son desplaisir.
Mais, voyant que la mort n'abregeoit sa misere,
Il saute sur les pieds transporté de colere,
Pour saisir une espée et s'en percer le flanc,
Ou pour plonger sa dague aux sources de son sang.
Tenant le fer tout nu dans sa dextre meurtriere,
Il fait sortir ces mots pour complainte derniere :

Mourons, mourons, dit-il, punissons nostre erreur,
Eschappons par le fer des dents de la fureur,
Faisons rire une ingrate, et donnons quelque cesse
Au regret eternel qui nous charge et nous presse.
Las ! que j'aime la mort qui me peut secourir,
Mais je maudy le ciel qui ne m'a fait mourir,
Quand j'estimoy son cœur estre un roc immuable !
La mort m'eust esté lors bien douce et favorable.
Achevant ces propos, comme il veut s'avancer,
Pour le fer inhumain dans sa gorge enfoncer,
Et qu'il court gayement à la mort toute preste,
Il sent qu'au mesme instant un bon esprit l'arreste,
Qui luy saisit le bras, qui le fait tressaillir,
Qui luy fait le cousteau de la dextre saillir,
Et qui parle en son cœur disant en telle sorte :
Quelle extrême fureur hors de toy te transporte?
Quelle rage te tient? quel brasier vehement
Te devore l'esprit, l'ame et l'entendement,
Que tu vueilles perir d'une mort si cruelle,
Pour l'impudicité d'une dame infidelle,
Encor sans te vanger et sans faire sentir
Si de se prendre à toy l'on se peut repentir?
Venge-toy pour le moins, puis d'un grand coup d'espée
Mets fin à ton amour si laschement trompée.
Ainsi ce bon esprit l'amant dissuada,
Et l'heure de sa fin par ces mots retarda,
Au point que le soleil commençoit sa carriere,
Monstrant ses cheveux d'or rayonneux de lumiere.
Ce chetif amoureux, amoureux et jaloux,
Tout cuit de passions, de rage et de courroux,
Se met à discourir en sa triste pensée
Comme il pourra venger son amour offensée.
Cent mille tourbillons l'un sur l'autre amassez,
Cent pensers differens contrairement poussez
Luy livrent la bataille, et font dedans sa teste
Un brouillement confus, tout bruyant de tempeste;
Neptune, en tans d'hyver, n'est point plus agité,
Estant poussé des vents d'un et d'autre costé,
Et ne voit tant de flots et tant de vagues perses,
Comme il roule en l'esprit d'affections diverses.
Il ne faut point penser qu'il puisse reposer;
Il rêve, il se despite et se sent embraser
Le cœur tout à l'entour d'une nouvelle flame,
Dés qu'il se ressouvient des ruses de sa dame,
De ses soupirs trompeurs, de ses mots déguisez,
De ses yeux tant de fois feintement arrosez;

Et voyant, ô regret! sa feintise notoire,
La croyant, il se fasche et se hait de la croire;
Mais il la croit pourtant, et la doit croire aussi,
Bien qu'en s'en souvenant il reste tout transi.
Or, quand ce souvenir à ses yeux se presente,
Helas! c'est fait de luy, il crie, il se tourmente,
Il soupire, il sanglote, il est plus qu'au trespas
Et despite sa vie ; il chemine à grands pas,
Et cherche en ravassant les lieux plus solitaires,
Pour maudire à son gré les destins adversaires.
Il va de ses douleurs la terre ensemençant,
De ses cuisans soupirs l'air s'eschauffe en passant,
Et l'amoureuse Echo, d'aigre douleur contrainte,
Parmy les rocs cavez respond à sa complainte.
O feminin cerveau, dit-il en soupirant,
Traistre, feint, sans arrest deçà delà courant,
Contraire objet de foy, parjure et variable,
Que celuy qui te croit est pauvre et miserable!
Je t'ay creu toutesfois, aussi tu m'as fait voir
Combien ton naturel est propre à decevoir.
Mais, las! qui ne t'eust creu? cette aspre violance,
Ces sermens, ces propos, tant vrais en apparence,
Tant enflammez d'amour, tant chauds d'affection,
Ces regards desrobez, brûlans de passion,
Ces doux languissemens, ces mignardes caresses,
Ces larmes, ces propos et ces longues promesses,
Estoient-ce les tesmoins d'une legere foy,
Et qu'on favorisast les autres comme moy?
Ah! traistre et lasche cœur! de quel masque hypocrite
As-tu sceu déguiser ta volonté maudite,
Sans que par mon amour, ny par ma fermeté,
J'aye peu retenir tant d'infidelité?
On dit que Cupidon n'est jamais saoul de larmes,
Ni le dieu Thracien de meurtres et d'alarmes,
Les abeilles de fleurs, les chevres d'arbrisseaux,
De rivieres la mer, et les prez de ruisseaux;
Mais qu'on dise aussi-bien que la femme inconstante,
De cent mille amoureux ne seroit pas contante.
En a-t-elle un acquis, elle en veut un nouveau,
Et jamais fermeté n'habite en son cerveau;
Animal plein de ruse, indontable et volage,
N'ayant rien dans le cœur qui s'accorde au langage.
Las! je croy que les dieux ardamment courroucez,
Un jour que les humains les avoient offensez,
Firent naistre icy bas pour punir leur audace
Et pour les travailler, la feminine race,

Ainsi que les serpens, les tigres et les loups,
Aux mortels mille fois plus courtois et plus doux,
Et comme on voit sortir, parmy les bonnes plantes,
Des chardons inutils et des herbes méchantes.
Hé pourquoy la nature, et les cieux n'ont permis
Que les hommes par eux, et d'eux mesmes amis,
Sans toy, sexe imparfait, peussent avoir naissance,
Pour ne te devoir plus ceste reconnoissance?
Ainsi que nous voyons qu'un soigneux jardinier
Ente sur un prunier les greffes d'un prunier,
Un pommier sur un autre, et un chesne sauvage,
De ses jeunes rainseaux peupler tout un bocage;
Ou comme le phenix, soy-mesme se brûlant,
Sans finir par sa fin se va renouvelant.
Mais enfin je m'arreste aux effets de nature,
Qui tout cet univers conduit à l'avanture,
Par hazard, par fortune et par legereté,
Et qui se resjouyt de sa diversité.
Quelle perfection faut-il esperer d'elle,
Puis qu'on sçait que nature est mesme une femelle?
Cessez pourtant, cessez, femmes de vous vanter
De ce que vous pouvez les hommes enfanter,
Et qu'ils naissent de vous, n'en soyez arrogantes;
Les lys au teint d'argent naissent d'herbes puantes,
On voit sortir des fleurs d'un fumier tout pourri,
Et le bouton vermeil sur l'espine est nourri,
Sources de tous malheurs, superbes desguisées,
D'orgueil, d'ire, de rage et d'envie embrasées,
Qui portez dans le cœur l'inconstance pour loy,
Sans amour, sans raison, sans conseil et sans foy,
Pleines de trahisons, temeraires, cruelles,
Et des pauvres humains les pestes éternelles!
Ainsi crioit Philandre, embrasé justement,
Donnant air par soupirs à son feu vehement,
Et faisant de ses yeux deux bouillantes fontaines,
Qui distilloient sa vie en distillant ses paines.
Les bestes d'alentour s'arrestoient pour l'ouyr,
Les oiseaux tous ravis demeuroient sans fuïr,
Attentifs à ses plaints, et par un doux murmure
Les rivages prochains plaignoient son advanture;
Les rochers et les monts de pitié se fendoient,
Et jusqu'au plus haut ciel ses regrets s'entendoient,
Regrets demesurez qui n'avoient point de trêve,
Fust au point du matin, quand l'aurore se lève,
Fust au plus chaud du jour, quand le soleil ardant,
A moitié de son cours, nous brûle en regardant,

Ou fust quand, tout suant d'avoir couru le monde,
Il lave en l'Ocean sa chevelure blonde;
Ou fust en plein my-nuit, quand les hommes lassez
Sont plus profondement d'un fort sommeil pressez.

DISCOURS

Si l'Amour est un dieu, c'est un dieu d'injustice,
Reconnoissant le moins ceux qui luy font service;
Un aveugle en nos maux, un enfant inconstant,
Au jouët du hazard ses faveurs departant,
Qui s'abreuve de sang et de larmes brûlantes,
Et qui perçe les cœurs de flèches differantes,
Afin que nos esprits, errans diversement,
Sans jamais reposer soient tousjours en tourment.
Vous qui de ses rigueurs n'avez la connoissance,
Ne vous esclavez point, faites luy resistance;
Les plus loyaux amans sont moins recompensez.
Mon mal peint en ces vers le fait connoistre assez.
Cet enfant invaincu, Dieu de sang et de flame,
Un jour, pour mon malheur, me fist voir une dame
Qui de ses chauds regards tout le ciel allumoit,
Et les petits amours comme roses semoit.
Si tost que je la vey, mon ame en fut esmuē,
Et l'Amour aussitost flamboyant en sa veuē,
Comme un esclair subtil par un verre élanceé,
Passa dedans mon cœur, qu'il n'a jamais laissé.
Je l'adoray depuis comme chose divine,
Et rien qu'un feu si beau n'eschauffoit ma poitrine;
En ses yeux seulement tout mon heur s'assembloit,
Et tout autre plaisir ennuyeux me sembloit.
Mais pour premier malheur de ma triste avanture,
Un mary deffiant, de jalouse nature,
Comme un dragon veillant de la voir m'empeschoit,
Et son riche thresor avarement cachoit.
Tout ce qu'on dit d'Argus de luy se peut bien dire:
Jamais le doux sommeil, quand Phebus se retire,
Ne luy ferme les yeux; il veille incessamment,
Ou, s'il dort, il l'entend et la voit en dormant;
Et, quand un papillon volle autour de la belle,
Il crie et veut sçavoir s'il est malle ou femelle.
De ce maudit jaloux mon mal est procedé;
Car depuis, la trouvant, cent fois j'ay retardé
(Trop discret pour mon bien) de luy faire ma plainte,
Et tandis mon desir croissoit par la contrainte,

Ainsi que le brazier sous la cendre caché,
Ou comme un grand ruisseau quand il est empesché.
Mais, plus que mon malheur, je plaignoy le servage
De la jeune beauté, roine de mon courage,
Qui sous un joug si dur faiblement languissoit,
Et sans aucun plaisir sa jeunesse passoit.
Souvent de ce regret ayant l'ame blessée,
A part contre le ciel j'ay ma plainte dressée,
De ce qu'il assembloit, sans ordre et sans raison,
Avec un froid hyver cette belle saison;
Et bien souvent aussi, plein d'amoureuse rage,
Comme s'il fut present, j'usoy de ce langage :
O mary trop cruel pour si douce beauté,
Que penses-tu gaigner gesnant sa liberté?
Ton extrême rigueur son vouloir ne retarde,
Si tu gardes le corps l'ame est hors de ta garde,
Tu rens par tant de soin l'amant plus enflammé :
Un plaisir trop permis n'est jamais bien aimé.
Le malade aime l'eau qui luy est deffenduë,
Et l'amour par contrainte est plus chaude renduë.
Argus avoit cent yeux, Amour les enchanta,
Et le palais d'airain Jupiter n'arresta.
Celle peche le moins qui a plus de licence,
Et ce qui desplaisoit est cher par la deffense.
Mais, si ton cœur felon ne peut estre adoucy,
Au moins de la garder laisse moy le soucy.
Ne te travaille point ; je veux que l'estincelle
Qui luit en mon esprit tous les autres decelle;
Je liray dans leurs cœurs, quand plus ils se feindront,
Et te descouvriray ce qu'ils entreprendront.
De mille autres propos j'accusoy sa rudesse,
M'efforçant quelquefois de luy faire caresse.
Et pour mieux deguiser le mal qui me tenoit,
Je destournoy les yeux quand sa femme venoit;
Et, de peur seulement de la voir maltraitée,
Ma chaleur d'un soupir n'osoit estre esventée.
Sage discretion, tu m'as bien cher cousté!
Sans tant de vains respects j'eusse plus profité.
Ainsi durant long-tans je languis miserable,
Esperant que l'Amour, quelque jour favorable,
S'ennuyant de mes maux, prendroit de moy pitié,
Et qu'il falloit sans plus couvrir mon amitié.
Las! qu'un nuage espais couvre l'esprit de l'homme!
Durant qu'en ces desseins mon cerveau je consomme,
Et que je pers le tans, cet archer rigoureux,
Voulut qu'un jeune prince en devint amoureux,

Qui sans tant de respects descouvrit sa pensée,
Rendant de sa beauté ma maistresse blessée :
Seul il estoit son bien, sa lumiere et son cœur,
Et ce nouveau soucy, de sa crainte vainqueur,
Qui d'un aveugle feu sans pitié la devore,
Luy fait mespriser tout sinon l'œil qu'elle adore.
Elle qui par avant n'osoit lever les yeux,
Se mocque maintenaint du soin trop curieux
De son mary jaloux : elle est toute de flame
Et rien plus que l'Amour ne commande en son ame.
Ah! prince bien-heureux, roy de sa volonté,
Que je porte d'envie à ta felicité!
Non pour estre sorty d'un si fameux lignage,
Non pour tant de beaux traits qu'on voit sur ton visage,
Non pour estre en cent lieux justement renommé,
Non pour tant de lauriers dont ton front est semé,
Non pour mille vertus honorans ta jeunesse,
Mais pour estre adoré de ma seule deesse;
Voilà ton plus grand heur, dont je suis envieux;
Tu as jouy d'un bien qui n'appartient qu'aux dieux.
Or durant cette flame à mon bien si contraire,
Oncques de mes liens je ne me peu desfaire;
A l'envy du malheur ma constance augmenta,
Et jamais le despit si fort ne m'irrita
Que je peusse blasmer l'ardante amour de celle
Qui, si douce à autruy, m'estoit tousjours cruelle.
De son nouveau desir mon malheur j'accusai,
Et tousjours sans flechir, constant, je m'opposai,
Resolu d'endurer; mesme, s'il se peut dire,
Pensant à son plaisir j'allegeoy mon martire ;
Et, l'œil devers le ciel, je prioy bassement
Qu'un couple si parfait s'entr'aimast longuement,
Hayant plus que la mort ceux qui, brûlez d'envie,
Troubloient l'heureux repos d'une si douce vie.
Ainsi ferme tousjours, j'aimoy sans estre aimé,
Et comme si mon cœur au sien fut transformé,
J'avoy part à son bien, sa liesse estoit mienne,
Oubliant ma douleur pour soupirer la sienne,
Lorsque quelque envieux d'un langage cuisant,
Alloit de ses amours franchement devisant :
Bref, en ferme amitié n'ayant point de semblable,
J'aidois à mon malheur pour luy estre agreable.
Qui diroit le regret que mon cœur supporta,
Quand ce prince à la fin de ses yeux s'absenta,
Emportant quand et soy son ame et sa puissance,
Et ne luy laissant rien que l'ennuy d'une absance?

Il falloit que son cœur fust en roc endurcy,
De pouvoir, trop cruel, l'abandonner ainsi,
Voir pleurer ses beaux yeux pour forcer sa demeure;
De moy sans la laisser je fusse mort à l'heure.
Helas! combien depuis ce rigoureux depart,
Desdaignant tous plaisirs, l'ay-je veuë à l'escart
Soupirer tendrement, pensive et solitaire,
Monstrant que sans le voir rien ne luy pouvoit plaire?
  Comme un que le soleil dans un bois a laissé,
Ne peut plus remarquer l'endroit qu'il a passé;
Une effroyable horreur couvre l'herbe fleurie,
Et ce qui luy plaisoit luy donne fascherie.
Ainsi, se voyant loin du soleil de ses yeux,
La cour ne luy est plus qu'un desert ennuyeux;
Tout objet luy desplaist, sa parole forcée
Monstre à qui l'entretient qu'ailleurs est sa pensée.
O cœur remply d'amour, de constance et de foy,
Tu meritois trouver un amant tel que toy!
Que de vraye amitié ton amour eust acquise,
Si en autre qu'un grand ta fortune l'eust mise!
  Mais durant qu'en regrets tu te vas consumant,
Maudissant la rigueur d'un triste éloignemant,
Celuy qui tient la clef de ton ame enchaisnée,
Ne songe plus en toy, t'ayant abandonnée;
Une autre affection regne en sa volonté,
Foible jouët à vent, deçà delà porté.
Et puis aimez les grands, croyez en leur langage!
La bise en arrivant n'abat tant de fueïllage,
Et n'esmeut sur la mer tant de flots escumans,
Comme ils font et refont de divers changemans:
Leur flamme aussi soudain est partout espanduë,
Et pensent que l'amour de chacun leur est deuë.
  De ce dernier malheur à ma dame advenu,
Je suis plus que jamais angoisseux devenu;
Car, outre le tourment coustumier que j'endure,
Je pleure maintenant sa piteuse advanture,
Et vay blasmant le ciel d'un esprit despité
De ce qu'il ne punist tant de legereté.
  Louë Amour qui voudra, c'est une frenaisie,
Que les fols ont fait dieu selon leur fantaisie,
Un mal, une fureur, un fort enchantement,
Par ses charmes cruels troublant l'entendement.
Las! si mon foible esprit n'estoit troublé de rage,
Je me retireroy connoissant mon dommage,
Ou, d'un autre desir plus doucement espoint,
Je cesseroy d'aimer ce qui ne m'aime point.

Mais d'un si puissant trait ma raison est forcée,
Que je suy malgré moy la trace commencée,
Et sers sans profiter une ingrate beauté,
Qui pour aimer autruy n'a plus de liberté.
Or ce dernier confort pour remede j'embrasse,
Que si dans son esprit la raison trouve place,
Et qu'un jour le despit justement allumé
Fasse mourir l'amour d'un qu'elle a trop aimé,
Qu'alors de mes douleurs elle aura connoissance,
Payant tant d amitié de quelque recompanse.
Et verra quelle erreur follement l'abusoit,
Quand un prince inconstant ses desirs maistrisoit.
L'amour des grands seigneurs est tousjours dommageable
Et sert le plus souvent au vulgaire de fable;
Nulle discrétion leur fureur ne reçoit,
Et dès qu'ils sont espris chacun s'en apperçoit,
Car cent mille espions veillent sur leurs affaires.
La grandeur et l'amour sont deux choses contraires.

LIVRE SECOND

ELEGIE I

Que serviroit nier chose si reconnuë?
Je l'advouë, il est vray, mon amour diminuë,
Non pour objet nouveau qui me donne la loy,
Mais c'est que vos façons sont trop froides pour moy.
Vous avez trop d'égard, de conseil, de sagesse;
Mon humeur n'est pas propre à si tiede maistresse,
Je suis impatient, aveugle et furieux.
Pour aimer comme moy trop clairs sont vos beaux yeux.
Toute chose vous trouble et vous rend esperduë.
Une vaine rumeur sans sujet espanduë,
Le regard d'un passant, le caquet d'un voisin,
Quelque parent de loin, un beau frere, un cousin,
De mille estonnemens laissent vostre ame attainte.
Vos femmes seulement vous font pallir de crainte;

Et quand de mes travaux j'attens quelque oyer,
Le tans en ces frayeurs se voit tout employer.
D'une flèche trop mousse Amour vous a blessée.
Il faut à mes fureurs quelque amante insensée,
Qui, mourant chacun jour, me livre cent trespas,
Qui m'oste la raison, le somme et le repas,
Qui craigne de me perdre et qui me fasse craindre,
Qui tousjours se complaigne ou qui m'escouste plaindre,
Qui se jette aux dangers et qui m'y jette aussi,
Qui transisse en l'absence et que j'en sois ainsi,
Qui m'occupe du tout et que je la retienne,
Et qu'un mesme penser nostre esprit entretienne;
Voilà les passetans que je cherche en aimant.
J'aime mieux n'aimer point que d'aimer tiedement.
L'extremité me plaist. Desirez-vous que j'aime?
Soyez en vos ardeurs comme en beautez extrême,
Perdez tous ces respects qui nous ont abusez,
Aveuglons les jaloux, trompons les plus rusez,
Et courons les hazards. La princesse d'Eryce,
Amoureuse de Mars, aux hardis est propice,
Et l'esprit que la peur devant fust tenaillant,
Dès qu'il sent son ardeur devient chaud et vaillant.
Cette mere d'Amour, que tout estre revere,
Apprend la simple fille à tromper une mere,
Une tante, une garde, et doucement la nuit
Se couler d'aupres d'elle, aller sans faire bruit,
A tastons, à la porte et, sous l'obscur silence,
Ouvrir à son amant, qui boult d'impatience;
Aux gestes et aux yeux elle apprend à parler,
Et par chiffre inconnu son secret deceler;
Elle fait que la femme et jeune, et peu rusée,
Le soin d'un vieil jaloux convertist en risée,
Et que le cœur loyal, d'amour bien embrasé,
Ne trouve jamais rien qui luy soit mal-aisé.
Mais il faut que son trait profondement le touche.
Ce n'est pas pour tous ceux qui l'amour ont en bouche,
Que la coustume ou l'art fait paroistre angoisseux,
Ou qu'une humeur pesante a rendus paresseux;
Seulement ces amans l'esprouvent favorable,
Qui nourrissent au cœur un ulcere incurable,
Qui bien loin ont chassé tout discours de raison,
Et qu'un sage respect n'enferme en la maison.
Mais comme la fureur à clos yeux les transporte,
Passent cent et cent fois par devant une porte,
Rodent toute la nuict, sans profit bien souvent,
Et ne craignent voleurs, froid, orage, ny vent.

Expert j'en puis parler, sa faveur j'ay sentie,
Quand plus fort la raison s'est de moy divertie ;
Quand je suis tout de flamme et que, chargé d'ennuis,
Par la ville à grands pas j'erre toutes les nuits,
Tousjours ceste deesse à mon secours se monstre.
Les batteurs de pavé qu'aux destours je rencontre,
Ne m'ostent point ma cape, et leur fer rigoureux
Ne se trempe jamais dans mon sang amoureux.
Le froid des nuits d'hyver ne me porte nuisance,
Ni le serain, ny l'eau qui tombe en abondance;
Je ne me sens de rien, tout aide à ma santé,
Pourveu qu'à la parfin, ayant bien escouté,
Lasse de mes travaux, celle qui m'est si belle,
Entr'ouvrant la fenestre, à voix basse m'appelle.
O toy quiconque sois, qui te vas retirant
Si tard en ton logis, ne sois trop enquerant!
Pren ton chemin plus haut, porte basse la veuë,
Ne pense à remarquer ny l'endroit ny la ruë,
Fay haster ton flambeau, toy-mesme avance-toy,
Et ne t'enquiers jamais de mon nom, ny de moy;
Ou si sans y penser tu viens à me connoistre,
N'en ouvre point la bouche et n'en fay rien paroistre.
Tout mystere d'amour merite estre caché;
Qui en use autrement commet un grand peché.
Toutesfois quand la langue indiscrette et mauvaise
D'un sot entreprendroit de corrompre nostre aise,
Il s'en faudroit mocquer : car, maistresse, aussi bien
Vostre mary l'oyant n'en croiroit jamais rien.
J'y ay mis trop bon ordre : une de ces sorcieres
Qui commande aux esprits, hostes des cimetieres,
Fort sçavante en son art, experte à conjurer,
Qui pourroit des enfers Proserpine tirer,
Qui sçait tous les secrets de Circe et de Medée,
Et quelle heure ou quelle herbe est plus recommandée,
Avec de puissans mots, par trois fois rechantez,
A pour moy tous les yeux des maris enchantez.
Si le vostre en mes bras vous voyoit toute nuë,
Il ne croiroit jamais la chose estre advenuë.
Mais sçachez que ce charme est pour moy seulemant,
Et ne vous serviroit pour aucun autre amant;
Car si vous presumiez tant soit peu luy complaire,
Mary, freres, voisins, sçauroient toute l'affaire.
La vieille me l'a dit pour vous en adviser,
Mais de toutes faveurs vous me pouvez user
Et sans crainte à mes maux donner pronte allegeance;
Jamais vostre mary n'en aura connoissance.

Ceste bonne devine, avec son grand sçavoir,
Fait serment qu'elle peut les courages mouvoir,
Soit des prisons d'Amour ouvrant toutes les portes,
Soit les plus libres cœurs chargeant de chaisnes fortes.
Moy-mesme en ay fait preuve, il le faut confesser.
Elle m'a fait trois nuits à la lune passer,
M'a fait plonger trois fois la teste en la riviere ;
J'ay fait maint sacrifice avec mainte priere,
Tandis que de parfums mon corps elle purgeoit,
Et de noires liqueurs son bras nud m'aspergeoit.
Il est vray qu'en mes vœux, ô seul but de ma vie!
D'eschapper de vos mains je n'avoy point d'envie.
Je prioy seulement, d'amour tout enflammé,
Qu'en vous aimant bien fort je fusse bien aimé,
Que jamais nostre ardeur ne se peust voir estainte.
Et que plus desormais vous n'eussiez tant de crainte.
Voilà tous les souhaits qui contant me rendroient.
Si le ciel n'estoit sourd, je sçay qu'ils adviendroient,
Et qu'un trait plus aigu, perçant vostre courage,
Vous seriez moins craintive, et moins tiede, et moins sage.

ELEGIE II

Rompons tous les presens d'une ame si traistresse,
Rompons ces bagues d'or, rompons la blonde tresse,
Dont mon cœur par mon bras est esclave rendu,
Et que tout le passé soit tenu pour perdu;
Noyons-en la memoire et l'amour tout ensemble;
Brisons ce diamant, qui si mal luy ressemble,
Et brûlons ces escrits qui sembloient embrasez,
Mais qui, comme son cœur, sont feints et deguisez.
Ah! je veux qu'on me saigne et qu'on m'ouvre les veines,
Laissant couler le sang dont elles sont si pleines,
Ce mechant sang brûlé, qui me faisoit l'aimer,
Et qui dans mon cerveau sçavoit si bien former
Tant d'images trompeurs de façon differente,
Qui tousjours pour mon mal me la rendoient presente.
Plustost que ce venin hors de moy ne chasser,
Je veux avec le fer son portrait effacer
Du rocher de mon cœur; car si fidelle place
Ne doit tenir en soy rien tant plein de falace.
Pauvre amant miserable, où te vois-tu reduit?
D'où se levoit ton jour te vient ores la nuict;
Tes soupirs sont perdus, ta foy tant estimée
Dans une terre ingrate a tout esté semée,

Et ne vas moissonnant, pour fruit de tes labeurs,
Que regrets espineux et poignantes douleurs.
Hé bien! qu'y veux-tu faire? Il faut t'aider toy-mesme,
T'endurcir, t'obstiner et, d'un courage extreme,
Resister au tourment, bien qu'il soit rigoureux,
Et cesser desormais d'estre plus amoureux.
Il est vray qu'une amour, qui de matiere forte
S'est bastie en six ans, pour un vent ne s'emporte.
Entre tes passions le combat sera grand,
Mais rien n'est impossible à qui bien entreprand.
Si tu veux, ce grand feu sera moins que fumée,
Et presque ignoreras que tu l'ayes aimée.
O dieux! qui de nos faits reglément disposez,
Et des plus affligez les ennuis appaisez,
Si j'ay tousjours vescu sans fraude et sans malice,
Tendez à mes soupirs vostre oreille propice,
Et prenez à mercy mon esprit repentant.
Je ne demande pas que son cœur inconstant
M'aime comme autresfois, ny ne souhaite qu'elle
(Impossible souhait) cesse d'estre infidelle.
Pour fin de mes desirs, je requiers seulement
Que chassiez loin de moy cet assoupissement,
Et ce morne regret qui trop ferme s'y fonde,
Et me fait sembler triste aux yeux de tout le monde.
Privez-moy de memoire, afin qu'à l'advenir
Je ne garde en l'esprit d'elle aucun souvenir,
Et lors que le hazard fera que je la voye,
Mon cœur ne soit esmeu de douleur ny de joye;
Qu'aucun reste de flamme en moy ne soit trouvé,
Et que plus à ce joug je ne sois captivé;
Accordez ma priere, ô dieux pleins de clemence!
Tant pour vostre bonté que pour mon innocence.

ELEGIE III

Je ne refuse point qu'en si belle jeunesse
De mille et mille amans vous soyez la maistresse,
Que vous n'aimiez par tout et que, sans perdre tans,
Des plus douces faveurs ne les randiez contans;
La beauté florissante est trop soudain sechée
Pour s'en oster l'usage et la tenir cachée;
Mais je creve de rage, et supporte au dedans
Des glaçons trop serrez et des feux trop ardans,
Quand en despit de moy vous faites que je sçache
Le mal, qui n'est point mal lors que bien on le cache.

N'est-ce pas grand regret, quand sans le rechercher,
Fuyant pour n'en rien voir, on me le fait toucher,
On me le dit par force et, ce qui plus me tuë,
On le crie en la cour, au palais, en la ruë?
J'en entens le succez dés qu'il est advenu.
Si vous faites un pas, vostre coche est connu,
Vos pages, vos laquais et ces lieux ordinaires,
Qui vous servent de temple aux amoureux mysteres.
Pour n'en connoistre rien, fussé-je aveugle et sourd!
Ou bien, las! que plustost le commun bruit qui court,
Ne vient-il à moy seul, sans que la renommée,
L'eventant çà et là, vous rende diffamée?
Si seul je le sçavoy, que je seroy contant!
Le mal qu'on dit de vous ne m'iroit despitant,
Et, lisant de mes yeux vostre faute notoire,
Pour me reconforter je n'en voudroy rien croire.
Je diroy que les sens se peuvent abuser,
Et sentiroy mon cœur d'heure en heure embraser,
Voyant vostre beauté de chacun poursuivie;
Car j'aime fort un bien dont plusieurs ont envie.
Mais le bruit que de vous le commun va semant
Fait qu'un homme de cœur se hait en vous aimant,
Et dresse à meilleur but le trait de son attente.
Car nostre opinion seule ne nous contente,
Et ce qui rend plus fort un esprit embrasé,
C'est de voir que son choix de chacun est prisé.
Pour Dieu! prenez-y garde, et devenez discrette;
Ne soyez pas plus chaste, ains soyez plus secrette,
Faites les mesmes tours et plus, si vous pouvez,
Joignez d'autres amans à ceux que vous avez,
Et donnez, non ingrate, à tous la recompanse.
Mais qu'est-il de besoin qu'on en ait connoissance?
Prenez-en le plaisir, fuyez-en le renom,
Celle ne peche point qui peut dire que non.

ELEGIE IV

Je reconnoy ma faute et ma lourde ignorance.
Bien que je fusse appris par mainte experiance
Que l'amour d'une femme est pronte au changement,
Et que la mieux bastie a l'air pour fondement;
Bien que parmy les cris et les poignantes rages
De ceux qui, chacun jour, les esprouvent volages,
Je me creusse entre tous sage et fort advisé
D'avoir si tost connu leur esprit desguisé,

Et que j'eusse juré ne me fier qu'en celle
Qui tout ouvertement s'advoûroit infidelle ;
Toutesfois, à ma honte il le faut confesser,
Quelque charme inconnu m'avoit sceu tant forcer,
Et rendu ma raison tellement estrangée,
Que je pensoy pour vous leur nature changée,
Et qu'en vous seulement se fist force à la loy.
  Cent et cent fois le jour je disois à part moy,
Voyant luire en vos yeux tant de celestes flammes,
On ne peut sans pecher la mettre au rang des femmes ;
Le ciel doit l'avoir faite unique en loyauté,
Comme elle est sans pareille en grace et en beauté.
  Mais quand cette pensée eust eu moins de puissance,
Helas! eussé-je fait à la fin resistance
A tant de doux attraits, qui l'esprit me voloient,
Et qui tournoient mon ame ainsi comme ils vouloient?
N'eussé-je creu vos yeux et ces promesses saintes
Que vous tiriez d'un cœur, le vray sejour des faintes,
Joint que, pour achever de me rendre insensé,
L'Amour dés nostre enfance entre nous commencé,
Conservé sans naufrage en mainte grand' tourmante,
M'asseuroit que vous seule au monde estiez constante?
Vous mesme en faisiez gloire, unique à bien aimer,
Jurant qu'autre que moy n'eust sceu vous allumer,
Et qu'encore qu'Amour le voulust entreprendre,
Il trouveroit ses feux pour vous n'estre que cendre.
Le mien avoit esté vostre premier flambeau,
Et vous serviroit d'astre en la nuit du tombeau.
Vous en juriez vos yeux, seigneurs de ma victoire,
Beaux yeux qui tant de fois le faux m'ont fait accroire!
Vous juriez vos cheveux crespement blondissans,
Qui, pour me retenir, ont des nœuds si puissans ;
Vous juriez la deesse en vostre ame logée,
Et la foy qui n'estoit qu'à moy seul engagée ;
Vous juriez cet archer qui si droit sçait frapper,
Et mille autres sermens trop forts pour me tromper.
Il n'en falloit point tant ; mon ame peu rusée
D'un seul de vos regards pouvoit estre abusée.
  Las! que le ciel cruel ne permist-il alors
Que l'esprit trop constant s'envolast de mon corps!
Durant que j'estimoy vostre cœur immuable,
Que le trait de la mort m'eust esté favorable!
Pour avoir trop vescu, tout mon heur j'ay perdu ;
Le ciel de mes amours un enfer s'est rendu ;
Mes jours les plus luisans sont changez en tenebres,
Et mes chants de liesse en complaintes funebres.

Quand ma foy me devoit faire mieux esperer,
Je voy vostre faveur de moy se retirer,
Qu'ay-je dit? qu'ay-je fait pour soufrir tant d'outrage?
Quel nouveau changement regne en vostre courage?
Si pour me decevoir vous m'aimiez seulemant,
Ce n'est pas grand honneur d'abuser un amant
Qui ne croyoit qu'en vous; vous estiez ma fiance,
J'estimoy pour vous seule avoir pris ma naissance,
Vous me faisiez parler, respirer et mouvoir;
N'est-ce donc vous tromper que de me decevoir?
Ah! que de desespoirs tyrannisent ma vie!
Malheureux est celuy qui aux femmes se fie!
Pour s'en estre asseuré, mon cœur infortuné
Se voit pour tout jamais à souffrir condamné,
Et ne puis par raison, par tans, ny par absence,
De son mal furieux donter la violence.
Le souvenir me tuē, et le plaisir passé
Rend de regrets trenchans mon esprit traversé;
De ma si longue amour voilà tout le salaire.
Las! pour dernier remede, ô beauté trop legere!
A qui contre mon gré mon vouloir est lié,
Apprenez-moy comment vous m'avez oublié;
Et comme une amour telle, avec l'age augmentée,
A peu si prontement du cœur vous estre ostée.
Au lieu d'accuser plus vostre esprit inconstant,
Je vous pardonne tout si j'en puis faire autant;
Car je me tiens payé d'assez grand' recompance,
Si de vous pour jamais je pers la souvenance.

ELEGIE V

Le jour, non jour pour moy, mais nuict tres-malheureuse,
Que du ciel despité la loy trop rigoureuse
Me força de resoudre à quitter, furieux,
Pour jamais Cleonice, ainçois mes propres yeux,
Et que l'amour d'un prince, à mon dam trop extrême,
Me fist fendre en deux parts et m'oster à moy-même,
Quels tragiques regrets, quels tourmens, quelles morts,
Egalerent jamais ce que j'enduray lors?
Au seul ressouvenir tout le corps me frissonne;
Une horreur me saisit, ma memoire s'estonne,
Mes esprits sont glacez, mon œil est obscurci,
Et sans pouls ny couleur je suis comme transi.
Estant donc arresté qu'une absence éternelle
Seroit le seul loyer de mon amour fidelle,

Et qu'il falloit partir, sans jamais revenir,
Du lieu qui tout entier m'avoit sceu retenir;
Je taschoy d'appaiser mes fureurs insensées.
En leur ramentevant les fortunes passées,
Tant de cris, tant de pleurs, tant de maux endurez;
Et que les cieux peut-estre, en mes vœux implorez,
Ordonnoient cet exil d'un advis pitoyable.
Pour guarir mon ulcere autrement incurable.
Mais, ô foible remede! ô dolent reconfort!
Jamais un moindre mal n'est vainqueur d'un plus fort.
Toutes les passions et les peines senties
Sembloient roses et lys aupres de ces orties;
Et de mes jours passez les plus desesperez
Estoient à chauds soupirs de mon cœur desirez.
Je les contoy sans cesse. et ma triste memoire,
Des maux plus signalez me retraçant l'histoire,
Faisoit que mon esprit à quelqu'un s'arrestoit,
Pour le parangonner au deuil qui m'emportoit,
Et disoy tout en pleurs : O momens souhaitables!
Qu'autres-fois mes ardeurs trouvoient insupportables,
Quand celle à qui je suis malgré sa volonté,
Me cachoit ce bel œil dont le jour est donté.
Que ne revenez-vous? Je prendroy patience
D'endurer, non un jour, mais un mois son absence.
Pourveu qu'on me permist de languir seulement
Près du lieu qui retient tout mon contentement,
Et d'avoir cette grace au regret qui m'entame
De voir au moins de loin le sejour de mon ame.
Mais mon destin l'empesche. et ne veut endurer
Que l'ombre d'un plaisir puisse en moy demeurer.
Que vous fustes cruels, parens de ma maistresse,
De ne me tuer pas, quand la langue traistresse
Des jaloux contre moy vostre sang allumoit,
Et de meschans propos nos amours diffamoit!
Ah! que je me repens qu'en la nuit solitaire,
Dans un lieu destourné, propre à vostre colere,
Ne me sois d'un grand cœur à la mort avancé,
Irritant, dédaigneux, vostre esprit offancé!
Aussi-tost, j'en suis seur, respect, crainte ou menace
N'eust empesché ma dame à courir sur la place,
Mesler de pleurs mon sang, mes paupieres serrer,
Voire avecques mon corps son esprit enterrer;
Où, las! sous un autre air la mort me venant prendre.
Un soupir seulement je n'en dois pas attendre.
Aussi je n'en suis digne, ayant si tard vescu
Que par un sot devoir mon amour soit vaincu.

De mille autres pensers une troupe infinie,
Et tous les jours passez les plus noirs de ma vie,
Comme oiseaux de la nuict devant moy revoloient,
Qui mon present malheur tant soit peu n'egaloient;
Soit qu'il me ressouvinst de ces tans miserables
Que l'aspre jalousie, aux regards effroyables,
De soupçons traversans mon esprit entamoit,
Et du verre et des cloux dans mes playes semoit;
Soit quand les fiers courroux de ma belle inhumaine
Presageoient quelque orage au doux fruit de ma paine;
Soit quand maint faux rapport, qui son œil m'eclipsoit,
D'un hyver dangereux mon espoir menaçoit.
Bref, toutes les douleurs en aimant supportées,
Une à une en mon cœur estans represantées,
Luy faisoient confesser, plus vivement attaint,
Que d'Amour autresfois à tort il s'estoit plaint.
O tans! qui du haut ciel la vitesse mesures,
Las! retourne, disoy-je, à mesurer les heures,
Et les points de ma vie; et si le ciel tousjours,
Eternel en travaux, refait de mesmes tours,
Recourant de rechef par la mesme carriere,
Fay voir à mes amours leur fortune premiere;
Fay que la mesme source et les mesmes douleurs
Me fournissent encor de sanglots et de pleurs.
Las! tu reviendras bien, et la suite ordinaire
Du grand ciel te fera ton voyage refaire,
Voyage qui finist et renaist tout d'un point;
Mais mon age passé ne retournera point.
De mes jours amoureux la course est achevée,
Au chemin de la mort ma vie est arrivée,
Entre les desespoirs, l'horreur, le repentir;
Heureux, si par ma fin j'en puis bien-tost sortir!
De mille autres regrets j'eusse plaint ma fortune,
Mais le tans me pressoit, et la tourbe importune
Des bateliers crians m'empeschoit le loisir
D'honorer de mes pleurs ce mortel desplaisir.
Je sors donc de ma chambre, hasté de cette escorte,
Et d'un pié desfaillant je passe outre la porte;
Puis en m'y retournant tout palle et tout transi,
Pour le dernier adieu je luy disois ainsi :
Chambre à mon dueil secret autresfois si propice,
De mes jeunes desirs la fidelle nourrice,
Ma chere secretaire, à qui je n'ay caché
Trait de joye ou d'ennuy qui m'ait jamais touché,
Je me plaignois à toy des rigueurs de ma dame,
Je te monstrois à nu les playes de mon ame,

Je ne te celoy rien ny dessein ny penser
Suis-je pas malheureux qu'il me faut te laisser?
A qui plus desormais conteroy-je mes paines?
Quels antres, quels rochers, quels bois, quelles fontaines
Des lieux plus egarez, où perdu, je m'en vois,
Fidelles, garderont les soupirs de ma voix?
Mais, ô cher monument de mon mal deplorable!
Tu ne suffisois pas; je suis si miserable,
Et le ciel fait sur moy tant d'orages pleuvoir,
Qu'en ton sein tous mes maux lieu ne pouvoient avoir;
Il faut qu'en mille endroits leur desbord se respande,
Qu'il n'y ait coin du monde où mon cry ne s'entande,
Val, mont, plaine, caverne, oyseaux, bestes, poissons,
Qui ne plaignent ma perte en diverses façons.
Tu ne me verras plus, sous l'aimable silance
Des solitaires nuicts, me mettre à la cadance
Du troupeau d'Eleuthere et, soigneux de leurs pas,
Perdre en ces vains plaisirs le somme et le repas.
Ma fortune a de moy leur faveur estrangée,
Ma source d'Hippocrene en Cocythe est changée,
Mon myrthe et mes lauriers cyprez sont devenus,
Les destours d'Helicon ne me sont plus connus,
Apollon me desplaist, tous ses dons je refuse;
Estant laissé d'Amour, peu me chaud de la Muse!
Et rien d'elle à present ne me peut contenter,
Que les vers qui sçauroient mes obseques chanter.
  Or comme en ces discours mon esprit se distille,
Le jour trop clair me force à sortir de la ville,
Pour me rendre au bateau qui devoit m'enlever,
Et de l'ame et du cœur sans pitié me priver.
Aussi-tost les rameurs trop prompts à mon dommage,
Fendans l'eau d'avirons, m'esloignent du rivage,
Où fiché je regarde, et mes yeux obstinez,
Sans ciller, vers le Louvre estoient tousjours tournez.
Pour le voir plus long-tans sur les pieds je me dresse,
Maudissant des vogueurs l'importune vitesse,
Et me reputant lasche et de cœur desnué,
Que plu-tost que partir je ne m'estoy tué,
Et, victime propice au feu qui me devore,
Sanglant je n'estoy cheu prés l'autel que j'adore.
  Bien-heureux, ce disoy-je, à qui les cieux amis
D'une ville si belle ont le sejour permis,
Non pour les bastimens dont elle est si hautaine,
Non pour y voir la cour, le palais ou la Seine,
Ny de tant d'habitans le reflus nompareil,
Mais pour estre esclairez des yeux de mon soleil,

pour voir des beautez l'exemplaire et l'idée,
En ce lieu des Amours et des Graces guidée.
Puissé-je encor un coup si grand heur recevoir,
Et jamais plus n'ouyr, ne parler ny ne voir!
J'accroissoy de ces plaints le regret qui me tuë,
Quand du tout le chasteau se desrobe à ma veuë.
Ce fut lors qu'à plein bras la douleur m'assaillit!
Un tremblement me prit, le genouil me faillit
Et la mort si souvent à mon aide implorée,
Vint s'apparoistre à moy, have et desfigurée;
Je la vey, c'estoit elle, et je la reconnu,
Telle elle est aux mortels quand leur jour est venu.
A cet horrible aspect mon ame espouvantée
Quitta son corps perclus, la voix me fut ostée,
Mon visage et mes yeux ternirent leur couleur,
Et tombay comme un tronc sans force et sans chaleur.
Ce qui m'advint depuis est aux autres notoire,
Car du bien et du mal je perdy la memoire;
Je ne sçauroy parler du secours des rameurs,
De l'eau qu'on me jetta, de l'effroy, des clameurs;
Bref, je ne m'apperceu de rien qu'on me sceut faire,
Tant que je fusse mis dans ce lieu solitaire,
Où mes sens defaillis ayant repris vigueur,
J'en despite le ciel et maudy sa rigueur,
Sçachant que rien n'est propre à mes maux incurables,
Que la mort, seul recours des amans miserables.

LA PYROMANCE

L'amoureux Dorylas ayant l'ame frappée,
Depuis maintes saisons, des yeux de Panopée,
La fiere nereïde, en pleurs se consumoit,
Et sans fruit ses regrets par les ondes semoit;
Ny ses longues douleurs, ni son amour fidelle,
Ny ses yeux ruisselans d'une source éternelle,
Ny le feu trop couvert qui le fait dessecher,
Avoient peu de sa nymphe entamer le rocher.
Un soir du mois de juin, que la flamme etherée
S'estoit pour luire ailleurs de nos yeux retirée,
Que l'air estoit serain, la mer se reposoit,
Et que le doux Zephyre endormy s'appaisoit,
Ce pescheur miserable, au plus fort du silence,
Quand chacun est en paix, sent moins de patience.
Amour, cruel pirate, incessamment le poind,
Et sur mer ny sur terre il ne repose point.

Tout le jour dans sa barque il avoit fait des plaintes
En si piteux accens, que les nymphes contraintes
Avoient de tiedes pleurs ses cris accompagnez,
Et les fleuves s'estoient de leur course esloignez.
  Or ainsi que la nuit tendit ses larges voiles,
Et qu'on veit dans le ciel les premieres estoiles
Monstrer leur belle veuë et de rang se lever,
Luy, qui sent tout de mesme en son cœur arriver
Mille nouveaux soucis, pour prendre leur pasture,
Les pieds et les bras nuds, nud teste et sans ceinture,
Poussa du cœur, ces mots dressant bien haut les yeux :
Naissez, feux de la nuict, naissez parmy les cieux.
O toy, sœur de Phebus! ô royne vagabonde!
Puissante au ciel, en terre et sous la nuict profonde,
Qui faits à points reglez la marine escumer,
Et produis haut et bas tout ce qui peut charmer,
Preste-moy ta lumiere et sois ma secretaire,
Or' que sous la nuict sombre, en ce lieu solitaire,
J'invoque à mon secours la justice des dieux.
Naissez, feux de la nuict, naissez parmy les cieux.
  Amour, cruel enfant d'une mere cruelle,
Venus, fille des flots, et comme eux infidelle,
Qui des plus humbles cœurs vas sans plus triomphant,
Que vous estes cruels, et la mere et l'enfant!
Tous ces rochers voisins ont une ame plus tendre.
Pensez le bel honneur! les cruels ont sceu prendre
Un captif miserable à leurs pieds estendu,
Qui pour mieux les flechir ne s'est point deffendu.
Et laissent cependant l'ingrate Panopée,
Sans soin, sans amitié, de mes larmes trempée,
Qui mesprise leur force et mon mal soucieux.
Naissez, feux de la nuict, naissez parmy les cieux.
  Tous les feux de la nuit au ciel ont pris naissance,
Il est tans que, devot, mes charmes je commance;
Voilà l'autel tout prest de gazons façonné;
D'algue et d'absinthe blanc il est environné.
Par neuf fois dans la mer j'ay ma teste plongée,
J'ay sur l'autel sacré la verveine arrangée,
L'encens est allumé. Toy qui te vas changeant
En fleuve, en flamme, en roche, en serpent s'allongeant,
Je t'invoque, ô Proté! cet autel je te dresse.
Sors du fond de ces eaux, viens guarir ma tristesse,
Et rechange mes sens qu'Amour rend furieux.
Luisez, feux de la nuict, luisez parmy les cieux.
  Meris, le vieux sorcier tant craint en ces rivages,
Qui peut en tans serain couvrir la mer d'orages,

Tirer du ciel la lune et sa course arrester,
Et qui ait contremont les torrens remonter,
M'apprist une magie aux nochers peu connuë,
Pour trouver sa fortune avant qu'estre advenuë.
J'en veux faire l'essay, car je veux decouvrir
Si l'Amour de ses traits pourra le cœur ouvrir
De ma belle ennemie, et casser cette glace,
Ou si l'inimitié sans plus y trouve place.
Dans ce large vaisseau qui d'eau douce est comblé,
J'ay mis du costé droit maint branchage assemblé
D'olivier et de myrthe; en la gauche partie
J'ay mis du chesne sec et des feuilles d'ortie.
Le droit pour la douceur, l'amour et la pitié;
L'autre pour la rudesse et pour l'inimitié.
Je sçauray maintenant si le ciel m'est contraire,
S'il faut sans tant languir que je me desespere,
Ou si mon triste sort se doit changer en mieux.
Luisez, feux de la nuict, luisez parmy les cieux.
Voilà dans le vaisseau comblé d'eau de fontaine,
De claire humeur d'olive une coquille plaine;
La mesche est au dessus, il la faut allumer,
Si je veux de tout point mes charmes consomer;
La conque à cet effet icy me fut portée
De l'Indique ocean par le grand Cloanthée.
Cette huile est de la lampe incessamment ardant
Dans le temple à Neptune aux fins de l'Occidant;
Et ceste mèche neuve a toute esté filée
Des innocentes mains de la vierge Erilée,
Reste à voir si j'auray favorables les dieux.
Luisez, feux de la nuict, luisez parmy les cieux.
Regarde, ô Panopée! ardant feu de mon ame,
Regarde un peu la mèche et comme elle prend flame!
Helas! s'il t'en souvient, mon cœur mal advisé
Fut ainsi tout à coup par tes yeux embrasé!
Je sçauray maintenant ma douteuse advanture;
Car si pour tout jamais tu me dois estre dure,
La flamme au costé gauche aussi-tost s'espandra
Et sur le chesne sec, esclairant, se rendra;
Mais si ta paix un jour me doit estre donnée,
Sur le myrthe et l'olive on la verra tournée.
Comblant mon triste cœur de rayons gracieux.
Luisez, feux de la nuict, luisez parmy les cieux.
O ciel, ô mer, ô terre, ô deïtez puissantes,
Qui regnez au sejour des ombres pallissantes!
Toy, royne Proserpine, et vous, tristes esprits,
Par qui la nuict resonne en effroyables cris,

Favorisez mon charme, et faites que je sçache
Ce que ma belle nymphe en sa poitrine cache,
Et que ce feu sacré le découvre à mes yeux.
Luisez, feux de la nuict, luisez parmy les cieux

Le feu sans vaciller immobile sejourne,
Ny deçà ny delà sa lumiere il ne tourne.
Pauvre, helas! que je suis! c'est signe qu'en ton cœur
Tu ne loges encor ny pitié ny rigueur;
La haine ou l'amitié ton courage ne donte,
Et, pour tout, de mon mal tu ne fais point de conte;
Tu me vas dedaignant. Destins injurieux,
Estre du tout hay me plairoit beaucoup mieux!
Quoy! sera donc ainsi ma franchise asservie,
Sans que je sçache, helas! ny ma mort ny ma vie?
Demourray-je tousjours languissant et confus,
Sans pouvoir m'asseurer d'accord ny de refus?
Quel mal plus deplorable, ô sort que j'importune!
De grace, hé! monstre-moy l'une ou l'autre fortune,
Et s'il faut que j'attende ou douceur ou pitié.

Le feu s'enfuit d'Amour et suit l'inimitié.
Voilà de mon destin la piteuse nouvelle!
Ma nymphe n'aime rien, elle est toute cruelle.
Les rochers sont plus doux que son cœur endurcy,
Il n'en faut esperer ny pitié ny mercy.
Mais pourquoy, miserable, ay-je fait tous ces charmes?
Ne le sçavoy-je pas? tant de ruisseaux de larmes,
Tant de flots, de soupirs, tant de mal enduré,
Assez auparavant m'en avoient asseuré.
Sourde fille d'un roc, ame fiere et sauvage,
J'estimoy que ma peine eust flechy ton courage,
Mais je voy mes desseins rompus par la moitié;
Le feu s'enfuit d'Amour et suit l'inimitié.

Malheureux fut le point que j'eu sa connoissance!
De là tant de malheurs en moy prindrent naissance;
Je mesprisay soudain ce qui m'estoit plus cher,
Et tout ce que j'aimoy ne feit que me fascher.
Mais que suis-je à present? ou qu'estoy-je avant l'heure
Que le maudit Amour feit en moy sa demeure?
J'entrois en la jeunesse, et ma belle saison
Commençoit à pousser une blonde toison;
J'avois la couleur vive, et, tout plein de franchise,
Contant entre les miens, je vivois de ma prise.
Ces eaux incessamment redisoient mes chansons,
Je nageois, je peschois de cent mille façons.
Ores d'un rude poil j'ay la face couverte,
A rien fors qu'aux regrets ma bouche n'est ouverte,

De chacun de mes yeux un ruisseau va coulant,
D'horreur, de feux, de mort, sans plus je vay parlant;
Ma ligne et mes filets demeurent sans rien faire,
Et, pour tout exercice, or' rien ne me peut plaire
Que blasphemer du ciel l'injuste mauvaistié.
Le feu s'enfuit d'Amour et suit l'inimitié.
Or puis que de tout point mes attentes sont vaines,
Doy-je pas donner cesse à ma vie et mes paines,
Et du haut de ce roc en la mer m'élancer,
Sans d'éternelles morts nuit et jour trespasser?
Enhardy-toy, mon cœur; mais je voy la lumiere
Qui chancelle incertaine et flamboye en arriere;
Or' à gauche, or' à droit elle se va jettant,
Et court puis çà puis là d'un rayon inconstant;
De la haine à l'amour legere elle est portée,
Et plus en mesme lieu ne demeure arrestée.
J'entens bien maintenant que veut dire cecy,
Ma nymphe en mesme tans m'aime et me hait aussi;
Son ame est en balance. Ah! non, c'est un presage
Combien l'amour de femme est soudaine et volage :
On la voit çà et là diversement errer;
Jamais l'homme advisé ne s'en doit asseurer.
Comme un cameleon, le cœur de ces cruelles
Se change à tous objets, et la plus ferme d'elles
Aimeroit beaucoup mieux, pour son contentement,
Vivre avec un seul œil qu'avec un seul amant.
Mais où me porte, helas! l'ardeur qui me devore?
Je mesdy folement d'un sexe que j'adore,
Et ne voy le bon-heur qui me suit à son tour :
Le feu laisse la haine et s'arreste à l'Amour.
La flamme au costé droit s'est du tout retirée;
Hé Dieu! revé-je point? Non, c'est chose asseurée;
Son rayon tant aimé sur l'amour s'est jetté,
Et ne retourne plus sur le gauche costé.
Mais pourtant ma pauvre ame est tousjours en tourmante;
Je crains qu'un vent malin renverse mon attante,
Et que le sort cruel vers moy fasse retour :
Le feu laisse la haine et s'arreste à l'Amour.
O feu saint et fatal, si clair en ma pensée!
De grace, hé! suy tousjours la trace encommencée,
Ne tourne plus ailleurs, et me rens asseuré
D'un bien, qui m'est si cher et si desesperé!
C'est pour vray qu'il demeure, et sa lumiere vive
Se courbe et se respand sur la branche d'olive,
Et sans plus maintenant elle esclaire à l'entour :
Le feu laisse la haine et s'arreste à l'Amour.

Seule fin de mes vœux, doux vent de ma navire,
Ma claire tramontane, heureux port où j'aspire,
Mon sang, mon cœur, mon tout, c'est or' que je promets
Entre les mains d'Amour de vous suivre à jamais,
De n'adorer que vous, ne songer qu'à vous plaire,
Et jamais de vos yeux mes pensers ne distraire.
Le cours du tans leger toute chose emportant,
Le pouvoir du destin ou du sort inconstant,
Les cruautez d'Amour, la longueur d'une absence,
Les dedains, la raison, l'oubly l'impatience,
Les jaloux desespoirs, le mespris, la rigueur,
N'effaceront jamais vos beautez de mon cœur.
La mer sera sans eaux, sans poissons et sans voiles,
Le soleil sans lumiere et la nuict sans estoiles,
Les dauphins en volant parmy l'air se paistront,
L'hyver en l'Ocean les fleurettes naistront,
Et l'Afrique aux chaleurs ne sera plus sujette,
Quand je me sentiray blessé d'autre sagette,
Et que d'autres desirs en moy feront sejour :
Le feu laisse la haine et s'arreste à l'Amour.
Mais je voy peu à peu que l'aube qui s'avance
Dechasse en s'approchant l'ombrage et le silance,
Et cet œil de la nuit que j'ay tant reclamé,
Cede au char d'Apollon de rayons allumé.
Afin donc qu'en la nuit mon mistere demeure,
Ainsi qu'elle finit je cesse à la mesme heure,
Avec cet heureux vers saluant le beau jour :
Le feu laisse la haine et s'arreste à l'Amour.

ADVANTURE PREMIERE

EURYLAS

Enfant, l'aise et l'ennuy de la belle Cyprine,
Lance un rayon de flame en ma chaude poitrine
Et renforce ma voix, pour chanter dignement
Les amours d'Eurylas, sa gloire et son tourment,
L'heur de ses compagnons, la fin de leur martire,
Et les beautez d'Olympe, honneur de ton empire ;
Olympe aux yeux vainqueurs de tout cœur indonté,
Qui, gagnant un amant, perdit sa liberté.
Cette jeune deesse aussi fiere que belle,
En l'avril gracieux de sa saison nouvelle,
Erroit sans passion ainsi qu'il luy plaisoit,
Et (bien qu'innocemment) mille playes faisoit.

Car contre ses beautez ne se trouve deffance,
Et chacun qui la voit luy porte obeïssance.
Combien de durs regrets estoient lors entandus,
Combien de chauds soupirs et de pleurs espandus
Par ces nouveaux blessez, pour flechir son courage!
Tandis qu'elle se rit de les voir en servage,
Franche et libre d'amour, qui ne pouvoit penser
Que cette liberté la deust jamais laisser.
La jeune Fleurdelys, chere part de son ame,
Plus sçavante aux effets de l'amoureuse flame,
De sa folle rigueur souvent la reprenoit,
Et pour la convertir ces propos luy tenoit :
  Que faites-vous, mon cœur? quelle erreur vous transporte
De fermer aux amours de vos pensers la porte?
Quel plaisir avez-vous, vivant tousjours ainsi?
Amour rend de nos jours le malheur adoucy;
Il nous eleve au ciel, il chasse nos tristesses,
Et au lieu de servir nous fait estre maistresses.
L'air, la terre et les eaux reverent son pouvoir,
Il fait comme il luy plaist les estoilles mouvoir;
Tout le reconnoist dieu. Que pensez-vous donc faire,
D'irriter contre vous un si fort adversaire?
Par luy vostre jeunesse en honneur fleurira;
Sans luy cette beauté rien ne vous servira,
Non plus que le thresor qu'un usurier enserre,
Ou qu'un beau diamant caché dessous la terre.
On ne doit sans amour une dame estimer,
Car nous naissons icy seulement pour aimer.
  Mais qu'est-il rien plus doux que de se voir servie
D'un qui nous prise plus que ses yeux, ny sa vie?
Entendre ses pensers, luy dire nos desirs,
Partir egalement le dueil et les plaisirs,
Les courroux gracieux, l'esperance et la crainte,
Lire sa passion sur son visage painte,
Le voir perdre en soy-mesme, en nous se retrouver,
Et les douceurs du ciel en la terre esprouver,
Sans tromper folement nostre belle jeunesse,
Qui las! sans y penser comme un songe nous laisse.
  De semblables propos mille fois recitez,
Mais par les vents legers sans effet emportez,
Fleurdelys s'efforçoit d'adoucir la cruelle,
Fondant le dur glaçon qui sa poitrine gelle;
Mais c'est battre le vent et sur l'onde semer.
Ce cœur encor trop verd ne se peut enflamer.
Il faut qu'un jeune amant en fasse la vengeance,
Et qu'en la surmontant il perde sa puissance.

Desjà le haut renom et les faits glorieux
Du vaillant Eurylas s'espandoient en tous lieux,
Qui, n'attaignant encore à la vingtieme année,
D'une ame ardante et vive, à la gloire adonnée,
Avoit victorieux en cent lieux combatu,
Soustenu mille assauts d'un cœur non abatu,
Et par ses faits guerriers, suivis de mille paines,
Effacé le renom des plus grands capitaines.
Il sembloit à le voir d'un fleury renouveau;
Il eut la taille belle et le visage beau,
Son teint estoit de lys et de roses pourprettes,
Et ses yeux rigoureux dardoient mille sagettes.
On le prend pour Amour, et d'Amour toutefois,
Pour suivre le dieu Mars, il mesprise les loix.
Mainte dame en son cœur ardamment le desire,
Perd son premier repos, apres ses yeux soupire,
L'adore comme un dieu, revere sa grandeur,
Et se sent devorer d'une secrette ardeur;
Mais elle sent, helas ! que vaine est son attente,
Car il n'esprouve point le mal qui la tourmente.
Ains fuit libre d'amour, d'un cœur leger et pront,
Plus soudain qu'un torrent ne s'escoule d'un mont.
O grand vainqueur des dieux, qui me tiens prisonniere
(Disoit tout bas quelqu'une) entens à ma priere!
Que fais-tu de ton arc? est-il en vain tendu?
Si tu retardes plus, ton empire est perdu.
Vois-tu pas ce hautain qui mesprise ta gloire,
Remportant de nos cœurs une pauvre victoire?
S'en ira-t-il ainsi? nous veux-tu point vanger?
Sauve au moins ta couronne au fort de ce danger,
Et des plus poignans traits, dont les dieux tu surmonte,
Traverse un jeune cœur qui de toy ne fait conte.
Amour qui ces propos, tout colere, entendit,
Soudain pour y pourvoir du tiers-ciel descendit :
Quoy ! ne suis-je plus dieu ? ma flamme est-elle estainte?
Mon carquois, disoit-il, ne fait donc plus de crainte?
Ose quelqu'un encor mes forces despiter,
Apres que j'ay vaincu le tonant Jupiter?
Mars tremble sous ma loy, prisonnier de ma mere,
Et un jeune guerrier est bien si temeraire,
Pour je ne sçay quels faits dont il est renommé,
De tenir contre moy, qui l'avoy tant aimé.
Si je le pren.... mais non, sa jeunesse peu caute
Veut que, sans me vanger, j'excuse cette faute.
Je veux pour cette fois doucement le punir,
Mon empire se doit par douceur maintenir,

Puis je m'en veux servir pour une autre entreprise.
Olympe ainsi que luy ma puissance mesprise;
Qu'ils se blessent l'un l'autre et, sans sçavoir comment,
Leurs deux cœurs soient navrez par un trait seulement.
 Amour de tes propos les effets s'ensuivirent,
Car, dès le jour suivant que ces amans se veirent,
Frappez du pront esclair qui sort de leurs beautez,
Ils demeurent surpris, esperdus, transportez.
Lors comme un qui choisit lieu propre à sa vengeance,
Tu sors de ton embusche et, d'extrême puissance,
Delaschant un trait d'or, qui bruit au décocher,
Tu traverses deux cœurs aussi durs qu'un rocher.
Chacun sent aussi-tost cette blessure estrange.
Ils font sans y penser de leurs cœurs un eschange :
Ce n'est qu'un vouloir mesme, et leurs regars legers
Des nouvelles amours sont piteux messagers.
Chacun d'eux est surpris de crainte et de merveille;
Leur teint ores est pasle, or' de couleur vermeille,
Ils sentent un plaisir tout meslé de rigueur,
Et de secrets soupirs ils esvantent leur cœur.
Mais Olympe, à la fin quelque peu revenuë,
Craint d'avoir trop rendu cette amitié connuë
(Grande estoit l'assemblée), et croit asseurément
Que chacun s'apperçoit de ce pront changement ;
Se reprend de sa faute et tasche à se contraindre.
Mais son ardant desir est trop grand pour le faindre.
Desjà son nouveau mal paroist dessus son front,
Puis ses brûlans soupirs et son penser profond,
Ses yeux mal asseurez, son inconstant langage,
Monstrent les passions qui troublent son courage;
Et plus elle met peine à cacher sa douleur,
Plus la fievre d'amour renforce sa chaleur.
Quel moyen? quel conseil? Pauvre, que fera-telle
Pour ne découvrir point sa blessure mortelle,
Mesme aux yeux d'un mary jaloux et deffiant,
Qui va, nouvel Argus, de cent yeux l'épiant,
Cadenasse sa chambre et l'y tient enfermée,
La presche incessamment de bonne renommée,
Contrôle ses regards, ses habits, ses propos,
Et ne laisse jamais son esprit en repos,
Troublé des flots mutins d'une aspre jalousie,
Dont son ame égarée est tellement saisie,
Qu'il cherche les devins, aux sorciers a recours?
Tous les dieux infernaux il appelle au secours,
Pour luy garder sa femme, et n'a pas connoissance
Que les enchantemens contre Amour n'ont puissance.

Il estoit nuict fermée, et les hommes lassez
Reposoient sans soucy d'un fort sommeil pressez;
Oiseaux, bestes, poissons, sous l'horreur solitaire,
Recevoient la faveur du repos ordinaire;
Les vens comme endormis leurs soupirs retenoient,
Et les feuilles des bois sans branler se tenoient.
Bref, tout se reposoit. Olympe, au cœur blessée,
Est seule qui ne sent repos en sa pensée.
Les beautez d'Eurylas luy sont devant les yeux,
Ses vertus, sa grandeur, ses faits victorieux,
Et ses plaisans regards, qui mille amours recellent.
De l'un de ses pensers cent autres renouvellent,
Qui reblessent son ame, et ce doux souvenir
Fait sa nouvelle ardeur plus forte devenir.
Or' il luy prend vouloir de chasser toute crainte,
Pour découvrir le mal dont son ame est attainte,
Et or' elle a desir de se laisser brûler,
Sans que l'on puisse voir sa flamme estinceler!
Ardant amour la pousse, et la peur la retire:
L'un luy donne plaisir et l'autre la martire;
Et de tant de pensers son cœur est agité,
Qu'elle flotte incertaine en cette extremité,
Ores de cette part, or' de l'autre poussée,
Comme une foible nef par les vagues forcée,
Ou comme un vieux sapin combatu rudement
Par deux vens ennemis, soufflans diversement.
Encor en ses assauts ce qui plus l'importune,
C'est qu'elle n'a pouvoir de plaindre sa fortune.
Le faix de ses ennuis luy seroit plus leger,
S'elle osoit d'un soupir sa poitrine alleger;
Mais elle sent, helas! son jaloux aupres d'elle
(Indigne de toucher une chose si belle
Qui la fait contenir sans mouvoir ny gemir,
Car elle a tousjours peur qu'il feigne de dormir.
Ainsi durant l'effort de tant de durs allarmes,
Retenant ses soupirs, son recours est aux larmes.
Tant que la nuit dura de pleurer n'a cessé,
En fin le foible esprit du travail oppressé,
Peu à peu defaillit, et, vaincu, donna place
Au sommeil gracieux, qui les ennuis efface.
Desja le point du jour peu à peu s'avançoit,
Et la femme à Tithon son chemin commençoit,
Chassant du firmament la grand' troupe estoilée,
Quand Olympe en dormant fut toute consolée
Par un songe amoureux que Venus luy fist voir,
Messager du plaisir qu'elle devoit avoir.

La mere des Amours de sa douleur touchée,
Ainsi qu'il luy sembloit, prés d'elle estoit couchée,
Sechoit ses larges pleurs, son dueil reconfortoit,
Et ce langage doux de sa bouche sortoit :
  Beauté plus que mortelle, à mes yeux admirable,
Ma compagne, ma fille, aux deesses semblable,
Prenez cœur, ma mignonne, et souffrez doucement
Les angoisses d'Amour à ce commencement.
Apres beaucoup d ennuis plus douce est la liesse,
Et jamais un grand heur n'est acquis sans tristesse,
Comme vous connoistrez : car je veux commencer,
Lasse de vos douleurs, à vous recompenser,
Si vous me voulez croire et chasser toute crainte,
Monstrant par vrais effets que vostre amour n'est fainte.
Oyez donc le conseil que je vous veux donner,
Et qu'un peu de hazard ne vous puisse estonner.
Toute chose facile est indigne de gloire ;
Plus grand est le peril, plus belle est la victoire.
  Au fond du vieux palais, autresfois le sejour
Des demi-dieux de France, est un temple d'Amour :
A nuaux argentez la voute est toute painte ;
Là se voit, à main droite, une figure sainte
Du paradis heureux des amans fortunez,
De leurs longues douleurs à la fin guerdonnez.
Si tost que le soleil, commençant sa carriere
Pour porter aux humains la nouvelle lumiere,
Sera sur le midy, lorsqu'on n'y pense pas
Et que chacun s'attend à prendre son repas,
Ayant avecques vous pour compagne fidelle
Camille, attainte au vif de l'ardante estincelle
Des yeux de Floridant, qui meurt pour ses beautez,
Choisissez sagement les lieux plus escartez,
Et vous rendez sans crainte en cette heureuse place.
C'est là que vous sçaurez l'heur que je vous pourchasse,
Mes delices, mes jeux, mes gracieux tourmans,
Et de quelles douceurs j'enyvre les amans.
  Venus, ce luy sembloit, à ces mots l'a baisée,
Laissant d'un chaud desir sa poitrine embrasée,
Puis disparut legere. Ainsi qu'elle partoit,
Le ciel tout rejouy ses louanges chantoit,
Les vents à son regard tenoient leurs bouches closes,
Et les petis Amours faisoient pleuvoir des roses.
Phebus aux cheveux d'or sur les monts paroissoit,
Et la nuit devant luy son grand voille abaissoit ;
Les fleurs s'ouvroient au jour, et la gaye arondelle
Saluoit en chantant la lumiere nouvelle,

Quand, avec un penser plaisant et soucieux,
Olympe se reveille, entr'ouvrant ses beaux yeux.
Doucement tout autour la veuë elle a tournée,
Puis se tiñt sans mouvoir comme toute estonnée ;
En fin pleine d'amour son chef elle haussa,
Et ces mots, l'œil au ciel, bassement prononça :
Fille de Jupiter, ô divine Cythere!
Qui, sous le voile ombreux de la nuit solitaire,
M'as daigné consoler, je te suy desormais,
Et ma belle jeunesse en tes mains je remets.
Loin, loin fable d'honneur, qui m'a tenuë en crainte!
Arriere, ô vains respects! vous m'avez trop contrainte,
Je ne redoute plus les propos envieux,
Et toy, mary jaloux, d'un œil trop curieux,
Invoque tes esprits, veille apres moy sans cesse ;
J'auray pour mon secours l'amoureuse deesse,
Qui me delivrera de ta captivité.
Debile est un mortel contre la deïté.
De mille autres propos, chauds d'amoureuse flame,
Olympe attainte au vif s'asseuroit en son ame,
Et se donnoit courage, afin de mieux oser
Pour sa belle entreprise hardiment exposer.
Elle en parle à Camille et le songe luy conte,
Camille aussi soudain à ses desirs est pronte;
Amour luy donnoit cœur, le fait luy semble aisé,
Puisque de Venus mesme il est favorisé.
Tousjours de plus en plus ce desir continuë,
Et leur tarde beaucoup que l'heure soit venuë,
Mais ce ne fut pas tout : Olympe qui sçavoit
Qu'au sang de Fleurdelys Amour ses traits lavoit,
Ayant en mille endroits sa poitrine enserrée
Par les divins attraits du gracieux Nirée,
Compagnon d'Eurylas, veut que pareillement
Elle soit leur compagne en ce contentement.
Olympe, que fais-tu? les amoureux mysteres
Sont tousjours plus sacrez, plus ils sont solitaires.
Ne t'avises tu point que c'est trop entrepris?
Tu passes le conseil de la belle Cypris,
D'accroistre ainsi le nombre et mettre en la partie
La jeune Fleurdelys, sans l'avoir advertie.
Car vous la fustes prendre, et feignant la mener
Pour passer la journée avec vous pourmener,
Vous partez toutes trois. Tu marchois la premiere,
La honte aucunesfois te fait tourner arriere,
Ton pié douteux chancelle et n'oses plus passer,
Mais l'Amour aussi-tost te contraint advancer.

Amour servoit de guide en ce secret voyage,
Qui chassoit toute crainte et luy donnoit courage.
Elle va l'œil au guet, pas à pas, doucement,
Et tressaut coup sur coup d'amoureux tremblement.
Si tost qu'au vieux palais sans bruit furent entrées,
Des trois jeunes amans elles sont rencontrées,
Qui, douteux jusqu'alors, sentoient dedans le cœur
Un combat incertain d'esperance et de peur.
Fleurdelys qui les voit reste toute esbahie,
S'enflamme de courroux, se plaint d'estre trahie,
Parle haut, se tourmente et, d'un cœur despité,
Blasme la belle Olympe et sa temerité.
Les amans tous confus ne sçavent que luy dire :
L'un fait mille sermens, l'autre esperdu soupire,
Et l'autre, d'un parler triste et passionné,
S'efforce d'amollir ce courage obstiné.
La pauvre Olympe mesme à jointes mains la prie,
L'appelle son desir, sa lumiere et sa vie,
La serre estroitement, embrasse ses genoux,
Puis quelquefois se fasche et luy parle en courroux.
  Hé quoy! luy disoit-elle, où est vostre asseurance?
Où sont tous ces propos si pleins de vehemence,
Que vous me souliez dire afin de m'enflammer,
Avant que deux beaux yeux m'eussent forcé d'aimer?
Quel charme ou quel demon maintenant vous travaille
Qu'au besoin laschement le courage vous faille?
Comme un soldat craintif, qui bien loin du danger
Ne bruit que de combats, de forcer, d'assieger,
Parle haut des couards, leur lascheté reproche,
Puis fuit honteusement quand l'ennemy s'approche;
Vous fuyez tout ainsi d'un cœur lasche et peureux,
Bien que vostre ennemy ne soit pas rigoureux.
  Ainsi parloit Olympe, à bon droit courroucée;
Mais pourtant Fleurdelys ne change de pensée,
Son esprit mal-contant ne peut estre appaisé;
Nirée en vain la prie, ardamment embrasé,
Remonstre son amour, descouvre sa constance,
Se plaint de ses rigueurs, perd toute patiance.
Car il n'avance rien : ce courage endurci
Ne se peut condescendre à luy donner mercy.
Pendant qu'il parle à elle, ardant de mille flames,
Les amans desireux et les deux jeunes dames
Entrent au paradis tant de fois souhaité,
Agreable sejour de leur felicité.
  O jeune enfant Amour, le seul dieu des liesses!
Toy seul pourrois conter leurs mignardes caresses,

Leurs soupirs, leurs regards, leurs doux ravissemens,
Et ces petits refus suivis d'embrassemens,
Ces propos enflammez, ces agreables plaintes,
Ces desirables morts et ces coleres faintes.
Tu les peux bien conter, car tu y fus tousjours,
Ayant avecque toy mille petits Amours,
Les uns forgeans des traits, les autres de leurs ailes
Esventant doucement leurs flammes immortelles;
Les autres, voletans, tout autour s'amassoient,
Et les autres de fleurs ton carquois remplissoient,
Dont couvrois ces amans comme d'un grand nuage,
Puis voloient dans leurs yeux et baisoient leur visage,
Chacun à qui mieux mieux se monstrant desireux
De les rendre en ce lieu contans et bien-heureux.
Helas! pourquoy si tost finit cette journée?
Pourquoy n'eust-elle au moins la longueur d'une année?
Certes le clair Phebus, cessant de luire aux cieux,
Monstra bien qu'il estoit sur leur aise envieux,
Et fist haster la nuit plus tost que de coustume,
Remplissant leurs esprits d'angoisseuse amertume,
Et leur faisant connoistre, à ce dur partement,
Combien l'heur des mortels s'enfuit legerement.

ADVANTURE SECONDE

CLEOPHON

Rigoureux point d'honneur, qui de si chaudes flames
Poursuis les jeunes cœurs et les plus belles ames,
Qui romps leur plus doux somme, et leur fais mespriser
L'aise et l'heur de la vie afin de s'exposer,
Et, sous l'espoir d'un bruit d'honorable durée,
Volontaires, courir à la mort asseurée,
Des malheurs que Pandore en la terre sema,
Quand contre Prometthé Jupiter s'anima
Et rendit nostre race en vivant miserable,
Tu es le plus cruel et le plus dommageable!
Il falloit aux mortels des corps de diamant,
Pour contre tes efforts resister seurement,
Sans en si foible lieu loger tant de courage,
Et voir perdre en un rien le plus celeste ouvrage.
Mais, las! si ta rigueur rendit oncques desfaits
De nature et du ciel deux chefs-d'œuvre parfaits,
Ces vers le feront voir, qu'entre cent mille allarmes
D'ennuis et de sanglots, j'ay tracez de mes larmes.

Damon et Lycidas, deux astres de ce tans,
Deux Achilles nouveaux, deux aimables Printans,
Qui semoient comme fleurs les amours par la terre,
Et blessoient tous les cœurs par une douce guerre,
S'aimoient uniquement. Ce n'estoit qu'un vouloir :
En eux un seul esprit deux corps faisoit mouvoir.
Jamais l'œil de Phœbus ne veit telle jeunesse ;
C'estoit toute vertu, douceur, grace et prouesse.
Desjà leur clair renom flamboit en divers lieux,
Mars logeoit en leur ame et l'Amour en leurs yeux.
Cleophon, qui partout fait reluire sa gloire,
Grand prince et grand guerrier d'immortelle memoire,
Dont le clair jugement jamais ne se deçoit,
De ces deux entre tous la valeur cherissoit.
Eux, qui de ses vertus ont l'ame toute pleine,
N'adorent rien que luy; c'est leur joye et leur peine,
Et n'ont plus grand plaisir que de luy faire voir
Ce que peut en leurs cœurs l'honneur et le devoir.
Advient qu'un soir tout seul Damon se delibere,
Ondoyant des grands flots d'une jeune colere,
Pour appaiser son cœur bouillant et genereux,
De tenter le peril d'un combat rigoureux.
Lycidas, qui l'entend, de courroux se transporte,
Et, plein d'un beau despit, l'accuse en cette sorte :
Tu me veux donc fuïr, ô mon plus cher soucy!
Donc ma ferme amitié se voit payer ainsi,
Qu'en l'essay perilleux d'une belle entreprise,
Comme peu valeureux, ta vertu me mesprise?
A qui plus desormais pourray-je avoir de foy,
Si ce qui m'est plus cher se separe de moy?
Non, il n'en sera rien ; l'amour qui nous assemble
Veut qu'au bien et au mal nous ayons part ensemble.
Face le sort cruel ce que faire il pourra,
Lycidas, ô Damon! jamais ne te lairra.
Je te suivray partout, mon ame ardante et pronte
De ce fragile corps sçait bien ne faire conte.
Damon repond ces mots : O mon plus doux penser,
Ainsi victorieux te puissé-je embrasser,
Sans qu'aucun accident nostre amour diminuë!
Comme assez clairement ta valeur m'est connuë,
Ce n'est pour cet égard que je t'avoy laissé ;
Mais si l'aveugle sort, ou le ciel courroucé,
Bendent là de mes jours la carriere achevée,
Je vouloy que mon ame en toy fust conservée.
Car, bien que le destin me fasse aller devant,
Je ne croiray mourir si tu restes vivant ;

Joint que de Cleophon la memoire eternelle,
Et ce que nous devons à son amour fidelle,
M'arreste et me retient, craignant que le malheur
Ne luy verse d'un coup ces deux flots de douleur.
Ne me vueilles donc suivre, ô doux feu de ma vie!
Par ce genereux prince, en pleurant je t'en prie.
Reste pour le servir, sans de luy t'estranger;
Accorde mes desirs, je ne crains nul danger.
Au nom de Cleophon son ame est fort pressée,
Et se sent presque esmeu de changer de pensée;
Mais l'ardeur de combatre est trop forte en son cœur,
Puis l'objet de Damon reste en fin le vainqueur.
Je te suivray, dit-il, rien ne m'en peut distraire.
C'est s'opposer au ciel que d'aller au contraire;
Nos destins, amassez dans un mesme fuseau,
Doivent estre tranchez d'un seul coup de ciseau;
Ne m'offence donc plus par ta vaine rudesse,
Puis qu'helas! sans te voir je mourroy de tristesse.
Durant tous ces discours qu'Amour leur inspiroit,
La mere du Sommeil coye se retiroit,
Ramassant sous son aile, en brune couleur tainte,
Les songes, le repos, le silence et la crainte.
L'Aurore aussi soudain commença ses travaux,
Et ne voulut parer son char ny ses chevaux,
Ne couronna son sein ny ses tresses de roses,
Mais d'un manteau de dueil ses beautez furent closes.
Courriere du soleil, tu devois de tout point,
Devers nostre horizon ce jour n'arriver point,
Afin que ta lumiere, aux mortels si plaisante,
A tant d'actes piteux ne se trouvast presante.
Helas! tu n'eusses veu sur le champ renversé,
Lycidas, ô regret! d'outre en outre percé;
Tu n'eusses veu les doigts de la Parque cruelle,
Couvrant hastivement sa mourante prunelle,
D'un seul coup la jeunesse et l'amour surmonter,
Et l'ame à grand regret son bel hoste quitter.
Tu n'eusses veu l'honneur de sa tresse, dorée
De la blonde couleur du poil de Cytherée,
Où le plus bel esprit se trouvoit attaché,
Meslé confusément, tout rouge et tout taché.
Tel sembloit Adonis, quand la force inhumaine
Du sanglier l'eut couché tout sanglant par la plaine.
Mais il eut pour le moins ce confort en mourant
D'avoir finy ses jours son amy secourant,
Et de voir par sa main, valeureuse et guerriere,
Son meurtrier estendu sur la rouge poussiere.

Damon, un peu plus loin, sans pitié combatant,
Du sang de ses haineux et du sien degouttant,
Ardant et furieux comme un Mars redoutable,
Reçoit en l'estomach mainte playe honorable,
Et, durant que son cœur est plus grand et plus chaud,
Presque n'en sentant rien, la puissance luy faut.
Son beau corps, dont la force avec le sang se verse,
Debile et chancelant, tresbusche à la renverse,
Et plus que demy-mort reste là pallissant,
Comme un bouton de rose en avril languissant,
Qui perd sa couleur vive, alors que la tempeste
Ou l'outrage du vent luy fait pancher la teste;
Ou comme un jeune lys, de la pluye aggravé,
Laisse pendre son chef, qui fut si relevé.
Victoire Cadmeane, et trop chere achetée,
D'un ny d'autre party tu n'as esté chantée!
Tout deux en longs soupirs detestent ta rigueur,
Et l'honneur du trophée est cuisant au vainqueur.

Or comme avec le sang cessent l'ire et la guerre,
Damon, qui se revient par le froid de la terre,
Tout à peine se traine où gisoit son amy,
D'un long sommeil ferré durement endormi,
Qui dira la douleur dont son ame est frappée,
Quand il voit que la Parque a sa trame coupée?
Ayant le cœur vaincu de regret et d'ennuy,
Immobile, long-tans tient l'œil fiché sur luy;
En fin l'amas pressé du dueil qui continuë,
Ravit toute lumiere à sa dolente veuë,
La couleur à son teint, aux genoux leur effort,
Si que, palle et tout froid, chet à dent sur le mort.

Au retour de l'esprit que la douleur r'appelle,
Il maudit des hauts cieux l'ordonnance cruelle,
Se lasche au desespoir, sanglotant sans cesser,
Et de baiser le corps il ne se peut lasser;
Puis, comme les sanglots, l'angoisse et la furie
Font passage à sa voix, tout en pleurs il s'escrie :

Ne depars point encore, ô seul jour de mes yeux!
Et parmy tant de rage et d'assauts furieux,
N'abandonne au besoin un que tu faisois vivre
Et que jusqu'à la mort tu n'as pas craint de suivre!
Oy mes propos derniers et mes gemissemens,
Reconforte mon cœur par tes embrassemens.
Nos esprits enlacez d'un celeste cordage,
Si tu m'attens un peu, ne feront qu'un voyage,
Leur vol tout à la fois en la nuict s'estendra,
Et des myrthes ombreux la descente prendra.

Mais, ô cruel amy! ta flamme est-elle estainte,
Que tu n'es point touché de ma dure complainte?
Ton oreille est bouchée à mes cris enflammez,
Et pour ne voir mes pleurs tes beaux yeux sont fermez.
Ah! que de desespoirs tyrannisent ma vie!
Helas! tourne un regard devers moy, je te prie!
Respons-moy, Lycidas; peux-tu voir sans parler
Ton malheureux Damon tout en pleurs s'écouler?
Au nom de son amy, miracle! il s'evertuë
D'elever quelque peu sa prunelle abbatuë,
Qui semble une fleurette où toute humeur defaut,
Seche sur un rivage espuisé par le chaud;
Mais Clothon, qui plus loin n'a limité son terme,
D'une outrageuse main pour jamais la referme.
Damon, plus que devant au dueil s'abandonnant,
Rend d'esclatans regrets l'air voisin resonnant,
Couvre le corps de sang, de cheveux et de larmes,
Et tousjours la fureur luy fait nouveaux allarmes,
Qui ne cesse qu'alors qu'un spasme appesanti
Luy derobe l'esprit, de foiblesse amorti.
Tandis des faits nouveaux la courriere emplumée
Par tout ceste merveille aussi-tost a semée,
Chacun court sur la place, et sent en approchant
Qu'un long trait de pitié son esprit va touchant;
Au moins humain de tous l'œil de larmes degoute,
Et du plus mort des deux les regards sont en doute.
Alors quelques amis, que la foule entouroit,
Trouvant l'un tout glacé, l'autre qui respiroit,
Portent, en soupirant de façon lamentable,
Le blessé dans un lict, le mort sur une table.
Quel rempart assez fort la raison te garda,
En ce torrent de dueil, qui sur toy deborda,
Valeureux Cleophon, quand la triste merveille
D'un tel bruit vint frapper ton ame et ton oreille?
Le rocher de ton cœur, d'invincible vertu,
A ce terrible choc se vit presque abbatu,
Et rompu de tout point par la vague effrenée.
Tant peut l'amitié sainte en une ame bien née!
Sceptre ny majesté n'ont pouvoir d'empescher
Que cette affection ne le vienne toucher,
Court au lieu pitoyable, où, d'une force extreme
Reserrant et pressant son angoisse en soy-mesme,
S'approche du blessé, qui mourant languissoit.
Et plus à son amy qu'à son mal il pensoit!
Ce grand roy le console et, d'un plaisant langage,
Voile de son ennuy, luy remet le courage,

Voit de ses coups divers sonder la profondeur,
Et pour le secourir met au loin sa grandeur.
Qu'on ne me vante plus l'amitié vengeresse
Du preux fils de Thetis, seur rampart de la Grece,
Ni le feu saint et beau dont Pylade est forcé,
Quand il s'offre à mourir pour Oreste insensé!
S'esteigne le renom d'Hercule et de Thesée,
Et de ceux dont la gloire en tout age est prisée,
Qui se sont de mortels dans le ciel elevez,
Pour les droits d'amitié saintement observez!
Mon prince, le plus grand de cette terre basse,
Comme en toutes vertus en cecy les surpasse :
Nul divertissement sa douleur ne deçoit,
Des yeux ny de l'esprit le somme il ne reçoit,
Tant cet ennuy le point; donne, promet et prie,
N'estime rien trop cher pour racheter sa vie;
D'autour de son chevet il ne se peut bouger,
Et de sa blanche main le fait boire et manger;
Importune le ciel de vœux et de prieres;
Bref, pour flechir la mort tente mille manieres.
Mais ceste fiere Parque, aux ravissantes mains,
Seule des deïtez est sourde aux cris humains;
Sans pitié d'heure en heure elle abat sa jeunesse,
Et d'un si beau sejour se veut faire maistresse.
Amour, qui s'y logeoit superbe et redouté,
Luy resista long-tans d'un courage indonté;
Et durant qu'il demeure un seul trait en sa trousse,
Tousjours brave et vaillant, arriere il la repousse.
En fin il est contraint, foible et tout desarmé,
De quitter en pleurant un logis tant aimé,
Deconfit, esperdu, traisnant l'aile blessée,
Comme un qui s'est sauvé d'une place forcée.
Or quelque peu devant que l'extreme accident
Couvrist ce point du jour d'eternel occident,
Durant qu'autour du lict maint grand soupir resonne,
Et que Cleophon mesme aux regrets s'abandonne,
Damon, le regardant, son esprit renforça,
Et ces derniers propos avec l'ame il poussa :
Prince, honneur de nostre age et sa gloire premiere,
Qui fus mon heur, mon tout, mon ame et ma lumiere,
Et le seras tousjours (car malgré son effort,
L'amitié cette fois surmontera la mort),
J'estime heureusement ma carriere achevée,
Ayant jusqu'au tombeau ton amour esprouvée,
remporte en mourant un eternel plaisir
D'avoir si dignement sceu loger mon desir.

Si de peu de saisons ma vie est limitée,
Ayant d'un si grand roy la faveur meritée,
Je n'ay qu'assez vescu, mes esprits sont contans :
« Tous ceux qu'aiment les dieux ne vivent pas long-tans. »
  Je jure par ton nom, qui m'est si doux à l'ame,
Qu'un seul trait de douleur au trespas ne m'entame,
Fors du mal qui t'afflige, et l'ennuy de n'avoir,
Te servant plus long-tans, témoigné mon devoir.
Ce regret seulement suivra ma sepulture,
Et par moy Lycidas le semblable te jure,
Qui las! toutes les nuits se lamente dequoy
Le tans ne t'a fait voir plus d'effets de sa foy.
Mesme la nuit derniere, en l'horreur plus espesse,
Alors que tous mes gens de peine et de tristesse
Gisoient appesantis, de mon œil non touché
Des pavots du sommeil, foible, il s'est approché,
Sanglant, la couleur palle et la façon peu gaye,
Et couvroit de sa main la grandeur de sa playe.
Helas! bien differant de celuy qu'il souloit,
Quand sa jeune beauté tant d'appas receloit!
  Damon, me disoit-il, pour qui la destinée
M'a fait dès mon aurore accomplir ma journée,
Voicy ton heure proche, il te faut avancer;
J'ay resté jusqu'icy pour ne te point laisser,
Afin que, comme en terre, aux plaines Elysées
On ne voye un seul jour nos ames divisées.
Mais devant, cher amy, que tu quittes ce lieu,
A mon prince et au tien dy l'éternel adieu,
Conte luy qu'en mourant j'eu son nom en la bouche,
Et que tousjours de luy le souvenir me touche,
Regrettant de n'avoir, suivant ma volonté,
Monstré de quelle ardeur j'adoroy sa bonté;
Dy luy que d'autre ennuy je n'ay l'ame oppressée,
Mais fay-le prontement, car ton heure est pressée.
  Je vouloy luy respondre alors qu'il s'envola,
Et mon embrassement rien que vent n'accola.
  Reçoy donc ce devoir dont pour luy je m'acquitte,
Et croy que ta vertu ne fut onc mieux écrite
Qu'elle estoit en son cœur à toy seul reservé,
Où jamais autre trait ne put estre engravé!
Croy, s'il te plaist, aussi que la Parque ennemie,
Ni du triste Lethé l'oubliance endormie,
Jamais en nos esprits ton nom n'effacera;
Un breuvage amoureux sa liqueur nous sera,
Qui de tout autre objet emportant la semblance,
En nous tant seulement lairra ta souvenance.

Sur les myrthes ombreux comme oiseaux voletans,
Et tous deux à l'envy tes louanges chantans.
Aux esprits bien-heureux nous les ferons entendre,
Qui, ravis, nous suivront afin de les apprendre,
Et serons comme dieux en la troupe estimez,
Au nom d'un si grand roy qui nous a tant aimez.
  Reste, prince, invaincu ; que ton ame s'appaise,
Afin que sa douleur ne trouble point nostre aise ;
Obeys sans murmure au vouloir du haut Dieu,
Et de ma foible voix oy ce dernier adieu.
  Adieu, chers compagnons dont la foy m'est connuë !
Si le pouvoir me faut, l'Amour me continuë ;
Aimez-moy donc tousjours, et veuillez retenir,
De Lycidas et moy l'éternel souvenir ;
Et pour doux appareil de vostre ame blessée,
Ayez incessamment nos noms en la pensée.
Or adieu, Cleophon, adieu, mortel sejour !
La mort m'oste à ce coup la parole et le jour.
  Ainsi mourut Damon, l'ornement de son âge,
Un Narcisse en beaux traits, un Mars en grand courage;
Le ciel, qui pour sa gloire accomply l'avoit fait,
S'il ne l'eust retiré, demeuroit imparfait.

IMITATIONS DE L'ARIOSTE

AD PHILIPPUM PORTÆUM

Non leve forma prior castæ Peneïdi nomen
Et Latonigenæ dura repulsa dedit,
Post tamen in melius mutata cacumine cœlum
Pulsat, et intonsi tempora fronde Dei,
Irarumque Jovis secura, tonitrua temnit
Usque virens fastus in monumenta sui,
Nec, reor, in priscam vellet revoluta figuram
Quæsitæ famæ tristia damna pati.
Cinge, Arioste, comas æternum virgine lauro
Sortem animo hanc revocans ad tua fata refer,
Et versus tandem, nova per miracula, senti
PORTÆUM *famæ consuluisse tuæ*

P. P[1].

[1] Ces initiales désignent vraisemblablement Pierre Pithou, l'un des auteurs de la *Satire Ménippée*. Ce savant jurisconsulte avait vu le jour à Troyes, en 1539, et mourut à Nogent-sur-Seine, en 1596. Il étudia sous Turnèbe et Cujas, fut reçu avocat à vingt et un ans, mais aima mieux donner des consultations que de plaider. Ses opinions calvinistes le forcèrent de quitter momentanément la France, où l'édit de pacification de 1570 lui permit de rentrer. Il faillit périr pendant la Saint-Barthélemy, mais abjura par la suite le protestantisme. Son ouvrage le plus célèbre est son *Traité des libertés de l'Église gallicane*, réimprimé en 1824 et 1825. Dans un *Mémoire aux évêques*, il essaya de démontrer qu'ils pouvaient rendre nulle l'excommunication lancée contre Henri IV : aussi le roi le nomma-t-il procureur général au parlement de Paris. On lui doit la première édition des *Fables* de Phèdre, demeurées jusqu'alors inconnues.

ROLAND FURIEUX

PAR

PHILIPPE DESPORTES

AU ROY CHARLES IX

Je veux chanter Roland, ses fureurs et sa rage,
Je veux chanter d'Amour la tempeste et l'orage,
La colere indontée et le forcenement
Qui troublerent l'esprit d'un miserable amant,
Delaissé sans raison d'Angelique la belle,
Déplorable loyer d'une amour si fidelle.
Charles, roy magnanime issu du sang des dieux,
Je chante en m'essayant ces regrets furieux,
Attendant qu'une fois plus hardiment j'entonne
Les combats achevez pour sauver ta couronne,
Quand le discord mutin, par la France allumé,
Rendoit contre l'enfant le pere envenimé.
Tandis[1], d'œil favorable et de royal courage
Reçois ce que j'appens aux pieds de ton image;
Et si tu pris jamais plaisir à mes écrits,
Enten de quelle ardeur cet amant fut épris.
Le grand dieu des amours, dieu de telle puissance
Qu'encor il n'a trouvé qui luy fist resistance,
Un jour blessa Roland, le redouté guerrier,
Le vaillant palladin, le brave avanturier;

[1] En attendant.

Et bien qu'il n'eust pas craint une puissante armée,
Si tost qu'il eut d'un trait sa poitrine entamée,
Et que de deux beaux yeux le rayon s'espandit,
Il mit les armes bas et vaincu se randit.
Chetif, que feroit-il, si la celeste bande
Des esprits immortels, si le dieu qui commande
Aux enfers tenebreux, et cil qui peut donter
L'orgueil des flots mutins, n'ont sceu luy resister?
Or pour fléchir le cœur de sa fiere maistresse,
Il fait en mille endroits retentir sa proüesse,
En Inde, en Tartarie, et desjà l'Oriant,
Restant tout estonné, va ses faits publiant;
Puis il repasse en Gaule, où le peuple d'Espagne,
Le Numide et le More emplissoient la campagne,
Conduits par Agramant, qui desjà se promet
Que la France captive à ses loix se soumet.
Là de mille beaux faits il enrichit sa gloire,
Là de mille combats remporta la victoire ;
Il foudroye, il saccage, horrible et furieux,
Et l'ennemy, qui craint son bras victorieux,
Fuit au devant de luy, comme dedans la plaine
Fuit au devant du loup le mouton porte-laine.
Qui a veu quelquesfois tournoyer dedans l'air,
Gronder et faire feu le tonnerre et l'éclair,
Puis, tombant tout à coup en mille estranges sortes,
Esclater et partir les roches les plus fortes,
Briser les marbres durs, crouler les fondemens,
Et pesle-mesle encor broüiller les elemens,
Il a veu ce guerrier, qui porte, en tous allarmes,
La foudre en sa main droite et la mort dans ses armes,
Et comme un nouveau Mars, dehachant et taillant,
Fait refroidir le sang du plus brave et vaillant.
On n'oit autour de luy que mortelles complaintes;
Son espée et son bras et ses armes sont taintes
Du sang des ennemis: car rien ne les deffend,
Maille ny corselet, quand Durandal descend.
Il fend, il taille, il perce, il frappe, il tuë, il chasse.
Chacun fuit devant luy : qui son armet délace,
Qui laisse choir sa lance, et qui souventesfois
Quitte là son espée, et fuit dedans le bois
Qui deçà qui delà, et leur ame craintive,
A chaque flair de vent croit qu'encore il les suive,
Qu'il presse leurs talons et qu'il hausse le bras,
Pour les priver de vie au milieu de leurs pas.
Comme un jeune chevreuil, qui dedans son bocage
A veu le fier lyon, chaud de soif et de rage,

Qui massacre sa mere et, convoiteux de sang,
En deux coups la déchire et luy mange le flanc;
Craintif, il prend la fuite, et d'une course isnelle [1]
Eschappe et se dérobe à la beste cruelle;
Une branche, une feuille, une halaine de vent
L'horreur du grand lyon luy remet au devant.
Ainsi devant Roland la tourbe espouvantée
S'enfuit à qui mieux mieux d'une course hastée;
Et luy, foudroyant tout, laisse atterez de coups
Chevaux et chevaliers aux mâtins et aux loups.
Jà desjà le renom de sa force admirable
Le rendoit en tous lieux terrible et redoutable;
Jà se disoit par tout qu'il n'avoit son pareil
Depuis les Indiens jusqu'au lict du soleil;
Quand au mois plus ardant, lors que la canicule
De la terre et du ciel tous nuages recule,
Ayant depuis deux jours vainement pourchassé
Le vaillant Mandricard, il descend, tout lassé
De chaud et de travail, aupres d'un clair rivage,
Ombragé des rameaux de maint arbre sauvage,
Et dont l'émail divers, richement piolé,
Des baisers du soleil n'estoit point violé.
L'œillet y florissoit, l'amaranthe et la rose,
Et Clytie au soleil sa robe avoit déclose;
Le myrthe y prenoit place, et le lis blanchissant,
Et la fleur du mignon, qui mourut languissant
Par trop aimer son ombre et la figure vaine,
Qu'il veit en se mirant és eaux d'une fontaine.
Le soleil, s'avançant pour parfaire son tour,
A moitié du chemin nous marquoit le my-jour,
Quand Roland y survint, qui tout par tout degouste,
Et de son mal prochain le chetif ne se doute;
Il pensoit reposer, mais, au lieu de repos,
Un espineux travail le perça jusqu'à l'os.
Chevalier malheureux, à qui la destinée
Reservoit la douleur d'une telle journée!
Car, en se destournant, comme il leve les yeux
Vers les arbres prochains, il voit en mille lieux
Le nom de sa deesse engravé sur l'écorce,
Témoignage évident d'une amoureuse force.
Il admire le chiffre et remarque soudain
De la belle Angelique et les traits et la main.
Parquoy tout estonné pensivement regarde,
Et d'un œil plus subtil, curieux, il prend garde

[1] Rapide, du mot italien *snello*.

A tout cela qu'il voit, et lit par tout encor,
Enlacez de cent nœuds : Angelique et Medor.
Desjà d'un chaud despit sa poitrine est attainte,
Et maint jaloux penser le fait pallir de crainte ;
Autant de traits qu'il voit, autant de clous ardans
Amour fiche en son cœur, qui s'enfoncent dedans.
Encor il ne sçait pas que tout cecy veut dire ;
Toutesfois il fremit, et dans l'ame il soupire,
Puis il se reconforte, et de tout ce qu'il voit
Il s'efforce de croire autrement qu'il ne croit.
Il feint mille discours et pense à l'avanture
Que quelque autre Angelique a fait cette escriture ;
Puis il connoist la lettre et voit qu'il se deçoit,
Mais une autre esperance aussi-tost il conçoit.
« Hors de moy, ce dit-il, penser qui me devore !
Je connoy maintenant que celle que j'adore
(Amour en soit loué) m'aime parfaitement,
M'ayant sous un Medor déguisé finement ;
Car je suis ce Medor et connoy que ma dame,
En déguisant mon nom, veut déguiser sa flame. »
Ainsi disoit Roland, mais un nouveau penser
Luy fait presque aussi-tost ce propos delaisser ;
Son frisson recommence, et ce qui le fait craindre
S'envenime et s'accroist plus il le veut contraindre.
Comme le simple oiseau, qui s'engage et se prend
Au piege et à la glus que l'oiseleur luy tend,
Tant plus qu'il bat de l'aile et que plus il s'efforce
De se desempestrer, plus la glueuse amorce
L'attache et le retient : Roland en est ainsi,
Qui sent croistre tousjours son amoureux soucy.
Or' il rève immobile, et or' il se destourne,
Puis deçà, puis delà, et jamais ne sejourne
Son penser variable, et sent dedans le cœur
Un combat obstiné d'esperance et de peur.
Discourant en ce point sans qu'il pense à soy-mesme,
Tant il est possedé d'une manie extrême,
Il vient jusques aux lieux où les amans heureux,
Sur la chaleur du jour doucement langoureux,
Se retiroient à l'ombre au frais d'une fontaine,
Où de mille plaisirs ils enyvroient leur paine,
Ores de leurs desirs doucement jouyssans,
Ores demy-lassez mollement languissans ;
Et soudain, repiquez de l'amoureuse touche,
Ils se tenoyent collez la bouche sur la bouche,
Le flanc contre le flanc, et nageoient à souhait
Dans le fleuve d'Amour de nectar et de laict.

Medor, pour faire foy du plaisir desirable,
Qui l'avoit bien-heuré dans ce lieu delectable,
Par dessus tous les dieux, avoit subtilement
En mille et mille endroits peint son contentement.
On voit tout à l'entour mainte et mainte devise,
Et ne peut courir l'œil un seul lieu qu'il n'y lise
Gravé de cent façons : Angelique aux beaux yeux,
Angelique et Medor le favori des cieux!
Roland regarde tout, ayant l'ame saisie
De la froide poison d'une aspre jalousie,
Et chancelle inconstant, comme le prestre saint
Que le tan de Bacchus trop vivement attaint;
Or ainsi que tousjours de plus pres il s'approche,
Et contemple estonné la fontaine et la roche,
Tournant mille discours en son entendement,
Voit ces vers de Medor engravez fraischement:
« O tertres verdissans! ô fideles ombrages
Des antres tenebreux, des prez et des rivages!
O bois delicieux! ô doux courans ruisseaux,
Espessement bordez d'amoureux arbrisseaux!
Où la belle Angelique, ornement de cet age,
Qui de tant de grands rois enflamma le courage,
La fille à Galafron, seul miracle des cieux,
Celle qui fit trembler les plus audacieux,
Abaissant sa hautesse et sa race royale,
A moy, pauvre Medor, se fist si liberale,
Que mille fois ensemble en mille heureux plaisirs,
Avons donné relasche à nos bouillans desirs.
« Pour ces douces faveurs entre vos bras reçuës,
Tertres, ombrages, bois et cavernes moussuës,
Herbes, rives et fleurs, je ne puis avancer,
Si je veux presumer de vous recompenser :
Parquoy, ne pouvant mieux, je benis à toute heure,
De cœur, d'ame et de voix, cette heureuse demeure;
Priant tous palladins qui passeront icy,
S'ils ont jamais senty le doux-poignant soucy
Du grand vainqueur des dieux, qu'aux fidelles ombrages,
Aux antres tenebreux, aux prez et aux rivages,
Aux bois delicieux, aux doux courans ruisseaux,
Espessement bordez d'amoureux arbrisseaux,
Ils souhaitent ainsi : ces lieux tant desirables
Ayent à tout jamais les nymphes favorables,
La lune et le soleil, et jamais pastoureau
Ne puisse en leur giron conduire son troupeau. »
Cinq ou six fois Roland relut cette écriture,
Les yeux tousjours fichez contre la roche dure,

Nouveau rocher luy-mesme et sans nul mouvement,
Tant ce coup impreveu trouble son jugement!
Puis il relit encore et, cherchant, il essaye
A pouvoir trouver fausse une histoire si vraye,
Mais ce qu'il voit empraint ne se peut dementir,
Et luy faut à ses yeux malgré luy consentir.
Il n'a plus sur le front cette audace engravée,
Il a le teint jaunastre et la face cavée;
Son cœur est si serré, qu'il ne sçauroit pleurer,
Ni du chaud estomach une plainte tirer;
Mais tout pantoisement il halette de rage,
Car le flux debordé, qui grossit son courage,
Veut sortir tout à coup, et se pousse et se suit,
Mais au lieu d'avancer se bouche le conduit,
Comme le vase estroit dont l'eau, pour sortir toute,
S'empesche et se contraint de filer goute à goute.
Si ne veut-il se rendre, ains tasche à s'alleger,
Ne croyant que sa dame ait l'esprit si leger,
Mais que quelque jaloux, d'une ame injurieuse,
A tramé tout cecy pour la rendre odieuse.
« Las! dit-il, quel qu'il soit, comme il a de bien près
Imité sa main belle, et sa lettre et ses traits! »
Ainsi d'un foible espoir sa douleur il console,
Et se remet un peu du soucy qui l'affole.
Il remonte à cheval sur le point de la nuit,
Lorsque desjà la lune au ciel claire reluit,
Et que Phebus lassé dans la plaine azurée
Va plongeant le tresor de sa tresse dorée.
Cheminant sans chemin, or' à gauche, or' à droit,
Il n'avance beaucoup que d'un haut tertre il voit
Haut rejaillir du feu d'une maison prochaine,
Oit abayer les chiens et, sortans de la plaine,
Il entendit béeler les innocens troupeaux,
Et les mugissemens des bœufs et des toreaux.
  Il vient droit au village, où tout las veut descendre.
Et soudain un garçon son cheval luy vint prendre,
Un autre le desarme et, du haut jusqu'au bas,
Un autre met la nappe et la couvre de plas.
Mais l'accez continu du mal qui luy commande
Le degouste si fort, qu'il n'a soin de viande;
Plus cherche de repos, plus trouve de langueur
Et d'aiguillons poignans qui penetrent son cœur;
Car il voit tout partout, aux fenestres et portes,
Angelique et Medor lacez de mille sortes.
Quelquefois il vouloit la cause en demander,
Mais une froide peur ne luy fait hazarder

Car il fremist tousjours et, ce qui est doutable,
Il craint qu'en le cherchant le trouve veritable,
Mais il a beau fūir : car l'obstiné malheur
Ne luy veut espargner un seul point de douleur.
L'hoste de la maison, qui voit comme il soupire,
Qu'il tient la veuë en bas, et qu'il tire et retire
Tant de sanglots rompus, pensant le resjouyr,
Luy veut des deux amans le discours faire ouyr.
« Cessez, grand chevalier, dit-il, de vous contraindre,
Et chassez le regret qui dedans vous fait plaindre ;
Si vous estes pressé d'angoisse ou de courroux,
Sans le couver ainsi, bannissez-le de vous.
Il vous faut esperer : long-tans n'est importune
L'ombre aux rais du soleil, aux vertus la fortune ;
Le sort de nos projets se jouë insolemment,
Le seul estat des dieux est franc du changement.
Mais quel autre nuage en si grande jeunesse,
Peut troubler vostre esprit, que la feinte rudesse
D'une beauté superbe? hé, bien qu'il fust ainsi,
Devez-vous sans espoir vous gesner de soucy?
La femme est variable, et telle en sa pensée
S'accorde à vostre amour, qui s'en monstre offençée ;
Puis la loy du destin, disposant d'icy bas,
Rend heureux bien souvent ceux qui n'y pensent pas.
« L'un de ces jours derniers, durant la saison belle
Que les prez et les bois prennent robe nouvelle,
M'égarant par les champs, du bon-heur adressé,
Je découvre à mes pieds un jouvenceau blessé,
Qui tiroit à la fin, et d'une large vaine
Son beau sang ruisseloit comme d'une fontaine ;
Son chef estoit poudreux, son teint palle et seché,
Pareil au jeune lis que l'orage a touché,
Sans effort, sans vigueur, lorsqu'en cette infortune
Il esprouva du ciel la faveur opportune ;
Car presqu'au mesme instant une vierge y survint,
Dont l'ame à cet objet toute pitié devint.
La nimphe n'avoit lors qu'une vesture telle
Que la porte en ces bois la jeune pastourelle,
Mais son port venerable est plein de gravité,
Qui nous descouvre en terre une divinité.
Ses regards, ses façons, sa grace et sa hautesse
Me confirment encor que c'est une deesse.
Pronte, entre deux cailloux, d'une herbe elle pila
Et retint dans sa main le jus qui distila,
Le versa dans la playe, et tellement s'efforce,
Qu'elle estanche le sang et qu'il eust quelque force ;

Puis doucement porté dans ma proche maison,
La belle en prend le soin tant qu'il ait guarison.
« Il reprint aussi-tost sa beauté coustumiere :
Il avoit les yeux noirs, flamboyans de lumiere,
La face ouverte et belle et le teint blanchissant,
Rehaussé par endroits d'un émail rougissant.
C'estoit le mesme amour ; l'or de sa tresse blonde
Faisoit honte aux cheveux de ce grand œil du monde.
Bref, il estoit si beau, qu'Angelique l'aima
(La nimphe avoit ce nom) et si bien s'enflama,
Qu'elle mesprise tout et n'est plus ententive
Qu'à guarir le cruel qui la fait mourir vive,
Ore froide, ore chaude ; et, comme il guerissoit,
La belle une autre playe en son ame reçoit.
S'il reprend sa beauté, le chaud-mal, qui la tuē,
Fait que de plus en plus la sienne diminuē
Et se consume, ainsi qu'on voit dessus un mont
Aux rayons du soleil la neige qui se fond ;
Et luy faut à la fin, tant son desir la donte,
Qu'elle chasse de soy toute craintive honte
Pour demander mercy, tout à l'heure octroyé.
Et le tans du depuis est par eux employé
En tous ces jeux mignards, où doucement se bagnent
Ceux-là que la jeunesse et l'Amour accompagnent.
« Oubliant la douleur qui les avoit pressez,
Ils se tiennent sans fin l'un et l'autre embrassez.
S'ils partent du logis ils vont tousjours ensemble,
Et l'Amour avec eux, qui leurs deux cœurs assemble.
Or' ils sont dans un bois estendus à l'envers,
Or', sur le chaud du jour, ils se tiennent couvers
De l'ombrage d'un antre, et, à lesvres decloses,
Ils cueillent mille œillets, mille lis, mille roses ;
Puis, témoins de leurs jeux, ne se trouve arbrisseau,
Qu'or' avec un poinçon, or' avec un couteau,
Ils n'y gravent leurs noms ; mesme la roche tendre
Par maints chiffres subtils leurs amours fait entendre.
Voilà comme un bon cœur ne doit jamais faillir,
Pour quelque grand meschef qui le vienne assaillir.
Car lorsque nous pensons estre plus miserables,
C'est alors que les cieux nous sont plus favorables. »
Ainsi dit le pasteur, et laisse là Roland,
Qui dedans et dehors de rage est tout brûlant.
Il veut celer son dueil, mais rien : car, quoy qu'il face,
Les douleurs de son cœur se font voir sur sa face,
Et, bien qu'il se contraigne, il verse sans repos
De la bouche et des yeux des pleurs et des sanglots.

Puis, lorsqu'il se voit seul, la douleur, qui le guide,
Luy commande plus fort et va laschant la bride
Au penser qui l'emporte, et sans trêve il respand
Un grand fleuve de pleurs, qui des yeux luy desçand
Jusques sur la poitrine, et le soin qui l'esveille
Ne luy veut consentir qu'un moment il sommeille.
  Deçà, de là se vire, ores sur ce costé,
Ores dessus cet autre ; il n'est point arresté,
Se tourne impatient, et, quelque part qu'il aille,
Sa jalouse fureur luy livre la bataille.
Il cherche tout le lict, les plumes estreignant,
Et ne trouve un endroit qui ne soit plus poignant
Que l'espine et la ronce, et pense, en cette paine,
Que c'estoit le lieu mesme où sa belle inhumaine
Caressoit son Medor, et, pour ce tout despit,
Il abhorre la plume et saute hors du lict.
  Comme quand un berger sur l'herbe se renverse
Et découvre à ses pieds, marqué de couleur perse,
Un serpent qui se traisne en sifflant bassement,
Tout estonné se leve et fuit hastivement.
  Roland, plein de dédain, s'habille en diligence ;
Il vestit son harnois, reprend sa forte lance
Et ressaute à cheval, sans attendre le jour,
Ni que la belle Aurore annonçast son retour.
Il pique à travers champs, et la nuit solitaire,
Qui tient tout assoupy, refraischit sa misere.
Il s'outrage soy mesme, et d'un cry furieux
Il maudit l'innocence et blaspheme les cieux,
Et sanglotte sans fin ; puis, quand le jour se leve,
Son trop ferme soucy plus durement le grève.
Il va deçà de là par les lieux écartez,
Et fuit tant comme il peut les bourgs et les citez.
Sa veuē est égarée, et, avec triste mine,
Sans penser au chemin, tout le jour il chemine,
Laschant maints chauds regrets et maints soupirs tranchans,
Qui renflamment le ciel, l'air, la terre et les champs ;
Il forcene de rage, et sent dedans sa teste
Pesle-meſle tourner l'orage et la tempeste ;
Et Neptune, en hyver, n'écume en tant de flots
Comme il a dans le cœur de tourbillons enclos.
Puis, si tost que la nuit les paupieres nous serre,
Il descend dans un bois et se veautre sur terre,
Criant horriblement, et le somme ocieux
N'a nul charme assez fort pour luy clore les yeux,
Qui distillent tousjours mille pleurs qui descendent,
Et, comme d'un torrent, à grands flots se respandent.

Luy-mesme il s'en estonne et ne sçauroit penser
Comme il puisse des yeux tant de larmes verser,
Et dit en soupirant : « Ces ruisseaux qui s'écoulent
Ce ne sont point des pleurs : tant de larmes ne roulent
Comme j'en sors des yeux ; non, ce ne sont point pleurs,
Les pleurs ne suffiroient à mes longues douleurs;
Car mes douleurs ne sont au milieu de leur course,
Et j'ay jà de mes pleurs tari toute la source.
Ah ! je connoy que c'est ! c'est la vitale humeur,
Qui fuit devant le feu que j'ay dedans le cœur,
Et coule par mes yeux de ma poitrine cuite,
Et tirera mon mal et ma vie à sa suite.
Mais las ! s'il est ainsi, double, double ton cours,
Precipitant la fin de mes malheureux jours !
Et vous, ô chauds soupirs ! témoins de mon angoisse,
Vous n'estes point soupirs, car les soupirs ont cesse,
Et ne durent tousjours; mais plus j'en vay sortant,
Mon estomac enflé va plus fort haletant.
Amour, qui m'ard le cœur, fait ce vent de ses ailes,
Pour tenir en vigueur mes flammes immortelles.
« Quel miracle est cecy, que mon cœur allumé
Par tant de feux d'Amour n'est jamais consumé?
Mais que suis-je à present qui souffre telle rage ?
Seroy-je bien celuy que je monstre au visage?
Seroy-je donc Roland? Ah ! non, Roland est mort !
Sa dame, trop ingrate, a occis à grand tort
Ce Roland que j'estoy, son corps est dessous terre,
Je ne suis, je ne suis que son esprit qui erre,
Hurlant, criant, fuyant en ce lieu separé,
Où je fay mon enfer, triste et desesperé,
Pour témoigner à tous, par ma douleur profonde,
Ce que doit esperer qui sur l'amour se fonde. »
Toute la nuit Roland en ces regrets passa,
Puis, comme le soleil ses rayons élança
Pour esclairer le ciel et que l'aube vermeille
Eut laissé dans le lit son vieillard qui sommeille,
Guidé par le destin, il se revoit encor
Au rocher tout escrit d'Angelique et Medor;
Il le voit, et soudain le dédain qui l'enflame,
De nouvelle fureur luy comble toute l'ame :
Il saisit son espée, et de taille et d'estoc,
Il part en mille éclats l'écriture et le roc,
Et partout où il va la place est malheureuse,
S'il y trouve un seul trait de la lettre amoureuse,
Car soudain il la tranche, et n'a jamais cessé
Qu'en morceaux çà et là tout ne soit renversé.

Ainsi resta la roche, et au troupeau sauvage
Jamais à l'advenir ne servira d'ombrage ;
Et la belle fontaine heureusement coulant,
Qui d'un reply tortu fait un tour ruisselant,
Avec son mol ombrage et son eau froide et claire
N'a pouvoir d'amortir sa brûlante colere.
Il y jette des troncs, des pierres, des rameaux,
Et n'a jamais cessé qu'il n'ait troublé ses eaux ;
Puis, tout mol de sueur, de travail et de peine,
Il chet dessus le pré sans pouls et sans haleine,
Plein d'ire, de dédain et de forcenement,
Et, les yeux vers le ciel, soupire incessamment.
Ni pour vent, ny pour froid, ny pour chaleur qu'il face,
Jamais il ne voulut abandonner la place
Où, sans dire un seul mot, il demeure couché,
Et tousjours vers le ciel a le regard fiché.
Il y fut si long-tans sans manger et sans boire,
Que la nuit par trois fois vestit sa robe noire,
Et trois fois Apollon, sortant du creux sejour
De l'humide ocean, nous alluma le jour,
Et tousjours la rigueur du mal qui le transporte,
En le diminuant, s'aigrit et se fait forte.
Si qu'en fin, tout gaigné de si noire poison,
Apres le sens troublé s'égara la raison,
Et le jour ensuivant, d'une main outrageuse,
Il se meurtrist la face horriblement hideuse.
Il écume de rage et derompt sans repos
La maille et le plastron qu'il a dessus le dos.
Icy tombe l'espée et, sur une autre place,
Les brassars, les cuissots et le corps de cuirace ;
Plus loin chet la sallade, et tout par tout le bois,
En mille lieux divers, il seme son harnois.
D'heure en heure plus fort sa rage le maistrise ;
Or' il rompt son pourpoint et ores sa chemise,
Et court d'un pas subtil, écumant, forcenant,
Et de mille façons ses lèvres trançonnant.
Il monstre à nud le ventre, et le dos et l'échine,
Et quand plus sa fureur puissamment le domine,
Il arrache de terre un grand chesne et un pin,
Comme s'il arrachoit de la sauge ou du thyn.
Tout en bruit à l'entour, les rocs cavez en sonnent,
Et les bergers des champs tous effrayez s'estonnent,
Puis veulent voir que c'est ; mais, pronts au repentir,
Bien-tost gaignent au pied, se pensans garantir.
Le fol se met apres, et d'une main meurtriere,
En leur froissant les os, les abat par derriere ;

Il tire à un la teste, à un autre le bras,
Et un autre tout mort il fait tomber à bas
D'un revers qu'il descharge, et plus il voit de presse,
En fronçant les sourcils sa perruque luy dresse,
Et, tout ensanglanté, traverse horriblement
Par les rangs plus serrez, l'un sur l'autre assommant.
Comme un ours furieux, qui bien peu se soucie,
Quand il est poursuivy des chasseurs de Russie,
S'il rencontre en sa voye un nombre bien espès
De petits chiens courans, qui le suivent de près;
Car si tost qu'il s'arreste, élançant une œillade,
Il écarte bien loin cette foible embuscade :
Ainsi Roland en fait, au travers se ruant,
Et rend en un instant tout le peuple fuyant.
Qui court en sa maison, qui monte sur un temple,
Et qui d'un haut couvert, tout effrayé, contemple
La fureur de ce fol, qui par les prez herbeux
Démembre, en se jouant, les toreaux et les bœux.
Il mord, il égratigne, il se tourne, il se vire;
Des pieds, des poings, des dents, il rompt, froisse et déchire;
Il hurle furieux, et fait un plus grand bruit
Que le flot courroucé qui bouillonnant se suit;
D'un choc continuel ses dents se font la guerre,
Son visage est crasseux, plein de fange et de terre,
Ses yeux, de grand courroux, sont tous bordez de sang,
Et, en les contournant, n'en monstrent que le blanc.
Soit de jour, soit de nuit, erre par les campagnes;
Si tost qu'on l'aperçoit, chacun fuit aux montagnes,
Évitant ce déluge; et quand il sent la faim,
Il se remplit le ventre ou de glans ou de pain,
Ou des herbes qu'il trouve; et, passant aux bocages,
Il met à mort les daims et les chevreuls sauvages,
Les biches et les cerfs, et combat quelquefois
Les ours et les sangliers, cruels hostes des bois,
Les dérompt piece à piece et, à teste panchée,
Il en hume le sang dont sa face est tachée;
Sa moustache en dégoute, et va, courant ainsi,
Sanglant, défiguré, tout poudreux et noirci,
Ne retenant plus rien de la grave apparence
De ce guerrier Roland, la colonne de France.
Et fut ainsi trois mois errant tout furieux,
Jusqu'à tant qu'à la fin, en descendant des cieux,
Le vaillant Mirthe anglois, sur un coursier qui vole,
Luy rapporta son sens dedans une fiole.

LA MORT DE RODOMONT

ET SA DESCENTE AUX ENFERS

PARTIE IMITÉE DE L'ARIOSTE, PARTIE DE L'INVENTION DE L'AUTHEUR

A MONSIEUR DE VILLEROY[1]

SECRÉTAIRE D'ESTAT

Je sens d'un feu nouveau ma poitrine allumée,
Qui ne m'échauffe point d'ardeur accoustumée:
Un subit mouvement que je ne puis donter
Me ravit hors de moy, pour me faire chanter
Je ne sçay quoy d'estrange et difficile à croire,
Quittant de Cupidon le triomphe et la gloire,

[1] Nicolas de Neuville, seigneur de Villeroi, né en 1542, d'une famille récemment anoblie. Son aïeul et son père avaient administré les finances de François Ier. Catherine de Médicis l'employa comme négociateur dans deux affaires importantes, en Espagne et en Italie. Devenu gendre de l'Aubespine, il lui succéda au ministère. Charles IX, qui lui témoignait la plus grande faveur, lui dicta son *Traité de la Chasse* et son Épître à Ronsard. Il continua de remplir les fonctions de secrétaire d'État sous Henri III, Henri IV et Louis XIII. Villeroi mourut à Rouen, le 22 novembre 1617, pendant un voyage de ce dernier prince en Normandie. On a imprimé plusieurs fois ses Mémoires.

Les larmes des amans, leurs soupirs et leurs cris,
Sentier trop rebattu des poëtiques esprits.
Villeroy, mon support, l'ardeur qui me commande
Me veut faire entreprendre une tasche plus grande,
La mort de Rodomont, le contempteur des dieux,
Qui fit trembler vivant l'air, la terre et les cieux;
Qui fit rougir de sang les campagnes de France,
Grand de corps, grand de force et plus grand d'arrogance,
Et comme, quand Roger aux enfers l'envoya,
Caron tout estonné le voyant s'effroya,
L'enfer trembla de peur, Pluton paslit de crainte,
Et Proserpine aussi de frayeur fut attainte;
Megere en tressaillit et ses crins enlacez
De serpens furieux se tindrent tous pressez,
Tant cette ame enragée, inhumaine et terrible
Faisoit de tintamarre et se monstroit horrible!
Un jour, à son malheur, ce brave roy d'Arger,
Ainsi que l'on faisoit les nopces de Roger,
Qu'on s'estoit mis à table et qu'on avoit pris place,
Chacun selon son rang, son merite ou sa race,
Et que les chevaliers, sur la fin du repas,
Devisoient seurement des perilleux combats,
Des sieges, des assauts, des murailles forcées,
S'égayans au recit des fortunes passées,
Au fort de leur discours ce superbe arrivant,
Voyant Charles à table et Roger plus avant,
Fierement les regarde et lasche une menace.
« C'est moy, dit-il, Roger; je suis le roy de Sarse,
Qui viens pour te combattre, et qui te veux monstrer
Qu'un si lasche que toy ne se peut rencontrer.
Tu as trahy ta foy, tes amis et ton maistre,
Et miserable encor tu ne crains de paroistre
Entre ces palladins, qui, selon leur devoir,
Ne peuvent saintement entr'eux te recevoir,
Car un si meschant traistre est digne qu'on le fuye,
Et que le ciel vengeur par mes mains le chastie.
Ainsi que je feray prontement devant tous,
Si, plein de lâcheté, tu ne fuis mon courroux.
Mais si tu n'as le cœur assez bon pour m'attendre,
Choisis avecque toy ceux que tu voudras prendre,
Quatre, six, douze, vingt, je vous le maintiendray,
Et de tes trahisons la vengeance prendray. »
Il finit sa menace, œilladant l'assemblée,
Qu'une telle insolence avoit toute troublée.
Les deux fils d'Olivier, Sanson, Renaud, Roland,
Sentent mouvoir dedans un desir violant

De rabattre l'orgueil de ce fier adversaire.
Mais Roger, point au vif d'une juste colere,
Crie apres son harnois, au combat animé,
Et n'a presque loisir de se voir tout armé.
Chacun pour l'assister soudain se met en place;
Marfize et Bradamant luy vestent la cuirasse,
Charles luy ceint l'espée, et Naismes et Oger
Faisoient autour du camp tout le peuple ranger.
  Renaud tient son cheval, qui bat du pié la terre,
Qui blanchist tout son mors, qui le masche et qui serre
Aucunesfois l'oreille, et d'un hannissement
Temoigne que la guerre est son esbatement.
  Roger monte dessus, et Dudon qui s'avance
A chacun des guerriers baille une forte lance,
De pareille grosseur, de force et de grandeur.
  Lors des deux bouts du champ s'avancent de roideur,
Ne plus ne moins qu'on voit dedans un gras herbage
Deux toreaux eschauffez de l'amoureuse rage,
S'éloigner l'un de l'autre et tourner bravement,
Laissans tout le troupeau saisi d'estonnement.
Les dames, cependant, aussi mortes que vives,
D'un si soudain effroy tremblent toutes craintives,
De la sorte qu'on voit les colombes en l'air,
Qui tout en un instant ne sçavent où voler,
Quand l'émeute des vents, la gresle et la tempeste
Les estonne et surprend, voulant faire leur queste.
Chacun tressaut de crainte et pallist pour Roger,
Voyant le fier semblant du superbe estranger,
Qui pique en l'abordant; sous luy la terre tremble,
Et croit-on que le ciel à l'abisme s'assemble.
Roger vient d'autre part, qui fait bruit en courant,
Comme le flot grondant d'un superbe torrent.
  A ce terrible choc, les deux lances baissées
Jusques dans la poignée éclaterent froissées.
Mais les coups sont divers : Rodomont, qui donna
Dans l'écu de Roger, seulement l'estonna
De la force du coup, sans luy faire nuisance;
Car l'écu qui s'oppose au fer fit resistance.
Roger semblablement dans l'écu s'adressa,
Mais le coup fut si grand, qu'en outre il le faulsa,
Bien qu'il fust bon et fort, et que la couverture
Fust d'un acier luisant, bien trempée et bien dure;
Et ne fust que du coup Roger brisa son bois,
Il luy perçoit tout net le corps et le harnois.
  Les chevaux, estonnez de rencontre si fiere,
Mettent la croupe en terre et panchent en arriere,

De bride et d'esperon ils les font relever,
Puis d'extrême fureur viennent se retrouver,
Le coutelas au poing, tous deux brûlans d'envie
De voir leur sang en terre et s'arracher la vie.
Leurs harnois martelez d'éclairs estinceloient,
Ils tournent leurs chevaux ainsi comme ils vouloient,
Or' à gauche, or' à dextre ils cherchent l'avantage,
Et tastent les endroits pour se faire dommage.
Roger teint son espée au sang de Rodomont,
Et celle du payen rebondist contremont
Sur l'armure enchantée et ne peut, quoy qu'il face,
Entamer la sallade ou le corps de cuirace;
Dont il crève de rage, écumant, enflammé,
Et fait aussi grand bruit que le flot animé
De la mer courroucée au tans qu'elle s'augmente,
Et que le froid hyver par les vents la tourmente;
Car Roger, sans repos, le poursuit furieux,
Empourprant de son sang la terre en mille lieux.
Rodomont, qui blaspheme et despite en soy-mesme
La lumiere et le ciel, d'une colere extrême,
Menaçant le dieu Mars, a soudain arraché
Son escu qui pandoit par lambeaux detranché,
Le jette contre terre et, plein de violence,
Comme un fort tourbillon en bruyant il s'avance,
Prend l'espée à deux mains, qui siffle, en descendant
De pareille roideur qu'un tonnerre grondant,
Ou qu'un chesne ébranlé par l'effort de l'orage,
Qui foudroie en tombant les tresors d'un bocage.
Sur l'armet de Roger le coup est descendu
Qui, sans l'enchantement, tout entier l'eust fendu.
Roger, tout estourdy d'une telle tempeste,
Trois fois contre l'arçon laissa pancher sa teste,
Ne sçait plus où il est, s'il est jour, s'il est nuit,
Et tousjours Rodomont impiteux le poursuit,
Et sur le mesme endroit un autre coup redouble,
Qui fait que de Roger la lumiere se trouble.
Il laisse choir la bride, il ouvre les genoux,
Chancelant et tombant; l'autre double ses coups
Et martelle tousjours, car il ne veut attendre
Que l'esprit luy revienne et se puisse deffendre.
Mais, en continuant trop furieux et prompt,
Son espée à la fin jusqu'aux gardes se rompt.
« Fay ce que tu voudras, sois moy tousjours contraire,
Jupiter, ce dit-il, si ne sçaurois-tu faire,
Ny toy ny tout le ciel contre moy conjuré,
Que ce chetif m'échappe et demeure asseuré. »

Ce disant il s'approche, et hausse de la selle
Roger tout ébloüy, qui encores chancelle,
Et ne se connoist point, privé de sentiment,
Tant il est offusqué de cet estourdiment.
  Rodomont le sousleve, il l'estreint, il le serre,
Et puis de grand fureur le jette contre terre
Estendu de son long, et se rit de le voir,
Pensant l'avoir privé de vie et de pouvoir.
  Mais ainsi, comme on dit, que le lybique Antée
Sentoit en combattant sa puissance augmentée,
Lorsqu'il touchoit la terre, et, tel qu'il se levoit,
Roger hatif se leve, et, se levant, il voit
La belle Bradamant toute palle et troublée,
Dont de honte et d'ennuy sa force est redoublée;
Il a le cœur si gros et si plein de dédain,
Qu'il conclut de mourir, ou se vanger soudain.
  Rodomont vient encontre, et Roger plus adestre
La bride du cheval prend en la main senestre;
De l'autre il le chamaille aux cuisses et au flanc,
Et de cent mille endroits luy fait pisser le sang,
Martelle coup sur coup d'un bras robuste et ferme,
Et ne luy donne point un seul moment de terme.
Le payen s'en estonne et ne sçait où tourner;
Car Roger ne veut point le laisser sejourner,
Le presse et le poursuit à grand coup d'allumelle,
Et semble qu'il acquiere une force nouvelle.
  Rodomont, qui se voit en extrême danger,
S'avance une autresfois, pour estourdir Roger
Du reste de l'espée en sa main demeurée;
Mais il s'en donne garde, et d'une ame asseurée,
A chef baissé se coule et luy saisit le bras,
Le demenant si fort, qu'il le fait choir à bas.
Lors pront il se releve, et l'estour recommence,
Où l'art abandonné cede à la violence.
Roger tousjours le suit, ne cessant de trancher.
Et à coups de taillant l'engarde d'approcher.
  Rodomont, tout brûlant de fureur et de rage,
S'arme plus que jamais d'un genereux courage;
Il rassemble sa force, il ramasse son cœur,
Frappant son ennemy de toute sa vigueur
A l'endroit de l'espaule, et du coup qu'il luy donne
Roger, en chancelant, tout estourdy s'estonne.
  Le payen veut entrer, mais le pié lui faillit.
Roger plus que jamais courageux l'assaillit,
Le frappe en la poitrine, en la teste, en la face,
Tant que de couleur rouge il teint toute la place;

L'autre desesperé, comme un foudre élancé,
Se jette sur Roger et le tient embrassé,
Et luy de son costé l'estreint de toute force.
Alors chacun des deux à qui mieux mieux s'efforce
De choquer, de pousser, d'estraindre et se mouvoir,
Conjoignant l'artifice avec leur grand pouvoir.
Roger à ce combat est dextrement agile,
Et le fier Rodomont, qui tout par tout distille
Et qui pisse le sang par tous les lieux du corps,
N'a les bras si tendus ny les membres si forts;
Tellement qu'à la fin, apres mainte secousse,
Maint tour et maint retour, Roger si fort le pousse,
Mettant le pié devant, qu'il le fait trébucher
Comme une grosse tour ou comme un grand rocher,
Quand ils sont emportez par l'effort du tonnerre,
Puis qu'avec un grand bruit ils retombent en terre.
Roger sur l'estomach luy met les deux genoux
Et d'un bras vigoureux luy donne mille coups,
Luy fait crier le ventre, et le charge et le presse.
Le harnois retentit sous le fer qui ne cesse.
Comme aux mines de l'or bien souvent il advient
Que tout à l'impourveuē une ruine survient,
Qui suffoque les uns, et les autres à peine
Peuvent ouvrir la bouche et r'avoir leur haleine :
Le payen est ainsi, qui ne peut respirer,
Ni des poumons pressez son haleine tirer.
Roger luy tient, vainqueur, le poignard à la face,
Et d'une mort prochaine en parlant le menace,
S'il ne se vouloit rendre afin de se sauver;
Mais luy, qui veut plustost mille morts esprouver
Que d'abréger sa gloire en allongeant sa vie,
Fait voir en se taisant qu'il n'en a point d'envie.
Il s'efforce, il remuē, et met tout son pouvoir
De renverser Roger et dessus luy se voir,
Sans qu'avec tant d'efforts il avance sa paine,
Car celuy qui le tient rend sa puissance vaine.
Qui a veu quelquefois un mâtin renversé
Dessous un puissant dogue, au dos tout herissé
Qui luy tient de la dent la maschoire entamée;
Le mâtin se debat d'une rage enflammée,
Sa lèvre est écumeuse, il a les yeux ardens,
Et monstre en rechignant de grands crochets de dents;
Il a veu Rodomont sous Roger se debatre,
Qui voudroit s'il pouvoit la fortune combatre.
Il maugrée, il écume et s'émeut tellement,
Qu'il se depestre un bras, dont tout soudainement

Du poignard qu'il tenoit il cherche par derriere
A priver son haineux de la douce lumiere.
Roger, voyant l'erreur où il peut encourir,
S'il tarde plus long-tans de le faire mourir,
Dresse le bras bien-haut, puis comme une tempeste
Desserre le poignard trois coups dessus sa teste,
Et autant sur le front tout rouge et tout souillé;
Le cerveau tombe à bas du test écarbouillé,
Et l'ame en blasphemant, orgueilleuse et despite,
Vers l'ombreux Acheron soudainement prend fuite,
Abandonnant le corps qui roidist froid et blanc,
Ondoyant tout par tout à gros bouillons de sang.
Le peuple, en s'estonnant d'une telle victoire,
Eleve jusqu'au ciel le vainqueur plein de gloire.
Chacun, à qui plus tost, le vient environner :
On oit l'air tout autour du grand bruit resonner,
Son nom deçà delà parmy les bouches vole,
Et ce mot de Roger est toute leur parole.
Les palladins courans viennent tous l'embrasser,
Charlemaigne le tient qui ne le veut laisser :
Tout ravy de liesse, il le baise, il l'embrasse,
Et d'un pleur agreable il luy baigne la face.
Marfize en fait autant, Sobrin, Renaud, Roland,
Dudon, Griffon le noir et le blanc Aquiland ;
La belle Bradamant, la guerriere amoureuse,
Baise de son Roger la main victorieuse,
Rasserene sa face et rallume ses yeux,
Encores tous troublez du combat furieux.
Combien, helas! combien l'amante desolée
Sentit de dures morts durant ceste meslée,
Tremblant pour son Roger, son cœur, son tout, son Dieu,
Las ! qu'elle desira de se voir en son lieu !
Non que de sa prouesse elle eust aucune crainte :
Mais le fier Rodomont ne donne aucune attainte
Qui ne trouve son ame, et que son cœur blessé
D'une tremblante peur ne devienne glacé.
Maintenant, au contraire, elle est toute ravie,
L'appelle son esprit, sa lumiere et sa vie,
Et souhaitte en son cœur de voir la fin du jour,
Pour cueillir le doux fruit de si parfaite amour.
Le peuple cependant à grands monceaux s'assemble
Tout à l'entour du corps, qui de grandeur ressemble
Le cyclope Etnean sur la terre estendu,
Apres que le fin Grec l'eut aveugle rendu.
L'un admire estonné son visage effroyable,
L'autre admire sa barbe et son poil admirable,

L'autre admire ses bras, qui paroissent si forts;
L'autre admire, effroyé, la grandeur de son corps;
Et mesme, en le voyant, ils font doute de croire
Qu'il soit mort et qu'un homme en ait eu la victoire.
Charles, qui veut sacrer à l'immortalité
Ce haut fait de Roger par son sang acheté,
Fait desarmer le corps des armes redoutées,
Qui sont, comme un trophée, au plus beau lieu plantées
De Paris la peuplée, afin qu'à l'avenir
Les François estonnez s'en peussent souvenir.
La grand' masse de chair jà relante et pourrie
Est traisnée à grand force et mise à la voirie,
Pasture des corbeaux de tous les prochains lieux,
Qui font en croassant maint repas de ses yeux.
L'ame de Rodomont en blasphemant arrive
Au fleuve d'Acheron, et voit dessus la rive
Mille images ombreux, attendans sur le bord
Le nautonier Caron pour les conduire au port.
Caron le nautonier est dessus la riviere,
Conduisant les esprits que la Parque meurtriere
A despouillé des corps ; le nombre est si espais,
Que sa vieille nasselle en gemit sous le faix.
L'ombre du fier payen, qui n'a loisir d'attendre
Que le patron d'enfer retourne pour la prendre,
S'efforce de passer, despitant, maudissant,
Le ciel et les enfers sans repos menaçant.
Caron le voit venir, qui s'allume de rage
De ce qu'il le privoit des droits de son peage,
Et vient pour l'empescher, la rame dans la main,
Tout prêt à le charger s'il ne s'enfuit soudain.
L'esprit audacieux sa force a mesprisée,
Et luy dit en jetant une amere risée :
« Si les ombres d'enfer ne sont autre que toy,
Je veux que tout l'enfer obeysse à ma loy;
Je le veux, je le puis, ma force est assez grande
Pour me faire seigneur de l'infernale bande.
Pource fuy-t'en d'icy, vieillard, va te cacher;
Je veux pourvoir l'enfer d'un plus brave nocher. »
Caron, qui veut donter sa folle outrecuidance,
Tenant la rame au poing, tout rechiné s'avance,
Pensant le renverser au plus profond de l'eau.
Mais l'esprit se recule à costé du bateau,
Puis d'extrême vitesse il saute en la nasselle,
Qui de la pesanteur de son costé chancelle,
Prend Caron par la barbe et le crin blanchissant,
L'enfer de ses hauts cris est tout retentissant,

Et se debat si fort, que la barque froissée
Laisse au milieu de l'eau sa charge renversée.
Les manes font un bruit, et Caron par ses cris
Reclame à son secours Pluton et ses esprits :
L'ombre du roy deffunt, hautaine et genereuse,
Court à sa volonté dedans l'eau tenebreuse,
Entrainant les esprits, la barque et le nocher,
Et tasche tant qu'il peut de la rive approcher,
Pour entrer par surprise en la maison ardente.
Mais Pluton cependant tempeste et se tourmente,
Ne sçait qu'il doive faire, afin de resister
A ce fier ennemy, qui le veut debouter
Du royaume des morts, qu'il eut pour son partage,
Quand trois du monde entier partirent l'heritage;
Et craint que Jupiter le veuille déloger,
Pour avecques le ciel son empire ranger.
Proserpine, qui sent une pareille crainte,
Dresse contre le ciel son amere complainte,
Puis d'une voix cassée esperdument criant,
Avec ces mots plaintifs les esprits va priant :
« O vagabonds esprits! ô malheureuses ames!
Qui brûlez dans la glace et gelez dans les flames!
Vous qui ne sentez point en ces lieux malheureux
De tourment si cruel que le mal amoureux!
Encor que la pitié n'ait point icy de place,
Resistez par pitié contre cil qui pourchasse
De m'oster la couronne et se faire empereur
De ces lieux pleins d'effroy, de silence et d'horreur.
Opposez vostre force à la sienne cruelle,
Et soyez animez par ma juste querelle.
Si vous me secourez en cette extrémité,
Par le fleuve de Styx, par cette obscurité,
Par le fuzeau des Sœurs, par leurs trames fatales,
Et par les crins retors des fureurs infernales,
Je jure et vous promets de si bien m'employer,
Que vos dames un jour, pour leur juste loyer,
Viendront en ces bas lieux et sentiront la paine
Que merite à bon droit toute dame inhumaine.
« Et vous, foibles esprits, qui sentez seulement
(Francs des flames d'Amour) l'ordinaire tourment
Qu'on endure aux enfers pour quelque erreur commise,
Si vous me secourez, je vous mets en franchise;
Je veux qu'on vous delivre, et que, sans endurer,
Vous puissiez icy bas pour plaisir demeurer,
Si l'on peut icy bas quelque plaisir attendre,
Et si quelque soulas aux enfers se peut prendre. »

Ainsi dit Proserpine, et les esprits tenus
Au plus profond d'Averne en bruyant sont venus
Rauder à l'entour d'elle, esmeus de sa promesse,
Et veulent sans delay monstrer leur hardiesse.
Agrican le premier, brave, s'est presenté,
Agramant vient apres, et l'esprit redouté
Du vaillant Mandricard, qui brûle de combattre,
Et veut de Rodomont l'outrecuidance abattre.
Le ciel tout courroucé de leurs si longs debats,
Pour les faire cesser courbe le sein en bas,
S'anime de fureur, et de sa dextre armée
Delasche la tempeste et la foudre allumée.
On n'oit rien qu'un tonnerre esclatant et bruyant,
On ne voit rien qu'esclairs sifflans en tournoyant;
Et tombent coup sur coup, comme flèches pendentes,
Du ciel dans les enfers de grand's flammes ardentes.
La terre, qui s'estonne en ces extremitez,
D'ouyr l'enfer qui tremble et les cieux irritez
Bruire, esclairer, tonner, pense toute craintive
Que c'est la fin du ciel et d'enfer qui arrive;
Tout ce qui est en haut, en bas, de tous costez,
Bestes, hommes, démons, sont tous espouvantez.
L'ombre de Rodomont, de son corps separée,
Est seule en cet effroy qui demeure asseurée,
Qui menace le ciel, l'air et les élemens,
En despitant l'enfer et tous ses tremblemens;
S'elle trouvoit la mort, comme elle a bien envie,
Elle la contraindroit de luy rendre sa vie,
Et veut, malgré Pluton et les manes ombreux,
Establir son empire aux enfers tenebreux.
Chacun fuit au devant, quelque part qu'il s'avance,
Et luy, qui continuë en sa fiere arrogance,
Saute dessus le pont, et s'en fait possesseur,
Car de crainte surpris le chien engloutisseur,
Et les tristes Fureurs, de sang entretachées,
S'estoient au fond d'Averne honteusement cachées.
Pluton à cette fois ne sçait que devenir,
Et pense voir encor Hercule revenir
Avec ses compagnons pour ravir Proserpine,
Pressez du feu d'Amour ardant en leur poitrine;
Il bruit, il se tourmente et, de fureur attaint,
Maudissant sa fortune, il sanglote et se plaint.
Les esprits stigieux sont émeus de liesse,
Voyant leur fier tyran en peine et en destresse;
Mais luy, qui voit sa perte et n'a point de repos,
Les invoque à son ayde et leur dit ces propos :

« Helas! chers citoyens de ces lieux effroyables,
Maintenant au besoin soyez-moy secourables;
Et si n'avez pitié de mes gemissemens,
Prenez au moins pitié de vos cruels tourmens.
Car qui s'opposera brave à ce temeraire,
Je le rens delivré de toute sa misere,
Du gel, du feu, du fer et des maux rigoureux
Que Minos fait souffrir aux esprits malheureux;
Et sera le premier aupres de ma personne,
Comme tenant de luy mon sceptre et ma couronne.
A ces mots de Pluton, on voit de toutes parts
Sortir du creux manoir les plus braves soldarts,
Ceux qui durant leur vie avoient troublé la terre,
Cerveaux ambitieux, par une injuste guerre;
Les tyrans convoiteux, les meurtriers inhumains,
Qui du sang innocent avoient souillé leurs mains;
Les traistres, les mutins, les semeurs de querelles,
Les esprits envieux, les amis peu fidelles,
Ceux qui avoient le droit par argent violé,
Ou vendu lâchement leur pays desolé.
Chacun à qui mieux mieux veut monstrer son courage,
Mais Pluton les renvoye et leur tient ce langage:
« Non, ce n'est point en vous qu'il me faut esperer,
Esprits foibles et vains, allez-vous retirer :
Il faut qu'un chef vaillant, un conducteur d'armée,
Un qui ait en cent lieux planté sa renommée
Par le glaive trenchant, et qui, d'un brave effort,
Aux guerriers plus fameux ait fait trouver la mort,
Courageux et vaillant s'arme pour ma deffense,
Et contre ce hautain esprouve sa puissance. »
L'esprit du roi Gradasse, entendant tout cecy :
« Cesse, dit-il, Pluton, de te mettre en soucy;
Car puis qu'un chef vaillant, un conducteur d'armée,
Un qui ait par le fer planté sa renommée,
Un qui ait fait trembler les plus braves guerriers,
Un qui soit couronné de cent mille lauriers,
Se doit armer pour toy, c'est moy qui le doy faire,
T'aidant contre le ciel, si le ciel t'est contraire.
« Au seul bruit de mon nom qui volle en mille lieux,
J'ay remply de frayeur les plus audacieux,
J'ay rendu par mon bras l'Espagne surmontée,
J'ay fait trembler de peur la France espouvantée,
Et suis venu à bout de deux vœux que j'ay faits,
Qui eussent peu courber le dieu Mars sous le faix.
Pour les premiers essais de ma verde jeunesse,
Fuyant les voluptez et la molle richesse,

Peste des grands seigneurs, d'un cœur bouillant et chaud,
Je fey vœu de combattre et Roland et Renaud;
J'eu le cheval de l'un, de l'autre j'eu l'espée,
Au sang des ennemis à toute heure trempée. »
L'esprit audacieux ne cessoit de conter
Sans le fier Mandricard, qui ne peut supporter
Sa parole orgueilleuse, ains tout plein de furie,
L'œilladant de travers, horriblement s'escrie :
« Cet effroy des humains, ce guerrier si vaillant
Eschauffé d'un beau sang et d'un cœur si bouillant,
Ne s'est peu garantir avec tant de puissance,
Qu'il n'ait esté captif sous mon obeyssance.
Astolfe, qui n'est point de ces grands chevaliers
Qu'on renomme pour estre au combat des premiers,
D'une lance dorée, inutile à la guerre,
Luy fit perdre la selle, estendu contre terre.
Et encor il se vante et, pour mieux s'avancer,
Il menace les cieux et nous veut devancer,
Nous dont la renommée en tous lieux espanduë,
Immortelle et durable à bon droit s'est renduë. »
Gradasse est tout émeu d'un courroux vehement,
Et le veut démentir; mais l'esprit d'Agramant
Le devance à parler en voix terrible et forte,
Et, regardant Pluton, commence en cette sorte :
« Pourquoy font-ils debat d'un droit qui m'appartient?
Car, puis que cet honneur par les armes nous vient,
On ne me le sçauroit justement contredire;
J'ay veu trente-deux rois vassaux de mon empire,
J'ay eu plus de soldats à mon commandement
Qu'on ne voit de flambeaux la nuict au firmament;
J'ay fait planer les monts, j'ay tari les rivieres
Par le nombre infiny de mes troupes guerrieres;
J'ay fait de sang humain les plaines ondoyer,
Et la mort nuit et jour par les champs tournoyer.
« Pluton, tu le sçais bien, la memoire est recente,
Combien par ma valeur d'esprits ont fait descente
Dans ces lieux tenebreux; Caron le sçait assez,
Qui de les trajetter eut les membres lassez.
Mais afin qu'à mon droit rien plus ils ne pretendent,
Monstre-nous le journal des ombres qui descendent
Avant terme aux enfers; on connoistra comment
J'ay plus accreu ton regne en deux jours seulement
Qu'eux en toute leur vie, et que ma dextre armée
A peuplé de subjets ta grand' salle enfumée. »
Ainsi ces trois esprits de propos combatoyent,
Et pour gagner l'honneur leurs gestes racontoient;

Mais Pluton, ennuyé de tant ouyr debatre,
Tasche à les appaiser, pour les faire combatre
L'ame du roy d'Arger, qui tousjours cependant
Estoit dessus le pont hardiment attendant.
« Cessez, leur dit Pluton, cessez vostre querelle;
Une plus juste cause au combat vous appelle;
Quant à vos differens, en quelque autre saison
Le juste Rhadamant vous en fera raison.
Mais puis qu'en tant de lieux vostre gloire est connuē,
Puis que jusques icy vous l'avez maintenuē
Claire et haute en degré, faites pour l'advenir
Qu'avec le mesme honneur puissiez l'entretenir.
Qui acquiert fait beaucoup, mais il fait davantage,
Qui, l'ayant bien acquis, garde son heritage.
Si vous avez bien fait quand vos corps ont vescu,
Or qu'en estes privez, d'un courage invaincu
Faites encores mieux, monstrant par vostre force
Que les corps ne sont rien qu'une debile escorce. »
Ainsi le dieu d'enfer animoit ses esprits,
Quand le preux Mandricard, qui de gloire est épris,
S'escrie: « O roi des morts! laisse-moy l'entreprise
De punir ce vanteur, qui tes forces mesprise;
Je le rens sans pouvoir, captif de ta grandeur.
Mais devant, s'il te plaist, appaise un peu l'ardeur
De la rage d'Amour, qui me tient tout en flame,
Et qui, comme un vautour, se repaist de mon ame.
Tous ces autres tourmens, punisseurs des mesfaits,
Les cris, l'horreur, l'effroy, les serpens contrefaits,
La faim du Phrygien, le travail des Belides,
Le fouēt ensanglanté des fieres Eumenides,
Et tout le plus cruel qui soit icy dedans,
La torture, la rouē et les flambeaux ardans,
Ne me blessent point tant que l'amoureuse rage,
Qui d'ongles et de dents cruellement m'outrage.
S'il te plaist pour un peu sa rigueur moderer,
Laisse-moy faire apres, je te veux asseurer,
Non sans plus du payen qui brave te fait craindre,
Mais je veux Jupiter et Neptune contraindre
De te payer tribut, et que, victorieux,
Tu sois dieu de la mer, des enfers et des cieux.
Il reste seulement que l'amour qui me tuē
D'un trespas renaissant sa fureur diminuē. »
Il se tourne à ces mots, regardant fierement,
Comme par un dédain, Gradasse et Agramant.
« Retournez, ce dit-il, retournez sur la terre,
Miserables esprits, recommencez la guerre;

Que l'un pour une espée estonne l'univers,
Faisant voller au vent mille estendars divers,
Et que l'autre, agité d'une folle jeunesse,
Sur un courroux vengeur fonde sa hardiesse.
Je n'ay point fait ainsi : tous mes faits entrepris
Ont eu l'Amour pour guide et sa mere Cypris.
Celuy seul est vaillant, qui, devôt, sacrifie
Au puissant dieu d'Amour ses armes et sa vie.
Mais, de grace, Pluton, cherche de m'alleger;
Je pourray mieux apres te sortir de danger. »
« Helas ! ce dit Pluton, que veux-tu que je face,
Si la rage d'Amour comme toy me pourchasse?
Et si ses poignans traits, acerez de rigueur,
Jusqu'au fond des enfers viennent percer mon cœur?
Et bien qu'incessamment sa fureur me possede,
Je n'ay peu, malheureux, trouver un seul remede
Qui m'en puisse exanter; mais plus je vais avant,
Plus je voy ce tyran contre moy s'élevant. »
Voulant continuer, les ruisseaux qui descendent
Bouillonnans de ses yeux, le parler luy deffendent;
Et va laschant du cœur des soupirs enflamez,
Dont ces lieux tenebreux regorgent enfumez.
L'ombre de Rodomont sur le pont se pourmaine,
Continuant tousjours, orgueilleuse et hautaine,
De menacer Pluton, de bruire et de crier,
Et les esprits damnez au combat desfier.
Le vaillant Mandricard pour resister se monstre;
Rodomont, qui le voit, soudain vient à l'encontre,
Tenant par l'un des pieds Caron tout effroyé.
Apres que le payen eut long-tans tournoyé
Le vieillard miserable à l'entour de sa teste,
Il l'élance en bruyant comme un trait de tempeste
Droit contre Mandricard, et l'attaint tellement,
Que l'esprit estourdy perd tout le sentiment.
Il tombe en chancelant, et Caron tout de mesme
Tombe aux pieds de Pluton, qui devient froid et blesme,
Et qui est de ce coup tellement estonné,
Qu'il a de grand frayeur son sceptre abandonné.
Ce sceptre estoit de fer, d'une barre massive,
Ayant un croc au bout de grandeur excessive.
Rodomont l'apperçoit, qui tout soudainement
S'approche et, se courbant, le saisit hardiment.
Ayant ce croc au poing, il ne sçauroit plus croire
Que les plus redoutez de la region noire
Osent luy faire teste; il commence à frapper,
Pour renverser le pont et garder d'eschapper

Ceux qui voudront fũir; autant de coups qu'il donne
De son crochet de fer, tout l'abisme resonne;
Les esprits font sortir de grands gemissemens,
Et maints tout esperdus rentrent aux monumens.
L'ame de Mandricard, du grand bruit éveillée,
Tenoit la veuë en bas toute rouge et souillée
De honte et de despit, et voit en se levant
Un gros nœu de serpens enflammez par devant,
Marquetez tout par tout de couleur bleuë et verte,
Qui jettoient par les yeux et par la bouche ouverte
De grand's pointes de feu; le suc qui degoutoit
Tous les lieux d'alentour de venin infectoit.
Luy, qui les recueillit d'une allegresse pronte,
Les jette à Rodomont, pensant vanger sa honte;
Mais il n'en fait que rire, et, comme en se jouant,
D'une main les suffoque et les va secouant.
L'esprit plus que jamais transporté de colere,
Voyant le peu de cas que son fier adversaire
Fait de tous ses efforts, saute dessus le pont,
Puis de toute sa force il hurte Rodomont,
Et le choque si fort, que l'ombre malheureuse,
La teste contre bas, tombe en l'eau tenebreuse;
L'eau se fend au dessous et rejaillit en haut.
L'esprit est tout troublé de ce dangereux saut,
Et commence à nager pour gaigner le rivage,
Brûlant au fond de l'eau de fureur et de rage;
D'une sueuse écume il est tout degoutant,
Et va l'eau par la bouche et par les yeux jettant.
Pluton, reprenant cœur, animoit la canaille:
« Sus, compagnons, dit-il, qu'on saute la muraille,
Qu'on garde ce hautain de revenir à port,
Qu'on luy fasse sentir une seconde mort.
Si quelqu'un le peut faire à celuy-là j'ordonne
D'un cypres mortuaire une riche couronne. »
Mandricard, entendant tout l'enfer s'émouvoir
Aux propos de Pluton, luy qui ne veut avoir
Un second en sa gloire acquise à tant de paine,
Du creux de l'estomach pousse une voix hautaine.
« Si tu ne veux, dit-il, Pluton, t'en repentir,
Donne ordre à tes esprits qu'ils ne puissent sortir;
Ou sinon, contre toy je tourneray mes armes,
Profanant ma valeur sur tes fresles gendarmes. »
Cependant Rodomont ayant bien travaillé,
Malgré tous leurs efforts sort de l'eau tout mouillé,
Si possedé de rage et d'ardeur violente,
Que le fier Mandricard le voyant s'espouvante.

Rodomont s'en approche et le tient embrassé,
L'estraint estroitement et le rend tout froissé,
Luy fait tirer la langue, et fait que du martyre
L'esprit tombe à l'envers sans que plus il respire.
Le payen ne s'arreste et marche plus avant,
Vers la porte d'enfer sa victoire suivant.
Pluton, pour l'empescher, luy jette une fiole
Pleine du desespoir et du mal qui r'affole
Les amoureux jaloux; mais luy, qui n'en fait cas,
La reçoit dans la main et respand tout en bas.
« Garde, roy des enfers, garde ta mercerie[1],
(Dit-il en se mocquant) pour la forcenerie
De ces foux abusez, esperdus, insensez,
Qui des jeux d'un enfant se sentent offensez;
De moy je ne crains point ny les feux ny la glace,
Ny les monstres hideux, ny tout ce qui s'amasse
D'horrible en tes enfers et de plus odieux;
Et m'estonne aussi peu des enfers et des cieux
Qu'aquilon, au sortir de sa cave declose,
Fait cas de rencontrer un voile qui s'oppose. »
Ainsi dit Rodomont, qui s'altere en parlant,
Et qui sent au dedans un feu si violant
De travail, de sueur, de passion et d'ire,
Qu'il abandonne tout, courant droit sans mot dire
Vers le fleuve d'oubly tout noir et tout troublé,
Pour estancher sa soif d'un long trait redoublé.
Mais il n'eut pas baissé la teste pour y boire
Que tout au mesme instant il perdit la memoire,
Et ne se souvient plus des combats entrepris,
Ni de retourner voir Pluton et ses espris,
Qui s'estoient resolus, defaillis de courage,
De luy porter les clefs et de luy faire hommage.
Luy, qui de fait aucun ne s'est plus souvenu,
Se remet au chemin dont il estoit venu;
Il passe derechef l'infernale riviere,
Et derechef encor il revoit la lumiere
De nostre beau soleil, deçà delà courant,
Et ne sejourne point dans un lieu demourant,
Jusqu'à tant qu'à la fin il se trouve en la place
Où gisoit son corps mort tout gasté par la face,
Puant et corrompu; les os en blanchissoient,
Et cent mille corbeaux à l'entour croassoient.
Alors, tout furieux de voir sa sepulture,
Court apres les corbeaux qui prenoient leur pasture

[1] Marchandise.

Des restes du cadavre, il les chasse, il les suit;
Les monts, rives et bois retentissent du bruit;
Et ne cesse jamais, ardant à la poursuite,
Regardant tous les lieux où s'égare leur fuite.
Mais ainsi qu'il les suit, criant horriblement,
Il se trouve à la fin contre le monument
De l'heureuse Ysabelle au ciel victorieuse,
Pour avoir par sa fin fait preuve glorieuse
De foy, de chasteté, d'un cœur constant et fort,
Et que la vraye amour est vive apres la mort.
Le payen tout soudain reconnoist la tour forte;
Il reconnoist le pont, il reconnoist la porte,
Il reconnoist le fleuve, et connoist les escus
De tant de chevaliers qu'il y avoit vaincus,
Encor qu'il eust perdu tout autre souvenance;
Car le fleuve d'oubly contre Amour n'a puissance.
L'esprit à cette fois tout coy s'est arresté,
Adorant le saint lieu, tombeau de loyauté.
Et pour ce que des corps privez de sepulture
Les esprits sont errans cent ans à l'advanture,
L'esprit de Rodomont, qui doit errer autant,
Erre autour du tombeau, ses amours lamentant.
On le voit quelquefois apparoistre visible,
Plus grand qu'il ne souloit, plus fier et plus terrible,
Courant dessus le pont et hurle toute nuit,
Faisant tout resonner d'un effroyable bruit;
Et tousjours en criant il semble qu'il appelle:
Rodomont, Rodomont, Ysabelle, Ysabelle!

IMITATION

DE LA

COMPLAINTE DE BRADAMANT

AU CHANT XXXII DE L'ARIOSTE

Doncques sera-t-il vray qu'il faille que je suive
Une, helas! qui me fuit et se cache de moy?
Doncque sera-t-il vray qu'il faille que je vive
Tousjours desesperé sous l'amoureuse loy?
Souffriray-je tousjours l'orgueil qui me maistrise,
Riant lors que mon œil plus de larmes espand?
Me faut-il estimer celle qui me desprise?
Me faut-il reclamer celle qui ne m'entand?
Las! que mon esperance est douteuse et petite!
Celle dont l'œil divin de mon ame est vainqueur,
Reconnoist les mortels si peu pour son merite
Qu'il ne faut moins qu'un dieu pour vaincre un si beau cœur.
Encor si quelque dieu, poingt d'amour et de gloire,
A si digne combat hazardoit son pouvoir,
Je suis aussi certain qu'elle auroit la victoire,
Comme je suis douteux qu'il la peust esmouvoir.
Elle sçait, la rebelle ingratement hautaine,
Si mon cœur, son esclave, est ferme à l'adorer,
Et, pour le nom d'amant que merite ma paine,
Du seul tiltre de serf ne me daigne honorer.
Son œil cruel et beau voit le mal qui me presse,
Et ne s'avance point pour me donner confort;

Elle voit que je meurs implorant sa rudesse,
Et differe à m'aider lors que je seray mort!
Arreste, Amour cruel, arreste un peu la belle:
Il semble qu'elle volle, et je ne puis marcher;
Ou fay que je retourne en ma saison nouvelle,
Quand ses yeux ny tes traits ne m'avoient sceu toucher.
Mais, ah! que mon attente est folle et miserable,
De prier un tyran qui s'esgaye aux douleurs!
Car plus il est prié, moins il est exorable,
Et ne vit que de cris, de sanglots et de pleurs.
Mais dequoy, las! chetif! dequoy me doy-je plaindre,
Fors que de mon desir qui m'éleve trop haut
Et, me poussant en l'air, jusqu'au ciel veut attaindre,
Où il se brûle l'aile et tombe d'un grand saut?
Lors un vain esperer des plumes me rattache;
Je revole et retombe ainsi que j'avoy fait.
Voilà comme en souffrant je n'ay point de relasche,
Et ce qu'un jour avance un autre le desfait.
J'accuse mon desir, mais de meilleure sorte,
En me plaignant de moy, je me dois accuser;
Car seul de ma raison je luy trahy la porte,
Tant il sceut finement ma simplesse abuser!
Et depuis, à clos yeux, comme il veut il me guide,
Et n'y puy resister; car il s'est fait trop fort,
Joint que pour l'arrester je n'ay ny frein ny bride;
Et si suis tout certain qu'il m'emporte à la mort.
Mais je me plains de moy, qui n'ay point fait de faute
Que de vous aimer trop. M'en puis-je repentir?
Certes non. Et, qui plus, ma jeunesse peu caute
Des traits de vos regars n'eust sceu se garantir.
Devoy-je user de force ou d'un art secourable,
Pour ne voir vostre teint à l'aurore pareil,
Vos yeux et vostre bouche? « Il est trop miserable,
Qui refuse de voir la clarté du soleil. »
Cesse, ô chant mortuaire! et trouvant l'inhumaine,
Qui met toute sa gloire à meurtrir et blesser,
Dy-luy qu'elle peut vivre et contente et hautaine,
Puis qu'en la mort des siens gist son plus doux penser.
Si tu vois au retour que, de fureur contrainte,
Ma pauvre ame affligée ait ce corps delaissé,
Honore mon trespas d'une petite plainte,
Et fay voir que l'Amour m'a mal recompensé.

IMITATION DE L'ARIOSTE

AU CHANT XXXIII

Las ! ce qui m'a tant pleu n'étoit rien qu'un faux songe,
Et mon mal au contraire est un ferme réveil ;
Mon heur s'est envolé comme un coulant sommeil,
Et ma peine éternelle obstinément me ronge.
Pourquoy, mes sens trompez, en veillant n'avez-vous
Le plaisir qu'en songeant j'ay veu de la pensée ?
Que ne jouyssez-vous de la gloire passée,
Et du bien fugitif qui m'a semblé si doux ?
Sous quel astre, ô mes yeux ! le ciel vous fit-il estre,
Que, clos d'un doux sommeil, vous voyez tout mon bien,
Et qu'ouvers, mon plaisir s'esvanouysse en rien ?
Las ! au lever du jour ma nuict commence à naistre !
Le veiller importun m'est combat inhumain,
Et le songe agreable une amoureuse trève ;
Las ! mon songe est menteur ! et l'ennuy qui me grève,
Ainsi que mon réveil, se trouve tout certain.
Si du faux naist ma paix, si le vray me fait guerre,
Et si jamais au vray je n'ay peu m'esjouyr,
Faites de grace, ô dieux ! que je ne puisse ouyr
Un mot de verité, tant que seray sur terre.
Et si le dur réveil me peut tant travailler,
Et que le songe doux de soucis me delivre,
Accordez à mes vœux, ce qui me reste à vivre,
Que je songe tousjours sans pouvoir m'esveiller.
Le réveil, comme on dit, à la vie est semblable,
Et la mort au sommeil ; mais contraire est mon sort.

Car le triste veiller m'est pire que la mort,
Et le songe m'est vie heureuse et favorable.
  Toutesfois s'il est vray qu'un sommeil gracieux
Nous figure la mort, et le veiller la vie,
Las! de vivre en veillant j'ay perdu toute envie!
Pource, ô mort! haste-toy de me clore les yeux.

FIN DES IMITATIONS DE L'ARIOSTE

ANGELIQUE

CONTINUATION DU SUJET DE L'ARIOSTE

A MONSEIGNEUR LE DUC D'ANJOU

DEPUIS ROY DE FRANCE ET DE POLOGNE

LIVRE PREMIER

Je chante une beauté des beautez la premiere,
Le paradis des yeux et la vive lumiere,
Qui comme un clair soleil icy-bas s'espandoit,
Du tans que Charlemagne aux François commandoit;
Celle qui receloit des attraits pour surprendre
Les braves, qui pensoient contre Amour se deffendre,
Qui surmonta Renaud, Ferragut et Roland;
Mais, sans aucun soucy de leur mal violant,
Ni de tant de combats qu'ils avoient eus pour elle,
Se fist tousjours connoistre aussi fiere que belle.
Race des dieux de France, honneur de l'univers,
Mon prince, mon seigneur, le support de mes vers,
Laissez un peu la charge où vostre esprit s'applique,
Pour ouyr les regrets de la belle Angelique,

Et la griéve douleur qui son ame oppressa,
Quand ingrat et jaloux son Medor la laissa,
Medor qui tenoit seul sa pensée asservie,
Son cœur, son petit œil, son idole et sa vie.
  Amour voulant un jour punir ses cruautez,
Et vanger les amans qu'elle avoit mal traitez,
Luy tira droit au cœur une flèche divine,
Et rompit le glaçon qui geloit sa poitrine;
Lui fist aimer Medor, un jeune homme inconnu,
Un mignon qui fut seul pour amant retenu,
Et qui jouyt tout seul de la despouille aimée,
Recueillant la moisson par tant d'autres semée.
Trop rare et digne prix de ce nouvel amant,
Qui des travaux d'autruy receut le payemant!
  O paladin Roland! ô roy de Circassie!
O valeureux Renaud! que vous sert, je vous prie,
De vous estre aux hazards si librement trouvez,
Et d'avoir tant de fois les dangers esprouvez,
Rendant en mille endroits vostre vertu notoire,
Puis qu'un beau Ganymede en remporte la gloire,
Et que ce qui vous est si justement acquis
Est sans aucun travail par un autre conquis?
Un autre qui triomphe en heureuse abondance,
Et vous autres, chetifs, en mourez d'indigeance!
  Or ce jeune Adonis, d'Angelique adoré,
Eut le chef tout couvert d'un petit poil doré,
Qui flotte mollement quand le vent qui s'y jouë,
Ravi de sa beauté doucement le secouë.
Une toison subtile au menton luy naissoit,
Qui comme un blond duvet mollement paroissoit,
Prime, douce et frisée, et nouvellement creuë,
Comme petits flocons de soye bien menuë.
  De coral fut sa bouche, et son œil grossissant
Tressailloit de clarté comme un nouveau croissant;
Il eut le teint de lys et d'œillets mis ensemble,
Ou comme la couleur d'une rose qui tremble,
Nageant tout lentement dessus du laict caillé;
Bref, il semble à le voir d'un pré bien émaillé,
Qui découvre au soleil mille beautez nouvelles,
Quand la verde saison rend les campagnes belles.
Amour n'est point si beau, Angelique n'eust sçeu
Se garder d'enflammer aux rais d'un si beau feu;
Aussi, la pauvre amante au fond du cœur blessée,
Rien plus que son Medor ne loge en sa pensée.
Elle est tousjours aupres, et ne pourroit durer,
S'il falloit tant soit peu de luy se separer.

C'est son dieu, c'est son tout, c'est l'ame de son ame :
Et luy qui sent au cœur une pareille flame,
N'a plaisir qu'à la voir et à se contenter
De toutes les douceurs qu'un amant peut gouster.
Soit quand Phœbus revient de la marine source,
Soit quand il a fourny la moitié de sa course,
Ou soit quand il descend de ses chevaux lassez,
Il voit presque tousjours ces amans embrassez.
Ores dans son giron Angelique est couchée,
Ores dedans sa main tient la teste penchée
Et se mire en ses yeux, et or' en se haussant
Elle va son esprit sus la lèvre suçant;
Elle languit dessus sans dire une parole,
Et à peu que son ame en ces jeux ne s'envole.
Son cœur est tout esmeu d'amoureux tremblement;
Et luy qui la regarde en ce doux mouvement
D'un œil à demy clos, tout ravy s'esmerveille
De voir tant de beautez sur sa bouche vermeille.
Et de mille baisers longs et delicieux
Va repaissant son ame et sa langue, et ses yeux.
Il passerent deux mois en ceste douce guerre,
Jouyssans à souhait d'un paradis en terre,
Au logis d'un pasteur, où leur contentement
Et leur parfaite amour eut son commencement.
Or il advint un jour qu'Angelique eust envie,
Pour mieux continuer cette agreable vie,
De revoir son royaume et de s'en retourner,
Pour faire son Medor nouveau roy couronner.
Du soleil tout voyant la vermeille courriere
Chassoit l'humide nuict par sa vive lumiere,
D'une couleur dorée enrichissant les cieux,
Quand ces jeunes amans partirent de ces lieux,
Prenans congé devant des gracieux ombrages,
Des antres, des rochers, des prez et des rivages,
Et laissans pour témoins de leurs plaisirs passez
Sur l'escorce des bois leurs noms entrelacez.
Tandis la renommée, hastive messagere,
Met ses ailes aux pieds, vollant pronte et legere
Aux quatre parts du monde, et par tout en passant
Va de ce nouveau fait la merveille annonçant,
Et crie à pleine voix qu'Angelique la belle,
Celle qui se monstroit si hautaine et rebelle,
A changé sa rigueur en douce privauté,
Et qu'un pauvre soldat jouyst de sa beauté,
Un More bas de race et plus bas de courage,
Pour je ne sçay quel fard qui luit en son visage.

Si jamais amoureux ont esté travaillez,
Estans de jalousie et d'amour tenaillez,
Les amans d'Angelique à ceste fois le furent,
Lors que sans y penser ces nouvelles ils sceurent.
Ce ne sont que regrets et soupirs enflammez,
Ce ne sont que sanglots sur l'arene semez,
L'air retentit par tout de leurs cris pitoyables;
Ils invoquent la mort, recours des miserables;
L'œil jamais ne leur seiche, et de propos cuisans
Blasphement la fortune et les astres nuisans.
Mais comme leur amour fut de diverse sorte,
Ils sentirent aussi de leur passion forte
Les effets differens, et cet aspre courroux
Aux uns estoit extrême et aux autres plus doux,
Car, selon qu'ils aimoient d'amour grande ou petite,
Fureur petite ou grande au dedans les irrite.
Or le premier de tous, qui ce fait entendit,
Fut le comte Roland, un jour qu'il se perdit,
Cherchant un chevalier; car sa triste advanture
L'égara dans un pré tout fleury de verdure,
Aupres de la fontaine où les amans heureux
Cueilloient de leurs amours tant de fruits savoureux.
Là fut-il assailly d'une ardante tristesse,
Reconnoissant le nom de sa fiere maistresse
Et celuy de Medor, engravez par endroits
De la main d'Angelique en l'écorce des bois;
Mais c'estoit peu de cas, et la jalouse flame
Ne prenoit comme point de vigueur en son ame,
N'eust esté le pasteur, hoste des deux amans,
Qui luy fist les discours de leurs contentemans,
Et comme leur amour avoit là pris naissance,
Dont sans beaucoup languir ils eurent jouyssance.
Ce fut lors que le comte, ardamment allumé,
Eut de mille cousteaux l'estomach entamé;
Ce fut lors qu'il ouvrit à son dueil la carriere,
Ce fut lors qu'il maudit la celeste lumiere;
Ses cris furent de rage et de fureur guidez,
Et ses yeux furent faits deux torrens débordez,
Qui couloient nuit et jour d'une longue entresuite,
Laschant maints tourbillons de sa poitrine cuite.
En fin luy defaillant le vent pour soupirer,
Ne pouvant plus du cœur une plainte tirer
Et de ses tristes yeux la source estant tarie,
Sa debile raison fist place à la furie;
Bref, il courut les champs du mal qui l'agitoit,
Piés nuds, estomach nud, ignorant qu'il estoit.

Renaud le sceut apres, mais ayant connoissance
Long-tans auparavant, par longue experiance,
De l'amour feminine et de sa fermeté,
Il creut fort aisément cette legereté,
Et la dissimula d'une façon plus sage,
Bien qu'il sentist au cœur de grand's pointes de rage;
Il se plaignit pourtant, mais ce fut tellement
Qu'on ne penetroit point son ennuy vehement,
Ni le poignant despit qui blessoit sa pensée,
Car il tenait sa langue et sa lèvre pressée,
Soupirant sans mouvoir comme tout esperdu,
Et parlant dans le cœur sans qu'il fust entendu;
Puis quand il eut fait trève à sa douleur terrible,
Et qu'elle l'eut remis en estat plus paisible :
« Sera-t-il vray, dit-il, que j'aille plus suivant
Une ingrate, muable aussi-tost que le vant,
Qui de flamme nouvelle à toute heure est saisie,
Suivant pour tout conseil sa seule fantaisie,
Sans foy, sans jugement? qui a mis en mespris
Tant de grands chevaliers de ses beautez espris,
Pour suivre un estranger inconnu par le monde,
Qui n'a rien qu'un beau teint et la perruque blonde? »
Ainsi parloit Renaud, et sur l'heure il sentit
Un dédain violant qui sa flamme amortit;
Il n'a plus dans le cœur l'affection premiere,
Sa volonté n'est plus de l'Amour prisonniere,
Sa dame luy déplaist, et ne trouve plus beaux
Ses yeux qui luy sembloient deux celestes flambeaux;
Il juge pallissant le coral de sa jouē,
Et ne sçauroit souffrir que personne la louē;
Mais en s'appellant sot, il nomme malheureux
L'an, le mois et le jour qu'il devint amoureux.
Il reste Sacripant, lequel ne sent encore
La brûlante poison qui les autres devore,
Mais trop plus que jamais a le cœur enflammé;
Chetif, qui meurt d'amour et qui n'est point aimé!
Toutesfois il le pense, et son mal il soulage,
Croyant que pour le moins nul ne l'est davantage.
C'estoit en la saison que les prez sont couverts,
Les forests et les champs, d'accoustremens tous verds,
Que l'air est chaud d'amour, et que le doux zephyre
Navré d'un poignant trait si bassement soupire,
Lors que les petits bleds seulement verdoyans
S'enflent au gré du vent, comme flots ondoyans;
Que Progné se lamente et que le bois resonne
Des accords de sa sœur, qui ses plaintes entonne.

Il estoit fort haute heure, et le soleil bien haut
Pour la saison si douce estoit ardant et chaud,
Quand ce gentil amant, dont la gloire évantée
Estoit en mille endroits par sa vertu plantée,
Se trouva dans un bois de sommeil aggravé,
Ayant long-tans devant maint haut fait achevé;
Un bois que la nature avoit fait pour complaire,
Où couloit en serpent une eau luisante et claire,
D'arbrisseaux et de fleurs ombragée à l'entour,
Dont le flot tremblotant sembloit parler d'amour.
L'air rit à l'environ, et les halaines douces
Des zephyres mollets d'agreables secousses
Font branler le feuillage, et vont rafraichissant
Celuy qui travaillé s'y repose en passant.
Sacripant y demeure, et, couché sur l'herbage,
Pense à se reposer au frais de ce rivage
Du travail et du chaud, et de l'amour cruel
Qui luy ronge le cœur, vautour perpetuel.
  Ah! chetif, que fais-tu? fuy ce lieu, je te prie;
Car, bien qu'il soit plaisant, que l'herbe y soit fleurie,
Le feuillage agreable et le vent adoucy,
Si ne dois-tu pourtant y demeurer ainsi.
Las! ne l'entends-tu point? ce ruisseau qui murmure,
Pleure et plains de pitié ta prochaine adventure.
Mais je parle à un sourd : l'archer malicieux
L'a privé de l'ouye aussi bien que des yeux.
  Ce roy s'arresta là, n'ayant en la pensée
Que l'unique beauté dont son ame est blessée;
Il en fait cent discours en son entendement,
Il se dit bien-heureux d'aimer si hautement;
Voire est si hors d'esprit en ses amours, qu'il pense
Que l'honneur du tourment luy sert de recompense.
  Mais, comme il est ainsi songeant et ravassant,
De l'un de ses pensers un autre renaissant,
Survient un messager, qui entre en ce bocage
Pour y passer le chaud et se mettre à l'ombrage.
Sacripant se retourne en le voyant venir
(Las! on ne peut fuir ce qui doit advenir!)
Il l'enquiert d'où il est, quel chemin il veut prendre,
Et qui luy fait ainsi son voyage entreprendre.
  Le courrier qui le juge à son geste hautain
Quelque grand chevalier : « Je suis (dit-il soudain)
Messager d'Angelique, et ce mot vous suffise,
Une que le ciel mesme admire, honore et prise,
Qui sert de jour au monde, et dont l'œil gracieux
Recele tous les traits qui surmontent les dieux;

C'est-elle qui m'envoye en divers lieux estranges
Pour annoncer sa gloire et ses dignes louanges;
Et pour faire sçavoir qu'un Cupidon nouveau,
Un petit dieu d'amour tout celeste et tout beau,
La rend de ses beautez doucement embrasée,
Et que vrayment heureuse elle est son espousée.
C'est un dieu pour certain digne d'estre adoré.
Mais voyez, ce dit-il, son portrait figuré,
Et luy faites honneur; c'est une chose sainte,
Car du pinceau d'Amour cette image est dépainte. »
Ainsi dit le courrier, dépliant de la main
Un parchemin couvert qu'il portoit dans le sein,
Où se voyoit au vif la belle portraiture
Du bien-heureux Medor, chef-d'œuvre de nature.
Ah! Dieu! que de beautez s'esbatoient là-dedans!
Que d'appas, que de traits, que de flambeaux ardans!
Que de lys, que d'œillets, que d'amoureuses graces,
Que d'agreables morts, de douceurs et d'audaces!
L'œil y restoit perdu, l'esprit tout estonné,
Et le corps plein de feu de cœur abandonné.
Si tost que Sacripant y eut jetté la veuë,
Il la sent aussi-tost couverte d'une nuë;
Une froide sueur par les membres luy court,
Il perd les sentimens, muet, aveugle et sourd;
Son cœur enflé de rage au dedans se mutine,
Et pour sortir dehors combat dans sa poitrine;
Sa jouë est toute tainte en mortelle couleur,
Son ame est languissante en extrême douleur,
D'amertume et de fiel sa bouche est toute plaine,
Et tombe dessus l'herbe, ayant perdu l'halaine.
Qui a veu quelquesfois un qui n'y pense pas,
Par un pront accident conduit pres du trespas,
Qui perd les mouvemens, la parole et l'ouye,
Et ne monstre d'une heure aucun signe de vie?
Il a veu Sacripant de son long estendu,
Ayant avec l'esprit tout sentiment perdu.
Il ne respire point et reste en telle sorte,
Qu'on ne peut l'estimer qu'une personne morte;
En fin les yeux baignez vers le ciel élevant,
Par un ardant soupir monstre qu'il est vivant.
Lors il ouvre la bonde à ses larmes brulantes,
Il fait de ses deux yeux deux rivieres coulantes,
Et de son estomach, sans cesser haletant,
De grands flots de soupirs coup sur coup vont sortant.
Il reprend le pourtrait, tout privé de soy-mesme,
Et tremble en le voyant de passion extrême,

Tient l'œil fiché dessus, qui coule sans repos,
Et demeure long-tans sans dire un seul propos.
Mais, voyant le courrier, il tasche à se contraindre,
Et retient au dedans l'ennuy qui le fait plaindre.
« Va, mon amy, dit-il; annonce le discours
En mille lieux divers des volages amours
De ta belle maistresse, helas! trop variable,
Et luy conte au retour, pour nouvelle agreable,
Que Sacripant est mort, qu'il est froid et transi,
Et que pour bien aimer on le guerdonne ainsi. »
  Ayant dit ces propos en voix basse et plaintive,
S'égare au fond du bois d'une course hastive,
Taxant et maudissant par cris desesperez
Les astres sans raison contre luy conjurez.
Tout a pitié de luy : les rochers qui l'entendent,
Esmeus de ses regrets, par le milieu se fendent,
Et les petits oyseaux, de sa douleur touchez,
Demeurent tous muets sur les branches perchez.
  Le messager, surpris d'une telle merveille,
Le suit tant comme il peut de l'œil et de l'oreille,
Pour en sçavoir l'issuë, et, s'approchant de prés,
Se musse doucement dans un lieu bien espés,
D'où sans estre apperceu, faisant un coy silance,
Il oit tous ses regrets et voit sa contenance,
Contenance si triste et pitoyable à voir,
Qu'elle eust peu l'enfer mesme à douleur esmouvoir;
Car il se laisse aller à ses tristes pensées,
Et mille passions contrairement poussées,
Le courroux, la douleur, la rage, la pitié,
La haine bien conceue et la vraye amitié,
Se font guerre en son ame, et ne veulent permettre
Qu'à l'une des deux parts il se puisse remettre.
Ainsi comme un vieux chesne agité rudement
Par deux vents ennemis soufflans diversement,
L'air single du grand bruit de leur forte secousse;
L'un le pousse deçà, et l'autre le repousse,
A l'envy l'un de l'autre, et diriez à les voir
Qu'il y a de l'honneur à qui le fera choir.
  Durant que ces pensers font guerre ainsi diverse,
Le roy, qui n'en peut plus, se jette à la renverse
Sur l'herbe, où sans parler demeure longuement,
Puis parlant en soy-mesme il dit tout bassement :
« Qui donnera conseil à mon ame oppressée?
Doy-je pas, pour vanger mon amour offensée,
Aller, non au Catay, mais jusqu'en celle part
Où le soleil jamais ses rayons ne depart,

Pour trouver l'ennemy d'où procede ma perte,
Luy fendre l'estomach, voir sa poitrine ouverte,
M'abbreuver de son sang, me nourrir de sa chair,
Et de son cœur indigne Angelique arracher,
Rendant par cet exemple évident témoignage
Combien la jalousie en soy porte de rage?
Mais, las! que dy-je? où suis-je? Ay-je donc projetté
D'offenser, trop ingrat, la divine beauté,
Qui me retient si ferme en son obeyssance?
O dieux! pardonnez-moy s'il vous plaist cette offance!
Car elle est innocente, et suis tout asseuré
Qu'elle a de mes malheurs mille fois soupiré,
Et qu'elle a grand regret de son amour faussée.
Mais quoy? le ciel cruel contre moy l'a forcée,
Et luy a fait choisir ce nouvel amoureux.
Hé! que ne peut le ciel malin et rigoureux?
Vy donc en doux repos, ô ma belle deesse!
Que jamais ton Medor pour autre ne te laisse;
Ayez tousjours un cœur, un vouloir, une foy,
Et tout vostre malheur puisse tomber sur moy! »
Il se faisoit jà tard, et l'œil qui nous éclaire
Avoit presque mis fin à son cours ordinaire;
Toutesfois sa lumiere encore apparoissoit,
Mais en se retirant peu à peu s'abaissoit;
L'amant de plus en plus ses sanglots renouvelle,
Il fait sortir du chef une source éternelle,
Et pourroit-on juger, voyant couler ses pleurs,
Qu'il pretend d'y noyer sa vie et ses malheurs.
Il tient les bras croisez, et tout transi regarde
Phebus, qui de pitié sa carriere retarde,
Et, les yeux vers le ciel incessamment fichez,
Sort ces derniers regrets de sanglots empeschez:
« Oyseaux qui voletez par ces lieux solitaires,
Eaux, chesnes et buissons, mes loyaux secretaires,
Oyez à cette fois ce qui doit m'advenir,
Puis de mes actions perdez le souvenir.
Vents, cessez un petit, que ma voix espanduë
Ne soit point autre part qu'en ce bois entanduë;
Et toy, luisant soleil, arreste un peu ton cours,
Et assiste à la fin de mes malheureux jours.
Ce sera bien tost fait, car je veux en peu d'heure
Voir la fin de ma vie et du mal que j'endure.
Et toy, ciel inhumain, qui tousjours m'as suivy
Comme un fier ennemy, sois au moins assouvy
De ma mort avancée, et du sang que je tire
Par ce fer de mon corps pour appaiser ton ire! »

Ce dit, en se levant de fureur transporté,
Se saisit du poignard qu'il portoit au costé,
Le baise en soupirant, puis, d'ardeur violante,
Au creux de l'estomach jusqu'aux gardes le plante;
Le retire aussi-tost rouge, escumeux et chaud,
Puis se laisse tomber, les yeux levez en haut.
Le sang va contremont d'une force soudaine,
Comme on voit quelquesfois les eaux d'une fontaine
Rejaillir en bruyant, d'un cours haut élancé,
Par le petit pertuis d'un grand tuyau percé.
Le messager y court, qui voit comme il sanglote,
Qu'il a les yeux mourans et que son ame flote
Sur une mer de sang, qui ne veut s'estancher;
Alors en haletant tache à le dessecher.
Le roy, qui le connoist, vers luy dresse la face :
« Dy comme tu m'as veu, » (dit-il d'une voix basse),
Et, voulant achever, un sanglot il tira,
Et son esprit en l'air comme vent soupira.
Le ciel commençoit fort d'obscurcir son visage,
La clarté peu à peu faisoit place à l'ombrage,
Et desjà dans le bois rien plus ne se voyoit
Qu'un grand voile obscurcy, qui les cœurs effroyoit.
Parquoy le messager, qui sent son ame attainte,
Ne voulant demeurer toute la nuit en crainte
Aupres de ce corps mort, en pleurant le laissa,
Et pour gaigner logis autre part s'adressa.
Son cœur est tout serré d'un fait si pitoyable,
Il doute si c'est songe ou chose veritable;
Et luy tarde beaucoup qu'il ne trouve où loger,
Pour, faisant ce recit, son esprit alleger.
Tant que la nuit dura, les nymphes des fontaines,
Celles des clairs ruisseaux, celles qui sont aux plaines
Et dans les bois sacrez, toutes grosses d'ennuy,
Pleurerent Sacripant et firent dueil sur luy.
Honorant à l'envy son obseque derniere,
L'une arrosoit sa playe avec eau de riviere,
L'autre essuyoit le sang, l'autre, qui soupiroit,
La paupiere des yeux doucement luy serroit;
L'autre tenoit sa teste en son giron couchée,
L'autre amassoit des fleurs et en faisoit jonchée,
L'autre en-plaignant sa mort la rigueur maudissoit,
Et quelqu'une à l'écart l'œil au ciel addressoit,
Faisant priere ainsi : « Pere de toutes choses,
Qui as fait, qui maintiens, qui conduis, qui disposes,
Qui juges droitement, et qui, plein d'équité,
Sou-guignes les ingrats d'un œil tout despité,

Voy ce sang d'un martyr qui te requiert vengeance,
Et puny justement d'une ingrate l'oflance;
Ingrate, outrecuidée, et qui n'estime pas
Que tu voyes du ciel les choses d'icy-bas.
Fay, Pere, qu'elle porte une peine cruelle,
Pour avoir fait mourir un amant si fidelle;
Ou, si tu ne le fais, à bon droit les humains
Diront qu'en vain tu tiens le tonnerre en tes mains,
Que tu n'as point de soin de ce monde où nous sommes,
Et que c'est pour neant que te craignent les hommes. »
Ainsi prioit la nymphe, et le maistre des dieux
Trois fois en se courbant tonna dedans les cieux,
Et d'un esclair subtil fit scintiller la nuē,
Signe que la priere au ciel estoit venuē.

MESLANGES

CONTENANS LES

DIVERSES AMOURS — BERGERIES ET MASQUARADES
EPITAPHES

DIVERSES AMOURS

PLAINTE

Seroit-il bien possible? ô Dieu! qu'ay-je entendu?
Celle à qui les destins et mes yeux m'ont rendu,
Qui vivoit toute en moy, dont j'estoy la pensée,
Nostre amour a faussée.
O foy! foy, dont le nom est si grand en vertu,
S'il est vray que tu sois, où te retires-tu?
Ah! tu m'as abusé! j'esprouve à mon dommage
Que tu n'es que langage.
Il n'y a dans les cœurs ny foy ny verité;
Il n'y a point de dieux, c'est un conte inventé,
Et ne se trouve au ciel ny raison ny justice
Pour l'humaine malice.
Si les dieux estoient vrays, qu'elle a tant invoquez!
Ils ne souffriroient pas d'avoir esté mocquez,
Et qu'ainsi de leur nom elle se fust servie
Pour abuser ma vie.
Seuls les dieux reclamez ne m'ont point abusé;
Il a fallu s'aider de maint geste embrasé;

Les pleurs y ont eu part, les soupirs et les plaintes,
Et les œillades feintes.
Avec tant d'ennemis qui n'eust esté donté?
Mais, ô le beau laurier qu'elle aura merité,
Ayant sceu decevoir un amoureux fidelle,
Qui ne croyoit qu'en elle!
Il n'estoit grand besoin de s'en travailler tant :
Un seul trait de ses yeux, tous mes sens enchantant,
Ne suffisoit que trop pour me forcer à croire
Que la neige estoit noire.
Celuy qui maintenant s'en pense estre adoré,
Comment de son amour peut-il vivre asseuré,
Puis qu'on ne peut trouver d'assez ferme cordage
Pour une ame volage?
S'il se fie aux sermens, les sermens m'ont deceu;
S'il croit à ses regards, d'eux mon mal est issu;
S'il voit pleurer ses yeux, en nos amours premieres
Ils versoient des rivieres.
L'air, tant que son esprit n'est propre aux changemens;
Ce qu'elle a luy déplaist, et se sert des amans
Comme l'on fait des fleurs, qui ne nous semblent belles
Qu'estans toutes nouvelles.
Sa parole et son cœur sont tousjours differans.
C'est un astre vrayment, mais c'est des plus errans,
Et la lune est tardive en sa course pressée
Aupres de sa pensée.
Son infidelité l'hellebore sera,
Qui du cerveau troublé ma fureur chassera,
Et comme un autre Achil' guarira salutaire
Le coup qu'elle a sceu faire.
Qu'elle n'espere donc me pouvoir ratraper;
Deux fois un mesme lieu ne me fait point choper :
Contre tous ses attraits et sa force magique
J'ay l'anneau d'Angelique.

SONNETS

I

Dieux! que de tourbillons, de gresle et de nuages!
Que je sens en l'esprit un tonnerre grondant!
Est-il en la Sicile un fourneau plus ardant?
Les marteaux de Vulcan forgent-ils tant d'orages?
Yeux plus traistres que beaux, qui faisiez les messages
D'une ame ingrate et feinte, à ma mort pretendant,
Si je le pensoy bien, je gaigne en vous perdant;

Mais las! qu'en y pensant je supporte de rages!
 Si faut-il se resoudre et, sans plus me flatter,
Retrancher de mon tout ce qui le peut gaster;
Ha! j'en suis resolu, la chose est asseurée!
 Aux cœurs sans loyauté sot qui garde sa foy.
Si sa legereté la separa de moy,
Ma constance à jamais l'en tiendra separée.

II

 Prince, à qui les destins en naissant m'ont soumis,
Quelle fureur vous tient d'aimer cette infidelle?
L'air, les flots et les vents sont plus arrestez qu'elle;
Puisse une telle erreur troubler mes ennemis!
 Son œil, par qui tant d'heur vous est ore promis,
Abusa mon esprit par la mesme cautelle;
Ce coral sou-riant, qui les baisers appelle,
Mille fois ses tresors à souhait m'a permis.
 Comment peut en l'aimant vostre ame estre asseurée?
Me laissant pour vous prendre, elle s'est parjurée,
Ce cœur qu'elle dit vostre estoit naguere à moy.
 Elle eut pour me donter toutes les mesmes armes:
C'estoient mesmes sermens, mesmes vœux, mesmes larmes.
Vous pourrez-vous fier à qui n'a point de foy?

III

 Quand vous pensez couvrir vostre amour insensée,
Et feignez dédaigner ce que vous estimez,
Vos desirs retenus s'en font plus enflamez,
Et d'un coup plus profond vostre ame est enfoncée;
 Vostre pasle couleur, vostre grace forcée,
Vos soupirs, vos langueurs, monstrent que vous aimez.
Vous vous trompez donc fort, lorsque vous presumez
D'aveugler un amant qui list dans la pensée.
 J'avoy nourry mes feux secrettement ardans
Douze ans, brulans tousjours entre mille accidans,
Et j'en sens tout à coup la chaleur refroidie.
 Quand j'y pensoy le moins, j'ay mon cœur recouvré,
Car en vous captivant, vous m'avez delivré,
Et doy ma guarison à vostre maladie.

IV

 Non, non, je veux mourir plustost que d'endurer
Qu'un autre aille cueillant la moisson de ma paine;

Si parfaite beauté n'est pas une fontaine,
Où chacun puisse aller pour se desalterer.
Si le plus grand des dieux vouloit vous adorer,
Contre luy de fureur mon ame sera plaine :
Comment donc souffriroy-je une personne humaine?
Les rois et les amans veulent seuls demeurer.
Descouvrez à nos yeux quel est vostre courage,
Gardant celuy des deux qui vous plaist davantage,
Sans ainsi feintement l'un et l'autre abuser.
J'ayme mieux n'avoir rien, que si j'estoy le maistre
De la moitié d'un bien qui tout à moy doit estre :
Une si belle fleur ne se peut diviser [1].

PLAINTE

Quand de m'aimer vous juriez feintement,
Avec tant d'asseurance,
J'appris vos tours et mon aveuglement,
Contre toute esperance.
O la douleur dont je fus tourmenté,
A si tristes nouvelles !
Tous les tyrans n'ont jamais inventé
De paines si cruelles.
Depuis ce tans je combas nuict et jour
Le rocher de mon ame,
Pour en tirer la memoire et l'amour
D'une si sainte dame.
J'auray du mal, mais je seray vainqueur
D'une amour si parjure;
Car de mes mains j'arracheroy mon cœur,
S'il souffroit cette injure.
Vostre beauté m'a longuement trompé
Par sa douce feintise;
Pour l'advenir si j'en suis ratrapé,
N'espargnez ma sotise.
Je ne croy plus vos propos discordans,
Ni vos plaintes frivoles,
Car les effets, qui sont trop évidans,
Dementent les paroles.
Ne m'alleguez qu'il falloit receler

[1] Imité d'un sonnet italien qui commence par cette strophe :

Come soffrir potro veder altrui
Viver del dolce sguardo onde vivo io?
Ahime? che questo no è fonte o rio,
Ove bever potiamo ed io, e lui.

Sous une amour contrainte
Nos passions, qui s'alloient reveler
Sans cette heureuse fainte.
Dissimuler peut passer pour raison,
Quand le tans le desire;
Fausser sa foy, c'est tousjours trahison,
Quoy que l'on veuille dire.
Quand on divise un amour trop ardant,
Il perd sa violance;
Estre aimé seul, je le nomme accidant
Qui passe la substance.
L'ame qui quitte un corps froid et glacé,
Pour tousjours s'en destourne;
La foy de mesme au cœur qu'elle a laissé
Jamais plus ne retourne.
Si le sujet valloit vous abuser,
J'eusse excusé ce change;
Mais nulle amour ne vous peut excuser,
Tant la faute est estrange.
Et toutesfois pour luy vous n'estimez
Honte ny renommée,
Et de mon cœur les fourneaux allumez
Ne vous sont que fumée.
O gardez bien cet amour desormais,
Qui vous est tant venduë;
Mais de ma foy ne vous vantez jamais,
Car vous l'avez perduë.
Et n'esperez qu'à vos piés quelque jour
Ma fureur me rapporte;
La jalousie est bien signe d'amour,
Mais c'est d'une amour morte.

POUR LE PREMIER JOUR DE L'AN

L'an, comme il a cessé, rentre au mesme voyage,
Perdurable en travaux par sa fin renaissant;
Mes desirs comme luy ne vont point finissant,
Et son cours violant ne leur peut faire outrage.
L'an finy toute fin à mes maux puisse mettre!
L'an nouveau de mon heur soit le commencemant!
Je croy qu'il adviendra, si le cœur d'un amant
Par zele et par ardeur du bien se peut promettre.
Car tout ce que l'amour peut allumer de flame,
Tout ce que les destins en sçauroient amasser,
Tout ce qu'en entretient l'espoir et le penser,
Tout autant j'en recele et conserve en mon ame.

L'an desjà quatre fois a fourny sa carriere,
Depuis que le beau jour de vos yeux m'esclaira;
Mais qu'il se renouvelle autant qu'il luy plaira,
Je continueray ferme en ma course premiere.
Il est vray qu'en quatre ans, excusez mon offance,
Ainsi que des saisons les jours sont inconstans,
J'avouē avoir senty maint changement de tans;
Mais la force d'Amour causoit cette inconstance.
Bien souvent dans l'esprit j'ay serré maint orage,
J'ay clos en mesme lieu la glace et la chaleur,
J'ay voulu me tuer pour vous causer douleur,
Si fort la jalousie a troublé mon courage!
Quels tonnerres d'esté furent jamais semblables?
Combien dedans le cœur ay-je senty d'hyvers?
Quel printans, quel automne, en changemens divers
Peurent onc égaler mes pensers variables?
Je me suis efforcé cent fois de vous desplaire,
J'ay fait mille desseins de plus ne vous aimer,
Mais sans trop de rigueur on ne m'en peut blasmer;
Estre sage en aimant, Dieu ne le sçauroit faire.
Amour, par tels discords, entretient sa puissance;
La longue paix le matte et le rend surmonté;
L'amant comme la mer soit tousjours agité,
Puis que la Cyprienne aux flots print sa naissance.
Toutesfois je connoy qu'en ma rage insensée
Le transport aveuglé bien souvent m'a deceu;
Je connoy que le faux pour le vray j'ay receu,
Et deteste en pleurant mon offense passée.
Pardonnez-moy, deesse, et, perdant la memoire
De ces longues erreurs, n'y pensez nullement;
Et pour le tans suivant songeons tant seulement
A combler nostre amour d'heur, de joye et de gloire.
Rendons-la si parfaite, et si claire et si belle,
Qu'elle serve d'exemple aux siecles à venir;
Et que l'effort des ans, au lieu de la finir,
Fasse que sa memoire à jamais soit nouvelle.

STANCES

Quel secours faut-il plus que j'attende à ma paine,
Si ce n'est par la mort, qui m'est toute certaine?
Puisque mes longs soupirs, ma foy, mon amitié,
Le brasier de mon cœur, l'effroy de mon visage,
Ne peuvent esmouvoir vostre obstiné courage,
A se laisser toucher d'un seul trait de pitié?
Tantale aupres de moy bien-heureux se peut dire!

Son travail est petit : tout le bien qu'il desire,
C'est d'avoir quelque pomme et sa soif estancher;
Où moy je brûle, helas ! et mourant je pourchasse
Un bien pour mon secours, qui tout autre surpasse,
Mais qui croist le desir d'autant qu'il est plus cher.

O que le feu d'Amour est d'estrange nature !
Mon cœur sans defaillir luy sert de nourriture,
Je n'ay sang ny poulmon qui n'en soit consommé;
Mais, differant en tout de la commune flame,
Encor que je vous touche, il n'esmeut point vostre ame,
Et rien qui soit en vous n'en peut estre allumé.

Je te despite, Amour, et maudy ton empire !
Que me sert qu'en mon cœur tous tes traits je retire?
Que me sert que le ciel m'ait à toy destiné?
Que me sert que jamais de moy tu ne t'envole,
Si, tout remply de toy, je pers tans et parole
Et ne puis amollir un courage obstiné?

Non, je n'auray jamais en vos yeux de fiance.
Leurs regards sont trompeurs : par leur douce influance
Et par des traits piteux ils me font esperer;
Je vous pense vaincuë et que mon mal vous touche,
Mais, voulant l'essayer, un mot de vostre bouche,
Ou vostre blanche main me contraint retirer.

Belle et cruelle main, que vous m'estes mauvaise
Je vous lave de pleurs, tout ravy je vous baise,
Je sacre à vostre honneur mille vers amoureux,
Du feu de mes soupirs j'eschauffe votre glace,
Mais, rebelle tousjours, vous m'empeschez la place,
Dont le trop de desir me rend si langoureux.

Il faut faire autrement, puis que rien je n'avance
Par tant de vains respects. Usons de violance;
Si la douceur n'y sert, gaignons là par assaut.
Je le veux, mais en vain; toute lasche et pesante,
Ma vigueur s'affoiblist, mon ame est languissante,
Et par trop de desir la puissance me faut.

Seul but de mes desirs, ma celeste deesse,
Helas ! voyez-vous point la fureur qui me presse ?
J'aspire à l'impossible et fuy ce que je puis ;
Un chaos amoureux dans mon ame s'assemble,
Joye et dueil, mal et bien; j'ose et brulant je tremble,
Je ne sçay que je fay, je ne sçay que je suis.

Fut-il jamais tyran si cruel que ma dame?
Par mille doux baisers elle attise ma flamme,
Et se plaist de me voir peu à peu desseicher.
Parmy ces privautez je l'esprouve inhumaine,
Car la cruelle, helas ! me laisse à la fontaine,

Sans souffrir que je boive et que j'ose y toucher.
  Que dira-t-on de moy, si l'on sçait ma simplesse?
Desportes tout un jour a tenu sa maistresse
A part, sans compagnie, avec elle enfermé,
Baisant ses beaux cheveux, ses yeux et son visage,
Et n'osa, le couard, hazarder davantage :
Dites qu'un tel amant est digne d'estre aimé!

V

  Quand du doux fruit d'Amour je me rens poursuivant
Le seul digne loyer de ma perseverance,
Vous pensez m'arrester, opposant pour deffanse
Je ne sçay quel honneur, qui est moins que du vant!
  Moy, je mets simplement le plaisir en avant,
Et l'heureux paradis de ceste jouyssance,
Qui vous deust descharmer de la feinte apparance
De ces ombres d'honneur, qui vous vont decevant.
  Mais parlons librement, et me dites, madame,
Sentez-vous de l'honneur quelque perfection,
Qui plaise au goust, au cœur, à l'esprit ou à l'ame?
  C'est une vieille erreur, qui aux femmes se treuve;
Car tout ce bel honneur gist en l'opinion,
Et le plaisir consiste en chose qui s'espreuve.

VI

  O soupirs bien-aimez, que ma douce rebelle
Tire de ce beau sein, mon superbe vainqueur!
Dites-moy, s'il vous plaist, nouvelles de mon cœur,
Comme il vit en prison, ce qu'il fait avec elle!
  — Le cœur qui fut à toy, reconnu pour fidelle,
N'est plus troublé d'ennuis, de peine ou de rigueur;
La beauté que tu sers a guary sa langueur,
L'aime, le favorise et sien mesme l'appelle.
  — Est-il vray, chers soupirs? — Rien n'est plus assuré.
— Mais sera-t-il long-tans en ce lieu bien-heuré?
Faut-il point redouter que sa dame l'en chasse?
  Cependant que je parle et qu'ils sont emportez,
Amour jure ses traits, ma flamme, vos beautez,
Que jamais plus mon cœur ne changera de place.

VII

  Que me sert d'aimer tant et que l'on m'aime aussi,
Puisqu'a nos volontez toute chose est contraire?

Il le faut dire, Amour, tu n'es rien que misere,
Travail, perte de tans, fureur, trouble et soucy.
Maintenant sans profit on implore mercy,
D'une dame cruelle esclave et tributaire ;
L'absence une autre fois fait qu'on se desespere,
Ou la peur d'un rival nous rend le cœur transy.
Les graces que tu fais pour couvrir ta coustume,
C'est sous un peu de miel cent tonneaux d'amertume,
Et pour un pront esclair un long aveuglement.
Ha ! maudit soit le jour, qui premier me veit naistre
Sous un si noir destin, qu'helas il me faut estre
D'un enfant sans pitié le triste esbatement !

VIII

Deux que le trait d'Amour touche bien vivement,
N'ont rien qu'un seul penser, qu'un desir, qu'une flame :
Ce n'est dedans deux corps qu'un esprit et qu'une ame,
Et leur souverain bien gist en eux seulement.
Ils ont en mesme tans mesme contentement,
Mesme ennuy d'un seul coup leurs poitrines entame,
Bref leur vie et leur mort pend d'une seule trame,
Et comme un simple corps ils n'ont qu'un mouvement.
Cet Amour qui, si rare, en la terre se treuve,
Ne fait qu'un de nos cœurs : les effets en font preuve ;
Nous n'avons qu'un vouloir, qu'une ardeur, qu'un desir.
Qui nous peut honorer d'assez digne louange?
L'esprit qui se divise et qui se plaist au change
N'est point touché d'amour, mais d'un sale plaisir.

IX

Mon cœur, qui jusqu'icy t'es si bien maintenu,
Des fortunes d'Amour tres loyal secretaire,
Sans que la langue pronte, ou l'œil trop volontaire
Ait onc rien decouvert qui te soit advenu.
Si jamais un secret fut par toy retenu
Bien serré sous la clef, c'est or' qu'il le faut faire,
Cachant mesme aux pensers le celeste mystere,
Par qui d'homme mortel dieu je suis devenu.
O s'il m'estoit permis de raconter mon aise,
Quel roc plein de glaçons ne deviendroit fournaise?
Quel cœur aux traits d'Amour ne se lairroit ouvert?
Quel amant tout ravy ne beniroit ma vie?
Quel dieu du plus haut ciel sur moy n'auroit envie?
Mais, ah ! c'est trop, mon cœur, tu seras decouvert.

X

C'estoit un jour d'esté de rayons éclaircy,
J'en ay tousjours au cœur la souvenance emprainte,
Quand le ciel nous lia d'une si ferme estrainte
Que la mort ne sçauroit nous separer d'ainsy.
L'an estoit dans sa force et nostre amour aussi,
Nous faisions l'un à l'autre une aimable complainte;
J'estoy jaloux de vous, de moy vous aviez crainte,
Mais rien qu'affection ne causoit ce soucy.
Amours, qui voletiez à l'entour de nos flames,
Comme gays papillons, où sont deux autres ames
Qui redoutent si peu les efforts envieux?
Où la foy soit si ferme? où tant d'amour s'assemble?
N'ayans qu'un seul vouloir, tousjours d'accord ensemble,
Fors qu'ils se font la guerre à qui s'aimera mieux?

XI

Je n'ay plus dans le cœur que la branche estimée
Qu'Amour de la main droite y sceut si bien planter;
Autre fleur ne pourroit mon desir contanter,
Autre graine en mes vers ne doit estre semée.
J'espere avec le tans que sa belle ramée
Pourra par mes escrits jusqu'aux astres monter,
Et que les Florentins cesseront de vanter
La desdaigneuse nymphe en laurier transformée.
Ma foy vive tousjours pour racine elle aura,
L'eau sortant de mes yeux d'humeur luy servira,
Mon amour de chaleur, mon espoir de feuillage.
Puissé-je en ses rameaux mes bras entrelasser,
Et sur l'arbre estendu mon travail delasser,
Ou prendre un peu de frais sous un si bel ombrage!

XII

Je ne veux plus penser que la fureur de Mars,
Ardamment allumée au milieu de la France,
Ait pouvoir desormais de me faire nuisance,
Bien que je m'advanture au plus fort des hazars.
Car si j'ay soustenu l'assaut de vos regars
Plains de feux, plains de traits poussez de violence,
Hardy, je ne craindray qu'autre chose m'offence,
Et ne douteray point les plus braves soldars.
Les balles que vos yeux ont tiré dans mon ame

Ont comblé mon esprit de martyre et de flame;
Mais vous m'avez blessé par un si doux effort,
  Que, s'ils font de tels coups en l'armée ennemie,
Huguenots, tuez-moy, je vous donne ma vie;
Je ne sçauroy mourir d'une plus belle mort.

XIII

  Non, non, n'estimez point, pour m'estre ainsi rebelle,
Et pour favoriser un autre plus que moy,
D'esbranler par ces flots le rocher de ma foy;
Car je demeureray tousjours ferme et fidelle.
  Je confesseray bien que l'angoisse mortelle
Quelquesfois me transporte et me rend hors de moy,
Mais je reprens courage alors que je vous voy,
Et me plaist d'endurer pour maistresse si belle.
  Payez ma fermeté d'autant de cruautez
Que j'adore en vos yeux d'admirables beautez,
Je ne plaindray ma vie en si triste advanture.
  Seulement je me plains et suis tout embrasé,
Quand je connoy qu'un autre est plus favorisé,
Et que la parenté vous sert de couverture.

XIV

  Si l'amour dès l'enfance entre nous commencée
Devoit finir par elle au tans moins esperé,
Sans beaucoup l'accuser j'eusse tout enduré,
Pourveu que d'un beau trait elle se fust blessée.
  Mais ce qui plus au vif poingt mon ame offensée,
C'est qu'un clair jugement se soit tant esgaré,
Quand j'estimoy son cœur m'estre un roc asseuré,
Et qu'elle me feignoit le dieu de sa pensée.
  Ces propos m'ont trahy, sa douleur m'a pippé :
O que je suis heureux de m'en voir échappé
Et que sa fiction m'ait esté découverte !
  N'y pensons plus, mon cœur, quittons-la pour jamais;
Elle y aura regret, esprouvant desormais
Que le gain qu'elle a fait n'est pas tel que sa perte.

CONTRE UNE NUICT TROP CLAIRE

  O Nuict ! jalouse Nuict, contre moy conjurée,
Qui renflammes le ciel de nouvelle clarté,
T'ay-je donc aujourd'huy tant de fois desirée,

Pour estre si contraire à ma felicité?
  Pauvre moy! je pensoy qu'à ta brune rencontre
Les cieux d'un noir bandeau deussent estre voilez;
Mais, comme un jour d'esté, claire tu fais ta monstre,
Semant parmy le ciel mille feux estoilez.
  Et toy, sœur d'Apollon, vagabonde courriere,
Qui pour me découvrir flambes si clairement,
Allumes-tu la nuict d'aussi grande lumiere,
Quand sans bruit tu descens pour baiser ton amant?
  Helas! s'il t'en souvient, amoureuse deesse,
Et si quelque douceur se cueille en le baisant,
Maintenant que je sors pour baiser ma maistresse,
Que l'argent de ton front ne soit pas si luisant.
  Ah! la fable a menty, les amoureuses flammes
N'échaufferent jamais ta froide humidité;
Mais Pan, qui te connent du naturel des femmes,
T'offrant une toison, vainquit ta chasteté.
  Si tu avois aimé, comme on nous fait entendre,
Les beaux yeux d'un berger, de long sommeil touchez,
Durant tes chauds desirs tu aurois peu apprendre
Que les larcins d'amour veulent estre cachez.
  Mais flamboye à ton gré, que ta corne argentée
Fasse de plus en plus ses rais estinceler:
Tu as beau découvrir, ta lumiere empruntée
Mes amoureux secrets ne pourra deceler.
  Que de facheuses gens, mon Dieu! quelle coustume
De demeurer si tard dans la ruē à causer!
Ostez-vous du serein, craignez-vous point le rheume?
La nuict s'en va passée, allez vous reposer.
  Je vay, je vien, je fuy, j'escoute et me promeine,
Tournant tousjours mes yeux vers le lieu desiré;
Mais je n'avance rien, toute la ruē est pleine
De jaloux importuns, dont je suis esclairé.
  Je voudrois estre roy pour faire une ordonnance
Que chacun deust la nuict au logis se tenir;
Sans plus les amoureux auroient toute licence;
Si quelque autre failloit, je le feroy punir.
  O somme! ô doux repos des travaux ordinaires,
Charmant par ta douceur les pensers ennemis,
Charme ces yeux d'Argus, qui me sont si contraires
Et retardent mon bien, faute d'estre endormis.
  Mais je perds, malheureux, le tans et la parole,
Le somme est assommé d'un dormir ocieux;
Puis, durant mes regrets, la nuit pronte s'envole,
Et l'aurore desjà vent deformer les cieux.
  Je m'en vay pour entrer, que rien ne me retarde,

Je veux de mon manteau mon visage boucher;
Mais las! je m'aperçois que chacun me regarde,
Sans estre découvert je ne puis approcher.
Je ne crains pas pour moy, j'ouvrirois une armée
Pour entrer au sejour qui recelle mon bien;
Mais je crains que ma dame en pust estre blasmée,
Son repos mille fois m'est plus cher que le mien.
Quoi? m'en iray-je donc? mais que voudrois-je faire?
Aussi bien peu à peu le jour s'en va levant.
O trompeuse esperance! Heureux cil qui n'espere
Autre loyer d'amour que mal en bien servant!

XV

Qui l'eust jamais pensé qu'une femme de ville,
Avec sa modestie et ses douces façons,
M'eust apris d'un regard tant de doctes leçons,
Et rendu mon esprit de sujets si fertile?
Le sou-ris de Venus tant d'amours ne distile;
Sa voix et ses propos tendent des hameçons,
Et n'y a si vieux cœur remparé de glaçons,
Qui ne soit penetré de flame si subtile.
Ses attraits nonchalans pleuvent mille trespas,
Et croiriez, vous tuant, qu'elle n'y pense pas;
Bref, tout son artifice est la mesme nature.
Le doux feu de ses yeux brule sans consumer.
Mais, ô mon bon démon, garde-moy de l'aimer!
Tous ses coups vont au cœur, mortelle est leur pointure.

DIALOGUE

D.

Ah Dieu! que c'est un estrange martire
Que d'endurer un ennuy sans le dire!
Et quand il faut tellement se contraindre,
Qu'il n'est permis en mourant de se plaindre.

L.

Le feu couvert a plus de violance
Que n'a celuy qui ses flammes élance;
L'eau qu'on arreste en est plus irritée,
Et bruit plus fort plus elle est arrestée.

D.

Vous qui sçavez la fureur qui me donte,

S'il n'est permis que mon mal je vous conte,
Helas! jugez si je suis en mal-aise,
Quand, vous voyant, il faut que je me taise.

L.

Vous qui savez l'amour que je vous porte,
N'estimez point ma peine estre moins forte;
Mais puisqu'Amour nos deux ames assemble,
C'est bien raison que nous souffrions ensemble.

D.

O vain penser! ô folle outrecuidance,
Qui veut qu'Amour cede à son ordonnance,
Qui dans les cœurs pense esteindre les flames,
Et captiver la liberté des ames!

L.

Ceste rigueur desormais pourra faire
Qu'aucun propos la langue ne profere,
Gesner nos sens, baillonner nostre bouche,
Mais aux esprits sa deffense ne touche.

D.

Au moins deesse, au lieu de la parole,
Que de vos yeux le rayon me console;
Et d'une œillade, aux jaloux desrobée,
Voyez la peine où mon ame est tombée.

L.

Et vous, mon cœur, usez-en de la sorte,
Ressuscitant mon esperance morte;
Parlez des yeux et me donnez courage,
De vos regards j'enten bien le langage.

CHANSON

Doncques ce tyran sans mercy,
Qui pour moy n'eut jamais des ailes,
N'a point maintenant de soucy
Des vassaux qui lui sont fidelles?
Doncques ceux qui plus vivement
Ont de son feu l'ame saisie,
Il laisse outrager durement
Par l'envie et la jalousie?
Rien, rien ne profite la foy,

L'ardeur, le zele et le martire;
D'autres qu'Amour donnent la loy,
Et faut à leur gré se conduire.
Ce dieu qui veit au tans passé
Sous luy toute force asservie,
Maintenant luy-mesme est forcé
Par les jaloux et par l'envie.
Las! il faut mon pié retarder
D'aller où le desir me porte,
Mon œil n'ose plus regarder
L'objet qui seul me reconforte ;
Ma main tremble et n'ose tracer
L'image qu'au ciel j'ay choisie,
Et voy tous mes vers effacer
Par l'envie et la jalousie.
Je me deffens de respirer,
De peur d'éventer ma tristesse,
Ma bouche un mot n'ose tirer,
Craignant de nommer ma maistresse ;
Et pour rendre moins découverts
Les feux qui saccagent ma vie,
J'erre sauvage en ces deserts,
Fuyant les jaloux et l'envie.
Mais, si les propos envieux,
O ma claire et celeste flame!
Separent mes yeux de vos yeux,
Ils n'en separent point mon ame ;
Tousjours vostre unique beauté
M'est presente en la fantaisie :
Tel bien ne me peut estre osté
Par l'envie et la jalousie.
Car, si vostre chaste froideur,
Et vos rigueurs pleines de glace
N'ont rien peu contre mon ardeur,
Moins y peut toute autre menace ;
Plus d'ennuis s'iront élevans,
Mieux de moy vous serez servie.
Tousjours ferme aux flots et aux vans
Tant des jaloux que de l'envie.

DIALOGUE

Φ.

Doncques ces yeux bien aimez
A la fin se sont armez

De feux, d'esclairs et d'orage?
Donc pour ne voir le tourment,
Qui me presse injustement,
Vous destournez le visage?
Dieux! que la femme est pronte à changer de courage!

D.

Donc pour loyer d'amitié,
O cœur plein de mauvaisetié!
Tu te plais quand tu m'abuses?
Et couvrant ta fausseté,
Tu penses que ma bonté
Tousjours se paye d'excuses?
Mais pour te croire plus je connoy trop tes ruses.

Φ.

Helas! où prenez-vous ce courroux vehement
Contre un qui ne veut rien que vous rendre servie?

D.

Mais toy-mesme où prens-tu ce nouveau changement,
S'il est vray que je t'aime et que tu sois ma vie?

Φ.

A bon droit les siecles vieux
Nous ont peint Amour sans yeux,
Monstrans comme il se doit croire;
Trop d'ardeur le plus souvant,
Nos sentimens decevant,
En rapporte la victoire,
Et fait juger le blanc estre une couleur noire.

D.

L'ardeur ne m'aveugle en rien,
Ce qui est je le voy bien:
Je trouve chaude la flame,
Le jour me semble luisant,
Et ne faux point en disant
Qu'Amour ne loge en ton ame,
Ou, s'il te va brûlant, c'est pour une autre dame.

Φ.

Peussé-je à descouvert mon cœur vous faire voir!
Vostre image sans plus s'y trouveroit empreinte.

D.

Mais peussé-je aussi-tost guarison recevoir
Au mal que tu me fais, comme je sçay ta feinte!

Φ.

Quelle preuve, ou quelle foy
Vous puis-je donner de moy,
Qui ces creances efface?

D.

Rien ne sçauroit m'asseurer,
Car quelle foy peut jurer
Un cœur si plein de fallace,
En qui jamais l'amour ny la foy n'eurent place?

Φ.

La mort que je sens venir,
Pour mes angoisses finir,
Vous monstrera le contraire.

D.

Ah! trompeur! tu vas pensant
Que ce propos soit puissant
Pour adoucir ma colere?
Je connoy ta feintise et ta ruse ordinaire.

Φ.

Puissé-je donc mourir si j'aime autre que vous!

D.

Les sermens amoureux ne font moindre l'offance.

Φ.

Qui peut donc appaiser vostre injuste courroux?

D.

Le desir esperé d'une pronte vengeance.

Φ.

Moderez cette fureur,
Il n'y a si grande erreur
Qu'une forte amour n'oublie.

D.

Mais il n'est amour si fort
Quand souvent on luy fait tort,
Qui ne se change en furie.
Grande amour en grand' haine est souvent convertie.

Φ.

Les courroux des vrais amans

Font par leurs embrasemans
Que l'amour plus fort s'enflame.

D.

Helas ! je l'esprouve assez !
Car tant d'outrages passez,
Au lieu d'esteindre ma flame,
La font plus violente et plus vive en mon ame.

Φ.

Quelle preuve, ô mon bien ! m'en peut rendre asseuré ?
Comment croiray-je, helas ! que vostre ire est passée ?

D.

Vous redonnant mon cœur que j'avois retiré,
Et n'aimant rien que vous, qui m'aviez deslaissée.

XVI

Quand je pense aux douleurs dont j'estoy tourmenté,
Durant que je vivoy sous l'amoureux empire,
Ce penser me transporte et fait que je soupire,
Touché du souvenir de ma captivité.
« C'est en vain, dis-je alors, que quelque autre beauté
Entreprend desormais de me penser reduire;
Car, en me souvenant de mon passé martire,
Je sçauray mieux garder ma chere liberté. »
Voilà ce que j'asseure et que je pense faire;
Mais, voyant vos beautez, je croy tout le contraire,
Et cours aveuglément au malheur preparé.
Adieu donc, liberté, tu m'as assez suivie !
Je ne redoute plus le travail enduré;
En si belle prison je veux perdre la vie.

CHANSON

Que m'a servy de vous avoir servie
Sept ans entiers, à mon mal conjuré,
Le plus souvent de vos yeux separé,
Non de vos yeux, mais de ma propre vie ?
Que m'a servy d'avoir perdu mon ame,
Mes pleurs, mon tans, mon repos, ma raison,
Et que vostre œil ait seché par sa flame
Les belles fleurs de ma jeune saison ?
Que m'a servy cette allegresse fainte,
Qui seurement ma douleur receloit,

Et quand l'amour plus ardant me brûloit,
M'estre gardé de lascher une plainte?
  Que m'a servy cette libre apparance,
Dont j'abusoy vos valets curieux,
Et pour chasser toute leur deffiance
Avoir donné tant de loix à mes yeux?
  Que m'a servy la peine que j'ay prise
A gouverner un mary mal-plaisant,
Et, tant de jours avec luy m'amusant,
Perdre à l'ouyr le peu de ma franchise?
  Que m'ont servy ces mespris ordinaires,
Qui l'empeschoient de devenir jaloux,
Ces libertez et ces feintes coleres,
Dont quelquefois vous entriez en courronx?
  Que m'ont servy tant d'errantes pensées,
Qui m'égaroient loin des gens et du bruit?
Que m'ont servy, sous l'horreur de la nuit,
Tant de sanglots et de larmes versées?
  Helas! de rien ; tout me porte nuisance,
Et mes respects vous rendent sans pitié!
Car vous croyez qu'en telle patience
J'ay peu de mal et fort peu d'amitié.
  Si j'aimoy bien, je ne pourroy connoistre
Tant de dangers que je vay évitant.
Un fort desir tout conseil va dontant,
Avec l'amour la raison ne peut estre.
  De tels propos, tyrans de mon courage,
Vous me blasmez au lieu de m'estimer:
Qui voit si clair et qui demeure sage
(Ce dites-vous), ne sçauroit bien aimer.
  Ah! je l'advouë et tiens pour veritable
Que loin d'Amour la sagesse s'enfuit;
J'en sers de preuve, aimant ce qui me nuit
Et bannissant ce qui m'est profitable.
  Respondez-moy, ma mortelle deesse,
Vous qui m'avez en rocher transmué:
Est-ce monstrer d'avoir quelque sagesse
Que d'adorer vos yeux qui m'ont tué?
  Quelle fureur peut estre tant extrême,
Qu'estre tousjours de soucis agité,
Pour l'appetit chasser la volonté,
Aimer un autre et se haïr soy-mesme?
  N'estre jamais une heure en mesme sorte,
Pallir, rougir, esperer et douter,
Aux ennemis laisser libre la porte,
Et pour les sens la raison rejeter?

Mais plus encor, insensé, je m'outrage;
Car, en pouvant mon ardeur moderer
Par mes soupirs, je ne veux soupirer
Ny me douloir, pour brûler davantage.
C'est peu de cas qu'un mal qui se peut dire,
Aupres du mal dans l'esprit retenu,
Quand en son dueil on est contraint de rire,
Le conservant pour le rendre inconnu.
Si toutesfois vous croyez le contraire,
Et que je pense, en faisant autrement,
Vous asseurer d'aimer plus ardamment,
Bien je suivray la coustume ordinaire.
Mes passions ne seront plus contraintes,
En tous endroits nostre amour se dira;
L'air refrappé ne bruira que mes plaintes,
Et sur mon front ma douleur se lira.
Sans nul égard par tout je vous veux suivre,
J'ay trop long-tans languy loin de vos yeux;
N'esperent plus les propos envieux
Me separer du bien qui me fait vivre!
Aucun respect de mary ny de frere
Ne me pourra desormais abuser;
A tous propos, sans peur de leur desplaire,
Devant leurs yeux je viendray vous baiser.
Valets fascheux, qui par vostre presance
De voir mon bien m'avez tant sceu garder,
Ne pensez plus me pouvoir retarder;
Bien peu me chault qu'en ayez connoissance.
Sur ces beautez j'auroy tousjours la veuë,
Mes chauds soupirs plus je ne retiendray,
Je baiseray ce bel œil qui me tuë,
Et de mon mal tout haut je me plaindray.
M'advienne apres ce qu'il faut que j'attande
De ces hazards, je veux tout endurer;
Au moins ma mort pourra vous asseurer
Que non la peur, mais l'amour me commande.

XVII

Je voyoy foudroyer d'un effort incroyable
Les murs d'une cité que l'ennemy tenoit;
La place estoit en feu, l'air autour resonnoit,
Horrible de fumée et de bruit effroyable.
Le rebelle ennemy, d'un courage indomtable
Canonnant, sans cesser nostre choc soustenoit;
L'un couroit à l'assaut, l'autre s'en revenoit,

Remportant pour loyer une playe honorable.
Or, comme je pensois estre hors du danger,
Deux yeux, qu'Amour luy-mesme avoit voulu charger,
Me vindrent dans le cœur mortellement attaindre.
Las! les plombs ennemis ne m'avoient point blessé;
Les balles de vos yeux sont beaucoup plus à craindre,
Qui m'ont en mille endroits cruellement percé.

XVIII

Je la doy bien haïr cette main ennemie,
Qui décocha sur moy tant de traits rigoureux,
Et du sang de ma playe, encor tout chaloureux,
M'escrivit dans le cœur le nom de Parthenie.
Toutesfois je l'adore, et la peine infinie
N'en sçauroit retirer mon œil trop desireux;
Peussé-je luy donner cent baisers amoureux,
Pour vanger mon outrage et la rendre punie!
Ce bel amas de neige, excessif en froideur,
Pourroit en le pressant rafraichir mon ardeur,
Si le secours d'un mal se prend de son contraire.
Mais, puis qu'un si grand prix à ma foy n'est promis,
Au moins baisons son gand. Il est tousjours permis
De baiser le dessus d'un sacré reliquaire.

XIX

Se peut-il trouver peine en amour si diverse
Que ce cruel enfant ne m'ait fait endurer?
A-t-il en son royaume une seule traverse,
Où je ne me sois veu mille fois égarer?
En mon cœur chaque jour sa rigueur il exerce,
Ayant tousjours dequoy mon esprit martyrer;
Et croy que sur moy seul, pour me desesperer,
De tous les amoureux tous les tourmens il verse.
J'ay demeuré quatre ans vivant en liberté,
Sans joye et sans douleur, aupres d'une beauté
De tous les dons du ciel heureusement pourveuë.
Apres un si long-tans il m'en vient enflammer,
Et, comme si j'avois une nouvelle veuë,
Je la sers, je l'adore, et meurs de trop l'aimer.

XX

J'ay tant suivy l'Amour sans avoir recompanc
J'ay tant pour l'adoucir vainement soupiré,

Que, le reconnoissant contre moy conjuré,
Je dois jusqu'au tombeau luy faire resistance.
Laschement toutesfois, sans me mettre en deffance,
Je me rens pour un trait que vos yeux m'ont tiré;
Bien que je voye à l'œil mon malheur preparé,
Et que le desespoir soit ma seule esperance.
Mais qui pourroit fuïr le desastre ordonné?
L'un meurt dedans son lict, l'autre est predestiné
Pour mourir au combat, l'autre au milieu de l'onde.
De moy, par les effets on peut voir clairement
Que le ciel arresta, quand je vins en ce monde,
Que je devoy mourir pour aimer constamment.

XXI

Six jours, ah! dieux, c'est trop! six jours sans l'avoir veuë,
Plus fascheux à passer qu'un long siecle d'ennuis!
Je les appelle jours, c'estoient obscures nuits;
Car mes yeux aveuglez n'ont jour que de sa veuë.
Le mal qui tient au lict ma puissance abatuë
Ne m'est grief, que d'autant que voir je ne la puis;
Medecins qui jugez du tourment où je suis,
Pour Dieu, faites qu'il cesse, ou que tost il me tuë!
Vostre art ne sçauroit-il me donner le pouvoir
D'aller jusqu'au chasteau seulement pour la voir?
Trouvez-moy ce moyen, ma langueur est finie.
Sinon retirez-vous, c'est en vain consulté;
Saignée, herbes, onguens, ne font pour ma santé :
Mon mal et son remede est l'œil de Parthenie.

COMPLAINTE

Las! plus je vay avant, plus je suis outragé
D'un regret inhumain, qui me tient assiegé
Depuis le triste jour que j'ay laissé ma dame,
Et que je ne voy plus la clarté de ses yeux,
Plaisans flambeaux d'amour, serains et gracieux,
Qui, comme un beau soleil, esclairoient à mon ame.
Ce dieu, qui ne veut point mes tristesses finir,
Réveille mon esprit d'un poignant souvenir,
Mettant devant mes yeux tant de faveurs laissées,
Tant de rares beautez, tant de contentemens,
De discours, de baisers, de doux languissemens,
Et tant de breves nuitcs si doucement passées.
Je connoy maintenant qu'il me faisoit gouster

Les plaisirs amoureux, non pour me contenter,
Ni pour pitié qu'il eust de ma peine soufferte,
Mais afin qu'en perdant cette felicité,
Je fusse puis apres aisément emporté
Par le grief souvenir d'une si grande perte.

O mer! que j'abandonne avec mille douleurs,
Je fay croistre tes eaux par les eaux de mes pleurs,
Et fay par mes soupirs élever un orage!
Las! je serois heureux, si la force du vant
Me noyoit à ce bord sans passer plus avant,
Afin que mon esprit errast sur ce rivage.

Celuy qui bien au vif d'amour n'est point espris,
Abandonnant les yeux dont son cœur est surpris,
Appelle ceste absence une aigre departie;
Mais de moy je l'appelle un rigoureux tourment,
Une angoisse, une rage et un gemissement,
Qui n'a point d'autre fin que la fin de la vie.

Las! je croy que le ciel m'avoit predestiné
Pour souffrir des travaux devant que d'estre né,
Et pour n'avoir jamais de repos sur la terre!
J'ay couru sur la mer mille et mille dangers,
J'ay supporté, chetif, aux pays estrangers,
Le froid, le chaud, la faim, les prisons et la guerre;

Mais, pour tant de combats dont j'estois assailly,
Jamais je ne me vey le cœur lasche et failly:
Tousjours d'un ferme esprit j'y faisoy resistance.
Maintenant au besoin le courage me faut,
Et, voulant resister à ce dernier assaut,
Je perds soudainement l'esprit et la puissance.

Quand celuy qui voyage est surpris de la nuit,
Et qu'il s'est égaré du chemin qu'il poursuit,
Il a pour son recours la clarté de la lune;
Mais, las! où me faut-il desormais retirer,
Suivant l'aveugle Amour qui m'a fait égarer,
Puis que je ne voy plus de lumiere opportune?

Quand le nautonnier sage est au milieu de l'eau,
Et que les vens esmeus combattent son vaisseau,
Vers un signe, luisant pour guide, il se retire;
Mais, las! que puis-je faire en l'amoureuse mer?
Je voy les vens esmeus et les flots escumer,
Et si je ne voy plus mon bel astre reluire.

Vivant comme je vy, dolent et soucieux,
J'accompare à mon sort ces monts audacieux,
Qui semblent faire aux dieux une autre fois la guerre:
Ils sont voisins du ciel, et mon hautain penser
Jusqu'au plus haut des cieux s'est bien osé hausser,

Pour choisir la beauté que j'adore en la terre.
  Ils sont couverts de neige en perdant leur soleil :
Des que je pers le mien, mon sort est tout pareil,
J'ay le cœur tout serré de glace et de froidure ;
Ils sont pleins de rochers, et mon dueil vehement
M'a privé tout d'un coup d'ame et de sentiment,
Et m'a changé l'esprit en une roche dure.
  Si je n'eusse eu le cœur en rocher transmué,
L'excessive douleur aussi-tost m'eust tué,
Par une seule mort mettant fin à mes paines ;
J'eusse esté sous le faix mille fois abbattu,
Sans durer aux soucis dont je suis combattu,
Et souffrir sans mourir mille morts inhumaines.
  Soit de jour, soit de nuict, je ne puis reposer,
Car mon juste regret ne se veut appaiser;
Mes pensers importuns ne me font point de trève ;
Tant plus je vay avant, plus je suis tourmenté;
Je souhaite le jour pendant l'obscurité,
Et souhaite la nuict quand le soleil se leve.
  J'ay pour tout reconfort un espoir mensonger,
Qui veut contre mon gré mes douleurs alleger
Par le doux appareil d'un retour desirable;
Mais foible est ce recours. Car faut-il esperer
Qu'avec tant de tourmens je puisse assez durer,
Pour attendre un retour vainement favorable?

COMPLAINTE

ALLANT EN POLONGNE

  Puis que j'eu bien le cœur de me separer d'elle,
Voyant ses deux beaux yeux si chaudement pleurer,
Je l'auray bien aussi pour me desesperer,
Et finir par ma mort mon angoisse immortelle.
  Mourons donc, et monstrons, en ce dernier outrage,
Qu'il est tousjours en nous d'échapper le malheur;
Si le coup de la mort me fait quelque douleur,
Celuy de mon depart m'en fit bien davantage.
  Mais quel fleuve de sang peut laver mon offence
Et l'erreur que j'ay faite en m'esloignant de vous?
Il n'est point de trespas qui ne me fust trop doux;
Il faut qu'un plus grand mal m'en fasse la vengeance.
  Entre cent mille horreurs je veux trainer ma vie,
Troublé, desesperé, travaillé sans cesser;
Et le dur souvenir d'avoir peu vous laisser
Sera de mon esprit l'éternelle furie.

J'auray pour me gesner tousjours en la memoire
Les biens que j'ay perdus, vos beautez, vos discours,
Tant d'estroites faveurs, tant de nuicts, tant de jours,
Qu'Amour ne m'espargnoit un seul point de sa gloire !
O devoir rigoureux ! grande est la tyrannie
Que si superbement tu exerces en moy,
Puis que ces doux plaisirs n'ont rien peu contre toy,
Et que pour t'obeïr toute amour j'ay bannie !
Bannie, helas ! nenny ! quand et moy je la porte :
C'est le sang et l'esprit dont je suis composé,
Et le cruel devoir qui me rend maistrisé,
Au lieu de l'affoiblir, la fait tousjours plus forte.
Il est vray qu'il a peu ceste fois me contraindre,
Mais c'est ce qui l'augmente, irritant son effort ;
Amour n'est rien que flamme, et la flamme ard plus fort
Quand par une closture on la pense restraindre.
J'accuse mon devoir d'une erreur que j'ay faite,
Moy qui par trop d'égard me suis veu decevoir;
Car falloit-il connoistre en terre autre devoir
Qu'estre tousjours aupres de beauté si parfaite?
Mais, qu'eust-on dit de moy? J'eusse laissé mon maistre,
Serviteur infidelle, ingrat et malheureux.
Ah ! j'ay trop de raison pour un homme amoureux !
Avec tant de respects Amour ne sçauroit estre.
Ce dieu sur tous les dieux n'auroit pas la maistrise,
Si tousjours par sagesse il se laissoit guider;
Pour ne connoistre rien l'amant se doit bander,
Et faut que toutes loix pour sa dame il mesprise.
Ceux qui ne sont touchez de l'amoureuse flame,
Dont le sang est moins chaud et le poil plus grison,
Gardent seuls le devoir, l'honneur et la raison :
Je dois tout violer pour complaire à ma dame.
Et puis mon jeune roy n'a pas l'ame sauvage,
Amour assez de fois l'a soumis à sa loy;
Quand il eust sceu mon mal, prenant pitié de moy,
Il m'eust bien dispensé d'un si fascheux voyage.
Aussi bien je le suy separé de moy-mesme,
Sans cœur et sans esprit qu'en vos yeux j'ay laissé,
Et n'ay plus que le corps, tout palle et tout glacé,
Animé seulement de ma douleur extrême.
Mais que le fier destin à son gré me promeine
D'un et d'autre costé, par les tans plus divers,
Sous l'ourse, en la Scythie, entre cent mille hyvers,
Tousjours de vostre amour mon ame sera pleine.
Mes yeux pourront bien voir mainte chose admirable,
Autre ciel, autre terre, autre peuple indonté;

Mais ils ne verront point, loin de vostre beauté,
D'objet qui les contente et leur soit agreable.

ODE

Cependant que l'honnesteté
Retenoit ta jeune beauté
Empreinte au plus vif de mon ame;
Quand je sentoy brûler mon cœur,
Je me plaisoy en ma langueur,
Et nommois heureuse ma flame.
Les filés de tes blonds cheveux,
Primes, frisez, retors en nœux
De cent mille façons nouvelles,
Serroient tellement mes esprits,
Que jamais je n'eusse entrepris
De rompre des chaisnes si belles.
Ton œil, qui les dieux émouvoit,
Contraignant tout ce qui vivoit
Sous l'amoureuse obeïssance,
Et l'esclat brillant de ton teint
M'avoient si vivement atteint,
Que je tremble encor quand j'y panse.
Bref, ingrate, j'estois tant tien,
Que je mettois mon plus grand bien
A te peindre en ma fantaisie,
Pleine de tant de raritez,
Que mesme les divinitez
S'en esmouvoient de jalousie.
Quantesfois une froide peur
M'a gelé le sang et le cœur!
Combien de fois mon ame attainte
A craint que le maistre des dieux
Encor un coup quittast les cieux,
Touché de ton œillade sainte!
Toutesfois or' en un moment
Je ne sens plus tant de tourment,
Mon ame n'est plus si craintive,
Ton poil ne me semble si beau,
Ton œil ne me sert de flambeau,
Ny ta couleur ne m'est plus vive.
Sçay-tu pourquoy? c'est pour avoir
Ainsi manqué de ton devoir,
Engageant ta gloire estimée;
Car ton honneur qui reluisoit,
Plus que la beauté me plaisoit

Qui n'est sans honneur que fumée.
Encor si la longue amitié
Eust fléchy ton cœur à pitié,
J'eusse moins senty cet outrage;
Mais en la fleur de son printans
Se vendre à beaux deniers contans,
C'est n'avoir amour ny courage.

XXII

Liberté précieuse, en mes vœux adorée,
Qui depuis si long-tans m'avois voulu laisser,
Te puy-je donc encore, ô deesse embrasser,
Affranchi des liens qui mon ame ont serrée?
T'ayant trop follement en la France égarée
Depuis tant de saisons, eussé-je peu penser
Que si loing en Pologne il fallust m'adresser,
Pour voir sous ta faveur ma franchise asseurée?
J'estoy serf doublement; mon roy me retenoit,
Et l'œil d'une beauté mille loix me donnoit;
J'ay congé de mon prince, et ma dame me laisse.
Car depuis mon depart son cœur elle a changé;
O moy trois fois heureux! qui me voy déchargé
D'un coup, à mon honneur, de maistre et de maistresse.

XXIII

Je ne veux plus aimer un cerveau si volage,
Fantastique, incertain, qui n'a rien d'arresté;
J'ay trop souffert d'ennuis par sa legereté,
J'ay trop fermé les yeux à mon propre dommage.
Et si pour l'advenir il faut que je m'engage
Aux attraits enchanteurs de quelque autre beauté,
Devant que mon esprit rentre en captivité,
Je voudroy voir le cœur plustost que le visage.
J'ay bien servy quatre ans, et n'ay rien avancé;
Maintenant que l'esprit m'a du tout delaissé,
Au plus fort de mon mal ma guarison j'espreuve.
De ce pront changement je scay que vous rirez,
Mais pourtant quelquefois vous me confesserez
Qu'un tel amant que moy tous les jours ne se treuve.

XXIV

Je l'aime bien pour la douce puissance
De ces beaux yeux, si pronts à décocher,

Pour tant d'attraits dont je n'ose approcher,
Pour ses propos tant vrais en apparance;
Mais je la hay pour sa grande inconstance,
Pour tant d'amours qu'elle ne peut cacher,
Pour se laisser à chacun rechercher,
Et des amans ne faire differance.
On ne voit point au ciel tant de clartez,
Ni tant de fleurs en avril par les plaines,
Que son visage est orné de beautez.
Il n'y a point aux enfers tant de paines,
Ni sur la mer tant de flots despitez,
Qu'elle refait et fait d'amours soudaines.

XXV

Comme un chien que son maistre a long-tans caressé,
S'il advient qu'à la longue il change de nature,
S'enfuit, puis s'en revient, esperant qu'il ne dure,
Et pour six coups de fouët ne peut estre chassé;
En fin d'ardante soif et de faim trop pressé,
Se voyant defaillir faute de nourriture,
Est contraint autre part chercher son avanture,
Changeant pour un nouveau celuy qui l'a laissé;
J'en ay fait tout ainsi, dédaigné de ma dame:
J'ay couru, j'ay tourné, pensant fléchir son ame,
J'ay demandé pardon, triste et déconforté;
Mais puis qu'en ces courroux si ferme elle demeure,
Je me pourchasse ailleurs de peur que je ne meure,
Non par mon inconstance, ains par necessité [1].

VILLANELLE

M'ostant le fruit de ma fidelle attente,
On veut, helas! que je sois un rocher,
Que je me taise et que rien je ne sente;
Mais si grand dueil, que je ne puis cacher,
Fend ma poitrine et fait que je m'escrie:
Il est aisé de tromper qui se fie!
Je m'asseuroy, plein d'amoureuse flamme,
Sur des sermens qui souvent m'ont deceu,

[1] Imité d'un sonnet italien qui commence par cette strophe :

Come fido animal, ch' al suo signore
Venut' è in odio, ora si fugge, or riede,
E sebben fero grido o verga el fiede,
Non vorria uscir del dolce albergo fuore.

Mais quels serments peut jurer une femme
Helas! trop tard pour mon bien je l'ay sceu!
O que mon cœur est pressé de furie!
Il est aisé de tromper qui se fie.
Si tu te plains, ame volage et fainte,
Du chaud despit mon courroux irritant,
Las! contre toy j'ay bien plus juste plainte!
Tu fais le mal et je le vay sentant.
C'est tout le fruit de t'avoir bien servie;
Il est aisé de tromper qui se fie.
Jamais ton nom en mes vers ne se lise,
Afin qu'au moins on ne puisse averer
Qui fut l'esprit si remply de feintise:
Je t'aimoy trop pour te deshonorer.
En ma douleur il suffit que je die :
Il est aisé de tromper qui se fie.
Rens moy mon cœur, desloyale maistresse,
Ce n'est raison que tu l'ayes à toy;
Pour sa bonté trop grande est ta finesse,
Il est fidelle et tu n'as point de foy.
Assez tu as sa franchise asservie :
Il est aisé de tromper qui se fie!
Heureux amant, goustant la jouyssance
Du fruit que j'ay tant de fois savouré,
Sermens, soupirs, faveurs en abondance,
De son amour ne te rende asseuré.
A tels appas elle arresta ma vie;
J'en fus trompé, jamais je ne m'y fie.

XXVI

Non, je ne me plains pas de l'avoir adorée,
Ny que pour l'estimer j'aye tout mesprisé;
Je me plains seulement que mon cœur peu rusé
Ait creu fonder en elle une amour asseurée.
Ah! maudite esperance à mon mal conjurée,
Tu m'as bien cette fois traistrement abusé,
Quand apres tant de peine en l'aimant endurée,
Un nouveau sans merite est plus favorisé !
J'ay trouvé la fontaine, on m'en oste l'usage;
J'ay cultivé la plante, un autre a le fruitage;
On reçoit le pay'ment du tans que j'ay servy.
Destin malencontreux des amans miserables!
Que sert d'avoir Neptune et les vens favorables,
Si le bien dans le port d'un corsaire est ravy?

CHANSON

Quand vous aurez un cœur plein d'amour et de foy,
Pur, entier et constant, pour m'offrir en eschange
De celuy si loyal que vous avez de moy,
Ne vous desfiez point qu'autre part je me range.
Mais, tandis qu'en m'aimant ou feignant de m'aimer,
Je vous verray voller pour tant d'amours nouvelles,
N'esperez, s'il vous plaist, de pouvoir m'enfermer,
Car comme vostre esprit le mien aura des ailes.
Je ne suis point de ceux qu'en doute il faut tenir,
Afin que leur ardeur dure en sa violance;
La seule affection peut mon feu maintenir,
Qui s'esteint aussi-tost que j'entre en mesfiance.
J'aime mieux peu de bien l'ayant en seureté,
Qu'un plus riche thresor prest à faire naufrage;
J'aime mieux m'asseurer d'une moindre beauté,
Que d'une autre jouyr plus belle et plus volage.
Vostre bouche et vos yeux, riches de mille appas,
Meritent bien qu'on meure en leur obeïssance,
Mais vostre esprit leger ne le merite pas;
A ce que l'un contraint, l'autre nous en dispanse.
Amour est un desir de jouyr et d'avoir
Pour soy tant seulement l'objet qui beau nous semble.
Jamais de compagnon il ne veut recevoir :
Cupidon ne sauroit lier trois cœurs ensemble.
Ne vous estonnez donc que si soudainement,
Connoissant vostre humeur, autre part je me jette
C'est que je veux bastir sur meilleur fondement,
Afin que mon amour au vent ne soit sujette.

XXVII

A L'INCONSTANCE

Franc du triste servage où j'ay tant supporté,
Qu'un seul des maux soufferts me transit quand j'y pense,
Je t'en vien rendre grace, ô deesse inconstance!
Devant à ta faveur l'ame et la liberté.
Un songe imaginé, que l'on dit fermeté,
M'avoit si bien pipé par sa belle apparance,
Qu'abhorrant tout secours j'embrassay ma souffrance,
Et renforçoy les fers dont j'estois arresté.
Celle en fin qui servoit à mon feu de matiere,
Oubliant ses sermens et changeant la premiere,

M'a fait voir que la foy n'estoit qu'un nom trompeur;
Et mon ame, aussi-tost de toy favorisée,
A rompu ses liens, sa prison a brisée,
Et de toute constance a delivré mon cœur.

XXVIII

Frisez vos blonds cheveux, adoucissez vos yeux,
De propos enchanteurs vostre bouche soit plaine,
Lâchez des soupirs feints, dressez la veuë aux cieux,
Pleurez, contraignez-vous, vostre esperance est vaine.
Je n'y retourne plus : tant de cris furieux,
Tant de jours consommez en angoisseuse paine,
Pour le poignant regret de vous voir si soudaine,
Feront qu'à l'advenir je me garderay mieux.
L'experience apprend, mon mal m'a rendu sage.
O malheureux qui aime une dame volage
Et de ses feints propos se laisse decevoir!
Non, non, si jamais plus vostre douceur m'abuse,
Je ne veux ny pitié ny pardon recevoir;
Car la seconde erreur n'est pas digne d'excuse.

XXIX

Ces discours enchanteurs par mes vers tant prisez
Ne sont que bas propos d'une folle jeunesse;
Ces yeux pronts en regards, trompeurs et déguisez,
N'ont pas tant de clarté, d'attraits ny de rudesse.
Ceste vive couleur, qui ravit et qui blesse
Les esprits des amans, de la feinte abusez,
Ce n'est que blanc d'Espagne, et ces cheveux frisez
Ne sont pas ses cheveux : c'est une fausse tresse.
Trompeur aveugle-né, tu m'as long-tans deçeu,
Mais en fin le dédain pour conseil j'ay reçeu;
Tu m'aveuglois les yeux, et il m'ouvre la veuë.
Adieu, volage enfant, adieu, vaine beauté!
Vostre legere foy, que trop tard j'ay connuë,
Me fait rompre mes fers pour vivre en liberté.

CHANSON

Ah Dieu! que la flamme est cruelle
Dont Amour me fait consumer!
Je sers une dame infidelle,
Et ne puis cesser de l'aimer.
La marine est plus arrestée,

Et du ciel les hauts mouvemens;
Bref, tout ce qu'on lit de Prothée
Ne s'égale à ses changemens.
  Ores je suis seul en sa grace :
Ce n'est qu'amour, ce n'est que feu ;
Un autre aussi-tost prend ma place,
Et feint ne m'avoir jamais veu.
  Ce nouveau, fier de mon dommage,
Qui se forge un destin constant,
Aussi-tost se trouve en naufrage,
Et me voit au port tout contant.
  J'ay fait par art et par nature
Tout ce qu'un amant peut penser,
Afin d'arrester ce Mercure,
Sans jamais y rien avancer.
  Las! ce qui plus me desespere,
C'est qu'avec tout ce que j'en voy,
Mon esprit ne s'en peut distraire,
Et l'adore en despit de moy.
  Si jaloux je franchy sa porte,
Jurant de n'y plus retourner,
Mon pié malgré moy m'y rapporte,
Et ne sçauroy l'en destourner.
  C'est toujours accord ou querelle,
(O miserable que je suis!)
Je ne sçauroy vivre avec elle,
Et sans elle aussi je ne puis.

XXX

  Ce mignon si fraisé, qui sert d'homme et de femme,
A vostre esprit leger nouvellement surpris;
Il est vostre Adonis, vous estes sa Cypris,
Il vous nomme son cœur, vous l'appelez vostre ame.
  Souvent entre vos bras il modere sa flame,
Et se mire en vos yeux, qui serf le tiennent pris;
Pour luy ceux du passé vous sont tous à mespris,
Bref, il n'est point d'amant mieux traité de sa dame.
  O trop credule enfant! avant qu'il soit long-tans,
Voyant de cette mer les reflus inconstans,
Tu maudiras les dieux, ta vie et ta fortune.
  Expert j'en puis parler, qui lasche et tout trempé,
Du peril fraischement par miracle échappé,
J'aye au port tout joyeux mon offrande à Neptune.

XXXI

Il faudra bien qu'une femme soit belle,
D'œil et de port chastement composé,
Et que l'esprit n'en soit trop advisé,
Pour m'abuser et me fier en elle.
Il n'y a rien qui soit plus infidelle,
Ny cœur si feint, si traistre et si rusé
Que d'une femme, animal déguisé,
Qui jour et nuit ne discourt que cautelle.
A faire mal gist son entendement;
Peu de cervelle et moins de jugement
La font superbe, erratique, inconstante.
A quel malheur nous ont soumis les cieux!
La plus fidelle aimeroit beaucoup mieux
N'avoir qu'un œil que d'un estre contante.

XXXII

J'avoy fait mille efforts pour rompre une prison,
Où la seule fureur rangeoit ma fantaisie,
Sans que le cours des ans, la peur, la jalousie
Eussent peu dedans moy reloger la raison.
Sentant au creux des os la brûlante poison,
Dont mon ame insensée estoit toute saisie,
Forcé je m'abandonne à cette frenaisie,
N'esperant jamais plus d'y trouver guarison.
Mais en fin de bon-heur je sçeu que ma maistresse
Favorisoit un sot sans grace et sans addresse,
Durant qu'elle s'en mocque et s'en rit avec moy.
Lors un noble dédain vient gaigner mon courage,
Qui m'affranchit du tout de l'amoureuse loy.
Doy-je pas bien aimer le sot qui m'a fait sage?

ODE

Si pour souvent fausser ta foy,
Manquant au ciel plustost qu'à moy,
Si pour trahir mon innocence
Ton teint s'estoit decoloré,
Ou que ton poil fut moins doré,
J'avoûroy quelque providence.
Mais quand, les Fureurs implorant,
Tu leur oblige en soupirant
Ton corps et ton ame infidelle,

Tes yeux en ont plus de clartez,
Et semblent que les faussetez
Te rendent la bouche plus belle.
  Ah! je veux croire à l'avenir,
Pour estre belle et rajeunir,
Qu'il faut du ciel ne faire conte,
Qu'il faut piper tous ses amans
Par des pleurs et de faux sermens,
Sans foy, sans respect et sans honte.
  Venus, qui trompoit tout ainsi,
S'en mocque, et ses nymphes aussi
En ont les graces plus riantes,
Et son fils, l'archer dangereux,
S'y plaist, aiguisant rigoureux
Sur nos cœurs ses flèches sanglantes.
  Aussi ton pouvoir decevant
Tous les jours s'estend plus avant,
De nouveaux muguets caressée;
Et les vieux pour s'en dépiter,
Forcenez, ne sçauroient quitter
Ta porte souvent menacée.
  Je ne sçay ce qui m'adviendra,
Ne si ma raison reviendra;
Trop chaude est ma flamme ancienne;
Mais pourtant, si je me sens bien,
Je ne croiray que je sois tien
Autrement que tu seras mienne.

XXXIII

  Quand je portoy le joug de vostre tyrannie,
Privé, comme de cœur, d'yeux et de jugement,
Je vous craignoy si fort, que l'ombre seulement
D'un seul de vos dédains m'estoit peine infinie;
  Mais, or' qu'avecques moy la raison s'est unie,
J'ay perdu cette crainte, et connoy clairement
Que j'estoy bien troublé d'aimer fidellement
Celle de qui la foy pour jamais s'est bannie.
  Foudroyez maintenant, pleuvez, flammes et dards,
D'audace et de courroux aigrissez vos regards,
Changez à tous objets votre cœur infidelle,
  Et par despit de moy les autres caressez,
Jamais vous ne tiendrez mes esprits enlacez,
Soyez ferme ou legere, ou piteuse, ou cruelle.

XXXIV

Je l'aimay par dessein, la connoissant volage,
Pour retirer mon cœur d'un lien fort dangereux :
Aussi que je vouloy n'estre plus amoureux
En lieu que le profit n'avançast le dommage.
Je duray quatre mois avec grand avantage,
Goustant tous les plaisirs d'un amant bien-heureux;
Mais en ces plus beaux jours, ô destins rigoureux!
Le devoir me força de faire un long voyage.
Nous pleurasmes tous deux, puis, quand je fu parti,
Son cœur n'agueres mien fut ailleurs diverti :
Un revint, et soudain luy voilà raliée.
Amour je ne m'en veux ny meurtrir ny blesser;
Car, pour dire entre nous, je puis bien confesser
Que plus d'un mois devant je l'avois oubliée.

XXXV

Fort sommeil de quatre ans, qui m'as sillé la veuē,
M'assoupissant du tout en la nuict des amours,
Où est ce rare esprit? où sont ces hauts discours?
Et cette grand' beauté, qu'est-elle devenuē?
Or' que la connoissance un peu m'est revenue,
Je voy que le sujet de mes douloureux jours
N'estoit rien que feintise et qu'impudiques tours
D'une que pour mon bien trop tard j'ay reconnuē.
Je rougis de ma honte et voy trop clairement
Qu'Amour n'est point aveugle, ains les siens seulement,
Puisqu'il leur vend du fard pour des beautez divines.
Je t'embrasse, ô dédain! fin de tous mes malheurs,
Par toy je reconnoy qu'au lieu de belles fleurs
Je cueilloy des chardons et des seiches espines.

XXXVI

Je connoy par essay que nostre esprit s'irrite
Et s'aigrit de fureur, quand il est empesché :
Ainsi qu'un grand torrent, dont le cours est bouché,
Contre l'empeschement s'obstine et se despite.
Une Alcine impudique en tous charmes instruite,
Par vengeance du ciel et pour quelque peché,
En ses foibles liens me tenoit attaché,
Bien qu'elle n'eust discours, ny beauté, ny merite.
Par pitié seulement je l'aimoy quelque peu,

En fin sans y penser mon cœur devint en feu,
La voyant toute en proie à mainte amour nouvelle.
Ce despit furieux m'a travaillé quatre ans,
Essayant d'arrester ses pensers inconstans,
Et n'en eusse fait cas s'elle eut esté fidelle.

CHANSON

Trompé d'attraits subtils et déguisez,
Long tans mon ame en vous fist sa demeure,
Et ne pensoy voir oncq' arriver l'heure
Que nos esprits fussent moins embrasez.
Puis il vous pleut de changer sans raison,
A tous les vents tournant vostre courage :
Dont je senti tant d'aigreur et de rage
Que j'en rompy mes fers et ma prison.
Il est bien vray que souvent du depuis
Avec regret j'en ay eu souvenance
Et, blasphemant vostre aveugle inconstance,
Sans reposer j'ay passé maintes nuits.
Mais cet ennuy peu à peu m'a laissé,
Rien plus de vous en l'esprit ne me passe;
Et maintenant je vous rends plus de grace
Du changement que du plaisir passé.
Car vos douceurs fort long tans m'ont deçeu,
Dans leurs filés ma liberté fut prise;
Et le dédain m'a remis en franchise,
En m'apprenant ce qu'onc je n'avois sçeu.
Franc maintenant je chante et vay disant
Que le dédain est un jus salutaire,
Propre à la vuë et qui la rend plus claire,
Purgeant d'Amour le venin plus nuisant.

XXXVII

Est-il vray qu'autresfois j'aye tant enduré
Pour des yeux que je voy sans plaisir et sans peine ?
Où sont tant d'hameçons dont elle estoit si pleine ?
Qu'est devenu ce poil crespement blond doré?
Je regarde esbahi son teint décoloré,
Dont l'éclat autrefois la rendoit si hautaine;
Et me mocque à part moy de ma poursuite vaine,
Remerciant le tans qui m'en a retiré.
Ce que de mes amis le conseil salutaire,
L'absence et les dédains en moy n'avoient sçeu faire,
Le cours du tans l'a fait, de mon amour vainqueur.

Et guarissant mon ame en fin m'a rendu sage :
Car, lors qu'il vous osta les roses du visage,
Lors même il m'arracha les espines du cœur.

XXXVIII

De tout point maintenant libre je me puis dire,
Le fer de la raison mon cordage a tranché ;
Celle par qui mon œil n'estoit jamais séché,
Ore en la contemplant m'est un sujet pour rire.
Ce que d'elle autrefois Amour me fit écrire,
Lorsque son trait de flamme au cœur m'estoit caché,
Sont tous propos d'un homme à la gesne attaché,
Qui dit ce qui n'est point, forcé par le martyre.
Le bruit de ses beautez, volant par l'univers,
N'est qu'un conte à plaisir que j'ay feint en mes vers,
Pour voir si je pourroy bien chanter une fable ;
Bref, je n'y reconnois un mot de verité,
Sinon quand j'ay parlé de sa legereté,
Car lors ce n'est plus conte, ains discours veritable.

XXXIX

Cette fureur d'amour, de raison la maistresse,
Aveugle, impatiente et qu'on ne peut cacher,
Veiller, pleurer, jurer, s'appaiser, se fascher,
Lettres, faveurs, regards, ce sont tours de jeunesse.
J'en ay fait le voyage, et faut que je confesse
Que jamais jeune cœur ne se veit mieux toucher,
Et n'eusse jamais creu qu'on me peust arracher
L'aiguillon qui dix ans m'a tourmenté sans cesse.
Mais six lustres si tost n'ont mon âge borné,
Que du chemin passé je me suis destourné,
Tout honteux que si tard j'aye esté variable;
Et dy quand de quelqu'une à tort je suis repris :
Qu'amour à l'homme meur n'est que perte et mépris,
Au lieu que sa folie au jeune est profitable.

XL

Ceux qui liront ces vers qu'en pleurant j'ay chantez,
Non pour gloire ou plaisir, ains forcé du martire,
Voyans par quels destroits Amour m'a sçeu conduire,
Sages à mes despens, fuiront ses cruautez.
Quels esprits malheureux, nuict et jour tourmentez,
Souffrent un mal si grand que le mien ne soit pire?

Il ne se peut penser, comment le veux-je dire,
Ou peindre en du papier si grandes nouveautez?
Je cherchois obstiné des glaçons en la flamme,
Foiblesse au diamant, constance en une femme,
Pitié dans les enfers, le soleil en la nuit.
J'ay joué tout mon âge à ce vain exercice,
J'ay recueilly des pleurs et semé du service,
Et de mes longs travaux repentance est le fruit.

STANCES POUR LE ROY CHARLES IX

A CALLIREE

Cesse, Amour, tes rigueurs, mets fin à ta poursuite,
Voy que devant ton vol je retarde ma fuite,
Et retourne au chemin que j'avoy délaissé.
Comme un serf fugitif, l'œil en bas, je m'accuse;
Je me jette à tes pieds, les fers je ne refuse.
Un dieu doit pardonner, quand il est offencé.
J'advouë avoir failly; la faute est excusable,
Qu'un roy tel que je suis, courageux, redoutable,
Qui sçait bien commander à un peuple indomté,
Mais qui ne sçait que c'est de service et de crainte,
N'ait peu du premier coup fléchir sous la contrainte,
Et se soit essayé de vivre en liberté.
Moy que les cieux amis en jeunesse ont fait estre
De tant de nations le monarque et le maistre,
Se faut-il estonner si, m'estant veu dompter
Et ma libre vertu prisonniere estre mise,
Je me sois efforcé de la mettre en franchise?
Tousjours le changement est fascheux à porter.
Je confesse avoir fait d'un rebelle courage
Tout ce que peut un prince ennemy du servage:
Le repos ocieux en travail j'ay mué,
J'ay comblé mon esprit de soucis et d'affaires,
Et forcé pour un tans mes regards volontaires,
Les privant à regret des yeux qui m'ont tué.
J'ay mille jours entiers, au chaud, à la gelée,
Erré la trompe au col par mont et par valée,
Ardent, impatient, crié, couru, brossé;
Mais en courant le cerf emplumé de vitesse,
Tandis moy pauvre serf d'une belle maistresse,
J'estoy d'Amour cruel plus rudement chassé.
Ce n'est pas sans raison qu'on te donne des ailes,
Un carquois plein de traits et des flammes cruelles;

Enfant victorieux, je l'essaye au besoin.
Tu sçais, lorsque je veux de toy libre me rendre,
Comme un oyseau de proye en volant me reprendre :
Tu as les feux de prez et les fleches de loin.

Tout ce que j'ay tenté pour le bien de mon ame,
N'a servy que de gomme et de soulphre à ma flame;
Je me suis fait nuisance en me pensant aider.
Sus donc, rentrons au joug. C'est estre temeraire
De vouloir resister, quand on ne le peut faire;
L'homme sage obeyt, ne pouvant commander.

Mais je suis tout confus, quand il faut que je panse
De quels yeux, de quel front et de quelle asseurance
Je me presenteray pour demander mercy.
Las! que pourroy-je dire en voyant ma deesse?
J'abaisseray la veuë et pleureray sans cesse :
Les pleurs pourroient caver un rocher endurcy.

La royauté me nuit et me rend miserable;
Jamais à la grandeur Amour n'est favorable.
Si je n'estoy point roy, je seroy plus contant :
Je la verroy sans cesse et, par ma contenance,
Mes pleurs et mes soupirs, elle auroit connoissance
Que je sens bien ma faute et qu'en suis repentant.

Digne objet de mes yeux, qui m'avez peu contraindre
Par tant d'heureux efforts, vostre honneur seroit moindre
Si j'avois obey dès le commencement :
Deux fois vous m'avez mis en l'amoureux cordage,
Deux fois je suis à vous; c'est l'estre davantage
Que si vous m'aviez pris une fois seulement.

Il est bien mal-aisé qu'une amour vehemente
Soit tousjours en bonace et jamais en tourmente :
Vénus, mere d'Amour, est fille de la mer.
Comme on voit la marine et calme et courroucée,
L'amant est agité de diverse pensée.
Qui dure en un estat ne se peut dire aimer.

Estre chaud et glacé, s'asseurer en sa crainte,
Couvrir mille douleurs d'une allegresse fainte,
Renouër son lien apres l'avoir desfait,
Monstrer de n'aimer point lors qu'on est tout en flame,
Vouloir en mesme tans bien et mal à sa dame,
Ce sont les signes vrais d'un amoureux parfait.

De ces diversitez l'amour est agitée
Et par le desplaisir sa joye est augmentée,
S'enrichit de sa perte et renaist en mourant;
Les ennuis, les rigueurs, et toute autre amertume
D'absence et de courroux font que son feu s'allume,
Qui foible s'esteindroit en repos demeurant.

Expert j'en puis parler : mon ardeur retenuë,
Au lieu de s'amortir, plus chaude est devenuë
Et de ma resistance a pris accroissement,
Comme on voit un ruisseau de paisible nature
S'accroistre et faire bruit, trouvant une closture
Et, n'estant empesché, couler tout doucement.
O ma seule deesse! ô belle Callirée!
Comme dans vostre temple en mon cœur adorée,
Helas! j'ay trop souffert, esloigné de vos yeux!
Voyez ma repentance et m'ostez hors de paine.
Faillir aucunesfois est une chose humaine,
Pardonner et sauver, c'est l'office des dieux.

STANCES

POUR MONSIEUR LE DUC D'ANJOU[1], ALLANT ASSIEGER LA ROCHELLE, 1572.

Ah Dieu! faut-il partir? est-ce donc l'ordonnance
Du ciel trop rigoureux, maistre de ma puissance,
Que je doive esprouver un si cruel malheur?
Comment pourray-je vivre éloigné de mon ame?
Non, non, si je ne meurs en vous laissant, madame,
Jamais fidelle amant ne mourut de douleur.
Je mourrai, j'en suis seur, et mon ame esgarée,
Par ce cruel depart de son corps separée,
Me laissera tout froid, palle et sans mouvement,
Et si je dure apres, ce ne sera pas vie;
Plustost Amour, au lieu de mon ame ravie,
Animera mon corps de son feu vehement.
Abusé que je suis! Mais que pensé-je faire?
Je pars pour captiver une ville adversaire,
Moy qu'Amour tient au joug sans relasche arresté.
Si je suis prisonnier, doy-je esperer la prendre?
Je vay pour assaillir et ne puy me deffendre
Seulement d'un enfant, dont je suis tourmenté.
Que me sert le renom d'avoir dès mon enfance
Acquis par mes travaux le repos de la France,

[1] Le duc d'Anjou, depuis Henri III, alla mettre le siége devant la Rochelle, avec la fleur de la noblesse française, dans les derniers mois de l'année 1572, après la Saint-Barthélemy. Le courage des huguenots épuisa l'armée royale; les assiégeants perdirent vingt-deux mille hommes, les assiégés treize cents. Au bout de cinq mois, le duc d'Anjou saisit le prétexte de sa nomination au trône de Pologne pour abandonner l'entreprise.

Et l'effort des mutins inutile rendu,
S'il faut que pour son bien à mon mal je consente,
Et que de vos beaux yeux si souvent je m'absente?
Repos de mon pays, tu m'es trop cher vendu!
  J'aimeroy beaucoup mieux que le ciel m'eust fait naistre
Sans nom et sans honneur, pourveu que je peusse estre
Tousjours aupres de vous doucement langoureux,
Baiser vos blonds cheveux et vostre beau visage,
Et n'avoir autre loy que vostre doux langage.
J'auroy assez d'honneur si j'estoy tant heureux!
  Que le monde estonné vante ma renommée,
Qu'elle soit par le ciel comme une astre allumée,
Que sur mon jeune front cent lauriers soient plantez,
Que j'eleve un trophée à jamais perdurable :
L'honneur est moins que rien quand l'homme est miserable;
Mon heur et mon honneur gist tout en vos beautez.
  Ceux des siecles passez, amoureux de la gloire,
Avec arcs triomphans consacroient leur victoire,
Ou la faisoient durer par de doctes escrits;
Et moy, vaincu de vous, rien plus je ne demande,
Sinon qu'à vostre honneur ma desfaite s'entende
Et qu'on sçache comment de vos yeux je fus pris.
  O beaux yeux! mes vainqueurs, doux flambeaux de ma vie,
Vostre belle clarté s'en va m'estre ravie!
Je vous laisse, ô beaux yeux! contraint de m'avancer.
Mais je suis transporté de ma fureur extrême,
Je ne vous laisse point, je me laisse moy-mesme :
Laissant l'ame et le cœur, n'est-ce pas me laisser?
  Je n'emporte de moy qu'une charge mortelle,
Pleine de passions et d'angoisse cruelle,
Que je n'espere pas supporter longuement;
Mais, quand mon corps mourra, ma foy restera vive,
Car l'esprit par la mort de l'amour ne se prive :
Celuy n'aime pas bien qui le croit autrement.

COMPLAINTE

POUR MONSIEUR LE DUC D'ANJOU, ELEU ROY DE POLOGNE, LORSQU'IL PARTIT DE FRANCE. 1573.

Vers masculins.

  Qui fera de mes yeux une mer ondoyer,
Afin qu'à ce depart je m'y puisse noyer?
Et quel dueil assez pront me fera trepasser,
O France! entre tes bras, avant que te laisser?

Quel dieu plein de pitié me faut-il reclamer,
Qui me vienne en rocher maintenant transformer,
Non pour estre sans ame et pour ne rien sentir,
Mais plustost pour jamais de ce lieu ne partir.
Pensers trop inhumains, douleurs qui me troublez,
Desespoirs violans en mon ame assemblez,
Travaux, soucis, regrets, je vous invoque tous,
Ne voulant plus avoir d'autre suite que vous!
Tout plaisir desormais loin de moy soit chassé;
Et, s'il me reste rien du bien que j'ay passé,
Que c'en soit seulement l'éternel souvenir,
Pour toujours ma douleur plus vive entretenir.
O France! où j'ay receu tant d'honneurs meritez,
Tant planté de lauriers, tant d'ennemis domtez,
Je te voy, me perdant, tout en pleurs te baigner;
Je veux donc de mes pleurs les tiens accompagner.
Comme un cruel lyon, par les bois traversant,
A la biche trop foible un fan va ravissant,
Le destin, que les dieux ne sçauroient empescher,
Me vient d'entre tes bras forcément arracher.
Mais, bien qu'un tel ennuy presse assez ma vertu,
Si ne m'eust-il jamais de tout point abatu;
Et la douleur des miens, qu'or' il me faut quitter,
Pouvoit bien m'affoiblir, non pas me surmonter.
Ainsi qu'un haut sapin par les vens menacé,
Bien qu'il soit esbranlé, n'est pourtant renversé,
Mais, quand le fer cruel vient son pié destrancher,
Malgré sa resistance est contraint de broncher.
Mon cœur creu par la peine, en ce point resistant
Aux plus rudes efforts, estoit tousjours constant,
Et quand quelque douleur me pensoit esmouvoir,
Tousjours pour l'empescher j'opposoy mon devoir.
Mais si grand desespoir ma raison va forçant,
Que pour y resister je me trouve impuissant,
Et me laisse aux ennuis par contrainte emporter,
N'ayant rien que les pleurs pour me reconforter.
Amour, l'aveugle enfant, m'avoit ouvert les yeux
Pour me faire connoistre un chef-d'œuvre des cieux;
Mais, si tost que mon cœur s'est mis à l'adorer,
Le malheur me le cache et m'en fait separer.
Tout ce que pour mon bien j'avoy voulu choisir,
L'espoir de mes travaux, la fin de mon desir,
Par un cruel orage, helas! se va perdant,
Et dès le point du jour je voy mon occidant.
Que deviendra mon cœur esloigné de son bien?
Que ferez-vous, mes yeux? Vous ne verrez plus rien.

Vostre soleil s'en va, fermez-vous desormais;
Ceste absence aussi bien vous aveugle à jamais.
Pourquoy, maudit Amour, l'as-tu voulu graver
Si belle en mon esprit, pour soudain m'en priver?
Puisque je ne pouvoy long-tans la regarder,
Tu devois, par pitié, comme toy, me bander.
D'avoir veu sa beauté tout mon mal est venu.
Mais je me plains d'Amour, et je luy suis tenu;
L'heur de voir une fois tant de perfections
Ne se peut acheter d'assez de passions.
Comme un nouveau printans sa jeunesse florist,
Sa grace au mesme point nous blesse et nous guarist,
Et tant d'astres au ciel la nuict ne sont plantez,
Qu'on voit luire en son front d'admirables beautez.
Amour par ses beaux yeux son empire maintient;
Il y donne ses loix, s'y retire et s'y tient,
Et luy mesme d'amour s'est si bien affolé,
Que pour n'en plus partir son plumage a brulé.
De là ce grand vainqueur, tirant visiblement,
Ne blesse que les dieux et les rois seulement,
Comme digne conqueste, et ne veut employer
Les beaux traits de ces yeux pour un moindre loyer.
Comme de l'Ocean tous fleuves ont leurs cours,
Puis y vont retournant apres divers destours;
Ainsi de sa beauté toute beauté provient,
Et, commençant par elle, en elle elle revient.
Ou comme le soleil, honneur du firmament,
Va de ses clairs rayons toute chose allumant,
A toutes les beautez son œil sert de flambeau
Et, quand il ne luit point, rien n'apparoist de beau.
Ceux qu'un si cher thresor a rendu desireux
Ne font plus cas de rien, tout est trop bas pour eux;
Leur esprit seulement vers le ciel est porté,
Et leur ciel n'est ailleurs qu'avec sa deïté.
Comment donc, malheureux, enduray-je en vivant
Que d'un tel paradis le ciel m'aille privant?
Et, pour une grandeur qu'on vient me presenter,
Puy-je, helas! de ses yeux à jamais m'absenter?
Miserable grandeur, source de tous malheurs,
La bute des soucis, du soin et des douleurs,
Helas! pourquoy si fort t'allons-nous adorant,
Pour un songe d'honneur nos esprits martyrant?
L'honneur tant desiré n'est qu'une vision,
Qui, troublant nos esprits par son illusion,
Fait quitter l'heur present, pour follement chercher
Une ombre qu'on ne peut voir, sentir ny toucher.

Quel royaume assez grand, quels ports, quelles citez,
Pourront plaire à mes sens de douleur transportez?
J'aimeroy beaucoup mieux moins de commandement:
Que sert l'authorité qui n'a contentement?
Comme un que le soleil sans lumiere a laissé
Dans un bocage espais, de buissons herissé,
Le chemin qu'il tenoit ne sçauroit plus choisir,
Et ce qui luy plaisoit luy cause déplaisir.
Ainsi, ne voyant plus l'œil du mien adoré,
Je seray, miserable, à toute heure égaré;
Et ce qui plus contente un esprit curieux,
Loin de vous, mon soleil, sera triste à mes yeux.
Prenant congé de vous, je le veux prendre aussi
De tant de beaux pensers conservez jusqu'icy;
Je veux de tous plaisirs pour jamais me bannir,
Et le seul desespoir avec moy retenir.
Adieu, traits et regards si doux et rigoureux!
Adieu, seul paradis des esprits amoureux!
Adieu, divins propos dont le ciel m'est jaloux!
Las! faut-il pour jamais prendre congé de vous?
Adieu, rares beautez dont mon cœur est blessé!
Mais que pensé-je faire? ô moy, pauvre insensé!
Pourquoy vous dy-je adieu pour cet esloignement,
Puis qu'helas! je ne pars que de moy seulement?
Je ne pars que de moy, puis qu'il me faut laisser
En vos yeux mon esprit, mon cœur et mon penser;
Et que je n'ay plus rien qui me rende animé
Que l'ardant feu d'Amour, dont je suy consommé.

COMPLAINTE

POUR LUY MESME ESTANT EN POLOGNE. 1574.

De pleurs en pleurs, de complainte en complainte,
Je passe, helas! mes languissantes nuits,
Sans m'alleger d'un seul de ces ennuis,
Dont loing de vous ma vie est si contrainte.
Belle princesse, ardeur de mon courage,
Mon cher desir, ma paine et mon tourment,
Que mon destin, las! trop soudainement
Par vostre absence a changé de visage.
O tans heureux, quand le ciel favorable
Me faisoit voir vos divines beautez!
O doux propos! ô biens si peu goustez!
Un si grand heur n'a guere esté durable.

Comme la rose à l'espine est prochaine,
Comme le jour par la nuit est ravy,
Comme l'espoir de la peur est suivi,
L'humain repos est voisin de la paine.
Le dieu volant, qui pour moy n'a point d'ailes,
Tant de faveurs m'avoit fait recevoir,
Non pour mon bien, mais pour me faire voir
Qu'il garde aux grands les douleurs plus cruelles.
Que j'avoy d'heur, vivant en sa presance!
Que j'ay d'ennuy, m'en trouvant égaré!
Lequel des deux est plus demesuré,
Le bien de voir ou le mal de l'absance?
Je n'en sçay rien; le dueil qui me commande
De jugement trop fort me va privant;
Mais je sçay bien, et sens en l'esprouvant,
Qu'il ne peut estre une angoisse plus grande.
Helas! pourquoy le mal qu'Amour me donne
Ne finist-il comme a fait mon plaisir?
Que ne s'esteint mon violant desir,
Lors que l'espoir de tout point m'abandonne?
Je m'esbahy qu'estant loin de Marie
Mon feu cruel ne cesse aucunement,
Si toute flamme a besoin d'aliment,
Et si la mienne en ses yeux fut nourrie.
Je m'esbahy comme je puis tant vivre
Sans mon esprit, dont je suis separé;
Je m'esbahy comme j'ay tant duré
En ces tourmens qu'une absence me livre.
Je n'ay penser qui n'outrage mon ame,
Je ne voy rien qui ne soit déplaisant;
Le bien perdu me va tyrannisant,
Le souvenir de cent pointes m'entame.
Fier souvenir, importune memoire,
Pour mon repos veuillez un peu cesser,
Ne faites plus passer et repasser
Par mon esprit les beaux jours de sa gloire.
O douces nuits! ô gracieuses veilles,
De cent plaisirs ma vie entretenant!
O jours si cours, las! si longs maintenant!
O chauds regards! ô beautez nompareilles!
Si pour jamais une terre inconnuë
Me doit cacher ses thresors precieux,
De grace, Amour, aveugle-moy les yeux :
Pour autre objet je n'aime pas ma veuë.
Ah! pauvre moy! pendant que je soupire,
Toute esperance en mes larmes noyant,

Quelqu'un peut-estre, à son gré la voyant,
Feint l'amoureux et plaint un faux martire.
  Quiconque sois, mets fin à ta poursuite,
Et reconnois que c'est trop presumer;
Il n'appartient qu'à moy seul de l'aimer.
Toute autre amour pour elle est trop petite.
  Et vous, deesse, heureux feu de ma vie,
S'il est ainsi que vostre grand' beauté
N'ait rien d'égal que ma fidelité,
Ne permettez d'une autre estre servie.

STANCES

  Amour guide ma plume et me donne l'adresse,
Pour vivement pourtraire une jeune deesse,
Qui prend les deïtez aux filés de ses yeux,
Qui rend les plus hautains sous son obeïssance,
Estallant icy-bas par sa douce presance
Ce qu'on voit de plus rare au cabinet des cieux.
  Angelique beauté, je sacre à la memoire
Ces vers, avantureux courriers de vostre gloire,
Qui n'atteindront pourtant au ciel de vostre honneur;
Pour aspirer si haut ma force est trop petite,
Je sçay mon impuissance et vostre heureux merite,
Et sçay qu'il vous faudroit un plus divin sonneur.
  Que le grand œil du ciel, quand il fait sa carriere,
S'arreste à contempler et devant et derriere,
En terre, au firmament, d'un et d'autre costé,
Il dira qu'il ne voit tant de beautez ensemble,
Que tout le plus parfait en vous seule s'assemble,
Et mesme que vos yeux font honte à sa clarté.
  Celuy qui delibere et qui ferme s'obstine
De ne loger jamais l'Amour en sa poitrine,
Qu'il s'espreuve à vos yeux seulement une fois,
Puis qu'il restive apres, s'il en a la puissance,
Faisant comme devant à l'Amour resistance,
Et ne reconnoissant son empire et ses loix!
  Vous avez pour compagne une grace amiable,
La chasteté vous suit doucement venerable,
Et pourvoit que l'Amour ne vous fait soupirer;
L'attrayante rigueur, la grave courtoisie,
Les beautez, les vertus, toutes vous ont choisie
Et se font icy-bas en vous seule adorer.
  En ces tans si troublez, qui voit vos yeux reluire,
Il peut dire qu'il voit, quand le jour se retire,
La lune qui rayonne et fend l'air obscurcy;

Ou qu'il voit du soleil la lumiere enflammée,
Quand il veut commencer sa course accoustumée,
Et que l'eau de la mer le rend plus esclaircy.
  Le printans, gracieux mignon de la nature,
Ne nous estalle point tant de riche peinture,
Tant de roses, d'œillets et de lys blanchissans,
Comme vos doux regards font naistre de fleurettes,
D'agreables desirs, de douces amourettes,
Et de hautains pensers qui nous font languissans.
  Telle qu'on voit Diane avec sa chaste suite,
Quand aux cerfs plus legers elle donne la fuite,
Ayant l'arc dans le poing et la trousse au costé;
Bien qu'elle ait à l'entour mille et mille pucelles,
Elle apparoist tousjours sur toutes les plus belles,
Et leurs perfections font lustre à sa beauté.
  Tout ainsi l'on vous voit à la cour apparoistre,
Et parmy les beautez vostre beauté s'accroistre,
Et rien qu'on puisse voir ne vous peut égaler;
Vos propos gracieux dontent le plus sauvage,
Et vostre poil doré, c'est le plaisant feuillage
Où les petits amours apprennent à voler.
  Les hauts monts de Savoye, où vous printes naissance,
De vos fieres beautez donnent bien connoissance;
Ils sont tousjours remplis de neige et de froideur,
Devant vostre blancheur toute neige s'efface;
Mais, helas! vostre cœur est tout serré de glace,
Et si de vostre froid vous causez une ardeur.
  Quand j'admire estonné tant de graces parfaites,
Dont vous rendez si bien nos franchises sujettes,
J'estime Amour heureux d'avoir les yeux bandez,
Car, s'il avoit la veuē, il ne se pourroit faire
Que de tant de beautez, libre, il se peust distraire,
Et se prendroit luy-mesme aux laqs que vous tendez.
  Mais je m'amuse trop; car, voulant entreprendre
De pouvoir par mes vers vos vertus faire entendre,
J'entreprends de conter les estoiles des cieux,
Les feuilles que l'hyver fait tomber du boccage,
Et les flots de la mer au tans d'un grand orage,
Et d'Amour les dédains et les jeux gracieux.

PLAINTE

POUR UNE DAME

Ma foy mal reconnuē, Amour et la fortune
Font que le ciel cruel de regrets j'importune;

Ma foy me rend trop ferme aux assauts du malheur,
Et ne me veut souffrir d'alleger ma douleur,
Encor que justement je le peusse bien faire,
Puis qu'à mon plus grand heur elle est toute contraire.
Amour, d'autre costé, sans égard à ma foy,
Foule aux pieds ma franchise et triomphe de moy,
Laissant vive en mon ame une immortelle braise;
Et ma foy toutesfois ne veut que je l'appaise,
Mais plutost que je meure, et qu'en cette verdeur
Mon cœur serve d'hostie à l'amoureuse ardeur.
Et la fortune encor, sans raison mutinée,
Rends, las ! plus que ces deux ma vie infortunée ;
Car c'est par sa rigueur que je me vois priver
Des fleurs de mon printans par un facheux hyver.
Las ! c'est par sa rigueur que je languy captive,
Et me voy jeune et belle enterrer toute vive.
O cieux fiers et cruels ! ay-je donc merité,
Durant mes plus beaux jours, telle captivité?
Que n'avez-vous plustost, si j'avoy fait offence,
Mis en poudre mon cœur pour plus douce vengeance?
Helas! que j'eusse eu d'heur, si le cruel flambeau
Qui brûloit à ma nopce eust orné mon tombeau,
Finissant tant de morts, dont il faut que je meure !
Toutesfois en souffrant cet espoir me demeure
Que la mort, que j'attens, m'ouvrira quelque jour
Les prisons de la Foy, de Fortune et d'Amour.

XLI

Quoy que fasse le ciel, je seray tousjours telle,
On perd tans d'essayer à forcer mon vouloir;
Tous les assauts des vens contre un roc n'ont pouvoir,
Ma foy, c'est un rocher qui jamais ne chancelle.
J'ay juré saintement d'estre tousjours fidelle
Sous l'empire d'Amour; je luy veux faire voir
Que je puy pour ma foy mille morts recevoir,
Car mourir pour sa foy c'est une chose belle.
Les faveurs, la grandeur, les biens, l'esloignement,
La rigueur des parens, leur courroux vehement
De ce ferme vouloir ne me peuvent distraire.
L'or s'affine au fourneau, mon ame en est ainsy :
Elle s'affine au feu d'ennuis et de soucy,
Et paroist aux malheurs plus constante et plus claire.

CHANSON

Las! que nous sommes miserables
D'estre serves dessous les loix
Des hommes legers et muables
Plus que le feuillage des bois!
Les pensers des hommes ressemblent
A l'air, aux vens et aux saisons,
Et aux girouëttes qui tremblent
Inconstamment sur les maisons.
Leur amour est ferme et constante
Comme la mer grosse de flots,
Qui bruit, qui court, qui se tourmante,
Et jamais n'arreste en repos.
Ce n'est que vent que de leur teste,
De vent est leur entendement;
Les vents encor et la tempeste
Ne vont point si legerement.
Ces soupirs, qui sortent sans paine
De leur estomach si souvent,
N'est-ce une preuve assez certaine
Qu'au dedans ils n'ont que du vent?
Qui se fie en chose si vaine,
Il seme sans espoir de fruit,
Il veut bastir dessus l'arene,
Ou sur la glace d'une nuit.
Ils font des dieux en leur pensée,
Qui comme eux ont l'esprit leger,
Se riant de la foy faussée
Et de voir bien souvent changer.
Ceux qui peuvent mieux faire accroire
Et sont menteurs plus asseurez,
Entr'eux sont eslevez en gloire,
Et sont comme dieux adorez.
Car ils prennent pour grand' loüange
Quand on les estime inconstants;
Et disent que le tans se change,
Et que le sage suit le tans.
Mais, las! qui ne seroit éprise,
Quand on ne sçait leurs fictions,
Lors qu'avec si grande feintise
Ils soupirent leurs passions?
De leur cœur sort une fournaise,
Leurs yeux sont deux ruisseaux coulans,
Ce n'est que feu, ce n'est que braise,

Mesme leurs propos sont brûlans.
Mais cet ardant feu qui les tuē
Et rend leur esprit consommé,
C'est un feu de paille menuē,
Aussi-tost esteint qu'allumé.
Et les torrens qu'on voit descendre
Pour nostre douceur esmouvoir,
Ce sont des appas à surprendre
Celles qu'ils veulent decevoir.
Ainsi l'oiseleur au bocage
Prend les oyseaux par ses chansons,
Et le pescheur sur le rivage
Tend ses filés pour les poissons.
Sommes-nous donc pas miserables
D'estre serves dessous les loix
Des hommes legers et muables
Plus que le feuillage des bois?

COMPLAINTE

Quand je viens à penser à mon cruel malheur
Et au point desastré de ma triste naissance,
Je me sens si pressé d'angoisseuse douleur,
Qu'il faut qu'en soupirant mille plaints je commance.
Je fens l'air de regrets, je despite les cieux,
Tout forcené de rage;
Et les torrens de pleurs, que desbordent mes yeux,
Me noyent le visage.
Desolé que je suis, à quoy puis-je aspirer?
Où faut-il que je tourne? Helas! que dois-je faire,
Si je ne connoy rien qui me fasse esperer
Et si je ne voy rien qui ne me soit contraire?
Tout objet me desplaist, toute chose me nuit :
Le ciel, l'air et la terre,
La chaleur et le froid, la lumiere et la nuit,
A l'envy me font guerre.
Si j'ay quelque plaisir, c'est, helas! seulement
Quand j'invoque la mort duisante à mon oppresse,
Pour luy faire pitié je luy dy mon tourment,
Et le mal importun qui jamais ne me laisse.
Mais j'ay beau raconter ce qui me fait douloir
A cette inexorable;
Car, helas! je ne puis, je ne puis l'esmouvoir
A m'estre favorable.
Lors que je la requiers de finir mon esmoy,
Elle ferme l'oreille à ma juste priere;

Si j'en veux approcher, reculer je la voy;
Si je vay au devant, elle fuit en arriere,
Et dit que c'est en vain que d'elle je pretens
Secours en mon dommage;
Car les dieux, qui ne sont de mes malheurs contens,
M'en gardent davantage.

Ils veulent que je vive, afin de faire voir
Toute l'ire du ciel dans un homme assemblée,
Et tout ce que l'enfer dedans soy peut avoir
Pour tourmenter une ame et la rendre troublée;
Car l'éternelle nuit ne couve point d'horreur,
De tourmens et de flames,
De pleurs, de peurs, de morts, de remords, de fureur
Qui ne loge en mon ame.

Je ne sçay qui je suis, je ne me connoy point,
Sinon que pour un homme où tout malheur abonde.
Las! je me sens reduit à un si piteux point,
Que, me faschant de moy, je fasche tout le monde.
Et ce qui plus me trouble et me fait blasphemer
Nature et la fortune,
C'est que je ne sçauroy seulement exprimer
L'ennuy qui m'importune.

Il faut que je le couvre et l'estouffe au dedans,
Pour ne le pouvoir pas assez tristement plaindre,
Dont je viens à sentir mille charbons ardans,
Que larmes et soupirs n'ont puissance d'estaindre;
Seulement je me plais, me mettant à penser
Que tel est mon martire,
Que, quand le ciel voudroit plus fort se courroucer,
Je ne puis avoir pire.

S'il advient quelquefois qu'outre ma volonté
Du logis où je suis j'abandonne la porte,
Je chancelle à tous pas d'un et d'autre costé,
Tant l'excez du malheur hors de moy me transporte;
Je ne parle à personne et chemine incertain,
Comme il plaist à ma rage;
Si quelqu'un me rencontre, il me prend tout soudain
Pour un mauvais presage.

Bien que je sois comblé de toute affliction,
Et que mon juste dueil par le tans ne s'appaise,
Mes amis seulement n'en ont compassion,
Et semble qu'en mon mal tout le monde se plaise;
Mesme aux plus durs assauts de ma calamité,
J'entr'oy comme un murmure
De ceux qui vont disant que j'ay bien merité
Le tourment que j'endure.

C'est trop, c'est trop languy, sans espoir de secours!
Pour finir ma douleur il faut que je me tuë;
Je veux haster la fin de mes malheureux jours,
M'outreperçant le cœur d'une lame pointuë.
Mais, helas! je ne sçay si par ce doux trespas
J'auray banny mes paines,
Et crains de les porter (maudite ombre) là-bas
Tousjours plus inhumaines.

C'est assez, ma complainte, il est tans de cesser
Et d'arrester le cours de ton dueil larmoyable.
Mais en m'abandonnant, où te puis-je addresser,
S'il ne s'en trouve un seul tant que moy miserable!
Va donc où tu voudras, et me laisse endurer
La douleur qui m'affolle;
Aussi bien c'est en vain que je veux esperer
Que ton chant me console.

STANCES DU MARIAGE

I

De toutes les fureurs dont nous sommes pressez,
De tout ce que les cieux ardemment courroucez
Peuvent darder sur nous de tonnerre et d'orage,
D'angoisseuses langueurs, de meurtre ensanglanté,
De soucis, de travaux, de faim, de pauvreté,
Rien n'approche en rigueur la loy de mariage.

II

Dure et sauvage loy, nos plaisirs meurtrissant,
Qui, fertile, a produit un hydre renaissant
De mespris, de chagrin, de rancune et d'envie;
Du repos des humains l'inhumaine poison,
Des corps et des esprits la cruelle prison,
La source des malheurs, le fiel de nostre vie!

III

On dit que Jupiter, ayant pour son peché,
Sur le dos d'un rocher Promethée attaché,
Qui servoit de pasture à l'aigle insatiable,
N'eut le cœur assouvy de tant de cruauté,
Mais voulut, pour monstrer qu'il estoit despité,
Rendre le genre humain de tout point miserable.

IV

Il envoya la femme aux mortels icy-bas,

Ayant dedans ses yeux mille amoureux appas,
Et portant en la main une bouëtte feconde
Des semences du mal, les procez, le discord,
Le soucy, la douleur, la vieillesse et la mort,
Bref, pour douaire elle avoit tout le malheur du monde.

V

Venus dessus son front mille beautez sema,
Pithon d'autant d'attraits sa parole anima,
Vulcan forgea son cœur, Mars luy donna l'audace;
Bref, le ciel rigoureux si bien la déguisa,
Que l'homme épris de flamme aussi-tost l'espousa,
Plongeant en son malheur toute l'humaine race.

VI

De là le mariage eut son commencement,
Tyran injurieux, plein de commandement,
Que la liberté fuit comme son adversaire;
Plaisant à l'abordée, à l'œil doux et riant,
Mais qui sous beau semblant, traistre nous va liant
D'un lien que la mort seulement peut desfaire.

VII

Il tient dessous ses piés le repos abatu,
De cordage et de fers son corps est revestu;
Le soin est à costé, le travail le regarde,
La peur, la jalousie et le mal inconnu,
(Mal par opinion) qui rend l'homme cornu;
Puis vient le repentir, chef de l'arriere-garde.

VIII

Le dueil et les courroux apres le vont suivant,
Amour fuit, le voyant, leger comme le vant,
Bien que le nom d'amour masque sa tyrannie.
Car ce puissant vainqueur et des dieux et des rois
(Magistrat souverain) n'est point sujet aux loix,
Et de toute sa cour la contrainte est bannie.

IX

Helas! grand Jupiter, si l'homme avoit erré,
Tu le devois punir d'un mal plus moderé,
Et plustost l'assommer d'un éclat de tonnerre,
Que le faire languir durement enchaisné.
Hoste de mille ennuis, au dueil abandonné,
Travaillant son esprit d'une immortelle guerre.

X

On parle des enfers où les maux sont punis,
Un cruel magazin de tourmens infinis,
Du chien tousjours beant, des sœurs pleines de rage,
Des douleurs de Titye et des autres esprits;
Mais je ne puis penser que ce soit rien au prix,
Ne qu'il y ait enfer si grand que mariage.

XI

Languir toute sa vie en obscure prison,
Passer mille travaux, nourrir en sa maison
Une femme bien laide et coucher aupres d'elle;
En avoir une belle et en estre jaloux,
Craindre tout, l'espier, se gesner de courroux,
Y a-t-il quelque peine en enfer plus cruelle?

XII

Je tais tant de regrets, de soucis et d'ennuis,
Tant de jours ennuyeux, tant de fascheuses nuits,
Tant de rapports semez, tant de plaintes ameres
Qui les pense nombrer, aura plustost conté
Les fleurettes de may, les moissons de l'esté
Et des plaines du ciel les flambeaux ordinaires.

XIII

Hé! donc, parmy ces maux que n'avons-nous des yeux
Pour connoistre en autruy la vengeance des dieux,
Evitant sagement nostre perte asseurée?
Mais au fort du peril nous nous allons ruër,
Nous forgeons (malheureux) le fer pour nous tuër,
Et beuvons la poison par nos mains preparée.

XIV

Si d'un sommeil de fer nos yeux n'estoient pressez,
La nopce seulement nous apprendroit assez
Quel heur et quel repos son lien nous appreste:
Le son des tabourins, les flambeaux allumez,
L'appareil, la rumeur, les bruits accoutumez,
N'est-ce un presage seur de prochaine tempeste?

XV

Escoutez ma parole, ô mortels égarez!
Qui dans la servitude aveuglément courez.

Et voyez quelle femme au moins vous devez prendre.
Si vous l'espousez riche, il se faut preparer
De servir, de souffrir, de n'oser murmurer,
Aveugle en tous ses faits et sourd pour ne l'entendre.

XVI

Desdaigneuse et superbe elle croit tout sçavoir,
Son mary n'est qu'un sot trop heureux de l'avoir;
En ce qu'il entreprend elle est tousjours contraire,
Ses propos sont cuisans, hautains et rigoureux;
Le forçat miserable est beaucoup plus heureux
A la rame et aux fers d'un outrageux corsaire.

XVII

Si vous la prenez pauvre, avec la pauvreté
Vous espousez aussi mainte incommodité,
La charge des enfans, la peine et l'infortune;
Le mespris d'un chacun vous fait baisser les yeux,
Le soin rend vos esprits chagrins et soucieux.
Avec la pauvreté toute chose importune.

XVIII

Si vous l'espousez belle, asseurez-vous aussi
De n'estre jamais franc de crainte et de soucy;
L'œil de vostre voisin comme vous la regarde,
Un chacun la desire; et vouloir l'empescher,
C'est égaler Sisiphe et monter son rocher.
Une beauté parfaite est de mauvaise garde.

XIX

Si vous la prenez laide, adieu toute amitié!
L'esprit, tenant du corps, est plein de mauvaistié.
Vous aurez la maison pour prison tenebreuse,
Le soleil desormais à vos yeux ne luira :
Bref, on peut bien penser s'elle vous desplaira,
Quand la plus belle femme en trois jours est fascheuse.

XX

Celuy n'avoit jamais les nopces esprouvé,
Qui dit qu'aucun secours contre Amour n'est trouvé,
Depuis qu'en nos esprits il a fait sa racine;
Car quand quelque beauté vient nos cœurs embraser,
La voulons-nous haïr? Il la faut espouser.
Qui veut guarir d'Amour, c'en est la medecine.

XXI

Mille fois Jupiter, d'amour tout égaré,
Pour les yeux de sa sœur a plaint et soupiré;
Toutesfois il la hait dès qu'il l'a espousée,
Et luy desplaist si fort, que, pour s'en estranger,
En beste et en oyseau ne feint de se changer,
Ne trouvant rien fascheux pour la rendre abusée.

XXII

C'est un estrange cas, que le palais des dieux
Ne s'est peu garantir des debats furieux
Naissans du mariage, autheur de toutes plaintes,
Et que ce Jupiter, que tout l'univers craint,
Aguetté de Junon, cent fois s'est veu contraint
De couvrir sa grandeur sous mille estranges faintes!

XXIII

La nopce est un fardeau si fâcheux à porter,
Qu'elle fait à un dieu son empire quitter:
Elle luy rend le ciel un enfer de tristesse;
Et trouve en ses liens tant d'infelicité,
Qu'il aime mieux servir en terre une beauté,
Que jouyr dans le ciel d'une espouse déesse.

XXIV

A l'exemple de luy, qui doit estre suivy,
Tout homme qui se trouve en ses laqs asservy,
Doit par mille plaisirs alleger son martire,
Aimer en tous endroits sans esclaver son cœur,
Et chasser loin de luy toute jalouse peur:
Plus un homme est jaloux, plus sa femme on desire.

XXV

O supplice infernal! en la terre transmis
Pour gesner les humains, gesne mes ennemis!
Qu'ils soient chargez de fers, de tourmens et de flames!
Mais fuy de ma maison, n'approche point de moy,
Je hay plus que la mort ta rigoureuse loy,
Aimant mieux espouser un tombeau qu'une femme.

XLII

Ha! je vous entens bien, ces propos gracieux,
Ces regards desrobez, cet aimable sou-rire,

Sans me les déchiffrer je sçay qu'ils veulent dire,
C'est qu'à mes ducatons vous faites les doux yeux.
Quand je conte mes ans, Tithon n'est pas si vieux,
Je ne suis desormais qu'une mort qui respire;
Toutesfois vostre cœur de mon amour soupire,
Vous en faites la triste et vous plaignez des cieux.
Le peintre estoit un sot dont l'ignorant caprice
Nous peignit Cupidon un enfant sans malice,
Garni d'arc et de traits, mais nu d'accoustremens.
Il falloit pour carquois une bourse luy pendre,
L'abiller de clinquans et luy faire respandre
Rubis à pleines mains, perles et diamans.

XLIII

Clarice aux blonds cheveux, qui sembloit estre née
Pour ravir les autels et la gloire à Cypris,
Chere prison des cœurs, doux brasier des esprits,
Est nouvelle Angelique à l'ourque [1] abandonnée.
Ce sont de tes beaux jeux, ô meschant hymenée,
Qui remplis les amans de sanglots et de cris!
Le merite et l'amour par luy sont à mespris,
Et la volonté libre en triomphe est menée.
Que de pleurs sans profit, que de dieux invoquez,
Que de desseins rompus, que d'amours suffoquez!
Elle, en ce desespoir, est un marbre immobile,
Reprochant sans parler au ciel sa cruauté,
Et debat en son cœur : — Ha! maudite beauté,
Tu m'es bien de nature un present inutile!

ADIEU A LA POLOIGNE

Adieu, Poloigne, adieu, plaines desertes,
Tousjours de neige et de glace couvertes,
Adieu, pays, d'un éternel adieu!
Ton air, tes mœurs, m'ont si fort sçeu desplaire,
Qu'il faudra bien que tout me soit contraire,
Si jamais plus je retourne en ce lieu.
Adieu, maisons d'admirable structure,
Poisles, adieu, qui dans vostre closture
Mille animaux pesle-mesle entassez,
Filles, garçons, veaux et bœufs tout ensemble!

[1] Monstre marin, dragon, tarasque; des mots italiens *orco* et *orca*, qui ont tous les deux le même sens, à peu de chose près.

Un tel mesnage à l'âge d'or ressemble,
Tant regretté par les siecles passez.
  Quoy qu'on me dist de vos mœurs inciviles,
De vos habits, de vos meschantes villes,
De vos esprits pleins de legereté,
Sarmates fiers, je n'en voulois rien croire,
Ny ne pensoy que vous peussiez tant boire;
L'eussé-je creu sans y avoir esté?
  Barbare peuple, arrogant et volage,
Vanteur, causeur, n'ayant rien que langage,
Qui, jour et nuict dans un poisle enfermé,
Pour tout plaisir se jouë avec un verre,
Ronfle à la table ou s'endort sur la terre,
Puis comme un Mars veut estre renommé.
  Ce ne sont pas vos grand's lances creusées [1],
Vos peaux de loup, vos armes desguisées,
Où maint plumage et mainte aile s'estend,
Vos bras charnus ny vos traits redoutables,
Lourds Polonnois, qui vous font indomtables;
La pauvreté seulement vous deffend.
  Si vostre terre estoit mieux cultivée,
Que l'air fust doux, qu'elle fust abreuvée
De clairs ruisseaux, riche en bonnes citez,
En marchandise, en profondes rivieres,
Qu'elle eust des vins, des ports et des minieres,
Vous ne seriez si long-tans indomtez.
  Les Othomans, dont l'ame est si hardie,
Aiment mieux Cypre ou la belle Candie,
Que vos deserts presque tousjours glacez;
Et l'Alemand, qui les guerres demande,
Vous dédaignant, court la terre Flamande,
Où ses labeurs sont mieux recompensez.
  Neuf mois entiers pour complaire à mon maistre,
Le grand HENRY, que le ciel a fait naistre,
Comme un bel astre aux humains flamboyant,
Pour ce desert j'ay la France laissée,
Y consumant ma pauvre ame blessée,
Sans nul confort, sinon qu'en le voyant.
  Fasse le ciel que ce valeureux prince
Soit bien-tost roy de quelque autre province,
Riche de gens, de citez et d'avoir;
Que quelque jour à l'empire il parvienne,
Et que jamais icy je ne revienne,
Bien que mon cœur soit brûlant de le voir.

[1] Striées, cannelées.

DU PORTRAIT DU SIEUR DE VANDES

MEDECIN DU ROY

AUTHEUR DES *FLAMMES SAINTES*

Amour, advisant ce portrait,
Tout soudain le perça d'un trait,
Pour se vanger des flammes saintes,
Qui les siennes avoient estaintes.
« Tu as mon ouvrage deffait,
Dit le peintre; Amour, qu'as-tu fait,
Laissant le vif, et ta sagette
Perdant sur l'image muette? »
Amour respond: « Je n'y puis rien;
Rien n'y sert mon arc, mon lien;
Si je l'approche, il faut me rendre.
Pour son art, ses vers et sa voix,
Au lieu d'un que je pense prendre,
Je deviens esclave de trois. »

A MADEMOISELLE DE CHASTEAUNEUF[1]

Je ne veux desormais m'enquerir davantage
Que tu peux avoir fait, larron malicieux,
De tant de jeunes cœurs surpris en tant de lieux,
Laissant mesmes au ciel marque de ton outrage.
Tu nous les ravissois pour bastir cet ouvrage,
Ce royal Chasteauneuf, ton palais gracieux,
Où tu vas reposer, las d'outrager les dieux,
Y retirant tes feux, tes traits et ton cordage.
Devant ce Chasteauneuf, pour embellir le front,
Tu pens les plus beaux cœurs, comme les chasseurs font
Des grands cerfs et sangliers qu'à force ils peuvent prendre.
Le mien s'y fust peu voir au plus haut lieu planté;
Mais pour ce que sans crainte il t'avoit resisté,
O cruel, par despit tu l'as reduit en cendre!

SUR SON PORTRAIT

A I. DE COUR, PEINTRE DU ROY[2]

Tu t'abuses, De Cour, pensant representer
Du Chasteauneuf d'Amour la deesse immortelle;

[1] Voyez la note de la page 96.
[2] Jean de Cour ou de Court, artiste maintenant peu connu, rempla a,

Le ciel, peintre sçavant, l'a portraite si belle,
Que son divin tableau ne se peut imiter.
Comment, sans t'esblouyr, pourras-tu supporter
De ses yeux flamboyans la planette jumelle?
Quelle couleur peindra sa couleur naturelle,
Et les graces qu'on voit sur son front voleter?
Quel or égalera l'or de sa blonde tresse?
Quels traits imiteront cette douce rudesse,
Ce port, ce teint, ce ris, ces attraits gracieux?
Laisse au grand dieu d'Amour ce labeur temeraire,
Qui d'un trait pour pinceau la sçaura mieux pourtraire,
Non dessus de la toile, ains dans le cœur des dieux.

POUR METTRE DEVANT UN PETRARQUE

Le labeur glorieux d'un esprit admirable
Triomphe heureusement de la posterité,
Comme ce Florentin qui a si bien chanté
Que les siecles d'apres n'ont trouvé son semblable.
La beauté n'est ainsi, car elle est perissable;
Mais Laure avec ses vers un trophée a planté,
Qui fait que l'on revere à jamais sa beauté,
Et qui rend son laurier verdissant et durable.
Celle qui dans ses yeux tient mon contentement,
La passant en beauté, luy cede seulement
En ce qu'un moindre esprit la veut rendre immortelle.
Mais j'ay plus d'amitié, s'il fut mieux écrivant,
Car sa Laure mourut et il resta vivant;
Si ma dame mouroit, je mourrois avec elle.

POUR UN MIROIR

Ce miroir bien-heureux, à qui je porte envie,
Pour le bien d'estre à vous qui luy doit advenir,

vers 1570, François Clouet comme peintre du roi. Les *Comptes de l'espargne* le mentionnent, à la date de 1572, pour une somme de deux cent cinquante livres, qui lui fut remise le 12 décembre. Il fit, en 1585, le portrait de la duchesse de Guise, qu'on lui paya quatre-vingt-dix livres. Cette même année, il reçut quatre-vingts livres pour travaux faits au Louvre, tandis que Jacques et Jean Patin, moins estimés sans doute, n'émargeaient que trente-trois livres chacun. Papyre Masson, dans son *Histoire de Charles IX*, dit avoir vu chez Jean de Cour, en 1574, le portrait de Henri III. Charles se le fit apporter par l'auteur peu de jours avant sa mort, et dit, en le regardant: « Hélas! voilà l'image de mon bon frère! Plût à Dieu que je ne l'eusse jamais laissé partir d'auprès de moi! »

Le sonnet de Desportes doit avoir précédé le mariage du roi en 1575.

Vous fera, le voyant, quelquefois souvenir
D'un à qui vostre amour sert d'esprit et de vie.
Et croyez que le tans, la fortune et l'envie,
Ou quelque autre accident qui me puisse advenir,
Mon cœur de vostre cœur ne sçauroit desunir :
Vos celestes beautez m'ont trop bien asservie.
Voyant en ce miroir vos yeux que j'aime tant,
Pensez comme du ciel je m'iray lamentant,
Loin de ces chauds regards et de ce beau visage.
Mais à tort toutesfois je me plaindroy des cieux;
Car, bien que mon destin m'égare en divers lieux,
Tout par tout dans le cœur je porte vostre image.

POUR DES PENDANS D'OREILLE DE TESTE DE MORT

Je vous donne une mort, present mal-convenable
A la vive clarté de vos yeux amoureux;
Mais que pourroit donner un esprit malheureux,
Qui ne soit desplaisant, funeste et larmoyable?
Un qui fuit tout espoir d'estat plus favorable,
Qui trouve aigre la joye et le pleur doucereux,
A qui la clarté fasche, et qui n'est desireux
Que de voir comme luy tout amant miserable.
S'il faut offrir au ciel ce qu'on aime plus fort,
Son cœur desesperé n'ayme rien que la mort,
Dont l'image effroyable en sa face est dépeinte.
Donc, ô beauté du ciel! ne vous offensez pas,
Si souffrant loin de vous tant de vivans trespas,
A sa mort veritable il offre une mort feinte.

SUR LE MESME SUJET

Portez cette mort effroyable,
Afin d'estre moins pitoyable,
Et rendre vos yeux bien aimez
A meurtrir plus accoustumez.

SUR LES VERS DE CALLIANTHE

Mirtis, Corinne et la muse de Grece,
Sapphon qu'Amour fist si haut soupirer,
Tous leurs escrits n'oseroient comparer
A ces beaux vers qu'a chantez ma maistresse.
Qui veut sçavoir de quels traits Amour blesse,
Sans voir vos yeux trop pronts à martyrer,

Lise ces vers qu'habile il sçeut tirer
De vostre esprit, digne d'une deesse.
  Pensers, desirs, soupirs, feux et glaçons,
Sont les sujets de ces belles chansons,
Où seule à part vous retenez vostre ame.
  Cœur n'est si froid qui n'en fust allumé :
Cachez-les donc, ô mon mal bien-aimé !
Car sans les voir je n'ay que trop de flame.

POUR UNE FAVEUR SEMÉE DE DIVERSES BRANCHES

DONNÉE A MONSIEUR LE DUC D'ANJOU

Le ciel, qui mieux que moy vous peut favoriser,
Soit à vostre grandeur pour jamais favorable,
Couronnant vos vertus d'un renom si durable,
Que la force du tans ne le puisse briser.
  Desjà vos faits guerriers partout vous font priser,
Plantant sur vostre front maint trophée honorable,
Puis ceste grand' douceur et ce cœur immuable
Malgré les ans vainqueurs vous peut éterniser.
  Il restoit que l'Amour vous mist sous son empire,
Comme il fait tous les dieux, afin qu'on vous peust dire
Pacifique, immuable, amoureux et guerrier.
  Et qu'une, qui vous est saintement asservie,
Vous offrist à bon droit, en vous offrant sa vie,
L'ollivier, le palmier, le meurte et le laurier.

A MADEMOISELLE DE SURGERES

HELENE DE FONSEQUES

Comme on voit au printans le bouton rougissant,
Amoureux du soleil, languir en son absance,
Puis en le revoyant changer de contenance,
D'odeurs et de beautez le ciel resjouyssant.
  Tout ainsi mon esprit tristement languissant,
Durant l'obscure nuict des miseres de France,
Voyant de vos beautez l'agreable presance,
S'égaye et veut encor se monstrer florissant.
  Or si la saincte ardeur qui vient de vous l'enflame,
Je vous nomme à bon droit le soleil de mon ame,
M'efforçant de monstrer sa divine clarté ;
  Que, si selon mon cœur j'y pouvoy satisfaire,
Le vice deviendroy de soy-mesme adversaire,
Voyant de vos vertus l'admirable beauté.

A MADEMOISELLE DE BRISSAC

JEANNE DE COSSÉ

Comme quand il advient que l'humaine pensée,
Compagne d'un desir vainement curieux,
Entreprend de voler jusqu'au plus haut des cieux
Pour voir des deïtez la grand' troupe amassée.
Alors qu'elle presume estre bien avancée,
C'est lors qu'elle connoist son vol audacieux;
Car tousjours le chemin s'esloigne de ses yeux,
Et ne voit point de fin à l'œuvre commencée.
Tout ainsi qui voudra, plein de temerité,
S'essayer de trouver fin à l'infinité
Des graces, qui vous font divinement reluire,
En pensant s'avancer ses labeurs accroistront;
Car d'un sujet finy cent mille autres naistront,
Et faudra qu'à la fin tout court il s'en retire.

A MADEMOISELLE DE LA CHASTAIGNERAYE

HELIETTE DE VIVONNE

O beaux cheveux chatains d'une qui ce nom porte,
Ondez, crespes et longs, où les Jeux inconstans
Et les petits Amours, comme oiseaux voletans,
S'emprisonnent l'un l'autre en mainte et mainte sorte,
O bel œil, qui d'Amour rend la majesté forte,
Clair, brun, fier et piteux, seul soleil de ce tans,
Le bois sec reverdit au retour du printans,
Et le tien fait fleurir mon esperance morte!
Il faudroit estre roche, acier ou diamant,
Pour ne devenir flamme et mourir doucemant
Aupres d'une beauté de beautez si pourveuë.
O celestes rayons, qui me donnez la loy,
Je voudrois estre Argus alors que je vous voy
Et, ne vous voyant point, estre privé de veuë [1]!

[1] Pour les trois dernières personnes, voyez l'introduction placée en tête du volume.

BERGERIES

CHANSON

O bien-heureux qui peut passer sa vie
Entre les siens, franc de haine et d'envie,
Parmy les champs, les forests et les bois,
Loin du tumulte et du bruit populaire,
Et qui ne vend sa liberté pour plaire
Aux passions des princes et des rois !
Il n'a soucy d'une chose incertaine,
Il ne se paist d'une esperance vaine,
Nulle faveur ne le va decevant,
De cent fureurs il n'a l'ame embrasée,
Et ne maudit sa jeunesse abusée,
Quand il ne trouve à la fin que du vant.
Il ne fremist, quand la mer courroucée
Enfle ses flots, contrairement poussée
Des vens esmeus,soufflans horriblement ;
Et quand la nuict à son aise il sommeille,
Une trompette en sursaut ne l'éveille,
Pour l'envoyer du lict au monument.
L'ambition son courage n'attise ;
D'un fard trompeur son ame il ne déguise,
Il ne se plaist à violer sa foy;
Des grands seigneurs l'oreille il n'importune,
Mais en vivant contant de sa fortune,
Il est sa cour, sa faveur et son roy,
Je vous rens grace, ô deïtez sacrées
Des monts, des eaux, des forests et des prées,

Qui me privez de pensers soucieux,
Et qui rendez ma volonté contente,
Chassant bien loin ma miserable attente
Et les desirs des cœurs ambitieux!
  Dedans mes champs ma pensée est enclose;
Si mon corps dort, mon esprit se repose,
Un soin cruel ne le va devorant.
Au plus matin la fraischeur me soulage;
S'il fait trop chaud, je me mets à l'ombrage,
Et, s'il fait froid, je m'échauffe en courant.
  Si je ne loge en ces maisons dorées,
Au front superbe, aux voûtes peinturées
D'azur, d'esmail et de mille couleurs,
Mon œil se paist des thresors de la plaine,
Riche d'œillets, de lis, de marjolaine,
Et du beau teint des printanieres fleurs.
  Dans les palais enflez de vaine pompe,
L'ambition, la faveur qui nous trompe,
Et les soucys logent communément;
Dedans nos champs se retirent les fées,
Roines des bois à tresses décoiffées,
Les jeux, l'amour et le contentement.
  Ainsi vivant, rien n'est qui ne m'agrée :
J'oy des oiseaux la musique sacrée,
Quand au matin ils benissent les cieux,
Et le doux son des bruyantes fontaines,
Qui vont coulant de ces roches hautaines,
Pour arrouser nos prez delicieux.
  Que de plaisir de voir deux colombelles,
Bec contre bec, en tremoussant des ailes,
Mille baisers se donner tour à tour,
Puis, tout ravy de leur grace naïve,
Dormir au frais d'une source d'eau vive,
Dont le doux bruit semble parler d'amour!
  Que de plaisir de voir sous la nuict brune,
Quand le soleil a fait place à la lune,
Au fond des bois les nymphes s'assembler,
Monstrer au vent leur gorge découverte,
Danser, sauter, se donner cotte-verte,
Et sous leurs pas tout l'herbage trembler!
  Le bal finy, je dresse en haut la veuë,
Pour voir le teint de la lune cornuë,
Claire, argentée, et me mets à penser
Au sort heureux du pasteur de Latmie;
Lors je souhaite une aussi belle amie,
Mais je voudrois en veillant l'embrasser.

Ainsi la nuict je contente mon ame,
Puis, quand Phebus de ses rays nous enflame,
J'essaye encor mille autres jeux nouveaux;
Diversement mes plaisirs j'entrelasse,
Ores je pesche, or' je vay à la chasse,
Et or' je dresse embuscade aux oyseaux.
Je fay l'amour, mais c'est de telle sorte
Que seulement du plaisir j'en rapporte,
N'engageant point ma chere liberté;
Et quelques laqs que ce dieu puisse faire
Pour m'attraper, quand je m'en veux distraire,
J'ay le pouvoir comme la volonté.
Douces brebis, mes fidelles compagnes,
Hayes, buissons, forests, prez et montagnes,
Soyez témoins de mon contentement!
Et vous, ô dieux! faites, je vous supplie,
Que cependant que durera ma vie,
Je ne connoisse un autre changement.

I

Recherche qui voudra les apparens honneurs,
Les pompes, les thresors, les faveurs variables,
Les lieux hauts élevez, les palais remarquables,
Retraites de pensers, d'ennuis et de douleurs;
J'aime mieux voir un pré bien tapissé de fleurs,
Arrousé de ruisseaux au vif argent semblables,
Et tout encourtiné de buissons delectables,
Pour l'ombre et pour la soif durant les grand's chaleurs.
Là, franc d'ambition, je voy couler ma vie
Sans envier aucun, sans qu'on me porte envie,
Roy de tous mes desirs, contant de mon parti.
Je ne m'appaste point d'une vaine esperance,
Fortune ne peut rien contre mon asseurance,
Et mon repos d'esprit n'est jamais diverti.

II

Quel destin favorable, ennuyé de mes paines,
Rompra les forts liens dont mon col est pressé?
Par quel vent reviendray-je au port que j'ay laissé,
Suivant trop follement des esperances vaines?
Verray-je plus le tans qu'au doux bruit des fontaines,
Dans un bocage espais mollement tapissé,
Nous recitions nos vers, moi, d'Amour offencé,
Toi, bruyant de nos rois les victoires hautaines?

Si j'eschappe d'icy, Dorat [1], je te promets
Qu'Apollon et Cypris je suivray desormais,
Sans que l'ambition mon repos importune;
Les venteuses faveurs ne pourront me tenter,
Et de peu je sçauray mes desirs contenter,
Prenant congé de vous, esperance et fortune!

III

D'UNE FONTAINE

Cette fontaine est froide, et son eau doux-coulante,
A la couleur d'argent, semble parler d'Amour;
Un herbage mollet reverdit tout autour,
Et les aunes font ombre à la chaleur brûlante.
Le fueillage obeyt à Zephyr qui l'évante,
Soupirant, amoureux, en ce plaisant sejour;
Le soleil clair de flame est au milieu du jour,
Et la terre se fend de l'ardeur violante.
Passant, par le travail du long chemin lassé,
Brûlé de la chaleur et de la soif pressé,
Arreste en cette place où ton bon-heur te maine;
L'agreable repos ton corps delassera,
L'ombrage et le vent frais ton ardeur chassera,
Et ta soif se perdra dans l'eau de la fontaine.

IV

SUR LA BERGERIE DE REMY BELLEAU [2]

Quand je ly, tout ravy, ce discours qui soupire
Les ardeurs des bergers, je t'appelle menteur,
(Pardonne-moy) Belleau, de t'en dire l'autheur;
Car un homme mortel ne sçauroit si bien dire.
Amour, qui tient les dieux au joug de son empire,
A derechef contraint Phebus d'estre pasteur,
Qui, pour charmer sa peine et l'œil son enchanteur,
Doit avoir fait ces vers, témoins de son martire.
O Phebus! ô grand dieu des poëtes invoqué!
Parmy nos champs françois si tu as remarqué
Quelque herbe, ou quelque fleur, qui les cœurs peut contraindre,
Change cil d'Hippolyte et le rend enflammé!
Ou bien, s'il faut que j'aime et ne sois point aimé,
Fay qu'en si beaux regrets mon mal je puisse plaindre.

1 Voyez la note de la page 2.
2 Voyez la note de la page 21.

DISCOURS

Que faites-vous, mignons, mon desiré souci,
Le soucy d'Apollon et des Muses aussi,
Amis que j'aime mieux qu'une jeune pucelle
N'aime les belles fleurs de la saison nouvelle,
Ores que faites-vous à la suite du roy?
Est-il possible au moins qu'ayez soucy de moy,
De moy qui, chacun jour, au ciel rien ne demande
Que l'heur de tost revoir une si chere bande?
Et bien qu'absent de vous mille contentemens
Chassent de mon esprit tous fascheux pensemens,
Je ne puis toutesfois, quelque esbat qui me tienne,
Faire tant que tousjours de vous ne me souvienne;
Je ne rève autre chose, et l'obstiné desir
Que j'ay de vous revoir amoindrit le plaisir
Dont je flatte ma vie, or' que la chienne ardante
De chaleur et de soif à l'égal nous tourmante,
Et qu'au clair de la nuict les satyres cornus,
Les silvains chèvre-pieds et les faunes tous nus
Virevolent en rond et font mille gambades,
Pour eschauffer les cœurs des fuitives nayades
Et des nimphes des bois; et or' que sans cesser
Le forgeron des dieux, hastif, fait avancer,
Haletant et suant et tout couvert de poudre,
Le tonnerre grondant, les esclairs et la foudre.
Dès la pointe du jour, que l'aube qui reluit
A fait esvanouyr les frayeurs de la nuit,
Je choisi quelque mont dont la cime est hautaine.
Et, m'y traçant chemin, tout pensif je rameine
Et tourne en mon esprit mille et mille discours.
Des succez incertains de vos vaines amours.
Je crains la cruauté de vos fieres maistresses,
J'ay part à vos soupirs, je gouste vos tristesses,
Et tout ce qui vous vient d'amertume et de doux,
Fidelle compagnon, je porte comme vous.
Puis je beny le ciel, qui contant me fait vivre,
Je rens grace au démon qui m'a gardé de suivre
Les faux pas d'un aveugle, et qui fait reboucher
Ses traits, lors qu'il les veut contre moy décocher.
Un autre jour plus gay je m'en vay à la chasse,
Je cherche un lièvre au giste ou le suis à la trace.
Ou avecques les chiens, qui de leurs longs abois
Font éclater les monts, les rochers et les bois.
Or' avec un autour je fais tomber de crainte

L'innocente perdrix, or' sous une voix fainte
Je prens la simple caille entr'imitant son chant.
Quelquefois je retourne avec le chien couchant
Luy dresser autre embusche, et le soir je devise,
Quand elle est dans le plat, comme je l'ay surprise.
  Puis, las de ce mestier, j'en choisis un nouveau,
Et, garny de filés, je vay chasser sur l'eau
A la truite et à l'umbre, où si bien je m'espreuve
Qu'un saumon quelquefois dans mes filés se treuve.
Or' avecques la ligne et le traistre hameçon,
Or' avecques le feu je fay guerre au poisson;
J'en salle une partie, et l'autre frais je mange,
Et mille fois le jour de passetans je change.
  Je fay faucher le foin, dont les diverses fleurs
Gisent également veufves de leurs honneurs.
Ores demy lassé je me couche sur l'herbe,
Ores plus mesnager j'aide à serrer la gerbe,
A faire des plongeons et les bien entasser,
De crainte que le vent les fasse renverser.
  Si c'est un jour de feste ou de quelque reinage,
Ou qu'on chomme le jour d'un patron de village,
Je m'en vay à la dance, où courent à monceaux
De tous les lieux prochains les jeunes pastoureaux;
Mon Dieu! que de plaisir de voir nos montagneres
Blanches comme le laict, dispostement legeres,
Bondir en petits sauts, reculer, avancer,
Et de mille façons leurs branles compasser!
  Là le plus amoureux à qui mieux mieux s'efforce,
Car Amour tout par tout fait connoistre sa force,
Et travaille aussi bien à ranger sous ses loix
Les plus simples bergers, comme les plus grands rois.
Adon en sert de preuve, et le pasteur d'Amphryse,
Et l'amy de la Lune, et le vieillard Anchise,
Et le sac d'Ilion, pastoureaux amoureux,
Qui furent en aimant mille fois plus heureux,
Jouissant à souhait des plus grandes deesses,
Que mille et mille rois chargez de leurs richesses.
Car l'Amour au village est simple et peu rusé;
Il s'est tant seulement pour la cour déguisé,
Et pour les grands seigneurs, dames et damoiselles;
Mais il retient aux champs ses façons naturelles.
Il y demeure enfant plein de simplicité,
Il va nud pour monstrer qu'il n'est point acquesté
Par argent ny presens, et, sans user de feinte,
Il guarist aussi tost comme il donne l'atteinte,
Et non comme en ces l eux, où les dons ont pouvoir

Par dessus la beauté, la grace et le sçavoir.
  Mais moy, qui n'ay senty la cuisante pointure
De l'archer Paphien, j'aime mieux la verdure,
L'ombrage et la fraischeur des forests et des bois,
Que les saults et les jeux de tous ces villageois.
Aussi, le plus souvent, tout seul je me retire
Au milieu d'un taillis, où je me mets à lire;
Mais je n'ay commencé, qu'un sommeil gracieux
Me clost, sans y penser, la paupiere et les yeux.
  O champs plaisans et doux! ô vie heureuse et sainte!
Où, francs de tout soucy, nous n'avons point de crainte
D'estre accablez en bas, quand, plus ambitieux
Et d'honneurs et de biens, nous voisinons les cieux!
Où nous vivons contens, sans que la chaude rage
D'avancer en credit nous brûle le courage;
Où nous ne craignons point l'effort des medisans,
Où nous n'endurons point tant de propos cuisans,
Où nous n'avons soucy de tant nous contrefaire
Et ployer le genouil, mesme à nostre adversaire;
Où tant de vains pensers, d'erreurs, d'afflictions,
De veilles, de travaux, d'ennuys, d'ambitions,
De gesnes, de regrets, de desirs, de miseres,
De peurs, de desespoirs, de fureurs, de coleres,
De remords inhumains et de soucis mordans,
Comme loups affamez, ne nous rongent dedans,
Nous jaunissans la face, et la despite envie
D'une seule douleur ne trouble notre vie.
  O gens bien fortunez, qui les champs habitez,
Sans envier l'orgueil des pompeuses citez!
Que je plains Nicolas, Bonnet et la Fallaise,
Qui, contens comme moy, ne jouyssent de l'aise
Que je reçois icy, delivré de l'Amour
Et du soin importun qui les suit à la cour.
  Voilà, mignons des dieux, les plaisirs qui me suivent
Compagnon des Sylvains qui par les forests vivent;
Voilà ce que je fais, or' que l'esté brûlant
Tousjours en s'avançant se fait plus violant,
Et que Phebus, laissant le lion effroyable,
Visitera bien tost la vierge pitoyable.
  Mais tant d'heureux plaisirs qu'icy je puis avoir,
Sans regret j'abandonne, afin de vous revoir,
Et la beauté des champs, et l'abry des bocages,
Et la couleur des prez, et le frais des rivages:
Car je vous aime plus cent mille et mille fois
Que les champs, que les prez, les rives et les bois.

DIALOGUE

— Berger, as-tu quelque langueur?
Je te voy fort mauvais visage.
— C'est un mal qui me tient au cœur;
Ne t'en enquiers point davantage.
— Que n'y cherches-tu du secours,
Avant que plus il s'enracine?
— Las! à qui puis-je avoir recours,
Puisque la cause en est divine.
— Il faut t'ouvrir plus clairement,
Si tu veux avoir allegeance.
— Mon mal est sans allegement,
Sans remede et sans esperance.
— Découvrant l'ennuy qui te point,
Sa fureur seroit moins cruelle.
— C'est pourquoy je n'en parle point,
Car je consens qu'elle soit telle.
— Tes soupirs me trompent bien fort,
Ou je sçay quel est ton martire.
— Si tu le sçais, as-tu pas tort
De me contraindre à te le dire?
— Tu ne peux empescher de voir,
Ces jaloux ont trop bonne vuë.
— Ma mort se pourra bien savoir,
Mais non la cause qui me tuë.
— Qui trop sage taist sa douleur,
En fin à haute voix la crie.
— Las! je crains fort qu'à mon malheur
De moy ce proverbe se die.

METAMORPHOSES

Mon pront et peu sage penser,
Qui peut haut et bas s'élancer,
Et se feint cent formes nouvelles,
Un jour, fantastique et leger,
En rose voulut me changer,
Royne des fleurettes plus belles;
Croyant que la jeune beauté,
Qui rend mes jours sans liberté,
Pourroit sur moy jetter la veuë,
Et de ses doigts victorieux
Me poser au sein glorieux,
Le sejour du dieu qui me tuë

Espoir trompeur, tu m'as deceu!
Si grand prix je n'ay point receu;
Car sa rigueur, qui me fait guerre,
Ne m'a d'un regard consolé,
Mais d'un pied cruel m'a foulé,
Comme un ver rampant sur la terre.
Depuis, quand la vive clarté
Du ciel, aux plus grands jours d'esté,
De chaud et de soif nous martyre,
La voyant languir foiblement,
Il me change aussi prontement
Aux moites soupirs de Zephyre.
L'éventant d'un air adouci,
J'esperoy de pouvoir aussi
Temperer mes flames cruelles,
Baiser ses yeux, mes ennemis,
Et du sein, qui ne m'est permis,
Refraichir les pommes jumelles.
Mais tousjours contraire à mes vœux,
Dès que ses plus tendres cheveux
S'émeurent sous ma douce haleine,
Et que ma fraischeur la toucha,
Toute en ses habits se cacha,
Trompant mon attente et ma peine.
En rosée il me change après,
En ombre et en brouillas espès,
Que Phebus des vapeurs esleve :
Ombre pour la suivre en tous lieux,
Brouillas pour couvrir ses beaux yeux,
Humeur pour arroser sa grève.
Mais cet art peu me secourut,
Car, dès que le feu m'apparut,
Dont mon ame est toute embrasée,
L'ombre à sa clarté se perdit,
Le brouillas pronte elle fendit,
Et secha l'humide rosée.

V

Lycaste et Philemon qu'un seul trait a blessez,
Et qui n'ont leurs pareils en amour pure et sainte,
O celeste Venus! te consacrent en crainte,
Avec des myrthes verts, ces lys entrelacez.
Favorise leurs vœux, à toy seul adressez,
Fay que leur claire ardeur ne soit jamais esteinte
Et que leur pure foy chasse au loin toute feinte.

Rendant par sa blancheur les beaux lys effacez.
  Ainsi qu'un seul filet ces fleurettes assemble,
Qu'un seul nœu pour tousjours lace leurs cœurs ensemble,
Et qu'aucun accident ne le puisse trancher.
  Fay qu'un mesme vouloir regne en leur fantaisie,
Qu'ils n'espreuvent jamais que c'est que jalousie,
Et l'envieuse dent ne les puisse toucher.

DIALOGUE

— Berger, quelle advanture estrange
D'ennuis fraischement t'a privé?
— Amour est cause en moy d'un change,
Dont tant de bien m'est arrivé.
— Quel succez assez favorable
Pouvoit t'exempter de soucy?
— Aimer d'amour ferme et durable
En lieu qu'on m'aimast tout ainsi.
— La gloire, où ton esprit se fonde,
Est-elle pour long-tans durer?
— Si rien de ferme est en ce monde,
Je m'en dois tousjours asseurer.
— Si ta maistresse estoit volage,
Ton mal seroit-il vehement?
— Las! changez ce triste langage,
Je meurs en l'oyant seulement.
— Qui sçait si quelque autre plus belle
Pourroit ton cœur faire changer?
— Je n'ay point de cœur que pour elle,
Et d'autre je ne puis juger.
— Feins un peu que dedans ton ame
Se loge une autre affection.
— Pour Dieu qu'en vous servant, madame,
Je n'use point de fiction.
— Dy vray, l'amour qui te surmonte
Est-il si plein de fermeté?
— Qui vous en deut mieux rendre conte
Que vostre admirable beauté?
— Quelquefois j'en prends asseurance,
D'autres fois j'en doute bien fort.
— L'heur favorable à ma constance
En ce seul point me fait grand tort.

BAISER

Fay que je vive, ô ma seule deesse!
Fay que je vive et change ma tristesse

En plaisir gracieux;
Change ma mort en immortelle vie,
Et fay, mon cœur, que mon ame ravie
S'envole entre les dieux.
Fay que je vive et fay qu'à la mesme heure,
Baissant les yeux, entre tes bras je meure,
Languissant doucement :
Puis qu'aussi-tost doucement je revive,
Pour amortir la flamme ardante et vive
Qui me va consumant.
Fay que mon ame à la tienne s'assemble,
Range nos cœurs et nos esprits ensemble
Sous une mesme loy;
Qu'à mon desir ton desir se rapporte;
Vy dedans moy, comme en la mesme sorte
Je vivray dedans toy.
Ne me defends ny le sein ny la bouche;
Permets, mon cœur, qu'à mon gré je les touche
Et baise incessamment,
Et ces beaux yeux où l'amour se retire;
Car tu n'as rien qui tien se puisse dire,
Ni moy pareillement :
Mes yeux sont tiens, des tiens je suis le maistre;
Mon cœur est tien, le tien à moy doit estre,
Amour l'entend ainsi;
Tu es mon feu, je dois estre ta flamme,
Et dois encor, puisque je suis ton ame,
Estre la mienne aussi.
Embrasse-moy d'une longue embrassée,
Ma bouche soit de la tienne pressée,
Suçans également
De nos amours les faveurs plus mignardes,
Et qu'en ces jeux nos langues frétillardes
S'estreignent mollement.
Au paradis de tes lèvres décloses,
Je vay cueillant de mille et mille roses
Le miel delicieux;
Mon cœur s'y paist, sans qu'il se rassasie
De la douceur d'une sainte ambrosie
Passant celle des cieux.
Je n'en puis plus, mon ame à demy folle
En te baisant, par ma bouche s'envolle,
Dedans toy s'assemblant;
Mon cœur halette à petites secousses;
Bref, je me fons en ces liesses douces,
Soupirant et tremblant.

Quand je te baise, un gracieux Zephire,
Un petit vent moite et doux qui soupire,
Va mon cœur éventant;
Mais tant s'en faut qu'il esteigne ma flame,
Que la chaleur qui devore mon ame
S'en augmente d'autant.
Ce ne sont point des baisers, ma mignonne,
Ce ne sont point des baisers que tu donne :
Ce sont de doux appas
Faits de nectar, de sucre et de canelle,
Afin de rendre une amour mutuelle
Vive apres le trepas.
Ce sont moissons de l'Arabie Heureuse,
Ce sont parfums qui font l'ame amoureuse
S'esjouyr en son feu;
C'est un doux air embausmé de fleurettes,
Où comme oiseaux volent les amourettes,
Les plaisirs et le jeu.
Parmy les fleurs de ta bouche vermeille,
Amour oiseau volle comme une abeille,
Amour plein de rigueur,
Qui est jaloux des douceurs de ta bouche;
Car, aussi tost qu'à tes lèvres je touche,
Il me pique le cœur.

VI

Ah! mon Dieu, je me meurs! il ne faut plus attendre
De remede à ma mort, si tout soudainement,
Phylis, je ne te vole un baiser seulement,
Un baiser qui pourra de la mort me defendre.
Certes, je n'en puis plus, mon cœur; je le vay prendre!
Non feray, car je crains ton courroux vehement.
Quoy? me faudra-t-il donc mourir cruellement,
Près de ma guarison qu'un baiser me peut rendre?
Mais, las! je crains mon mal en pourchassant mon bien.
Le doy-je prendre ou non? Pour vray, je n'en sçay rien,
Mille debats confus agitent ma pensée.
Si je retarde plus, j'avance mon trespas:
Je le prendray! mais non, je ne le prendray pas,
Car j'aime mieux mourir que vous voir courroucée.

STANCES

S'il est vray, comme on dit, que les plus belles ames
Meuvent les plus beaux corps et leur donnent pouvoir,

Quelle ame est assez belle afin de vous mouvoir,
Astres clairs, qui versez tant de celestes flammes?
Il pleut de vos regars une douceur extreme,
Comblant les chastes cœurs d'aise et d'embrasement,
Qui fait croire qu'Amour, quittant le firmament
Pour vous donner esprit, s'est fait esprit luy-même.
Beaux yeux, mes chers soleils, las! par quelle aventure
Faut-il que si souvent vos rais me soient celez?
Ceux du commun soleil ne sont tant reculez,
Et la nuict pour chacun si longuement ne dure.
Je suis vostre Phenix, ô lumiere immortelle!
En cendre à vos rayons je me vay reduisant.
Ainsi parloit Philon, baisant et rebaisant,
Devôt, les yeux divins de Licaste la belle.

QUELQUES EPIGRAMMES

Je voulu baiser ma rebelle,
Riant, elle m'a refusé;
Puis soudain, sans penser à elle,
Toute en pleurs elle m'a baisé:
De son dueil vint ma jouyssance,
Son ris me rendit malheureux;
Voilà que c'est, un amoureux
A du bien quand moins il y pense.

AUTRE

Si dessus vos lèvres de roses
Je voy mes liesses decloses,
Mon esprit, ma vie et mon bien,
Vous ne pouvez me les deffendre:
Il faut que chacun ait le sien;
Par tout le mien je puis reprendre.

AUTRE

Blanche aux yeux verds, femme du vieux Titvre,
Autant de fois que sa vache elle tire,
Dit bassement d'un courage marry:
« Je ne voy point que ma tâche finisse,
Car toute nuict je fay mesme exercice,
Tirant le bout qui pend à mon mary. »

AUTRE

Tant de rapports fascheux indignes de notre ire,
Ne sortent que d'esprits jaloux ou malcontans,

Je suis d'advis de faire et de les laisser dire,
Ils en auront la paine et nous le passetans.

AUTRE

J'aimois un peu Phillis, mais lorsqu'elle m'aima
Dans mon sang échauffé du soulphre elle sema :
Mes yeux auparavant la jugeoient assez belle,
Et depuis je la trouve une Venus nouvelle.
Phyllis, continuez, aimez tousjours ainsi,
Mes feux et vos beautez continueront aussi;
Mais, en ne poursuivant les amours commencées,
Vous rendez vos beautez et mes flammes passées.

AUTRE

Hier, Parthenie, entre cent damoiselles
Sans y panser hautement soupira :
Helas ! Amour, que n'avois-je des ailes,
Pour découvrir où ce soupir tira?

AUTRE

Je t'apporte, ô sommeil ! du vin de quatre années,
Du laict, des pavots noirs aux testes couronnées,
Vueilles tes ailerons en ce lieu desployer,
Tant qu'Alison, la vieille accroupie au foyer,
Qui, d'un poulce retors et d'une dent mouillée,
Sa quenouille chargée a quasi despouillée,
Laisse choir le fuseau, cesse de babiller,
Et de toute la nuict ne se puisse éveiller;
Afin qu'à mon plaisir j'embrasse ma rebelle,
L'amoureuse Ysabeau, qui soupire aupres d'elle.

AUTRE

Quand par les rochers montagneux
Pasiphœ, de fureur contrainte,
Suivoit son amant dédaigneux,
On dit qu'elle fit cette plainte :
« O Venus, fille de la mer!
Qui causes ma flamme enragée,
Puis qu'un bœuf tu me fais aimer,
Qu'en vache ne m'as-tu changée? »

STANCES

Jupiter, s'il est vray que tu fusse amoureux,
Quand ton poil de toreau deceut une pucelle,
Que tu pouvois te dire à bon droit bien-heureux,
Portant dessus le dos une charge si belle!
Dans l'eau que tu fendois d'un pied souple et leger,
L'heur si prest d'arriver t'enflammoit la pensée;
Et l'Amour te faisoit oublier de nager
Pour voir ce que monstroit sa cotte retroussée.
Mais quel heur de ce dieu me pourroit égaler,
Si las! en quelque forme ou vraye ou contrefaite,
Par la faveur d'Amour je vous pouvois voler,
Vous qui trop plus qu'Europe estes belle et parfaite?
Ah! non, je ne voudroy vers vous me déguiser,
Et rendre en vous trompant ma grand' flame amortie!
Or ne vous faschez donc si j'ose vous baiser,
Et si, troublé d'Amour, je pers la modestie[1].

ODE

Quand tu ne sentirois aucun feu d'amitié,
Quand tu ne connoistrois ny devoir ny pitié,
Quand tu serois conceuë aux flancs d'une lyonne,
Quand tu aurois le cœur d'une froide colonne,
Tu ne pourrois souffrir de me voir en ce point
Transir de grand' froidure;
Car, l'ayant veu venir, je n'ay pris qu'un pourpoint
Pour toute couverture.
N'ois-tu les aquilons soufflans horriblement,
Qui font par leur effort mouvoir ce tremblement?
N'entens-tu point Caurus qui donne à la traverse,
Et sens dessus dessous toute chose renverse?
Les forests en font bruit, où superbe il combat
Contre les souches fortes.
N'ois-tu pas bien aussi le terrible debat
Des fenestres et portes?
La neige couvre tout, tout est pavé de blanc;
L'excessive froideur m'a tout gelé le sang,
Je ne puis plus parler tant la glace me serre;

[1] Ces stances sont imitées ou traduites d'un morceau de Copeta, qui débute par ce vers :

Chiamar beato è dio ben si potea, etc.

Mes nerfs sont tous retraits, mes dents se font la guerre
D'un choc continuel, et toute ma chaleur
Au cœur est devalée,
Et commence desjà, comme aussi fait mon cœur,
A se faire gelée.
Helas! aveugle Amour, où est ton grand pouvoir?
Où est ce feu divin qui peut tout esmouvoir,
Qui des plus puissans dieux fait bouillir la poitrine,
Qui brûle les enfers, la terre et la marine?
J'estimoy que ton feu feroit à ma froideur
Abandonner la place;
Mais ce froid au contraire a changé ton ardeur
Et tous tes traits en glace.

IMITATION D'HORACE

AUDIVERE, LYCE, DII MEA VOTA

En fin mes vœux sont exaucez,
Lyce; tes beaux jours sont passez,
Tu deviens laide et contrefaite.
Le temps ton visage a changé,
Et, ce qui me rend mieux vangé,
Tu fais la jeune et la doucette.
Avec des appas dégoustans
Et quelques vieux mots du bon tans,
Tirez d'une bouche blesmie,
Tu pense éveiller nos espris;
Mais la dédaigneuse Cypris
Pres de toy languist endormie.
Amour, du printans compagnon,
Est un enfant : c'est un mignon
Qui se plaist au frais des herbages;
Parmy les fleurs il tend ses rets,
Et, fuyant les vieilles forests,
Fait son nid aux jeunes bocages.
Maintenant ce dieu glorieux
Courtise Amaranthe aux beaux yeux,
Des Graces l'aymable compagne;
Tes carquans ne l'émeuvent point,
Ny ton contrefait enbonpoint,
Ny ton rouge et ton blanc d'Espagne.
Lyce, ne pers plus desormais
Le temps et le fard que tu mets
A couvrir ta face ridée,
Ton poil n'en sera moins grison;

Pour revoir ta jeune saison
Il faudroit les arts de Medée.
Las! helas! que sont devenus
Tant d'Amours et tant de Venus,
Qui troubloient mon ame charmée?
Chauds regards, propos ravisseurs,
Feints soupirs, poignantes douceurs,
Tous ces feux sont moins que fumée.
Apres Jane, unique en beauté,
Le nom de Lyce estoit vanté;
Mais Jane avoit l'ame naïsve,
Et n'aymoit point à decevoir,
Où Lyce tousjours s'est fait voir
Mauvaise, inconstante et lascive.
C'est pourquoy les destins amis
Peu de jours à Jane ont permis,
Et l'ont d'entre nous retirée,
Avant que sa jeune vigueur
De l'âge esprouvast la rigueur,
Et mille amans l'ont soupirée.
Mais les dieux qui ne t'ayment pas,
Lyce, te font vivre icy bas
Autant qu'une vieille corneille;
Afin que l'amant, s'effroyant,
Voye sa faute en te voyant,
Surpris de honte et de merveille.

DIALOGUE

— Que ferez-vous, dites, madame,
Perdant un si fidelle amant?
— Ce que peut faire un corps sans ame,
Sans yeux, sans pouls, sans mouvement.
— N'en aurez-vous plus souvenance
Apres ce rigoureux depart?
— Au cœur qui oublie en absance,
L'amour n'a jamais eu de part.
— De tant d'ennuis qui vous font guerre,
Lequel vous donne plus de peur?
— La crainte qu'en changeant de terre,
Il puisse aussi changer de cœur.
— N'usez jamais de ce langage,
A sa foy vous faites grand tort.
— C'est un evident témoignage
Pour monstrer que j'aime bien fort.
— Son amour si ferme et si sainte

Doit tenir vostre esprit contant.
— Je ne puis que je n'aye crainte
De perdre ce que j'aime tant.
— Auriez-vous beaucoup de tristesse,
S'il venoit à changer de foy?
— Tout autant que j'ay de liesse,
Sçachant bien qu'il n'aime que moy.
— Quel est le mal qui vous offence,
Attendant ce département?
— Tel que d'un qui a eu sentence
Et attend la mort seulement.
— Quoy? vous pensez doncques, à l'heure
Qu'il s'en ira, mourir d'ennuy?
— Il ne se peut que je ne meure,
Mon esprit s'en va quand et luy.
— Si tel accident vous arrive,
Vostre amour ne durera pas.
— La vraye amour est tousjours vive
Et ne meurt point par le trespas.

COMPLAINTE

Cherchez, mes tristes yeux, cherchez de tous costez,
Vous ne trouverez point ce que vous souhaitez,
Vous ne verrez plus rien qui vous soit agreable ;
Et vous, riches thresors du printans desirable,
O prez! temoins secrets de mon contentemant,
Où pleine de desir j'attendoy mon amant,
Accusant quelquefois sa trop longue demeure,
Las! portez le regret de son esloignement,
Et plaignez de pitié la douleur que j'endure!
Ce fut icy qu'il me dist sa pensée,
Dont je feigny me sentir offensée,
L'appelant temeraire;
Mais ma feinte colere,
Voyant ses pleurs, fut bien soudain passée.
Car eussé-je voulu contre Amour me deffandre?
Helas! douce riviere, où est mon cher Philandre?

Voicy bien tous les lieux où je le souloy voir,
Quand au commencement Amour par son pouvoir
Rangea mon ame libre en son obeïssance.
J'eu prés de ce buisson sa premiere accointance,
Et senty dans mon cœur la sagette d'Amour,
Qui perça le rocher que j'avois à l'entour,
Et le chaste rempart de ma poitrine dure.

Mais, si tost que je pense à ce malheureux jour,
Je sens renouveler la douleur que j'endure :
Je reconnoy cette basse valée,
Où quelquefois, à l'écart reculée,
J'entretenoy mon ame
En l'amoureuse flame,
Par un penser dont j'estoy consolée,
Et disois en mon cœur, sans qu'on me peust entandre :
Helas! douce riviere, où est mon cher Philandre?

Voilà le clair ruisseau si souëfvement coulant,
Où, pour passer le chaud du soleil violant,
Je souloy demeurer sur l'herbage estenduë,
De mon fidelle amant bien souvent attenduë.
Las! tout est bien icy! les bois delicieux,
Les costeaux, les buissons et les prez gracieux :
Je voy le clair ruisseau, j'enten son doux murmure.
Mais les voyant, sans voir le soleil de mes yeux,
Je sens renouveler la douleur que j'endure.
Aucunes fois mon ame je contente,
Car, la trompant, je me le represente
Dedans cette prairie.
O douce tromperie,
Qui mes esprits heureusement enchante!
Mais presque aussi soudain mon mal me vient reprandre.
Helas! douce riviere, où est mon cher Philandre?

Bien souvent je l'appelle en criant dans ce bois,
Mais rien, sinon Echo, ne respond à ma voix,
Dont je meurs de douleur, s'il advient que je panse
Qu'il ne me respond point faute de souvenance,
Ou que quelque autre amour son cœur a fait changer.
Lors, pleine de fureur, me pensant bien vanger,
Je l'appelle infidelle, inconstant et parjure,
Et dis en sanglottant : Helas! cruel berger,
Regarde à tout le moins la douleur que j'endure!
Mais tout soudain ma triste fantasie
Avec raison perd cette jalousie,
Car sa foy trop louable
Est constante et durable,
Et d'autre ardeur son ame n'est saisie;
Car son cœur est à moy, nulle n'y peut pretandre.
Helas! douce riviere, où est mon cher Philandre?

Quand je suis en ces lieux, je n'y fay que penser,
Qu'esgarer mon esprit, songer et ravasser,

Demeurer sans mouvoir comme une souche morte.
Les pasteurs de ces champs, me voyant de la sorte,
Chacun à qui mieux mieux vont criant apres moy :
Voy tes troupeaux, bergere, esperdus comme toy,
Demeurant sans repaistre et fuyant la verdure.
Las ! tout cela ne fait qu'augmenter mon esmoy,
Et tousjours redoubler la douleur que j'endure.
Voilà comment, ô ma seule pensée,
Loin de tes yeux mon ame est oppressée !
Je languy solitaire,
Rien ne me sçauroit plaire,
Trop est en moy la tristesse amassée,
Qui fait de mes deux yeux deux grands fleuves desçandre.
Helas ! douce riviere, où est mon cher Philandre ?

VILLANELLE

Rozette, pour un peu d'absence,
Vostre cœur vous avez changé,
Et moy, sçachant cette inconstance,
Le mien autre part j'ay rangé ;
Jamais plus beauté si legere
Sur moy tant de pouvoir n'aura :
Nous verrons, volage bergere,
Qui premier s'en repentira.
Tandis qu'en pleurs je me consume,
Maudissant cet esloignement,
Vous, qui n'aimez que par coustume,
Caressiez un nouvel amant.
Jamais legere girouëtte
Au vent si tost ne se vira ;
Nous verrons, bergere Rozette,
Qui premier s'en repentira.
Où sont tant de promesses saintes,
Tant de pleurs versez en partant ?
Est-il vray que ces tristes plaintes
Sortissent d'un cœur inconstant ?
Dieux, que vous estes mensongere !
Maudit soit qui plus vous croira !
Nous verrons, volage bergere,
Qui premier s'en repentira.
Celuy qui a gaigné ma place,
Ne vous peut aimer tant que moy ;
Et celle que j'aime vous passe
De beauté, d'amour et de foy.
Gardez bien vostre amitié neuve,

La mienne plus ne varira,
Et puis nous verrons à l'espreuve
Qui premier s'en repentira.

VII

Bien-heureux le destin qui de moy fut vainqueur,
Ordonnant que pour vous bassement je soupire;
Bien-heureux mes yeux bruns, dont vous tenez l'empire,
A tous autres sujets pleins d'extrême rigueur.
Ma jeune gayeté n'est que morne langueur
Quand je suis loin de vous, mon desiré martire;
C'est vostre seule amour qui m'anime et m'inspire,
Vous me servez de sang, d'esprit, d'ame et de cœur.
Dieux! si vous estes dieux, versez, je vous en prie,
Tous vos courroux sur moy plustost que je varie,
Et me faites souffrir mille morts pour le moins.
— Ainsi disoit Florelle; et, pour plus d'efficace,
Elle escrivit ces mots tout dessus de la glace :
Presens les vents marins qui servoient de témoins.

COMPLAINTE

Je suis las de lasser les hommes et les dieux,
Je suis las de verser tant de pleurs de mes yeux,
Non pas yeux, mais fontaines;
Je suis las de passer tant de fascheux destours,
Je suis las d'appeller la mort à mon secours,
Pour la fin de mes paines.
Ces monts, ces prez, ces eaux, ces rochers et ces bois
Sont lassez de respondre aux accens de ma voix
Enroüée et cassée.
Ah! cieux trop inhumains, pourquoy donc seulement
La douleur qui me suit, croissant incessamment,
N'est-elle point lassée?
On voit changer les jours, les mois et les saisons,
Le soleil se remuë en ses douze maisons,
Toute chose se change,
Rien n'est dessous le ciel qui soit ferme et constant,
Sinon l'aspre regret qui me va tourmentant
D'une fureur estrange!
Que maudit soit Amour, ses traits et son carquois,
Que maudit soit le jour que je suivy ses loix
Pleines de tromperie!
Jamais Venus la douce aux flancs ne l'a porté,

Il est fils de Cerbere, et jeune il a teté
Le sang d'une Furie.
De libre que j'estois il m'a mis en prison,
Il a chassé bien loin la divine raison,
Qui conduisoit mon ame;
Il a rendu mes yeux ennemis de mon cœur;
J'estois homme de chair, et or' par sa rigueur
Je suis homme de flame.
Ah! prez où je prenois tant de contentement,
Je sens en vous voyant, dans mon entendement,
Mille nouvelles bresches!
Las! vous me souliez plaire et vous me tourmentez;
Vostre verd m'est obscur et vos douces beautez
Me semblent toutes seches.
O vie heureuse et libre! ô mon plaisir passé!
Hé! pourquoy si soudain m'avez-vous delaissé
D'une fuite inconnuē?
Et vous, chefs desolez de ma calamité,
Dites, mes tristes yeux, où est ma liberté?
Qu'est-elle devenuē?
Or' mon pauvre troupeau gist maigre et languissant,
Sans boire et sans manger, bellant et gemissant
Pour l'ennuy que je porte;
Mon chalumeau n'est plus dans ces bois entendu,
Et mon triste rebec est demeuré pendu
A ceste branche morte.
Las! ils ne sont pas seuls qui plaignent mon malheur:
Les rochers l'ont pleuré, les oyseaux de douleur
En ont fait mille plaintes;
Pan mesme en a gemy, ayant la larme à l'œil,
Et les nymphes des bois en ont porté le dueil,
De tristesse contraintes.
Mais qui me fait rentrer en ce dur souvenir,
Qui rafraichit ma playe et sert d'entretenir
Mon rigoureux martire?
Quoy! mon cœur, d'endurer n'es-tu donc pas lassé?
Et toy, mon triste esprit, l'ennuy que j'ay passé
Te doit-il pas suffire?

CARTELS ET MASQUARADES

POUR LES CHEVALIERS DU PHENIX

AUX DAMES

Sous le ciel plus serain, vers l'heureuse contrée
D'où part le beau soleil refaisant son entrée,
Et où d'un feu plus doux ses rais sont allumez,
Nait l'oyseau merveilleux, dont nous sommes nommez,
Miracle de nature et son plus bel ouvrage.
L'or, le pourpre et l'azur s'esclate en son pennage;
Il s'engendre soy-mesme, et presque en un moment
Se sent vivre au berceau qui fut son monument;
Car lors qu'il a passé dix siecles de sa vie,
Et que le cours du tans, dont la force est ravie,
L'a rendu plus debile, au soleil recourant,
Et couché sur le haut d'un palmier odorant
S'offre, heureuse victime, à la flame celeste,
Pour renaistre plus beau de sa cendre qui reste.
Avantureux oiseau! de qui l'embrasement
Et la vie et la mort naist du ciel seulement.
L'Amour qui dans nos cœurs loge et prend nourriture,
Oiseau tant renommé, tient de ceste nature :
Il ressemble au phenix, son destin est pareil.
Qu'on les nomme tous deux les oiseaux du soleil;
Car de deux beaux soleils vient la flamme immortelle,
Qui de sa propre fin nostre amour renouvelle,
Lors que les longs travaux, le tans ou la rigueur
De sa force premiere ont domté la vigueur.

Donc, ô vous, nos soleils, par qui sont retournées,
Avec un seul regard toutes nos destinées,
Qui nous faites mourir et renaistre à l'instant,
Consommez dans un feu dont l'esprit est contant,
Or' que la longue peine en aimant supportée
De nos jeunes desirs a la force mattée,
Et qu'il semble qu'Amour decline en vieillissant,
Chassez la pesanteur qui le rend languissant!
Rajeunissez sa vie, ô flambeaux salutaires!
A ces embrasemens nous courons volontaires,
Invoquant vos rayons afin d'estre brûlez,
Et d'un fecond trespas nous voir renouvellez.
Trop heureux de penser que la flamme divine,
Qui nous doit consommer, ait celeste origine!

POUR UNE MASQUARADE DE FAUNES

Assemblez-vous, ô deïtez sacrées,
De ces taillis, de ces eaux, de ces prées!
Assemblez-vous en ce lieu gracieux,
Pour recevoir trois divines princesses,
Trois belles sœurs, immortelles deesses,
Qui vont semant mille amours de leurs yeux.
Dessous leurs pas naissent les fleurs décloses,
Leurs doux regards font espanir les roses,
Ce bois en prend une vive couleur;
Chacun des vens son haleine retire,
Fors seulement le gracieux zephire,
Qui de soupirs allege sa chaleur.
Les chauds desirs, la jeunesse agreable,
L'espoir craintif, la constance immuable,
L'heureux repos, les douces cruautez,
Oiseaux legers vollent à l'entour d'elles,
Et doucement éventent de leurs ailes
Les feux cuisans qu'allument leurs beautez.
Amour, captif d'une si belle bande,
De tous les lieux, où vainqueur il commande,
A retiré ses thresors precieux
Dedans ces trois, qui font aux dieux la guerre;
Aussi, durant qu'elles seront en terre,
Le paradis ne sera plus aux cieux.
Mon cœur, saisi de flammeches nouvelles,
Est si ravy de tant de choses belles,
Qu'il a plaisir en son nouveau tourment;
Heureux qui souffre en leur obeissance,

Puis que le mal est douce recompanse,
Et la douleur vaut tout contentement!
  Tu as en vain ta clarté retirée,
Soleil jaloux, dans la mer azurée
Où tu languis en paresseux sejour;
Car loin de toy les beaux yeux de ces dames,
Soleils luisans, chauds d'amoureuses flames,
Chassent l'ombrage et nous donnent le jour.

VERS RECITEZ EN UNE MASQUARADE

Il n'est point d'autre liberté,
Que d'estre serf d'une beauté.

O nuict, du ciel la fille aisnée,
Guidant tant d'astres nompareils,
Se veit-il onc une journée
Luisante en si divins soleils?

Il n'est point, etc.

Qui voit une troupe si belle
Sans qu'Amour le vienne toucher,
Il est fils d'une ourse cruelle,
Ou porte une ame de rocher.

Il n'est point, etc.

Que d'amours en leurs beaux visages,
Qu'en leurs yeux vivent de trespas!
Autrefois de moindres cordages
Ont tiré les dieux icy bas.

Il n'est point, etc.

D'un regard disposer des ames,
Vaincre et commander en tous lieux,
D'un glaçon tirer mille flames
C'est le moindre effort de leurs yeux.

Il n'est point, etc.

Sont-ce pas de douces contraintes
Que de servir si longuement?
Jamais nous ne ferons de plaintes,
Languissans d'un si beau tourment.

Il n'est point d'autre liberté,
Que d'estre serf d'une beauté.

POUR MONSIEUR LE DUC D'ANJOU

CES VERS FURENT RECITEZ EN LA COMEDIE DE I. A. DE BAIF [1]

Lors que le preux Achille estoit entre les dames,
D'un habit feminin deguisé finement,
Sa douceur agreable en cet accoustrement
Allumoit dans les cœurs mille amoureuses flames.
En voyant ses attraits, sa façon naturelle,
Les beaux lys de son teint, son parler gracieux,
Les roses de sa jouē et l'esclair de ses yeux,
On ne l'estimoit pas autre qu'une pucelle.
Mais, bien qu'il surpassast la plus parfaite image,
Qu'il eust la grace douce et le visage beau,
Le teint frais et douillet, délicate la peau,
Il cachoit au dedans un genereux courage,
Dont il rendit depuis mille preuves certaines,
Faisant sur les Troyens les siens victorieux,
Et s'acquist tel renom par ses faits glorieux,
Qu'il offusqua l'honneur des plus vieux capitaines.
Ainsi ceste beauté qu'on voit en vous reluire
Vous fait comme celeste à bon droit admirer;
Amour dedans vos yeux s'est venu retirer,
Et de là droit aux cœurs mille flèches il tire.
Mais, bien que vous ayez une douceur naïsve,
Et que rien de si beau n'apparoisse que vous,
Que vos yeux soient rians, vostre visage doux,
Vous avez au dedans une ame ardente et vive.
Et serez comme Achille au milieu des allarmes,
Foudroyant les plus forts, tuant et traversant;
Et, tout ainsi qu'un ours se fait voye en passant,
Vous passerez par tout par la force des armes.
Heureux en qui le ciel ces deux thresors assemble,
Qu'il ait la face belle et le cœur genereux!
Vous, l'honneur plus parfait des guerriers amoureux,
Nous faites voir encor Mars et Venus ensemble.

STANCES A LA ROYNE

POUR UN BALLET DE DOUZE DE SES FILLES

Douze filles d'Afrique, honneur de leur contrée,
En qui du plus haut ciel la puissance est monstrée,

[1] L'*Antigone* de Sophocle, traduite et représentée en 1573.

Dont les yeux prennent tout et ne sont jamais pris,
Avoient fait un dessein de passer leur jeunesse,
Tousjours en liberté, n'adorant pour maistresse
Que la chasteté seule empreinte en leurs espris.
Filles, si vous voulez (leur dit la voix certaine
De l'oracle d'Ammon) vostre foy n'estre vaine,
Et qu'un si beau desir finisse heureusement,
Il faut aller en France, où le ciel vous appelle,
Là toutes les vertus, dont la gloire est si belle,
Couvrent leur deïté d'un mortel vestement.
La royne du pays, en beautez admirable,
Est la chasteté mesme; et vive et remarquable,
Elle parle en sa bouche, elle luit en ses yeux.
Passez vostre bel âge à si digne service,
Et luy brûlez vos cœurs en devot sacrifice;
C'est estre en liberté que de servir les dieux.
Elles s'acheminoient au destiné voyage,
Toutes pleines de flame et d'aise en leur courage;
Le travail leur est doux, esperant si haut pris,
Lors que douze geans qui n'ont dieux que leurs armes,
Marchans pour les ravir, comblent leurs yeux de larmes,
De frayeur leur poitrine et leur bouche de cris.
Tout espoir leur defaut et toute aide celeste,
Quand ces petits guerriers, dont la taille et le geste
Est semblable aux amours, courent à leur support;
Et, bien qu'un tel secours causast peu d'esperance,
Leur bras eut tant d'adresse et leur cœur d'asseurance,
Que les monstres cruels furent tous mis à mort.
Depuis, par leur conduite et leur force incroyable,
Elles ont surmonté maint danger effroyable,
Avant que d'aborder à ce port desiré;
Mais tant de maux soufferts et de peines passées
Maintenant à souhait leur sont recompensées,
Voyant l'astre immortel en leurs vœux adoré.
Royne, honneur de nostre âge et sa gloire premiere,
Si vostre œil tout divin est leur seule lumiere,
Adorans saintement son pouvoir nompareil,
Favorisez le zele et la foy de leurs ames;
Et pour humble present, vous, le soleil des dames,
Recevez de leurs mains l'image du soleil.

CARTEL

L'homme est bien malheureux, qui pense en bien aimant
Recueillir à la fin quelque contentemant,
Et se voir satisfait au prix de son service;

Car, si l'Amour est dieu, c'est un dieu d'injustice,
Un enfant, un aveugle, un tyran inhumain,
Qui porte au lieu de sceptre un flambeau dans la main,
Dont il brûle les cœurs de flammes éternelles,
Et tourmente plus fort ceux qui sont plus fidelles.
De ce meschant Amour, injuste et rigoureux,
Quatre amans estrangers, courtois et genereux,
Ont fait (à leur malheur !) beaucoup d'experiences,
Et tiré des rigueurs pour toutes recompenses.
Apres avoir long tans fidellement aimé,
Nourrissans dans le cœur un brasier allumé;
Apres avoir passé les plus cruels allarmes,
Et de sang et de pleurs souvent baigné leurs armes;
Apres avoir souffert, servy, pleuré, prié,
Et n'avoir leur esprit qu'en un lieu dedié,
Lors qu'ils pensoient cueillir le doux fruit de leurs paines,
Ont receu pour tout bien des esperances vaines,
Des propos incertains, des refus, des longueurs,
Qui gesnent leurs esprits d'éternelles langueurs,
Et qui les font mourir en cruelle souffrance,
Pitoyable loyer de leur obeïssance.
Or bien que ces guerriers, si durement traitez,
Peussent estre à bon droit contre Amour despitez,
Et blasphemer ses traits, son pouvoir et sa flame,
Chacun d'eux en mourant honore tant sa dame.
Qu'il invoque son nom au milieu du tourment,
Et reçoit son trespas comme un doux payement;
Voire et sont eschauffez d'ames si genereuses,
Qu'ils veulent maintenir leurs douleurs amoureuses,
Passer toutes douceurs, et qu'ils sont plus heureux
Que les plus jouyssans et contans amoureux.
Or donc, si quelque amant chery de sa maistresse
A desir d'essayer au combat leur addresse,
Au hazard de sa vie il la peut esprouver,
S'il veut tout aussi-tost en armes se trouver,
Soit pour courre une bague et pour donner carriere,
Ou rompre à camp ouvert une lance guerriere,
Donner six coups d'espée, et soudain faire voir
Au combat de la pique un amoureux devoir,
Car ils s'asseurent tant en leur juste querelle,
Qu'ils esperent l'honneur d'entreprise si belle.

CARTEL POUR MONSIEUR LE DUC DU MAINE ET SA TROUPE

SUR LA MORT D'AMOUR

Ce dueil que nous portons aux habits et aux ames,
N'est pour nos parens morts, nos amis ou nos femmes.
Plus juste occasion noircist nos vestemens :
C'est pour la mort d'Amour jadis tant redoutable,
Que la race mortelle, ingrate et miserable
Par force a fait mourir mille et mille tourmens.
Luy qui fut un démon nompareil en puissance,
Apres avoir long-tans fait au mal resistance
(Les démons de tout point immortels ne sont pas),
En fin a veu sa vie esteinte et consumée,
Non d'un coup de pistole au milieu d'une armée :
La feinte et l'inconstance ont causé son trespas.
Tout ainsi comme un corps fort et sain de nature,
S'alterant à la longue en sa temperature,
Se voit de maux divers l'un sur l'autre assaillir;
Or' il se plaint d'un bras, or' d'une autre partie,
Tant qu'il sente d'un coup sa puissance amortie,
Et luy faille à la fin tout entier defaillir.
Ainsi de ce démon la deïté connuē,
Ayant tant de saisons sa vigueur maintenuē,
Tousjours plein de jeunesse, entier, pur, sain et beau,
A la fin peu à peu dans luy se sont glissées
Les infidelitez, les legeres pensées,
La feinte et le mespris qui l'ont mis au tombeau.
Nous trois fumes presens à ce piteux office,
Detestant la fureur de l'humaine malice,
Mere des changemens qui le faisoient perir.
Nous l'eussions bien voulu racheter de nous-mesmes,
Mais nos cris furent vains, nostre aide et nos blasphemes;
Tout remede en ce tans ne l'eust peu secourir.
Or, comme cet Amour fut mis en sepulture,
Un volage desir de mauvaise nature,
Double, fardé, trompeur, parjure et mensonger,
Se fist son successeur par méchantes cautelles ;
Mais du deffunt Amour il n'a rien que les ailes,
Pour voler en tous lieux comme oiseau passager.
C'est luy qui maintenant du nom d'Amour s'honore,
Qui commande en sa place et que le peuple adore,
C'est le prince et le dieu des amans de ce tans,
C'est luy qui verse aux cœurs tant de durables flammes,

Et qui rend aujourd'hui si constantes les femmes,
Que les flots et les vents sont beaucoup plus constans.
L'autre estoit de deux cœurs une union parfaite,
Que l'oublieuse mort n'eust sceu rendre desfaite;
L'oubly, sur celuy-cy, d'heure en heure est vainqueur.
L'autre à un but sans plus addressoit son attente;
Quelle amour maintenant d'un objet est contente?
Selon le tans qui court, c'est n'avoir point de cœur.
Aussi pour tant de biens comblant l'humaine vie,
Tant d'estroites faveurs dont l'ame estoit ravie,
De desirs mutuels, de doux languissemens,
Ce ne sont aujourd'huy que trompeuses caresses,
Feints regards, feints soupirs, peu certaines promesses,
Pensers dissimulez, mespris et changemens.
Plus d'amour veritable en la terre n'habite,
Il n'y a plus d'amant qui ce beau nom merite,
Tel tiltre à l'advenir ne doit estre permis;
Car, puis que leur desir à toute heure varie,
Et que leur dernier but n'est rien que tromperie,
Il faut au lieu d'amans les nommer ennemis.
Or c'est ce qui nous fait en mains les armes prendre,
Pour maintenir à tous ce qu'avons fait entendre,
Qu'il n'y a plus d'amour ny de vrais amoureux;
Afin que telle erreur n'abuse plus les dames,
Et qu'on s'aille mocquant des glaçons et des flames
De tant d'esprits legers, à credit langoureux.
Donc, si quelqu'un de ceux qui se donnent la gloire
D'aimer parfaitement, et qui le font accroire,
Demeure en son erreur folement endurcy,
Qu'il s'avance au combat, plein du dieu qui le donte,
Afin qu'un de nous trois face voir à sa honte
Qu'Amour est mort du tout et les amans aussi.

POUR LA MASQUARADE DES CHEVALIERS FIDELLES

AUX NOPCES DE MONSIEUR LE DUC DE JOYEUSE [1]

STANCES RECITEES PAR UN DES FLAMINES.

O foy! grand' deïté jadis tant reverée
Des innocentes mœurs de la saison dorée,
Mais dont rien que le nom en ce tans n'est connu,
Fille de Jupiter et sa ministre sainte,
Qui joints la terre au ciel d'une aimable contrainte,

[1] Voyez l'Introduction.

Et par qui ce grand tout en devoir est tenu,
Favorise et conduis, ô deesse immortelle!
Ceste troupe guerriere, amoureuse et fidelle.
  Ce sont neuf chevaliers devots à ton service,
Qu'un despit genereux de l'humaine malice
D'un des coings de la terre a conduis en ces lieux.
Amour est le sujet de leur juste querelle :
Ils ne sçauroient souffrir que l'audace mortelle
Le conduise en triomphe à la honte des dieux.
Aide un si beau dessein, fortune leur prouësse
Et delivre un grand dieu, toy, plus grande deesse.

LA FOY.

  Allez, mes chevaliers, marchez à la bonne heure.
Je vous suivray partout : ma plus chere demeure
Sera dedans vos cœurs pleins de ma deïté.
Pour avoir constamment gardé la foy promise,
Je vous ay reservez à si haute entreprise,
Ornant de ce laurier vostre fidelité.

LE CHŒUR DE TOUS LES FLAMINES.

  Dames, qui par vos yeux rompez tous les ombrages,
Changeant la nuict en jour, esclairez leurs courages,
Et de vos doux regards animez leur valeur.
Rien ne leur donne crainte, ayant ceste assistance;
Sinon peu leur vaudra leur fidelle constance.
Si vous n'en faites cas, la foy n'est que malheur.

POUR LA MASQUARADE DES VISIONS

LA NUIT.

  Hors de mon humide sejour,
Ennemy du bruit et du jour,
Je sors, des dieux la plus aisnée,
Avec mes astres argentez,
Pour voir vos divines beautez,
Honorant un saint hymenée.
  Paisible en mon char, je conduis
Le sommeil, charmeur des ennuis,
Le repos et l'oubly des paines,
Afin qu'en tout contentement
Vous puissiez passer doucement
De ce soir les heures soudaines.

L'AURORE.

Fille du chaos solitaire,
En ce lieu que penses-tu faire
Avec ces larveux appareils?
Si Phebus d'un regard te chasse,
Comment pourras-tu trouver place
Parmy tant de plus beaux soleils?
Mere des soucys et des craintes,
Fuy d'icy, ramene tes faintes,
Et tous ces fantosmes defaits;
Retourne en tes demeures sombres,
Sans plus receler sous tes ombres
L'honneur des chevaliers parfaits.

POUR DES CHEVALIERS PORTANT DES TESTES D'HYDRE

L'HYDRE D'AMOUR.

A quoy se peuvent mieux nos desirs comparer
Et les tourmens divers qu'on nous fait endurer,
Qu'au serpent merveilleux dont Lerne estoit couverte,
Qui plus estoit blessé, plus ses forces croissoient?
Car pour un chef coupé sept autres luy naissoient,
Trouvant vie en sa playe et profit en sa perte.
Par sentence des cieux, Amour, cruel serpent,
Nourri dedans nos cœurs s'y traine et va rampant :
Pour un chef qu'on luy trenche, on en voit sept renaistre;
Traitement rigoureux, travail, peine et langueur,
Au lieu de l'affoiblir maintiennent sa vigueur.
Ce qui deust le tuer le conserve en son estre.
Plus fertile qu'un hydre, il produit des tourmens,
Des fureurs, des regrets, des soucis vehemens,
Et non point sept à sept, ains sans nombre et sans conte.
Si l'espoir favorable en a tranché quelqu'un,
Mille et mille à l'instant en renaissent pour un;
Il n'y a ny rigueur ny douceur qui les donte.
Quel secourable Hercule, à nostre aide arrivant,
Pourra faire mourir un serpent si vivant,
Et de l'hydre d'Amour delivrera nos ames?
Las! pour nostre secours peu vaudra son effort,
Puis qu'avecques du feu l'hydre fut mis à mort,
Quand le nostre au contraire est nourry dans les flames!

AUTRE MASQUARADE POUR LE ROY HENRY III

Ces deux enfans de Mars, dont la gloire indontée
Aux déserts plus cachez par le fer s'est plantée,
La terreur du Levant, en tous lieux redoutez,
Du butin qu'ils ont fait, courans toute la terre,
Viennent payer ces vœux, non aux dieux de la guerre,
Mais à vos yeux vainqueurs, deesses des beautez.
Ce sont six prisonniers, grands d'honneurs et de race,
Qui de tout l'univers faisoient trembler l'audace,
Avant que la fortune eust soubmis leur valeur,
Beaux, courtois et discrets, en l'avril de leur âge,
De qui les accidens n'ont fléchi le courage,
Mais sont moins abattus plus ils ont de malheur.
Acceptez ce present d'un œil doux et propice,
Retenant les captifs pour vous faire service,
Ou pour les immoler à vostre cruauté.
Ils sont tous resolus d'endurer vostre empire,
Et, quoy qu'il en arrive, un seul d'eux ne desire
Que si belle prison se change en liberté.
Que pour eux la rigueur loin de vous soit bannie !
Aux ours et aux dragons propre est la felonnie,
Mais non aux deïtez qui dominent sur nous.
Une beauté cruelle est un monstre en nature.
La fierté des lions se lit en leur figure :
Où le visage est beau, le cœur doit estre doux.

POUR LA MASQUARADE DES CHASSEURS

STANCES AUX DAMES [1]

I

Nous sommes six chasseurs de la belle Cypris,
Nourris en ses forests de Paphos et d'Erice,
Entre les jeux mignards, où nous avons appris
De nature et d'Amour ce plaisant exercice
Qui, par divers sentiers et par lieux inconnus,
En chassant jour et nuit sommes icy venus,

[1] Ces stances sont imitées, ou, pour mieux dire, traduites d'un morceau du Bernia, qui commence ainsi :

> Noi siamo, ò belle donne, cacciatori,
> Ministri e servi a l' amorosa dea, etc.

Bien fournis de courtaux, de limiers et de toiles,
Pour chasser aux forests des jeunes damoiselles.

II

On dit que leurs taillis sont assez frequentez,
Et que tout ce terroir est fort propre à la chasse;
Les piqueurs seulement ne sont pas bien montez,
Leurs courtaux et leurs chiens sont de mauvaise race:
Ils n'ont jamais appris comme l'on doit chasser,
Faire enceinte és devant, rembuscher et lancer,
Requester, redresser, mettre bien sa brisée;
Mais souvent redresser c'est chose mal-aisée.

III

Ce n'est pas peu de cas de chasser comme il faut;
A la perfection mainte chose est requise.
Les piqueurs bien rusez souvent sont en deffaut,
Et sans plus redresser laissent leur entreprise.
Pour estre bon chasseur, il faut premierement
Estre ferme et bien roide, et piquer vivement,
Garder l'ordre et le tans, et l'art et la mesure,
Et non comme les foux courir à l'advanture.

IV

Il faut un bon limier penible et poursuivant,
Nerveux, le rable gros et la narine ouverte,
Qui roidisse la queuë et s'allonge en avant,
Si tost qu'il sent la beste ou qu'il l'a découverte;
Et lors c'est le plaisir, quand un veneur parfait
Le sçait tenir de court ou luy lascher le trait,
L'arrester, l'échauffer, comme il a connoissance
Ou que la beste ruse, ou bien qu'elle s'avance.

V

Tous endroits pour courir ne sont pas approuvez,
Et chacune forest n'est duisante à la chasse:
Les champs marescageux, qui sont trop abbruvez,
Bien souvent à nos chiens ont fait perdre la trace;
Les lieux, d'autre costé, raboteux et pierreux
Sont fascheux à piquer et sont fort dangereux;
Qui veut que sans danger le plaisir l'accompagne,
Il n'est que de chasser en la plaine campagne.

VI

Ces coustaux verdissans en gazons relevez,
Qui commencent encor à pousser un herbage,
Des chasseurs bien experts les meilleurs sont trouvez ;
Mais ils veulent des chiens qui soient de grand courage.
Un chien foible de reins se rompt soudainement;
On a beau forhuer et sonner hautement,
Quand il a fait un cours, sa force diminuë
Et, sans plus requester, il va branlant la queuë.

VII

Nos chiens ne sont pas tels, mais, tousjours vigoureux,
Echauffez du plaisir vont supportant la peine;
Ils ne craignent l'hyver ny l'esté chaloureux,
Un cry les resjouyt et les met en haleine,
Et sans estre en defaut, legers comme le vant,
Tousjours bien ameutez, le droit ils vont suivant ;
Et n'y a lieu si fort, ne si serré bocage,
Qu'ils n'y mettent la teste et n'y trouvent passage.

VIII

Quel plaisir pensez-vous qu'un chasseur doit avoir,
Poursuivant finement une beste rusée,
Qui tournoye en son fort, pensant le decevoir,
Ou qui donne le change et fait sa reposée,
Quand apres grand travail il la voit commencer
A se feindre le corps et sa teste baisser,
Chanceler coup sur coup, à la fin renversée,
Tomber à sa mercy toute molle et lassée?

IX

Dames qui, par vos yeux amoureusement doux,
Rendez comme il vous plaist une ame assujettie,
Sans perdre ainsi le tans chassez avecques nous,
Et la chasse en commun vous sera departie;
Prestez-nous seulement vos bois et vos forests,
Nous fournirons de chiens, de courtaux et de rets ;
Et, bien que sur nous seuls la peine soit remise,
Vous aurez le plaisir et le fruit de la prise.

POUR LA MASQUARADE DES CHEVALIERS AGITEZ

PLAINTE EN FORME D'ECHO

Où suis-je? ô miserable! où m'a jetté l'orage?
Est-ce plaine, est-ce mont, est-ce bois ou rivage
Qui benin me reçoit, et me va secourant
Des naufrages d'Amour, le piteux demourant?
Malheureuse ma vie à souffrir condamnée!
Quel destin me poursuit d'une haine obstinée?
Le ciel veut-il nommer une mer de mon nom,
Où si c'est le courroux de quelque autre Junon? — Non.
Non, dieux! qui me respond? quel bruit me fait la guerre,
Quoy n'auroy-je repos sur l'eau ny sur la terre?
Mais, ô fille de l'air! Echo n'est-ce point toy,
Qui viens à ce besoin consoler mon émoy? — Moy.
Narcisse à tes langueurs puisse estre secourable,
Belle et gentille nymphe, aux amans favorable!
Dy moy que je dois estre en si grand déconfort? — Fort.
Quel remede est plus propre au travail que j'endure? — Dure.
Hé! n'ay-je pas duré fidellement servant?
Qu'ay-je en fin recueilly si long-tans poursuivant? — Vant.
Donc que doy-je plus faire en ce malheur extrême? — Aime.
Helas! j'aime si fort que je m'en hay moy-même.
Mais je n'avance rien, les destins trop constans
Contre ma loyauté sont tousjours combattans. — Attans.
Et bien! j'attendray donc, sans que tant de traverses,
De flots, de vens, d'escueils et d'injures diverses,
Dont foible et sans secours je me trouve assailly,
Puissent rendre un seul jour mon courage failly.
Non que l'espoir m'allege au mal que je supporte,
L'esprit n'est pas constant que l'espoir reconforte,
Mais celuy seulement qui sans rien esperer
Peut d'un cœur invaincu toute chose endurer.

EPITAPHES

DE TIMOLEON DE COSSÉ

COMTE DE BRISSAC [1]

O mort! contente toy! Ton char est honoré
D'une riche despouille et de trop belles armes;
Tu peux bien t'assouvir, si tu te pais de larmes;
Heros ne fut jamais si justement pleuré.
Mars ne doit desormais se tenir asseuré,
Ains redouter craintif et fuïr les allarmes,
Voyant devant ses yeux, entre mille gensdarmes,
Le jeune Mars gaulois palle et defiguré.
Mais, las! que sçay-je, moy, si Mars, esmeu d'envie,
A point forcé la mort à le priver de vie!
O Mars, s'il est ainsi, tu t'es bien abusé!
Car, s'il a remporté tant d'honneur sur la terre,
Or' qu'il est immortel, il sera plus prisé,
Et sera réveré comme dieu de la guerre.

[1] Ce jeune seigneur, d'une bravoure intrépide, fut tué au siége de Mucidan, en Périgord, le 28 avril 1569, à l'âge de vingt-six ans. De là les justes regrets auxquels Desportes servit d'interprète. Il était né en 1543 et servit de compagnon, pendant son enfance, à Charles IX, qui, devenu roi, le fit gentilhomme ordinaire de sa chambre et colonel général de l'infanterie française au delà des Alpes. Il débuta dans la carrière militaire, en 1562 au siége de Rouen, et combattit la même année pour défendre Paris. Il secourut Malte en 1565, et força les Turcs à se rembarquer, les poursuivit même jusque sur le rivage.

DE LUY-MESME

Brissac estoit sans peur, jeune, vaillant et fort :
Il est mort toutesfois. Passant ne t'en estonne,
Car Mars, le dieu guerrier, pour monstrer son effort,
Se prend aux plus vaillans et aux lasches pardonne.

DE DIANE DE COSSÉ

COMTESSE DE MANSFELD [1]

Quand le soleil nous laisse et que, tout radieux,
Il va luire à son tour parmy l'autre hemisphere,
Tout se couvre d'ombrage, et ce qui souloit plaire
Prend un visage triste et se fait ennuyeux.
Ainsi, chaste Diane, en quittant ces bas lieux,
Pour faire luire au ciel ta flamme ardante et claire,
Quel nuage de pleurs, quelle horreur solitaire,
Quelle ombre et quelle nuit laisses-tu sur nos yeux?
Helas ! ton occident d'autant plus nous ennuie
Qu'il vient devant le soir, et que ta belle vie
Presque dès le matin nous couvre sa clarté.
Mais, que dis-je ! ah ! je faux, tant l'ennuy me transporte !
Ta vertu luit tousjours, la mort n'est assez forte
Pour faire que son jour nous soit jamais osté.

DE MADAME LA MARESCHALLE DE BRISSAC [2]

De palme et de lauriers tout autour soit planté
Ce sacré monument : car le corps qu'il enserre

[1] Une des trois femmes de Pierre-Ernest de Mansfeld, prince allemand, né le 20 juillet 1517, mort le 22 mai 1604. Pendant toute la première partie de sa carrière, il servit l'Espagne contre la France. Mais, ayant amené, en 1569, des secours à Charles IX contre les protestants, il fit de tels exploits pendant la bataille de Montcontour, que le roi lui écrivit de sa propre main une lettre très-flatteuse. Retiré, sur la fin de sa vie, à Luxembourg, il s'y occupa uniquement des sciences et des arts, qu'il avait toujours aimés ; il se fit construire un palais magnifique, où il rassembla toutes les antiquités que l'on trouvait dans la province et dans les pays limitrophes. Cette Diane est l'héroïne des *Premières Amours*. Voyez ma préface.

[2] Femme d'Artus de Cossé, comte de Brissac, nommé maréchal de France en 1567. Il était surintendant des finances depuis 1563. En 1567, il commanda l'armée contre les calvinistes, sous le duc d'Anjou. Arrêté, conduit à la Bastille peu de temps avant la mort de Charles IX, sous prétexte

En vivant triompha des vices de la terre,
Et l'orna de vertus, d'honneurs et de bonté.
Brissac fut son espoux, ce guerrier indomté,
Qui fut des ennemis la foudre et le tonnerre;
Brissac fut son enfant, cet astre de la guerre,
Qui trop tost des François retira sa clarté.
Tant que des faits gaulois durera la memoire,
De ces preux chevaliers sera vive la gloire.
Elle donc, mere et femme à deux si grands guerriers,
Qui sema de lauriers et de palmes la France,
Doit avoir son tombeau, pour digne recompanse,
Au lieu de belles fleurs tout semé de lauriers.

DE SEBASTIEN DE LUXEMBOURG

DUC DE MARTIGUES

Celuy que la mort mesme en vivant redoutoit,
Lors qu'il ouvroit les flancs de la mutine armée,
Et qui, chaud d'un beau sang et de gloire animée,
Sans crainte de la mort aux dangers se jettoit.
Cette fatale sœur qui toujours l'aguettoit,
D'envieuse fureur et d'ire envenimée,
Se meslant dans l'estain d'une balle enflammée,
Perça son front vainqueur, où la gloire habitoit.
Puis, se resjouyssant d'un si piteux ouvrage :
— Voy, ce dit-elle alors, que te sert ton courage?
Et comme les plus forts sont sujets à ma loy.
— Tu t'abuses, dit-il, ô mort pleine d'envie!
Car je laisse un renom qui n'a point peur de toy,
Et vay revivre au ciel d'une immortelle vie.

DU SIEUR DE SILLAC

C'est en vain desormais que la mere nature
Travaille à faire voir des ouvrages parfaits,
Puis qu'ils sont par la mort si promptement défaits,
Et que le plus parfait est celuy qui moins dure.
Peintres mal avisez, qui, par vostre peinture,

qu'il favorisait le duc d'Alençon, il y resta dix-sept mois. Henri III lui ouvrit les portes de sa prison et lui offrit des lettres-patentes qui attesteraient son innocence. « Trouvez bon, sire, que je les refuse, dit-il ; un Cossé doit croire que personne ne l'a supposé coupable. » Il aimait la table et encore plus les femmes. Il mourut en Anjou, au mois de février 1582.

Faites la mort sans yeux, reformez vos pourtraits.
Tousjours au plus beau but elle adresse ses traits,
Et n'en tire jamais un seul à l'avanture.
  Elle a choisi Sillac entre mille soldars,
Sillac, choisi d'Amour, d'Apollon et de Mars,
Et, d'un coup, de trois dieux l'attente elle a ravie.
  Mais, las! elle est sans yeux, car s'elle eust veu les pleurs
Qu'ont respandu sur luy les beaux yeux de ses sœurs,
Elle eust esté contrainte à luy rendre la vie.

DE CLAUDE DE BASTARNAY

SIEUR D'ANTON

  Juste posterité, qui liras la vaillance
De tant de grans guerriers à jamais glorieux,
Qui par le fer vainqueur se sont ouvert les cieux,
Achetant de leur sang le repos de la France,
  Honore incessamment l'heureuse souvenance
Du vaillant Bastarnay, digne race des dieux,
Qui, dès le doux printans de ses ans gracieux,
S'offrit pour son pays d'une belle asseurance.
  Pour le recompenser de sa fidelité,
Les dieux benins luy ont le corps mortel osté,
Luy donnant dans le ciel une gloire immortelle.
  Car il luit maintenant en astre transformé,
Et sera bien-heureux à bon droit estimé
Qui naistra desormais sous planette si belle.

A LA FRANCE

  Du sommeil qui te clost les yeux et la pensée,
Sus reveille-toy, France, en ceste extrémité!
Voy le ciel contre toy par toy-mesme irrité,
Et regarde en pitié comme tu t'es blessée.
  C'est assez contre toy ta vengeance exercée,
C'est assez en ton sang ton bras ensanglanté,
Et quand ton cœur felon n'en seroit contenté,
Pourtant de t'affoller tu dois estre lassée.
  Toy qui fus autrefois l'effroy de l'estranger,
Or' tu es sa risée et soumise au danger,
Tandis que dessus toy tu t'acharnes cruelle.
  Qu'il sorte pour domter ton cœur envenimé,

Et fasse comme on voit un grand loup affamé,
Qui de tout un troupeau separe la querelle [1].

DE GILLES BOURDIN

PROCUREUR GENERAL DU ROY [2]

Bourdin eut un esprit veillant incessamment
Et un corps endormi, chargé d'âge et de graisse :
L'esprit pront se plaignoit du corps tousjours dormant,
Le corps lourd, de l'esprit qui n'avoit point de cesse.
Le ciel, pour appaiser ces étranges discords,
A fait venir la mort cependant qu'il sommeille,
Qui d'un somme éternel a fait dormir son corps
Afin que son esprit plus à son aise veille.

DE BREVET

EUNUQUE ET CHANTRE EXCELLENT

A MONSIEUR NICOLAS, SECRETAIRE DU ROY

Dans ce tombeau tout parfumé de roses,
D'un Amphion les cendres sont encloses,
Qui tout divin les rochers esmouvoit,
Qui de sa voix leur inspiroit des ames,
Qui, comme Orphée, estoit hay des femmes,
Et mieux que luy les travaux decevoit.
Peut estre, ami, ta voix melodieuse
Dans ce tombeau soupire une chanson
Pour Nicolas : mais la terre envieuse
De tes fredons nous dérobe le son.

[1] Imité d'un sonnet de Guidiccion, qui débute par ce vers :

Dal pigro e grave sonno ove sepolta, etc.

[2] Gilles Bourdin était né à Paris en 1517. Il fut successivement lieutenant général des eaux et forêts de France, avocat général au parlement de Paris, procureur général, et mourut d'apoplexie le 23 janvier 1570. En 1545, il avait écrit un commentaire grec sur les *Thermophores* d'Aristophane; son savoir le rendait intéressant pour la pléiade. Les langues hébraïque, arabe, grecque et latine, lui étaient familières. On conserve en manuscrit, à la bibliothèque nationale, ses *Mémoires sur les libertés de l'Église gallicane*. Il semblait toujours dormir à l'audience, ce qui ne l'empêchait pas d'écouter attentivement. Sa piété, son érudition et sa droiture lui avaient acquis l'estime générale.

DE LA BARBICHE DE MADAME DE VILLEROY[1]

Cette chienne, au vif contrefaite,
Estoit de beauté si parfaite,
Qu'on ne veit onc rien de si beau :
Le poil blanc dont elle fut riche
L'honora du nom de Barbiche,
Nom qui n'est point clos du tombeau.
Car une sçavante deesse,
Qui fut icy bas sa maistresse,
Lui fait part de sa deïté,
Et par mille vers memorables,
Et mille portraits honorables
La sacre à l'immortalité.
Apres qu'elle eut passé sa vie,
De mille delices suivie,
Bien aimant, bien aymée aussi,
Baisant le beau sein de sa dame
Doucement elle rendit l'ame :
Qui ne voudroit mourir ainsi?
Or, si le ciel, qui tout embrasse,
Comme jadis aux chiens fait place,
Il ne faut douter nullement
Que cette Barbiche si belle
Bien tost d'une clarté nouvelle
Ne flambe au haut du firmament.

DE JEAN DES JARDINS[2]

MEDECIN DU ROY, QUI MOURUT SUBITEMENT

Apres avoir sauvé par mon art secourable
Tant de corps languissans que la mort menaçoit,
Et chassé la rigueur du mal qui les pressoit,
Gaignant comme Esculape un nom toujours durable ;
Ceste fatale sœur, cruelle, inexorable,
Voyant que mon pouvoir le sien amoindrissoit,
Un jour que le courroux contre moy la poussoit,
Finit quant et mes jours mon labeur profitable.
Passant, moy qui pouvois les autres secourir,
Ne dy point qu'au besoin je ne me peu guarir ;

[1] Femme du secrétaire d'État de ce nom. Voyez la préface.
[2] Voyez la note de la page 28.

Car la mort qui doutoit l'effort de ma science,
Ainsi que je prenoy sobrement mon repas,
Me print en trahison, sain et sans desfiance,
Ne me donnant loisir de penser au trespas.

DE DAMOISELLE JEANNE DE LOYNES

POUR M. SOREAU, SON MARY

Helas! ciel inhumain, et toy, dur monument,
Vous avez entre vous partagé ma richesse!
L'un a ravy l'esprit de ma chere maistresse,
L'autre enserré son corps qui luy sert d'ornement.
Desolé que je suis! pour tout allegement
Mes yeux noircis de pleurs en ces deux parts je dresse.
Or' je les leve au ciel, et or' je les abbaisse
Vers ce lieu qui retient mon seul contentement.
Las! si mes justes cris se peuvent faire entendre,
Puis que mon cher thresor vous ne voulez me rendre,
Ciel et tombeau, de grâce, octroyez-moy ce bien :
Ciel, ravis mon esprit comme cil de ma dame,
Assemble-les ensemble, et toy, cruelle lame,
Sers de tombe à mon corps comme tu fais au sien.

DE MADAME MARGUERITE

DUCHESSE DE SAVOYE [1]

Tu nous veux perdre, ô Dieu plein de vengeance!
Tu nous veux perdre, et ton cœur despité
Comme un torrent respand sa cruauté,
Noyant du tout nostre foible esperance.
Il ne restoit rien d'entier de la France,
De pur, de saint, d'une antique bonté,
Que MARGUERITE, humaine deïté,
Et ta rigueur couvre cette influance.

[1] Fille de François Ier, morte à Turin en 1574, « au grand regret du duc et de tous les gens de bien, dit l'Estoile. Entre ses perfections, elle estoit tellement craignant Dieu, poursuit-il, et revêtue d'une si héroïque charité, que, s'estans quelquefois rencontrés des gentilshommes françois qui, se trouvans en nécessité, la faisoient prier de leur vouloir prester de l'argent, non-seulement leur en donnoit plus qu'ils ne demandoient, mais les consoloit et leur disoit : « Je vous donne de bon cœur ce que vous m'avez « demandé à prester, car je suis fille de roys si grands et si libéraux, qu'ils « m'ont appris, non à prester, mais à donner liberalement. »

Que ferons-nous, ô chetifs! desormais?
L'appuy des bons, le recours et la paix
Revole au ciel, sa premiere origine.
Ton cœur, ô Dieu! devoit estre assouvy
Du sang gaulois, du roy si-tost ravy,
Sans arracher cette plante divine.

SUR LES CŒURS DE MESSIEURS LES CARDINAUX DE LORRAINE ET DE GUISE[1]

POUR MADAME DE S. PIERRE, LEUR SŒUR

Deux cœurs sacrez à Dieu sont clos sous cette pierre,
Des deux plus grands prelats que l'Europe ait connus;
Leur sœur pour tout thresor se les est retenus,
Qui, quand et ces cœurs morts, le sien vivant enserre.
Quel desert si caché, quel recoin de la terre
N'est plein de leurs combats pour la foy soustenus?
En quel lieu leurs travaux ne sont-ils parvenus,
Leur constance, leur zèle et leur fidelle guerre?
En vain de vostre tans, athletes glorieux,
Qui pour pris olympique avez acquis les cieux,
Tant de monstres cruels l'Eglise ont combatuë.
Honorant vostre tombe, on doit peindre en ce lieu
La foy, la verité, l'ardante amour de Dieu,
Et, grondant sous vos pieds, l'heresie abatuë.

SUR LA MORT DE LOYS DU GAST

MAISTRE DE CAMP DE LA GARDE DU ROY

Ne semez point des fleurs sur la tombe sacrée
Du valeureux le Gast, vive flame de Mars,

[1] Le cardinal de Lorraine (Charles de Guise) était né à Joinville le 17 février 1525. Il fut ministre sous François II, sous Charles IX, et sacra Henri III. Adversaire déclaré de la tolérance, il essaya d'introduire chez nous l'inquisition et provoqua le fameux colloque de Poissy. La ligue n'eut pas de chef plus zélé. Il aimait, protégeait néanmoins les savants et les littérateurs. Le 25 décembre 1574, il termina sa funeste carrière. Le cardinal de Guise (Louis Ier de Lorraine) vint au monde le 21 octobre 1527. Sa haute naissance lui ouvrit le chemin des honneurs. « C'estoit, dit l'Estoile, un bon homme, peu remuant. On l'appeloit le cardinal des bouteilles, parce qu'il les aimoit fort et ne se mêloit gueres d'autres affaires que de celles de la cuisine. »

[2] Louis Béranger du Guast, favori de Henri III, fut enivré par sa haute for-

Mais des marques de guerre, escus, lances et dards;
Autre ornement funebre à sa cendre n'agrée.
Qu'on n'entende à l'entour les accens miserables
Des nymphes, des pasteurs, des Amours lamentans;
Mais que la forte voix des meilleurs combattans
Celebre son obseque et ses faits memorables.
Jamais le ciel ne mit plus d'addresse et de grace,
Ni de force en un corps, ny cœur plus asseuré;
Et s'il ne l'eust si-tost d'entre nous retiré,
La France auroit son Mars aussi bien que la Thrace.
Dés sa premiere enfance, en vertus accomplie,
Ayant d'un beau desir le courage embrasé,
Il s'estoit comme un but en l'esprit proposé
Que pour aimer la gloire il faut haïr la vie.
En cent et cent combats, dont France est trop fertile,
Soustenant de son roy le fidelle party,
Cent fois les plus vaillans son effort ont senti,
Et l'estimoient des siens le rampart et l'Achile.
En fin demeuré sauf des guerres plus cruelles,
Durant qu'en tans de paix il se va moins gardant,
Un soir on le massacre, et tombe en respandant
Plus d'honneur que de sang de vingt playes mortelles.
O rigoureux destins dont France est combatuë!
Mars au discord commun luy ravit ses enfans,
Puis, ceux qu'on voit rester vainqueurs et trionfans,
Au giron de la paix laschement on les tuë.

DE LUY-MESME

Le Gast, qui sous Brissac, nourriture avoit prise,
Et qui seul imita ses desseins genereux,
Eut le cœur grand et beau, l'esprit avantureux,
Pour luy du plus haut ciel basse estoit l'entreprise.
En ce tans triste et feint il vescut sans feintise,
N'estima les plus grands, mais les plus valeureux;
D'argent il fit jonchée, et ne fut desireux
Pour tout bien que de gloire ouvertement acquise.

tune au point de traiter avec insolence les plus grands personnages. Il n'épargnait pas les dames de la cour et diffamait publiquement la reine Marguerite de Navarre. Cette princesse, d'accord avec le duc d'Alençon, le fit tuer dans son lit par le baron de Viteaux, alors caché au monastère des Augustins pour éviter les conséquencee d'un meurtre précédent. Il avait lui-même tué beaucoup de schismatiques pendant la Saint-Barthélemy. Sa mort eut lieu le 31 octobre 1575, à dix heures du soir. L'assassin fut recueilli par le duc d'Alençon et condamné seulement à des dommages-intérêts. Le roi fit enterrer pompeusement son mignon.

Il aida ses amis, ses ennemis chassa,
Et tous ses compagnons en faveurs surpassa,
Fut fidelle à son maistre et gaigna son courage.
En fin, la nuict, au lict, foible et mal disposé,
Se voit meurtrir de ceux qui n'eussent pas osé
En plein jour seulement regarder son visage.

DE REMY BELLEAU[1]

O qu'un grand reliquaire est clos en peu d'espace!
Viateur, prens-y garde : en ce lieu si sacré
Avec un seul Belleau tu peux voir enterré
Phœbus, Amour, Mercure et la plus chere Grace.
J'avois creu jusqu'icy que la celeste race
S'exemptoit du passage aux mortels preparé,
Mais je voy par sa fin le contraire averé,
Voyant mourir en luy tout le chœur de Parnasse.
Jamais plus rare esprit d'un corps ne fut vestu;
Ce n'estoit que douceur, que sçavoir, que vertu,
Dont mainte grand' lumiere en terre estoit randuë.
Maintenant d'un cercueil tous ces biens sont enclos;
Non, je faux, le tombeau n'enserre que les os,
Et par tout l'univers sa gloire est espanduë.

SUR LA MORT DE JACQUES DE LEVY

SIEUR QUELUS[2]

Quelus, que la nature avoit fait pour plaisir,
Comme une œuvre accomplie, admirable et divine,
Portoit Amour aux yeux et Mars en la poitrine;
Rien d'égal, entre nous, ne se pouvoit choisir.
Le voyant, on brûloit d'envie ou de desir;

[1] Voyez la note de la page 21.

[2] Mignon de Henri III, mort à la suite d'un duel. Le 27 avril 1578, pour vider une querelle légère qu'il avait eue, le jour précédent, avec d'Entragues, protégé des Guises, il se rendit, à cinq heures du matin, au marché aux chevaux, près de la Bastille. Maugiron et Livarot lui servaient de seconds : Riberac et Schomberg accompagnaient son antagoniste. Maugiron et Schomberg demeurèrent morts sur la place; Riberac décéda le lendemain; Livarot fut six semaines au lit et guérit; Quelus reçut dix-neuf coups, languit trente-trois jours et expira le 9 mai, au grand désespoir du roi. Le prince avait fait tendre des chaînes dans la rue Saint-Antoine pour le préserver du bruit des voitures. « Il aidoit à le panser et le servoit de ses propres mains, » dit l'Estoile.

Il fut de grand courage et d'antique origine,
Ayant l'ame invincible, aux vertus toute encline,
Que la soif d'amasser n'eust sçeu jamais saisir.
En fin, croyant trop fort son cœur et sa jeunesse,
Un combat sans pitié de trois à trois se dresse,
Où, comme ils monstrent tous maint valeureux effort,
L'un des siens est tué, deux du parti contraire.
Lui, blessé, peut guarir, mais il ne le veut faire,
Ayant honte de vivre apres son amy mort.

DE LUY-MESME

Quelus avoit du ciel les beautez plus parfaites :
Il n'estoit point humain, l'œil, le geste et le port
L'accusoient pour un dieu. Croyons, puis qu'il est mort,
Que les deïtez mesme au trespas sont sujettes.
La fin de Sarpedon, de Memnon et d'Achille
Jamais au cœur des dieux n'esmeut tant de douleurs;
Phebus sur Hyacinthe espandit moins de pleurs,
Et l'ennuy de son fils [1] luy sembla plus facile.
Au bruit de son trespas, soudain, Venus la belle
Eschauffa tout le ciel de soupirs infinis,
Renouvellant l'obseque et le dueil d'Adonis,
Et pour mourir sur luy se souhaita mortelle.
Diane aux noms divers, qui les forests habite,
Encor que la pitié peu la puisse esmouvoir,
Brisa son arc d'angoisse, estimant de revoir
Le beau corps tout sanglant du trop chaste Hippolyte.
Les Graces sans confort rompant leurs blondes tresses
En semoient son tombeau, qui de lys blanchissoit;
La Jeunesse affligée à l'entour gemissoit,
L'Honneur, la Courtoisie et mille autres deesses.
Et, bref, les deïtez furent toutes contraintes,
En ce triste accident, de monstrer leur ennuy;
La beauté seulement ne fit lors point de plaintes,
Car elle print naissance et mourut quand et luy.

SUR LA MORT DU JEUNE MAUGIRON [2]

Amour, ayant là-haut quelque malice faite,
Courrouça Jupiter et fut banni des cieux,

[1] La chute de Phaëton.

[2] Mignon de Henri III, qui servit de second à Quelus dans son duel contre d'Entragues, dit *Entraguet*, et resta mort sur le terrain, comme nous l'avons

Luy, qui cherche en la terre un beau lieu pour retraite,
Comme il voit Maugiron, vient loger en ses yeux.
Là, plus chauds que les siens, des brandons il advise,
Et des traits acerez d'un plus aigre soucy;
De quoy, fier et contant, tout l'Olympe il mesprise,
Et veut forcer les dieux à luy crier mercy.
Mais devant se jouant des feux dont il abonde,
Dès qu'il en tire aux cœurs un essay seulement,
On croit que Phaëton vient rebrûler le monde,
Fors que chacun se plaist en son embrasement.
Jupiter, qui voit tout, son malheur considere,
S'il ne rompt les desseins de l'enfant Cyprien :
Je sçauray, ce dit-il, plein d'ardante colere,
Qui sera le plus fort de ses feux ou du mien.
D'entre tous les éclairs, le tonnerre et l'orage
Choisissant un long trait, de trois pointes ramé,
L'élance à Maugiron, qui, plein d'ardant courage,
Marchoit lors à l'assaut pour son roy tant aimé.
Ceste divine foudre ainsi roide jettée,
Long-tans contre l'éclair de ses yeux combatit;
Tous deux estoient du ciel! En fin elle est domtée,
Mais devant de ses yeux le gauche elle amortit.
Apres ce grand combat, Amour croist en audace,
Car il reconnoist bien, dès qu'il s'est r'asseuré,
Qu'il n'a pas moins d'attraits, ny de force et de grace,
Et que tousjours son coup droit au cœur est tiré.
J'asseure un fait certain, bien que tel il ne semble :
Depuis il fut plus beau, plus clair, plus redouté,
Car le feu de ses yeux s'unit lors tout ensemble,
Et perça tous les cœurs de plus vive clarté.
Le grand Jupiter mesme en eut l'ame ravie,
Mais, pour punir Amour, à regret et forcé,
Enjoint à Lachesis de lui trancher la vie :
Un dieu, sans se vanger, n'endure estre offencé.
Ceste fatale sœur, qui jamais ne repose,
Et n'aime que le sang, la tristesse et l'ennuy,
Comme pour son amy courageux il s'expose,
L'estend mort dessus l'herbe et l'Amour quand et luy.

raconté plus haut. Le roi était épris pour tous deux d'un amour excessif. Il baisa leurs cadavres et leur fit couper les cheveux pour les garder : il détacha, comme un souvenir, les pendants d'oreille de Quelus. Leurs corps furent exposés sur un lit de parade, et le prince ordonna que toute la cour assisterait à leurs funérailles. Ayant gardé la chambre quelques jours sans se faire voir, il reçut après des visites de condoléance. Ronsard et Desportes furent invités par lui à chanter ses mignons; il leur éleva des tombeaux superbes, ornés de statues.

Plusieurs ont soustenu que la mort rigoureuse
Pour plaire à Jupiter n'avança son trespas;
Mais que de ses beautez elle estoit amoureuse,
Et, voulant en jouïr, le ravit d'icy-bas.

DE LUY-MESME

Quel nouveau Diomede, alteré de mon sang,
T'a meurtry, cher enfant? disoit Venus la belle.
O celeste impuissance! ô cruauté nouvelle!
Qu'un dieu mesme en ce tans des mortels ne soit franc!
Lavant de pleurs son corps, d'où sortoit un estang
De couleur tyrienne, à sa tresse est cruelle,
Et par maint chaud soupir de puissance immortelle
S'efforce à ranimer ce marbre froid et blanc.
« Ce n'est pas Cupidon, c'est Maugiron, deesse, »
Luy dit quelqu'un tout bas, pour l'oster de tristesse;
Mais elle jette alors des cris plus enflammez,
Et sent de sa douleur la poison plus amere,
Car, ainsi que d'Amour, de l'autre elle estoit mere,
Et les derniers enfans sont tousjours mieux aimez.

SUR LA MORT DE MADAMOISELLE DE ROSTAIN

La clarté du soleil devint pasle et desfaite,
Sur le point que Rostain d'entre nous disparut...
Rostain? non, mais le jour que la beauté mourut,
Car Rostain fut le nom de la beauté parfaite.
Elle servit en terre aux Graces de retraite;
Amour, sous son adveu, toute France courut.
Qui l'a veit, l'adora. Cloton, qui la ferut,
Ne fust qu'elle est aveugle, eust esté sa sujette.
Rostain, autrefois l'aise, or' le dueil de nos yeux,
Clair flambeau d'icy-bas, luisant soleil des cieux,
Les destins aux amans ta lumiere ont voilée,
Afin que leurs esprits, trop en terre arrestez,
Recogneussent le ciel pour sejour des beautez,
Te voyans dans le ciel si soudain revolée.

DE CLAUDE DE L'AUBESPINE

SECRETAIRE DES COMMANDEMENS [1]

Tout ce que la nature et le ciel favorable
Pouvoient pour rendre un homme heureux parfaitement,

[1] Voyez l'Introduction.

L'Aubespine l'avoit, l'Aubespine, ornement
De ce siecle maudit, ingrat et miserable.
Il estoit grand et beau, dispos, jeune, amiable.
Riche en biens, aux honneurs avancé justement,
Pur, sans ambition, qui marchoit droitement,
Tres-fidelle à son prince et aux bons secourable.
Le ciel, qui l'avoit fait, craignant de l'offenser,
Icy-bas longuement ne l'a voulu laisser
Dans un pays de sang, de meurtres et de guerre;
Mais, amoureux de luy comme un pere tres-doux,
En l'avril de sa vie il l'a cueilly de terre,
Et en a fait un dieu qui aura soin de nous.

DE LUY-MESME

Si les dieux par pitié se fussent peu fléchir,
Ils n'eussent de ce corps si-tost l'ame enlevée;
Mais le ciel ne pouvoit de l'esprit s'enrichir,
Sans que l'indigne terre en demeurast privée.

DE LUY-MESME

L'Aubespine, mourant aux beaux jours de son âge,
Et le bandeau fatal couvrant ses yeux estaints,
La France en soupiroit, l'air resonnoit de plaints
Et la mort despitoit son malheureux ouvrage.
Comme il est arrivé jusqu'au dernier passage,
L'esprit sain departant de ses membres mal-sains,
Joyeux, il leve au ciel et la veuë et les mains,
Et fist ouïr ces mots avec un doux langage :
« Seigneur, tu me prens jeune, et je meurs nonobstant
Sans regretter le monde, heureusement contant,
Veu les longues erreurs et l'abus qu'il enserre.
« Loüange à ta bonté, qui prend de moy soucy,
Donnant cesse à ma peine. » Et finissant ainsi,
Rendit son ame au ciel et son corps à la terre.

Autour de mon esprit, qui jamais ne repose,
Jour et nuit vont errant effroyables tombeaux,
Convois, habits de dueil, mortuaires flambeaux ;
La porte de mes sens ne reçoit autre chose.
Helas ! que le destin injustement dispose
Des ouvrages mortels plus parfaits et plus beaux !
Tuant les rossignols, il laisse les corbeaux;
Espargnant les buissons, il moissonne la rose.

Entre tant de milliers son coup malicieux
A bien sceu remarquer ce chef-d'œuvre des cieux,
Et ravir tout l'honneur de ce monde où nous sommes.
Ce qu'est l'herbe à la terre, à l'herbage les fleurs,
L'or aux autres metaux, la blancheur aux couleurs,
Cher amy, tu l'estois à la race des hommes.

DU LATIN DE M. DE PIMPONT

O le plus doux soucy jadis de ma pensée!
Maintenant le regret dont elle est si pressée,
Qui, sans moy, trop cruel, es party de ce lieu,
Damon, je te saluē, et si te dis adieu;
Je t'espan de mes yeux ces offrandes funebres,
Mes yeux ores couverts d'éternelles tenebres;
Je t'offre ces cheveux sur ta tombe semez,
Presens de toy, mon cœur, autrefois tant aimez!
Voy comme un double amour un double autel se dresse,
Voy de quels desespoirs j'entretiens ma tristesse!
Et que la cendre, helas! qui reste icy de toy,
Sente en beuvant mes pleurs, mon office et ma foy.
Nostre amour plein de feu passe aux nuicts éternelles.
Il traverse le Styx en ramant de ses ailes,
Par tout il t'accompagne et te veut ramener,
Mais en vain, car jamais tu n'en peux retourner.
Au moins donne-toy garde, ô seul bien de ma vie,
Que des eaux de Lethé ne prennes quelque envie!
Retien de nos desirs la memoire à jamais,
Ainsi que saintement du cœur je te promets
Que la course des ans, la mort, l'onde et la flame
N'effaceront jamais ton portrait de mon ame.

I

Pourquoy, contre mon gré, ce corps est-il si fort
Que ma juste douleur ne le puisse desfaire?
Qui retient tant mon ame en ce lieu de misere,
Sans revoler au ciel où gist tout son confort?
Las! tout ainsi qu'Amour avec un seul effort
Traversa nos deux cœurs et n'en fist qu'un ulcere,
Pourquoy le ciel jaloux, envieux et contraire
N'a-t-il finy nos jours par une seule mort?
La femme d'Amphion, justement affligée,
Par son dueil excessif en rocher fut changée,
Qui ses enfans meurtris semble encore pleurer.
Que je serois heureuse ayant telle advanture!

Car je pourrois servir d'aimable sepulture
A celuy dont la mort ne me peut separer.

II

O bien-heureux esprits, nouveaux anges des cieux,
Le seul ardant desir de mon cœur miserable,
Dont la memoire sainte est en moy si durable,
Que tousjours je vous porte en l'esprit et aux yeux,
Si de la vraye amour rien n'est victorieux,
Et que nostre amitié n'en eut onc de semblable,
Tournez vers moy la veuë et douce et favorable,
Et ne m'abandonnez sans guide en ces bas lieux.
Voyez-moy tout en pleurs sur vostre sepulture,
Qui plains, non vostre mal, mais ma triste advanture,
Laissé seul icy-bas, de miseres remply.
N'endurez plus long-tans mon ame estre captive,
Mais impetrez du ciel que bientost je vous suive,
Puis que mon heur sans vous ne peut estre accomply.

III

Pour faire une guirlande à son chef blondissant
La soigneuse pucelle, à qui le cœur soupire
Du plaisant mal d'amour, cueille au mois de zephire
La rose apres l'œillet, puis le lys blanchissant.
Ainsi la pronte main du monarque puissant,
Qui de tout l'univers a borné son empire,
Pour couronner son chef, trois lumieres retire,
Qui rendoient nostre siecle heureux et florissant.
France, qui, tousjours folle, est sanglante et couverte
Du massacre des siens, ne fist onc tant de perte,
Ni le ciel tant de gain qu'au jour de leur trespas.
Le soleil n'a depuis rien veu qui leur ressemble,
C'estoit trois jeunes Mars et trois Amours ensemble,
Qui, sous l'habit mortel, conversoient icy-bas.

IV

Daphnis gisoit au lict mortellement attaint,
Daphnis, l'heur de nostre âge et sa gloire premiere,
Son œil, jadis si clair, defailloit de lumiere,
Comme un ray du soleil, qui la nuict se destaint.
Amour, sur son chevet, se tourmente et se plaint,
Nommant les cieux cruels et la Parque meurtriere;
« Que ceste mort, dit-il, soit mon heure derniere,

Puis que je perds les yeux, qui m'ont rendu si craint. »
Les amis de Daphnis aux regrets s'abandonnent,
L'air se fend à leurs cris, les hauts cieux en resonnent,
Seul, je ne pleure point, ô chetif [1] que je suis!
Si c'est que la douleur tout en rocher m'enserre,
Niobe, ainsi que moy, fut bien changée en pierre,
Et ne laisse pourtant de pleurer ses ennuis.

DE L'ANNÉE MDLXX

Je te dois bien hayr, malencontreuse année,
Qui m'as, durant ton cours, tant de maux fait avoir,
Et tant d'ennuis divers sur mon chef fait pleuvoir,
Que j'en laisse ma vie au dueil abandonnée.
Le jour que commença ta course infortunée,
Je fus remis captif sous l'amoureux pouvoir,
Où j'eu mille douleurs pour cacher mon vouloir,
Et receler ma playe au cœur enracinée.
J'avois un seul amy, sage, heureux et parfait,
La mort en son printans sans pitié l'a desfait,
Comblant mes yeux de pleurs et mon ame de rage.
Depuis je fus six mois dans un lict languissant,
Et or' pour m'achever, quand tu vas finissant,
Je trouve que ma dame a changé de courage.

AUX OMBRES DE C. DE L'AUBESPINE

SECRETAIRE DES COMMANDEMENS [2]

Pensant à toy, j'ay finy cet ouvrage,
Cher l'AUBESPINE, heureux ange des cieux,
Et ce penser tiroit de mes deux yeux
Des pleurs amers, roulans sur mon visage,
Tandis la fievre envenimoit sa rage
Au suc mortel de mon dueil ennuyeux,
Pour tourmenter d'un bras plus furieux
Mes sens troublez et faillis de courage.
Depuis six mois que tu partis d'icy,
Hoste d'un lict, je languy sans mercy,
Criant sans cesse à Dieu qu'il me delivre;
Non, qu'il octroye à mon corps guarison,
Mais que l'esprit franc de cette prison,
Oyseau leger, au ciel te puisse suivre.

[1] Malheureux. Ces cinq pièces traduites ont rapport aux mignons de Henri III.
[2] Voyez l'introduction.

REGRETS FUNEBRES SUR LA MORT DE DIANE

I

Entre les dons du ciel qui sont de plus haut prix,
Il n'est rien de si cher qu'une amour ferme et sainte;
Aucun bien n'est parfait sans cette douce estrainte,
Qui de chaisnes d'aymant unit les beaux esprits.
Deux corps par sa vertu d'un vouloir sont compris,
Ils ont mesme desir, mesme espoir, mesme crainte,
Tousjours d'un mesme trait leur poitrine est attainte,
Et rien que vueille l'un de l'autre n'est repris.
Mais en tant de douceurs et d'agreables flames,
S'il advient que la mort rompe une de ces trames,
Quels desespoirs pareils et quels gemissemens?
Est-il nuit infernale en horreurs plus feconde?
Dieux! vous deviez du tout oster l'amour du monde,
Ou trencher d'un seul coup la vie aux vrais amans.

II

Un soleil clair de flamme apparut à nos yeux,
Par qui des vrais amours la force estoit connuë,
Tousjours clair, tousjours beau, sans éclipse et sans nuë,
Qui passoit en splendeur l'autre soleil des cieux.
Las! faut-il que l'envie ait place entre les dieux?
Phebus, voyant sa gloire estre moins reconnuë,
Esmeut la mort cruelle à son secours venuë,
Qui couvrit d'un bandeau ses beaux traits radieux.
Comme quand l'arondelle a perdu sa nichée,
Elle crie, elle vole amerement touchée,
Ne peut laisser son nid, y fait maint et maint tour,
Ainsi le pauvre Amour gemit, soupire et pleure
Sans partir du tombeau, vole et revole autour,
Ayant perdu les yeux où il fist sa demeure.

III

O peu durables fleurs de la beauté mortelle!
Une seconde aurore, un soleil de ce tans,
Une jeune deesse, helas! en son printans,
Sent l'injuste rigueur de la Parque cruelle.
Mais elle n'est pas morte : Amour la renouvelle
En mille et mille esprits des amans plus constans,

Qui, des yeux et du cœur maintes larmes sortans,
S'arrachent les cheveux et sanglottent sur elle.
  Quand le bandeau fatal ses beautez nous voila,
Amour, rompant son arc, d'entre nous s'envola,
Laissant ceste province en discorde et en guerre.
  Le ciel, comme l'on dit, la voulut retirer,
Pour apprendre aux mortels, trop pronts à s'égarer,
Que la beauté parfaite est ailleurs qu'en la terre [1].

IV

Ce cœur, qui t'aima tant et qui fut tant aimé
De toy, chere Phyllis, sera ta sepulture;
Le plus riche tresor du ciel et de nature
Dans un moindre tombeau ne doit estre enfermé.
  Mon œil, par ton trespas en ruisseau transformé,
Ne voit plus d'autre object que ta douce peinture.
Helas! pourquoy du ciel n'ay-je égale advanture
Au sculpteur qui rendit son ouvrage animé?
  Si le chaud et l'humeur sont causes de la vie,
J'espere encor un jour l'effet de mon envie
Par tant d'eaux et de feu que je pousse dehors.
  Mes yeux versent l'humeur, mon estomach la flame,
Et puis pour t'inspirer, il ne faut que mon ame :
Nous n'en eusmes jamais qu'une seule en deux corps.

V

Comme on void parmy l'air un esclair radieux
Glisser subtilement et se perdre en la nuë,
Ceste ame heureuse et sainte, aux mortels inconnuë,
Coula d'un jeune cœur pour s'envoler aux cieux.
  Mon penser la suivit, au defaut de mes yeux,
Jusqu'aux voûtes du ciel tout clair de sa venuë,
Et voit qu'en tant de gloire où elle est retenuë,
Elle a dueil que je sois encor en ces bas lieux.
  Mais tu n'y seras guere, ô deesse! à m'attendre,
Car je n'estois resté que pour cueillir ta cendre,
Et ta memoire sainte orner comme je doy;
  Maintenant que j'ay fait ce devoir pitoyable,

[1] Imité d'un sonnet italien qui débute par ces vers :

O d' humana beltà caduchi fiori!
Ecco una, à cui ne questa mai, ne quella
Fù pari al mondo; è gia morta, e con ella
Tien sepolti d' amor tanti tesori!

Las de pleurer, de vivre et d'estre miserable,
J'abandonne la terre et vole aupres de toy [1].

VI

Vante-toy maintenant, outrageuse deesse,
D'avoir fait tout l'effort de ta plus grand' rigueur,
Privant Amour de traits, d'allegresse mon cœur,
La terre d'ornement, de gloire et de richesse.
On ne sçait plus que c'est de vertu ny d'adresse,
L'honneur triste languit sans force et sans vigueur;
Bref, de cent deïtez ton bras s'est fait vainqueur,
Morte gist la beauté, la grace et la jeunesse.
L'air, la terre et les eaux cet outrage ont pleuré,
Le monde, en la perdant, sans lustre est demeuré,
Comme un pré sans couleurs, un bois sans robe verte.
Tandis qu'il en jouit, il ne la connut pas;
Moy seul je la connus, qui la pleure icy-bas,
Cependant que le ciel s'enrichit de ma perte.

VII

Avec un si beau nœu l'Amour m'avoit contraint,
Qu'encor qu'il soit rompu j'en sens tousjours l'estrainte;
Il m'avoit embrasé d'une flamme si sainte,
Que, quand elle defaut, ma chaleur ne s'estaint.
Jamais plus, ô mon cœur, tu ne seras attaint!
Je me suis despouillé d'esperance et de crainte.
Contre un aveugle enfant je ne fay plus de plainte
La mort, et non l'Amour, a fait pallir mon taint.
La constance et la foy, de moy tant reverée,
Plus ferme que jamais au cœur m'est demeurée,
Qui destourne bien loin toute autre passion.
Que la mort donc se vante, ayant frappé ma dame,
Qu'elle a tranché d'un coup, dans une seule trame,
La beauté de ce monde et mon affection.

VIII

Tout le jour mes deux yeux sont de pleurs degoutans,
Puis, quand la nuit paisible au repos nous appelle,

[1] Imité d'un sonnet italien qui débute ainsi :

Come de dense nubi esce talhora
Lucido lampo, e via ratto sparisce,
Cosi l' alma gentil, per cui languisce
Amor, s'usci del suo bel corpo fora.

Ma douleur s'envenime et devient si rebelle,
Que du tout je me lasche aux regrets esclatans.
  En si piteux estat je despense mon tans,
Me paissant de mon cœur, qui sans fin renouvelle,
Depuis que des hauts cieux l'ordonnance cruelle
Des saisons de ma vie arracha le printans.
  Tel amas de tristesse en mon ame s'assemble,
Que je n'y puis penser que d'horreur je ne tremble,
M'estonnant que mon cœur du fardeau n'est donté.
  Ah! despiteuse mort! ah! rigoureuse vie!
L'une a presque en naissant mon attente ravie,
L'autre icy me retient contre ma volonté.

IX

  Puis-je bien tant souffrir mon ame estre captive,
Pouvant rompre d'un coup sa caduque prison?
Fiere loy des destins, injuste et sans raison
De vouloir que par force un homme en terre vive.
  Quel espoir desormais faut-il plus que je suive?
J'ay veu secher mes fleurs en leur prime saison,
Le doux miel de mes jours se changer en poison,
Ma nef faire naufrage estant près de la rive.
  O mort! mon seul recours, qui t'esloignes de moy!
Las! si je suis mortel et subject à ta loy,
Ne m'espargne donc plus et me mets de ton nombre.
  La mort contre respond : « J'en ay fait mon devoir,
Mais sur les corps mortels seulement j'ay pouvoir,
Et ce qui fut ton corps n'est plus maintenant qu'ombre. »

COMPLAINTE

  Contre le tans ma douleur se rend forte,
Et quand son cours toutes choses emporte,
Elle y resiste et prend ferme racine
Au lieu plus vif de ma triste poitrine.
  Loin tout confort! Au dueil qui me possede,
Conseil, raison, esperance et remede,
Comme ennemis mon esprit vous rejette,
Car son angoisse à vos lois n'est subjette.
  De mes amis qu'un seul ne s'advanture
A me parler fors d'une sepulture,
De sang, de mort, d'ombres noires et faintes,
D'effroy, de cris, de soupirs et de plaintes.
  Toute lumiere est horrible à ma veuë,
Rien ne me plaist que l'ennuy qui me tuë :

La nuict m'est jour, mon repos c'est ma paine,
Que j'aime mieux plus elle est inhumaine.
  O pauvre corps! jusqu'à quelle journée
Retiendras-tu mon ame emprisonnée
En tant de fers, la gardant qu'elle volle
Apres son bien, dont l'espoir me console?
  La seule mort a causé ma tristesse,
La seule mort y pourra mettre cesse,
Ne m'empeschant plus longuement de suivre
Cet autre moy, pour qui j'aimois à vivre.
  Toute douceur de mon ame est bannie,
Je me consomme en langueur infinie,
Le ciel me fasche et rien ne peut me plaire
Que de mon mal la memoire ordinaire.
  Fier accident que sans fin j'imagine!
Las! qui l'eust creu! qu'une grace divine,
Un port céleste, une beauté parfaite
Si prontement par la mort fust desfaite?
  Mais c'est l'erreur des œuvres de nature;
Long-tans le beau sur la terre ne dure,
Le ciel jaloux aussi-tôt l'en retire,
Afin qu'en haut nos pensers il attire.
  L'humaine vie à bon droit se compare
Aux vaines fleurs dont le printans se pare,
Au froid d'esté, au fueillage d'automne,
Et au soleil quand l'hyver il rayonne.
  Ta gloire, Amour, de tout point est tombée;
La fiere mort ta trousse a desrobée,
Rompu tes traits, dont ma playe est sortie,
Brisé ton arc et ta flamme amortie.
  Ne vante plus ta puissance indontée;
Toute victoire à ce coup t'est ostée.
C'est maintenant qu'aveugle on te peut dire,
Ayant perdu l'astre de ton empire.
  O triste avril! à grand tort on t'appelle
Du plaisant nom d'Aphrodite la belle,
Mere d'Amour, par qui tout prend naissance,
Puis qu'en mon cœur tu meurtris l'esperance.
  Las! que me sert ta saison tant aimée,
Qui le printans est des autres nommée,
Si pour serain ou pour chaleur qu'il face,
Je ne sens rien que nuages et glace?
  Champs, prez et bois prennent tous couleur verte,
Seul par le noir je tesmoigne ma perte,
Et n'ay pour fleurs, en mon ame amassées,
Que soucy double et fascheuses pensées.

Donc que l'an change en saisons differantes
Je seray ferme et mes plaintes constantes;
Et, quand le ciel sera plus clair de flame,
Tousjours le dueil obscurcira mon ame.

COMPLAINTE POUR LE ROI HENRI III

ESTANT A FONTAINEBLEAU, LIEU DE SA NAISSANCE

Lieux de moy tant aimez, si doux à ma naissance,
Rochers, qui des saisons dédaignez l'inconstance,
Francs de tout changement;
Effroyables deserts, et vous, bois solitaires,
Pour la derniere fois soyez les secretaires
De mon dueil vehement.
Je ne suis plus celuy dont la grace et la veuë
Rendoit ceste contrée en tout tans si pourveuë
D'amours et de plaisirs;
Qui donnoit à ces eaux un si plaisant murmure,
Tant d'émail à ces prez, aux bois tant de verdure,
Aux cœurs tant de desirs.
Ma fortune amiable a tourné son visage,
Mon air calme et serain n'est plus rien qu'un orage
D'ennuis et de malheurs;
Mes jours les plus luisans sont changez en tenebres,
Et mes chants de victoire en complaintes funebres,
Mes plaisirs en douleurs.
Quand j'approche de vous, belles fleurs printanières
Vostre teint se flestrist, les prochaines rivieres
Cherchent d'autres destours:
Je fay tarir l'humeur de ces fontaines claires,
Qui craint que de mes yeux les sources mortuaires
Ne profanent son cours.
Pleust au ciel, dont les loix me sont si rigoureuses,
Que je fusse entre vous, ô grand's masses pierreuses!
Un rocher endurcy;
On dit qu'une Thebaine y fut jadis changée;
Hé! pourquoy ne fait donc mon angoisse enragée
Que je le sois aussi!
Helas! je le suis bien: car se pourroit-il faire,
Si j'avoy d'un mortel la nature ordinaire,
Que je peusse porter
Si long-tans les efforts des ennuys et des peines?
Non, je suis un rocher, dont on voit cent fontaines
Nuit et jour degouter.

J'ay le cœur si comblé d'amertume et d'oppresse,
Que, par contagion, je rens pleins de tristesse
Ceux qui parlent à moy;
Et qui pense adoucir le regret qui m'entame,
Sent en me consolant couler dedans son ame
La tristesse et l'esmoy.
De tous plaisans discours mon courage s'offence.
Un mal tel que le mien estant sans esperance
Est aussi sans confort;
Ce qui sonne plus doux à mes tristes oreilles,
Ce sont cris de hibous, d'importunes corneilles
Et d'oiseaux de la mort.
La mort est seule propre au dueil qui me possede;
Mon mal est venu d'elle, en elle est mon remede.
O vous! pleins d'amitié,
Qui plaignez mes douleurs, d'une main secourable
Advancez mon trespas. Meurtrir un miserable
C'est acte de pitié.
Que n'accourt à mes mes cris quelque beste sauvage,
Qui, d'excessive faim sentant croistre sa rage,
Me devore les os?
Mourant, je beniroy sa cruauté meurtriere;
Car l'heure de ma fin sera l'heure premiere
De mon plus doux repos.
Nimphes de ces forests, mes fidelles nourrices,
Tout ainsi qu'en naissant vous me fustes propices,
Ne m'abandonnez pas,
Quand j'acheve le cours de ma triste advanture :
Vous fistes mon berceau, faites ma sepulture
Et pleurez mon trespas.

AD PHILIPPUM PORTÆUM

Versibus ut lenis, comis sic moribus idem es :
Si lego te video, si videoque lego.

STEPH. PASCHASIUS [1].

[1] Étienne Pasquier, que ses luttes contre les jésuites et ses divers écrits on rendu célèbre, notamment ses *Recherches de la France*.

AD PHILIPPUM PORTÆUM

Orpheus hinc heros alter, testudine mulcens
Cyaneæ cautis sibi concurrentia saxa:
Teque lyram pulsante tuas voces alter Iason
Henricus rediit, glaciali sospes ab Arcto,
Magna viæ referens sibi præmia parta suisque,
Ipse duplex regnum, duplicem sua turba favorem.
Hos inter primum tibi Musa fidelis honorem
Jure dedit, sibi quem non æmulus occupet alter.
Macte igitur fide tu Lyrici, Portæe, fideque
Macte præ mentis candore et simplice sensu,
Qui semel admissos non fallere novit amicos.
Praxitelem memorant qualem sit passus amorem
Deperiisse, nec hac celebratur ulla tabella
Quam illa quæ affectum domini præferret amantis;
Forsan et exemplar, quem tu describis, amoris
Simplex est pueri: sic et non improbus ille,
Et puer, et formæ tantum mirator honestæ,
Qualis erat dum purus erat simplexque Cupido,
Nullaque puras adhuc nisi forte sororia libans
Oscula, et innocuas jaculans sine vulnere flammas,
In vultu mentis contemplabatur honores.

ANAGRAMMATISSIMUS

PHILIPPUS PORTÆUS — PUPPI TALIS ORPHEUS

Cyaneos fluctus dum prima carina secaret,
Heroas revehens Æmoniamque decem,
Et concurrentum scopulorum angusta, vel ipsum
Terrerent Tiphyn, ne peritura foret,

Protinus ecce lyram cum pectine corripit Orpheus,
Tangit et argutæ fila canora lyræ.
Nec mora : quæ jam se collidere saxa parabant,
Et collisa cavæ frangere texta trabis,
Sic quasi divinis præberent cantibus aures
(Ut quibus auditus motus ut ipse fuit)
Fixa suis utrinque locis citroque nec ultro,
Sunt progressa, per hæc sospes iitque ratis;
Maximus hinc et honos, et gloria summa poetæ,
Morti tot celebres eripuisse viros.
Prisca sed illa forent vix nunc credenda, recente,
Si non sint etiam tempore nacta fidem.
Namque Poloniacis rediens Henricus ab oris,
Alter ut Æsonides per mare velivolum;
Mille simul comites heroum e sanguine ducens,
Mille per infestæ cæca pericla viæ.
Non modo per rupes, per fluctivorasque Charybdes,
Sed magis et duros rupe fretoque viros;
Quum jamjam classis posset peritura videri,
Et velut in puncto vitaque morsque foret,
Ilicet hymnisonam chelyn arripiente Philippo,
Et modulante animos edomitura feros,
Fixa velut quercus mox barbara corda manebant,
Hostica nec poterant tela nocere duci.
Quid ni divini parent ad carmina vatis
Ipsi homines, quamvis pectore et arte rudes?
Ipsæ etiam rupes, ipsæ silvæque, feræque,
Portæe, modulis adstupuere lyræ :
Atque ita per Rheni, per sæva pericula ponti,
Perque tot infestas hoste latrone vias,
Tertius Henricus triplici diademate dignus,
Tertia cui cœlo certa corona manet,
Sospes iit, sospesque redit cum sospite classe
Auricomæ referens vellera lætus ovis,
Atque sua salvos procul a tellure reduxit
Quotquot erant comites, quotquot erantque duces.
Ergo Threicii major quam gloria vatis
Te, Portæe, tuo sospite rege, manet.
Testis utrumque tuum nomen, quod numine certo,
Omine pro certo sors tibi certa dedit :
Qualis Jasoniæ puppi vates suus ORPHEUS,
Tu TALIS PUPPI *Regis et ipse tui.*

Jo. AURATUS[1], *Poeta regius.*

[1] Jean Daurat ou Dorat. Voyez la note de la page 2. La pièce précédente est du même auteur.

PRIERES

ET

AUTRES ŒUVRES CHRESTIENNES

PLAINTE DE L'AUTHEUR

DURANT UNE SIENNE LONGUE MALADIE.

Ma chair comme eau s'est escoulée,
Et ma peau defaicte est colée
Sur mes os pourris par dedans;
Tout mon bien est mort en une heure,
Et rien de moy ne me demeure
Que la levre aupres de mes dens.
Mes yeux ont tari leurs fontaines,
Mes nuits d'amertume sont pleines,
Mes jours sont horribles d'effroy;
Le sommeil jamais ne me touche,
Et la puanteur de ma bouche
Fait que j'ay mesme horreur de moy.
Ayez de pitié l'ame atteinte,
Au moins vous qui m'aimez sans feinte,
Et me pleurez amerement :
La main du Seigneur courroucée
S'est en fureur sur moy poussée,
Et me presse ainsi rudement.
Je soupire avant que je mange,
Et mon gemissement estrange
Bruit comme un torrent retenu;

Las! j'ay bien raison de me plaindre!
Le malheur qui me faisoit craindre,
Comme en sursaut m'est advenu.
O que ma peine est excessive!
Est-il possible que je vive,
Si foible en si forte langueur?
Seigneur, punisseur des offances,
On remarque ici tes vengeances
Et les forces de ta rigueur.
Hé quoy! d'un courage adversaire
M'as-tu formé pour me desfaire,
M'ayant fait souffrir longuement?
M'as-tu tiré de la matrice
Pour me reserver un supplice
Qui serve à tous d'estonnement?
Le soleil, corps de la lumiere,
Six fois a fourni sa carriere
Depuis que ta cruelle main
Dessus moy s'est appesantie,
Et que ta fureur j'ay sentie,
Fureur d'un Dieu trop inhumain.
Pardonne-moy si je blaspheme;
Quand je sens ta rigueur extreme,
Je ne sçauroy doux te nommer;
Puis ma bouche, infecte d'ordure,
Qu'à peine, helas! presque j'endure,
Ne sçauroit plus que Blasphemer.
Purge-la, s'il te plaist, ô sire!
Afin qu'elle apprenne à bien dire,
Pour tes louanges reciter :
Car, si ta main ne la nettoye,
Certes, Seigneur, je ne sçauroye
Que maudire et me despiter.
Alors que ton courroux me presse,
Tant de cris vers le ciel je dresse,
Qu'on voit l'air d'horreur se troubler;
Je maudi la celeste grace,
Et voudroy que ceste grand' masse
Se renversast pour m'accabler.
Pourquoy permet ta rigueur forte
Que la rage ainsi me transporte?
Car si tu es pere de tous,
Je suis ton fils, et toy mon pere;
A ton fils donc, en ta colere,
Use d'un chastiment plus doux.
Si ma parole est trop cuisante,

Aussi ton ire est trop pesante;
Haste-toy donc pour mon confort,
Ou souffre mes cris pitoyables,
Ains que j'aille aux lieux effroyables
D'horreurs, de silence et de mort.
 Le ver, avorton de la terre,
Se rebecque alors qu'on le serre,
Poussé d'un naturel devoir :
Et moy, portraict de ton image,
Quand ton pié me foule et m'outrage,
N'oseroy-je un peu m'esmouvoir ?
 Entens moy donc quand je te prie,
Respons alors que je m'escrie,
Monstre moy quels sont mes pechez;
Et si l'erreur de ma jeunesse
Merite la grande rudesse
Des traits contre moy decochez.
 Si ta vengeance est trop petite,
Puny moy selon mon merite,
Seigneur, ne me pardonne rien;
Hausse ta main rouge de foudre,
Et reduy tous mes os en poudre,
Je n'attens point de plus grand bien.
 Ou si dans ta poitrine sainte
La pitié n'est du tout estainte,
Sauve l'ouvrage de tes mains;
Ta force m'est assez connue,
Et ma passion continue
Sert de crainte à tous les humains.
 Ta beauté luira davantage,
Gardant le pecheur qui t'outrage,
Et le retirant du trespas,
Qu'à guarir le petit ulcere
D'un que ton secours salutaire
Jamais n'abandonne d'un pas.

PRIERE

Las! que feray-je? oseray-je hausser
 yeux au ciel, pour mon cri t'adresser,
urant la peur qui mon ame environne?
J suis confus, tout le sens me defaut,
Mon œil se trouble, et mon cœur qui tressaut
 fait trembler, tant mon forfait m'estonne!
Je veux fuir, je veux fuir devant
L'ardent courroux de ce grand Dieu vivant,

Qui tient en main l'orage et la tempeste;
Car mon peché, qui le rend courroucé,
Merite bien que son foudre eslancé
En mille esclats me partisse la teste.

Cachons-nous donc, mais où pourray-je aller,
Au ciel, en l'onde, en la terre ou en l'air,
O Seigneur Dieu, pour éviter ta face?
Si je me cache en l'obscur de la nuit,
Ton œil divin par les ombres reluit,
Et tout soudain remarquera ma trace.

D'aller au ciel, tu es là presidant;
Il vaut donc mieux fuïr en descendant
Et me musser au plus creux de la terre.
Mais ce seroit redoubler mon tourment,
Car aux enfers tu as commandement,
Et jusques là tu me feras la guerre.

Soit que je veille ou que je sois couché,
Rien que je fasse, helas! ne t'est caché;
Tu me descouvre et cognois ma pensée.
Veux-je fuïr, tu me viens attraper,
Et, pour courir, je ne puis eschapper
Devant ta main justement courroucée.

Ne pouvant donc ta fureur éviter,
J'ose, ô mon Dieu! j'ose me presenter,
Palle et tremblant, à ta majesté sainte,
La veuë en bas mille pleurs degoutant,
L'ame debile et le cœur tout battant
Dans ma poitrine horriblement attainte.

Darde sur moy la fureur de ton bras,
Saccage moy, fais ce que tu voudras,
Lance du ciel ta flamme estincelante;
Je sçay, Seigneur, que je l'ay merité,
Et plus encor pour mon iniquité,
Qui sans cesser devant moy se presente.

Tu peux, helas! tu peux me foudroyer:
Mais que te sert de ta main desployer
Encontre moy, qui ne suis rien que poudre?
Tu es tout grand, tout juste et tout puissant;
Je ne suis rien; et, en me punissant,
Tu pers, Seigneur, et ta peine et ton foudre.

Me chastiant, tu te rens poursuivant
Contre un festu qui est poussé du vent;
Tu veux monstrer ta force à un ombrage,
A un corps mort, à un bois desseiché,
A un bouton qui languit tout panché,
Et au bouïllon enflé sur le rivage.

Ayes pitié, ayes pitié de moy!
Tu es mon tout, mon Seigneur et mon roy:
Seul je t'invoque en ma plainte ordinaire.
Souvienne toy que tu m'as façonné,
D'os et de nerfs tu m'as environné;
Donc, ô mon Dieu, ne me vueilles desfaire!

Si je ne suis qu'un bourbier amassé,
Tes mains pourtant, tes mains m'ont composé,
Tu m'as couvert de charnure et de veines:
Quand tu voudras, tu me feras dechoir
Comme la fleur qui flestrit sur le soir,
Et decouler comme l'eau des fontaines.

Desjà, Seigneur, desjà j'ay bien senti
Sur moy, chetif, ton bras appesanti;
Je n'en puis plus, tant la rigueur me presse!
Un voile obscur me va bandant les yeux,
Mille remors m'agitent furieux,
Et ma vigueur d'heure en heure s'abaisse.

Soit que le jour se monstre en reluisant,
Soit que la nuict, toute chose appaisant,
Couvre la terre et guide le silence,
Las! je ne puis, je ne puis reposer!
Et ma douleur, qui ne peut s'appaiser,
Redouble en force et croist sa violence.

Ton trait vengeur, contre moy décoché,
De son venin m'a cuit et desseiché;
Il boit mon sang, il brusle mes entrailles;
Je suis pressé par ton dur jugement
D'une frayeur et d'un estonnement,
Et sens au cœur mille rouges tenailles.

Si quelquefois je souhaite la nuit,
Pensant chasser le souci qui me suit
Et la fureur de mes peines terribles,
Las! je n'ay clos les yeux pour sommeiller,
Que tout tremblant il me faut reveiller,
Espouventé de visions horribles.

Mes tristes jours coulent legerement,
Je n'atten rien qu'un obscur monument,
Je ne voy rien qui ne soit effroyable;
Tout me desplaist, et suy si plein d'esmoy
Que mesme, helas! je me fasche de moy,
Me cognoissant si pauvre et miserable.

O Seigneur Dieu, qui vois ma passion,
Ne me délaisse en ceste affliction!
Chasse ton ire, adoucis ton courage,
Vueille en douceur ta colere changer,

Tens moy la main, sauve moy du danger,
Qui m'est prochain par ce cruel orage.

PARAPHRASE

SUR LE LIBERA ME, DOMINE, DE MORTE ÆTERNA.

Delivre moy, Seigneur, de la mort éternelle,
Et regarde en pitié mon ame criminelle,
Languissante, estonnée et tremblante d'effroy ;
Cache-la sous ton aile au jour espouvantable,
Quand la terre et les cieux s'enfuiront devant toy,
En te voyant si grand, si saint, si redoutable,
Au jour que tu viendras en ta majesté sainte,
Pour juger ce grand tout, qui fremira de crainte,
Le repurgeant de neuf par tes feux allumez.
O jour, jour plein d'horreur, plein d'ire et de miseres,
De cris, d'ennuis, de plaints, de soupirs enflammez,
De grincemens de dents et de larmes ameres!
Las! j'en tremble en moy mesme, et la crainte assemblée,
Qui se campe en mon cœur, rend mon ame troublée,
Ma force esvanouye et mon sang tout gelé;
Le poil dessus mon chef horriblement se dresse,
Et mon esprit de crainte est si fort desolé
Que je n'ose crier, au fort de ma tristesse.
Les anges fremiront au regard de ta face ;
Helas! où pourront donc les meschans trouver place?
Où se pourront cacher ceux qui sont reprouvez?
Où faudra-t-il, Seigneur, que lors je me retire,
Si les justes seront à grand'peine sauvez,
Miserable pecheur, pour appaiser ton ire?
Que diray-je? ô chetif! que me faudra-t-il faire?
Je ne trouveray rien qui ne me soit contraire,
Je verray mon peché s'elever contre moy.
Mon juge est juste et saint, je suis plein d'injustice.
Helas! je suis rebelle! et je verray mon roy,
Mon roy clair et luisant, et moy noircy de vice.
Une bruyante voix, tout par-tout espandue,
Est du plus haut des cieux en la terre entendue:
« O vous! morts! qui gisez nourriture des vers,
Laissez les monumens, reprenez la lumiere,
Nostre grand Dieu se sied pour juger l'univers :
Accourez et oyez la sentence derniere, »
O Seigneur, dont la main toutes choses enserre.
Pere eternel de tout, qui m'as formé de terre,

Qui rens par ton pur sang nos pechez nettoyez,
Et qui feras lever mon corps de pourriture,
Entens mes tristes cris jusqu'au ciel envoyez,
Et prens pitié de moy, qui suis ta creature.
Exauce, exauce, ô Dieu! ma priere enflammée!
Destourne loin de moy ta colere allumée,
Fay porter mon esprit par un doux jugement
Dans le sein d'Abraham, avec tous les fidelles,
Afin que ton sainct nom je chante incessamment,
Jouïssant bien-heureux des clairtez eternelles.

PARAPHRASE

SUR LE CANTIQUE DES TROIS ENFANS. DANIEL, III.

Benedicite omnia opera Domini, etc.

O vous! du Seigneur les ouvrages,
Clairs miroirs, vivantes images,
Qui par tout son art faites voir,
Effets que de rien il fist estre,
Tous, tous, benissez vostre maistre,
Louez et haussez son pouvoir.
Anges, ses ministres fidelles,
Purs esprits, lumieres tres belles,
Cieux si reglement mesurez,
Humeur en crystal congelée
Plus haut que la vouste estoilée,
Le Seigneur, sans fin, reverez.
Vertus, dont l'heureuse influence
Aux elemens donne puissance,
Estoiles, fleurs du firmament,
Œil du jour, œil de la nuict brune,
Soleil ardant, humide lune,
Loũez le Seigneur hautement.
Benissez-le, pluye et rosée,
Confort de la terre embrasée,
Vents legers, esprits agitez,
Feu, dont la nature est si vive,
Hiver pesant, chaleur active,
Sur tout le Seigneur exaltez.
Frimas et bruine menuẽ,
Flocons blancs tombans de la nuẽ,
Gelée et glaçons condensez,
Jours et nuicts, terrestres ombrages,

Tourbillons, foudres et nuages,
Sans fin le Seigneur benissez.
  Benissez sa bonté propice,
Terre, des vivans la nourrice,
Monts et cousteaux moins relevez,
Tout ce qui se germe en la terre,
Et les mineraux qu'elle enserre,
Tous, tous, le Seigneur elevez.
  Fleuves, mers, ruisseaux et fontaines,
Benissez-le; lourdes baleines,
Poissons, qui dans l'eau vous jouëz,
Hostes de l'air de tous ramages,
Animaux privez et sauvages,
D'un accord le Seigneur louëz.
  Haussez-le sur toute puissance,
Vous humains faits à sa semblance.
Benisse Israël sa bonté;
Ministres des divins offices,
Prestres vouëz aux sacrifices,
Par vous le Seigneur soit chanté.
  Serfs du Seigneur, donnez-luy gloire;
Esprits, celebrez sa memoire,
Qui purs la justice embrassez;
Humbles de cœur et de pensée,
Dont l'ame est toute à lui dressée,
Sans fin le Seigneur benissez.
  Entre tous qui gloire luy donnent,
Que nos voix plus hautement sonnent,
Nous qu'il a d'enfers retirez
Et des mains d'une mort certaine,
Et de la fournaise inhumaine,
Qui nous eust à coup devorez.
  Confessons qu'il est debonnaire,
Que sa grace à jamais esclaire,
Et qu'il est le grand Dieu des Dieux.
Ainsi levans au ciel leurs ames,
Et s'esgayans dedans les flames,
Chantoyent les trois enfans hebrieux.

PLAINTE

  Depuis six mois entiers que ta main courroucée
Se retira, Seigneur, de mon ame oppressée,
Et me laissa debile au pouvoir des malheurs,
J'ay tant souffert d'ennuis, qu'helas! e ne puis dire

Comment mes tristes yeux aux pleurs ont pu suffire,
Aux complaintes ma bouche et mon cœur aux douleurs.
Je n'y vois point de cesse, et ma peine cruelle,
Que le temps deust vieillir, sans fin se renouvelle,
Poussant maint rejetton espineux et tranchant;
Une nuict de fureurs rend horrible ma vie,
Le deconfort me suit encor que je le fuye,
Et la raison me fuit plus je la vay cherchant.
O Dieu! mon seul refuge et ma guide asseurée,
Peux-tu voir sans pitié la brebis esgarée,
Estonnée, abbatue, à la merci des sens,
Qui, comme loups cruels, taschent de s'en repaistre?
Presque le desespoir s'en est rendu le maistre,
L'effrayant de regars et de cris menaçans.
N'abandonne ton œuvre, ô Dieu plein de clemence!
Si je t'ay courroucé par trop d'impatience,
Plaignant de mes plus chers l'infortuné trespas;
Si je me suis matté d'excessive tristesse,
Excuse des mortels l'ordinaire foiblesse:
Seigneur, tu es parfait et l'homme ne l'est pas.
Toy-mesme, ô souverain, nostre unique exemplaire,
Quand tu veis ton amy dans le drap mortuaire,
L'œil clos, les membres froids, palle et defiguré,
Ne te peus garantir de ces piteux allarmes;
Les soleils de tes yeux furent baignés de larmes,
Et du Dieu de la vie un corps mort fust pleuré.
Moy donc qui ne suis rien qu'un songe et qu'un ombrage
Se faut-il estonner, en ce terrible orage,
Si ce qui t'a touché m'a du tout emporté?
Si pour un de tes pleurs j'ay versé des rivieres,
Toy, soleil flamboyant, seul pere des lumieres,
Moy, nuage espaissi, moite d'obscurité?
Quand de marbre ou d'acier mon ame eust été faite,
Las! eussé-je peu voir tant d'amitié desfaite,
Sans me dissoudre en pleurs, sans me deconforter?
Voir de mon seul espoir les racines seichées
Et les plus vives parts de moy-mesme arrachées,
Mon cœur sans se douloir l'eust-il peu supporter?
Je n'y pense jamais et j'y pense à toute heure;
Sans maudire la mort, dont la longue demeure
Apres vous, chers esprits, me retient tant ici.
J'estoy premier entré dans ce val miserable:
Il me semble, ô Seigneur! qu'il estoit raisonnable
Que, le premier de tous, j'en deslogeasse aussi.
Mais en tous ces discours vainement je me fonde;
Tu les avois prestez et non donnez au monde,

Et as peu comme tiens à toy les retirer.
Helas! je le sçay bien, mais ma foible nature
Trouve pourtant, Seigneur, ceste ordonnance dure,
Et ne peut sur son mal d'appareil endurer.
Plaise-toy l'augmenter de force et de courage;
Sers de guide à mes pas, fens l'ombre et le nuage,
Qui m'a faict esgarer si long-temps de mon bien,
Et surtout, ô bon Dieu, donne à mon impuissance
Ou moins de passions, ou plus de patience,
Afin que mon vouloir ne s'esloigne du tien.
Donne que les esprits de ceux que je soupire
N'esprouvent point, Seigneur, ta justice et ton ire;
Rens-les purifiez par ton sang precieux,
Cancelle leurs pechez et leurs folles jeunesses,
Fay-leur part de ta grace, et, suivant tes promesses,
Ressuscite leurs corps et les mets dans les cieux.

SONNETS SPIRITUELS

I

Depuis le triste point de ma fresle naissance,
Et que dans le berceau, pleurant, je fu posé,
Quel jour marqué de blanc m'a tant favorisé
Que de l'ombre d'un bien j'aye eu la jouissance?
A peine estoient seichez les pleurs de mon enfance,
Qu'au froid, au chaud, à l'eau, je me veis exposé,
D'Amour, de la fortune et des grands maistrisé,
Qui m'ont payé de vent pour toute récompense.
J'en suis fable du monde, et mes vers dispersez
Sont les signes piteux des maux que j'ay passez,
Quand tant de fiers tyrans ravageoyent mon courage.
Toy qui m'ostes le joug et me fais respirer,
O Seigneur! pour jamais vueille-moy retirer
De la terre d'Égypte et d'un si dur servage.

II

Si la course annuelle en serpent retournée
Devance un trait volant par le ciel emporté,
Si la plus longue vie est moins qu'une journée,
Une heure, une minute, envers l'eternité;
Que songes-tu, mon ame, en la terre enchaisnée?
Quel appast tient ici ton desir arresté?
Faveur, thresors, grandeurs, ne sont que vanité,
Trompans des fols mortels la race infortunée.

Puis que l'heur souverain ailleurs se doit chercher,
Il faut de ces gluaux ton plumage arracher
Et voller dans le ciel d'une legère traicte.
Là se trouve le bien affranchi de souci,
La foy, l'amour sans feinte et la beauté parfaicte
Qu'à clos yeux, sans profit, tu vas cherchant ici.

III

Puis que le miel d'amour, si comblé d'amertume,
N'altere plus mon cœur comme il fit autrefois;
Puis que du monde faux je mesprise les lois,
Monstrons qu'un feu plus saint maintenant nous allume.
Seigneur, d'un de tes cloux je veux faire ma plume,
Mon encre de ton sang, mon papier de ta croix,
Mon subject de ta gloire, et les chants de ma voix
De ta mort, qui la mort éternelle consume.
Le feu de ton amour, dans mon ame eslancé,
Soit la sainte fureur dont je seray poussé,
Et non d'un Apollon l'ombrageuse folie.
Cet amour par la foy mon esprit ravira,
Et, s'il te plaist, Seigneur, au ciel l'elevera
Tout vif, comme sainct Paul ou le prophete Élie.

IV

Le jour chasse le jour, comme un flot l'autre chasse.
Le temps leger s'envolle et nous va decevant,
Miserables mortels, qui tramons en vivant
Desseins dessus desseins, fallace sur fallace.
Le cours de ce grand ciel, qui les astres embrasse,
Fait que l'age et le temps passent comme le vent;
Et sans voir que la mort de pres nous va suivant,
En mille et mille erreurs nostre esprit s'entrelasse.
L'un, esclave des grands, meurt sans avoir vescu,
L'autre de convoitise ou d'amour est vaincu;
L'un est ambitieux, l'autre est chaud à la guerre.
Ainsi diversement les desirs sont poussez.
Mais que sert tant de peine, ô mortels insensez?
Il faut tous à la fin retourner à la terre.

V

Seigneur, preste l'oreille aux soupirs douloureux
D'un pecheur, qui sans toy de tout bien se desfie;
Que ton injuste mort son peché justifie,
Et l'eleve par grace au lieu des bien-heureux.

Loin, loin, bien loin de moy, venin trop dangereux
De ce troupeau vanteur, qui tout en soy se fie!
Leur audace, ô Seigneur! sans fin te crucifie,
Avec plus de mespris que les juifs rigoureux.
Sainct Pierre, avant ta prise, ainsi fier de soy-mesme,
S'offre à mourir pour toy, brusle en ardeur extréme,
Puis au moindre peril tout autre il se fait voir;
Et pour une servante il renonça son Maistre.
Cet exemple, ô Seigneur! assez nous fait cognoistre
Combien sans ton secours foible est nostre pouvoir [1].

VI

Chargé de maladie et plus de mon offance,
O Seigneur! tu me vois dans un lict perissant;
Ma vigueur diminue, et ma douleur croissant
Fait chacun s'estonner de ma grand' patiance.
Continue, ô mon Dieu! donne-moy la puissance
De supporter ce mal, qui le corps va forçant,
Et fay que mon esprit soit tousjours benissant,
Au plus fort des douleurs, ta gloire et ta clemance.
Donne de l'eau, Seigneur, à mes yeux espuisez,
Pour rendre avec mes pleurs mes pechez arrosez,
Et les lave en ton sang avant que je trespasse.
Je ne demande point de vivre plus long-tans,
Du monde et de ses jeux mes desirs sont contans;
Assez j'auray vescu si je meurs en ta grace [2].

VII

Sur des abysmes creux les fondemens poser
De la terre pesante, immobile et feconde,
Semer d'astres le ciel, d'un mot créer le monde,
La mer, les vens, la foudre à son gré maistriser,
De contrarietez tant d'accords composer,

[1] Imité d'un sonnet italien qui commence par cette strophe :

Come, Dio, dir potro di poter solo,
Senza la grazia tua, ch' affrena e sprona.
Acquistarmi la sù palma et corona,
S'à mia vergogna ad à mia morte volo?

[2] Imité d'un sonnet italien qui débute par ces vers :

Carco già d'anni e più di colpe grave,
Signor, giace il tuo servo, e 'l doppio incarco
Di due morte lo sfida, e d'ambe el varco
Si vede giunto, onde sospira e pave.

La matiere difforme orner de forme ronde,
Et par ta prevoyance, en merveilles profonde,
Voir tout, conduire tout, et de tout disposer,
  Seigneur, c'est peu de chose à ta majesté haute;
Mais que toy, createur, il t'ait pleu pour la faute
De ceux qui t'offensoyent en croix estre pendu,
  Jusqu'à si haut secret mon vol ne peut s'estendre;
Les anges ny le ciel ne le sçauroyent comprendre;
Apprens-le-nous, Seigneur, qui l'as seul entendu [1] !

VIII

  Si mes ans les plus beaux, helas! trop mal perdus
Au volage appetit d'amour et d'une dame,
Plein de chaude esperance et d'amoureuse flame,
A ta gloire, ô Seigneur! eussent esté rendus;
  Mes soupirs et mes cris ne seroyent entendus
Maintenant, que trop tard le repentir m'entame,
Et ces vers, messagers de l'erreur de mon ame,
Seroyent en ton honneur çà et là respandus.
  Au moins puis qu'à la fin sorti de servitude,
Je cognoy ma sottise et leur ingratitude,
Parfais en moy, Seigneur, ce qu'as bien commencé.
  Ta bonté pour jamais de leurs fers me delivre,
Et le reste des ans que tu me feras vivre,
En si sterile champ ne soit ensemencé [2].

IX

  Voyant tant de grands flots et de vents s'eslever
Pour submerger ma barque errante et passagere,
Eussé-je, ô souverain! comme le second pere,
Au naufrage du monde, une arche à me sauver!
  Peussé-je à mon besoin ta clemence esprouver
Et, comme les Hebreux en la terre estrangere,

[1] Traduction d'un sonnet italien qui commence par ces mots :

Locar sovra gl' abissi i fondamenti
Dell' ampia terra, e quasi un picciol velo
L'aria spiegar, con le tuo mani il cielo
E le stelle formar, chiare e lucenti, etc...

[2] Traduit ou imité d'un sonnet italien qui débute par cette strophe :

Se di quei di, che vanneggiando ho speso
Dietro a false speranze e ciechi ardori
Di donna e di signor, che 'l meglio e'l fiore
Di lor s'han colto inutilmente e preso, etc...

Passer la mer à sec d'une plante legere,
Puis au païs promis par ta grace arriver!
Ou que mon cœur tremblant, que l'orage espouvante,
Sentist comme sainct Pierre au fort de la tourmante,
Quand sa foy desfailloit, de ta main le secours!
Ta bonté par le tans n'est en rien plus petite;
Sauve donc par ta grace un qui moins le merite,
Et qui durant ses maux n'a qu'à toy son recours.

X

Tourne un peu devers moy ton regard pitoyable,
Soleil, pere de vie, en qui seul je m'attans;
Sers de guide à mes sens esgarez et flottans
Par les bancs perilleux du monde miserable.
Purge et guari mon ame, helas! presque incurable!
Prive mon cœur troublé de desirs inconstans
Et d'espoirs enchanteurs, qui m'ont faict si long-tans
Battre l'air, peindre en l'onde et fonder sur le sable.
Je cognoy bien ma faute et la vay maudissant;
Mais pour m'en garentir je me trouve impuissant,
Le monde en ses erreurs trop encore m'enserre.
Si l'esprit quelquefois veut s'eslever aux cieux,
Tousjours derriere moy je retourne les yeux,
Comme la femme à Lot ayant quitté sa terre.

XI

Helas! si tu prens garde aux erreurs que j'ay faites,
Je l'advouë, ô Seigneur! mon martyre est bien doux;
Mais si le sang de Christ a satisfaict pour nous,
Tu decoches sur moy trop d'ardentes sagettes.
Que me demandes-tu? mes œuvres imparfaites,
Au lieu de t'adoucir, aigriront ton courroux;
Sois-moy donc pitoyable, ô Dieu! pere de tous,
Car où pourray-je aller si plus tu me rejettes?
D'esprit triste et confus, de misere accablé,
En horreur à moy-mesme, angoisseux et troublé,
Je me jette à tes piés; soy-moy doux et propice!
Ne tourne point les yeux sur mes actes pervers,
Ou si tu les veux voir, voy-les teints et couvers
Du beau sang de ton Fils, ma grace et ma justice [1].

[1] Traduit d'un sonnet italien de Molza, que nous avons cité dans la préface de ce volume.

XII

La vie est une fleur espineuse et poignante,
Belle au lever du jour, seiche en son occident;
C'est moins que de la neige en l'esté plus ardent,
C'est une nef rompue au fort de la tourmente.
L'heur du monde n'est rien qu'une roue inconstante,
D'un labeur eternel montant et descendant;
Honneur, plaisir, proffict, les esprits desbordant,
Tout est vent, songe et nue et folie evidente.
Las! c'est dont je me plains, moy qui voy commencer
Ma teste à se mesler, et mes jours se passer,
Dont j'ay mis les plus beaux et ces vaines fumées;
Et le fruict que je cueille, en que je voy sortir
Des heures de ma vie, helas! si mal semées,
C'est honte, ennuy, regret, dommage et repentir.

XIII

Si j'ay moins de pouvoir, plus j'ay de cognoissance,
Si ma vie est un but immobile aux malheurs,
Si mon feu se nourrist dans les flots de mes pleurs,
Si la fin d'un travail d'un autre est la naissance,
Si rien qu'en des tombeaux nuict et jour je ne pense,
Si je n'aime que l'ombre et les noires couleurs,
Si le jour me desplaist, si mes fieres douleurs
Au repos de la nuict croissent leur violence,
Si sans sçavoir pourquoy je ne fais que pleurer,
Si du monde inconstant l'on ne peut s'asseurer,
Si c'est un ocean de misere et de peines,
Si je n'espere ailleurs ny salut ny secours,
O mort! n'arreste plus, romps le fil de mes jours,
Et meurtris quant et moy tant de morts inhumaines!

XIV

Quand quelquefois je pense au vol de ceste vie,
Et que nos plus beaux jours plus vistement s'en vont,
Comme neige au soleil mes esprits se desfont,
Et de mon cœur troublé toute joye est ravie.
O desirs! qui teniez ma jeunesse asservie,
Semant devant le temps des rides sur mon front,
Ma nef par vos fureurs ne sera mise à fond;
Je voy la rive proche où le ciel me convie.
Mais pourquoy, las! plustost ne me suis-je advisé

Que le bien de ce monde et l'honneur plus prisé,
N'est qu'un songe, un fantosme, une ombre, un vain nuage ?
Telle erreur si long-tans ne m'eust pas arresté,
Comme un second Narcis, amoureux de l'ombrage,
Au lieu du bien parfaict et de la verité.

XV

De foy, d'espoir, d'amour et de douleur comblée,
Celle que les pecheurs doivent tous imiter,
O Seigneur ! vint ce jour à tes piés se jetter,
Peu craignant le mespris de toute une assemblée.
Ses yeux, sources de feu, d'où l'Amour à l'emblée
Souloit dedans les cœurs tant de traits blueter,
Changez en source d'eau, ne font que degouter
L'amertume et l'ennuy de son ame troublée.
De ses pleurs, ô Seigneur ! tes piés elle arrosa,
Les parfuma d'odeurs, les seicha, les baisa,
De sa nouvelle amour monstrant la vehemence.
O bien-heureuse femme ! ô Dieu tousjours clement !
O pleur ! ô cœur heureux ! qui n'eut pas seulement
Pardon de son erreur, mais en eut recompense [1].

XVI

Quand le Verbe eternel, par qui tout est formé,
Eut enduré la mort pour nous donner la vie,
Trois disciples secrets, pleins d'amour infinie,
Dedans un monument ont son corps enfermé.
Mais avecques ce corps de ton fils bien-aimé
Fut enterré ton cœur, ô dolente Marie !
De tes yeux ruisselans la splendeur fut tarie,
Et de mille couteaux ton esprit entamé.
Le ciel, les elemens alors tous se troublerent,
De ce grand univers les fondemens tremblerent,
Et le soleil luisant esteignit son flambeau.
O secret que les sens ne sçauroient bien entendre !
Celuy qui comprend tout, et ne se peut comprendre,
Est clos pour nos peschez dans un petit tombeau !

[1] Traduit ou imité d'un sonnet italien qui débute par ces vers :

Da speme, da dolor, da viva fede
Mossa colei, al cui bel nome honore
Rend' oggi il mondo, vènne al suo signore,
Ch' eternamente il tutto rege e vede.

XVII

Quand, miroir de moy-mesme, en moy je me regarde,
Je voy comme le tans m'est sans fruict escoulé,
Tandis que, de jeunesse et d'amour affolé,
Ce monde en ses destours m'amuse et me retarde.
La beauté de mes ans, comme un songe fuyarde,
Me laisse en s'envolant le poil entremeslé,
Le teint palle et flestri, le cœur triste et gelé,
Qui pour tous beaux pensers la repentance garde.
Me trouvant si changé, je dy morne et confus :
Tu n'es plus, ô chetif! ce qu'autrefois tu fus,
Voy ta nuict qui s'approche et pense à la retraite!
R'acquiers le tans perdu, doublement travaillant,
Comme le voyageur trop tard se resveillant
Gaigne en doublant le pas la perte qu'il a faite.

XVIII

Je regrette en pleurant les jours mal employez
A suivre une beauté passagere et muable,
Sans m'eslever au ciel et laisser memorable
Maint haut et digne exemple aux esprits desvoyez.
Toi qui dans ton pur sang nos mesfaits as noyez,
Juge doux, benin pere et sauveur pitoyable,
Las! releve, ô Seigneur! un pecheur miserable,
Par qui ces vrais soupirs au ciel sont envoyez.
Si ma folle jeunesse a couru mainte année
Les fortunes d'amour, d'espoir abandonnée,
Qu'au port, en doux repos, j'accomplisse mes jours,
Que je meure en moy-mesme, à fin qu'en toy je vive.
Que j'abhorre le monde et que, par ton secours,
La prison soit brisée où mon ame est captive.

ODE

Arriere, ô fureur insensée!
Jadis si forte en ma pensée,
Quand d'amour j'estois allumé :
Rempli d'une flamme plus sainte,
Je sens maintenant toute estainte
L'ardeur qui m'a tant consumé.
C'est trop, c'est trop versé de larmes,
C'est trop chanté d'amours et d'armes,

C'est trop semé ses cris au vent,
C'est trop, plein de jeunesse folle,
Perdre tans, labeurs et parolle,
Pour le corps l'ombrage suivant.
Seigneur, change et monte ma lyre,
Afin qu'au lieu du vain martyre
Qui se paist des cœurs ocieux,
Elle ravisse les oreilles,
Resonnant tes hautes merveilles,
Quand de rien tu formas les cieux.
O Pere! à toy seul je m'adresse,
Pecheur qui prens la hardiesse
D'elever le regard si haut;
Et, te descouvrant mon offence,
J'invoque, en pleurant, ta clemence
Pour me purger de tout defaut.
Si je suis tout noirci de vice,
Tu peux m'appliquer ta justice,
Comme j'en ay parfaicte foy;
Si je ne suis que pourriture,
Pourtant je suis ta creature,
Qui ne veux m'adresser qu'à toy.
Fay moy voir ton œil pitoyable,
Et, bien que je sois miserable,
Monstre-toy gracieux et doux;
Ne me chastie en ta colere:
Car, helas! si tu le veux faire,
Qui pourra porter ton courroux?
Le ciel, qui toute chose embrasse,
Fuiroit tremblant devant ta face,
S'il te cognoissoit irrité;
Et des anges la troupe sainte
N'oseroit paroistre, en la crainte
De ta juste severité.
C'est toy, qui d'une main puissante
Dardes la foudre punissante,
Et qui d'un clin d'œil seulement
Fais tourner ceste masse ronde;
La flamme, l'air, la terre et l'onde
Sont serfs de ton commandement.
C'est toy qui n'as point de naissance,
Triple personne en une essence,
Tout saint, tout bon, tout droiturier,
Ton doigt ce grand univers range,
Et, bien que toute chose change,
Tu demeures sans varier.

Ta parole est seule asseurée,
Et quand plus n'aura de durée
Du ciel l'assidu mouvement,
Elle encor demeurera ferme,
Comme n'ayant ny fin ny terme,
Non plus que de commencement.
Seigneur, c'est sur ceste parole
Que je m'asseure et me console
Quand mon cœur se pasme d'effroy;
C'est elle qui me fortifie
Et qui fait qu'ainsi je me fie
En Christ, mon sauveur et mon roy.
Fondé sur chose si certaine,
Auroy-je une esperance vaine?
N'auroy-je ce qu'ay desiré?
Mon attente est en ta clemance,
Ta parole est mon asseurance :
Sçauroy-je mieux estre asseuré?
C'est pourquoy desjà j'ose dire
Que rien n'a pouvoir de me nuire,
Le peché, l'enfer ny la mort.
Ta bonté me donne courage;
Qui peut m'asseurer davantage
Qu'un Dieu si puissant et si fort?
Continue, ô Dieu! continue,
Afin que ta force connue
Soit tousjours mon seul argument,
Delaissant les faulses louanges
De mille et mille dieux estranges
Que j'ay chantez trop foliement.
Qu'en mes vers desormais j'efface
Tant de traits, d'ardeurs et de glace;
Qu'on ne m'entende plus vanter
Les yeux d'une beauté mortelle,
Qui, par quelque douce cautelle,
Auroient sceu mes sens enchanter.
Je m'en repens, rouge de honte,
Quand je mets quelquefois en conte
Tant de propos que j'ay perdus,
Tant de nuicts vainement passées,
Tant et tant d'errantes pensées,
Et de cris si mal entendus.
Ores troublé de jalousie,
Ore ayant dans la fantaisie
Quelque autre elancement nouveau,
Selon que les vagues soudaines

De mille tempestes mondaines
Agitoyent mon foible cerveau.
La mer qui gronde et se courrousse,
Quand maint vent la pousse et repousse,
N'escume point en tant de flots,
Comme je portois dans la teste
Durant l'amoureuse tempeste
D'orageux tourbillons enclos.
Soit qu'on veit la belle lumiere,
Ou soit que la nuict coustumiere
A son tour se vinst presenter,
Jamais ceste rage inhumaine
Ne donnoit relasche à ma peine,
Obstinée à me tourmenter.
Mais quoy ? veux-je faire revivre
Tant de morts dont tu me delivre?
Veux-je me plaindre une autre fois?
Et par mes accens lamentables
Tascher à rendre pitoyables
Les monts, les rochers et les bois?
Las! non; mais, plein de repentance,
J'en veux perdre la souvenànce,
Et l'avoir tousjours en horreur.
O Seigneur! à qui je m'adresse,
Ne souffre, helas! que ma jeunesse
Retombe plus en ceste erreur.
Un cœur net en moy renouvelle,
Afin que plus je ne chancelle,
Suivant mon instinct vicieux;
Et quelque chose que je face,
Baille-moy pour guide ta grace,
Qui m'adresse au chemin des cieux.
Fay que mon lut tousjours te sonne,
Fay que mon doigt rien ne fredonne
Que tes œuvres grans et parfaicts;
Que ma bouche se tienne close,
Si je veux parler d'autre chose
Que de ta gloire et de tes faicts.

PLAINTE

Des abysmes d'ennuis en l'horreur plus extresme,
Sans conseil, sans confort d'autruy, ny de moy-mesme,
(Car, helas! ma douleur n'en sçauroit recevoir)
Outré d'ame et de corps d'incurables atteintes,

Mon cœur, qui n'en peut plus, s'ouvre en ces tristes plaintes,
Puisque ma voix, Seigneur, n'en a pas le pouvoir.
Ton ire en sa fureur si durement me touche,
Que pour ne crier point tu m'estoupes la bouche,
Et ne puis envoyer mes querelles aux cieux.
Mon chef tout à la fois a tari ses fontaines;
Je n'ay pas seulement du sang dedans les veines
Pour respandre à boüillons par la bouche et les yeux
Tu m'as posé pour butte aux angoisses ameres,
Aux malheurs, aux regrets, aux fureurs, aux miseres;
Mon mal n'est toutesfois si grand que mon erreur.
Mais si, pourray-je dire en ma peine effroyable,
Bien que je te reclame et doux et pitoyable,
Tu me fais trop sentir les traits de ta fureur.
De foiblesse et d'ennuis mon ame est esgarée,
Les os percent ma peau, ma langue est ulcerée,
Comme flots courroucez mes maux se vont suivans;
Pour tout nourrissement j'engloutis ma salive,
Et croy que ta rigueur ne permet que je vive
Que pour servir d'exemple et de crainte aux vivans.
Depuis quatorze jours je n'ay clos les paupieres,
Et le somme, enchanteur des peines journalieres,
De sa liqueur charmée en vain me va mouillant;
Il est vray que l'effort du mal que je supporte
Rend ma teste assommée, et m'assoupit de sorte
Qu'on me jugeroit mort, ou tousjours sommeillant.
En cest estonnement mille figures vaines,
Tousjours d'effroy, de meurtre et d'horreur toutes pleines,
Reveillent coup sur coup mon esprit agité;
Je resve incessamment, et ma vague pensée,
Puis deçà, puis delà, sans arrest est poussée,
Comme un vaisseau rompu par les vents emporté.
Helas! sois-moy propice, ô mon Dieu! mon refuge!
Puny-moy comme pere, et non pas comme juge,
Et modere un petit le martyre où je suis;
Tu ne veux point la mort du pecheur plein de vice,
Mais qu'il change de vie et qu'il se convertisse;
Las! je le veux assez, mais sans toy je ne puis.
Je ressemble en mes maux au passant miserable,
Que des brigans pervers la troupe impitoyable
Au val de Jericho pour mort avoit laissé;
Il ne pouvoit s'aider, sa fin estoit certaine,
Si le Samaritain, d'une ame toute humaine,
N'eut estanché sa playe et ne l'eust redressé.
Ainsi, sans toy, Seigneur, vainement je m'essaye,
Donne m'en donc la force et resserre ma playe,

Purge et guari mon cœur que ton ire a touché,
Et que ta saincte voix, qui força la nature,
Arrachant le Lazare hors de la sepulture,
Arrache mon esprit du tombeau de peché.
Fay rentrer dans le parc ta brebis esgarée,
Donne de l'eau vivante à ma bouche alterée,
Chasse l'ombre de mort qui volle autour de moy,
Tu me vois nu de tout, sinon de vitupere;
Je suis l'enfant prodigue, embrasse-moy, mon pere!
Je le confesse, helas! j'ay peché devant toy.
Pourquoy se fust offert soy-mesme en sacrifice
Ton enfant bien-aimé, Christ, ma seule justice?
Pourquoy par tant d'endroits son sang eust-il versé,
Sinon pour nous, pecheurs, et pour te satisfaire?
Les justes, ô Seigneur! n'en eussent eu que faire,
Et pour eux son sainct corps n'a pas esté percé.
Par le fruict de sa mort j'attens vie eternelle;
Lavée en son pur sang, mon ame sera belle.
Arriere, ô desespoirs! qui m'avez transporté!
Que toute desfiance hors de moy se retire.
L'œil benin du Seigneur pour moy commence à luire;
Mes soupirs à la fin ont esmeu sa bonté.
O Dieu! tousjours vivant, j'ay ferme confiance
Qu'en l'extreme des jours, par ta toute-puissance,
Ce corps couvert de terre, à ta voix se dressant,
Prendra nouvelle vie et, par ta pure grace,
J'auray l'heur de te voir de mes yeux face à face,
Avec les bien-heureux ton sainct nom benissant.

PRIERE EN FORME DE CONFESSION

Durant tant de grands flots coup sur coup s'elevans,
Tant de feux, tant d'esclairs, tant de pluye et de vents,
Rebatans à l'envi ma nacelle brisée,
Resté la nuict sans guide entre mille destours,
Seigneur, je te reclame, et voici ton secours
Qui rend de mon esprit la tourmente appaisée.
Le brouillas, qui long-temps m'a le jour derobé,
Percé de tes rayons en peu d'heure est tombé,
Mon ame aveugle un temps la veuë a recouverte;
Mais presque elle a regret d'un bien si precieux,
Car, quand dessus soy-mesme elle tourne les yeux,
D'horreurs et de pechez se voit toute couverte.
Las! puisque rien d'entier ne s'y peut adviser,
Que luy sert sa clarté, sinon pour l'accuser

Et la rendre confuse en voyant tant de vices?
Plaise toy donc encor les deux yeux me couvrir;
Non, Seigneur, mais plustost vueille les mieux ouvrir,
Pour contempler ta grace et tes grans benefices.
Or' que tout dedans moy je me suis retiré,
Des rayons de ton œil en ma nuict esclairé,
Que je voy de thresors dont tu m'es favorable!
N'estant, tu m'as faict estre, et m'as rendu vivant,
Tu m'as pourveu des sens, et plus haut m'eslevant,
Me depars le discours et me fais raisonnable.
Ta main d'ame et de corps a mon tout façonné,
De corps foible et mortel à la terre addonné,
Qui retourne à la terre au soir de sa journée;
D'ame immortelle et vive à jamais demeurant,
Tousjours, comme à son bien, vers le ciel aspirant,
Si le monde abuseur ne l'en rend destournée.
Oiseaux, bestes, poissons, eaux, bois, plantes et fruits,
Nuict, jour, lune, soleil pour moy furent produits;
Et pour rendre ta grace en tout poinct accomplie
Apres m'avoir laissé quelques jours savourer
De tes fruits icy-bas, s'il te plaist m'en tirer,
Tu me gardes au ciel une eternelle vie.
Tant de biens, ô Seigneur! que departent tes mains
Par grace et franchement sont donnez aux humains;
Tu n'en esperes rien, tu n'as de rien affaire;
Il t'a pleu, tu l'as faict de libre volonté.
Voylà ce qu'en l'esprit je voy de ta bonté,
Lors que ton œil divin mes tenebres esclaire.
Mais quand je me regarde au miroir de ta loy,
Que dedans et dehors transformé je me voy,
Que je trouve en mon ame et de crasse et d'ordure!
Que mes sens corrompus sont devenus infects,
Que je m'appelle ingrat des biens que tu m'as faits,
Et que mon premier estre a changé de figure!
Cest esprit que divin tu m'avois faict avoir,
Pour l'elever au ciel, pour entendre et sçavoir,
Et pour te recognoistre aux traits de ton ouvrage,
Esgaré du sentier de sa felicité,
A choisi pour le vray l'ombre et la vanité,
Et luy-mesme à son bien s'est fermé le passage.
Ce cœur, des chauds desirs la source et l'aliment,
Que tu m'avois donné pour t'aimer ardemment,
Et pour servir de livre à ta loy tres-parfaite,
Ne t'a rien reservé de ses affections;
Mais, en s'abandonnant aux folles passions,
A toutes les fureurs a servi de retraite.

Il a souvent bouilly de rage et de dedain,
Il a senti douleur du bien de son prochain,
Il a long-tans couvé mainte haine immortelle,
Il s'est enflé d'orgueil, il s'est desesperé;
La chaude ambition l'a souvent alteré;
Il n'a point esté simple, ains double et peu fidelle.
Ces yeux, rois de mes sens, qui me devoyent guider
A toute heure à mon bien et du mal me garder,
Ne laissans nulle entrée aux amours insensées,
Charmez d'un vain plaisir, lasches se sont rendus;
Par eux mes autres sens ont tous esté perdus,
Et de mon foible cœur les desfenses forcées.
Eux qui tousjours en haut devoyent estre dressez,
Ont tenu leurs regards vers la terre abaissez;
Eux, qui devoyent pleurer jour et nuict mon offense,
Ont pleuré, las! hé quoy? quelque vaine rigueur,
Quelque oubly, quelque change, ou telle autre langueur,
Dont le maudit Amour ses servans recompense.
Mon oreille, où ta voix devoit tousjours sonner,
Toute aux contes menteurs s'est voulue adonner,
Ouverte aux faux rapports, fermée aux veritables;
Elle a souvent ouy ton sainct nom blasphemer,
Mesdire, injurier, son prochain diffamer,
Et s'est pleuë au discours des amoureuses fables.
Las! helas! que ma bouche a failli contre toy!
Je l'avois, ô Seigneur! pour enseigner ta loy,
Et du bruit de ton nom rendre la terre pleine,
Pour aider les mortels, au bien les appeller,
Les retirer du mal, reprendre et consoler,
Sans jamais la souiller d'une parolle vaine.
Mais, au lieu d'en cueillir un fruict tant desiré,
Je n'ay faict que mentir, je me suis parjuré,
J'ay despité le ciel, ta gloire et tes merveilles,
J'en ay flaté les grands et leurs maux desguisez;
J'ay semé la discorde, et de propos rusez
J'ay souvent enchanté les credules oreilles.
Bref, chacun de mes sens, tant dedans que dehors,
Et chacune des parts de l'esprit et du corps
N'ont plus rien qui ressemble à leur forme premiere;
Un seul trait de ta main n'est sur moy demeuré;
Je suis un monstre horrible et si defiguré,
Que de peur de me voir je fuy toute lumiere.
Helas! j'ay bien raison d'estre palle et tremblant;
Ma confusion croist, mon mal va redoublant.
Qui du roc de mon cœur sortira des fontaines?
Qui grossira mon chef de torrens furieux?

Qui de larges ruisseaux m'enflera les deux yeux,
Pour noyer mes peschez, mon angoisse et mes peines?
Mes chants soyent convertis en longs gemissemens,
En tenebres mes jours, mes plaisirs en tourmens;
Que je seme mon chef de poussiere et de cendre,
Que des bons comme ingrat je sois abandonné;
La crainte et la tremeur m'ont tout environné,
Et la bouche d'enfer s'ouvre à fin de me prendre.
Que d'un seul en mon dueil je ne sois consolé,
Car du livre de Dieu mon nom est cancelé.
Monts, bois, fleuves, rochers, pleurez mon adventure!
Le portraict du Seigneur j'ay moy-mesme effacé,
J'ay deslaissé mon pere et son bien despensé,
Puis avec les pourceaux j'ay pris ma nourriture.
Mais pourtant à mon Dieu je me veux presenter,
Je veux, las! à ses piés tout en pleurs me jeter,
Poussant du fond du cœur ceste voix lamentable:
« J'ay pesché devant toy, pere doux et clement;
Je m'appelle ton fils, mais c'est indignement,
Mon malheur ne merite un nom si favorable.
« De l'abysme où je suis à toy je vay priant;
Pardonne, à ton enfant contrit et suppliant!
Je te demande grace et fuy toute justice,
Ne veuille droictement mes erreurs balancer;
Ta justice, ô Seigneur! ne se doit exercer
Que contre le mechant, qui s'obstine en son vice.
« Plaise-toy de tout poinct mes pechez pardonner.
Mais ce n'est pas assez, je crains d'y retourner;
Ma foiblesse, ô Seigneur! m'est trop et trop cogneuë
Aide donc, s'il te plaist, à ma fragilité,
Et puis que de la mort tu m'as ressuscité,
Que mon ame au tombeau ne soit plus detenuë.
Esclaire à mon esprit, et le conduis à toy,
Rempli mon cœur d'amour, de confiance et de foy,
De tous objets trompeurs mes yeux vueille distraire,
Mon oreille à jamais soit ta voix escoutant,
Ma bouche incessamment ta gloire aille chantant,
Et que d'ame et de corps sans fin je te revere.

PSAL. XXXVIII

DOMINE, NE IN FURORE TUO ARGUAS ME

Seigneur, helas! ne repren mon offense
En ta juste fureur;

A la rigueur ne puny mon erreur,
Et de ton ire esteins la violence.
  Tes poignans traits dedans moy sont fichez,
    Tes mains me sont contraires,
Toute ma chair est couverte d'ulceres,
Et toute paix fuit devant mes pechez.
  Car tant de maux, dont mon ame est coupable,
    Vont mon chef surpassant,
Et tout à coup, comme un fardeau pressant,
Chargent mon dos d'un poids insupportable.
  De pourriture et de sang tout noircy,
    Coulent mes cicatrices
Pour ma folie, et courbé de mes vices,
Je marche à peine angoisseux et transi.
  L'ardeur cuisante, en mes reins allumée,
    Les poingt d'elancemens;
Rien n'est en moy qui soit franc de tourmens,
Lieu n'est entier sur ma chair entamée.
  L'affliction m'a du tout rabaissé,
    Rien plus ne peut me plaire;
Las! je rugis et ne cesse de braire
Les serremens dont mon cœur est pressé.
  Tout mon desir s'ouvre devant ta face,
    Seigneur, et les regrets
De ce cœur mien ne te sont point secrets;
Tu sçais ma plainte avant que je la face.
  Le cœur me bat de tristesse et d'esmoy,
    Ma vigueur est passée;
De mes deux yeux la clairté m'a laissée,
Ils ne sont plus, mes yeux, avecque moy.
  Ceux dont j'ay veu ma fortune suivie,
    Me regardent de loin;
Mes plus prochains me laissent au besoin
Et mes haineux se jettent sur ma vie.
  Ils ont semé maint rapport diffamant,
    Ceux qui mal me pourchassent;
Et pour me prendre aux filets qu'ils m'enlassent
Sans fin, desseins sur desseins vont tramant.
  Mais, comme un sourd que l'air frapé ne touche,
    Je ne leur respons point;
Je suis muet, quand leur langue me poind,
Toute replique est tarie en ma bouche.
  Or pour autant que je n'ay mon recours
    Qu'à ta majesté sainte,
Tu respondras aux soupirs de ma plainte,
Seigneur mon Dieu, ma force et mon secours!

Que leur audace en plaisir ne se baigne,
S'ils me voyent broncher;
Car je ne puis faire un pas sans clocher,
Et la douleur en tous lieux m'accompaigne.
Je dy ma faute, et repense espleuré
Aux maux qui me captivent;
Et cependant ils fleurissent et vivent,
Le nombre croist contre moy conjuré.
Eux, coustumiers de faire un mauvais change,
Mal pour bien m'ont rendu,
Et maint faux bruit à ma honte espandu,
Pource qu'au bien ma volonté se range.
Las! ne me laisse, et n'esloigne de moy
Ta faveur souhaitée;
A mon secours tien l'oreille apprestée,
Seigneur mon Dieu, mon sauveur et mon roy!

PSAL. LI

MISERERE MEI DEUS SECUNDUM, ETC.

O Dieu! par ta clemence aye de moy pitié
Et me sois favorable,
Suivant tes grands bontez purge la mauvaistié
Et les transgressions d'un pecheur miserable.
Lave-moy davantage, et te plaise effacer
Ceste tache espandue;
Car je cognoy ma faute et la voy sans cesser,
Qui s'offre espouventable à mon ame esperdue.
A toy seul j'ay peché, j'ay faict mal devant toy,
Et l'horreur de mon vice
Te fera trouver juste aux propos de ta loy,
Et vaincras l'insensé qui reprend ta justice.
Voylà, j'estoy souillé dès que je fu receu
Dans ce val de misere;
Je me suis veu coupable aussi-tost que conceu,
Et couvoy le peché dans les flancs de ma mere.
La verité te plaist, tu veux qu'en nos espris
Ferme elle s'enracine;
C'est pourquoy les secrets, benin, tu m'as appris
Et les destours cachez de ta haute doctrine.
Asperge-moy d'hyssope, et je verray soudain
Ma souillure effacée;
S'il te plaist, ô Seigneur! me laver de ta main,
Je passeray la neige en flocons amassée.

Tu donneras, Seigneur, à mon cœur desolé
La joye et la liesse
De mes pechez remis, j'en seray consolé,
Et mes os resjouis, qui tomboyent de tristesse.
Destourne un peu ta face et tes yeux courroucez
De ma faute excessive;
Ou si tu me veux voir, soyent devant effacez
Tous ces maux, dont l'horreur de ta grace me prive.
Crée un cœur net en moy par ta sainte bonté,
Vray Dieu que je reclame,
Et d'un nouvel esprit, promt à ta volonté,
Inspire ma poictrine et rechange mon ame.
Ne me rejette, helas! miserable et banny
De ta face amiable,
Et de ton sainct esprit, ton amour infini,
Ne m'oste la conduite et l'appuy secourable.
Ren-moy de ton salut le soulas desiré,
Et d'esprit volontaire
Reigle et soustien mes pas; j'instruiray l'esgaré,
Radressant les pecheurs au chemin salutaire.
O Dieu de mon salut! absous-moy de l'erreur
Homicide et cruelle;
Et lors, vrayment touché d'une sainte fureur,
Ma langue annoncera ta justice eternelle.
Seigneur, ouvre ma lèvre, et ma bouche dira
Ta louange sacrée;
Mon ame, autre victime à tes yeux n'offrira,
L'holocauste aussi bien n'est point ce qui t'agrée.
Le sacrifice à Dieu c'est un cœur tout brisé
Du dueil de son offence;
O Dieu! jamais de toy n'est le cœur mesprisé,
Qui froissé s'humilie et qui fait penitence.
Las! Seigneur, à Sion sois doux et gracieux
Par ta volonté sainte,
Afin qu'encore un jour nous voyons de nos yeux
Que ta Hierusalem de murailles soit ceinte.
Lors tu prendras à gré que l'on t'aille immolant
De justes sacrifices,
L'entiere oblation, l'holocauste brulant,
Et qu'on charge l'autel de veaux et de genices.

PSAL. LXXXVIII

DOMINE DEUS SALUTIS MEÆ, ETC.

Je crie à toy de jour, je crie à toy de nuit,
Seigneur, Dieu de ma delivrance;
Oy ma priere, helas! qu'elle entre en ta presence,
Ten l'oreille à mon cry, voy le mal qui me nuit.
De douleur et d'ennuis ma pauvre ame est soulée;
Ma vie a touché le trespas.
On me conte entre ceux qui descendent là-bas;
Ma vigueur tout à coup de moy s'est escoulée.
Delivre, entre les morts qu'un long somme a touchez,
Sans aucun soin l'on m'abandonne,
Comme les corps meurtris que la tombe environne,
Loin de ton souvenir de ta main retranchez.
En la fosse plus basse aux tenebres profondes,
Ombres de mort, tu m'as jetté;
L'effort de ton courroux sur moy s'est arresté,
J'ay senti dessus moy tous les flots de tes ondes.
Ceux qui me cognoissoyent, tu les as esloignez;
A tous je leur suis detestable.
Je ne sors du tout point, prisonnier miserable;
La tristesse affoiblist mes yeux tousjours baignez.
De clameurs, ô Seigneur! j'ay comblé tes oreilles,
Tout le jour mes mains t'elevant.
Vas-tu donc pour les morts tes hauts faits reservant?
Se releveront-ils pour chanter tes merveilles?
Ta clemence au tombeau se dira-t-elle mieux
Et tes veritez en la perte?
Luiront mieux tes hauts faits en l'horreur plus couverte
Et tes jugemens droits au sejour oublieux?
Las! dès le poinct du jour, Seigneur, je crie à toy,
Je te previens par ma priere.
Qui te fait rejetter ma pauvre ame en arriere?
Pourquoy destournes-tu ton visage de moy?
Moy, pauvre et languissant dès mon age plus tendre,
Les travaux me vont consumant;
Quelquefois elevé, mais aussi prontemant,
Bas et confus d'esprit, ta main me fait descendre.
Sur moy de tes courroux le desbord est passé,
Je suis emporté de tes craintes,
Qui, comme un long cours d'eau, m'environnent d'enceintes;
Je me voy tout autour ce deluge amassé.

Mes plus chers compagnons, mes amis plus fidelles,
Tu les as tirez de ces lieux;
Un seul de mes prochains n'apparoist à mes yeux,
Tous deviennent pour moy des tenebres cruelles.

PRIERE DE MOYSE

PSAL. XC. — DOMINE, REFUGIUM FACTUS ES NOBIS, ETC.

Seigneur, de race en race et de toute durée
Tu t'es faict voir des tiens la retraite asseurée;
Avant qu'en aucun lieu
Le haut orgueil des monts s'avançast de paroistre,
Que la terre print forme et que le monde eust estre,
Du siecle jusqu'au siecle à jamais tu es Dieu.
Tu tournes le mortel jusqu'à le voir dissoudre,
Et dis : « Enfans d'Adam, retournez en la poudre
Où tout homme est reduit. »
Car mille ans devant toy sont comme la journée
Qui fut hier finie, ou l'espace ordonnée
Pour une sentinelle en sa garde de nuit.
Tu les fais decouler comme l'eau d'un ravage;
Ils ne sont rien qu'un somme. Il croist comme l'herbage
Aussi-tost retranché :
Au matin il fleurist riche en couleur diverse,
Le soir n'est pas venu que foible il se renverse;
On le fauche à l'instant et devient tout seiché.
Ta fureur nous estonne, et ton ire enflammée
Rend de nos plus beaux jours la vigueur consommée;
Car, las! tu vas posant
Tant de transgressions de nos ames tachées
Devant tes yeux si clairs, et nos fautes cachées
Au jour de ton visage en tenebres luisant.
Nos jours sont defaillis sous ta main courroucée,
Et nos ans plus soudains que la voix prononcée
Se sont veus consumez;
Car à la fin, Seigneur, sept dizaines d'années
Rendent des jours humains les bornes terminées;
Ce sont de nos travaux les cours accoustumez.
Quelques plus vigoureux et qui mieux se maintiennent,
Jusqu'à quatre-vingts ans aucunes fois parviennent;
Encor ceste vigueur
Et le mieux de leur tans n'est rien que fascherie,
Car nostre age s'envole, et ceste humaine vie
Est tout soudain passée et n'a point de longueur.

Mais qui cognoist assez l'effort de ta colere,
Et qui, l'apprehendant autant qu'elle est severe,
N'a peur de t'irriter?
De ta dextre, ô Seigneur! admirable en puissance,
Et de nos jours si courts donne-nous cognoissance,
A fin que la sagesse en nous puisse habiter.
Retourne-toy, Seigneur, soit ton ame appaisée.
Jusqu'à quand ces rigueurs et ceste ire embrasée
Sur tes pauvres servans?
Monstre-toy consolé, sois-leur doux et propice;
Fay que dès le matin ta bonté nous remplisse,
Et nous te chanterons tant que serons vivans.
Vueille nous resjouir au prix de nos tristesses,
Pour les ans de nos maux donne-nous des liesses;
Qu'on voye, ô Tout-Puissant!
Ton œuvre en tes servans, ta splendeur sur leur race,
Soit sur nous du Seigneur la lumiere et la grace;
Qu'il conduise nos mains, qu'il les aille adressant.

PSAL. CXXXIX

DOMINE PROBASTI ME

Seigneur, tu m'as sondé, tu m'as veu sans cesser;
Mon lever, ma seance à tes yeux n'est secrette;
Tu sçais bien loing devant quel sera mon penser,
Tu descouvres, Seigneur, mon giste et ma retraicte,
Et prevois tous les pas que mon pied doit presser.
Mon propos t'est present qu'il n'est pas prononcé;
Tu connois toute chose et passée et nouvelle.
C'est toy qui m'as formé, tes mains m'ont compassé,
Monstrant en moy, Seigneur, une science telle,
Que, quand j'y veux monter, mon esprit est lassé.
Où fuiray-je? ô Seigneur! où m'en pourray-je aller,
Évitant ton esprit et l'aspect de ta face?
Tu remplis tous les cieux, si j'y pense voler,
Et tout au mesme instant, si je change de place,
Je te trouve aux enfers, quand je veux devaler.
Si j'attache à mon dos le plumage divers
De l'aurore embausmée, et recelle ma fuite
Jusqu'aux bouts plus perdus des plus lointaines mers,
Ta main par tout m'attrape, ardante à ma poursuite,
Et ton bras ne me perd en l'obscur des deserts.
Quand j'ay dict : « Pour le moins les tenebres du soir
Couvriront mes plaisirs, » faulse est mon esperance;

Car la nuict à l'instant prend des yeux pour me voir :
Les tenebres, Seigneur, sont jour en ta presence,
Et le jour se fait nuict, s'il plaist à ton pouvoir.
Tu possedes mes reins, tout chaud tu m'as reçu
Du ventre de ma mere : ô Dieu ! je le confesse,
Que l'art est merveilleux dont tes doigts m'ont tissu,
Merveilleux sont tes faits d'admirable hautesse,
Et mon ame, ô Seigneur, l'a trop bien apperceu.
Un seul de tous mes os à ton œil curieux
Ne derobe sa forme en secret compassée;
Ma substance, ô Seigneur ! tu l'as faite aux bas lieux,
Et de mon imparfaict l'œuvre à peine tracée,
Matiere encore informe, est visible à tes yeux.
Tout se voit en ton livre. Ils y sont imprimez
Qu'encore un seul des jours n'esclairoit cest espace;
O qu'ils sont honorez tes esleus bien aimez,
Que leur foiblesse est forte et qu'ils sont en ta grace,
Qu'on les voit en tous lieux abondamment semez!
Dieu, que leur nombre croist ! je les pense conter,
Ils surpassent l'arene au rivage amassée;
J'ay dormi sur tes faicts, aspre à les mediter,
Je me suis reveillé sur la mesme pensée,
Et je m'y trouve encore et ne m'en puis oster.
O Dieu ! si ton courroux meurtrissoit le pervers!
Mais vous, hommes de sang, loin, loin de mon visage,
Qui laschez contre luy maints propos de travers,
Qui blasphemez sa gloire, et d'un mechant langage
Dites que ses citez ne nous tiendront couverts.
Seigneur, n'ay-je abhorré ceux qui t'avoient fasché?
D'inimitié contre eux n'ai-je eu l'ame remplie?
L'œil de tes ennemis ne m'a-t-il desseché?
Je les poursuivois tous d'une haine accomplie;
Aussi tout leur courroux dessus moy s'est lasché.
Esprouve-moy, Seigneur, sonde-moy bien avant;
Voy mon cœur, voy mes pas, reconnais mon addresse,
Si je suis des pecheurs les destours poursuivant;
Voy si l'iniquité de mon ame est maistresse,
Et me guide en ta voye, ô Dieu toujours vivant!

SUR

LES ŒUVRES CHRESTIENNES

DE

MONSIEUR DESPORTES

Des-Portes n'ayant plus les vers en reverence
Du profane Apollon, plein de net jugement,
Tu vas ornant les tiens d'un si bel ornement,
Qu'ils auront à la fin sur tous la preference.
Quant au siege d'Amour tu fis la comparence,
Jeune aigle regardant le soleil fermement,
Au ciel, d'un beau visage, en ce ravissement,
Tu chantois d'un Dieu feint une feinte apparence.
Mais, de la vray-semblance aux cieux estant porté,
Tu vois ore de Dieu l'essence en verité;
Et r'animant tes vers de son ame eternelle,
Tu auras pour loyer toute immortalité;
Car Dieu donne tousjours, par la postérité,
Un loyer immortel pour une œuvre immortelle.

L. Vauquelin de la Fresnaye [1].

Toy qui jadis réduit sous l'amoureux empire,
Pour addoucir l'aigreur de ton mal rigoureux,
As si bien sçeu te plaindre en tes vers amoureux,
Qu'Amour, bien que tyran, les lisant en soupire?
Ore montant plus haut les cordes de ta lyre,
Tu dresses vers le ciel ton vol avantureux,

[1] Voyez la note de la page 2.

Afin que des beautez de ce lieu bien-heureux
Le plus divin sujet tu te puisses eslire.
Des-Portes, c'est le but où tu visois tousjours,
Et croy que tout expres, escrivant tes amours,
Tu choisis Parthenice, Hippolyte et Diane.
Car tous ces chastes noms prédisoient qu'à la fin
Tu devois de tout poinct quitter l'amour profane,
Et d'un plus grave ton chanter l'amour divin.

R. Estienne.

Qui tulerat myrti nullo non dante coronam
Dum caneret quondam Cyprida pene puer,
Nunc simul ac vitæ Portæus *lustra peregit*
Bis tria, vir sequitur quæ magis apta viro :
Æternumque jubet vatum figmenta valere,
Veracem ut vero prædicet ore Deum.

R. Stephanus [1].

[1] Robert Estienne, deuxième fils de Henri Estienne, premier du nom : il était né à Paris en 1503, et mourut à Genève en 1559. Il savait le latin, le grec et l'hébreu, comme la plupart des érudits contemporains. Ayant fondé une imprimerie sous son nom, il prit pour enseigne un olivier. Trois cent quatre-vingt-deux ouvrages sortirent de ses presses, parmi lesquels on compte au moins onze éditions de la Bible. Ces reproductions des livres saints le firent persécuter sous Henri II. Aussi se retira-t-il à Genève, où il embrassa la religion protestante et fut reçu bourgeois en 1556. On lui doit le savant lexique intitulé : *Thesaurus linguæ latinæ*, dont il fut en même temps l'auteur, l'imprimeur et l'éditeur.

TOMBEAU

DE

MESSIRE PHILIPPE DESPORTES

ABBÉ DE THIRON

Doncques ce grand soleil, dont l'heureuse influance
Versa prodiguement tant d'honneur sur la France,
Est couché pour jamais; cet Apollon françois,
La loy des beaux esprits, les delices des rois,
Ce chef-d'œuvre des cieux, leur plus parfaite ouvrage,
Ce tresor de sçavoir, l'ornement de nostre age,
Des Muses le soucy, l'heur de ce saint troupeau,
Desportes gist, helas! hoste du froid tombeau.
La mort nous l'a ravy. Mort injuste et cruelle,
Contre toute raison, équitable on t'appelle.
Il est vray, d'un malheur également commun
Tu vas de ta grand faux moissonnant un chacun;
Mais où tout est égal ne regne la justice:
Tu tiens en mesme rang la vertu et le vice,
Un grand homme est plustost par toy mis au tombeau
Qu'un lourdaut, de la terre inutile fardeau.
Pour assouvir ta gueule et jour et nuict beante,
Tu te devois jeter sur la troupe ignorante
Du vil et simple peuple; un homme tout divin
Ne devoit estre esclave aux loix de ton destin.
C'est la France, et non luy, que la Parque meurtriere
A d'un coup si cruel privé de la lumiere.
Or' que ce plus bel astre en la France ne luit,
Ses beaux jours sont changez en une obscure nuit;
My-morte, elle n'a plus, de tenebres couverte,
Qu'à peine un peu de voix pour regretter sa perte;

Car cil, qui seul pouvoit en nos plus grands malheurs,
Charmant l'ame affligée, alléger nos douleurs,
Las! nous l'avons perdu! C'est celuy qu'à ceste heure
La France, tout en dueil, tant amerement pleure.
Tout ce que nous pouvons est gemir, sangloter,
Soupirer apres luy : un mal bien raconter,
Trouver par beaux discours de l'heur en la misere,
Flatter nos sens trompez, luy seul le pouvoit faire.
Aussi ces vers ne sont qu'un effort de douleur,
Qui, malgré moy, m'emporte et maistrise mon cœur,
Qui me donte et me tient, qui me point et m'enflame,
Et me fait tant oser. Pardonne-moy, belle ame,
Si j'ay trop entrepris, si d'un fascheux propos,
Engeance de mon dueil, je trouble ton repos.
Comme l'on voit en l'air un noir espais nuage,
Se crevant, enfanter le tonnerre et l'orage;
Ainsi ma grand' douleur esclate et par le bruit
De ces vers s'evapore, et ces regrets produit.
Mais aide à ma foiblesse, et ta fureur divine,
O ame bien-heureuse! inspire en ma poitrine,
Afin que, parsonnier de la celeste ardeur,
J'égale à mes regrets de mon mal la grandeur.
Quand Des-Portes nasquit, la nature accouchée
De son fils bien aymé, à chef baissé panchée
Sur l'enfant, le mignarde et, au lieu du tetin,
Luy donnant du nectar, l'emplit de feu divin.
Apres au double mont à longs traits le feit boire,
Et le baille à nourrir aux filles de memoire,
Si qu'encores enfant, des vers il façonna,
Et de sa docte voix un chacun estonna,
Si loin par son sçavoir il devançoit son age,
De sa grandeur future infaillible presage!
De mesme quand d'un fleuve on voit les fortes eaux
Dès leur premiere source endurer les bateaux,
L'on dit que, large et grand, d'un pas leger et vite,
Il s'ira décharger dans le sein d'Amphitrite;
Ou, comme le pasteur, qui, de loin parmy l'air,
Entend du premier bruit le foudre grommeler,
Suivy d'un peu d'esclair, presage un grand tonnerre,
Un grand foudre prochain, la frayeur de la terre.
Les fruits qu'il nous fist voir en son age plus meur,
Ne dementirent point ceste premiere fleur :
Il fut tout aussi-tost reconnu par la France
Un foudre de bien dire, un torrent d'éloquence,
Et, brusquement porté sur l'aisle de ses vers,
Du clair bruit de son nom il remplit l'univers.

Lorsque le jeune sang bouillonnoit dans ses veines
De genereux desirs et d'amours toutes pleines,
Esclave devenu de l'enfant qui, sans yeux,
Tient subjects sous sa loy et la terre et les cieux,
D'une douceur naïfve, au sujet convenable,
Escrivit ses amours, ouvrage inimitable.
Au renom de ses vers, vers les rois de nos cœurs,
Ce grand Ronsard tressaut, jaloux de tels honneurs ;
Des muses les outils, que, refroidy par l'age,
Il laissoit pendre au croc, reprend de grand courage,
D'un effort plus qu'humain reschauffant son beau sang.
Que ne fait un grand cœur pour ne perdre son rang?
Amour donc, de soy foible enfant, qui de nos ames
Est contraint desrober ses petillantes flames,
Pour maintenir vivant le feu de son flambeau,
Son siege avoit choisi en un esprit si beau ;
Là est son fort, et croit qu'en gardant ceste place,
Au monde il n'y a rien si fort qu'il ne terrasse.
L'amour de Dieu l'assaut, et d'un divin effort,
Entré dans ce beau cœur, se rend maistre du fort,
Tuē le faux Amour. O heureuse victoire!
Nostre en est le profit et tienne en est la gloire,
O grand Dieu tout puissant! Depuis, son vers chrestien
N'a celebré, Seigneur, autre nom que le tien.
Ses vers, enfans du ciel, qui embrassent la terre,
Sont, ô Dieu! les esclairs de ton divin tonnerre.
Heureuse medecine à nos lentes froideurs,
Qui fait en ton amour fondre nos humbles cœurs.
Resjouy-toy, David, ceste ame en Dieu ravie
Dedans les cœurs françois t'a redonné la vie :
Ores la France entend, d'un magnifique ton,
Bruire divinement ta royale chanson.
Que fay-je? ah? je me pers, que fay-je, temeraire?
Aux autres je pourray en me plaisant desplaire ;
On ne peut dignement parler de tes escrits,
Des combats des neuf sœurs ce doit estre le prix.
Vous qui, sans passion, escrivez nostre histoire,
En la gloire d'autruy qui cherchez vostre gloire,
Non, non, ne contez point à la postérité
Le los qu'a, par ses vers, Des-Portes merité;
Sa plume (excusez-moy), plus que la vostre forte,
Pour le temps surmonter a jà brisé la porte
De l'oublieux trespas ; le renom de ses vers
Sans fin aura pour fin la fin de l'univers.
Dites aux survivans de son cerveau capable,
Fontaine de sçavoir, la source inexpuisable.

Qu'a la terre, la mer, qu'avez-vous, ô grands cieux !
Qu'enclos ne tient chez soy cet esprit curieux?
Longue posterité, ces vers tu pourras lire,
Avec estonnement : qui les lit, les admire.
Mais, helas ! d'avoir part à mille beaux discours,
Riches de beaux sujets, de beaux mots, qu'en nos jours
L'astre, qui en ce tans, benin, nous a fait naistre,
Nous a permis d'ouyr, escolier d'un tel maistre,
D'entendre le parfait de sa divine voix,
Qui ravit estonnez les princes et les rois,
Des Parques, te filant, la trop lente fusée
Cruelle a ceste grace à tes jours refusée;
Que le regret t'en reste, et croy que le soleil,
Ce monde biaisant, ne voit rien de pareil.
Racontez comme en luy la sainte poësie,
Rare present du ciel, franche de frenaisie,
Se maintint pure et nette. Il n'avoit sur le front
Le mal plaisant chagrin, ainsi que ceux qui ont,
Solitaires fascheux d'une façon trop rude,
Leur sçavoir renfermé dans leur pedante estude ;
Il estoit franc, ouvert, bon liberal et dous.
Des muses le sejour, sa table, ouverte à tous,
Chacun jour se bordoit d'une sçavante trope
Des plus rares esprits, l'eslite de l'Europe.
Entr'eux il paroissoit, comme en la claire nuit
La lune au front d'argent entre les astres luit ;
Tant bien il discouroit, tant des levres décloses
De sa bouche feconde issoient de belles choses.
Dites comme à la cour des rois il fut chery,
Aimé des grands seigneurs, des princes favory,
Qu'à la cour ne le print des courtisans le vice,
L'ardante ambition, l'exécrable avarice :
Riche de sa vertu, mesprisant les grandeurs,
Aux autres, non à soy departant les honneurs.
Il posséda son roy : des affaires de France
Oncques homme vivant n'eut si grand' connaissance.
L'age l'y conviant, guidé par la raison,
Il changea doucement la cour à sa maison,
Port de félicité aux autres non commune.
Jamais homme n'usa des biens de la fortune
Sagement comme luy : tranquillité d'esprit,
Dont on a tant parlé, dont on a tant escrit,
Que chacun cherche tant, que personne ne treuve,
Vray nectar qui rend dieux les mortels qu'il abreuve,
Douce paix de nostre ame, à bon droit avois-tu
Choisi pour ta demeure une si grand' vertu !

Jusqu'au dernier soupir ceste compagne chere
Ne l'abandonne point; avec elle sa mere,
La bonne conscience, estoit à son costé.
Ainsi donc se trouva ce grand homme assisté,
Sur le point que la mort inexorable et fiere
Entra, pour luy oster du beau jour la lumiere;
Il ne s'estonne point, ains repeu du saint pain :
« O jour des autres jours le juge souverain,
Tu ne m'as pas surpris! Je sçavois que ma vie
De la mort, ce dit-il, seroit bien tost ravie.
J'ay mon cours achevé, comme les cieux amis,
Roulans dessus nos chefs doucement l'ont permis,
Des ans au pied leger les courses retournées
A peine m'ont fourny six dixaines d'années,
Pourtant je ne murmure, ains je m'en vay content,
Plein d'espoir qu'en ses bras le grand Dieu, qui nous tend
La main pour nous sauver, recevra ma pauvre ame.
Exauce ma priere, ô Dieu que je reclame!
Mon ame, ton portrait, j'ay souillé; lave moy,
Et, net de toute ordure, en ton ciel me reçoy. »
A tant rendit l'esprit, en ce point fut finie
D'une si belle mort une si belle vie.
Or, adieu, cher ami! adieu, belle ame! adieu!
De ta muse orphelins, nous restons en ce lieu,
Veufs de nostre soleil. Nostre ame desreglée,
Servante de son dueil, de sa perte aveuglée,
Ne peut sinon gemir; sus pleurons, car, helas!
Que n'avons-nous perdu par ce cruel trespas?
Pleurer est trop commun, commune n'est ma paine,
Ne pleurez point mes yeux, ains devenez fontaine,
Mais plustost un torrent, qu'en une mer de pleurs,
Moy-mesme me noyant, je noye mes douleurs.
Le desespoir tiroit ces plaintes de ma bouche,
En mes larmes desjà à nage estoit ma couche,
Quand estonné j'entr'oy un doux coulant parler,
Mon oreille flattant, qui me vient consoler.
Chez le pere Ocean la paresseuse Aurore
De son vieillard Titon le sein pressoit encore,
La nuict faisoit partout regner l'obscurité;
Ma chambre j'apperçoy pleine de grand' clarté;
Un horreur me saisit, en fin je me hazarde,
Et, d'un œil arresté, plus hardy je regarde
D'où vient cette lueur, regardant à trois fois.
Plein de gloire, je voy cil que mort je pleurois;
Une aube de fin lin plus que la neige blanche,
A replis ondoyans, descendans sur la hanche,

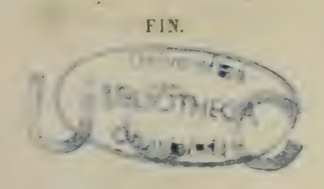
Luy couvroit tout le corps ; son chef environné
De rayons éclatans, de laurier couronné,
Le rendoit venerable ; en sa main bien-heureuse
Il portoit triomphant la palme courageuse.
Sa voix n'avoit changé ; de la mesme douceur,
Dont vivant il souloit emmieller mon cœur,
Il me tient ces propos : « Non, non, je ne refuse
Ce tien devoir, ami, tes regrets je n'accuse ;
Ce dueil, race d'Amour, monstre que ta pitié,
Vivante apres la mort, garde son amitié.
Mais c'est assez pleurer, je vy parmy les anges,
Guerdon d'avoir chanté du grand Dieu les loüanges.
« Comblé des saints desirs, si du ciel le sejour
Donnoit place au regret, j'auroy regret au jour
Et voudroy puissamment renaistre de ma cendre,
Seulement pour servir nostre grand Alexandre,
Et sa gloire animer. Si du ciel aimantin
La nonchangeante loy, immuable destin,
N'eust si tost avancé le soir de ma journée,
De ma bouche bien-haut sa louange entonnée,
De son nom dans mes vers prenant l'éternité,
Seroit l'estonnement de la posterité.
Sa valeur, sa clemence, en ma plume feconde,
Eussent fait voir au vif le plus grand roi du monde.
« Quel plaisir m'eust ravy de servir cet enfant,
Surgeon de ce grand roy que le ciel aime tant,
L'œil, la vie, le cœur et l'ame de la France ?
Du teint des bonnes mœurs j'eusse imbu son enfance :
Premier j'eusse gravé dedans ce jeune cœur,
Source du vray sçavoir, la crainte du Seigneur,
L'honneur plein de respect envers le roy son pere,
Le respect plein d'amour vers la royne sa mere.
« De grec ny de latin ne chargeant son cerveau,
J'eusse guidé ses pas par un sentier nouveau.
C'est l'art de bien regner qu'il faut apprendre aux princes
Pour, lieutenans de Dieu, bien regir leurs provinces.
Laborieux mestiers, que void le monde en soy
Plus grand que quand il voit un seul donner la loy
A un peuple infiny, esmerveillable ouvrage ?
Sans doute, le regner est de Dieu le partage.
« Moins soigneux de l'esprit que de l'entendement,
J'eusse par beaux discours formé son jugement,
Pour voir le vray, le faux, la vertu et le vice.
Je luy eusse imprimé l'amour de la justice
Et de la pieté, ces deux puissantes sœurs,
Ces deux filles du ciel, les roynes des grands cœurs,

Compagnes du bon heur des branlantes couronnes,
Sous la main du grand Dieu les deux fortes colonnes.
« Lorsqu'il eust eu des arts le doux miel savouré,
Des hommes de sçavoir je l'eusse enamouré,
Dont la plume d'acier, des ans victorieuse,
Sçait garder aux beaux faits leur beauté vigoureuse.
« Le ciel ne l'a permis, et son heur ne peut pas
Donner prise au regret des choses d'icy bas;
Donc mets fin à tes pleurs, et croy qu'en ceste gloire
De ta sainte amitié j'ay chere la memoire.
Exempt de passion, vis bien et sois certain
Qu'un bon œuvre si tost n'est party de la main,
Que preste dans le ciel en est la récompense.
« Sers ton grand cardinal, l'ornement de la France,
Ferme appuy de l'Eglise, honneur de ce senat,
Dont le pourpre romain d'un si divin esclat
Luit parmy les chretiens, ame qui, genereuse,
Comble d'heur et d'honneur ce beau nom de Joyeuse.
Je sçay parfaitement ses forces et son cœur.
Depuis que le François, des Romains le vainqueur,
Jetta de cet Estat les fondemens, pour estre
Du monde assubjetty le monarque et le maistre.
En seigneur on n'a veu tant de cœur, tant de foy,
Tant de dexterité pour bien servir son roy;
C'est une ame sans peur, c'est un roc de constance,
Emmuré de vertus, seur rempart de la France.
Hà! quel contentement servir un tel seigneur!
L'honneur d'un si grand maistre est aussi ton honneur.
Tousjours d'un si grand nom, plein de gloire immortelle,
Sur le bon serviteur jaillit quelque estincelle;
Ton devoir envers luy, de nul but limité,
Se plaise en l'infiny de ta fidelité. »
Là se teut, et soudain, apres cette parole,
Se derobe à mes yeux et parmy l'air s'envole.
Ma chambre de la nuict reprit l'obscurité,
Mon ame retenant un rayon de clarté,
Par une estroite amour à son ame colée,
Demeura plus tranquille, en son dueil consolée.

J. DE MONTEREUL [1].

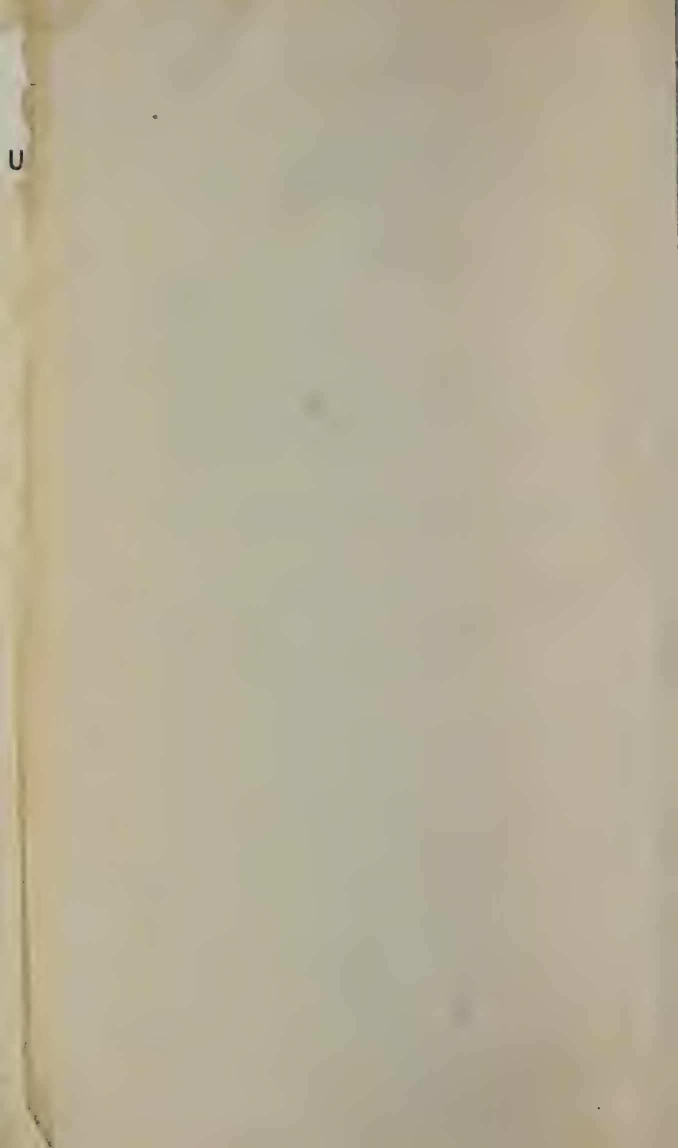
[1] Ce Jacques de Montereul, ami de Desportes, était professeur en philosophie, comme nous l'apprend l'abbé Goujet.

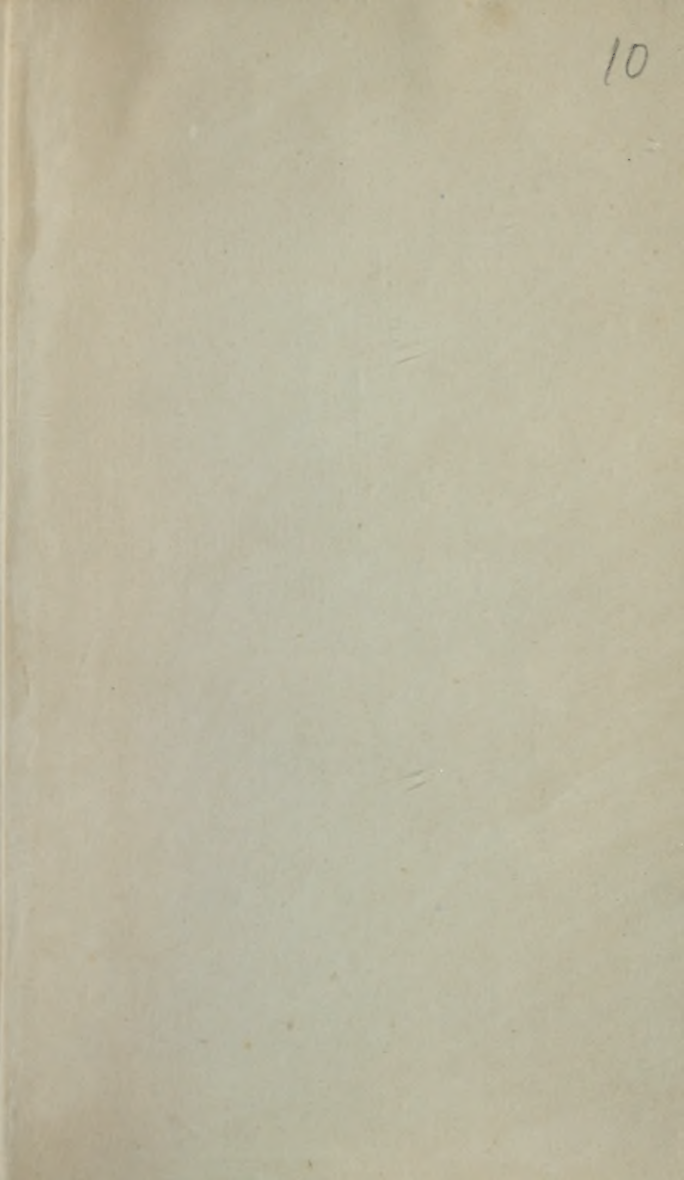
FIN.

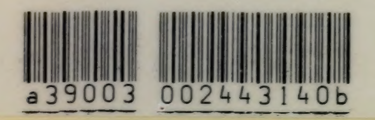


TABLE

MESLANGES




10


a39003 002443140b

